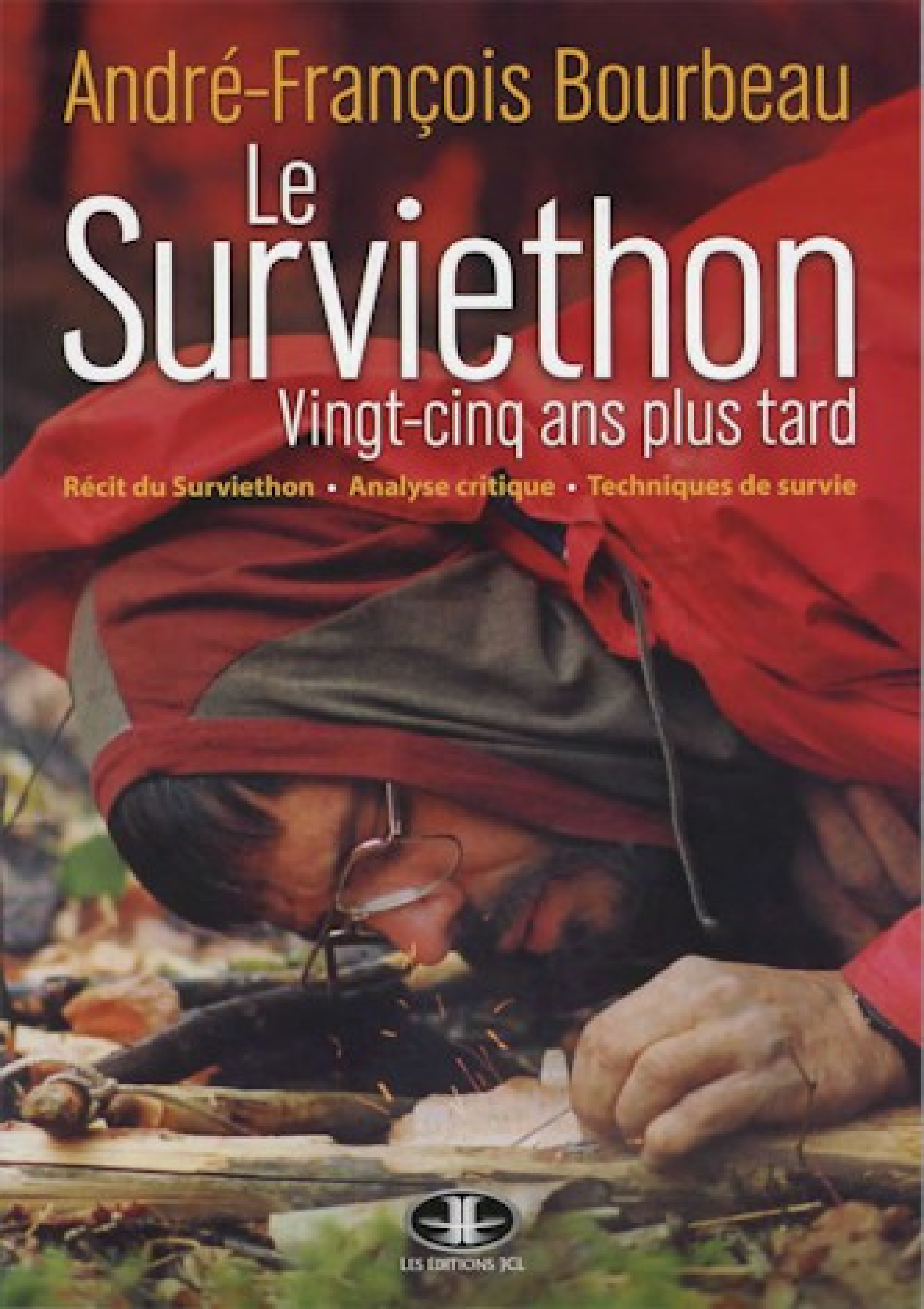

André-François Bourbeau
Le
Surviethon
Vingt-cinq ans plus tard
Récit du Surviethon • Analyse critique • Techniques de survie
LES ÉDITIONS JCL

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Bourbeau, André-François, 1953-
Le surviethon : vingt-cinq ans plus tard
ISBN 978-2-8931-434-0

1. Survie en milieu sauvage - Québec (Province). 2. Bourbeau, André-François, 1953- . II. Titre.PQ2664.U693M34 2011 843'914 C2011-941750-2

GV200.5.B682 2011 613.6'909714 C2011-941752-9

Édition originale : octobre 2011

Les éditions JCL inc.
930, rue Jacques-Cartier Est, Chicoutimi (Québec) G7H 7K9
Tél. : (418) 696-0536 – Téléc. : (418) 696-3132 – www.jcl.qc.ca
ISBN 978-2-89431-434-0

ISBN Format ePub : 978-2-89431-934-5



Illustrations intérieures :
Chantale Vincelette

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous bénéficions également du soutien de la SODEC et, enfin, nous tenons à remercier le Conseil des Arts du Canada pour l'aide accordée à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

DU MÊME AUTEUR :

Surviethon au gré de la nature, récit, Chicoutimi, Éditions JCL, 1988, 408 p.

ANDRÉ-FRANÇOIS BOURBEAU

LE SURVIETHON

Vingt-cinq ans plus tard



À ma fille Véronica,
qui vivra le Surviethon de la prochaine génération.
Que dame Nature puisse lui léguer autant de richesses!



Avant-propos de l'éditeur

Nous avons publié en 1988 le récit *Surviethon au gré de la nature*, préfacé par le regretté Pierre Dansereau. Il s'agissait d'un témoignage important sur la capacité de survivre en forêt boréale pendant 31 jours.

Nous avions le choix entre la simple réimpression de cet ouvrage, épuisé depuis plusieurs années, l'édition du même livre dans un format différent ou la conception d'un nouveau produit qui jetterait un éclairage plus complet sur cette expérience unique vécue en 1984 dans la région du Saguenay.

Nous avons choisi la troisième voie. Celle de l'innovation.

Pour satisfaire les nombreuses demandes que nous avons reçues, nous laisserons toutefois en

première partie de ce livre le récit original du Surviethon tel qu'il a été publié en 1988.

Après 25 ans d'enseignement dans le domaine du plein air, après autant d'années d'expérimentations diverses dans ce secteur spécialisé de la survie en forêt et étant donné qu'il était l'un des participants, le professeur André-François Bourbeau était certes le mieux placé pour faire le procès du Surviethon. Sans complaisance aucune, il va sans dire.

La deuxième partie consiste donc en l'analyse des faits et gestes des deux protagonistes pendant ces 31 jours du mois d'août 1984. Une analyse pointue et honnête de chaque moment important de cette aventure volontaire, qui a sûrement changé la vie de ses deux intervenants.

Cette sévère autocritique apporte à elle seule un point de vue totalement inédit sur l'art de survivre en forêt le plus longtemps possible.

Il restait une dernière partie à concevoir. Celle qui exposerait plus d'une centaine de techniques de

survie jamais publiées à ce jour et, surtout, la façon avant-gardiste de déterminer les priorités dans une telle situation.

André-François Bourbeau nous sert ici un plat de résistance qui remet en question plusieurs théories souvent avancées dans d'autres ouvrages traitant du même sujet. Plus encore, il s'est appliqué minutieusement à expérimenter et à parfaire chacune des techniques avancées. Ses milliers d'élèves pourraient certes corroborer ces dires.

Abondamment et magnifiquement illustrées, ces pages deviendront sûrement un outil de référence pour tous ceux et celles que la nature invite sous son grand manteau de feuilles…

Jean-Claude Larouche

PREMIÈRE PARTIE

— *Le récit du Surviethon* —

Ce récit reprend le texte original publié en 1988 dans le livre *Surviethon au gré de la nature*, pages 19 à 280.

Introduction

Le 1er août 1984, sur l'initiative de la Fondation de l'Université de la Nature à Saint-Félicien, le docteur André-François Bourbeau et Jacques Montminy étaient largués volontairement en pleine forêt sauvage pour une expérience de survie d'un maximum de 31 jours, et ce, sans armes, sans allumettes, sans vêtements spéciaux, sans nourriture et sans outils, un peu à l'instar de promeneurs du dimanche qui auraient eu la malchance de s'égarer en forêt.

L'objectif scientifique global du Surviethon était d'abord de procéder à la vérification et à l'amélioration des techniques de survie en forêt adaptées à nos forêts québécoises. L'objectif promotionnel était de faire connaître l'existence de la Fondation de l'Université de la Nature à travers la province.

Le territoire où s'est déroulée cette expérience se trouve à la tête du réservoir Pipmuacan, à 80 kilomètres de Labrieville, chevauchant le 50e degré de latitude nord et le 71e degré de longitude ouest. L'endroit précis où les deux aventuriers ont été déposés par hélicoptère a été choisi au hasard en tenant compte toutefois de l'absence totale de routes, de chalets et d'autochtones. Grâce à une permission spéciale du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, ils pouvaient y pratiquer la trappe et la chasse primitives.

Les deux participants ne disposaient que de vêtements et articles de poche que toute personne aurait été susceptible de porter ou d'avoir sur elle lors d'une promenade en forêt. On trouvera la liste détaillée de ces articles à la page suivante.

L'éditeur

Liste des articles autorisés pour le Surviethon

Vêtements portés au départ
• une paire de bottes de randonnée; • une paire de bas; • un pantalon de travailleur; • un caleçon court; • une ceinture de cuir; • un t-shirt; • une chemise de coton; • un léger chandail de laine; • un coupe-vent non doublé; • un chapeau (Bourbeau seulement); • une casquette (Montminy seulement).

Articles de poche

- une montre;
- une bague (Montminy seulement);
- une paire de lunettes (Bourbeau seulement);
- un trousseau de 5 clefs;
- un porte-monnaie;
- 2 cartes de crédit;
- un permis de conduire;
- une photo;
- une somme de 19,78$;
- un peigne;
- un mouchoir.

Matériel spécial (pour fins scientifiques)

- 2 dictaphones;
- 20 cassettes;
- 2 caméras;
- 10 rouleaux de film;
- un ruban à mesurer;
- une balance à nourriture;

- un thermomètre avec indicateur maximum/minimum;
- 2 calepins;
- 4 crayons au plomb;
- un radiotéléphone;
- un câble antenne;
- 12 piles de rechange;
- une poche imperméable pour contenir le tout.

JOUR 1

Le sacrifice du feu

Le 1er août 1984, 6 h 30. Le réveil sonne bruyamment, mais en vain. Il y a un bon moment déjà que j'erre impatiemment dans la maison, trop excité pour dormir. Demain, je regretterai sans doute de ne pas avoir profité de mon lit plus longtemps…

Pour la quatrième fois, je m'arrête à la fenêtre embuée et, anxieux, je laisse errer mon regard sur le brouillard et la bruine. La sonnerie du téléphone me ramène à la réalité :

— Allô!
— Bonjour, André-François, c'est ton « agent » qui parle.
— Mon agent? Ah! Salut, Jean-Claude!

Jean-Claude est le représentant de la Fondation de l'Université de la Nature et c'est lui qui est responsable du projet.

— Es-tu bien réveillé?

— Bien sûr que oui! Je t'attends depuis longtemps.

— O.K., dans une trentaine de minutes, je serai chez toi; je pars à l'instant.

— D'accord, à tantôt!

Une demi-heure plus tard, la voiture de Jean-Claude s'engage dans le stationnement. Avant qu'il n'ait le temps de klaxonner, j'accours pour prendre place derrière lui. Jacques est déjà dans l'auto. Nous filons vers le restaurant du *Motel Universel* de Chicoutimi. Il y a un je ne sais quoi dans l'air qui nous unit tous les trois; la complicité, peut-être…

Délicieux et abondant, le déjeuner offert gracieusement par le restaurant correspond tout à fait à nos goûts et besoins du moment. Steaks, œufs, rôties, bacon, confiture, lait, fruits; nous

mangeons avec appétit ce repas dont le souvenir nous fera sans doute rêver d'ici quelques jours. Au milieu du festin, Gilles Gilbert, cinéaste à la télévision de CKRS, se joint à nous. Il tourne quelques prises de vue et nous accompagne en sirotant un café. Au départ, les employés du restaurant et quelques badauds nous souhaitent bonne chance; nous les remercions et prenons la route 170 vers l'aéroport de Bagotville où nous attend l'hélicoptère. Très vite, je me rends compte que j'ai trop mangé, moi qui ai si facilement le mal de l'air!

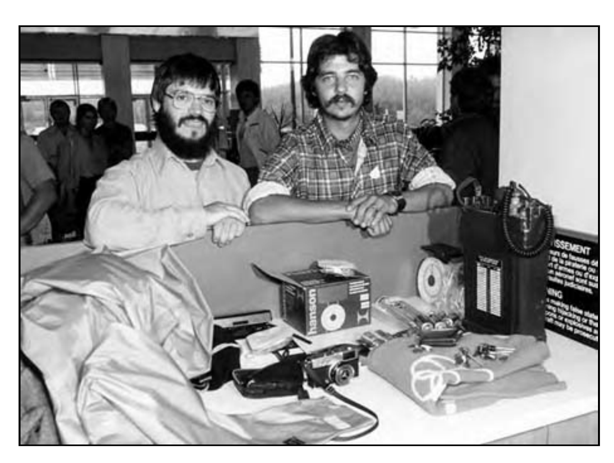
À l'aéroport, une petite foule bourdonnante nous accueille. Nous reconnaissons vite quelques-uns de nos bons amis et plusieurs journalistes. Ces derniers essaient d'attirer mon attention, mais ce sont mes amis qui m'intéressent. Le cœur gros, la larme à l'œil, je les serre dans mes bras et les remercie d'être venus. Au fond, j'ai affreusement peur du périple qui m'attend. Je ne voudrais pas décevoir tous ces gens qui croient en nous et qui ont une totale confiance en notre succès. Jacques, lui, s'attarde à sa famille. Je suis un peu jaloux, car

la mienne demeure en Ontario et n’a pu se rendre à notre départ. Je pense à ma mère et me sens comme un petit garçon qui s’aventure loin de la maison pour la première fois.

Nous répondons malgré tout à quelques-unes des nombreuses questions des journalistes. Il faut bien leur permettre de faire leur boulot. Je leur dis que j’ai hâte de me retrouver en forêt, mais ce n’est pas tout à fait vrai. Je sais trop bien ce qui m’attend.

Maintenant, Jean-Claude s’affaire devant tout le monde à vérifier le contenu de notre équipement scientifique et de notre matériel de poche. C’est à n’y rien comprendre. Si j’avais voulu tricher, cet examen sommaire ne lui aurait pas permis de déjouer ma ruse. Je suppose qu’il a confiance en la rigueur de mon esprit scientifique qui ne me permettrait pas une si grossière atteinte aux objectifs du Surviethon. Le tout ne doit donc être qu’une mise en scène pour satisfaire les curieux et les sceptiques. J’avoue cependant que l’idée de cacher une allumette quelque part m’a traversé

l’esprit ce matin. Mais j’ai vite réalisé que ce serait me mentir à moi-même. D’ailleurs, ce geste, à lui seul, pourrait être suffisant pour miner mon moral et compromettre notre réussite.



À l’aéroport de Bagotville, le 1er août 1984.
Vérification de l’équipement scientifique avant
l’envol vers la forêt boréale.

C’est enfin l’heure! Au moment où nous franchissons les portes vitrées, un tout petit paquet nous est remis. Ce sont quatre menues galettes aux flocons d’avoine, méticuleusement enveloppées et décorées, faites avec amour par les jeunes filles de Jean-Claude, Mireille et Éva. Cette marque de

tendresse nous fait chaud au cœur. Jacques regarde Jean-Claude.

— Pouvons-nous les apporter?

— Bien sûr! Permission accordée. C'est peu, mais c'est de bon cœur, comme disaient les anciens!

Je nous imagine dans quelques jours, dégustant lentement ces précieuses galettes tout en devisant autour du feu.

De nombreuses mains s'agitent lorsque nous nous dirigeons vers Jim Young, le pilote. Il nous attend devant l'appareil fourni gracieusement par l'école de pilotage du Collège de Chicoutimi, laquelle a reconnu les objectifs scientifiques que nous nous sommes fixés. Nous serons quatre à bord : Jim, Gilles de CKRS-TV, Jacques et moi. J'ai un nœud dans la gorge. Allons-nous réussir? Est-ce que je pourrai allumer ce feu essentiel à notre survie par ce temps pluvieux? Et sans outils? Ce feu me ronge sans cesse l'esprit. Que diront les gens si nous sommes obligés de revenir demain ou

après-demain? L'espace d'un instant, je regrette de ne pas avoir caché d'allumettes. Tant pis, c'est trop tard, maintenant.

***

La ville de Chicoutimi et la rivière Saguenay défilent devant nous. Jim contacte la tour de contrôle de l'aéroport de Saint-Honoré. On lui apprend qu'il devra s'y arrêter, car un brouillard subit empêche les vols vers le nord. Déçus, nous atterrissons après seulement cinq minutes de vol. Serons-nous obligés de revivre ce départ encore une fois demain matin?

J'attends anxieusement que le ciel s'éclaircisse. Jacques semble accepter la situation mieux que moi. Il jase paisiblement avec Gilles. Ne réalise-t-il pas que chaque minute qui s'écoule est une minute de moins pour allumer le feu et s'installer pour la nuit? Je dois avouer, cependant, qu'il m'a vu à plusieurs reprises faire un feu sans allumette et même battre des records de vitesse. Pourquoi s'inquiéterait-il, au juste?

Les centaines d’expériences de survie simulées que j’ai vécues m’ont démontré l’importance des premières heures. Je me souviens trop bien de mes premiers essais pour enflammer des brindilles d’écorce sans allumette. J’étais parti en camping avec de la viande hachée, sans aucun instrument pour allumer un feu. Après avoir produit de la fumée pendant des heures en frottant du bois, les mains brûlantes à cause des ampoules, je m’étais résigné à manger mon hamburger cru. Mais, cette fois, la situation est plus critique. C’est ma réputation qui est en jeu, ainsi que celle de Jacques, de Jean-Claude, de la Fondation de l’Université de la Nature et de tous ceux qui ont encouragé et supporté cette aventure. Il faut à tout prix que je réussisse ce feu, et aujourd’hui même. Si seulement le soleil pouvait percer les nuages et chasser l’humidité! Si au moins j’avais mon couteau de poche! Hélas!

Après plus de deux heures d’attente, on nous laisse enfin prendre l’air. Il est 10 h 55. À 12 h 15, nous devrions être arrivés. Je commence déjà à

sentir la faim, mais, sachant fort bien qu'il n'y aura pas de dîner aujourd'hui, j'oublie cela.

Nous sommes fascinés par le splendide tapis vert qui se déroule sous nos yeux et par les nuages cotonneux sous lesquels nous glissons. Propulsés dans ce mince couloir horizontal, nous avons l'impression de voler avec la vélocité supersonique d'un vaisseau spatial. Pendant plusieurs minutes, les signes de civilisation captent notre attention: routes, voitures, maisons, jardins, lignes électriques… Mais, très vite, il ne reste plus que la magnifique forêt et quelques chalets disséminés ici et là sur les rives de l'un ou l'autre des nombreux lacs étincelants. Un peu plus loin, nous nous indignons des désastres causés par les coupes à blanc.

Par contre, nous sommes heureux de constater que la plupart des petits lacs sont pourvus d'une ou plusieurs cabanes de castor. Sont-elles habitées? Les castors se laisseront-ils piéger par des trappes rudimentaires? Jacques m'assure que oui.

Il y a plus de 45 minutes que nous avons vu la dernière trace de civilisation. Une forêt immense et mystérieuse… Que des arbres et des lacs! À perte de vue!

***

Enfin, nous apercevons, scintillant à l'horizon, le petit lac en forme de cœur où nous avons prévu d'amorcer notre séjour. Jim nous indique un endroit approprié pour atterrir.

— Je pense que je peux le faire ici, sur ce petit terrain plat.

— Tu ne pourrais pas plutôt te poser là-bas, Jim, de l'autre côté du ruisseau? Je trouve ça marécageux de ce côté-ci, et il n'y a pas d'arbres.

— Désolé. Mais il n'y a pas assez de place là-bas.

— D'accord, descends-nous ici.

Jim pose minutieusement l'hélicoptère sur le sol trempé. Je scrute déjà les alentours pour repérer

les plantes comestibles et les espèces d'arbres disponibles pour le feu. Pas de cèdre! Zut!

— Je ne peux pas arrêter les moteurs, la terre est trop molle!

— C'est pas grave, nous descendrons tout de même.

Comme il avait été convenu avant le départ, Gilles sort le premier, car il veut filmer notre arrivée ainsi que notre descente de l'hélicoptère. Aussitôt qu'il s'est éloigné des hélices, Jim relance les moteurs et nous volons de nouveau autour du lac dont l'éclat nous aveugle. On voit Gilles en bas, un tout petit point, caméra à l'épaule, suivant notre trajectoire. Je n'arrête pas de scruter les alentours. Au nord, je crois apercevoir de plus grands lacs. Puisqu'il n'y a pas de cèdres, je tente de repérer une petite tremblaie ou quelques gros sapins, mes deuxième et troisième choix pour le feu. Mais je n'en ai pas le temps et n'ose pas demander à Jim de faire un tour de plus.

Nous touchons terre pour la seconde fois. Les skis de l'hélicoptère s'enfoncent dans le sol marécageux. Tout à coup, je pense aux quenouilles! Je veux voir des quenouilles, la plante de luxe pour la survie, car les rhizomes, les tiges et la tête florissante lorsqu'elle est encore verte sont tous comestibles. Malheureusement, je n'en vois aucune, pas une seule. C'est impossible; d'habitude, elles se propagent partout. Parce que nous sommes trop au nord, il est probable que nous n'en trouvions pas de tout notre séjour.



Pieds nus dans la tourbière. C'est le début du Surviethon!
Pour l'instant, les moustiques sont chassés par le vent produit par les hélices.

Mais j’oublie les quenouilles; il faut descendre. Nous réalisons, Jacques et moi, que l’eau atteindra nos genoux. À toute vitesse, nous enlevons nos bottes et nos bas afin d’éviter de les mouiller. Connaissant la difficulté de sécher des bottes auprès d’un feu, nous préférons marcher pieds nus. D’autant plus que le feu en question est loin d’être allumé! Nous roulons les jambes de nos pantalons, attrapons notre matériel scientifique et hop! c’est le début du Surviethon.

Le vent produit par les hélices plaque au sol les fougères et les grandes herbes du marécage. Tout se passe si vite que j’ai l’impression de rêver. Et, en même temps, le bruit, l’eau froide sur les jambes, les pales de l’hélicoptère dont il faut se protéger et le fait d’être filmé contribuent à faire monter l’excitation à son comble. Le cœur veut me sortir de la poitrine. S’il existait un thermomètre qui mesure le taux d’adrénaline dans le sang, il éclaterait sûrement. Je me sens tellement petit face à cette grande nature, tellement loin de tout, tellement impuissant! Nous voulions l’aventure, nous l’avons. Nous arrivons auprès de Gilles

chargés de notre radio et de son antenne, les poches bombées de nos dictaphones et de nos caméras. Il crie pour couvrir le vrombissement des moteurs qui se fait de plus en plus assourdissant :

— Vous allez mourir des mouches ici, vous autres! Je suis déjà piqué à ne plus m'endurer. Passez-moi vite la bouteille d'huile à mouches qu'il y a dans mon veston!

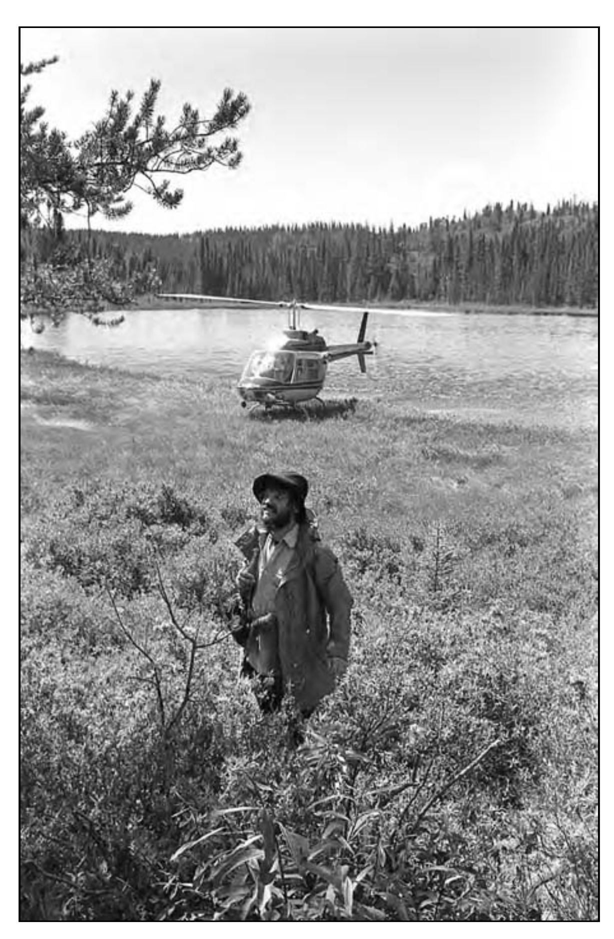
En effet, on est déjà attaqués par un nombre extraordinaire de mouches noires qui semblent très heureuses de goûter la belle viande fraîche de la ville. Nous ne pouvons résister à l'envie de quêter un peu d'insectifuge à Gilles. Nous trouvons vite une excuse pour justifier notre demande.

— Après tout, Gilles, un gars perdu en forêt se serait au moins arrosé d'huile à mouches avant de partir!

Nous nous badigeonnons de la tête aux pieds, sans oublier l'intérieur de nos chapeaux et nous remettons la bouteille à Gilles qui s'exclame:

— Mais, il n’en reste presque plus!
— Désolé, mon vieux, on en avait plus besoin que toi!

Nous savons fort bien, Jacques et moi, que cette protection ne durera que quelques heures. Si au moins nous pouvions réussir à allumer un feu «boucaneux » avant que l’effet de l’insectifuge ne disparaisse! Vraiment, nous n’avions pas imaginé qu’il y aurait autant de mouches noires à cette époque de l’année. Je n’en reviens pas. Il est vrai que je n’ai pas autant fréquenté la forêt boréale que la forêt de feuillus, plus au sud. Là-bas, les mouches noires disparaissent dès le début de l’été.



Je m'enfonce dans la forêt pour rejoindre Jacques qui me photographie. Déjà, je cherche les branches qui serviront à allumer le feu par friction.

Gilles, qui retourne maintenant à l'hélicoptère, nous jette un mot d'encouragement avant de nous quitter :

— Je ne resterais pas avec vous autres pour tout l'or du monde!

Nous le suivons des yeux jusqu'à ce qu'il reprenne place auprès de Jim. Voilà notre dernier contact avec la civilisation qui s'envole, loin des mouches, loin de la misère. Je repense à la dernière phrase de Gilles qui n'envie pas notre sort et qui en aura sûrement pour trois jours à se gratter. Peut-être avait-il raison. La galère est-elle trop difficile à faire voguer pour nos forces? Avons-nous surestimé nos capacités? J'ai peur. La panique m'envahit, m'enveloppe. J'entends encore le bruit des pales de l'hélicoptère, au loin. Mais je tâche de garder la maîtrise de mes nerfs, me rappelant que je me suis toujours senti comme cela au début de mes expériences de survie. L'inconnu est toujours menaçant et, cette fois-ci, l'inconnu est de taille. En de telles circonstances, je me dis toujours que je

peux sûrement continuer au moins une heure. D'habitude, la situation s'améliore.

L'hélicoptère n'est plus qu'un petit point noir, pas plus gros qu'une mouche. Un silence écrasant s'abat sur nous. Nous sommes vraiment au milieu de nulle part. On dirait une nouvelle planète, tellement la trace de l'homme y est absente. J'ai envie de crier pour qu'ils reviennent. Mais c'est trop tard. Nous sommes bel et bien pris à notre propre piège. Il ne me reste maintenant qu'à m'attaquer à ce fameux feu qui doit devenir ma seule et unique préoccupation. D'une certaine façon, je suis content de pouvoir enfin attaquer ce travail tant redouté. Un feu! Sacrifice! Il me faut absolument un feu!

***

On dirait que la nouvelle de notre arrivée s'est vite répandue dans la colonie des mouches noires. Leur nombre a quadruplé. Des centaines et des centaines de ces suceurs de sang fourmillent sur mon pantalon et je pourrais presque couper au

couteau l’essaim qui gravite autour de mon visage. Jamais dans tous mes séjours en forêt je n’ai vu quoi que ce soit d’aussi démoralisant. Mais le diethyltoluamide de l’insectifuge les empêche encore d’atterrir sur notre peau citadine; malheureusement, ça ne durera pas longtemps.

Je regarde Jacques, pieds nus dans l’eau, bottes autour du cou, radio à la main, avec un nuage de moustiques autour de lui. Ne sachant par où commencer, je le questionne du regard… Mais ses yeux m’interrogent précisément de la même façon.

Le lac semble tellement plus étendu, maintenant que nous marchons sur ses rives. Nous essayons d’évaluer notre situation. Je suggère à mon compagnon d’infortune de contourner le lac vers la gauche, car je crois apercevoir quelques trembles sur la montagne parmi les épinettes noires.

Quelques pas plus loin, une autre déception nous attend. En examinant un plant de bleuets, nous constatons que ses fruits sont à peine formés.

N'habitant la région du Saguenay que depuis quatre ans, je croyais qu'à cette époque de l'année il était possible de manger des bleuets à sa faim n'importe où en forêt. J'étais certain que de grosses grappes pendraient des plants comme les raisins d'une vigne. J'avais espéré, en enlevant quelques dents à mon peigne pour en faire un outil de cueillette, remplir mon chapeau en un rien de temps. Mais il est maintenant évident que nous ne pourrons déguster un seul de ces délices avant quelques semaines. La peur de souffrir de la faim noue mon estomac.

S'il fallait sortir d'ici rapidement, la radio fonctionnerait-elle? Si on ne reçoit pas de nos nouvelles, combien de jours seront-ils nécessaires pour nous récupérer? Jean-Claude a parlé d'environ cinq jours. Pourrions-nous attendre aussi longtemps si, en plus des mouches, une pluie torrentielle et le froid se mettaient de la partie? Sans feu, j'ai quelques doutes. Je parle un peu avec Jacques pour dissiper mon angoisse intensifiée par ces questions sans réponse. Lui, par contre, semble

totalement confiant en ma capacité d’allumer ce feu essentiel.

Mes pieds tendres découvrent le sol détrempé et tapissé de brindilles rugueuses. Malgré mes nombreuses escapades en forêt, je réalise soudain que je suis un homme habitué au confort de la ville. On ne s’endurcit pas les pieds à se promener en espadrilles sur un trottoir ou en bottes de randonnée sur un sentier battu! Je comprends à présent pourquoi les Indiens appelaient les Blancs *tenderfoot*[1].

Nous progressons très lentement, de peur de nous déchirer la peau des pieds. L’eau ayant vite fait de laver l’insectifuge, les piqûres de mouches aux pieds et aux jambes nous font déjà souffrir.

Nous arrivons enfin au ruisseau vaseux qui s’avère moins étroit que nous ne l’avions imaginé depuis l’hélicoptère. Il faudrait se mouiller jusqu’à la taille pour le traverser. Nous remontons donc le cours d’eau jusqu’à ce que Jacques découvre une énorme bûche qui pourrait nous servir de ponceau.

Comme elle est trop lourde à transporter, nous la culbutons jusqu'à ce qu'elle relie les deux rives du ruisseau et franchissons finalement ce pont vacillant. Nous prenons un instant de repos et j'en profite pour confier mes premières notes à mon précieux dictaphone :

Excursion Surviethon, 1er août, 12 h 45. Je reconnais ici une forêt boréale typique, composée surtout d'épinettes noires, de quelques sapins baumiers, de peupliers et de bouleaux. Le sol est jonché de tourbe et de mousse dans le genre Sphagnum. *Cet habitat fait qu'on est complètement envahis de mouches noires. Il y a une véritable armée de ces monstres. On a de la misère à voir nos culottes. C'est vraiment décourageant. Jusqu'à maintenant, je n'ai découvert que peu de plantes comestibles. Les possibilités de se nourrir de plantes sont donc très minces. Il y a bien ici et là des quatre-temps, mais qui, comme les bleuets, ne sont pas mûrs. Il y a aussi du thé du Labrador. Quelques rares fruits d'arbustes du genre* Amelanchier *commencent à mûrir; pas plus de deux ou trois fruits par pousse. Alors que les quenouilles semblent absentes, les plantes vénéneuses, elles, pourraient nourrir une armée.*

Du côté de la faune, jusqu'à maintenant, j'ai vu du crottin de perdrix et entendu le cri d'un écureuil roux. C'est tout.

En me voyant parler dans mon dictaphone, Jacques sort aussi le sien.

1er août 1984. Un vol d'hélicoptère d'une heure et demie nous a amenés jusqu'ici. Nous étions contents de les voir partir. Nous marchons au bord du lac depuis environ 30 minutes; il y a des tas de maringouins et de mouches noires, c'est effrayant, terrible. Je me cache les mains dans mon anorak et ils passent à travers les coutures. Le pire, c'est lorsque l'on se promène dans la savane; c'est l'enfer.

Il y a deux cabanes de castor sur le lac qui ne sont pas nécessairement habitées. Ce sont peut-être des cabanes de l'an dernier. J'ai vu aussi des pistes d'orignal, quelques signes de la présence de perdrix et de lièvres. Nous ne devrions pas avoir de problèmes de nourriture.

Nous entreprenons de gravir la montagne. Nos pieds étant endoloris, nous devons nous rechausser. Comme le sol est toujours détrempé, nous ne mettons pas nos bas, mais les rangeons plutôt dans

nos poches afin de les garder au sec. Plus tard, en faisant sécher nos bottes, nous pourrons au moins jouir de nos bas secs. Je remarque d'énormes champignons que je ne peux identifier. Ils sont d'un brun foncé et, lorsqu'on les pèle, on aperçoit un trou dans le chapeau. Ils sont très gluants, sans doute une espèce d'*Hygrophorus*. Je vais les mesurer plus tard. De toute façon, ils sont trop vieux pour être comestibles. Nous trouvons bientôt les quelques peupliers et sapins nécessaires à la fabrication de l'équipement requis pour allumer le feu.

***

Je rappelle à Jacques les étapes à suivre pour réussir un feu sans allumette. Il s'agit de faire tourner un rondin de bois très rapidement contre une planche afin de produire de la poudre. Pour atteindre la vitesse voulue, on fait un arc dont la corde entoure le rondin. Avec le mouvement de va-et-vient de cet arc, le rondin tourne contre la planche, d'abord dans une direction, puis dans

l’autre. En tout, l’équipement se résume à cinq morceaux :

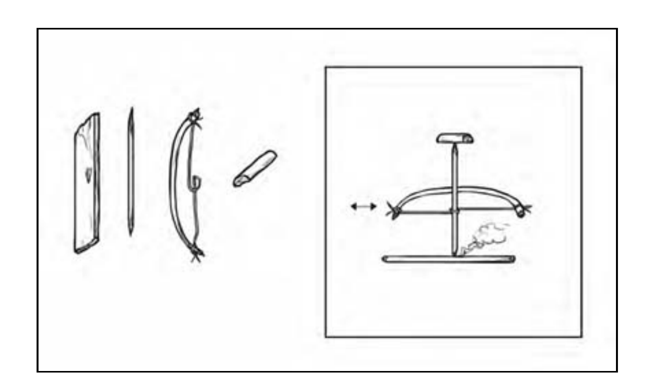
1. Une corde.
2. Une planche d’environ deux centimètres d’épaisseur.
3. Un rondin que j’appelle la drille. Celui-ci doit mesurer au moins 30 centimètres de longueur, 1 centimètre de diamètre, être parfaitement droit et aiguisé aux 2 bouts.
4. Une branche courbée pour former un arc.
5. Une poignée de bois dotée d’un trou pour tenir l’extrémité supérieure du rondin pendant que l’autre extrémité frotte contre la planche.

Si nos lacets résolvent rapidement le problème de la corde, la planche de deux centimètres, elle, ne sera pas facile à confectionner sans couteau ni hache. Surtout qu’il faut y tailler une coche en forme de V sur le côté pour permettre à l’air d’oxygéner l’endroit où se fera le frottement.

Voilà pour la théorie. Et maintenant, la pratique. Jacques aiguise une clef pendant que je

cherche les matériaux bruts. Pour lui faciliter la tâche, je l'aide à attacher la clef à un bâton. Le nœud de cabestan constricteur s'avère le plus efficace pour cette manœuvre. Afin de mieux nous rappeler tous nos faits et gestes et le temps qu'il nous faut pour accomplir chacune des tâches, nous enregistrons toutes nos observations à mesure qu'elles nous viennent à l'esprit, et dans la mesure où les mouches veulent bien nous le permettre:

> *12 h 44. Essoufflé, je trouve et arrache un morceau de peuplier fendu naturellement, lequel fera peut-être l'affaire comme planche. Les pièces de bois idéales sont rares, après la pluie de ce matin. La drille, surtout, sera difficile à confectionner. Les sapins sont trop petits pour offrir une branche sèche du diamètre voulu, tandis que les peupliers semblent être beaucoup trop tordus.*
>
> *12 h 53. Le sol étant très humide, je le pave de morceaux d'écorces arrachés à un vieux bouleau pourri. Cette base sèche sera utile un peu plus tard.*
>
> *13 h 01. Je grimpe très haut dans un tremble afin de trouver une branche raisonnablement sèche et droite pour faire la drille. Mais il faudra travailler beaucoup pour la redresser.*



Jacques enregistre lui aussi:

13 h 01. Malheureusement, je n'ai pas pu trouver de petites roches pour aiguiser la clé. Je me suis donc installé contre un gros bloc de granite de deux mètres de haut. Je l'ai aiguisée d'un seul côté, un peu comme une scie, et, ma foi, le résultat est assez satisfaisant. Je vais pouvoir m'en servir pour tailler la coche de la planche.

13 h 36. Je viens de finir d'installer temporairement le poste émetteur; ça devrait fonctionner. J'ai accroché les fils sur deux arbres et j'ai monté le milieu avec une branche en forme de Y pour pouvoir hisser l'antenne plus haut. Tout à l'heure, j'appellerai Louis Trépanier à CJMT, en passant par Bell Canada à Alma.

14 h 01. J'entends passer un avion au-dessus de nos têtes. Probablement que le pilote ne nous aurait

pas vus si nous avions été perdus; la forêt est trop vaste et l'avion, trop haut. Il est passé à cinq ou six kilomètres de nous; peut-être aurait-il pu voir un feu, mais les chances sont minces.

Jacques passe beaucoup de temps à installer l'antenne, ce qui me frustre un peu, le feu étant la priorité. Je l'aide tout de même, curieux de voir si la communication peut être établie. Heureusement que Jacques est là pour s'occuper de la radio, parce que, moi, je n'y connais rien. Il m'explique comment ça fonctionne. C'est en réalité un téléphone à ligne ouverte comme ceux utilisés dans les pourvoiries. On appelle CGD206 à Alma, et la standardiste nous passe la communication. Notre code est «X00 800 Rivière Duhamel». J'écoute Jacques :

— X00 800 Rivière Duhamel appelle CGD206 à Alma, X00 800 Rivière Duhamel appelle CGD206 à Alma. M'entendez-vous? X00 800 Rivière Duhamel appelle CGD206 à Alma, X00 800 Rivière Duhamel appelle CGD206 à Alma. M'entendez-vous?

— CGD206 Alma à X00 800 Rivière Duhamel, je vous reçois 1 sur 5, je répète, je vous reçois 1 sur 5. À vous.

— X00 800 Rivière Duhamel à CGD206 Alma, nous rappellerons plus tard; nous rappellerons plus tard. Terminé.

Pour l'instant, ma préoccupation demeure le feu. Je me sers de la clef de Jacques pour tenter de redresser le rondin. Une clef aiguisée ressemble plus à un grattoir qu'à un couteau. Avec cette minable lame de deux centimètres de long, on ne réduit pas le diamètre d'un rondin comme on veut. C'est un travail de patience et de frustration, surtout avec ces mouches affamées qui nous poursuivent inlassablement. Le temps semble bien plus long qu'il ne l'est en réalité. De plus, je sais qu'à la minute où l'huile à mouches ne fera plus effet, ce sera la vraie misère noire. Je suis énervé, j'ai peur, je me sens loin de ma mère. J'ai dessiné un carré de deux centimètres sur mon pantalon et je peux compter sept mouches noires dedans. Ce sera là mon échelle pour évaluer la densité des mouches. De cette façon, je n'aurai pas besoin

d’utiliser des qualificatifs qui ne voudront rien dire plus tard.

13 h 29. Je suis encore en train de travailler ma drille. J’ai passé tout ce temps à arrondir un des bouts avec la clef.

13 h 41. C’est le découragement total! Ma drille vient de casser à cause d’une fente invisible de l’extérieur. Le lacet aussi s’est cassé à l’usure. Jacques m’en donne un autre bout.

14 h 18. Aucun succès avec les communications, aucun succès avec le feu. Je change le manche de la clef qui s’est brisé. Je recommence à réduire le diamètre d’une grosse branche de sapin afin d’en faire une drille. Les mouches sont absolument écœurantes! Maudit! L’effet de l’insectifuge diminue lentement, mais sûrement.

14 h 49. Je suis toujours en train de raboter ma drille pour essayer de faire un bâton droit. Dans deux centimètres carrés sur mon pantalon, je compte trois maringouins et cinq mouches noires.

15 h 02. Je suis ENCORE en train de travailler sur le même morceau de bois. C’est extrêmement long, les mouches sont de plus en plus voraces. Je peux maintenant en compter jusqu’à 14 ou 15 dans 2 centimètres carrés. Jacques a mis son mouchoir sur sa bouche…

L'humidité du sol nous empêche de nous asseoir. Jacques se défoule sur son dictaphone, lui aussi, mais il ménage ses cassettes en parlant peu. Il semble vivre l'aventure moins péniblement que moi. Il est peut-être moins douillet!

14 h 02. J'aiguise ma boucle de ceinture pour en faire un couteau. Ce sera plus fort qu'une clef et nous en aurons besoin pour fendre une planche à partir du morceau de tremble qu'André-François a rapporté. Tout à l'heure, je suis allé voir la cabane à castor sur le lac; malheureusement, elle est inhabitée. J'ai vérifié dans les sentiers de halage des castors pour voir s'il n'y avait pas de crottin de perdrix ou de lièvre, mais je n'en ai pas vu. Peut-être qu'il y a du lièvre plus haut, mais pas ici. J'ai une roche de la grosseur de la moitié d'une boule de crème glacée qui m'aidera à aiguiser ma boucle de ceinture.

15 h 22. Nous avons fendu une planche. Pendant qu'André-François travaille la poignée et l'arc, j'essaie de finir la pointe de la drille en la frottant avec ma roche.

La tension augmente. Le sentiment de panique que j'éprouve en ce moment est indescriptible. Je

garde tout ça à l'intérieur, bien sûr. Si je ne réussis pas à allumer ce feu? S'il recommence à pleuvoir? Et comment éloigner ces maudites mouches? Je sens que mes nerfs vont lâcher!

Jacques ne semble pas aussi stressé que moi. De deux choses l'une: ou il est aussi nerveux et il le cache bien comme moi, ou il n'est pas stressé du tout et me fait entièrement confiance. Comment lui dire que je n'ai jamais réussi à allumer un feu sans allumette dans des conditions aussi pénibles et techniquement difficiles? Cette fois, c'est sérieux. J'ai vraiment peur de ne pas réussir et, pourtant, c'est de loin le feu le plus important de ma vie. Mais des forces insoupçonnées me poussent à continuer. Il ne faut pas que mon moral flanche! Je me rappelle un vieux dicton anglais : «*When the going gets tough, the tough get going*[2]. » Je me fais croire que je suis un dur, un primitif, un animal, que je ne sens plus la douleur. Une transformation s'opère…

Je commence à entailler la coche sur le côté de la planche. C'est dans cette encoche que la poudre

de bois brûlée par la friction s'accumule et c'est dans ce petit amoncellement de poudre noircie que se forme le minuscule tison magique… à condition, bien sûr, de frotter assez longtemps et assez fort. Jacques prend la relève et gratte la coche avec la clef. Nous avons tous deux les mains endolories.

La poignée constitue aussi une pièce importante de l'équipement pour réussir le feu miraculeux, car trop de friction dans le haut du rondin réduit celle contre la planche en bas. Je prends donc le nœud de bois qui servira de poignée et, à l'aide d'une pierre, j'y enfonce une pièce de 10 cents. Le bout du rondin s'y appuiera et le tout fonctionnera un peu à la manière du roulement à billes.

Enfin, j'entoure le rondin de la corde de l'arc; je le place sur la planche, le tiens avec la poignée, et le tout est prêt à tourner. Je tire sur la corde avec mes doigts pour maintenir la tension; je pousse l'arc, et la drille gruge lentement la planche et la réduit en poudre de bois noircie. Je hume la

délicate odeur de fumée comme le meilleur des parfums. La drille est un peu croche et la planche, légèrement mouillée. Je suis entièrement habité par le doute.

Je m'arrête quelques minutes pour aider Jacques à réinstaller l'antenne plus haut; il insiste pour établir la communication. J'ai envie de lui crier que cette radio n'a aucune importance pour le moment, mais je me retiens. Je reviens au feu et je commence à accumuler la poudre d'écorce de bouleau en frottant l'écorce sèche entre mes mains. Il en faut au moins une tasse avant d'essayer de former un tison.

> *16 h 24. Pour le moment, nous faisons mentir le dicton qui dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Il y a de la fumée à profusion, mais pas de tison. On s'est même mis à deux sur l'arc, et la friction a creusé un trou à travers la planche, mais sans succès. Après quatre essais, on obtient presque un tison, mais pas encore de feu. Il faut donc recommencer à entailler une autre coche. Cela prend au moins une demi-heure.*



Pour nourrir le tison, je cueille de fines lanières de bouleau cachées sous l'écorce externe, là où elles demeurent bien sèches malgré la pluie récente.

Du côté du feu: motus; du côté des communications: bouche cousue. Rien ne semble vouloir avancer, sauf le temps. On a percé deux trous dans la planche. Au moment où on pense réussir, le rondin tombe de la planche ou le lacet se casse. Heureusement, la fumée éloigne un peu les mouches. Maintenant, il faut que je redresse le rondin parce qu’il est trop croche; ça ne sert à rien de continuer comme ça. En plus, il faut refaire une autre planche puisque celle-ci semble légèrement

pourrie à l’intérieur. On recommence quasiment à zéro.

Le crépuscule réveille des millions de maringouins qui se joignent aux mouches noires et nous dévorent les mains. Leur bourdonnement est harassant. Au moins, les mouches noires sont silencieuses.

Il fait très chaud. On sue comme des cochons à l’intérieur de nos anoraks, surtout après l’effort intensif fourni pour actionner le rondin. Mais, à cause des mouches, nous devons rester couverts de la tête aux pieds.

À 17 h 31, nous recommençons à « driller » avec un nouvel équipement que nous avons fabriqué à partir de nouvelles pièces de bois. Nous avons des ampoules sur les doigts de la main droite à force de tirer sur le lacet pour maintenir la tension.

Les couteaux que l’on a réussi à faire avec la boucle de ceinture de Jacques et les deux clefs affûtées ne feraient certes pas la fortune d’un

boucher. Mais, en frappant dessus avec une pierre, on réussit tant bien que mal à arracher le bois. On fait de notre mieux.

Je me concentre à nouveau sur ma tâche. Il me faut ce feu à tout prix! D'un coup, je me vide entièrement de toute autre préoccupation, comme un chaman devant son sacrifice. Ni les mouches noires, ni les maringouins, ni la chaleur, ni les ampoules ne peuvent m'arrêter, maintenant. Je suis redevenu un primitif, un homme de Néandertal, une bête sauvage en train de se débattre pour sa vie. Je crie de toutes mes forces en roulant le rondin si vite qu'on ne le voit plus:

— FORCE, Jacques! ON VA L'AVOIR!

De plus en plus de pression sur le rondin, de plus en plus de vitesse sur l'arc, de plus en plus de sueur sur le front, de plus en plus de fumée dans le visage! Stop! On enlève le rondin tout doucement. On tousse et on crache violemment, car la fumée nous est entrée dans la gorge, les narines et les yeux. Nous sommes à bout de force; l'acide

lactique envahit nos muscles «crampés ». Une fumée enchanteresse se dégage.

— Regarde, Jacques!

Dans l'encoche de la planche, un minuscule filet de fumée continue de monter. Un tison? UN TISON! Mais combien de fois ai-je réussi à allumer un tison sans être capable de l'enflammer? Et celui-là est tellement petit! À peine plus gros que la tête d'une épingle… Je tremble comme si je donnais mon premier spectacle devant un auditoire de 5 000 personnes. Il faut absolument que je le souffle et l'enflamme, ce tison. Doucement, très doucement, je lève l'écorce sur laquelle il fume paisiblement. J'y ajoute une poignée de poudre d'écorce de bouleau et souffle légèrement dessus. Si je souffle trop, tout s'éparpille; si je ne souffle pas assez, je perds le frêle tison. La fumée semble diminuer. Mais non, la voilà qui reprend de plus belle. Je souffle plus fort. Et plus fort. Et plus fort! Il y a de la fumée à profusion, maintenant. Le tour est presque joué! Un dernier souffle puissant. La flamme jaillit!

J’échappe le feu qui me brûle les mains et je me précipite pour y ajouter des piles et des piles d’écorce de bouleau.

— Vite, Jacques! Aide-moi à trouver des branches sèches!

Nous ajoutons des montagnes de branches et bientôt le feu rugit de façon spectaculaire. Nous ne contenons plus notre joie. Nous hurlons comme des fous. Je sors mon dictaphone et je crie de toutes mes forces en riant éperdument:

> *YAAAAOUOUOUHHHH! Du feu «câline de bine »! Il est 17 h 56 et c’est au bout du troisième trou qu’on a du feu! On est heureux en «enfant de bibitte»! YAAOUOUHH!*

Je prends Jacques par le bras et nous faisons trois tours de danse. Nous sautons, chantons, hurlons comme des sauvages. Nous devons être drôles à voir. S’il y avait des animaux dans le coin, une chose est certaine, il n’y en a plus.

Je suis aussi heureux et fier que si j'étais le premier homo sapiens à réussir cet exploit. La différence entre l'homme et la bête! Je fixe intensément ce feu prodigieux. Merci, dame Nature! C'est incroyable. Je sens déjà le bienfait de sa chaleur sur ma peau. Je le sens dans mon cœur. Même après mille feux, j'avais oublié combien cela pouvait être bon. La forêt s'illumine. En me permettant d'entrer chez elle, la nature redevient mon amie. Je me sens réconforté, soulagé, calme. Les mouches autour de moi ne m'agacent plus, mes ampoules ne me font plus mal, je n'ai plus ni chaud ni froid. Je ne suis plus un animal, mais plutôt un être humain, un homme qui a réussi une partie importante de sa mission, celle qui lui permettra de survivre. Je fais maintenant partie de cette nature qui a consenti à ce que j'allume un feu. Il est dorénavant possible d'y vivre un mois. Je m'assois par terre, béat d'admiration pour cette flamme pourtant si simple…



Je dois souffler de plus en plus fort pour enflammer le tison.
Mains tremblantes, je peine à maîtriser mes émotions.

***

Une fois notre excitation un peu calmée, nous faisons le bilan de la journée. Ce n’est pas très reluisant. Nous n’avons rien mangé, nous n’avons pas vu d’animaux ni de plantes comestibles. Nous allons peut-être crever de faim! De plus, nous souffrons de nos piqûres. J’en ai plusieurs sur le front qui saignent, me dit Jacques. Lui, il en a déjà une quinzaine autour de la ceinture et autant autour de chaque oreille. Les mouches passent par en dessous de nos anoraks; c’est épouvantable. Il y a aussi nos ampoules, mais, maintenant que nous avons du feu, le moral est bon. Jacques a finalement réussi à parler à Louis Trépanier de CJMT, malgré la mauvaise qualité de la communication. Nous lui avons dit de ne pas s’inquiéter, car le feu est maintenant allumé. Nous pourrons donc installer notre émetteur dans un endroit plus propice dès demain.

Enfin, nous pouvons nous occuper à autre chose qu’au feu! Comme cela aurait été facile avec une simple allumette! Jamais je ne partirai en forêt sans en avoir une bonne provision. Jamais!

Déshydratés, nous descendons la montagne et traversons l'aulnaie jusqu'au lac. De l'eau! Je sens la première gorgée de cette eau limpide descendre doucement jusqu'à mon estomac. Une gorgée d'eau durement gagnée!

Fatigués, nous restons sans bouger sur le bord du lac pendant une bonne demi-heure. Nous échangeons au sujet de la cabane à castors vide et de ce qui nous préoccupera demain. Mais nous revenons vite au présent, car il faudrait bien songer à nous installer pour la nuit. Nous retournons au feu dont il ne reste déjà plus grand-chose. Nous soufflons sur les tisons pour le ranimer. Le bois pourri transportable se faisant rare, nous avons de la difficulté à produire assez de fumée pour chasser les moustiques. Plus loin, nous en trouvons finalement plusieurs morceaux, et voilà maintenant suffisamment de fumée pour nous étouffer. Le juste milieu est difficile à trouver! Nous devons finalement nous contenter d'un feu qui pétille gaiement et qui dégage de la fumée à sa guise.

J’explore les alentours afin de repérer un endroit pour dormir. La nuit tombant rapidement, je m’empresse de fouiller le territoire au sud du feu tandis que Jacques fait de même vers le nord. Il faut surtout trouver un endroit où il y a du bois de chauffage, même si le froid ne devrait pas trop nous incommoder. Tiens! Voici un rocher qui recèle un trou d’un mètre de profondeur. Ce n’est pas très creux, mais cela nous protégerait les jambes et même un peu le corps si un orage nous surprenait. Je me glisse dans cette minicaverne pour l’inspecter plus à fond. J’y découvre quelques crottins. Au moins, le sol y est sec. En l’aménageant un peu, elle fera un abri temporaire convenable.

Je rejoins Jacques au feu. Puisqu’il n’a rien trouvé de mieux que mon rocher, nous décidons d’y emménager. Il est déjà 19 heures, il va falloir se presser. Je transporte le feu de l’ancien site au nouveau, en utilisant un champignon du genre *Fomes*[3], ces espèces de gros champignons durs qui poussent par étages sur les bouleaux. Heureusement, j’ai pensé à placer ce *Fomes* dans le

feu il y a une heure. Ces champignons gardent très bien un tison; aucun problème pour transporter le feu avec ce cadeau de dame Nature. Le feu crépitant maintenant dans le nouvel emplacement, nous nous empressons de bâtir un mur pour nous protéger du vent et de casser quelques branches de sapin pour nous faire un lit. J’ai bien peur que ce ne soit pas très confortable. Déjà 20 heures et pas un morceau de bois de chauffage de ramassé. La noirceur descend trop vite.

Nous cherchons ce précieux bois de chauffage avec empressement, car nous sentons maintenant la fraîcheur humide du soir. Nous allons chercher de longues bûches au loin; celles qui sont proches pourront être ramassées à la lueur du feu. Je prends la précaution de cueillir de l’écorce sèche pour alimenter le feu au cas où il baisserait soudain durant la nuit; j’ai l’impression que je ne le regretterai pas. Ensuite, nous nous trouvons chacun un énorme morceau d’écorce de bouleau arraché à un arbre pourri, qui pourra servir de parapluie en cas d’orage, car nous ne disposons d’aucun toit

pour nous abriter. Enfin, nous pouvons nous asseoir. Quelle journée! Nous sommes vidés.

Il ne nous reste plus qu'à faire notre lit avec les branches de sapin; il ne sera pas bien épais. Il faut aussi mettre de la mousse dans les fentes de notre mur pour empêcher le vent d'entrer.

Jacques me confie qu'en retournant boire au lac, tout à l'heure, il a observé les marques de la présence d'un ours. Selon lui, il mange des baies d'amélanchiers, un genre de petite poire. Il pense que c'est pour cela que nous n'en avons trouvé que des blancs, l'ours a mangé les fruits qui sont mûrs! Il a dit aussi que les autres animaux ont tous émigré un peu plus au nord ou au sud.

Jacques et moi repensons au petit-déjeuner de ce matin avec amertume. La nourriture se fait rare pour le moment. Nous nous attardons donc aux dernières tâches avant de nous coucher.

On dirait que c'est pire d'être assis à côté du feu sans bouger. On se fait manger tout rond par les innombrables bibittes attirées par la flamme, et nos

piqûres nous incommodent plus qu'avant. Je ne cesse de me gratter. Les moustiques, sans cœur, nous foncent même dans les yeux. Pourvu qu'ils n'enflent pas! Nous remettons nos bas que nous avions enlevés ce matin et essayons de nous installer pour la nuit, à l'abri de ces horribles créatures des marais. J'insère des branches dans mon pantalon pour créer un plus grand espace entre ma peau et le dard des maringouins. Quatre piqûres enflammées dans le nombril… Des douzaines autour des oreilles… Mais au moins, nous avons du feu. Merci, mon Dieu!

Comme oreiller, une bûche fera l'affaire. J'y appuie la tête et prends la position du fœtus. Jacques fait de même. Nous nous installons de façon à profiter autant l'un que l'autre de la chaleur bienfaisante du feu. Il craque et pétille violemment, car nous le nourrissons seulement d'épinette. De temps à autre, un tison se dégage du feu et vole sur nous. J'installe un petit mur de branches à sa base pour nous protéger. Il va falloir s'organiser mieux que ça demain. Nous sommes assez satisfaits de notre première journée. La panique est passée,

nous avons du feu et nous sommes couchés, tant bien que mal.

Je garde mon dictaphone tout près de moi, car je veux prendre des notes chaque fois que je me réveille pendant la nuit. Je tiens beaucoup à ces données précises. Elles étayeront mes cours et mes articles éventuels. C'est bien motivant de savoir que tout cela servira à quelque chose ou à quelqu'un. J'essaie de m'endormir…

***

Mon demi-sommeil ne dure pas longtemps. Le dictaphone commence déjà à servir.

> *20 h 55. Je suis déjà réveillé et debout; le feu est presque éteint. Je vais le rallumer. Les maringouins ne savent sûrement pas à quoi sert la nuit. Ils piquent même à travers mon pantalon. Nous sommes mal installés pour dormir; c'est très serré et inconfortable. La température est déjà descendue à 10°C; il fait pas mal plus froid que nous l'avions imaginé. Peut-être que ça va chasser les mouches? Je ne sais pas; on verra bien. Nous avons*

l'impression que toutes les bibittes de la forêt entrent par les coutures de nos vêtements. Dans le dos, sur les jambes, sur les bras, autour des oreilles et de la ceinture, on n'arrête pas de se contorsionner, de se gratter, de se frotter. Faudrait surtout pas s'énerver. Résisterons-nous à la panique? Peut-être bien que le froid endormira quelques mouches. De toute façon, demain nous essaierons de trouver un endroit où il y aura plus de vent et moins de tourbe humide. Il faut absolument sortir de ce territoire infect! Bon! je vais me recoucher et tenter de me cacher un peu mieux.

22 h 26. Nous avons presque perdu notre feu; je me suis réveillé en sursaut pour constater qu'il ne restait plus qu'un petit tison de rien du tout. Il fait très froid, nous grelottons et encore plus à l'idée de perdre le feu. Juste d'y penser, les larmes me viennent aux yeux. On dirait que tous les problèmes du territoire se sont donné rendez-vous à notre adresse. Le moral vole bas, comme les mouches, d'ailleurs.

0 h 18. J'attise le feu.

1 h 01. Une fois de plus réveillé pour brasser le feu. Comme la nuit est longue!

2 h 06. Je dois encore me lever. Il fait très, très froid, mais au moins les mouches ont disparu. Jacques dit qu'il a mis une bûche vers 1 h 30.

2 h 15. Impossible de dormir. On gèle sérieusement. Nous n'avions pas fait le feu assez gros pour nous réchauffer; nous ne pensions pas qu'il ferait aussi froid. Lorsque nous nous sommes couchés, il faisait encore 24 °C. Maintenant, il ne fait pas plus que 5 ou 6°C; nous verrons demain matin avec le thermomètre minimum-maximum.

2 h 35. Les pieds gelés, je décide de m'asseoir quelques minutes pour sécher mes bas.

3 h 03. Il faut que je me lève pour aller chercher du bois, car nous n'en avons plus. Et pas besoin de dire qu'il fait noir dehors. J'ai si froid que je claque des dents. 4 h 55. Il est difficile de dormir plus de 20 minutes à la fois. Il faut se lever régulièrement pour entretenir le feu. Le jour pointe doucement; il commence à faire clair. C'est la période la plus froide de la nuit; les mouches vont sûrement nous revenir très bientôt. Une autre dure journée s'annonce!

---

1. Pieds tendres.
2. Traduction libre : Plus la tâche est dure, plus les durs se mettent à la tâche.
3. Amadouvier.

JOUR 2

Le poulet rôti

J'ai huit ans. En m'amusant près de chez moi, je soulève une roche qui, malheureusement, abritait un gros nid de fourmis. Excitées, elles grimpent sur mes bras et mes jambes et couvrent tout mon corps. Je cours dans toutes les directions en criant et en me grattant, mais les fourmis n'arrêtent pas de me mordre. Je voudrais mourir, tellement j'ai peur. Je ne peux plus les empêcher de me dévorer vivant. Mais… Je me réveille en sursaut. Quel cauchemar! Où suis-je? Ah oui, en forêt! Ce ne sont pas des fourmis qui me mordent, mais plutôt des mouches noires. Je jette un coup d'œil à ma montre : 7 h 37.

Le feu se meurt. Je l'attise en essayant de ne pas réveiller Jacques. Comment peut-il dormir, si mal installé? Je ne réalise pas tout de suite que j'ai

subi le même sort, couché sur un mince tapis vert tout bosselé par les branches et les cailloux qu'il recouvre, la tête proche du feu, plus basse que les pieds. Le thermomètre indique 9°C, mais l'indicateur minimum-maximum montre que la température a baissé jusqu'à 1 °C. Un seul degré de moins et c'était le point de congélation! Il n'est guère surprenant que nous ayons eu si froid. Nous pouvions bien nous lever toutes les 20 minutes pour alimenter le feu!

Mes bottes sont encore humides. Je n'ai pas eu le temps de les mettre à sécher hier soir. Je les place près du feu, mais un de mes lacets s'enflamme. Bravo! J'ai encore les pieds gelés, mes bottes sont mouillées, mon lacet est brûlé et mes bas sont ratatinés!

Je me palpe le front et le derrière des oreilles. Mes doigts ne rencontrent que des piqûres enflées et croûteuses. Je regarde le derrière des oreilles de Jacques. C'est affreux, répugnant. Heureusement, nous n'avons pas de miroir. Jacques se réveille.

— Bonjour! As-tu bien dormi?

— Fantastique. Mieux que chez moi, merci!

— J’ai gelé un peu… et puis, chauffer le feu, ce n’est pas drôle. L’épinette brûle trop vite et le gros bouleau pourri boucane sans brûler; il n’y a pas de juste milieu.

— Je sais. Et, en plus, c’est dur de dormir avec un mouchoir sur le visage. Et ça ne sert à rien; on dirait que j’ai des piqûres par-dessus mes piqûres.

— Moi aussi.

— Ouais. Je vais essayer d’établir le contact avec CGD206.

— O.K.

Jacques tente, sans succès, d’établir un contact radio. Trop d’interférence… Il démonte l’antenne en prévision du départ. Je ramasse l’équipement qui traîne, sans oublier le kit pour faire un feu. Je photographie l’abri sous différents angles; ce seront de bien tristes diapositives. Voilà que je ne trouve plus la clef qui me sert de couteau. Je l’avais pourtant bel et bien piquée dans ce peuplier! Après quelques minutes de recherche improductive, je me rends à l’évidence qu’elle est

perdue. Jacques m'annonce qu'il a égaré son trousseau de clefs au complet. Ça va bien, ce matin!

Au moins, la faim ne me tenaille pas trop. Je dois avoir trop mangé hier!

Enfin, j'étale de la résine de sapin sur ma figure, mon cou et mes mains pour recouvrir ma peau d'une sorte de vernis contre les piqûres. C'est pire que de la colle. Voilà que j'en ai partout, non seulement sur la peau, mais aussi sur mes vêtements, dans la barbe, dans les cheveux. Je frotte de la terre noire sur la résine pour l'empêcher de coller. Je dois avoir fière allure. Tant pis, j'essaierai tous les trucs qui pourraient aider un tant soit peu.

8 h 45. Il est temps de quitter cet incubateur à mouches. Il faut trouver un endroit plus venteux et moins humide. Nous avons décidé de suivre le ruisseau boueux vers l'étang que nous avons cru apercevoir un peu plus loin. Il mène sûrement à un lac.

Je ne sais trop comment m’y prendre pour transporter le feu, car il n’y a aucun champignon dans les parages. Quel dommage qu’il n’y ait pas non plus de cèdre pour expérimenter ces fameux *fire bundles*, ces espèces de tampons d’écorce que décrivent les livres de survie! En désespoir de cause, je placerai mon feu dans une vieille souche pourrie et je soufflerai dessus en m’en allant.

Avant de partir, nous prenons la peine d’élargir le cercle de terre autour du feu, question de sécurité, et Jacques y lance une dernière bûche. Celle-ci devrait soutenir le feu encore au moins une heure. Nous pourrions toujours y revenir si notre vieille souche fumante s’éteignait.

***

Très vite, nous arrivons à un étang d’eau stagnante, d’un noir d’encre. Pas de castor. Nous continuons… Nos bottes sont rapidement trempées, mais c’est le moindre de nos soucis; en ce moment, on s’en fiche éperdument.

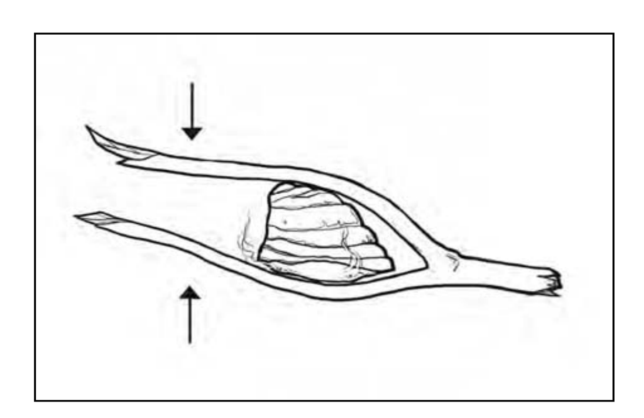
Le thé du Labrador et d'autres broussailles emmêlées rendent la marche pénible et ralentissent notre progression. À 9 h 23, à notre grande satisfaction, nous découvrons un nouveau lac en forme de cigare, plus grand que le premier. Mais attention! Le tison semble vouloir s'éteindre.

— Vite, Jacques, apporte-moi de l'écorce de bouleau!

Désespérément, nous tâchons d'enflammer le petit tison qui persiste. Nous soufflons, soufflons et soufflons, mais il est trop tard. Malheur! La dernière petite lueur rougeâtre pâlit et meurt. C'est le vide total… Pourvu qu'il y ait encore de la braise à l'ancien campement! Il y a plus d'une heure que nous avons quitté les charbons ardents. J'y retourne, puisque Jacques préfère examiner la faune autour du nouveau lac. Je cours, car il faut à tout prix que je récupère les quelques tisons qui, je l'espère, rougeoient toujours. Je ne me sens vraiment pas la force de recommencer le tour de passe-passe de l'arc et du rondin. En passant, je

ramasse un champignon dans lequel je pourrai rapporter le feu

Ouf! J'y suis. Y a-t-il encore du feu? Oui! Un mince filet de fumée s'élève doucement des cendres grises, indiquant la présence de tisons enfouis. Merci, mon Dieu! J'attise le précieux feu à l'aide d'écorce de bouleau et de brindilles d'épinette sèches. Je dépose le champignon sur les flammes et, après quelques minutes, il devient tout rouge. Pendant ce temps, je casse une branche de bouleau en forme de Y afin d'en faire une sorte de pince pour transporter le champignon incandescent. Je vais rejoindre Jacques…



Rassurés par la vivacité de notre ami ressuscité, nous continuons notre randonnée à la recherche d’un endroit intéressant où nous pourrions nous installer. Nous arrivons bientôt à une mare où se dissimulent quelques grenouilles vertes visqueuses. Nous tentons, en vain, d’en attraper une. Rusées, elles se cachent dans la vase et nous déjouent. Nous abandonnons. Nous n’avons vraiment pas le cœur à ça, étant plus préoccupés à trouver un lieu convenable pour établir un campement permanent. Dommage! Je rêve de déguster des cuisses grenouilles dorées sur la braise! Nous reprenons notre route.

10 heures. Aïe! Je me suis brûlé la main. Rien de sérieux, heureusement! Le champignon se consume à vue d’œil. Le feu est trop important pour notre survie pour que nous puissions ne nous fier qu’à un petit tison. Nous avons une misère du tonnerre à l’enflammer. C’est tout un art; il faut que les écorces de bouleau soient parfaitement sèches et déchiquetées finement, et l’on doit souffler avec délicatesse. Jacques suggère de faire

sécher de l’écorce près du feu pour la prochaine fois. Excellente idée!

Nous arrachons quelques champignons aux arbres des alentours. Pendant que Jacques les fixe à des branches fourchues, je grimpe sur la montagne à la recherche d’un meilleur point de vue. Le lac est entièrement entouré de broussailles rabougries, ce qui permet un espace venteux, mais sans bois de chauffage. Pas question de s’y installer, le feu étant la priorité. Nous cherchons un site qui possède les caractéristiques suivantes, par ordre d’importance:

1. Du bois de chauffage en grande quantité.
2. Une grande clairière venteuse, sans tourbière, où vivent moins de mouches.
3. Une étendue ou un cours d’eau à proximité.
4. Des arbres pour construire l’abri et le lit.
5. Un mur naturel pour couper le vent derrière nous.
6. Une légère pente versant à l’est sur laquelle nous pourrions installer l’abri, car le feu doit être plus bas que le lit et l’ouverture de l’abri

doit être cachée des vents dominants qui soufflent du nord-ouest.

Le soleil plombe; je crève de chaleur. Impossible d'enlever mon anorak, car mon nuage personnel de mouches voraces me suit inlassablement. Je suis même obligé de refermer mon capuchon jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un tout petit trou pour voir et respirer. Ouf! Ça me rappelle mon voyage dans le désert du Sahara il y a quelques années.

Me voilà arrivé en haut. Le dessus de la montagne forme une sorte de plateau. Au loin, vers le nord, je crois apercevoir les reflets d'une énorme étendue d'eau. Je m'aventure plus avant dans la forêt. Il ne faudrait surtout pas que je me perde… La végétation est différente, ici : moins dense et humide, peu de tourbière et de conifères, plus de feuillus. Beaucoup plus intéressant pour nous! J'ai peut-être trouvé un site. Il y a du bois de chauffage en abondance, une légère brise pour chasser les moustiques et des arbres renversés qui offrent une certaine protection. Par contre, pas d'eau! Il

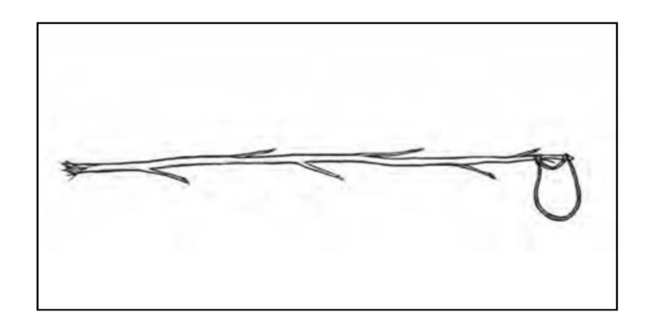
faudrait redescendre la montagne chaque fois qu'on voudrait boire. Pourrait-on tricher un peu et transporter l'eau dans le sac de caoutchouc qui enveloppe la radio? Cette idée me déplaît.

Je me prépare à redescendre lorsque, tout à coup, un léger mouvement attire mon attention. C'est une perdrix, un tétras du Canada. De la bouffe! Mon cœur bat la chamade. Je sais que les tétras ne sont pas méfiants, ce qui facilite leur capture. Allons, Bourbeau, du nerf! Il ne faut pas que tu manques ton coup! En bougeant lentement et en gardant le tétras à l'intérieur de mon champ de vision, je cherche une longue gaule. Le bouleau élancé que je choisis ne veut pas lâcher prise. Il s'obstine à rester attaché à son tronc par des filaments. Je le plie de l'autre côté et force pour le tordre. Plus j'y mets d'énergie, plus il résiste. Rien à faire! Je passe à une branche de cerisier à moitié morte que je réussis de peine et de misère à casser. La perdrix est-elle toujours là? Oui, mais elle a l'air un peu nerveuse. Elle est juchée trop haut; j'aurai beaucoup de mal à la rejoindre.

Le lacet de ma botte droite servira temporairement de fil à collet. Je fixe un nœud coulant au bout de la perche. Celui-ci tient mal, il faut que je m'y reprenne plusieurs fois. J'arrache un morceau de la gaule avec mes dents pour y insérer le collet et le tenir ouvert. Comme le tanin rend l'écorce de cerisier amère! Le collet tient délicatement sur le bout de la perche que j'avance doucement vers le magnifique oiseau.

Il s'agit de ne pas l'effrayer. J'avance lentement, avec précaution, le corps ondulant d'un côté à l'autre au rythme du vent. Seulement quelques mètres nous séparent. Je ralentis encore. Les mouches me piquent les lèvres, mais je n'ose pas bouger. La perdrix picore des bourgeons à trois mètres du sol. Avec le plus grand soin, j'élève ma perche, quelques centimètres à la fois, de plus en plus près de ce poulet que j'imagine en train de rôtir. Prépare le feu, Jacques! J'avance le bout de la perche… Encore un peu et le tour est joué. Je lui glisse le collet sur le cou. Je ronronne pour attirer son attention, ce qui lui fait relever la tête. Je tire.

Misère! Elle s'envole plus haut. Comment ai-je pu la manquer!



Il m'est encore possible de la rejoindre. J'avance doucement, comme tout à l'heure. Cette fois, l'oiseau est perché trop haut. Sur la pointe des pieds, les bras allongés, j'essaie à nouveau de lui glisser le collet sur la tête. Mais je n'en peux plus, le collet bouge trop au bout de ma perche branlante; de ses ailes, la perdrix tambourine contre la branche et s'envole au loin… Je ne suis pas fier de moi!

La mine basse, je rejoins Jacques qui me prodigue quelques conseils de vieux trappeur, et nous reprenons péniblement notre route. Dans nos mains, nos amis chaleureux et ardents, les tisons;

sur notre dos, la radio et le reste de l'équipement; dans ma tête, la frustration d'avoir laissé s'envoler notre repas. Jacques m'encourage. Il y en aura d'autres. Nous décidons de ne pas camper en haut de la montagne. Jacques me convainc de continuer vers le plus grand lac au nord. C'est vrai que le site était loin d'un point d'eau.

***

Nous progressons très, très lentement. Le soleil tape dur. Pas de sentier; c'est toujours la bataille contre le thé du Labrador, les pieds de bleuets et une autre plante dont j'ignore le nom, dans le genre *Kalmia*, je crois. Je remarque de temps à autre un arbuste du genre *Amelanchier* qui m'offre ses quatre ou cinq fruits. Les tisons se portent bien. Nous marchons comme ça pendant deux interminables heures.

Il faut s'arrêter, car les champignons achèvent de se consumer. Je regrette de ne pas avoir ramassé d'autres *Fomes* lorsque j'en avais la chance, car il

n’y en a aucun par ici. Jacques va en chercher. Moi, je m’occupe du feu.

Jacques revient bredouille; il va falloir se débrouiller autrement. Nous enflammons des branches pour en faire des torches et nous nous risquons vers l’avant. Des tisons se dégagent de ces flambeaux à mesure que nous avançons et il faut continuellement les piétiner pour les étouffer. Nous agissons contre tous les principes de sécurité en plein air. Un feu de forêt! Il ne manquerait plus que ça!

Toujours arrêtés pour nous occuper du feu, nous ne progressons que 100 mètres à la fois. Impossible de continuer à ce rythme. Mais nous sommes si près du lac! Jacques m’attend pendant que je cherche un *Fomes*. Je m’enfonce dans la forêt et reviens avec une autre espèce de champignon, genre *Ganoderma* qui retient bien un tison. Remplis d’espoir, nous pouvons maintenant nous rendre au mystérieux lac.

Jacques fonce vers la droite, tandis que je descends vers la baie à gauche. Mais ce lac si longtemps cherché me déçoit. Je me confie à mon dictaphone d'une voix tremblotante :

12 h 29. Je ne note rien d'intéressant. Ce grand lac est pire que l'endroit où nous avons dormi la nuit dernière. Ses rives marécageuses sont un paradis pour les moustiques. Je suis vraiment découragé. Les mouches sont toujours aussi voraces. Partout où je me gratte, je découvre de grosses plaques de sang. Les nuages annoncent des orages, nous n'avons pas d'abri, pas de bois de chauffage et rien à manger. Nous sommes fatigués, nous avons mal aux mains, nos bottes sont mouillées. Tout ce qui maintient notre moral, c'est un petit feu de rien du tout. Ce n'est pas riche! Est-ce que nous pourrons résister 31 jours dans ces conditions-là?

Par terre, j'aperçois un fruit bizarre qui m'est inconnu. Il ressemble à une grosse framboise orange et se trouve seul sur son arbuste[4]. Est-il comestible? Je l'examine de plus près; ses caractéristiques botaniques m'indiquent une plante de la famille des rosacées, effectivement reliée à la

framboise. J’y goûte un peu, avec crainte, j’avoue. Délicieux! Même si je suis certain que cette plante est comestible, j’hésite à en manger beaucoup. De toute façon, je n’en trouve que cinq ou six. Plus loin, je marche sur un champignon vénéneux, une amanite, je crois. Non, ce n’en est pas un; je ne peux l’identifier. J’ai vu plusieurs espèces de champignons que je ne connais pas; cela me surprend. Je me sens un peu perdu dans cet environnement inhospitalier; je serais tellement plus à l’aise dans une forêt d’arbres à feuilles caduques comme celles que l’on trouve plus au sud.

Je me secoue après cette exploration futile. Je ne vois Jacques nulle part. Il me semble que c’est dans cette direction qu’il est parti. Je lui crie. Aucune réponse. Pourtant, c’est bel et bien par ici qu’il se dirigeait. Je poursuis vers la droite, grimpant la côte qui contourne la baie. Un autre cri. Rien. Merde! Encore une perte d’énergie. Je redescends vers le grand lac de l’autre côté de la colline. Encore un cri. Rien. Je crie plus fort.

Enfin, le voilà qui me répond. Mais comme il est loin! Je vais le rejoindre…

***

Ai-je la berlue? Un mirage? Il y a tellement de bois de dérive ici sur ce rivage! C'est un cadeau du ciel. Oh! Que ça fait du bien de voir ça! Jacques dit que nous sommes sur le bord du réservoir Pipmuacan, près de la baie des Hirondelles. Je n'en sais rien; il a sans doute étudié la carte plus que moi avant le départ. Je sors mon enregistreuse.

13 h 20. Nous arrivons enfin au bord de ce qui doit être la baie des Hirondelles sur le réservoir Pipmuacan. La rive est pleine de troncs d'arbres. C'est sans doute ce qui reste des arbres morts lors de l'inondation du réservoir. Il y a du bois de chauffage ici pour les fins et les fous! Ça pourrait être un beau site pour notre campement. En plus du bois et de l'eau, c'est un coin assez venteux et j'aperçois quelques bouleaux à proximité dont on peut prendre l'écorce pour construire notre toit. Nous sommes enchantés de notre trouvaille. Mais il faut d'abord sortir quelques troncs du lac pour

qu'ils sèchent et dégager un sentier de halage pour amener le bois jusqu'au site choisi.

Jacques enregistre, lui aussi :

13 h 21, le 2 août. Je pense que nous sommes à la baie des Hirondelles. Avec nos tisons, j'ai allumé un feu en quelques minutes. André-François vient d'apercevoir des pistes fraîches d'orignal, à peu près à 25 mètres de nous sur le bord du lac. J'en ai vu aussi, mais elles n'étaient pas fraîches, sauf une toute petite. Avec les traces que nous avons vues, nous pouvons constater que la baie des Hirondelles est vraiment le paradis régional de l'orignal. Maintenant, je vais réinstaller l'antenne de la radio et communiquer avec CGD206 à Alma.

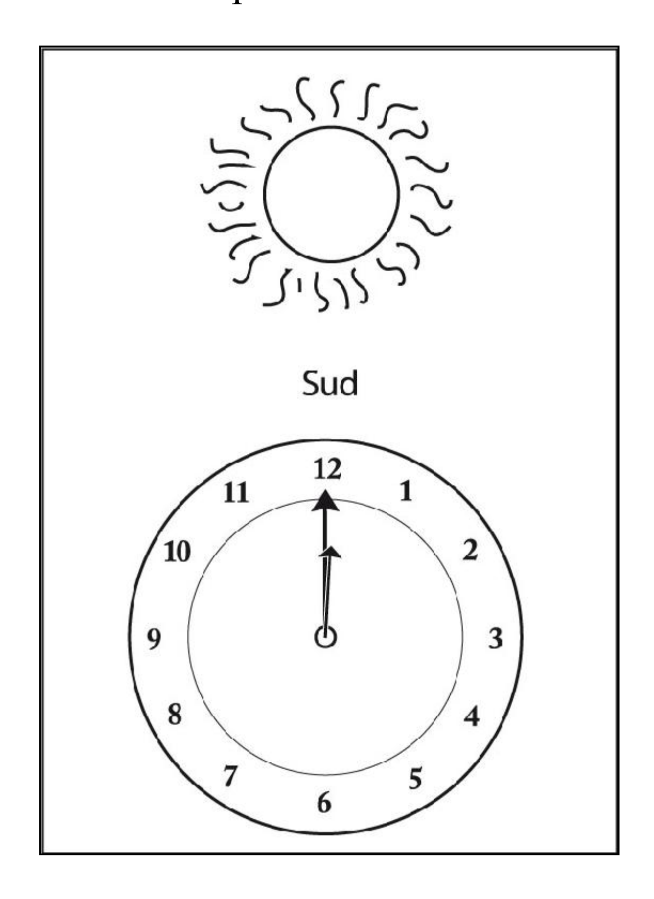


Du bois de chauffage s'était accumulé dans une baie à la suite de l'inondation du réservoir Pipmuacan. Heureusement pour nous!

Nous mettons de côté le projet de l'abri pour le moment, car Jacques veut que je l'aide à monter l'antenne. Si nous voulons communiquer de façon convenable, il va falloir l'installer dans les airs. Pour ce faire, je grimpe dans une épinette branchue pour attacher une extrémité du fil. Un immense trépied sert à retenir l'autre bout. Une heure plus tard, l'opération est terminée. Cependant, nos premières tentatives échouent. Les ondes sont brouillées. Nous réessaierons plus tard.

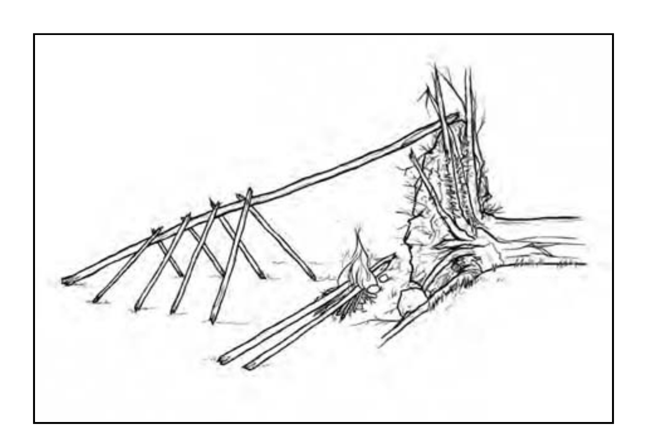
La chaleur nous rend faibles et las, nous enlevant le peu d'entrain qu'il nous reste. Nous explorons néanmoins le rivage pour essayer de repérer le site idéal où nous installer définitivement. Il est déjà 15 heures. Nous choisissons finalement l'endroit par lequel nous avons abordé le réservoir. Une énorme souche renversée, distante d'à peu près 15 mètres du bord de l'eau, pourrait servir de réflecteur de chaleur. Pour vérifier son orientation, notre montre nous sert de boussole. Puisque à 12 heures le soleil est au sud, et qu'à 20 heures il est à l'ouest, cela veut dire qu'à 16 heures il est au sud-ouest. À 15

heures, il doit donc être à environ 200°. Ce degré de précision suffira pour nos besoins.



Une tempête violente ayant abattu l'arbre vers l'est, nous ferons l'entrée de l'abri face à la souche

renversée. Nous y déposerons le bout d'une longue perche qui servira de cadre pour un appentis triangulaire. Le feu ira entre la souche et l'abri.



J'accumule des données scientifiques afin de pouvoir analyser, à mon retour, l'utilisation que nous aurons faite du temps :

15 h 26. Le simple travail de déblayer un sentier entre le rivage et notre campement nous a épuisés.

15 h53. Nous avons réussi, jusqu'à maintenant, à poser la pièce du dessus de l'abri. Notre travail progresse lentement. Nous avons chaud, nous sommes fatigués et il y a toujours ces fichus moustiques qui nous empêchent de nous déshabiller.

16 h 50. J'enlève mes chaussures pour faire sécher mes bas qui sont pleins d'herbe, de plantes, de bouts de racine et de bois parce qu'il a fallu que je les remonte par-dessus mon pantalon ce matin à cause des bibittes. Nous travaillons de façon désordonnée. Nous passons du bois de chauffage à la construction de l'abri et aux branches de sapin pour le lit. Quand je suis trop fatigué, je vais chercher de l'écorce de bouleau près du lac. Comme les mouches y sont moins voraces, j'y retourne souvent.

Jacques a finalement réussi à joindre CJMT et nous avons raconté en peu de mots comment se sont déroulées les dernières heures. Impossible de décrire toutes nos mésaventures en quelques minutes.

Je suis encouragé, maintenant. Le feu pétille joyeusement contre la souche déployée en éventail, et la terre noire qui la recouvre réfléchit bien la chaleur vers l'abri. Le cadre de l'appentis est terminé et, par terre, une imposante pile de branches de sapin et d'épinette attend de devenir un souple matelas. Plusieurs grandes feuilles d'écorce de bouleau sont prêtes à être posées à la

manière de bardeaux sur le toit de notre futur chez-nous. On dirait même que les monstruosités volantes ont moins d'appétit. J'en compte seulement deux dans mon petit carré.

Je prends un instant de repos pour aller boire au lac. Jamais je ne croirai que cette belle eau claire puisse être contaminée à cette distance de la civilisation!

Le bois de dérive prend toutes sortes de formes animales grotesques. Les vagues balaient en cadence le rivage sablonneux d'un clapotis mélancolique, donnant des voix aux bêtes que j'invente. Mon attention se tourne vers le ciel où j'observe avec inquiétude les gros nuages qui l'assombrissent. Ma rêverie est brusquement interrompue par Jacques qui crie à tue-tête :

— André! Vite! La souche est en feu!

J'accours. Des flammes de trois mètres s'élancent dans les airs. Je me précipite pour aider Jacques à lancer du sable sur le brasier. Rien à faire! Stupéfaits, nous nous regardons. Sans rien

dire… Bientôt, les racines entrecroisées qui soutenaient le sable et la terre sont coupées par le feu féroce, et tout s'effondre.

— C'est la première fois que je vois ça, Jacques. On dirait que le sable n'était pas assez épais.

— Qu'est-ce qu'on fait? L'abri tient toujours. Les plus grosses racines ne sont pas brûlées.

— Oui, mais ça ne sert à rien, le mur qui réfléchissait la chaleur du feu est à moitié tombé. Tôt ou tard, même les plus grosses parties de la souche vont finir par brûler, puisqu'elles ne sont plus couvertes de terre. Ça ne sert à rien, ça va de mal en pis, comme d'habitude!

— Dans ce cas, il ne nous reste qu'à recommencer, c'est tout.

Pourtant, j'avais déjà construit plusieurs abris de survie contre des souches renversées. C'est vrai que c'était plus au sud et que, là-bas, les arbres poussent moins à la surface et dans un sol plus argileux que celui de la forêt boréale. En tout cas, le mal est fait; il n'y a aucun moyen de récupérer la

souche brûlée. Il faut recommencer à zéro. Je prends la leçon.

Le temps se rafraîchit. Le vent gémit et râle faiblement. Pleuvra-t-il? Nous n'avons plus de protection. La souche boucane abondamment, même éteinte. Elle est toute noire, laide, hideuse.

Je suis sale, frustré et écœuré. Quelle folie, de venir manger autant de misère ici! Je pourrais être à la maison, couché bien au chaud dans mon lit douillet.

Une marche d'un kilomètre sur la rive me permet de décompresser tout en cherchant un nouvel emplacement. Il faut un endroit où la pente s'incline vers l'est, mais la configuration du terrain tend toujours vers l'eau, au nord. Le moral est à zéro; mes pas se font lourds. Ah! Voici un endroit possible. Je pourrais fixer l'abri à ces quelques arbres rapprochés les uns des autres, tandis que le feu pourrait occuper ce trou-là. Jacques me rejoint au bord de l'eau.

— As-tu trouvé quelque chose, Jacques?

— Je suis allé sur la pointe; il y a plusieurs pistes d'orignaux, et de très grosses, une femelle et des petits. Ils viennent ici très souvent, d'après les pistes. Mais pas de meilleur endroit pour l'abri.

— Viens par ici, je vais te montrer une possibilité.

— O.K., je te suis.

Je montre l'emplacement à Jacques en lui en faisant voir les avantages. Malgré que nous ayons gaspillé une heure à trimballer du bois à l'autre site, il vaut mieux déménager. Il est important de choisir un emplacement qui pourra nous donner un maximum de protection et de confort pour tout le mois. Mais voilà que le ciel s'obscurcit sérieusement. En toute hâte, nous nous dirigeons vers le feu, notre seul réconfort.

Sur la grève, je ramasse une jolie pierre ronde et plate. À l'aide d'un gros caillou, je la frappe à un angle précis pour que le côté éclate et devienne tranchant. J'ai appris cette technique au Colorado, dans un cours de technologie lithique. Je martèle de cet instrument un bouleau à moitié mort et je lui

arrache de grands morceaux d'écorce. Pas mal primitif! Après quelques minutes de travail acharné avec ce tomahawk sans manche, je rejoins Jacques avec deux beaux parapluies d'écorce sous le bras. Je suis soulagé, car les nuages m'inquiétaient de plus en plus.

La souche fume encore et dégage toujours beaucoup de chaleur. Une noirceur lugubre descend sur la forêt. Nous décidons de coucher entre cette souche et un nouveau feu distancé de deux mètres. Las, épuisés, nous nous effondrons sur les branches de sapin empilées au hasard, ne prenant même pas la peine de les piquer selon la technique que nous connaissons bien. Je suis déçu. Un abri, si minime soit-il, aurait été le bienvenu.

Nos figures sont enflées par les piqûres; pas moyen de se débarrasser de ces minuscules vampires. Des cumulus bourgeonnants se dirigent vers nous. Ce n'est guère rassurant. Un orage bientôt? Comment nous en tirerons-nous? Qu'est-ce que l'avenir nous réserve? Tous les efforts d'une

longue journée de travail n’ont donné aucun résultat.

Nous n’avons pas pris une seule photo de la journée; pas le temps. Nous ne nous occupons qu’à l’essentiel. Nous procédons au hasard, poussés par l’humeur de la minute, l’esprit embrouillé et inefficace.

Sur ma main légèrement brûlée, la peau s’est arrachée pour exposer la chair rosâtre. Pourvu que cela ne s’infecte pas!

Le terrible mal de tête que me cause l’incertitude face à l’avenir immédiat me fait penser au tiers-monde. J’y étais il y a deux semaines, en Afrique du Nord. Je traversais les montagnes du Haut Atlas, en randonnée, pour étudier leur culture. J’essaie d’imaginer leurs pensées, maintenant que je réalise le genre d’insécurité qu’ils doivent vivre chaque jour de leur vie. Nous, au moins, savons que la souffrance se terminera à un certain moment, ce qui la rend un

peu plus supportable. Eux n'ont même pas cet espoir.

Je marche jusqu'au lac, songeur. Mon anxiété grandit. C'est presque insupportable d'être ici. Lorsqu'il pleuvra et que nous serons accroupis sous un morceau d'écorce, l'eau ruisselant tout autour de nous, comment nous sentirons-nous? Transis j'imagine! Mais voilà que je compare ma situation avec le confort de la société moderne. Je ferais mieux de la comparer avec celle des pauvres gens que j'ai connus en Afrique.

Soudain, quelque chose saute sur l'eau. Quelque chose de gros! Je n'ai pas le temps de voir ce que c'est. Je cours en parler à Jacques qui est sur le point de s'endormir. Il prétend que c'est peut-être une ouananiche, un brochet ou une grise. Tant pis!

Imitant mon compagnon, je m'apprête à me coucher. Je place une bûche de chaque côté de l'endroit où je vais m'allonger. Elles retiendront les branches de sapin que je m'efforce de placer en

belles rangées droites, les courbes vers le bas, et piquées dans le sol à 45° pour leur donner un certain ressort. Je m'effondre sur le morceau d'écorce qui recouvre le tout. Je n'en peux plus.

Mon dictaphone trouve un coin sous l'écorce, car je tiens à noter des données durant la nuit.

22 h 15. Il commence à pleuvoir et nous n'avons pas d'abri. Nous serons obligés de passer la nuit assis à côté du feu à nous faire mouiller.

22 h 22. Il pleut de plus belle. Nous utilisons un morceau d'écorce de bouleau comme parapluie.

22 h 48. Ouf! C'est terminé. Nous allons sécher nos vêtements près du feu.

2 h03. C'est la septième ou huitième fois que je me réveille. Pendant 20 minutes, on brûle, ensuite, on gèle; c'est difficile à supporter. Au moins, il fait moins froid que la nuit dernière.

3 h 05. À mon tour, j'ajoute encore une bûche sur le feu. C'est celui des deux qui est le premier incommodé par le froid qui le fait. Quelle nuit!



En cette deuxième nuit, nous avons dormi à la belle étoile, près du feu. Une simple écorce de bouleau nous a servi de parapluie.

---

4. Il s’agit évidemment du fruit plaquebière, dans le genre *Rubus*.

JOUR 3

Le caoutchouc au menu

J'ai la *pitourne* ce matin. Tourne d'un bord, pis tourne de l'autre, pis tourne encore. Je me contorsionne pour adopter toutes sortes de positions, sans arriver à en trouver une à peu près confortable. Je me réveille avec l'impression de ne pas avoir vraiment dormi.

Beurk! J'ai la bouche pâteuse. De plus, je pue la charogne. Je pourrais au moins me peigner un peu! Tiré de ma poche, le peigne refuse de racler mes cheveux sans en arracher la moitié. Ils sont plus raides qu'une crinière de cheval.

L'humidité et la saleté nous dérangent. Nos anoraks sont noirs comme le poêle, nos culottes sont crottées, nos bas sont presque finis. On a les mains noires et couvertes d'ampoules. J'ai les

ongles cassés, et ma brûlure est en train de s'infecter. Il se peut qu'il pleuve dans la prochaine demi-heure. Rien à manger; l'énergie manque.

Le soleil apparaît à l'horizon. Je ne sais pourquoi, mais, ce matin, je sens que c'est la terre qui pivote plutôt que le soleil qui se lève. Je chuchote à Jacques:

— Psst, dors-tu encore?
— Hum, j'ai des rhumatismes dans une jambe. J'vais dormir encore un peu.
— O.K., excuse-moi.

Je me lève donc seul. Mes genoux craquent. Je suis légèrement étourdi… Bon, ça va. Un peu d'eau sur la figure me fera du bien. Je tâche de ne pas déranger Jacques en me rendant au lac.

C'est le temps de travailler, les mouches dorment encore. Même si j'ai peu d'énergie, je me jure d'être à l'abri avant ce soir. Peut-être que ça me ferait du bien de me plaindre de mon sort. Je gaspille les piles de mon dictaphone :

Le 3 août, 6 h 26. La nuit a été très longue et très misérable, comme hier. Même si les mouches se faisaient rares, nos vieilles piqûres nous ont fait souffrir. J'ai le cou très enflé et galeux. Jacques, lui, c'est le cou et la figure. On dirait qu'on a les oreilles en chou-fleur. Le mercure est descendu à 8 °C, cette nuit; nous avons dormi un peu plus qu'hier.

La rosée abondante traverse mes bottes avant que je n'arrive à l'endroit choisi hier soir comme lieu propice à une installation permanente. Je ne comprends plus ce qui m'y attirait. Les billes de bois sur le lac en sont éloignées; il faudrait tracer un sentier. J'essaie de visualiser l'installation de l'abri, sans y parvenir. Misère! Frustré, je retourne m'étendre sur mon lit.

Cette courte marche fait grimper mon pouls de 55 à 90 battements à la minute. Jacques, toujours couché, ronfle légèrement. J'attise un peu le feu, car il semble avoir froid.

Près de moi, la satanée souche dégage encore un peu de fumée. Je me souviens d'avoir lu quelque part que des tisons latents peuvent se

propager le long des racines et causer des feux de forêt. Il va falloir surveiller ça.

C’est à peine croyable de voir à quel point nous avons déjà saccagé ce coin de forêt. Le sentier qui mène au lac s’est élargi en véritable boulevard, depuis hier. Nous avons piétiné un cercle d’environ cinq mètres autour de la souche.

À quelques pas au sud de ce cercle, je remarque une talle de petits sapins touffus. Je m’en approche. Tiens, regarde donc ça! Quatre de ces sapins forment un cercle imparfait. J’ai une idée! Ma botte droite perd son lacet pour une deuxième fois. J’en coupe un bout de 30 centimètres en le plaçant entre 2 roches que je cogne ensemble. Je rattache ma botte avec le bout effiloché qui reste. Ça devrait suffire. L’autre bout du lacet jouera un rôle beaucoup plus important. J’appelle Jacques qui tente d’établir une communication radio depuis qu’il s’est levé.

— Hé! Jacques! Viens donc m’aider, s’il te plaît.

— J’arrive.

— Regarde, Jacques, si on attachait le bout de ces quatre sapins ensemble, ça nous ferait un genre de structure en cône, tu sais, comme un tipi.

— Mais tu ne veux plus aller là-bas, à l’endroit que tu as trouvé hier soir?

— J’ai repensé à ça et je trouve qu’au moins, ici, on a une éclaircie, du bois de ramassé et un sentier propre pour aller au lac. Ce serait pas mal moins compliqué de rester ici.

— On peut bien essayer pour voir ce que ça donne; on n’a rien à perdre.

— O.K., rapproche ces deux gros sapins-là; je vais me dépêcher de les attacher ensemble.

Je fais un nœud et ensuite un autre pour fixer les troisième et quatrième sapins que Jacques rapproche des deux premiers. Un cinquième petit vient même s’accrocher au faîte. Je m’engage à l’intérieur du cercle pour arracher les branches qui nuisent. Jacques m’aide; ces branches serviront à épaissir notre lit. L’espèce de tente ainsi formée mesure trois mètres de diamètre par deux mètres de haut. Le moral remonte!

Jacques retourne à la radio au bord du lac et tente, en vain, d'établir la communication. Nous sommes isolés. S'il y avait urgence? Combien de temps faudrait-il attendre du secours? Lorsqu'il réussira à obtenir une ligne, Jacques demandera de modifier l'horaire des communications, qui sont plus faciles à établir l'après-midi.

Nous appuyons des billes de bois de dérive sur la structure formée par les quatre sapins. Nous les plaçons en alternance d'un côté et de l'autre, de manière à ce que leur base forme un cercle parfait. Chaque fois que je traîne une de ces billes sur une distance d'environ 20 mètres, mon pouls s'élève au-delà de 135. Un rien me fatigue. Jacques apporte d'autres rondins. Je le trouve vaillant. Je suis content qu'il soit là. Ce serait bien plus triste d'être seul… Nous continuons de poser pièce sur pièce jusqu'à ce que le tour de l'abri soit couvert de bois.

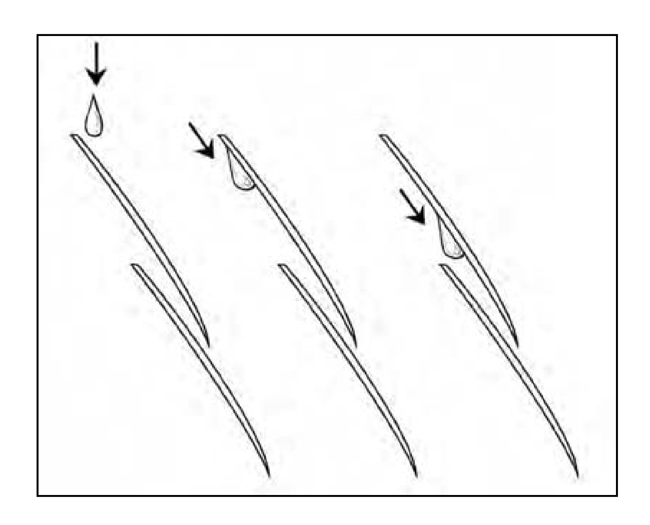
Ma montre électronique tinte 10 heures. La pluie imminente nous inquiète de plus en plus. Nous nous empressons d'arracher et de poser de

l’herbe sur un des murs de notre tente avec l’espoir de rendre au moins une des surfaces imperméable. J’utilise des techniques apprises lors de voyages dans le tiers-monde. Celle-ci vient de l’Inde. J’avais déjà démontré à plusieurs reprises, au cours d’expériences pratiques, qu’il est presque impossible de construire un toit étanche avec des branches de conifères; c’est pourtant ce que recommandent la majorité des livres de survie! J’aimerais bien leur glisser deux mots, à ces auteurs fantaisistes qui écrivent des livres sans expérimenter les techniques qu’ils préconisent!

Pendant que je pose l’herbe, je crois entendre le vieil hindou barbu qui m’expliquait pourquoi un toit de foin empêche l’eau de passer. Je le vois encore près de sa hutte, fier, avec un grand sourire édenté. Il m’expliquait que, lorsqu’une goutte d’eau tombe sur un brin d’herbe penché à 60°, elle perle immédiatement en dessous et descend le long de la tige jusqu’à son extrémité. À ce point, elle tombe. Il s’agit de lui mettre un autre brin d’herbe à cet endroit. L’eau s’écoule sous les brins d’herbe

et non pas dessus. À un angle de moins de 60°, l'eau tombe avant de s'être rendue au bout.

Selon ce principe, si le mur d'herbe est assez épais, l'eau se rendra jusqu'au sol avant qu'elle n'ait le temps de traverser la paroi. Évidemment, l'utilisation d'écorce de bouleau simplifierait énormément la tâche. Mais les quelques bouleaux qui poussent ici sont en piètre état, pleins de nœuds et de fentes, très croches. C'est tout un contrat de les dépouiller de leur peau. Si je pouvais trouver des arbres morts, l'écorce ferait aussi bien l'affaire et exigerait infiniment moins de travail.



Pour le toit, l’autre possibilité est de placer des pièces de bois pourries côte à côte et de les calfeutrer avec de la mousse. J’en ajouterai plus tard lorsque j’aurai le temps. Plus les murs seront épais, plus ils retiendront la chaleur.

Comme j’ai hâte que cet abri soit terminé! Puisqu’il fera noir à l’intérieur, seulement quelques mouches oseront s’y aventurer. C’est drôle qu’on les appelle mouches noires et qu’elles fuient la noirceur. Ça m’encourage de savoir que, bientôt, nous aurons au moins un refuge partiel contre ces petites pestes. J’entretiendrai, en plus, un faible feu «boucaneux» au centre de l’abri pour les éloigner davantage. Ce n’est pas vrai que je vais mourir ici. Je ne me laisserai pas démolir le moral si facilement.

Sur la cabane, un carré d’un mètre est recouvert d’herbe chevauchante. L’humidité approche 95 %; l’averse ne devrait pas tarder. Je me dépêche, mais je suis fatigué. Jacques travaille sans cesse à arracher de l’herbe et à me l’apporter. Nous échangeons nos tâches. Comme il serait plus facile

de cueillir l'herbe avec un couteau! M'habituerai-je à m'en passer? Mieux vaut ne plus penser à ça…

Prenant une courte pause, je m'adresse à mon dictaphone pendant que Jacques erre le long de la rive :

Aujourd'hui, j'ai très faim. Nous n'avons rien mangé depuis trois jours, rien du tout! Je ne trouve même pas le courage d'essayer les techniques que je connais pour faire bouillir de l'eau et boire un thé chaud.

Il est important de noter que, depuis que nous sommes arrivés, ni Jacques ni moi ne sommes encore allés à la selle. Nos corps semblent utiliser toute l'énergie disponible. Nous parlons de manger nos petites galettes, mais nous résistons. C'est le troisième jour qu'on est ici, il en reste 27, non, 28. C'est trop… Pourrons-nous résister à ces mouches furieuses et à l'humidité continuelle sans nous alimenter? Ça me prend déjà tout mon petit change juste pour aller arracher de l'herbe, la rapporter et la poser sur la cabane. Ouf! On va essayer de compléter juste un des côtés de l'abri aujourd'hui. Ensuite, on cherchera de la nourriture.



À l'aide d'un bout de bois aplati, je creuse un trou
en guise de foyer pour le feu au centre du futur tipi.

Le temps change brusquement. On dirait qu'il ne pleuvra pas, après tout. Tant mieux! Je m'apprête à creuser un trou dans le sol au milieu de l'abri pour y installer le feu. Je casse le bâton qui me sert de pelle. Je retourne au rivage. Tiens! Ce morceau de racine croche et plat me servira de bêche. Je creuse et gratte encore. On dirait que j'ai réveillé les mouches qui dormaient sous le sol. Elles me prennent d'assaut; mon anorak ressemble à un œuf poivré. Je transporte quelques tisons dans le trou pour faire de la fumée et continue mon

travail. Il faut que je creuse suffisamment pour que de longues bûches puissent être cordées dans le feu bien à plat, sinon elles s'enflammeront sur toute leur longueur. Jacques revient de sa promenade:

— Où étais-tu parti?

— Je suis allé voir s'il n'y avait pas un castor tout à fait au bout de la baie, à l'est. C'est pas mal loin. Je pense qu'il y a une rivière là-bas.

— Et puis?

— Il y a bien un castor qui va sur cette baie, mais on ne le voit pas; sa cabane doit se trouver de l'autre côté du réservoir. À part ça, j'ai vu un vison.

— Ah oui? Est-ce que tu peux l'attraper!

— C'est un animal très difficile à piéger, et ce n'est pas vraiment mangeable.

— J'en mangerais, moi!

— On verra ça. Tu n'imagines pas toutes les pistes d'orignal que j'ai vues. Et puis, j'ai vu sauter soit une truite, soit un brochet; et beaucoup de goélands. Il y avait des pistes de huarts aussi. À part ça, devine quoi?

— Quoi?

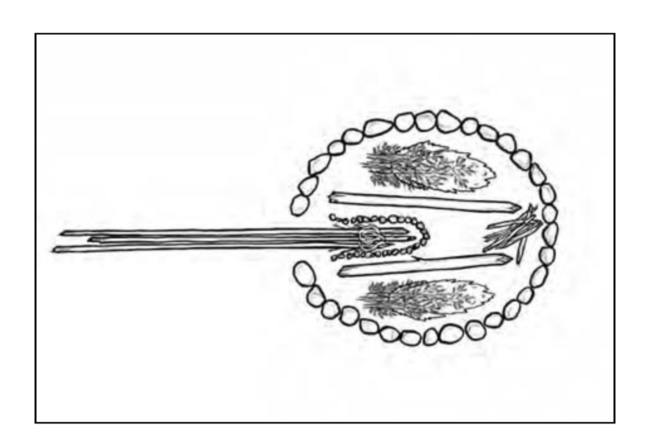
— J’ai vu mon premier signe de l’homme. J’ai trouvé un gallon de naphta vide et une boîte de fèves au lard sur le bord du lac, ce qui prouve que des gens sont venus ici dans le temps de la chasse à l’orignal.

— J’espère que tu les as rapportés!

— Non, ils étaient tout rouillés.

— Ça fait rien; peut-être que nous pourrions faire quelque chose avec le métal.

— Je les rapporterai la prochaine fois que j’irai par là.



Mon trou ayant atteint la profondeur voulue, je l’entoure de quelques cailloux. Jacques m’aide à

transporter nos branches de sapin à l'intérieur de l'abri. Celles-ci sont piquées en rangées pour former les deux lits, le mien sur un côté du feu, celui de Jacques sur l'autre. Au fond, il y a de la place pour empiler de petits morceaux de bois pour raviver le feu durant la nuit s'il baisse trop. Nous transférons quelques branches enflammées et ajoutons deux ou trois longues bûches qu'il faut enjamber pour entrer dans l'abri.

Sur mon côté de l'abri, le modeste toit d'herbe empêcherait tout de même une pluie légère de traverser. J'y ajoute quelques écorces de bouleau pour un peu plus de sécurité. Le côté de Jacques est seulement couvert de bois, mais l'expérience m'a démontré qu'il est mieux d'avoir un toit de 1 mètre carré qui bloque la pluie qu'un de 10 mètres carrés qui la laisse passer. Il est convenu que, s'il pleut, nous nous entasserons tous deux de mon côté. Lorsque nous serons plus forts, nous continuerons notre travail d'imperméabilisation. Pour le moment, nous nous en sentons incapables. Je sais que nous devrions nous efforcer, que s'il pleut nous

le regretterons, mais ça ne fait rien, nous n'avons absolument plus le cœur à ça…

***

Ce n'est pas si mal. Dans l'abri, les mouches sont moins nombreuses. Un magnifique feu nous réchauffe et, s'il pleut, nous bénéficierons d'un coin abrité. Maintenant, il faut refaire nos forces. Il faut absolument que je trouve quelque chose à me mettre sous la dent!

Un bon poisson, ça ferait du bien! Je frotte deux roches ensemble pour produire une surface lisse et, couché dans l'abri, je commence le travail ennuyant de frotter le bout d'une clef pour en faire un hameçon. Je rêve à toutes ces histoires de pêcheurs qui disent que dans les lacs du nord on lance n'importe quoi de brillant à l'eau et le brochet attaque. Je frotte, frotte et frotte encore. J'insère le bout de la clef pointue dans la fente d'une bûche et je réussis à la plier. Un hameçon grossier est né. Je suis motivé par le souvenir du gros poisson que j'ai vu sauter hier.

J’attache cette espèce d’hameçon primitif à mon lacet que j’allonge avec la cordelette qui sert de ceinture à mon anorak. En marchant vers la rive, j’arrache une longue perche de saule à laquelle je fixe ma ligne improvisée. En sautant le long des centaines de bûches échouées sur le rivage, je vise la baie calme que nous avons découverte hier à 200 mètres vers l’ouest. Soudain, un objet métallique attire mon attention. Mais, qu’est-ce que c’est ça? Un clou! Un gros clou rouillé planté dans une bûche! Comment cela se peut-il? Je remarque l’endroit et poursuis mes bonds périlleux sur les bûches souvent vacillantes.

En arrivant au bord de la baie, j’entends des grenouilles qui sautent à l’eau. Elles doivent être grosses, parce qu’elles font beaucoup de bruit en plongeant. Je ne les vois pas, cependant.

Je lance la clef à l’eau pour ensuite la tirer vers moi. D’un mouvement répétitif et nonchalant, la tête ailleurs, je continue à pêcher ainsi pendant quelques instants. Tout à coup, je me secoue. Voyons! Qu’est-ce que je fais là? Ceci n’a aucun

sens! C'est impossible d'attraper un poisson comme ça! La ligne est trop courte et ça prendrait un appât! De plus, cette pointe est beaucoup trop grossière pour piquer le poisson, même s'il mordait! Je ne suis pas fier de moi. On dirait que ma cervelle raisonne moins bien que celle des poissons. Je dois être plus fatigué que je ne le crois…

***

Presque midi! En retournant au camp, j'aperçois une énorme roche qui serait utile près du feu. Je la soulève. Je maintiens difficilement mon équilibre en marchant sur le méli-mélo du bois de dérive avec ce poids additionnel. Enfin arrivé. Ouf! Mon fardeau s'écrase avec un bruit sourd; je le roule à sa place. Le dictaphone, accroché à l'abri, sert de déversoir de sentiments.

Il fait encore très chaud; la température dépasse 28 °C. Dommage de ne pas pouvoir en profiter. Il y a toujours autant de mouches. Les seules parties de nos corps qu'elles peuvent atteindre sont le nez, les yeux et la bouche, et elles ne se gênent pas. J'ai les

lèvres enflées comme si j'avais été frappé par un boxeur; elles saignent à force d'être piquées.

J'ai essayé la pêche. Les poissons ont ri de moi.

Nos dictaphones m'inquiètent. Je me demande s'ils vont «toffer» longtemps. Ils sont déjà très sales et pleins de sable.

Après un court repos, je m'enfonce dans la forêt avec l'intention ferme d'y trouver quelque chose à manger. Mes efforts sont récompensés par la découverte de trois poignées de petits fruits que l'on nomme en anglais *Juneberry* ou *Serviceberry*. À la maison, on appelait ça des poires sauvages. Je ne connais pas le vrai nom français. Je franciserai donc leur nom scientifique *Amelanchier*, ce qui donne amélanchier[5]. De cette façon, je n'induirai personne en erreur. Ces fruits ne sont pas très bons en comparaison des fraises ou des bleuets. Ils sont remplis de petites graines et dotés de queues agaçantes. De toute manière, n'étant pas dans une situation pour m'arrêter à ces détails, je les trouve délicieux. Je dévore même les rouges malgré qu'ils ne soient mûrs que bleuâtres. Enfin, ce n'est pas un repas qu'on peut qualifier de copieux, mais, avec la vie que je mène, c'est mieux que rien.

Il est 13 heures. Jacques a l'air découragé. Il revient d'une promenade plus longue que celle de ce matin et il n'a pas aperçu la moindre trace de gibier. Ce n'est pas du tout ce à quoi il s'attendait. Pour ma part, en survie, je n'ai que rarement repéré d'animaux. Mais j'ai entièrement confiance aux talents de trappeur de Jacques. Il devrait réussir à attraper quelques bêtes. Il semble compétent dans le domaine de la trappe et de la chasse. Sûrement que j'en apprendrai beaucoup à propos de ces sujets qu'il me reste à perfectionner. J'ai bien hâte!

Je prends quelques photos souvenirs de mes vacances ici. Cependant, je n'escompte pas obtenir des résultats merveilleux avec tant de saleté collée sur la lentille! C'est le même problème pour mes lunettes; elles sont terriblement sales et graisseuses et je n'ai rien pour les essuyer.

Je passe quelques instants à ajouter de l'herbe et de l'écorce de bouleau sur l'abri. En espérant rester au sec s'il pleut!

Je cherche ensuite d’autres baies d’amélanchiers… Je reviens bredouille.

Jacques tente de fabriquer un panier d’écorce de bouleau. Il trouve cela compliqué; son écorce craque. Je lui montre quelques trucs, ayant moi-même appris la technique par essai et erreur. Il faut mouiller l’écorce, la chauffer ensuite près du feu. Il faut la plier de façon à ce que le côté blanc soit à l’intérieur. Pour tenir les coins, on fabrique un genre de pince en fendant partiellement de petits bouts de bois.

Je décide de confectionner un panier, moi aussi. Il me sera probablement utile pour cueillir des fruits. Les résultats ne sont pas impressionnants; nous avons beaucoup de difficulté à couper l’écorce et à fendre les pinces requises. Sans couteau, tout est pénible, long et frustrant.

Jacques essaie régulièrement d’appeler CJMT. Moi aussi, de temps en temps, je décroche le micro, mais toujours en vain. On dirait qu’on ne

nous entend pas à l'autre bout. Jacques a même changé les piles du système, mais sans aucune amélioration. Les conditions ne sont tout simplement pas favorables.

Je tente une troisième sortie de cueillette; plus loin, cette fois. Je trouve quelques fruits de la famille des gadelles, parfaitement ronds et habillés de poils fins et doux. Ils dégagent une légère odeur de mouffette, et leur goût est extrêmement sûr. Le tout pèse 125 grammes. C'est peu, considérant qu'ils sont très juteux. Nous n'ingérerons pas beaucoup de calories en comparaison de celles dépensées à la marche et à la cueillette. Au retour de l'expédition, je ferai l'analyse scientifique des dépenses d'énergie par rapport aux entrées calorifiques.

J'ai sommeil. Je brasse le feu pour la vingtième fois de la journée et passe au monde des rêves pour une heure…

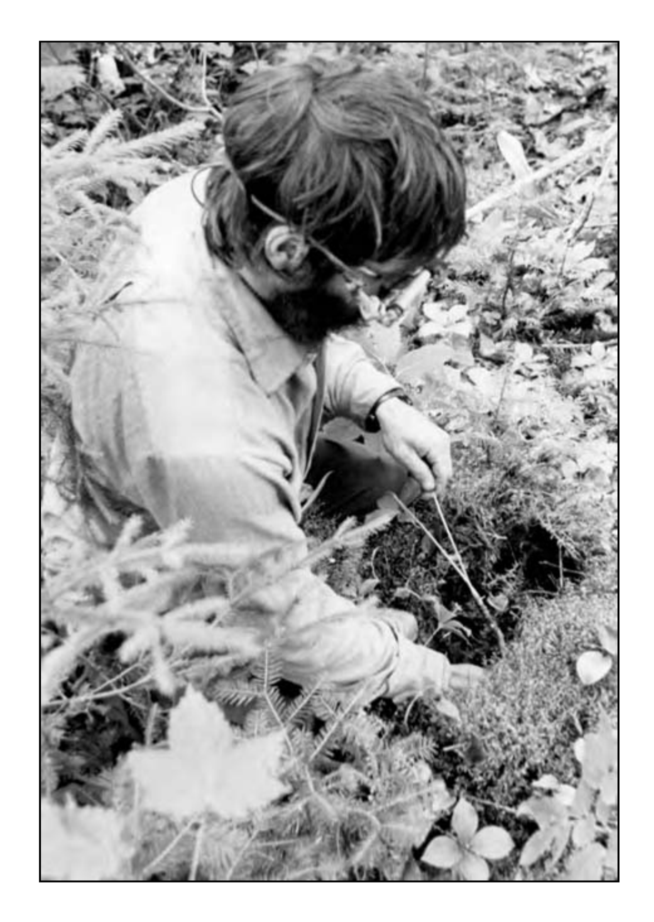
La chaleur intense et quelques mouches s'amusent à me tenir éveillé. Jacques est parti à la

pêche à son tour. Tiens, j'entends un avion au loin! Une possibilité de sauvetage? J'en doute.

Je marche vers le sud à la recherche de nourriture. Je m'enfonce dans la forêt, affrontant ainsi les millions d'insectes qui y sont maîtres. Voici une plante dont la racine est comestible. Son nom latin est *Sarsaparilla* et son nom français, salsepareille, il me semble. À l'aide d'un bâton, je déterre la petite racine blanche et dure. Il y en a beaucoup! J'en déracine plusieurs, jusqu'à ce que mes poches soient pleines. Cette plante contient sûrement des hydrates de carbone; ce sera un repas plus riche en calories que des fruits.

Satisfait, je poursuis ma promenade un peu plus loin dans l'espoir de découvrir autre chose. La végétation au sol se compose de plants de bleuets, de mousse dans le genre *Sphagnum*, de quatre-temps, de thé du Labrador, de salsepareille et de clintonie boréale. Il pousse aussi, et en quantité, trois sortes de plantes dont j'ignore les noms français, mais dont les noms latins sont *Coptis*, *Gaultheria* et *Maianthemum*. De plus, je vois

souvent cette plante vénéneuse qui ressemble au sceau-de-salomon, mais avec des tiges fourchues plutôt que simples et des racines divisées plutôt que des tubercules[6].



Je cueille bon nombre de racines de salsepareille. Je peux maintenant faire la différence entre une plante comestible et une plante mangeable.

Bon, comme les mouches me lèvent de terre, je retourne au camp, mais en passant par le marécage de l'autre côté de la colline. J'y ramasse quelques fruits et un peu de mousse à caribou.

De retour à l'abri, je confie mes récriminations à mon dictaphone :

J'ai trouvé 90 grammes d'amélanchiers. C'est extraordinaire de voir combien il peut y avoir de mouches noires, absolument extraordinaire! Jusqu'à maintenant, il a fait un maximum de 24 °C, mais il me semble que la température doit être à 150, tellement il fait chaud lorsque l'on marche dans le bois, habillé des pieds à la tête. Je suis trempé de sueur, complètement déshydraté, j'ai des ampoules aux pieds et aux mains, je suis essoufflé... C'est la misère noire, oui, monsieur, la misère noire! Je ne recommande la survie en forêt à personne; ce n'est pas plaisant, mais pas du tout!

Ça me fait du bien. Je comprends maintenant pourquoi les gens en survie réelle écrivent un journal lorsqu'ils le peuvent.

Déjà 16 heures. Je meurs de faim. En allant boire, je réussis à attraper une centaine de têtards noirs et gluants. Leurs yeux sont presque aussi gros que leurs corps. Ils mesurent de un à deux centimètres. Je les observe avec dégoût depuis hier; maintenant, je suis prêt. Beurk! Devrais-je les vider, ou les manger entiers? Tiens, ils sont faciles à nettoyer, ces têtards. En écrasant leur ventre, les intestins et les tripes éclatent. Par contre, il ne reste plus que la peau. Je n'en vide que la moitié. Je les place sur une bûche aplatie pour les faire rôtir à côté du feu et je me prépare psychologiquement à les manger. J'attends que le tout soit sec et bien cuit. J'en fais deux piles sur une roche; c'est l'équivalent de deux cuillerées à table. C'est très peu pour tout le travail que j'y ai mis. Je me ferme les yeux et j'avale mes deux cuillerées comme des grosses pilules. Ouache! J'aurais mieux fait de manger un morceau de caoutchouc!

La mousse de caribou est trop légère; l'aiguille de la balance ne bouge pas. Par contre, elle indique 140 grammes de racines de salsepareille. Cela doit représenter 500 ou 600 calories; ça va faire du bien. J'en gobe un petit morceau que je mâche avec entrain. C'est dur comme du bois. Aucun goût en plus… Je mâche, mâche et mâche encore. Après cinq minutes, je réussis finalement à l'avaler. Je regarde la grosse pile qu'il me reste. Impossible de manger tout ça!

Je prends une grosse bouchée de mousse à caribou. C'est sec comme des os. Ça goûte la farine crue mélangée avec des champignons séchés. Il y a toute une différence entre une plante comestible et une plante mangeable!

À cause des têtards que j'ai étripés sur place tout à l'heure, un nombre considérable de mouches domestiques excitées rôdent autour de moi. Ça me fait penser à l'Afrique où elles accompagnent continuellement les gens dans leur vie quotidienne.

Il faut que je bouge; je ne peux rester à rien faire. J'aiguise une des quatre clefs qu'il me reste pour en faire un couteau. C'est encore du «frotte, frotte, gratte, gratte». Ça passe le temps et ça ne me demande pas beaucoup d'énergie, puisque je suis couché sur le côté et que je me repose en frottant. Enfin, je fixe la clef à un bâton; cette fois, c'est un morceau de corde tiré du capuchon de mon anorak qui est sacrifié. Je vérifie l'efficacité de mon nouveau couteau en coupant l'écorce d'un bouleau avec laquelle j'essaie de fabriquer un panier. Pas fameux!

Je tourne mon attention vers deux petits élastiques qui enserrent la boîte de cassettes. Un «tire roche »? J'abandonne après quelques essais infructueux; les élastiques cassent de rien. De toute façon, je ne devais pas utiliser le matériel scientifique pour des fins de survie.

Ayant mal aux pieds, je décide de changer de bas. Je mets le bas gauche sur le pied droit et le bas droit sur le pied gauche. Ça fait du bien, ça change les plis de place.

Jacques a passé une ou deux heures aujourd'hui à essayer de communiquer avec CJMT, sans aucun succès. Mais, cette fois, ça y est. Je cours le retrouver au lac où l'antenne est installée. On diffuse l'entrevue directement sur les ondes de la station. Ça me remonte le moral.

Pour souper, nous devons nous contenter chacun d'une tasse d'amélanchiers. Ce n'est pas ici qu'on va prendre du poids!

Jacques enregistre un compte rendu de sa journée :



Du caoutchouc au menu. Une centaine de têtards sont mis à sécher sur une bûche près du feu.

À environ 14 h 30, j'ai vu passer un avion qui volait au nord-ouest en direction du nord-est à sept ou huit kilomètres de nous, mais, même avec un

système de signaux de feu ou de fumée, il n'aurait pas pu nous repérer.

Je suis allé faire un tour vers l'ouest aujourd'hui et j'ai traversé deux petites baies. Sur une presqu'île, il y avait énormément de pistes d'ours, une femelle et un ou deux petits. Chez les orignaux, il y a des femelles, des bucks et des petits en grande quantité. J'ai vu des pistes fraîches de la semaine passée et d'autres d'il y a un mois. Je me suis fait manger par les mouches du matin au soir.

J'ai essayé de joindre la station toute la journée. Je ne sais pas ce qui se passe avec le système de communication. Enfin, à 17 h 30, nous avons joint le poste CJMT par l'entremise de CGD206 à Alma, et j'ai parlé avec Marc Cournoyer qui a directement passé l'entrevue sur les ondes, à l'émission Les Amateurs de sport. *Nous lui avons dit que nous avions un bon moral, mais que nous nous sentions faibles.*

Nous venons de finir de manger des «esties » de racines de je ne sais trop quoi; t'en manges une et tu ne veux plus jamais en manger de toute ta vie. Nous avons aussi mangé des gadelles. Mon pouls est à 120 sans effort.

Il y a un changement dans nos comportements, à Jacques et à moi, qui m'impressionne beaucoup:

c’est le manque d’organisation de notre pensée! On change d’idée à tout moment. On passe continuellement d’une activité à une autre, sans entrain et sans énergie.

Il est déjà 20 heures. Jacques est allé casser des branches de sapin additionnelles pour couvrir le plancher de l’abri; je le rejoins. Tant qu’à y être, nous transportons deux autres grosses roches pour finir d’entourer le feu.

Pour ma part, psychologiquement, ça va assez bien ce soir. Jacques a l’air déprimé. Il dit que c’est sa pire journée.

Je fais un dernier effort aujourd’hui pour trouver un gros morceau d’écorce pour me couvrir au cas où la pluie réussirait à traverser l’abri. C’est drôle, on dirait que les mouches, qui se calmaient, recommencent à nous agacer plus que jamais. Qu’est-ce qui se passe?

Aïe! Une mouche s’est infiltrée à l’intérieur de mon œil et elle continue à bouger, là-dedans! Ça fait mal; je laisse mon écorce et je cours voir

Jacques. Il essaie de me la retirer, mais la noirceur et les mouches lui nuisent. Finalement, ça y est… Je me frotte l'œil avec mes mains sales. J'ai eu chaud!

Le temps change subitement, sans nous avertir. Au bord du réservoir, je frémis devant un ciel bizarre, chargé d'ondulations mauves et gris foncé. Le réservoir est une véritable mer d'huile, noire et mystérieuse. Tout à coup, les mouches s'agitent autour de nous. Elles deviennent absolument furieuses! C'est indescriptible. On dirait qu'il pleut sur nos têtes, mais ce sont des mouches qui cognent le dessus de nos capuchons. Nous fuyons vers l'abri à toute allure.

Notre protection semble bien mince devant une nature aussi puissante et terrifiante. Je ne peux m'endormir. À quand l'orage déchaîné? Pour me changer les idées, j'aiguise ma grosse boucle de ceinture pour en faire une hachette. Très vite, la fatigue me gagne et je m'endors.

Au milieu de la nuit, un accident survient. La moitié de l’abri nous tombe sur la tête et sur les jambes. Je reçois un rondin sur le nez, mais j’ai plus de peur que de mal. Nous sommes chanceux de ne pas être blessés. Cinq ou six gros rondins étaient mal appuyés. La force du vent les a poussés sur nous et sur le feu. Mais nous sommes trop endormis pour nous énerver. Nous les poussons de côté. Nous réparerons ça demain. Toutes les 30 minutes, j’attise le feu sans me réveiller tout à fait; on dirait que ça fait partie de mes rêves…

Il est 4 heures du matin; je suis gelé comme un rat. Absolument impossible de dormir sans feu! J’enlève mes bottes pour me chauffer les pieds sur la braise. J’ai infiniment plus peur du froid que des mouches. Les mouches ne me feront pas mourir; l’hypothermie, elle, tue. Si je deviens trop faible, je ne pourrai plus résister à ce froid humide et pénétrant. Je me mettrai à grelotter, et le froid envahira mes tripes. Pourrai-je combattre? Dieu merci, nous avons du feu. Sans lui, je serais peut-être déjà mort. Les nuits demandent beaucoup de

courage. C'est seulement la troisième. Il en reste vingt-sept! J'ai peur, j'ai très peur…

---

5. Il s'agit en fait d'amélanches.

6. Il s'agit de la streptope (*Streptopus spp.*).

JOUR 4

La souche noircie

Dehors, un mince frimas couvre tout ce qui se trouve hors de portée du feu. Mon haleine se transforme en buée qui, par intervalles, embrouille ma vision. J'ai reniflé toute la nuit. Mes narines, sensibles après avoir respiré tant d'air frais et humide, aimeraient bien se faire caresser par un mouchoir de papier bien doux. Ce qu'il fait froid, ce matin! J'ai les deux yeux dans le même trou; je les sens enflés. J'ai peur d'entreprendre une autre journée. Voyons, un peu de vigueur, Bourbeau! Réveille-toi!

J'enregistre ce que j'ai ressenti durant la nuit :

4 août, 6 h 04. J'ai tellement grelotté durant la nuit que j'ai été obligé de me rapprocher très près du feu. Parfois, je me retrouvais même hors de mon lit de sapin où il y avait des bouts de branches qui

dépassaient et qui m'ont donné des crampes dans les hanches. De plus, on dirait que je commence un genre de grippe à cause des changements continuels de température.

D'après ce que Jacques est en train d'enregistrer, il a trouvé la nuit encore plus dure que moi:

> *J'ai excessivement mal dormi cette nuit; j'ai passé une nuit de calvaire! J'ai mal aux articulations; mon arthrite et mon rhumatisme des genoux recommencent; je fais de la névralgie. Il faudra faire quelque chose, car je ne serai pas capable d'endurer une telle situation trop longtemps.*

Le moral est bas, ce matin. Il va falloir faire quelque chose de spécial pour le remonter. Mes bas sont tellement crottés qu'ils tiennent debout tout seuls. La saleté leur enlève leur propriété isolante; ce n'est pas chaud.

Il est 8 h 02; impossible d'établir la communication pour notre entrevue de 8 h 05. Je croyais que le fait d'avoir une radio et de pouvoir

entrer en contact avec la civilisation nous aiderait psychologiquement, mais ce n'est pas le cas; cela cause plus de problèmes qu'autre chose. À cause de cette radio et de la publicité qu'elle nous a donnée, nous sommes obligés de rester ici 31 jours complets, et selon notre volonté, paraît-il. Au moins, si nous étions vraiment perdus, nous aurions un objectif, celui de sortir d'ici. Malgré l'incertitude, nous aurions chaque jour l'espoir d'être sauvés. Ici, il n'y a aucun espoir. Je suis coincé dans cette misérable aventure à cause de ma grande gueule. C'est ça le pire. Si je n'avais pas été assez fou pour annoncer ce voyage dans tous les médias, je pourrais «sacrer mon camp ». Au diable la science! Oups! Qu'est-ce que je dis là? L'Université de la Nature compte sur nous. Et les gens qui liront mes écrits et qui apprendront des trucs pour sauver leur vie s'ils se perdent… Peut-être que ça en vaudra la peine, après tout. On verra.

Je me repose toujours; mes battements sont à 58. Un avion passe. Je suis surpris d'en entendre aussi souvent. Celui-ci était assez proche; aurions-nous pu lui signaler notre présence?

Le vent sec et chaud est le bienvenu. Nous travaillons au toit de l'abri qu'il faut à tout prix arranger. Nous sommes extrêmement chanceux qu'aucune averse sérieuse ne soit tombée jusqu'à maintenant. La petite superficie imperméable du toit n'offre vraiment pas assez de protection. Ça ne va pas si mal; le moral remonte.

Depuis ce matin, je pense aux rhumatismes de Jacques. Je suis convaincu que cela l'aiderait beaucoup d'être au sec. Serait-il possible d'assécher le sol sous les lits? Nous enlevons les branches qui les composent et arrachons la tourbe aplatie ainsi exposée. À 15 centimètres de profondeur, elle est complètement détrempée. Ça pouvait bien être humide, nous dormions sur l'eau! Nous étendons de la braise sur toute la surface intérieure de l'abri, ajoutons des branchages secs et allumons une douzaine de petits feux.

Pendant que le feu fait son œuvre, nous calfeutrons les fentes entre les bûches de l'abri avec la tourbe arrachée. Nous détachons la couche d'humus autour de l'abri pour obtenir plus de

mousse et terminer le calfeutrage. Malgré nos mains endolories, nous continuons ce travail éreintant.

Un magnifique petit oiseau coloré se pose délicatement sur une branche près de moi. Comme un sauvage, je lui jette le bâton que j'ai entre les mains. Il s'envole brusquement. Je regrette un peu mon geste.

Quelques heures plus tard, nous grattons le sol asséché, poussons les tisons vers le centre et replaçons les lits, satisfaits.

Tout à coup, j'entends un lourd vrombissement de moteur. Vite, dehors! Un avion argenté vole très bas. Il passe si près de nos têtes qu'il aurait sûrement vu nos signaux. Alors, j'en conclus qu'après le quatrième jour nous aurions été sauvés. Jacques pense que c'est un avion de la pourvoirie La Tourette.

De temps à autre, nous voyons ou entendons des écureuils roux. J'en mangerais bien un ou deux. Aux États-Unis, on les chasse pour les

manger, tout comme les lièvres ici. J'y ai déjà goûté; ce n'est pas si mal. Je me souviens d'avoir lu la description d'une technique pour en attraper. Il s'agit d'appuyer contre un arbre un poteau sur lequel on installe des collets. Apparemment, les écureuils empruntent ce chemin plus facile pour descendre de l'arbre. La loi du moindre effort les conduit au piège.

Dommage que je n'aie pas de fil à collet. Minute! Hier, j'ai remarqué deux fils métalliques qui tiennent la poignée de la radio et qui feraient sans doute l'affaire. Mais ce serait tricher. Je pars donc à la recherche d'écorce de saule et je me tisse une mince corde d'après une technique indigène spéciale. La trappe, formée d'un collet de cette corde rude noué à un poteau, fait pitié. Je ne peux pas résister à la tentation et j'installe deux autres collets à l'aide des deux fils métalliques prélevés sur la radio.

Voyant cela, Jacques me dispute. Je lui marmonne quelque chose à l'effet que c'est déjà assez dur ici sans s'imposer encore plus de

règlements. De toute façon, il trouve mon idée ridicule. Il me dit que cette méthode de trappe ne peut pas fonctionner. Tant pis, j'aurai au moins essayé. J'avoue que je me sens coupable d'utiliser ces fils. Sans doute qu'on me le reprochera plus tard. Je pense à les enlever, mais, puisque je n'attraperai rien de toute façon, je les laisse.

Aïe! Un taon vient de me piquer derrière le genou. Étant allergique aux piqûres de guêpes de tous genres, je vais sans doute passer un mauvais quart d'heure. Je suis certain que ma jambe va enfler de la cuisse à la cheville. Je me prépare donc psychologiquement à endurer ça. Beaucoup de taons et de guêpes nichent autour d'ici.

J'essaie de mâcher une autre racine de salsepareille, mais elle est trop coriace et je ne réussis même pas à l'avaler. J'en ai plein le dos, des livres de survie. Faites ceci, faites cela, c'est tellement beau et facile! Ils nous expliquent vaguement toutes sortes de techniques qui ne valent absolument rien. Je me jure bien que, dans

mon livre de survie, je décrirai uniquement les techniques que j'aurai expérimentées moi-même.

J'ai réussi à attraper un *Bufo americanus*, genre de crapaud avec deux glandes venimeuses sur le dos. Je l'attache à mon hameçon et le lance à l'eau. La chance me sourira peut-être!

À 15 heures, nous sommes encore en pause. La motivation manque pour effectuer toute tâche non essentielle dans l'immédiat. L'abri, par exemple, devrait être amélioré pendant que le beau temps nous le permet. Je crois qu'il va falloir qu'une bonne tempête nous mouille de la tête aux pieds pour nous décider à rendre l'abri complètement imperméable.

Ma piqûre de taon me fait souffrir; mon genou est enflé et très sensible. J'ai de la difficulté à le plier. En ramassant de l'herbe pour arranger l'abri, je tombe sur le dos! Je dois être en train de faiblir. Bah! Arrête donc de te plaindre, maudite mémère!

Y a-t-il un poisson au bout de ma ligne? Allons voir… Négatif et, pour une raison ou pour une

autre, le crapaud a disparu. Le vent a chassé les mouches. Profitons-en! Je me promène pieds nus en regagnant l'abri.

La journée qui se termine ressemble à celle d'hier. J'enregistre :

> *Il est 20 h 02. Il a fait 22 °C aujourd'hui. J'ai passé la journée à travailler l'abri avec Jacques et ce soir j'ai fait une hachette avec ma boucle de ceinture. Cela m'a pris plus de deux heures à l'aiguiser sur une roche. Je l'ai attachée à une branche de bouleau à l'aide d'un cordon de cuir provenant de ma ceinture. Je m'en suis servi pour couper des branches de sapin afin d'améliorer mon lit. Je m'habitue un peu à l'inconfort!*
>
> *C'est la première fois, depuis que nous sommes ici, que je sens que j'ai repris un peu le dessus. À la fin du quatrième jour, j'ai un bon lit, un abri qui a de l'allure, une pile de bois pour quelques jours. Dans l'ensemble, ça ne va pas trop mal.*

Je vais cueillir des fruits et je reviens avec 250 grammes d'amélanchiers. C'est tout ce que je mangerai aujourd'hui, mais ce n'est pas grave,

mon moral est bon. Jacques revient lui aussi d'une bonne marche.

— D'où arrives-tu?

— Je suis retourné dans le même coin qu'hier pour voir ce qui se passait du côté de l'orignal. J'ai marché sur un nid de guêpes; j'étais content d'avoir mon anorak, car elles ont essayé de me piquer partout sur la tête, mais elles ne sont pas passées au travers. Ensuite, je suis allé à la rivière pour voir s'il n'y avait pas un castor. En même temps, j'ai cueilli quelques fruits, des amélanchiers et des groseilles, à peu près 250 grammes. Ah oui! J'ai trouvé deux enveloppes de *smoked meat* déchirées sur le bord du lac; je ne pense pas que ce soit des gens qui soient venus par ici; c'est plutôt le courant qui les a apportées. À part ça, regarde!

Jacques me montre quatre bleuets mûrs. Maintenant, il essaie de rejoindre CJMT, mais la ligne est déjà occupée par un farceur qui communique avec sa famille. Les quelques conversations des particuliers que nous avons entendues nous ont parfois bien amusés. Si nous

étions munis de plus de piles, la radio pourrait nous servir de divertissement. Après trois quarts d'heure d'essais infructueux, Jacques abandonne.

Au loin, des éclairs éblouissants fendent le ciel, suivis de près par le grondement féroce du tonnerre. Je pense que nous allons subir l'orage de notre vie. La cabane va-t-elle résister? Nous nous couchons craintifs…

***

Je dors très légèrement, je souffre du froid et de l'inconfort. Soudain, Jacques me secoue très fort :

— André-François, je pense que le feu est éteint!
— Hum… Voyons donc, Jacques, ça ne se peut pas!

Je saute sur mes genoux pour aider Jacques à brasser les cendres avec un bâton. Fous d'inquiétude, nous grattons et creusons frénétiquement. Il faut qu'un petit tison soit

dissimulé quelque part dans le fond de ce maudit trou de cendres, il le faut! Je touche au sol, je sens une légère chaleur. Je gratte et creuse davantage.

Mais en vain! Le feu est mort! Nous sommes morts! Jacques n'est pas capable de m'encourager; moi non plus, d'ailleurs. C'est impossible! Je n'arrive pas à y croire; notre ami le feu… Mort! Juste comme ça commençait à aller mieux. Nous n'avons vraiment pas l'énergie nécessaire pour le recommencer; je doute même d'avoir le minimum de force physique requise pour pousser l'arc. Une fraction de seconde, la foudre éclatante transforme bruyamment la nuit en jour. L'orage approche, profitant de notre faiblesse pour nous attaquer. Je suis au bord des larmes. Que faire? Va-t-il falloir grelotter sans feu jusqu'à la fin de l'orage avant de pouvoir appeler au secours? Aurons-nous le courage et l'énergie de ressusciter notre ami avec notre kit pour faire le feu?

Bouleversé, je sors et marche à tâtons jusqu'au lac. Entre deux nuages menaçants, des étoiles éblouissantes resplendissent. C'est fort, la nature,

c’est grandiose. Je me sens tellement petit, infiniment petit. Un autre éclair déchire le ciel. Un assourdissant coup de tonnerre suit de près. Je pense à ma famille, à mes amis, à Jean-Claude, au public. Je ne peux pas croire qu’il faudra décevoir tous ces gens. Pourriture maudite!

Lentement, je retourne à l’abri, accablé, atterré. J’ai déjà froid. Il fait mille fois plus noir que d’habitude. La lueur de l’abri n’est plus. Notre merveilleux feu, disparu! Demain, je me jure bien d’essayer de le rallumer; j’irai jusqu’au bout de mes forces avant de lâcher…

Je passe devant la grosse souche noircie pour me rendre à l’abri. La grosse souche! C’est vrai, la grosse souche! Peut-être que? Non… Tout à coup… Une chance? Une mince chance! Je me jette par terre devant cette grosse souche, je colle ma figure au sol. Je gratte un peu. OUI! Je sens un peu de chaleur.

— Jacques, viens vite, j’ai trouvé du feu!

Que je suis content! Je suis certain qu'il y a du feu là-dessous. Je creuse avec entrain. Plus creux. À un demi-mètre dans le fond, tout à fait dans le fond, je ne peux plus creuser avec mes mains, c'est trop chaud! Jacques s'empresse de m'apporter les petites écorces fines que nous gardions au sec dans l'abri. Finalement, je l'aperçois. Un petit tison rouge! Dieu merci! Je souffle dessus pour faire jaillir la flamme. On danse, on rit, on crie! Youpi!

JOUR 5

Les mignons filets

Je sursaute, car le silence résonne. N'entendant plus craquer et pétiller le feu, je quitte les bras de Morphée aussi subitement qu'avec un réveil. La braise abondante me réconforte. Après l'incident d'hier soir, je n'ai presque plus fermé l'œil de la nuit. J'ai dorloté notre précieux feu, le nourrissant tendrement comme un bébé. À ses côtés, même les cris de l'orage ne pouvaient ébranler ma quiétude. Il ne s'éteindra plus, ce feu magique, je me le promets bien. Quelle chance de nous en être tirés si facilement! Jusqu'à maintenant, nous n'avions pris aucune précaution, mais, dorénavant, nous allons cueillir autant de champignons que possible, afin qu'il y en ait toujours un en train de se consumer lentement sur les abords du feu.

D’habitude, les tisons résistent très longtemps, surtout lorsqu’ils sont enfouis sous une épaisse couche de cendre. Celle-ci empêche l’air de se rendre à eux, entraînant ainsi une combustion incomplète qui ne convertit le bois que très lentement en charbon. Hier soir, le feu s’est éteint parce que très peu de cendre avait eu le temps de s’accumuler; nous venions de creuser le cercle du feu. J’avais aussi oublié de tenir compte du fait que le bois mou, tel que celui des conifères, brûle rapidement et forme peu de braise. Dans la nature, on apprend par essai et erreur, c’est permis…

Ce matin, pour la première fois depuis cinq jours, j’ai besoin d’aller à la selle. Cinq jours! On dirait que mon corps a deviné qu’il allait être privé de nourriture et a absorbé absolument tout ce qu’il pouvait de mes derniers repas. Je me demande s’il y a une explication médicale à cela. Je verrai au retour. Bon, il faut que je me trouve un coin approprié. Pas de bécosse en vue, pas de papier non plus. Hum! J’espère que les mouches n’aiment pas les fesses!

Devant les moustiques abondants, la technique *kwikshit* est de rigueur. La ceinture desserrée et la fermeture éclair baissée, on tient le pantalon à la taille en forçant jusqu'au moment critique pour ensuite les baisser et les remonter au plus vite. Ouf!

Je reviens découragé, car le résultat est loin d'être normal. C'est fibreux, bleuâtre et plein de graines de fruits. De la crotte d'ours, quoi! L'humain ressemble tellement à l'animal, dans ces instants-là! Ça me fait beaucoup réfléchir.

Pendant la nuit, la pluie a violemment fouetté l'abri pour ensuite s'adoucir et le taquiner de gouttelettes intermittentes. En ce moment, des nuages sombres menacent de crever. Le fruit de notre labeur est mûr; il est maintenant temps de le récolter et de goûter à la résistance de notre refuge. Prévoyants, nous emmagasinons dans notre cabane suffisamment de bois de chauffage pour une journée ou deux, ce qui empiète sur notre espace déjà restreint!

Tout est détrempé autour de nous. Notre arche de Noé résiste fièrement au déluge, à l'exception de quelques fuites. Nous piquons ces dernières avec des bâtons afin de les localiser une fois le temps venu de les réparer. De mon lit, la porte triangulaire m'invite à pénétrer dans une autre dimension: celle de la nature ruisselante. Ce moment pittoresque invite à la méditation…

La pluie s'arrête. Des îlots de terre et de tourbe refont surface à mesure que les flaques d'eau s'évaporent. Ce sera sans doute une journée pesante, moite, propice aux mouches. Mieux vaut s'occuper à l'intérieur. Profitant d'une éclaircie, j'entreprends de récupérer le clou que j'ai remarqué l'autre jour afin de le transformer en hameçon. Vive la récupération! Dès qu'il est terminé, je ne peux résister à l'envie d'expérimenter mon nouvel agrès de pêche. Chanceux, je réussis à attraper un crapaud maladroit. Je m'en servirai comme appât.

Je reviens bredouille, mais j'y suis habitué. Le repas, ce midi, ne se composera pas de poissons,

mais plutôt de 320 grammes de gadelles rouges que Jacques accepte de partager avec moi. Au magasin de la nature, au prix de 30 minutes d'efforts, j'obtiens un ensemble de plat et cuillère d'écorce de bouleau. Mon achat m'évite de puiser dans les fruits avec mes mains crasseuses.

— Dis donc, Jacques, je n'arrête pas de voir des écureuils qui se promènent partout. Y a pas moyen d'en trapper quelques-uns, autrement qu'avec mon idée d'hier?

— Ça vaut même pas la peine d'essayer.

— Mais voyons donc! Dans tous les livres de survie, on parle de collets à écureuils installés sur des poteaux appuyés contre de gros arbres. On dit même qu'on peut en attraper deux sur le même poteau. Veux-tu bien me dire pourquoi ça ne fonctionne pas? Moi, l'idée ne me sort pas de la tête.

— Tu l'as dit toi-même assez souvent, André-François : il y a une grosse différence entre les livres et la réalité.

— Bien sûr, mais tout de même, on peut essayer! Au moins, on aura une chance, même si

elle est mince. On pourrait mettre les collets dans des sentiers battus, ou même faire des pièges abattoirs.

— Je te dis que ça ne sert à rien. Ce serait comme essayer d'attraper une personne précise au collet sur la rue Racine à Chicoutimi. Ça ne se fait pas.

— Bien, moi, je pense que ça vaut tout de même la peine d'essayer.

— Arrange-toi tout seul, d'abord!

C'est le premier signe de tension entre nous. Je n'aime pas ça, pas du tout. Jacques trouve que c'est inutile et ridicule de pêcher et de trapper si primitivement. Probablement qu'il a raison. Après tout, il connaît la trappe mieux que moi. Mais j'ai horreur de me morfondre à ne rien faire. Bouger! Apprendre! Expérimenter! Voilà ce que j'aime. Mais, ici, ma soif de connaissance m'incite-t-elle à puiser dans mes dernières gouttes d'énergie trop rapidement? Je pense que Jacques, de nature, est moins actif que moi. Étant trappeur, il est sans doute plus habitué à accepter la solitude et les

moments vides. Cela peut devenir un avantage non négligeable dans notre situation.

Pourtant, aujourd’hui, c’est moi qui fais bonne figure. Lui semble déconcerté. On dirait qu’il commence à trouver le temps long. C’est peut-être des idées que je me fais; je ne le connais pas intimement, après tout.

Avant notre départ, il était convenu que je serais responsable du feu, des plantes comestibles, de l’abri et des autres techniques de survie, tandis que lui s’occuperait de la trappe. Il faut comprendre son désarroi; ça ne devient plus une mince tâche d’attraper des animaux quand ils se font si rares. Il m’a raconté des incidents témoignant de l’abondance du gibier sur son territoire de trappe. Ça semble être le vrai paradis de la faune! Ici, le gibier composé presque uniquement d’innombrables petites bestioles noires doit le piquer de découragement. J’espère sincèrement qu’il atteindra, malgré tout, son objectif de piéger quelques bêtes.

Moi, par contre, j'ai déjà atteint mes objectifs. J'ai pu identifier toutes les plantes comestibles rencontrées, le feu est allumé et l'abri nous protège. Voilà pourquoi je suis de si bonne humeur.

À part cela, je me demande si la cigarette manque à Jacques. Je ne sais pas, il ne m'en a même pas glissé un mot.

La déshydratation est dangereuse en situation de survie. Le stress nous fait facilement oublier de boire. Cependant, il m'est facile de savoir si je m'hydrate assez. J'examine mon urine et, si elle n'est pas claire, j'augmente ma consommation d'eau.

Je suis las de toujours me pencher pour boire. Je me rends donc une autre fois à la boutique de la nature située au bout du sentier et en ressors avec les matériaux nécessaires à la fabrication d'une louche en écorce de bouleau. Celle-ci vient s'ajouter à mon ensemble de vaisselle fait à la main. Amélioration sensible.

Après avoir sommeillé jusqu’à 14 h 05, Jacques est parti prospecter le territoire. Nous nous sommes réconciliés avant qu’il parte; cela n’a vraiment pas été long. À partir de maintenant, chaque fois qu’une discorde surviendra, nous nous imaginerons tout seuls ici. Cela réglera le cas assez rapidement…



Quelle joie de puiser de l’eau pure directement du lac
à l’aide d’une écuelle fabriquée avec de l’écorce de bouleau!

***

Jacques étant loin, c’est à mon tour de monter la garde auprès du feu. Je laisse les flammes jouer avec une grosse bûche, ce qui me permet de m’évader un peu. Je ne sais trop quoi faire cet après-midi. Comme un clochard, je vagabonde le long du rivage en quête de quelques moments riches.

Tiens, un écureuil me passe encore sous le nez. Je m’immobilise et le surveille. Il sautille sur les billes flottant pêle-mêle. Il grimpe sur un vieil arbre mort qui est debout dans l’eau profonde. Il entre dans un nœud troué! Ça doit être son nid!

Ramassant une longue perche dont je pourrai me servir comme lance, je m’approche du nid. Il se trouve à environ cinq mètres du rivage; quatre ou cinq ponts de bois s’y rendent. J’en enlève les plus légers. L’écureuil n’a plus que deux chemins par lesquels il peut regagner la forêt sans tomber à l’eau. J’en bloque un. Ma lance prend position près de mon oreille. Je cogne sur l’arbre, certain d’atteindre l’écureuil d’un coup fatal. Mais

l'animal, infiniment plus agile que moi, bondit hors du nid et, en un éclair, se précipite vers la forêt.

Je suis curieux de découvrir ce que cache cet énorme tronc d'arbre à moitié pourri. Espérant y trouver des noix ou autre chose de comestible, je déchiquette l'arbre à l'aide de ma lance. Mais j'entends des cris aigus et plaintifs! Des bébés écureuils nichent là-dedans! Et l'adulte de tantôt, c'était donc une femelle… Ah! La voici qui se rapproche; les cris de ses petits l'ont alertée. Ma lance replacée en position d'attaque, immobile, j'attends; elle va sûrement repasser devant moi. L'attente est courte. Mais, encore une fois, elle voltige plus rapidement qu'un éclair et, avant que je n'aie le temps de réagir, elle s'est faufilée dans le trou, a agrippé un petit dans sa gueule et s'est enfuie. Je n'en reviens pas de voir mon souper me passer sous le nez comme cela.

Tout à coup, je pense à mon redoutable poteau à écureuil qui est toujours doté de collets ouverts. Je cours le chercher et reviens l'appuyer contre l'entrée élargie du nid. L'écureuil va sans doute

gravir ce poteau la prochaine fois qu'il voudra atteindre le nid et se fera prendre au piège. Je me recule un peu et ne bouge plus. Je trouve ça triste et merveilleux en même temps de voir la mère écureuil mettre encore sa vie en danger pour sauver ses petits. Mais je suis trop excité et j'ai trop faim pour m'attarder à ces propos philosophiques. Ma lance est prête.

La mère écureuil escalade mon poteau, contournant aisément les collets, comme si elle comprenait très clairement de quoi il s'agit. Elle agrippe un autre petit dans sa gueule et commence à dégringoler le long du poteau. Je frappe le tronc d'arbre de ma lance, ce qui la fait sursauter et échapper le petit qu'elle portait. Je ramasse ce dernier dans l'eau, en train de se noyer, sans aucune défense, les yeux encore clos. Je le cache dans mon chapeau et examine les collets afin de comprendre comment elle a pu les contourner. Je les agrandis. Cette fois, elle ne peut les éviter. J'attends encore, surexcité.

Après quelques minutes, elle revient, car je cogne sur l'arbre, ce qui fait gémir les bébés. Je n'en reviens pas de voir qu'elle a encore réussi à escalader le poteau sans toucher aux fils de fer. Jacques avait donc raison. Je change de tactique; cette fois-ci, je ne manquerai pas mon coup. Ayant placé la pointe de la lance sur le bord inférieur du trou, je patiente jusqu'à ce qu'elle sorte… Misère! Un éclair, encore manqué! Mais non! Elle est tellement pressée qu'à ma grande surprise elle se prend au collet et la voilà qui, pendue, se débat pendant quelques instants, avant de perdre la vie. Je reste figé sur place.

Même les trappeurs les plus aguerris avoueront que de voir un animal se faire prendre au piège, ce n'est pas tout à fait comme le ramasser quand il est déjà mort. Je ne suis pas très heureux. En un sens, j'ai gagné, j'aurai un maigre repas ce soir. Mais, d'un autre côté, j'ai perdu, car je me sens coupable d'avoir supprimé cette jolie bête, mère de petits qui ont besoin d'elle, partie de cette nature que je m'efforce tant de protéger. Mais je pense à la ville, aux gens qui mangent de la viande tous les jours et

qui s'indigneraient devant ce qu'ils verraient à l'abattoir. Que l'on tue notre animal nous-mêmes avant de le manger, ou que l'on paie les autres pour le faire, c'est la même chose. Il est difficile d'associer des *McCroquettes* à un être vivant. Ça, c'est la duplicité de la ville. Ici, en pleine nature, la réalité nous saute au visage…

Je me ressaisis et continue de briser l'arbre pourri afin d'en retirer le reste de la nichée. Bientôt, le tout s'écroule et je ramasse les quatre autres bébés écureuils sur l'eau. Je les entasse tous les cinq dans mon chapeau. Ils sont tellement mignons, les yeux fermés, de toutes petites pattes, la légère fourrure. Je ne peux pas me résoudre à les tuer. Je les rapporte au campement en pensant au sixième, perdu quelque part dans la forêt, livré à son sort.

Je retourne chercher mon poteau auquel l'écureuil est toujours pendu et je l'apporte pour le replacer à l'endroit où il se trouvait, accoté à l'arbre près du campement. J'ai bien hâte de voir la

réaction de Jacques lorsque je lui montrerai le fruit de ma trappe.

***

— Salut, Jacques! J'ai quelque chose à te montrer…

— Comment t'as fait pour attraper cet écureuil-là?

— Tu le vois bien, ma trappe a fonctionné; je te l'avais dit, que ça valait la peine d'essayer!

— Je ne te crois pas.

— Puisque je te le dis.

Je suis mauvais blagueur, et Jacques devine vite mon jeu. Je lui relate les détails de l'histoire. Ensuite, il me raconte sa randonnée. Rien de spécial, sauf qu'il a rapporté la boîte de conserve rouillée de l'autre jour.

J'exerce ici mille métiers. Après être devenu photographe pour l'occasion et avoir immortalisé l'écureuil, j'accepte aussi le rôle de boucher, affûtant ma clef avant d'entreprendre le dépeçage

de la petite bête. Une fois l'animal dépouillé de sa fourrure, je gratte et conserve le peu de graisse collée à la peau; plus tard, placée près du feu, cette graisse se liquéfiera et servira de crème à mains. Ensuite, j'enlève avec soin les poumons, le cœur, le foie et les autres organes comestibles; le tout pèse 25 grammes. Il reste 100 grammes de viande rouge foncé. En sciant en deux la carcasse miniature, je m'imagine lilliputien, débitant les tendres filets mignons, les énormes gigots de ronde, et les biftecks de surlonge épais… Incroyable comme on peut fabuler en période de jeûne! La réalité est moins encourageante. Cela équivaut à la moitié de la viande d'un hamburger chacun, sans compter les os. Ce sera tout un festin ce soir!



Le résultat de la trappe au collet. Une surprise pour
Jacques qui, avec raison, ne croyait pas cela possible.

Maintenant, je deviens pêcheur. Y aurait-il un poisson accroché à ma ligne? Allons voir… Toujours rien. Adoptant le métier de couvreur, je profite de ma sortie pour découper deux autres bardeaux d'écorce d'un bouleau avoisinant. Ensuite, en tant que maçon, je bouche les derniers trous entre les briques de tourbe. Peu à peu, ces améliorations feront de notre abri un véritable château!

L'heure du repas arrivée, je suis maintenant un grand cuisinier. Au menu, un ragoût suprême de tripes d'écureuil à la « canne rouillée ». Premièrement, je fais bouillir l'eau trois fois pour nettoyer cette affreuse boîte de conserve. Quelle honte, ce chaudron! Quelle insulte pour le grand chef que je suis! Je me plaindrai à l'administration. À l'eau qui mijote, j'ajoute les ingrédients : cervelle, poumons, cœur, foie, et une pincée d'épices secrètes provenant de plantes comestibles. Une mousse blanche se forme à la surface de l'eau. C'est horrible. Les clients ne seront pas contents. En effet, Jacques refuse d'en manger; alors, je prends place au restaurant tout seul. Monsieur le

maître d'hôtel! C'est terrible, ça goûte l'eau de vaisselle rouillée.

Jacques est obligé de partir, il a le cœur sur le bord des lèvres. Il dit que je fais du «Bourbeau» pour faire parler les gens. Je ne réplique pas, car j'ai appris dans mes voyages au tiers-monde à ne pas faire le difficile. Je sais qu'il faut ingérer seulement 50 grammes de viande par jour pour maintenir le niveau de protéines requis et garder la forme.

Nous sommes fatigués et faibles. Seules les tâches essentielles retiennent notre attention cet après-midi, et même elles nous semblent ardues. Il faut continuellement ajouter des branches à nos paillasses, car elles s'aplatissent et perdent leur isolation après deux nuits. De plus, nous croyions notre réserve de bois de chauffage inépuisable, mais nous nous apercevons vite que la plupart des bûches, trop grosses, sont impossibles à déplacer. Plusieurs autres sont enfouies dans le sol ou sous d'autres bûches et ne peuvent être récupérées non plus. Il faut donc battre le rivage de plus en plus

loin, traînant de la patte, pour trouver le bois qui chauffera l'abri.

C'est l'heure du souper. Nous empalons notre demi-écureuil sur un bâton fourchu et le rôtissons sur le feu. J'installe un récipient d'écorce sous ma moitié afin de récupérer le jus, mais la viande est tellement maigre que rien n'y tombe. Délicieux, ce repas! Je savoure chaque parcelle de viande séchée jusqu'à en croquer les os. Mon morceau est englouti avant que celui de Jacques ne soit cuit. Malheur! Sa viande tombe dans le feu. Irrécupérable! Mais cela ne semble pas trop le déranger. Avait-il dédain de la viande d'écureuil? Si oui, je l'aurais bien gobé, moi, son morceau!

Un calme apaisant règne dans l'abri. La paix! L'air frais! Pour la première fois depuis le début du séjour, je respire la satisfaction d'une sécurité bien méritée. Nous allons peut-être nous en tirer.

Durant la nuit, des cris aigus et plaintifs provenant de mon chapeau me réveillent: ce sont ces pauvres petits bébés écureuils qui supplient

leur chère maman de revenir s'occuper d'eux. J'ai des remords de conscience. Comme si les mouches, le froid et la peur que le feu s'éteigne ne suffisaient pas pour me tenir éveillé…



Comme repas, de l'écureuil rôti sur bâton. Sec comme des os,
mais délicieux en ces circonstances de jeûne forcé.

JOUR 6

Les commandos charbonnés

J’ouvre l’œil. Ma montre indique 7 h 22. Des glaçons pendent du toit! Non, ce ne sont que des morceaux de bois durcis et reluisants à cause du froid. Il me semble que cette nuit a été la plus glacée de toutes, mais le thermomètre me contredit en indiquant un minimum de 5 °C. Mon endurance décroît!

Il a fallu entretenir un feu vif toute la nuit. Une énorme pile de bois a été consumée, une vingtaine de bûches aussi lourdes qu’il est possible de transporter. Ça me déprime, de m’être senti toute la nuit comme un saucisson passant du congélateur à la poêle à frire. Réveil après réveil! Je n’ai pas hâte à la fin d’août. La température baissera sans doute davantage. Je grelotte déjà rien qu’à y penser.

Nous avons maintenant complété le cinquième du périple; cela m’encourage.

Hier soir, j’ai eu une bonne dispute avec Jacques. Il pense que l’on devrait, lors de nos entrevues radiophoniques, faire un peu de spectacle pour accrocher davantage les auditeurs. Par exemple, il voudrait leur demander: « Devinez quelle sorte de gibier on a attrapé? La réponse à la prochaine entrevue.» Il croit que, plus les gens parleront du Surviethon, plus l’Université de la Nature en profitera. Pour ma part, je pense que les propos devraient être plus sérieux, plus scientifiques. Qui a raison? En tout cas, nous sommes tendus comme des cordes de violon. Je ferais mieux de m’éloigner pendant cinq ou six heures. Ça ramènera l’harmonie.

En partant, j’aperçois ma ligne dormante. Toujours rien! N’y a-t-il aucune barbote ou lotte dans ce lac? Bah! Je retourne me coucher. Le manque de sommeil m’enlève le courage d’affronter les mouches et la cueillette. Ce n’est que partie remise.

Je m’ennuie…

Tiens, pourquoi n’essaierions-nous pas d’appeler Jean-Claude? Il était convenu que nous le contacterions après une semaine. Six jours, c’est presque une semaine…

La standardiste d’Alma établit le contact pour nous. Ça fait du bien de lui parler.

— Dis donc, Jean-Claude, y a-t-il eu un impact appréciable dans les médias pour la promotion de l’Université de la Nature?

— Non, pas tellement. Après tout, il n’y a pas si longtemps que vous êtes partis.

— Ah!

Quelle déception! Il me semble, à moi, que cela fait une éternité que nous nous sommes fait larguer ici. Nous lui demandons, Jacques et moi, quelle est la réaction des gens par rapport à notre périple. Jean-Claude se montre évasif à ce sujet. Il sympathise tout de même avec nous au récit de nos

difficultés et nous encourage. Les cinq minutes allouées sont vite passées…

Je m'enfonce dans la jungle boréale avec la ferme intention de ramasser beaucoup de fruits. Je pense à ma conversation avec Jean-Claude et surtout à mon père qui lui avait demandé de me transmettre ses bons souhaits. Tout à coup, des pensées nostalgiques m'envahissent. Ma chère famille!

En marchant vers l'est, je trouve des arbustes bien garnis de fruits. Mais, à mesure que je progresse, les mouches tentent de me décourager de pénétrer dans leur territoire, alors que les amélanchiers abondants m'encouragent à poursuivre ma cueillette. Lequel gagnera la bataille? Comme des commandos charbonnés, les mouches noires cachées sous la mousse humide organisent leur embuscade, préparent leur raid. Je ne peux éviter leur tir et subis la pleine force de l'attaque. J'avance en trébuchant, tandis que des centaines d'avions noirs décollent afin de m'abattre complètement. Ma ténacité les surprend;

je poursuis ma cueillette plus profondément dans leur territoire. Ils déploient d'autres troupes composées de nouvelles recrues. Après deux heures de guerre sanglante, affaibli, je dois battre en retraite. Je me réfugie au fort « boucaneux », touché de plusieurs morsures.

Avec fierté, je montre à Jacques le résultat de mon pillage, soit 1 100 grammes d'amélanchiers. Voilà une quantité intéressante; ce sera notre premier repas raisonnable!

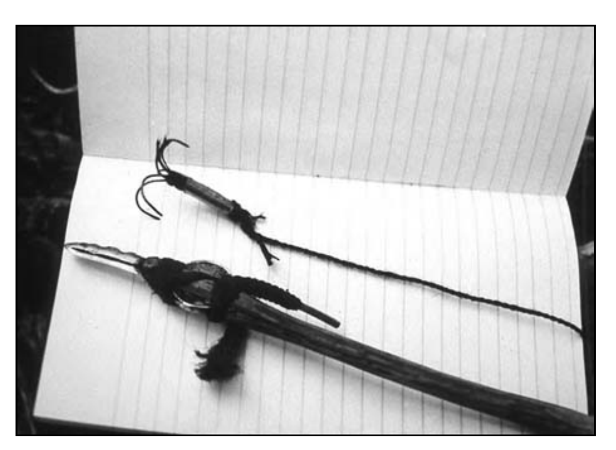
Le ciel se rembrunit, et l'averse qui suit nous force à prendre notre repas dans l'abri. Très vite, le temps s'éclaircit, et nous jouissons d'une embellie rafraîchissante. Ne pouvant guère me promener dans la forêt humide, je décide de pêcher. Je défais une des serrures de la corde ceinturant mon anorak et examine le mince ressort métallique à l'intérieur. En déroulant ce ressort, pourrais-je fabriquer un hameçon plus piquant? Je frotte deux roches métamorphiques ensemble jusqu'à ce que leur surface soit bien lisse. J'aiguise le bout du ressort sur cette surface, je redresse le ressort et le divise

en trois parties en le frappant de façon répétitive entre deux pierres tranchantes. Après avoir affilé deux autres pointes, je les courbe et les fixe à la première à l'aide d'un lacet effiloché. Finalement, une pièce de 10 cents pliée vient ajouter du poids à ma création. J'ai maintenant un grappin.

Mes lacets sont tissés de plusieurs fils minces. J'en tortille quelques-uns ensemble et, après plusieurs heures de patience, je suis l'heureux propriétaire d'une ligne à pêche toute neuve. J'accroche quelques têtards à l'hameçon et file vers la baie pour y lancer l'appât.

Je longe le bord du réservoir vers l'est, cette fois-ci. Devant moi, j'entends le « plouf » d'une grosse grenouille qui plonge, dessinant un joli motif de vagues concentriques. Plus loin, le phénomène se répète. J'imagine une autre paire de cuisses puissantes qui propulsent un corps à l'eau, mais je ne vois toujours rien. Si je marchais plus lentement, à pas feutrés, pour essayer d'en surprendre une troisième? Soudain, j'aperçois un objet inanimé le long d'une bûche flottante. C'est

un petit brochet filiforme! Tout à coup, plouf! Il s'élance vers le large en frappant l'eau de sa queue. Voilà donc le mystère de la grenouille invisible résolu! Des brochets qui se dorent au soleil!



Hameçon formé en repliant une pièce de 10 cents autour de morceaux d'un ressort. Clé aiguisée attachée avec un nœud cabestan constricteur.

Un peu plus loin, je distingue clairement encore deux autres brochets avant qu'ils ne fuient de la même façon. Ma découverte ne surprend pas du tout Jacques. Il dit qu'il a vu les brochets hier et qu'il a même réussi à en toucher un avec une

perche. Sa patience m'impressionne. Il faut absolument trouver une façon de les attraper.

Je m'aperçois que j'ai perdu mon couteau clef lors de mon exploration. Tant pis, j'en fabriquerai un autre; il me reste encore trois clefs.

Mon réservoir à essence est vide; je fais le plein de fruits. Mais mon moteur fonctionne mal à ce genre de pétrole; il voudrait ingurgiter du supercarburant raffiné afin de pétiller d'énergie. Tant pis, mieux vaut rouler avec fracas que de rouiller chez le marchand de ferraille.

***

Jacques m'appelle du bord du lac. Il veut déplacer l'antenne pour lui donner un autre angle. Tant qu'à y être, je suggère de la hisser plus haut, de l'attacher aux cimes des arbres. Mon sport favori, jouer à Tarzan dans des positions précaires, haut dans les airs! Je me suis porté volontaire pour ces acrobaties aériennes puisque ma pratique de l'escalade rend mes gestes plus sûrs que ceux de

Jacques. Il ne faudrait surtout pas que j'aie le vertige! Une chute aurait des conséquences des plus fâcheuses. Aïe! Une branche sèche cède sous mon poids, je reste pendu par les bras. Je me ressaisis, tire en toute hâte sur mes nœuds qui agissent comme poulie afin de tendre l'antenne et dégringole comme un singe jusqu'au sol. Ouf! Je trouve que cette radio prend beaucoup de notre temps et de notre énergie, que l'on pourrait dépenser plus utilement à des activités de survie.

Tiens, pourquoi ne profiterais-je pas de la clarté du jour pour ramasser de l'herbe et l'étendre à sécher? Dans d'autres voyages de survie, j'ai expérimenté avec succès des couvertures tissées de ce genre de végétation. Mais une pluie diluvienne me surprend; ça ne sera pas pour ce soir.

Le toit de notre abri coule comme une passoire. Sous ce robinet, nous goûtons à l'eau sale qui fuit de toutes parts. Jacques, surtout, passe un mauvais quart d'heure: nous avions mis plus d'énergie à imperméabiliser mon côté de l'abri, celui qui subit la force des vents prédominants. Nous nous y

entassons donc tous deux et attendons que l'orage s'atténue. Dès qu'il fera beau, nous améliorerons l'autre côté du toit.

Il est 20 h 33. Le temps est venu pour le méchant et monstrueux chasseur que je suis de dévorer le produit de sa surprenante chasse. Les vulnérables bébés écureuils, encore vivants, entassés dans un tapon d'herbe dans mon chapeau, gémissent encore doucement. Mon cœur de monstre s'attendrit. Ils me font pitié. Je regrette ma chasse, à présent. Pourquoi ai-je arraché ces bêtes insouciantes à leur nid douillet comme un ogre affamé? J'en offre la moitié à Jacques qui refuse poliment. J'envisage de ne pas tuer les pauvres bêtes, de les relâcher dans la nature; je n'en veux plus, de ce repas qui m'attirait tant. Mais je sais fort bien qu'elles vont périr, toutes seules, sans mère… Ce ne serait pas correct de les laisser mourir sans les manger. Il me semble que la nature ne me pardonnerait pas de tuer vainement. De plus, je dois renouveler mes protéines. Je me résigne devant la tâche à accomplir.

J’empale donc le premier écureuil sur une branche. La flamme vive le tue instantanément. Après une minute, sa peau se calcine et noircit. Je l’enlève et, en pliant les pattes de l’animal vers l’arrière, je peux en détacher la vessie. Ensuite, l’animal rôtit lentement sur la braise jusqu’à ce qu’il soit bien sec et je le croque comme une croustille, entier. Je répète cette procédure quatre autres fois. Jacques trouve une excuse pour quitter l’abri. C’est vrai que le spectacle ne doit guère être ragoûtant!

Ensemble, les petits écureuils pesaient environ 250 grammes. Je calcule donc avoir ingéré 150 grammes de viande, c’est-à-dire un quart de livre.

***

De minuscules météorites de pluie heurtent le sol boueux, formant ainsi d’éphémères cratères. Ce temps semble vouloir persister; alors, nous nous résignons à rester confinés à la cabane. Je note qu’en survie il faut accomplir les tâches extérieures lorsque la température est favorable et réserver

celles qui peuvent être complétées dans l'abri pour le mauvais temps. Je constate mes erreurs; j'ai aiguisé ma boucle de ceinture, fabriqué des hameçons et des paniers, tissé de la corde, tout cela au soleil. Nous aurions plutôt dû améliorer l'abri pendant qu'il faisait beau, faire une réserve de fruits et collecter des matériaux pour assouplir les lits.



Jacques tient dans ses mains le repas du soir. Le mal à l'âme, je me résigne devant la triste tâche à accomplir.

Il est 2 h 22 du matin. Je me réveille en sursaut. Il pleut à boire debout! Le feu est éteint! Non, un peu de braise persiste. Heureusement! Je me place

au-dessus des quelques tisons qui restent pour les sauver. Avec beaucoup d'écorce fine que nous avions gardée au sec, nous réussissons de peine et de misère à ranimer le feu. Nous nous jurons bien que, dorénavant, nous dormirons à tour de rôle lorsqu'il pleuvra. Je me recouche; Jacques offre de monter la garde le premier. Deux heures plus tard, c'est mon tour. Je fixe sereinement le soleil qui brûle au centre de l'abri. Ses rayons poursuivent les quelques gouttes d'eau qui le traversent et les assèchent avant qu'elles ne m'atteignent. Je ne peux m'empêcher d'apprécier ce moment intensément chaleureux. Comment se fait-il que les arbres naissent et meurent pour donner du bois qui brûle et qui dégage la chaleur nécessaire à ma survie? D'où vient l'intelligence qui m'a permis de discerner parmi toutes les branches de cette sombre forêt celles que je pouvais frotter ensemble pour miraculeusement produire ce feu? Quel phénomène incompréhensible dirige cette nature à la fois si dure et si douce? La pluie tape contre l'abri, créant un rythme saccadé, comme si elle voulait me télégraphier la réponse.

JOUR 7

Les griffes du froid

Un autre écureuil rôde autour du campement, ce matin. Le père, peut-être? Mes trappes sont inefficaces. Tant mieux, j'ai perdu le goût du carnage.

La pluie a martelé notre abri jusqu'aux premières lueurs de l'aurore. Cependant, les griffes du froid étaient moins aiguisées qu'à l'ordinaire. J'ai profité d'un sommeil profond et réparateur après mon tour de garde, probablement parce que Jacques maintenait le feu constant. Mon moral est à la hausse, mais il ne semble pas en être de même pour mon compagnon qui a l'impression d'avoir les os remplis d'eau et de peser 400 livres.

Je gobe autant de fruits que je le peux pour déjeuner. Les amélanchiers perdent leur attrait

quand on n’avale rien d’autre, jour après jour. J’en suis déjà fatigué. Mon organisme crie pour de la nourriture plus fortifiante.

Tout en sifflotant, je pars vérifier ma ligne à pêche. Encore rien!

Je commence donc à bâtir un mur devant l’ouverture de l’abri pour couper le vent qui harcèle Jacques. Ses rhumatismes le font souffrir. Les branches vertes de son lit, imprégnées de sève, dégagent trop d’humidité. Je commence à douter fortement de la valeur de cette technique qui est pourtant recommandée dans tous les livres de survie. J’ai l’impression que nous dormirions beaucoup plus à l’aise sur n’importe quoi de sec, même si la surface est plus dure. Je lui suggère de ramasser de l’herbe sèche pour l’empiler sur les branches de conifères de son lit, comme je l’ai fait pour le mien.

Les jours passent et se ressemblent. Nous travaillons à améliorer l’abri, traînons du bois de chauffage, essayons en vain d’établir la

communication radio, voyons à notre ligne dormante, cueillons des fruits et nous lamentons sur nos piqûres.

Malgré tout, je me sens assez bien, sauf que mon nez est un peu meurtri. Quelle malchance, que cette bûche ait glissé pour m'atteindre en plein sur le pif! Ce qui me console, c'est que j'ai moins envie de gratter la piqûre de taon qui m'a démangé pendant une journée et demie.

Mauvaise cueillette aujourd'hui. Pas un seul fruit! Après avoir inutilement crapahuté comme un soldat pendant une heure, je débouche sur le bord du réservoir. J'enlève mes bottes pour me balader pieds nus sur la longue plage de sable fin et chaud. Je glisse les pieds à l'eau; les douces vagues caressent mes mollets, tandis qu'une percée de soleil colore l'horizon. À un autre moment, la situation aurait été paradisiaque. Si seulement je ne me sentais pas si faible!

Soudain, des bancs de minuscules poissons sautillent devant moi. Une véritable pisciculture!

Des sardines pour souper? Non; à toute allure, ils s'enfuient devant moi. Excité, j'échappe mes bottes que je traînais sur l'épaule. Zut! Il faudra plusieurs heures pour les sécher.

J'arrive au campement bredouille et démoralisé. Trois heures de précieuse énergie gaspillées! Encore une fois, Jacques est en train d'essayer d'établir la communication radio. Serait-ce une forme de divertissement pour lui? En tout cas, sa journée s'est avérée plus profitable que la mienne; son panier contient 425 grammes d'amélanchiers. Presque deux tasses chacun!

Un soleil de plomb me tape sur la tête. Je constate qu'une boule dure s'est développée sous mon oreille droite, probablement un ganglion enflammé. J'espère que je ne souffrirai pas d'une infection. Ce serait tellement facile de passer des examens si j'étais en ville! Cela me fait réfléchir au tiers-monde où, souvent, les soins médicaux ne sont pas accessibles.

***

Me voici au milieu de nulle part, sept jours plus tard. Je m’ennuie. Devant moi, la mer. Ah! Si je pouvais voguer librement! Le vent me fouetterait le visage, balaierait mes cheveux. La pêche, l’exploration, l’aventure. Les sirènes! L’envie de me fabriquer un radeau me ronge. Est-ce que je rêve en couleur?

Qui ne risque rien n’a rien! J’enlève mon pantalon et j’entre dans l’eau jusqu’à la taille. De peine et de misère, je manœuvre quatre grosses bûches et je les place côte à côte. À l’aide de mes lacets et de ma ceinture, j’essaie de les attacher ensemble, mais il me manque un bout de corde. Puisque je n’ai pas envie d’attendre Jacques pour lui quêter ses lacets, je me laisse tenter par la corde qui tient l’antenne de radio en place. C’est triché? Bah! J’en coupe deux mètres en me disant que je la remplacerai dès que les bottes de mon compagnon me tomberont sous la main. Un dernier nœud coulant, et le majestueux navire est prêt à affronter n’importe quelle intempérie.



Le capitaine Haddock sur son navire.
Saperlipopette!
Tonnerre de Brest! Cette coquille de noix
n'avance pas!

Ce radeau me rappelle le héros de mon enfance… Le fier et expérimenté capitaine

Haddock grimpe à tribord et tient la barre. Saperlipopette! Tonnerre de Brest! Mettez du mazout dans cette barque! Cette coquille de noix n’avance pas!

Même en sollicitant tous les bras disponibles, le ridicule radeau n’avance que si une perche pousse le fond avec force. De plus, les passagers se plaignent; ils trouvent les sièges inconfortables, et l’eau leur monte jusqu’au nombril. Par le hublot, on constate qu’on s’éloigne du bord. Capitaine! Il faut maintenant pagayer avec la perche! À seulement 0,0001 nœud, le vent a vite fait de repousser la frêle embarcation sur le rivage. Échoué! À peine à 100 mètres du campement! Je m’y réfugie, désolé de ma piètre performance.

En retournant au camp, je trouve un peu de mousse de caribou. Une fois rôtie sur le feu, elle brunit et devient croustillante. Broyée et mélangée aux fruits, elle enrichit notre régime alimentaire. Mais quel goût affreux! Tant pis.



*La mousse de caribou (*Cladina spp.*), une autre plante comestible, mais pas mangeable, qui goûte le champignon séché mélangé à de la farine crue.*

Les délicates galettes au gruau traînent toujours dans la poche de mon anorak. Elles s'émiettent de plus en plus. Hier et avant-hier, j'ai goûté aux morceaux qui tombaient de l'emballage. Je ne peux plus sentir leur présence dans ma poche. Surtout, je ne peux supporter qu'elles s'égrainent ainsi. Pendant une heure, assis au bord de l'eau, je les suce jusqu'à ce qu'elles fondent dans ma bouche. Je songe à mes deux petites amies qui les ont

préparées en leur transmettant des ondes d'amour et de reconnaissance. Délicieuses, vos galettes!

Plus tard, Jacques m'avoue avoir mangé les siennes, lui aussi. Nous en dégusterions volontiers quelques douzaines chacun!

Ma sieste est interrompue par Jacques qui revient du bord de l'eau excité.

— J'ai presque attrapé un brochet!
— Bien voyons donc, comment t'as fait?
— J'ai attaché mon lacet au bout d'une longue perche, puis, en avançant bien lentement, j'ai réussi à lui mettre le collet autour du corps. Le problème, c'est que le lacet flotte sur l'eau et ne garde pas une position fixe.
— Ça n'a presque pas de bon sens. T'es donc bien patient!
— Surtout que les mouches sont agaçantes, quand on ne bouge pas.
— Est-ce que c'était un gros brochet?
— Pas tellement, peut-être 30 centimètres de long.

— Si je te faisais une corde plus raide, est-ce que ça aiderait?

— On pourrait toujours l'essayer.

Quelques brins d'écorce de tilleul, de cèdre, d'orme ou de frêne feraient bien mon affaire, mais je ne trouve aucun de ces arbres. Je me contente donc de brins d'écorce de saule, que je tortille ensemble. J'obtiens une cordelette raisonnablement solide, mais, malheureusement, elle ne garde pas sa forme plus qu'un lacet. Alors, j'essaie de la raidir en l'enduisant de gomme d'épinette fondue. Mais, en apercevant le fil de la trappe à écureuil, je me décourage.

— Tiens, Jacques, pourquoi ne prendrait-on pas ce collet en fil de métal?

— Ce serait tricher!

— Bon, d'accord, mais attrapons-en un pour voir si ça fonctionne et, ensuite, j'essaierai de trouver une autre solution.

— On verra.

En fin de journée, nous réussissons finalement à établir une communication de qualité avec la radio. C’est la première fois que nous pouvons livrer des messages et des commentaires intéressants. Lors de la conversation, Jacques a même pu glisser une pensée du jour : « Sans rien pour comparer, tout serait beaucoup plus facile, car notre vie n’est qu’une longue comparaison.» Une obscurité maternelle couche le jour et nous accompagne à nos lits pour nous border…

JOUR 8

La pêche aux diamants

— Jacques, changerais-tu de chapeau avec moi pour aujourd'hui?

— Hein! Es-tu fou?

— Bien non, passe-moi ta casquette!

— Pour quoi faire?

— Je veux aller à la pêche.

— Es-tu fou?

— C'est parce que j'ai vu des *menés* hier et je pense pouvoir en attraper avec ta casquette trouée.

— Ah! Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt? Tiens!

8 h 33. Une autre belle entrevue radiophonique avec CJMT commence bien cette matinée ensoleillée. Je songe tous les jours aux propos philosophiques et aux réflexions sur l'environnement que je peux partager avec les gens

lors de ces entretiens. Tant de citadins n'ont jamais eu la chance de se nourrir le cœur et l'esprit de la nature! Même ici, dans la misère noire, je bénéficie quotidiennement des enseignements intensifs que m'offre mon professeur, dame Nature. Quand je philosophe, je lui sers tout simplement de porte-parole.

Après une nuit pénible, l'espoir d'avoir contribué à la promotion de la cause de l'environnement qui me tient tant à cœur me remonte le moral. Mes bottes humides n'ont que peu protégé mes pieds du froid; le mercure est descendu à 5 °C, cette nuit. Les branchages, sous la mince couche d'herbe qui recouvre mon lit, m'ont meurtri les côtes. Il faut absolument que je rafraîchisse mon matelas aujourd'hui.

Jacques n'a pas mieux dormi que moi; l'humidité lui ronge les articulations. La proximité du lac, avec ses brumes du soir et ce petit vent qui souffle continuellement, ajoute probablement à la densité atmosphérique.



La casquette trouée de Jacques m'a donné l'idée de m'en servir comme filet à pêche pour tenter d'attraper quelques minuscules menés.

Nous avons déjà plus du quart de notre périple derrière nous. C'est encourageant. Les

modifications que nous avons apportées à l'antenne s'avèrent très efficaces. Les communications établies sont d'excellente qualité. Jacques n'a parlé que quelques instants à Yves Hébert, ce matin, pour ensuite me passer la parole. Demain matin, c'est lui qui parlera plus longtemps, et ainsi de suite.

Ce que je donnerais pour avoir la chance de m'enfoncer dans un bon lit douillet recouvert d'un édredon duveteux! Je devrai me contenter d'une couverture grotesque. Depuis avant-hier, je mets de l'herbe à sécher; ça devrait suffire comme matériel brut. Maintenant, il ne manque qu'un peu de corde. Des racines de conifères, surtout de mélèze ou d'épinette noire, feraient l'affaire; lorsqu'elles sont mouillées, elles deviennent très flexibles.

Comme on ne trouve pas de mélèzes par ici, je me contenterai d'épinettes. L'arbre que je cherche doit avoir environ 10 centimètres de diamètre et ne doit être entouré que de mousse. Sinon, les racines s'entremêlent avec celles des autres arbres et sont quasiment impossibles à déterrer. Je trouve

finalement ce dont j'ai besoin sur le bord d'un marécage. En arrachant les racines, je dérange des centaines de mouches qui se font un plaisir de me dévorer vivant. Vite! Retour au refuge!

Je m'empresse de fendre les plus grosses racines en deux, chose facile quand on connaît le truc: il s'agit de plier la partie la plus épaisse de la racine fendue vers l'extérieur. Quand les racines sont trop courtes, j'utilise un nœud d'écoute pour en joindre deux bouts. Ce nœud est important dans ce cas-ci, car les racines se cassent si elles sont pliées dans une direction opposée à l'écorce. En peu de temps, plusieurs bouts de corde pendent à mon cou.

Je place les brins d'herbe de façon à ce qu'ils se chevauchent et s'imbriquent pour en faire une botte de 10 centimètres de diamètre et de 1,5 mètre de long. Tous les 30 centimètres, j'entoure la gerbe ainsi obtenue de racines d'épinette que je serre à l'aide d'un nœud de cabestan. Après deux heures, six de ces rouleaux d'herbe reposent sur le sol. Je les noue tous ensemble et je fais un pas en arrière

pour admirer mon chef-d'œuvre. Cette couverture éléphantesque doit peser au moins 20 kg! J'ai hâte d'affronter la fraîcheur de la nuit avec ce bouclier impressionnant.

J'explique la technique à Jacques, l'incitant à m'imiter. Mais il n'a pas l'air de trouver que le jeu en vaut la chandelle…

***

Le besoin de déféquer se fait sentir pour la troisième fois depuis le début du mois. Me voilà donc à la recherche d'un site adéquat, loin du campement, mais tout de même assez près du lac pour que le vent éloigne les mouches. En temps normal, je ne ferais jamais mes besoins à moins de 50 pas du bord de l'eau, question de pollution. Mais, ici, je dois faire abstraction de ce principe. Pliant un bouleau du diamètre de mon poignet jusqu'au sol, je m'assois dessus. Voilà un bon siège de toilette! J'attrape une branche d'aulne par la base et glisse la main jusqu'au bout, arrachant ainsi

une bonne poignée de feuilles qui servira de papier de toilette.

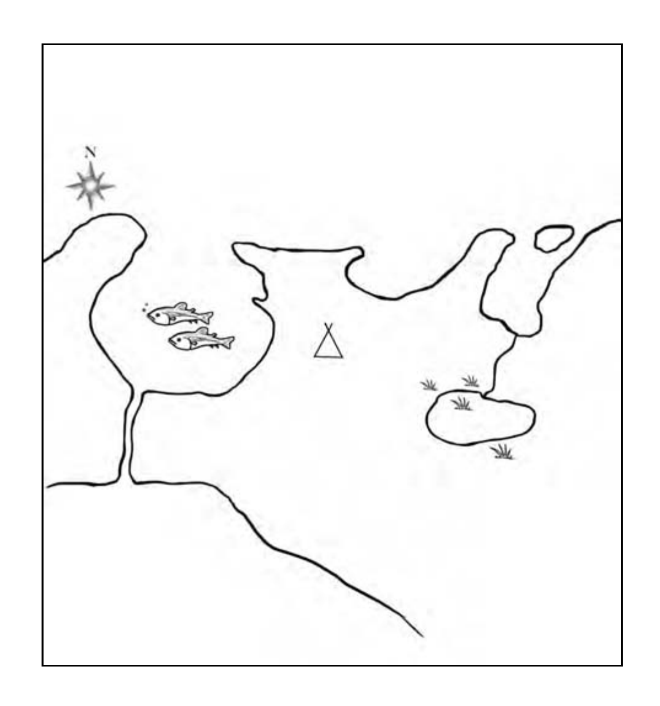
De retour au campement, Jacques m'adresse la parole:

— D'où t'arrives?
— Je viens juste d'aller faire un beau caca.
— Tu as été couler un bronze!
— Comment ça, « couler un bronze »?
— Tu n'as jamais entendu cette expression? Couler un bronze, tu sais, faire une petite statue brune!
— Ça, c'en est une bonne!
— C'est curieux, tu trouves pas? Moi, je n'ai même pas encore été couler un bronze depuis que je suis arrivé.
— C'est vrai que ça n'a presque pas de bon sens. Tu dois dépenser tout ce que tu manges sans exception. En passant, as-tu vu Legros? Il commence à rougir un peu.
— Oui, j'ai remarqué ça.

C’est vrai. Le gros bleuet du plant situé juste à l’entrée de notre sentier commence à rougir. Je trouve extraordinaire d’avoir la chance d’être témoin de cette transition. Nous nous mettons d’accord, Jacques et moi, pour protéger cette talle; elle sera notre «indice de mûrissage» des bleuets. Quatre bons vivants habitent le plant privilégié : Legros, Lepetit, Lesjumeaux et Letoutcroche. Cela fait déjà trois jours que je les apprivoise. Ils sont en train de devenir mes amis. Le soleil d’aujourd’hui sera bon pour eux.

Comme deux pionniers sur une terre nouvelle, nous commençons à faire «nôtre» ce territoire. Nous avons beaucoup exploré! Je griffonne une carte imprécise sur un bout de papier.

J’ai rêvé au capitaine Haddock et à mon radeau, cette nuit. S’il n’avançait pas, c’est que j’avais choisi des bûches avec des racines qui traînaient dans l’eau. Quelle différence ça ferait, une hache ou une sciotte!



Mille millions de mille sabords! Un vrai capitaine ne se laisserait pas abattre après avoir échoué une seule fois! Je fabriquerai un autre radeau; sans racines, cette fois. Comme les bancs de petits poissons d'hier frayent de l'autre côté de l'île, avec une embarcation, je ne serai pas obligé de contourner la grande baie à pied.

Je me mets au travail. Dans l'eau jusqu'à la poitrine, je place cinq bûches côte à côte et je les

attache ensemble. Manquant de force, je progresse lentement. Je n'en reviens tout simplement pas du temps que je prends pour effectuer les moindres tâches.

Malgré tout, me voilà en train de voguer doucement vers l'île. Je hisse mon anorak, qui me sert de voile, et je laisse le vent me propulser un peu, en admirant notre abri du large. Comme il est primitif!

Ma rêverie est subitement interrompue par le radeau qui se tord sur le côté. En me laissant dériver jusqu'au bord, je le renforce tant bien que mal en y fixant une perche en diagonale. Encore une fois, je largue les amarres, « avironnant » avec une longue perche rugueuse qui pèse une tonne. Conclusion? Je dépense beaucoup plus d'énergie que si je marchais sur le rivage.

Têtu, je gaspille mes forces à pagayer jusqu'à l'île. Le pire est que je n'y découvre rien d'intéressant, sauf quelques canneberges sauvages de l'an dernier. Un dernier coup de cœur, et je

fends l'eau jusqu'à la terre ferme pour enfin y abandonner le radeau.

Plus loin vers l'est, je rejoins l'endroit où les alevins surpris hier sautillent toujours, faisant briller l'eau comme autant de diamants. Plusieurs nagent nonchalamment autour d'un gigantesque tronc d'arbre pourri, sans doute déraciné lors d'une violente tempête. Dix mètres plus loin, un banc de sable s'avance vers le large. Si je pouvais bloquer l'ouverture entre le tronc d'arbre et le banc de sable, je les encerclerais. Mmmm! Une bonne bouillabaisse pour souper!

À l'aide de gros rondins, en empruntant un grand détour pour ne pas effrayer les petits poissons, je commence à cerner l'enclos. Mais, bien avant d'avoir terminé, je les effraie et ils s'enfuient…

Il ne faut pas se décourager. Je continue de bloquer la mare, y laissant seulement une ouverture d'un mètre. Je place une bûche tout près afin de pouvoir fermer cette porte rapidement. Ensuite, je

pose une autre longue bûche en diagonale pour diriger les poissons vers la brèche.

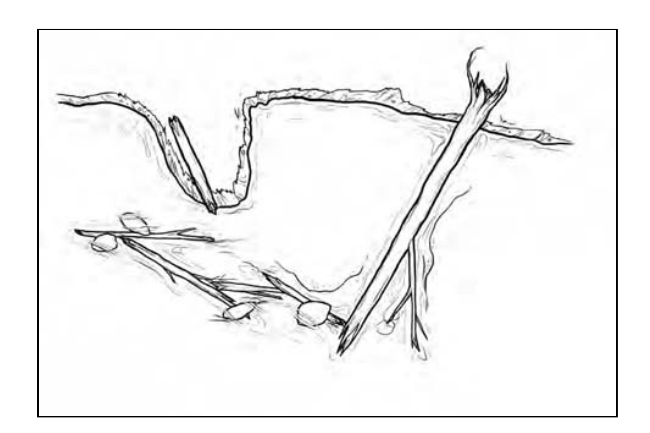
Comme c'est essoufflant, de traîner ces troncs d'arbre! Surtout que le soleil me darde de ses rayons éblouissants, sapant toute mon énergie! De plus, je dois choisir des bûches pourries qui sont plus lourdes, sans quoi elles flotteraient et n'empêcheraient aucunement les poissons de passer.

Maintenant, je m'empresse de me rendre en forêt pour y briser deux longues branches d'aulne feuillues. Avec Celles-ci, j'avance dans l'eau à 50 mètres du piège. Je frappe l'eau avec les branches en marchant rapidement vers l'entonnoir. Des milliers de petits poissons nagent à toute allure devant moi. Ils entrent dans le piège!

Vite, je bondis sur la bûche que j'avais préparée et bloque l'entrée, les empêchant de sortir. Je saute à l'intérieur de la mare et, avec la casquette de Jacques, je cours de part et d'autre en essayant de capturer quelques poissons. Malheur!

Ils ont découvert un petit trou sous une bûche tordue et ils s'échappent! Vite! Je plonge la casquette à l'endroit critique, mais ils se détournent vers un autre trou minuscule. Je change en vain la casquette de place. Ils se sont tous échappés…

Je dois réviser mon plan. Premièrement, je calfeutre les trous avec des pièces de bois pourri et du sable. Ensuite, je m'assure que toutes les bûches sont bien collées au fond en les chargeant de lourdes pierres. Après une heure de ce travail éreintant, mon barrage est terminé.



Je recommence le truc de frapper l'eau avec les branches, en partant plus loin que la première fois.

Je réussis encore une fois à emprisonner des milliers de petits poissons dans mon enclos. Mais qu'il est donc difficile de boucher tous les trous! Comment font-ils, ces minuscules poissons, pour encore réussir à s'échapper? Merde! Ils s'enfilent tous dans un seul petit orifice! Vivement, je passe la casquette devant eux. Réussi! Je cours vider la casquette de poissons sur la plage et retourne en vitesse pour en attraper d'autres. Mais c'est trop tard, ils ont disparu comme par magie.

Sur la plage, une centaine de poissons longs de deux centimètres sautillent et voltigent. Je les ramasse. Il y en a environ une tasse. Trop fatigué pour attendre que l'eau se calme, je rentre au camp. Je reviendrai demain.

***

La balance indique 175 grammes de poissons. C'est un résultat décevant, après cinq heures de travail acharné.

Devant l'impossibilité d'évider ces poissons presque embryonnaires, je me résigne à les manger entiers. Je pourrais les éparpiller sur une bûche et les laisser sécher au soleil, comme on le fait au Guatemala, mais il faudrait attendre. Mieux vaut les faire bouillir dans la vieille canne rouillée que Jacques a trouvée. J'attise le feu et, bientôt, le tout mijote. Mmmm! Une bonne soupe au poisson! Mais une écume grisâtre se forme sur mon potage. Ce n'est pas tellement ragoûtant. On dirait que les entrailles sortent et montent à la surface. Jacques refuse d'avaler cet affreux bouillon. Moi, j'attends que ça refroidisse pour goûter un peu au jus. Écœurant! Dégueulasse! De l'eau de vaisselle! Non, pire que ça! Le cœur me lève. Beurk!

Je jette le jus, ayant peur de m'empoisonner avec la rouille. J'étends quand même les poissons à sécher sur un morceau d'écorce de bouleau, formant une espèce de pâte grise. Je me dis qu'une fois bien sèche elle sera peut-être mangeable. Mais j'ai trop faim. À peine tiède, j'avale cette espèce de nourriture pour chat avec entrain.

***

Je reviens de la cueillette avec 450 grammes d'amélanchiers et les lèvres enflées comme si j'avais reçu un coup de poing. Maudites mouches! Le derrière de ma jambe gauche me démange énormément. En comptant les 73 piqûres qui s'y trouvent, je découvre un trou minuscule derrière le genou de mon pantalon, brûlé par un tison pendant que je dormais. Un si petit trou, être la cause d'un si grand mal!

Après avoir consommé ma ration de fruits, je décide de tenter une dernière pêche avant de me coucher. Je n'attrape encore que des piqûres. Dommage que les bibittes ne soient pas comestibles!

Jacques s'allonge sur son lit et s'apprête à se coucher. Il sort son dictaphone et raconte sa journée:

Ce matin, j'ai cueilli des amélanchiers pendant une heure, je dois en avoir environ 200 grammes. J'ai pêché beaucoup cet après-midi. J'essayais

d'accrocher les brochets avec le grappin d'André-François. J'en ai vu trois gros d'environ un kilo. Je n'ai pas été capable de les prendre, il y avait trop de pitounes. J'en ai manqué un gros parce que j'étais trop pressé. Au repos, mon pouls est à 80.

Il est écrit dans la Bible que Dieu se reposa le septième jour. Le huitième jour, Jacques coula son bronze à 19 h 45. Il mesurait 12 pouces et il était bleu.

Je me tords de rire en entendant la dernière phrase de Jacques. Il est tellement rigolo, parfois. Je suis bien fier qu'il soit là, mon compagnon d'aventure. Nous piquons une longue jasette avant de nous endormir.

JOUR 9

Les manches sur la tête

Voyons! Ai-je la berlue? Je jurerais qu'un noble chef indien me supplie de le suivre. Maquillé de ses peintures de guerre et coiffé d'un long chapeau de plumes, il emprunte un sentier derrière le campement en trottinant d'un air mystérieux. La curiosité l'emporte et je le suis pendant des heures, sans jamais être tout à fait capable de le rattraper. Tout à coup, la forêt s'éclaircit et je vois des maisons, un village complet. L'Indien me dit de l'attendre… Pendant ce temps, quelques individus me reconnaissent et me posent des questions. J'essaie de leur expliquer pourquoi je ne suis pas en forêt, mais ils ne comprennent pas. Bientôt, des journalistes arrivent en criant. Je veux me sauver, mais il est trop tard. Je me fais accuser d'escroquerie, d'avoir monté un Surviethon imaginaire. Après que le scandale a fait la une des

journaux, les gens me pointent du doigt et rient de moi. Une foule s'ameute. Les gens veulent ma peau! Ils m'attrapent et m'attachent à un poteau. Ils vont me brûler vif! Les flammes grimpent sur moi! Aïe!

Je me réveille en sursaut! Ouf! Ce n'est qu'un affreux cauchemar, mais j'ai eu chaud. C'est vrai que le feu chauffe fort…

Ce rêve est sans doute le reflet de mes soucis réels. La porte de sortie de ce pénitencier s'ouvre seulement avec un malheur quelconque. Et, si nous essayons de nous esquiver par la fenêtre ouverte, le ridicule nous attend. Il ne nous reste donc qu'un seul choix: subir nos 31 jours de travaux forcés.

Comme mince consolation, ce matin, je peux célébrer le fait que j'ai battu mon propre record de survie volontaire.

Il est 6 h 48. De gros nuages menaçants jouent à cache-cache avec le soleil moqueur. Pendant quelque temps, le soleil gagne la plupart des parties. Les nuages se fâchent, l'acculent dans un

coin et le recouvrent comme des brutes. Père tonnerre les gronde et ils se mettent à pleurer de grosses larmes.

Cette pluie n’est pas la bienvenue. Le bois de chauffage n’est pas rentré, nos lits sont plats comme des galettes et notre garde-manger est vide. L’énergie se fait de plus en plus rare. Mon pouls au repos bat à seulement 45 pulsations par minute.

La paresse me séduit et me garde au lit. Je m’étire pour réorganiser les roches sur le bord du feu, car elles sortent trop du sol et empêchent la chaleur de nous atteindre. Je veux me lever, mais la paresse m’embrasse encore; je ne peux lui résister. Finalement contentée, elle me laisse me lever pour aller cueillir quelques gadelles qui poussent à proximité du campement. Elles ne s’amoncellent pas aussi vite que les amélanchiers, mais leur goût sûr me plaît tant!

En allant à la selle, aujourd’hui, des crampes très douloureuses me serrent le ventre. Constipé! C’est curieux, j’aurais cru qu’une diète de fruits

aurait produit l’effet contraire. Je ne comprends pas comment nous pouvons déféquer autant en mangeant si peu.

Profitant d’une éclaircie, je pars à la pêche, grappin en main. J’arrive au bord de la baie un peu trop brusquement. Plouf! Ce qu’il faut être patient juste pour le voir, l’insaisissable brochet! Je ralentis donc, jusqu’à ce que j’en aperçoive un, immobile derrière une bille de bois. Mes pieds glissent doucement, tâtant légèrement le sol. Je ne dois pas bouger de plus d’un centimètre à la fois. Avec une extrême délicatesse, je manœuvre la perche, introduisant le grappin dans l’eau à deux mètres du poisson. Plus que lentement, j’approche le grappin de la cible. Plusieurs mouches me mordent autour des yeux, mais je n’ose bouger. Cinq minutes s’écoulent. Beau travail! Le grappin se trouve maintenant juste sous le poisson. La ligne lui touche le côté. D’un coup sec, je tire!

Le poisson est projeté dans les airs. Mais le grappin n’est pas assez aiguisé, le bout plie sans piquer. Zut de zut!

J’erre pendant trois quarts d’heure à scruter les billes de bois avant d’apercevoir un autre brochet. Je recommence le patient exercice. Encore un échec. Une autre demi-heure s’écoule avant que j’en repère un troisième. Échec, toujours l’échec. Je démissionne. Comme c’est frustrant de voir tous ces poissons immobiles, à notre portée, sans être capable de les capturer! Je me jure bien qu’après le voyage j’aurai toujours un vrai hameçon dans mon portefeuille.

Les fruits eux, au moins, ne bougent pas. J’en cueille 350 grammes en retournant au campement. Jacques, lui, en a ramassé 850 grammes. Voilà qui est raisonnable!

***

Je rejoins Jacques au bord de l’eau. Il se lave les pieds et les frotte vigoureusement :

— Comment ça va, Jacques?
— C’est la première fois, depuis que je suis ici, que j’enlève mes chaussures et mes bas. Ça fait du

bien; j'avais les orteils engourdis.

— Moi, mes bas sont tellement ratatinés qu'ils ne sont plus dignes de ce nom. Je vais peut-être essayer de les laver, demain, s'il fait soleil.

— Sans savon?

— Anciennement, on faisait du savon avec de la graisse et de la cendre de bois. Je vais essayer avec de la cendre de bois tout court. Je vais aussi essayer avec une plante qu'il y a là-bas, qui contient du «silica[7] ».

— Écoute, j'entends un avion.

En effet, un petit appareil passe au loin, probablement en direction de Sept-Îles. Le soir, on aurait peut-être pu nous repérer, mais, le jour, aucune chance. Et si c'eût été le soir, il aurait fallu trois feux en triangle pour attirer l'attention. Les livres de survie décrivent souvent cette technique. Il faut préparer les 3 feux dans une éclaircie, à 50 mètres de distance l'un de l'autre, et courir les allumer lorsqu'on entend un avion. Complètement ridicule! Jamais on n'aurait le temps! Supposons que je me mette à courir comme un fou immédiatement en entendant l'avion. Je calcule 15

secondes pour rejoindre mon feu et allumer un morceau d'écorce de bouleau. Un autre 30 secondes pour me rendre au premier feu, 15 secondes pour l'allumer. De même pour les deux autres feux. Ensuite, il faut additionner au moins une minute avant qu'ils ne dégagent assez de fumée pour attirer l'attention. Ça fait en tout trois minutes et demie. Il y a longtemps que l'avion serait hors de vue!

Je me souviens même avoir lu quelque part qu'on pouvait signaler sa présence en faisant flotter plusieurs bûches attachées en triangle. On recommandait aussi de leur enlever l'écorce pour les rendre plus visibles. J'aimerais bien le voir, l'auteur de ce texte, dans la condition où je me trouve, en train de dépenser son énergie de cette façon. J'en ai marre de tous ces conseils stupides!

Pour être réaliste, il est fort probable que le signal que je pourrais faire à temps serait de prendre une grosse brassée de branches de sapin de mon lit et de la jeter sur le feu déjà allumé. Cela dégagerait rapidement de la fumée en quantité

suffisante. De plus, cette technique ne gaspille aucune énergie, puisque les branches sont déjà ramassées. Il est aussi possible que ça vaille la peine d'installer un énorme feu prêt à être allumé, sur le bord du lac, composé uniquement d'une imposante quantité d'écorce de bouleau recouverte d'un gigantesque cône de branches d'épinette. Un jour, je demanderai au ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche de me donner la permission de faire de la recherche scientifique à ce sujet. J'irais camper dans une région sauvage et j'essaierais d'arrêter les avions. J'adorerais ce genre d'expérience!

***

Voilà que le temps se gâte. Nous nous empressons d'aller casser des branches de sapin et d'épinette pour rafraîchir nos lits. Prévoyants, nous ramassons du bois sec et un peu d'écorce.

Sur le lac, le vent forme d'énormes vagues. On dirait de gros moutons blancs qui dansent sur un pâturage bleu. Pour la première fois, le vent berger

mène paître le troupeau vers le sud-ouest. Amènera-t-il un changement majeur de température?

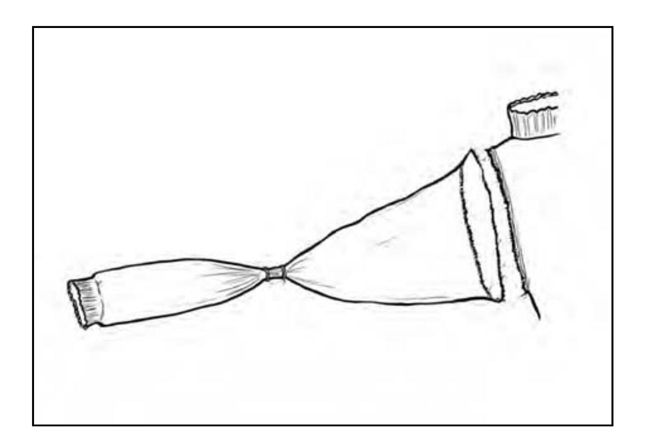
Nous avons à peine le temps de nous rendre à l'abri. Quel déluge! Un éclair fouette les moutons, tandis que le tonnerre aboie fortement. Ils bondissent devant le berger enragé.

Je suis hypnotisé par la puissance de l'énergie qui m'écrase. Je pense à Lepetit et Letoutcroche. Vont-ils supporter l'orage? Si oui, ils pousseront plus vite! Le cycle de l'eau à l'œuvre! Je le comprends mieux, maintenant que je l'observe de si près. C'est autre chose que les cours théoriques que je suivais à la petite école.

Il pleut de plus belle. Le bêlement de l'orage s'amplifie! J'ai froid. Si au moins j'avais une tuque. J'examine mon pauvre chandail. Tiens, si je me faisais une tuque à partir des manches? En théorie, je devrais avoir plus chaud avec ce tissu sur la tête que sur les bras. Lorsqu'il fait froid, l'organisme humain distribue a priori le sang chaud

au cerveau. Donc, en me protégeant mieux la tête, ce sang chaud devient disponible pour réchauffer le reste du corps, incluant les bras et les pieds.

En mesurant les manches, je constate que, pour fabriquer ma tuque, il ne faut que la partie de tissu allant de l'épaule au coude. Les avant-bras pourraient peut-être servir comme deuxième paire de bas. Cet avantage me décide et je commence à découdre les manches. Je conserve le fil, avec lequel je resserre la manche au coude à deux endroits séparés de un centimètre. Je coupe ensuite la manche en deux.



Le résultat me plaît beaucoup. J’ai une tuque doublée et, quand il fera sec, j’ajouterai de la mousse séchée entre les deux parois comme isolation additionnelle. Ensuite, je remplace mes deux gros bas souillés par mes nouveaux petits bas verts. Formidable!

Tant qu’à y être, j’en profite pour réparer le trou dans mon pantalon. La gomme d’épinette mâchée que j’avais mise dessus hier n’a pas résisté. Pour coudre le tissu, il faut que je le perfore avec le clou afin d’y introduire le fil. Je donnerais cher pour une simple aiguille.

Il pleut toujours; nous sommes entassés dans l’abri comme deux pommes dans un minuscule panier. Le moral tient bon; les relations entre Jacques et moi sont harmonieuses. Je n’aurais pas pu mieux choisir mon compagnon. Par contre, je m’ennuie. Jacques, lui, semble s’accommoder sans problème de ce temps de repos et de réflexion. Je ne sais pas comment il fait. Moi, il faut que je m’active! Mais que faire?

Un grappin plus solide rendrait peut-être la pêche plus fructueuse. L'anneau du porte-clefs fera l'affaire; j'en casse deux bouts en demi-cercle. Une fois ces deux bouts patiemment aiguisés, je frotte aussi le clou et l'écrase en le frappant entre deux roches. Par mégarde, je heurte la pointe et il faut encore 45 minutes pour l'aiguiser à nouveau. J'attache le tout ensemble à l'aide d'un mince morceau de laine que j'ai récupéré de la manche de mon chandail. Ce grappin ne pliera sûrement pas! J'ai hâte de manger quelques gros poissons pour refaire mes forces.

Pour la première fois, je ressens la faim d'une façon aiguë. Jusqu'à maintenant, le manque de nourriture me rendait las et faible, mais ne me faisait pas souffrir. Maintenant, c'est vraiment la faim et ma ration de fruits est épuisée. C'est l'heure du souper, j'ai le ventre creux. Mais, malheureusement, la nature a fermé boutique et je devrai attendre à demain.

---

7. Il s'agit ici de la prêle, dans le genre *Equisetum spp.*

JOUR 10

Les papilles excitées

— CJMT radio, bonjour!

— Vous avez un appel provenant de la rivière Duhamel.

Acceptez-vous les frais?

— Oui, bien sûr.

— Bonjour! Ici Jacques Montminy.

— Une minute, s'il vous plaît. Monsieur Hébert est justement en ondes.

— Alors, chers auditeurs, ici Yves Hébert et l'émission *Hébert tôt le matin*. Nous passons immédiatement à notre appel provenant d'André-François Bourbeau et de Jacques Montminy qui en sont à leur dixième jour de survie en forêt, sans nourriture, sans allumettes, sans couteau, sans

équipement aucun! Comment allez-vous, ce matin, Jacques Montminy? À vous.

— Bonjour, Yves Hébert. Ce matin nous allons assez bien. Il a plu toute la nuit, c'est très humide. Je me sens comme si je faisais une gastro-entérite. À vous.

— Ça nous donne une bonne idée. Jacques Montminy, si vous nous parliez un peu de la journée d'hier. À vous.

— Oui, Yves, je vais vous relater deux ou trois petits faits qui se sont produits cette nuit et je vais ensuite laisser à André-François le soin de vous raconter la journée d'hier. Alors, pour vous dire comment ça peut être stressant, une nuit dans le bois, j'ai réveillé André-François deux fois cette nuit parce que les branches de sapin sur lesquelles il était couché étaient en flamme. À part ça, j'ai failli me faire brûler un œil. J'ai reçu un tison à quelques centimètres de l'œil gauche. C'est vous dire que nos nuits ne sont pas de tout repos! Je vous passe André-François et je salue tout le monde en ville. À vous.

— Docteur Bourbeau, pouvez-vous nous raconter un peu votre journée d'hier? À vous.

— Hier, c'était la routine. On a ramassé du bois, on a fait la cueillette. C'était nuageux presque toute la journée; alors, impossible d'aller à la pêche. Donc, une journée tranquille. Le manque d'énergie nous engourdit; on marche au ralenti du matin au soir. À vous.

— Parlant de ces conditions, Jacques Montminy nous mentionnait que, depuis quelques jours, vous réagissiez cinq fois moins rapidement, vous pensiez également cinq fois moins rapidement. Est-ce demeuré stable ou est-ce encore plus lent, aujourd'hui? À vous.

— Ça dépend de la température et de ce qu'on a mangé. Mais il est certain qu'on tente de fonctionner en dépensant le moins d'énergie possible. Un petit truc qu'on essaie d'appliquer, par exemple, c'est que chaque fois qu'on sort de l'abri, on rapporte une bûche pour le feu. On essaie de toujours revenir les mains pleines, histoire d'utiliser notre énergie au maximum. À vous.

— Dites-moi, est-ce que vous passez toute la journée ensemble, côte à côte? À vous.

— Non, on va à la cueillette seuls, car il faut toujours que l'un de nous reste au camp pour

surveiller le feu. Rallumer le feu sans outils demanderait plusieurs heures de travail et je ne sais pas si nous aurions assez d'énergie et de force. À vous.

— Qu'est-ce que vous ressentez lorsque vous trouvez de la nourriture? Est-ce que c'est la fête, ou on ménage encore les énergies? À vous.

— Bien, je ne saurais dire, Yves; on n'a pas trouvé assez de nourriture pour observer ce phénomène. À vous.

— Est-ce que vous avez mangé au cours des 24 dernières heures? À vous.

— Nous avons mangé de quatre à cinq tasses de petites poires chacun. À vous.

— Est-ce que vous avez maigri beaucoup, tous les deux? À vous.

— Je pense avoir perdu trois ou quatre kilos et Jacques de cinq à sept. À vous.

— Dites-moi, qu'est-ce que vous avez fait jusqu'à maintenant avec les articles de poche que vous aviez apportés, soit votre montre, votre paire de lunettes, les cartes de crédit? À vous.

— L'argent sert à essuyer mes lunettes; hier, j'ai été obligé de faire un petit tournevis avec une

clef pour visser mes lunettes parce qu'une petite vis se desserrait. Les clés ont servi à faire des couteaux, les boucles de ceinture, à faire des haches miniatures, le cuir des ceintures, à faire des lanières que l'on utilise comme corde. L'anneau du trousseau de clefs a servi à faire un genre de grappin pour essayer d'attraper un brochet. Les petits filaments de l'intérieur des lacets ont été transformés en ligne à pêche. On a essayé de faire des trôles avec les cartes de crédit, mais sans succès. On dirait que c'est juste en ville qu'elles attrapent des poissons! À vous.

— Merci. Est-ce que vous et Jacques avez trouvé une façon de vous protéger contre les mouches? On m'a dit récemment que les Indiens, avec de la boue et de la tourbe, réussissaient à faire une espèce de pâte pour se protéger des piqûres de mouches. Est-ce que vous avez pensé à ça? À vous.

— Oui, on connaît ces techniques, mais elles ne sont pas très efficaces. On a essayé de faire chauffer de la gomme de sapin et de s'en faire une sorte de vernis, mais c'est très collant. Ensuite, on s'est frottés avec des plantes odorantes telles que la clintonie boréale ou le thé du Labrador; ça aide un

peu. Notre meilleure protection, c'est d'installer notre t-shirt sur la tête pour ne laisser qu'un seul petit trou pour voir et respirer. À vous.

— Eh bien! Au nom de tous nos auditeurs et de tous les Québécois, parce que tout le Québec suit votre périple en forêt, laissez-nous vous féliciter. Je trouve que vous avez un très bon moral, ce qui me semble extraordinaire dans les conditions, et je pense qu'avec ce moral de cinq sur cinq vous serez peut-être en mesure de trouver la nourriture dont vous avez besoin pour reprendre un peu d'énergie. À vous.

— Merci beaucoup, Yves, on pourrait peut-être vous laisser avec une petite pensée? À vous.

— Bien sûr, allez-y, on vous écoute. À vous.

— Ici, dans le calme de la nature, nous prenons conscience de la chaîne alimentaire. Tout est merveilleusement relié; le soleil et l'eau font pousser les plantes, qui nourrissent les petits oiseaux, les écureuils et l'homme. Tous les jours, ici, on aperçoit les têtards qui mangent les insectes, les poissons qui dévorent les têtards, les huarts au loin qui plongent pour manger les poissons, et notre âme se nourrit du cri des huarts. Tout ceci

nous fait comprendre comment s'articule la chaîne de la vie. L'homme fait aussi partie de cette chaîne. C'est seulement en respectant et en sauvegardant tous les maillons qu'on pourra préserver cette chaîne indispensable à notre survie à tous. À vous.



À l'aide d'un poste émetteur, nous pouvions communiquer de temps à autre avec les médias et décrire notre situation.

— Eh bien! André-François Bourbeau, Jacques Montminy, on vous souhaite une bonne journée et, si possible, bonne pêche! À la prochaine!

Le tiers de notre séjour est passé. Je m'efforce à la radio de paraître fort, je ne veux pas avoir l'air d'un flanc mou. Maudit orgueil! Quand Yves Hébert disait que j'avais un moral de cinq sur cinq, j'aurais voulu crier : « Non! Mon moral n'est que de un sur cinq! » La fatigue, le manque d'énergie, le mal de gorge, le ganglion enflé sous l'oreille droite, les mouches écœurantes, le nez bouché d'avoir trop respiré de fumée toute la nuit, tout cela me décourage. Je m'allonge sur le dos, plus capable de ne rien endurer. Sacrifice! Il faut absolument manger du poisson ou toute autre nourriture fortifiante, car notre santé se détériore progressivement.

Je ne puis lever la tête de mon oreiller de bois; des étourdissements m'obligent à me recoucher. Je manque de courage pour affronter la journée. Mieux vaut dormir…

***

Je me réveille en sursaut! Jacques crie du bord de l'eau:

— Brochet! Brochet! J'ai réussi à attraper un brochet!

— Youpi! Comment t'as fait?

— Avec la perche et le collet. Tu amènes le collet devant le poisson, tu le lui passes autour de la tête et tu donnes un coup juste quand t'es rendu aux branchies. Il part comme une flèche vers l'avant et tu le prends par le milieu du corps.

— Ah bon! Moi, j'avais essayé de le prendre par l'arrière.

— Moi aussi, j'avais essayé ça au début. Mais on les manque tout le temps, comme ça.

— Viens, on va le peser.

Le poisson qui, à première vue, semblait très gros, mesure en réalité 32 centimètres et ne pèse que 175 grammes, c'est-à-dire pas tout à fait 6 onces. Ça ne fait pas beaucoup de brochet chacun, surtout une fois vidé. Mais ce n'est pas grave; depuis le début de la semaine que je rêve d'en manger! Mes papilles gustatives sont tout excitées!



Après des heures de patience, Jacques réussit finalement à attraper un brochet au collet. Ceux-ci se dorent au soleil le long des bûches flottantes.

— Comment est-ce que t'aimerais qu'on le fasse cuire, Jacques?

— Ça ne me fait rien, je te le donne; arrange-toi avec.

— Es-tu fou? Qu'est-ce que tu dis là?

— Je n'aime pas ça, moi, le poisson, je n'en mange pas.

— Bien voyons donc! T'es en survie, ici, il faut bien que tu en manges. Il faut bien que tu renouvelles tes protéines!

— Je m’en fous. Je déteste le poisson.

— Pourquoi est-ce que tu passes tant d’heures à pêcher, alors?

— T’es pas content d’avoir un brochet, là?

— C’est bien certain!

— Alors, ferme-toi, puis mange-le!



Avec ma clé aiguisée, j’ouvre le brochet pour en retirer les entrailles.
Je conserve le cœur, le foie, les poumons et même les branchies.

Je n’en reviens pas. Les livres de survie peuvent bien suggérer de gober des larves et des insectes. Ridicule! À moins d’être à l’article de la

mort, personne dans notre société contemporaine ne mangerait ça. Si on a dédain de quelque chose en ville, on en aura probablement dédain aussi en survie. Pour Jacques, le poisson ne représente pas de la nourriture. Moi, je n'avalerais pas de vers de terre. Il va falloir être encore bien plus mal pris qu'on ne l'est avant d'en arriver là!

Je me trouve chanceux de ne pas être difficile. Plus jeune, pourtant, je l'étais excessivement. Mais mes voyages m'ont habitué à toutes sortes de nourriture. Tant mieux, car mon assiette sera pleine aujourd'hui!

C'est dommage pour Jacques, mais, moi qui adore le poisson, je suis heureux comme un roi! Vite, à la cuisine! Pour éviter le gaspillage, pas de filets. J'ouvre plutôt le poisson à l'aide du «couteau-clef» et seulement l'estomac est rejeté. Le cœur, le foie et même les branchies sont conservés. J'attise le feu et me couche, surveillant de près le brochet piqué sur un bâton. Il ne faudrait surtout pas qu'il brûle ou qu'il tombe dans le feu! Dommage qu'il n'y ait pas de sel. Tant pis. Comme

un ogre, l’eau à la bouche, je le mange des yeux en le regardant cuire.

Je trouve les auteurs de livres de survie encore bien peu réalistes. Ils expliquent qu’il faut toujours faire bouillir la viande pour ne pas perdre de jus. Pour le moins, disent-ils, il faut mettre un plat sous le gibier qui rôtit afin d’en récupérer le jus. Moi, j’ai saisi le poisson dans le feu vif et pas une seule goutte de jus ne s’échappe pendant le reste de la lente cuisson.

Enfin prêt! Absolument délicieux! Je dévore le brochet au complet. Je ronge même les os de la tête. Que ça fait du bien! Que ça remonte le moral!

***

J’ai le goût de paresser! Je me motive à la pensée de quelques casquettes débordantes de petits poissons. Une longue marche me conduit à l’endroit où j’en ai capturé l’autre jour. La pluie a brouillé l’eau qui n’est plus que boue opaque. Où

vont-ils, dans ce cas, ces minuscules poissons? Comme je suis ignorant!

Au retour, un orage électrique me surprend. Il n'est guère étonnant que les hommes primitifs aient imploré les dieux en ces moments-là. Ils les croyaient fâchés. Je m'empresse de rentrer au campement où un feu pétillant me réconforte. Jacques trouve que j'ai l'air d'une poule mouillée. En effet, je me sens comme un vieux coq déchu dans un poulailler humide.

Profitant de ce repos forcé, j'aiguise la hache que j'ai fabriquée à l'aide de ma boucle de ceinture. Je resserre aussi le cuir mouillé qui fixe la boucle au manche de bouleau. Le cuir rétrécira en séchant, formant ainsi un outil plus solide.

Cela m'affecte beaucoup d'être emprisonné dans l'abri sans la moindre réserve de fruits. Attention, la prochaine fois qu'il fera beau temps, j'en ramasserai tellement que l'abri débordera! Je ne me ferai pas prendre deux fois les culottes baissées! Je contemple la nature en pensant à ma

mère qui m'a souvent répété : « Après la pluie vient le beau temps.» Il s'agit donc d'attendre que le soleil réapparaisse.

En discutant, Jacques et moi réalisons que nous ne sommes pas si mal en point, après tout. Si nous sortions aujourd'hui de la forêt, nous serions en pleine forme demain. Après un repas copieux, une douche chaude et une bonne nuit de sommeil, nous reprendrions un rythme de vie normal tout de suite, comme si de rien n'était. On verra bien si on pourra en dire autant après 30 jours; si on les fait… Jacques pense que nous devrions avoir le droit de faire des signaux de détresse et de monter dans l'avion que nous réussirions à arrêter. Je suis bien d'accord avec lui!

Les nuages nous ont quittés en même temps que le jour. Nous aurons une belle nuit étoilée; belle, mais glaciale!



Après l'avoir saisi à feu vif, j'ai dévoré ce brochet des yeux plusieurs fois pendant sa lente cuisson avant de l'engloutir.

JOUR 11

La farce du brochet

Quel cauchemar! Mon père m'envoyait chez le diable, les ninjas d'une école de karaté au complet se battaient contre moi, enfin, toutes sortes de folies. J'ai encore mal dormi.

Jacques revient de se promener sur la pointe. Il dit qu'il a entendu de faibles hurlements plaintifs; peut-être un loup, un ours ou un orignal, il ne saurait le dire. Il a vu de jeunes huarts, de petits goélands et des outardes à l'autre bout de la baie.

Lepetit, Letoutcroche et Lesjumeaux rosissent lentement!

Ma brosse à dents ne me manque pas trop, car je la remplace de toutes sortes de façons. Je mâche souvent de la gomme d'épinette, en prenant soin de

la choisir dure, sinon elle me collerait aux molaires. Aussi, de temps en temps, j'utilise un rince-bouche au tannin en faisant bouillir de l'écorce d'aulne dans la vieille boîte de conserve. Cela me rafraîchit la bouche. En guise de brosse à dents, j'emploie un rameau de bouleau dont j'ai écrasé le bout entre deux pierres pour en séparer les fibres. Le frêne serait préférable pour fabriquer cet instrument, mais il n'y en a pas à cette latitude. Un peu de cendre blanche me sert de dentifrice. Ensuite, un petit morceau de fil de nylon agit comme fil de soie dentaire. Avec notre régime alimentaire naturel, on dirait que le besoin d'hygiène buccale se fait moins sentir que ce que j'avais prévu. La motivation et l'énergie sont rares. La faiblesse l'est moins. Mon pouls au repos bat à 42. J'ai un étourdissement en sortant de l'abri. Je tombe par terre. Une fois au lac, en me penchant pour boire de l'eau, je m'évanouis presque. À bout de forces, je m'allonge sur un rondin. Mes vêtements sont terriblement sales et usés. Je suis terriblement sale et usé.

Cette situation est intenable; je tente d’appeler Jean-Claude pour lui confier mon désarroi. Mais il y a trop de parasites, et la communication ne se fait pas. Ce n’est certainement pas une partie de plaisir, ce Surviethon. Si ce n’était de l’Université de la Nature, si ce n’était des objectifs scientifiques, on rentrerait aujourd’hui. On doit résister pour la cause de la protection de la nature! On doit résister!

Des nuages de type cirrus envahissent rapidement le ciel. Ceux-ci annoncent presque à coup sûr un orage d’ici deux jours. Hier, lorsque j’étais enfermé dans l’abri sans rien à manger, je me suis pourtant juré de ne pas me faire reprendre. Il faut donc faire des réserves. Voyons, un peu de courage!

8 h 25. Je pénètre dans un tunnel de branches au bout duquel croissent quelques amélanchiers. Je gobe d’abord sur place tous les fruits que je cueille. Ensuite, je continue comme un zombi, machinalement, sans penser à rien, cueillant, marchant, cueillant, marchant. La forêt est dense et

sale; je progresse difficilement. Il faut continuellement s'arracher les pieds de la tourbe détrempée. Il faut combattre les arbustes, enjamber les arbres renversés, contourner les obstacles, se faufiler entre les épinettes serrées les unes sur les autres, grimper les petites falaises pour les redescendre ensuite. Mon dos est complètement trempé de sueur, mais je ne peux enlever mon anorak sous aucun prétexte, les mouches affamées étant toujours aux aguets. Mon pantalon de coton absorbe l'humidité de la tourbe comme une mèche absorbe l'huile. Après une heure, il est mouillé jusqu'à la fourche. Mes pieds sont trop engourdis pour que j'en sente les écorchures. Inlassablement, je poursuis ma tâche, une véritable machine à cueillir. Robot mécanique, je ne sens plus rien. Les perles bleues tombent dans mon panier, les unes après les autres.

Trois heures et demie se sont écoulées. Je retourne au campement et pèse le résultat de la cueillette. C'en est une bonne; la balance indique 1500 grammes. Mon panier contient aussi environ une tasse de ces espèces de petites framboises

orange et blanches dont j'ignore le nom. Elles sont pénibles à ramasser, mais ça fera un bon dessert.



Ce genre de nuage fin de type cirrus annonce presque
à coup sûr un orage dans les 48 prochaines heures.

Cet après-midi, je continuerai ma cueillette; de toute façon, je suis déjà mouillé.

L’important, en survie, c’est de ne pas se décourager. Il faut se répéter qu’après la pluie vient le beau temps. Même si on ne se met rien sous la dent pendant des jours, il faut garder espoir. Je me sens mieux maintenant que ma réserve de fruits est renouvelée.



Petites poires sauvages dans le genre
Amelanchier spp.
Ce fut notre principale source de subsistance
durant le Surviethon.

Il faisait tellement chaud durant la cueillette que j'ai eu peur de souffrir d'hyperthermie. J'ai failli m'évanouir plusieurs fois. Il va falloir faire plus attention, dorénavant.

Jacques, lui, a cueilli 700 grammes de fruits aujourd'hui. Ça nous fait une bonne réserve. Par contre, il est revenu bredouille de la pêche au collet.

Épuisé, je m'effondre sur ma paillasse pour ne me réveiller qu'à 14 h 19.

Ça ne va guère mieux que ce matin. Ma bonne humeur n'a pas duré longtemps. Je me sens las, sans énergie aucune. Les éternels étourdissements… L'estomac qui grogne… J'ai l'impression que les fruits tombent directement dans le fond de mon estomac; ils me répugnent. Je ne peux en ingérer plus de 200 grammes à fois. Je me force à en avaler encore un peu; peut-être que cela me donnera de l'énergie. C'est encore la déprime! Ça va très mal, aujourd'hui.

— Dis donc, Jacques, es-tu aussi étourdi que moi? Je suis tombé sur le dos trois fois aujourd'hui.

— Oui, j'étais très étourdi, ce matin. Je n'avais aucun équilibre.

— En tout cas, moi, ça ne va pas du tout. Je n'ai plus envie de rien.

— Moi non plus. Tantôt, mon pouls a augmenté de 36 pulsations, seulement en parcourant les 35 mètres qui séparent l'abri du lac. Je suis bien découragé de ça.

— Penses-tu qu'on va réussir?

— J'vais dire comme toi. Rendons-nous au moins jusqu'à demain; après ça, on verra!

— O.K.!

Il est déjà 16 h 30. Je prends la perche et le collet pour aller à la pêche. Aucun brochet en vue… Ah! En voilà un petit caché là. Peut-être se laisserait-il prendre? Patience. Beaucoup de patience, a dit Jacques.

Le collet glisse par-dessus la tête du poisson. D'un coup sec, je l'arrache de l'eau. Je l'ai! Youpi!

Un souper!

Le brochet pèse 300 grammes et mesure 35 centimètres. Je m'affaire à le nettoyer. Je veux le faire cuire avec des épices. Quelques poignées d'oxalide de montagne feront l'affaire. C'est une plante qui ressemble un peu au trèfle, mais dont les trois petites feuilles sont en forme de cœur. Elles contiennent de l'acide oxalique et remplacent parfaitement le citron. Je bourre l'intérieur du poisson avec ma trouvaille et m'empresse de le faire rôtir. Du brochet farci! Quelle jouissance!

Jacques n'en veut toujours pas; il m'accompagne en mangeant des fruits. Ensuite, comme nous le faisons maintenant tous les jours, nous enlevons nos bottes pour les faire sécher. C'est une opération de plusieurs heures d'attention continue. Il ne faut jamais laisser les bottes sur le bord du feu sans surveillance. Si elles brûlaient, les conséquences seraient désastreuses. Les chaussures ne doivent pas être placées plus près du feu que peut supporter la main. Sinon, le cuir craquerait. Ça prend normalement au moins quatre heures

avant que les bottes ne soient à peu près sèches. Je suis en retard, ce soir. Pour les sécher plus rapidement, je chauffe des cailloux dans le feu et les dépose à l'intérieur. Mais, brûlants, ils pourraient abîmer le cuir. N'ayant pas d'alternative, je brasse mes bottes jusqu'à ce que les cailloux refroidissent.

Jacques écrit dans son calepin la pensée du jour qu'il a diffusée ce matin: «Si tous les gens allaient dans le bois pour écouter le silence, ils feraient plus attention à l'environnement.» C'est vrai que c'est merveilleux, d'écouter le silence. Je prédis que, dans le futur, la caractéristique principale d'une civilisation avancée sera la qualité de son silence.

M'enfouissant sous mon énorme couverture avec satisfaction, je salue mon compagnon d'infortune:

— Bonne nuit, Jacques!
— Bonne nuit!

JOUR 12

Le fumeur de champignons

Cette nuit, nous avons dû alimenter le feu à sept reprises, soit à 23 h 50, 2 h 30, 3 h 15, 4 h 30, 5 h 15, 6 h et 6 h 30. Il est 6 h 41. Mon pouls, au repos, bat toujours à 42.

Ayant retiré ma couverture d'herbe, je m'adosse à une bûche appuyée contre le mur de l'abri. Le petit-déjeuner est servi. Au menu, comme entrée, des amélanchiers, comme plat principal, des amélanchiers et, comme dessert, des amélanchiers. Je m'ennuie, à ne rien faire. L'abri est complété; nous savons que, s'il pleut, il résistera. Nous avons exploré tout le coin et nous ne trouverons probablement plus rien de nouveau. Il n'y a plus de défi, et la routine me donne le cafard. Il faut aller chercher du bois, ramasser des branches pour rafraîchir nos lits, aller à la

cueillette, manger des fruits et attendre, attendre, attendre. D’un autre côté, je n’ai plus d’énergie pour expérimenter des choses nouvelles; il nous reste encore 20 jours à niaiser et à attendre comme ça.

Le pire, dans ce voyage, c’est de savoir que nous devons rester 31 jours. C’est vraiment démoralisant. Il n’y a pas de façon de s’en sortir. Il vaudrait mieux être en vraie survie. Au moins, chaque jour, nous entretiendrions l’espoir d’être retrouvés. Moi qui suis si actif en ville, je n’en peux plus d’attendre. La solitude et l’ennui me font mourir!

Comme d’habitude, c’est la cérémonie du départ pour la cueillette, la protection contre les mouches. Le t-shirt est placé sur la tête de façon à ce qu’il ne reste qu’un petit trou pour voir, les bas remontés par-dessus le pantalon, les poignets bien resserrés. C’est de cette façon qu’on résiste le mieux aux attaques de l’escadrille volante. Tiens, il me vient une autre idée. Je vais chercher la boîte de conserve et y dépose un morceau de champignon

incandescent. Ensuite, j'attache des petits bouts de bois autour pour pouvoir la transporter sans me brûler. Avec le fil de fer que je porte maintenant toujours sur moi, je l'attache autour de mon cou de telle sorte qu'elle soit à la hauteur de ma poitrine. La fumée du champignon monte de mon truc pour me balayer le visage. Je pars en toussant. Je ne comprends rien aux fumeurs. À peine quelques mètres plus loin, je renonce. Il vaut mieux mourir des mouches que d'asphyxie.

À midi tapant, la balance enregistre 575 grammes d'amélanchiers. À partir de maintenant, nous aurons peut-être un problème de cueillette parce que nous avons nettoyé de leurs fruits tous les arbustes du flanc de la montagne, des deux côtés du marécage et des abords du lac. Plus loin, la végétation devient plus dense. Il faudra donc se rendre de l'autre côté de la montagne pour chercher des fruits.

Jacques dort toujours. Il ne s'est pas levé du tout, ce matin. Il a l'air à moitié mort. Pourvu qu'il ne soit pas malade! Comme il dort dur! Tiens, je

vais lui jouer un petit tour, ce sera drôle. J'avance doucement et j'attache un de ses pieds à l'abri à l'aide d'un lacet… Bon, le voilà qui se réveille. Je suis déçu. Il détache le lacet sans dire un mot et s'en va. Pas marrant, mon compagnon d'infortune, ce matin!

Je pars à la pêche. Après deux essais infructueux et une heure et demie d'efforts acharnés, j'attrape enfin mon second brochet. Il pèse 275 grammes et mesure 32 centimètres. Je n'en reviens pas encore de la patience qu'il faut déployer. La nature ne donne rien pour rien. Il faut travailler pour réussir. Jusqu'à maintenant, nous avons pêché pendant plus de 50 heures pour attraper moins d'un kilo de poisson.

Vivement, je transforme mon brochet en un délicieux repas. Quel ravissement d'avoir pu en capturer un autre! Ça fait du bien. Un poisson par jour et je ne me plaindrai pas! De très bonne humeur, je retourne à la cueillette pendant

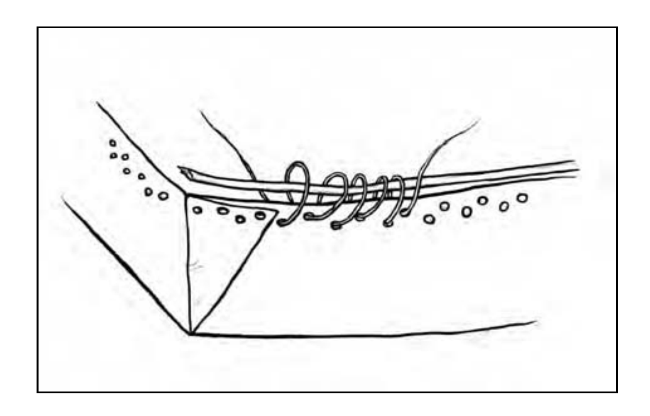


Prêt pour la cueillette au pays des mouches noires. On fait un nœud dans le t-shirt afin de réduire l'ouverture au minimum pour voir et respirer.

que c'est possible. Il serait sage de ramasser beaucoup de fruits et d'en faire sécher une certaine

quantité. Je traverse la montagne et, à ma grande satisfaction, je remplis mon chapeau. Une récolte de 900 grammes en 3 heures et quart de cueillette s'ajoute aux 575 grammes de ce matin.

Un bon panier me serait utile. Pour en fabriquer un, il faut que je m'aventure loin en forêt afin de trouver un morceau d'écorce de bouleau convenable, sans trou et assez gros. De petites racines d'épinettes serviront à la couture, et quelques minces branches de saule fermeront le bord.



De retour à l'abri, je frotte le bout de ma dernière clef pour en faire un poinçon. L'écorce ne

peut être pliée avant d'avoir été mouillée et chauffée avec soin. À l'aide du poinçon, je perce un premier trou à un demi-centimètre du bord, un deuxième à un demi-centimètre plus bas pour que l'écorce ne déchire pas, le troisième de nouveau à un demi-centimètre du bord, et ainsi de suite. De cette façon, il y a plus de distance entre chaque trou, et l'écorce garde sa force. Maintenant, j'insère un bout de racine dans le premier trou, je fais le tour d'une branche de saule qui tient le bord du panier et j'entre dans le prochain trou. Et ainsi de suite pour le reste de la couture.

Pour finir, je fixe au panier une branche de saule arrondie comme poignée. Une fois que tous mes fruits y sont versés, ça ressemble pas mal aux paniers de petits fruits que l'on vend sur le bord de la route. Je le trouve bien joli, ce panier; je le photographie plusieurs fois.



Panier d'écorce de bouleau avec rebords et poignée en branches de saule, cousu avec des racines de conifères fendues.

Bon! Je retrouve un peu d'énergie. Que pourrais-je faire, maintenant? Je rêve toujours d'attraper des poissons. Un filet me serait utile. Entre l'île et le bord du lac, il y a à peine trois mètres. Il me semble que les poissons doivent passer là. Si j'avais un filet, j'en attraperais sûrement. Mais avec quoi pourrais-je fabriquer un filet? Le choix de matériaux bruts pour faire de la cordelette est mince. Plus au sud, je ramasserais de l'apocyne ou au moins de l'écorce de tilleul. Ici, je n'ai même pas d'écorce de cèdre ou d'asclépiade.

Je vais donc ramasser plusieurs languettes d’écorce de saule. Cette plante figure beaucoup plus loin sur ma liste de matériaux bruts utilisables pour faire de la corde, mais c’est tout ce que la nature offre. Le procédé de séparer l’écorce et de la tordre en cordelette est long et harassant. Avec mes dents, je tiens deux brins que je tords dans la même direction. Ensuite, je change les brins de main et je tourne dans la direction opposée. Ce procédé fait en sorte que les fibres de l’écorce se pincent ensemble. Très vite, j’ai des crampes aux pouces. Après deux heures, je n’ai que trois mètres de corde mince!

Je me rends à l’évidence que je ne peux espérer fabriquer suffisamment de corde pour tisser un filet. Dépité, je jette le reste de l’écorce dans le feu. J’emploierai plutôt tout ce que je pourrai trouver de fils provenant de l’intérieur des lacets. Il y en a une quantité raisonnable, de ces fils, parce que nous avions chacun deux lacets de bottes, un cordon de taille et un cordon de tour de capuchon d’anorak. Une carte de crédit découpée me sert de fuseau. J’y enroule le fil. En utilisant le nœud

d’écoute, je commence à tisser le filet. J’ai appris à faire cela dans un cours de techniques aborigènes que j’ai suivi au département d’anthropologie de l’Université du Colorado. Mais, dans ce cas-ci, c’est comme faire un filet avec du fil à coudre. Je continue néanmoins jusqu’à la noirceur pour voir ce que ça donne et je réussis à faire un filet de 10 centimètres carrés. Ridicule! Je le jette au bout de mes bras.

À l’heure du souper, Jacques et moi mangeons chacun nos fruits. Depuis avant-hier, nous ne partageons plus nos récoltes. Cela s’est fait sans discussion, de façon naturelle. Puisque nous avons tous deux cueilli une quantité considérable de fruits, il n’y a pas de raison d’aller piger dans le panier de l’autre.

Avant de nous endormir, nous imaginons, comme ça nous arrive souvent, ce qu’aurait pu être notre repas en ville.

— Et puis, Jacques, qu’est-ce que tu mangerais, ce soir?

— Je ne sais pas, peut-être du poulet rôti.

— Moi, je mangerais un bon suprême de volaille cordon-bleu.

— Qu'est-ce que c'est ça?

— C'est mon père qui m'a montré ça. C'est fantastiquement bon. Ce sont des poitrines de poulet fraîches qu'on coupe en deux, mais pas complètement, et qu'on aplatit; ensuite on les fourre avec du jambon forêt-noire et du fromage suisse emmenthal. Après ça, on les roule dans de la farine assaisonnée avec des épices secrètes, dans un œuf battu et dans de la chapelure. On les saisit dans un peu d'huile et finalement on les fait cuire au four à 275 °F. Le fromage se ramollit à l'intérieur et c'est tellement tendre que ça fond dans la bouche.

— Miam! Avec quoi tu sers ça?

— Habituellement avec un riz pilaf et un légume vert.

Mais ça pourrait aller avec des pommes de terre aussi.

— Moi, j'y ajouterais un *shortcake* aux fraises pour dessert.
— Maudit que ce serait bon!
— Je vais en manger trois en rentrant en ville.
— Moi aussi, je vais en manger 11.
— Pourquoi pas 12, ça ferait une douzaine!
— Écoute donc! Me prends-tu pour un cochon?

On rigole!

Je revois mon père, professeur à l'école de cuisine, avec son grand chapeau blanc, en train de donner son cours aux étudiants sur la façon de préparer le suprême de volaille cordon-bleu. Je le vois ensuite en train de préparer des tournedos, du pâté de foie gras, des tartes au chocolat, des bombes Alaska. Comme je l'aime, mon cher papa, avec son enthousiasme sans pareil pour toute forme de bonne bouffe! Au milieu de ce festin imaginaire, l'eau à la bouche, je passe au pays des rêves…

JOUR 13

La visite futuriste

Une espèce de grondement me réveille pour la seconde fois aujourd'hui. Il est 11 h35. Qu'est-ce que je fais là, encore couché à pareille heure? Le grondement continue. Je suis pourtant bien réveillé! On dirait un bruit de moteur au loin. Un avion? Non, ça ne ressemble pas à un bruit d'avion. Je dois rêver.

Les nuages sont très hauts, gris et uniformes. Une légère bruine assombrit le paysage. Comme tous les matins, je vais voir où en sont les bleuets du plant échantillon. Legros a un peu de bleu sur la bedaine! Letoutcroche et Lesjumeaux ont la face rose. Lepetit, lui, prend son temps à bleuir. J'ai hâte que les bleuets soient mûrs. Cela ne devrait pas tarder.

Les amélanchiers, eux, se flétrissent peu à peu; leur saison achève. C’est la première fois que je suis témoin de cette transition. Le message philosophique que l’on a livré hier, à la radio, était bien approprié : « La nature donne toujours un peu d’elle-même pour sauver un des siens.»

Le grondement du moteur m’agace toujours les oreilles. On dirait que c’est plus fort. Voyons donc! C’est impossible! J’entends des bruits. Je dois être moins en forme que je ne le crois.

Aujourd’hui, lors de l’entrevue radiophonique, nous avons eu affaire à une standardiste zélée; c’était vraiment drôle. Elle savait qui nous étions et, tout excitée, elle ne savait pas quoi faire pour nous aider. Jacques pense que l’on devrait lui envoyer un livre contre le stress!

— Écoute donc un peu, Jacques. Tu n’entends pas un bruit de moteur au loin?

— Hum, non…

— Je dois être malade.

Incapable de tenir debout, je m'écrase sur mon lit. Qu'est-ce qui m'arrive, aujourd'hui? On dirait que je ne peux pas garder les yeux ouverts. Mais j'ai de la difficulté à m'endormir à cause des mouches domestiques. Il y a de plus en plus de ces pestes qui rôdent autour de notre abri. Elles ne piquent pas, mais elles nous passent devant la figure en faisant un gros « Bzzzz ». C'est trop agaçant; je me lève pour aller à la pêche.

Jacques est parti vers l'ouest. J'entends toujours le bruit de moteur, qui se fait de plus en plus fort. Suis-je en train de devenir fou? Mon regard se tourne vers les centaines de billes de bois qui flottent sur l'eau le long du rivage. Il me vient l'idée de faire des ponts pour rejoindre celles qui sont plus au large et qui semblent suffisamment grosses pour pouvoir supporter mon poids. Cela augmentera mes chances de voir les poissons qui s'y cachent. Je bouge péniblement quelques longues bûches et les place à angle droit avec les autres. Je glisse entre deux billes! Aïe! Bah, je n'ai qu'une petite égratignure au genou. Je poursuis ma tâche. Bientôt, quatre ponts, composés de deux

bûches chacun, me permettent d'atteindre les immenses billes de bois flottantes. J'ai bien hâte qu'il fasse soleil et que les brochets viennent se dorer sur les rondins proches de mes nouveaux ponts. Il sera beaucoup plus facile de les rejoindre.

Voilà Jacques qui revient.

— T'avais raison, André-François, on dirait qu'il y a un bruit de moteur tout près.

— J'suis bien content de te l'entendre dire, Jacques, parce que je pensais que j'étais en train de devenir fou.

— On dirait que le bruit vient de là-bas, au sud-est.

— Qu'est-ce que ça peut être?

— C'est humide aujourd'hui, le son voyage bien; il est possible que ce soit de la coupe de bois, au loin.

— Mais on dirait que ça se rapproche d'ici.

— Peut-être que c'est une chaloupe!

— Se peut-il qu'il y ait des pêcheurs assez mordus pour venir jusqu'ici?

— On ne sait jamais!

Je m’occupe aux éternelles tâches quotidiennes. Mais le bruit du moteur s’amplifie et je suis de plus en plus excité. Soudain, j’aperçois quelque chose au loin.

— Jacques, viens vite! Une chaloupe!

Ma première réaction est de me cacher. Je me dissimule derrière un buisson. Le feu est-il assez faible pour qu’on ne le voie pas? Il ne faut absolument pas que ce type vienne déranger notre Surviethon. Nous ne devions voir personne!

La chaloupe file tout à fait de l’autre côté du lac, c’est-à-dire à environ un kilomètre de nous. Tiens, voilà une deuxième chaloupe, plus petite, qui suit la première. Je dois avoir la berlue! Je repense vite à mon affaire. Dois-je essayer de signaler notre présence? Que diront les gens s’ils apprennent que nous avons eu de la visite? Est-ce que cela ruinerait les objectifs du Surviethon? Par contre, combien de fois, en survie, avons-nous la chance d’essayer d’attirer l’attention, surtout dans

une situation aussi près de la réalité? Je crie à Jacques:

— Vite, Jacques, aide-moi à attirer leur attention!
— O.K.!

Nous plaçons rapidement nos anoraks sur le bout de longues perches et nous les agitons vivement, haut dans les airs. Nous crions à tue-tête! Les chaloupes ne dévient pas de leur trajectoire. En peu de temps, elles sont toutes deux hors de notre vue. Nous n'avons pas réussi.

Je n'en reviens pas. Je ne peux pas croire que, dans une situation réelle de survie, le secours me serait passé sous le nez comme ça. Ce serait assez décourageant, merci. Mais, dans ce cas-ci, ce n'est pas grave. Ce sera sans doute mieux que l'on n'ait rencontré personne de tout notre séjour.

J'ai parlé trop vite! Les chaloupes rebroussent chemin! Elles vont passer devant nous une autre fois, dans la direction opposée. Probablement que

les pêcheurs sont seulement allés visiter le bout du lac et retournent maintenant d'où ils viennent. Il faut à tout prix réussir à attirer leur attention!

Je me précipite à l'abri. J'arrache plusieurs morceaux d'écorce du toit et je ramasse une grosse brassée de branches de sapin de mon lit. Une fois l'écorce allumée, je cours au bord de l'eau. Je la jette par terre, j'y ajoute le reste de l'écorce et la brassée de branches vertes et je cours chercher d'autres branches. Presque instantanément, un bon filet de fumée monte dans les airs. Nous répétons le truc des manteaux. Nous crions furieusement. Ça ne sert à rien… La première chaloupe quitte notre champ de vision. La deuxième s'apprête à le faire. Mais non! La voilà qui se tourne vers nous. On nous a vus! Youpi!

Je suis fou de joie. Nous sommes sauvés! J'ai des visions du sandwich que l'on va nous donner. Voyons, Bourbeau, calme-toi! Tu sais bien que tu n'as pas droit à ça! Après un long cinq minutes, la chaloupe accoste devant nous, de l'autre côté des billes bois.

Un jeune type aux cheveux frisés et au visage taché de points de rousseur tient les commandes de l'embarcation qui nous semble futuriste. Il nous regarde, incrédule, comme s'il venait d'arriver sur une autre planète et rencontrait deux de ses rustres habitants. Tandis qu'il scrute notre abri primitif, nous examinons l'intérieur de son embarcation où nous apercevons deux cannes à pêche, un tout petit sac de toile et une demi-douzaine de minuscules truites gisant dans une gibecière. Muet de surprise et de peur, il ne dit mot. Je lui adresse la parole:

— Bonjour, monsieur, comment ça va?

— *Err, ze non paarleh fronnecesse!*

— *Oh! that's OK. Where are you from?*

— *I'm from Maine. What the hell are you guys doing here, in the middle of nowhere?*

— *We're here conducting a scientific experiment in wilderness survival. We're going to spend 31 days here. We've been here 13 days already. We were dropped off by helicopter with no food, no shelter, no match, not even a knife! Pretty wild, eh?*

— *That's some shelter you've got there. What the heck do you eat?*

— *I'll show you.* Jacques, irais-tu me chercher un petit panier d'amélanchiers, s'il te plaît? Il veut voir ce qu'on mange. *And you, where did you just come from?*

— *From the Pipmuacan cabins, about 15 kilometers down the lake. I'm staying there for a couple of weeks.*

— *I didn't even know there were cabins on this lake. What's over yonder anyway?*

— *Well, over there, to the west, there's a pretty big river. That's where I caught these little trouts.*

— *Any pike?*

— *Oh yeah, I caught a few, but I threw them back in. I hate those big ugly things.*

— André-François, qu'est-ce qu'il dit? J'en manque des bouts.

— Il dit qu'il revient d'une pourvoirie à une quinzaine de kilomètres d'ici, puisque, là-bas, de l'autre côté à l'ouest, il y a une grosse rivière à truites. Il dit qu'il a pris plusieurs brochets, mais qu'il les trouve laids et qu'il les rejette à l'eau. Il est impressionné par notre abri.

— Here, try these, this is mostly what we eat.

Je passe le panier d'amélanchiers à l'Américain. Il en prend trois ou quatre et les porte à sa bouche. Il les mâche un peu, puis les crache dans l'eau avec dédain. En grimaçant…

— Lots of seeds in those darn things, eh?

— Yeah, I can think of better things to eat, but we have to make do.

— I guess the black flies are pretty bad. You guys are pretty bitten.

— That and the cold are the worst things around here, actually.

— You guys are nuts! This is wild, wait 'til I tell the guys back home about this! Listen, I've got some spare fish lines and hooks in this bag, if it'll help you out. Do you want some?

— I'd love some, guy, but it would wreck our scientific experiment. We'll do without, don't worry.

— O.K., listen, I've got to catch up to my friends. I'll have to go. You guys look in pretty

good shape for having been out here for 13 days though. Keep up the good work, and good luck!

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— En gros, il nous trouve fous raides et il a hâte de raconter ça à ses amis. D'ailleurs, il faut qu'il aille rejoindre l'autre chaloupe. Il nous souhaite bonne chance. Il a trouvé qu'on est pas mal piqués, mais il dit qu'on a l'air en forme pour 2 gars qui ont passé 13 jours dans le bois. Ah oui! Il nous a aussi offert une ligne à pêche et des hameçons, mais j'ai refusé.

Nous aidons le type à tourner sa chaloupe et nous le regardons filer jusqu'à ce qu'il se fonde avec l'horizon. J'aurais tellement aimé partir avec lui! Par contre, je suis bien content que ce bruit assourdissant soit disparu. Je suis encore étourdi par la rapidité avec laquelle tout cela s'est déroulé. Heureusement, il n'avait pas de sandwichs. Je ne sais vraiment pas si j'aurais pu refuser. Il ne m'a pas offert ses truites, mais, comme j'ai mangé du poisson hier, je les aurais refusées, surtout que Jacques n'en mange pas du tout.

Je discute longuement avec Jacques. Nous décidons de ne pas parler de cette visite sur les ondes. Nous pensons que nous n'aurions probablement pas la chance d'en parler suffisamment pour éviter les malentendus. De toute façon, la visite n'a aucune incidence sur le Surviethon, puisque l'individu n'est même pas descendu de sa chaloupe et ne nous a absolument rien laissé. Plus tard, lorsque j'aurai le temps de tout expliquer en détail, je parlerai de cette rencontre inattendue. Pour le moment, motus et bouche cousue.

Ça m'a fait du bien de jaser avec quelqu'un de différent. Par contre, je m'ennuie de plus belle, maintenant.

***

De voir cet individu voguer comme ça sur l'eau m'a redonné le goût de partir à la conquête du lac. Un radeau! Il me faut un radeau! Il doit sûrement y avoir une façon d'en construire un qui avance. Un jour, en Inde, dans le golfe du Bengale, j'ai

navigué sur un radeau fabriqué par de pauvres pêcheurs. Nous étions partis en haute mer avec cette simple embarcation dotée d'une voile. Je m'en souviendrai toujours, car ça m'avait énormément impressionné. Les vagues étaient hautes de plus de trois mètres et, à l'aide de leur voile cousue dans de vieux sacs de plastique, les pêcheurs faisaient voguer ce voilier primitif à toute allure. Debout sur l'extrémité d'une longue planche fixée perpendiculairement au radeau, ils tiraient sur la voile jusqu'à ce que leur corps frôle l'eau. Ah! Je me souviens, maintenant, ce radeau était très long et mince. Pourrais-je faire de même ici?

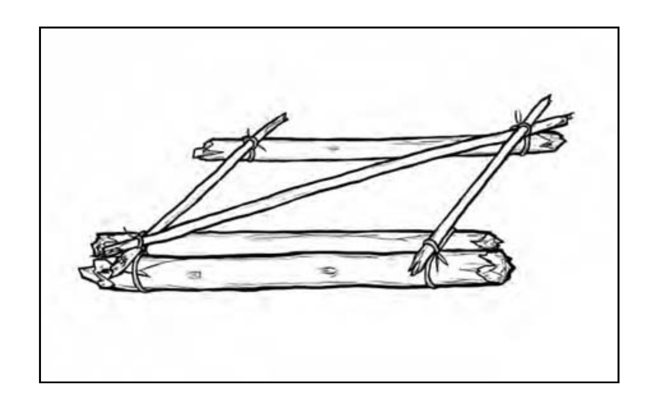
J'aurai seulement besoin de deux bûches, mais elles devront être énormes pour supporter mon poids. En voilà justement une, mais jamais je ne pourrai la glisser à l'eau. Avec un levier peut-être! Après avoir placé des bûches comme point d'appui à l'endroit stratégique et à l'aide d'un gros rondin comme levier, je réussis à tasser un peu ce demi-radeau. Encore quelques essais et c'est réussi. L'énorme bûche tombe à l'eau en m'éclaboussant.

Le long du rivage, je cherche une autre bûche semblable, assez proche du bord pour pouvoir la pousser à l'eau. En voici une, à 75 mètres de la première. Celle-ci sera facile à dégager. Il s'agit seulement d'enlever les cinq ou six billes qui la recouvrent. Voilà qui est fait. Je me glisse à l'eau et je place cette deuxième bûche tout près de la première. Je les attache ensemble avec le bout de corde que j'avais utilisé pour l'autre radeau. Terminé!

Empoignant une perche, je saute sur la nouvelle embarcation. Oh! Elle est instable! Je passe par-dessus bord, la tête la première. J'essaie de nouveau. Un deuxième bain! Décidément, c'est l'échec total.

Tiens, il me vient une idée. Peut-être qu'avec un stabilisateur… À l'aide de 2 perches fixées par des lacets, j'attache une bûche d'environ 10 centimètres de diamètre à 2 mètres des 2 bûches principales. Une perche en diagonale stabilisera la structure.

Me voilà de nouveau capitaine de navire. Parle-moi de ça. Mon embarcation commence à avoir de l'allure. Je me promène un peu. Ça va bien. Je trouve un morceau de racine aplatie qui me sert de pagaie. Je me rends jusqu'à l'île et je reviens. Je suis content! Demain, j'irai explorer les rivages situés plus loin!



***

Jacques revient au camp pendant que j'accoste.

— Salut, Bourbeau le marin! J'ai une surprise pour toi.

— Ah oui! Quoi?

— Viens écouter ça.

Jacques met son dictaphone en marche.

Il est 14 h 31. Il y a un castor de 30 à 40 livres qui vient de faire claquer sa queue près de moi, dans un tout petit lac à un demi-kilomètre, juste derrière le campement. Je ne comprends pas comment ça se fait que nous n'ayons pas vu ce lac avant. 17 h 41. Sans bouger, j'observe le castor depuis une demi-heure. Je lui ai mis un appât qu'il mangera peut-être cette nuit. Il a l'air curieux, ce castor, alors, je pense que d'ici une journée ou deux, je l'aurai attrapé.

— Vite, Jacques, viens me montrer ça.

— Une minute, toi là, les nerfs. Faut absolument pas que tu ailles par là : tu vas faire peur à mon castor.

— Ah oui?

— Il faut lui laisser la paix au moins jusqu'à demain.

— O.K., mais tu vas me le montrer demain, d'accord?

— On verra, ça va dépendre s'il est bien nerveux.

Je suis content pour Jacques. Il commençait à avoir la mine basse, ces derniers jours. Il a passé tellement de temps à se promener d'un côté à l'autre pour trouver du gibier. Fabriquer une trappe à castor sans outils spéciaux sera pour lui tout un défi. Cela lui remontera sûrement le moral. Depuis qu'il est ici, il n'a pas encore eu la chance de démontrer son savoir-faire. Pour ma part, je suis ravi à l'idée d'apprendre quelque chose. De plus, je voudrais bien qu'il réussisse, parce que cela nous redonnerait toutes les forces requises pour aller jusqu'au bout du périple. On aurait de la nourriture énergétique pour plusieurs repas. Et que de choses on pourrait fabriquer avec la peau!

Aujourd'hui, nous n'avons pas vu un seul poisson à cause des nuages. Peut-être que le temps s'éclaircira demain. La journée a passé assez vite malgré le temps maussade. Nous avons eu plein de choses à faire. Les journées sont moins pénibles lorsque nous sommes occupés. Nous devons maintenant réparer l'abri et le lit que nous avions brisés pour signaler notre présence à l'Américain. C'est vite fait. Avant de nous coucher, nous faisons

bouillir un peu de thé du Labrador. Je ne sais pas si c'est la boîte de conserve rouillée ou bien le thé, mais ça n'a sûrement pas aussi bon goût que me le laissaient entendre mes lectures. Avant de nous endormir, nous parlons de radeaux, de l'Américain, du castor, des femmes et, comme de raison, de popote.

JOUR 14

La mer d'huile

Bonjour, le jour! Je me lève avec entrain, ce matin. J'ai hâte d'aller explorer le lac avec mon radeau. J'ai aussi hâte de voir comment Jacques va s'y prendre pour fabriquer sa trappe à castor. Nous pensions avoir du soleil aujourd'hui, mais c'est encore nuageux. Pas un petit coin de ciel bleu; c'est gris et sombre. Et il n'y a pas le moindre vent. Le lac est aussi calme qu'une mer d'huile.

Pour l'entrevue téléphonique de ce matin, il est convenu que je fasse seulement une brève introduction avant de passer la parole à Jacques :

— Bonjour, André-François Bourbeau, si vous nous parliez un peu de la nuit que vous avez passée, Jacques et vous. À vous.

— Cette nuit, il a fait relativement chaud, c’est-à-dire 14 °C; nous avons moins gelé. Cependant, c’est plus énervant pour le feu; il risque de s’éteindre, car on ne se réveille pas à cause du froid. L’humidité nous fait souffrir, ainsi que le fait que nous soyons si sales. À vous.

— Est-ce que vous nagez dans les lacs ou encore dans les rivières qui vous entourent, histoire de faire un peu d’exercice? À vous.

— Mon Dieu, c’est impossible de faire de l’exercice. Nous n’avons pas suffisamment d’énergie, même pas pour sauter à l’eau nous laver. Je vais vous passer Jacques qui vous en dira un peu plus long. À vous.

— Merci, André-François Bourbeau, bonne journée. Jacques Montminy, on vous souhaite un bon matin. Comment allez-vous? À vous.

— Ça va assez bien. Malheureusement, j’ai fait une erreur cette nuit. Il faisait chaud quand je me suis couché; alors, je n’ai pas mis mon chandail. Ce matin, je me suis levé avec un tour de rein et de la rouille dans toutes mes articulations. À vous.

— Est-ce qu’il pleut, ce matin? Est-ce qu’il y a eu du spécial hier pour la nourriture? À vous.

— Il ne pleut pas encore, mais ça ne devrait pas tarder. Le plafond est très, très bas; il y a beaucoup de brume. Je pense que les avions ne seraient pas capables de voler dans notre secteur, ce matin. Pour ce qui est de la nourriture, nous mangeons toujours des fruits. André-François a pris un autre petit brochet de 275 grammes. Moi, je passe mon temps à arpenter le territoire pour essayer de trouver des rivières. Hier, en faisant la cueillette, à seulement 100 mètres de notre campement, j'ai trouvé un lac où vit un beau gros castor. À vous.

— Allez-vous tenter de capturer ce castor? À vous.

— Je me suis juré de manger du castor pour ma fête. À vous.

— Et quand est ton anniversaire, Jacques? À vous.

— Samedi. Je me suis juré que j'allais manger du castor samedi. À vous.

— On vous le souhaite. Avez-vous autre chose à nous confier? À vous.

— Oui, en m'endormant hier soir, j'ai pensé à quelque chose. Nous sommes ici non seulement pour une recherche scientifique, mais aussi pour

lancer officiellement la Fondation de l'Université de la Nature du Zoo de Saint-Félicien. J'essayais de trouver des façons d'amasser des fonds. Moi, j'ai arrêté de fumer en venant ici; je n'avais pas le choix. Je ne le regrette pas; je réalise à quel point il est bon de respirer de l'air pur. J'ai pensé que si tous les fumeurs de la région arrêtaient de fumer pour m'accompagner les 17 jours que durera encore le Surviethon, et envoyaient l'argent ainsi épargné à la Fondation, ce serait une bonne source de financement. À vous.

— C'est une très bonne idée, Jacques Montminy, on lance l'appel à tous nos auditeurs. À vous.

— Je voudrais vous laisser avec le petit mot du jour. «Laissé à lui-même, l'homme n'est qu'un animal obligé de lutter pour survivre.» À vous.

— Ne laissez pas tomber votre belle lutte. À vous.

— Nos salutations à tout le monde et à demain!

Nous retournons à l'abri, satisfaits de l'entrevue. Il reste un peu de mon petit-déjeuner préféré : des amélanchiers. Je les dévore. La

température était tolérable cette nuit, beaucoup plus facile à supporter que lorsque le mercure descend à 5 °C. Ayant relativement bien dormi, je me sens en forme.

J'enlève mes bottes et mes bas et je les attache autour de mon cou. Debout sur mon radeau, une longue perche à la main, je mets le cap sur l'île. J'ai l'idée d'aller plus loin, au-delà de l'endroit où frayaient les petits poissons, pour examiner le territoire. Ça va bien; le radeau fend l'eau doucement, silencieusement. Le paysage est splendide. De l'autre côté du lac, les élégantes montagnes se mirent fièrement dans l'eau. C'est magnifique. Quel décor!

Je me demande bien ce que je trouverais de l'autre côté du lac, si j'y allais. Quelques caps rocheux dominent le paysage. La végétation semble différente, les arbres semblent plus gros. Ce doit être l'exposition au soleil du sud qui crée un microclimat. Je continue à avancer doucement, dépassant le territoire connu. Il n'y a toujours aucun changement dans la végétation; c'est

décevant. De l'autre côté du lac, j'aperçois l'énorme pointe derrière laquelle coule une grande rivière, selon les dires de l'Américain. Il doit y avoir d'intéressantes découvertes à faire par là.

Mais, alors, je n'ai qu'à y aller, par là! Pourquoi ne le traverserais-je pas, ce lac? L'eau est tellement calme… J'y vais! En manœuvrant le radeau vers la gauche, je pousse avec la perche jusqu'à ce que je ne puisse plus atteindre le fond. Confortablement assis dans le centre, je prends ma racine aplatie et je pagaie. Les coups de pagaie en forme de « J » me permettent de maintenir le radeau dans la bonne direction sans changer de bord.



La baie des Hirondelles du réservoir Pipmuacan, à l'endroit où j'ai traversé sur mon radeau primitif. Quelle folle aventure!

Ça n'avance pas vite, mais ça va bien et ce n'est pas trop fatigant. Tiens, voilà une légère brise qui se lève. Je dois pagayer sur l'autre côté, maintenant, pour contrer le vent. Me voilà rendu presque au milieu du lac. Je ressens une petite crampe dans l'épaule gauche. Changement de bord! Mais mon coup en «J » n'est pas assez fort pour maintenir la direction; le vent me fait faire un quart de tour. Voyons! Je change de bord encore. J'oublie la crampe. Il va falloir que je pagaie du côté droit jusqu'au rivage. Ouf! Je commence à

être fatigué. Derrière moi, seul un filet de fumée m'indique la position du campement. Comme c'est bizarre de voir d'ici la pointe sur laquelle nous sommes installés. C'est si loin!

Tout à coup, j'ai peur. L'eau est noire et profonde. Je réalise soudain que mon aventure va à l'encontre de toutes les règles de sécurité. Pas de veste de sauvetage! Jacques ne sait même pas où je suis; il était parti voir son castor avant mon départ. Et si mon radeau se brisait? Je ne suis pas bon nageur et, même si je l'étais, je n'aurais jamais assez d'énergie pour me rendre jusqu'au rivage! Quelle idée de fou, de m'aventurer jusqu'ici!

Et voilà le vent qui s'en mêle. Je pagaie plus vite. Le lac est beaucoup plus grand que je ne l'avais imaginé. Je pagaie toujours. Enfin, me voilà arrivé au pied d'un des caps rocheux que j'apercevais de l'abri. Je suis complètement exténué. Où vais-je trouver l'énergie pour m'en retourner?

À l’aide de la perche, je longe l’escarpement jusqu’à ce qu’il me soit possible d’accoster sur un banc de sable au haut duquel poussent des framboisiers. Youpi! Je mange quelques-uns de leurs fruits rafraîchissants. Comme c’est bon! Mais j’oublie les framboises. J’en ramasserai plus tard. C’est le temps d’explorer un peu les alentours. Plus loin, j’aperçois des plants de sureau. Les fruits sont comestibles lorsqu’ils sont rouges, mais ceux-ci sont encore blancs. Le bois du sureau est très léger et renferme un canal médullaire. Je casse donc une branche de cet arbrisseau dans le but de la vider plus tard pour en faire un soufflet pour le feu.

Rien d’autre ne me frappe pour l’instant. Excité, je décide d’aller visiter la grosse rivière. Pour ce faire, je dois traverser la pointe à pied ou faire le tour en radeau. Ce sera mieux à pied; je suis fatigué de pagayer. Mon chandail sur la tête pour me protéger des mouches, je choisis ma direction, et me voilà parti. Il ne faudrait pas que je me perde, surtout qu’il n’y a pas de soleil. Ce ne serait vraiment pas drôle. Je regarde très souvent derrière moi, afin de noter les particularités du

paysage. Je laisse aussi des points de repère: trois bûches appuyées contre un arbre, des nœuds dans l'herbe, des roches en triangle…

Mais où peut-elle être, cette rivière? Voilà une bonne demi-heure que je m'enfonce dans le bois. J'ai de la difficulté à traverser une espèce d'entrelacement d'arbres. Toujours pas de rivière. Je dois m'être trompé de direction. Découragé, je retourne en pensant au lac que je dois retraverser. Le pire, c'est que je ne découvre rien d'intéressant le long de mon parcours. Il n'y a même pas d'amélanchiers, aucun champignon, rien. Bon, par où étais-je passé? J'aurais dû laisser plus de marques que ça!

Enfin, voilà le rivage. Quelle perte de temps et d'énergie! Déçu, j'arrive au radeau. J'enlève mes bottes pour soulager mes pieds endoloris. Pieds nus, je monte la pente de sable et ramasse des framboises. Il n'y en a pas autant que je pensais. J'en récolte seulement une tasse et demie.

Les bleuets sont abondants, mais pas assez mûrs. Tiens, voilà un cerisier. Il contient beaucoup de belles cerises. J'en prends une, j'y goûte. Beurk! Elle n'est pas mûre. Il n'y a pas de cerisiers de l'autre côté du lac. Je vais en rapporter une grosse branche; c'est le meilleur bois pour fabriquer un arc. J'essaie de briser, de tordre et d'arracher une branche droite et sans nœud. N'y parvenant pas, je vais au bord de l'eau prendre une pierre que je casse un peu pour la rendre tranchante. Avec cet outil primitif, la branche cède. J'y ai tout de même mis 25 minutes.

Le vent souffle de plus en plus fort. L'aspect du lac n'est guère rassurant. Je fais mieux de repartir tout de suite. Le radeau est remis à l'eau, et le supplice du retour commence. À 300 mètres du bord, je constate que le vent me fait dévier considérablement de la trajectoire anticipée. En continuant comme ça, il me poussera latéralement jusqu'à l'autre bout du lac avant que je l'aie traversé. Que faire? Mes yeux font le tour du radeau. Mais! Eh! Mes bottes! J'ai oublié mes bottes sur le rivage!

Dépité, je fais demi-tour et récupère mes bottes. Avec la perche, je remonte le long du rivage face au vent pendant plus d'une heure. Je commence ma traversée lorsque j'arrive à un angle de 45° par rapport à mon objectif. Si je pars en ligne droite, le vent devrait me pousser de travers jusqu'au camp.

J'affronte le lac de nouveau. À mi-chemin, l'intensité du vent augmente. Je ne suis vraiment pas gros dans ma culotte, mais pas du tout. J'ai rarement eu aussi peur. Les vagues embarquent complètement par-dessus le radeau; j'ai de l'eau jusqu'à la taille, des crampes dans les épaules, des ampoules aux mains. Le vent me pousse de travers deux fois plus vite que j'avance! Je pagaie plus fort. Tout à coup, un des lacets se brise, le stabilisateur va se défaire! Je saute à l'eau. À l'aide de mon mouchoir, je réussis de peine et de misère à le rattacher. Une fois rembarqué, je pagaie à nouveau comme un déchaîné. Ouf! Ce ne sont que les nerfs qui me tiennent. Mais le pire est fait, j'ai parcouru les deux tiers du trajet. Au moins, mon calcul s'avère assez juste. Je me retrouve sur l'île,

à un demi-kilomètre du camp. La terre ferme! J'embrasse le sol. Je m'étends par terre, étourdi, trempé et exténué.

***

Comme je suis sur l'île, aussi bien ramasser quelques atocas. La dernière fois que j'y suis venu, les moustiques m'ont mangé les pieds. Je profite de leur absence par cette journée venteuse et du fait que je sois déjà mouillé pour m'asseoir dans la tourbe humide et cueillir quelques vieux fruits de l'an dernier. Après une demi-heure, je me décourage : c'est trop pénible à ramasser.

Je rembarque sur le radeau, mais, cette fois, pas besoin de pagayer. Le vent me pousse tout simplement de l'autre côté de la baie. Je débarque. Plus jamais je ne toucherai à ce radeau!

Je retourne au camp. Minute! Ah non! J'ai encore oublié mes bottes et mes bas. Sur l'île, cette fois! Ça ne se peut pas, commettre la même erreur deux fois de suite! J'ai envie de pleurer. Je suis

trop fatigué, c’est injuste! J’ai eu assez de problèmes comme ça aujourd’hui. Maudit! Je m’effondre par terre. Je n’en peux plus!

Je n’ai pas le courage d’essayer de pagayer contre le vent et le courant pour retourner à l’île avec le radeau. De toute façon, c’est probablement impossible. Je me résigne à m’y rendre à pied, en contournant la grande baie. Mes pauvres pieds! Arrivé en face de l’île, je nage jusqu’à celle-ci et récupère mes précieuses bottes. Je rentre au campement par le chemin inverse, en très piteux état. Jacques essaie de me remonter le moral.

J’ai dû dépenser 3000 calories au cours de la journée et je n’en ai absorbé qu’environ 500. Alors, j’ai puisé sérieusement dans la petite réserve de graisse qui me restait. Ma seule consolation, c’est de pouvoir partager un peu de framboises avec Jacques. C’est tellement bon, des framboises, comparativement aux amélanchiers.

— Et toi, Jacques, tu ne m’as pas raconté ta journée. Est-ce que le castor s’est intéressé à

l'appât?

— Non, pas du tout; je crois qu'il est nerveux. En tout cas, j'ai pris quelques photos et j'ai commencé à fabriquer la trappe. Ce n'est pas facile, quand les seuls matériaux disponibles sont de la mousse et de la savane. J'ai dû y transporter des rondins.

— Quelle sorte de déclencheur as-tu pris? Un style païute? Un style figure 4?

— Non, j'utilise un système beaucoup plus simple que ça; je ne me complique pas la vie pour rien.

— Comment arranges-tu ça?

— J'irai te le montrer plus tard, si tu veux m'aider à transporter quelques rondins en haut.

— As-tu déjà attrapé un castor avec un piège comme celui-là?

— Non, mais ne t'inquiète pas, je sais comment faire.

— O.K. Y a-t-il eu autre chose d'intéressant aujourd'hui?

— Oui, j'ai manqué un fichu gros brochet de deux ou trois livres.

— Comment ça?

— Bien, j’avais le collet bien placé, mais sa tête était trop grosse pour y entrer. Je savais que tu allais être déçu, peut-être que je n’aurais pas dû te le dire.

— C’est pas grave. Je sais comment c’est dur.

Cela n’a pas l’air très facile d’attraper un castor sans trappe commerciale. Jacques est courageux. Si la différence entre attraper un castor avec ou sans trappe est aussi grande que celle entre faire un feu avec ou sans allumette, « il n’a pas fini ses crêpes[8] »!

Il est 17 h 42. Comme mon caleçon est complètement trempé, j’en profite pour le laver de mon mieux. Pendant qu’il sèche, je vais pêcher, mais sans succès. Peut-être s’il fait beau demain…

Je pars avec Jacques pour porter des rondins à l’étang à castor. Jacques avait raison : c’est très dur de monter la côte, surtout que je suis très fatigué. Nous nous approchons lentement de l’étang. Le castor est toujours là; il se promène tranquillement. À un bout de l’étang, où se déverse le ruisseau, on

aperçoit le début d'un très petit barrage, formé uniquement de terre et de bouts de bois grugés. Il est évident qu'il s'agit d'un jeune castor en train de s'installer pour la première fois. J'aide Jacques à poser les deux rondins sur son piège abattoir, par-dessus ceux qu'il avait déjà apportés. Je doute que la pesanteur soit suffisante pour écraser un castor, mais Jacques m'assure que oui. Il dit que le principe est de placer une bûche sous le piège et non seulement sur le dessus. L'animal reste pris entre les deux et se fait briser le dos.

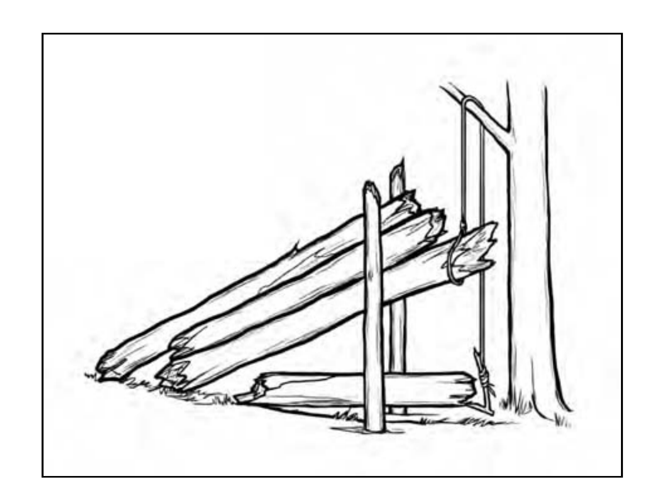
J'examine le déclencheur que Jacques installe. Je n'ai jamais vu ça dans aucune de mes études, mais ça semble assez efficace. Il s'agit d'un petit crochet en bois fixé au bout d'un lacet. Le lacet est attaché aux bûches écrasantes, fait le tour d'une branche au haut du piège, et le crochet retient le tout en étant fixé à la bûche sous le piège. Quand l'animal passe sur la bûche qui est sous le piège, le crochet lâche et tout tombe.

— Psst, ça va fonctionner, Jacques?

— S’il passe dedans, je suis certain qu’on va l’avoir.

— J’ai hâte à demain!

— O.K., rentrons au camp.



Je m’étends sur mon lit. Il est très dur. Je devrais le rafraîchir, mais je n’en ai pas le courage. Demain. Ah! Demain, c’est le jour 15, on est presque arrivés à mi-chemin! C’est long et très difficile d’être ici. Ça me rend mélancolique d’être couché dans cette cabane à m’ennuyer. Malgré tout, je suis en bonne santé. J’ai juste un petit mal de gorge qui ne me lâche pas et mon ganglion qui

est plus gros que jamais; il m'inquiète un peu, d'ailleurs.

Mon caleçon ne sera pas sec avant demain matin; je devrai m'en passer. Comme la vie est facile, en ville: le savon, la sécheuse, la bonne soupe au poulet. Ça ne prend pas grand-chose pour être heureux. En tout cas, jusqu'à maintenant, nous survivons et nous pouvons encore résister un peu. C'est quand même respectable, 17 ou 18 jours! Je me souviens avoir entendu Jean-Claude dire : « S'ils restent 18 jours, ils resteront 18 jours. » Au moins, nous nous serons rendus là!

De mon lit, je contemple un ciel magnifique piqué de millions d'étoiles. Il doit sûrement abriter d'autres formes de vie… Malheureusement, pour se rendre à l'étoile la plus proche, notre vaisseau spatial le plus rapide mettrait 40 000 années! Décidément, nous ne sommes pas près d'y aller. Et, chez nous, seule la Terre peut supporter la vie telle qu'on la connaît. La Terre! Une petite boule de sol et d'eau sur laquelle vivent des milliards d'humains… Et impossible d'aller ailleurs! Il est

donc grand temps que l'on s'occupe de protéger cette petite parcelle d'univers pour les générations futures.

Voilà! J'ai mon message philosophique pour demain matin!

---

8. Expression qui s'apparente à « il n'est pas sorti du bois », c'est-à-dire que ce ne sera pas facile.

JOUR 15

Les chaînes aux pieds

Pas de castor! Les bûches se sont abattues sur une branche de peuplier. Selon Jacques, le castor a dû s'introduire partiellement dans le piège, avec cette branche dans la gueule. Celle-ci aurait déclenché le crochet avant que l'animal ne puisse s'aventurer assez loin dans le piège pour s'y faire coincer.

Quelle déception! Le castor, épouvanté, deviendra méfiant et saura désormais éviter le piège.

— D'après moi, Jacques, c'est fini pour ce castor. On ne réussira jamais à l'attraper, maintenant qu'il a eu peur.

— J'vais le prendre quand même. S'il le faut, je viendrai l'attendre ici toute la nuit et je le tuerai

avec un pieu lorsqu'il sortira de l'eau.

— Tu penses que tu pourrais faire ça?

— Pourquoi pas? Quand un castor se trouve hors de l'eau, il est très malhabile. Il n'aura pas le temps de se sauver.

— T'es sérieux?

— Je te dis que je vais manger du castor avant ma fête, dans trois jours.

— Tant mieux, parce que j'ai faim!

Nous sommes très déçus de cet échec. Après avoir réinstallé le piège, nous rentrons au camp, la mine basse. Nous avions tellement hâte de voir si nous avions attrapé le castor que nous nous étions levés très tôt. Maintenant que notre rêve de manger du castor s'est évanoui, nous n'avons qu'une idée: réintégrer nos grabats.

Ce n'est pas facile de dormir ici. Je m'imagine chez moi, dans mon beau grand lit chaud et douillet, tout propre, tête reposant sur un oreiller en duvet. Voilà des conditions idéales pour dormir! J'y pense, à ce merveilleux sommeil. Chez moi, un seul des désagréments suivants m'empêcherait de

dormir confortablement: ne pas avoir pris une douche avant de me coucher, une seule piqûre de mouche, un drap humide, un matelas légèrement raboteux, le ventre creux, un seul maringouin rôdant autour du lit, ou même la température mal réglée… Ici, toutes ces conditions lamentables sont réunies, et plus. Malgré tout cela, hier soir, exténué, j'ai dormi d'un sommeil extrêmement profond. À vrai dire, ni la fumée, ni la saleté, ni les mouches, ni les branches dans le dos, ni le froid, ni l'humidité, ni la faim, rien n'aurait pu perturber mon sommeil. Quelle merveille que le corps humain! Sa capacité de résistance et d'adaptation me surprend de plus en plus chaque jour. Quoique je sois fatigué, je suis endurci, ce qui fait que les conditions pitoyables de mon refuge n'empêcheront pas un bon dodo de me revigorer.

Je me soulève péniblement de ma paillasse. Des nuages menaçants annoncent un orage imminent. Pourrons-nous l'affronter? Pour comble de malheur, nous n'avons ni bois ni fruits en réserve, et nos lits ne sont pas rafraîchis. Hier, au lieu de faire des acrobaties en radeau, j'aurais dû

m’occuper de la cueillette; cela aurait été plus intelligent. Mais la possibilité de découvrir une nourriture plus intéressante que les amélanchiers m’excitait trop.

Hélas! C’est l’heure de la cueillette. Tiens, un petit fruit blanc. Qu’il est délicat! Qu’est-ce que ça peut être? Je l’examine de près; il est cireux. D’après ses caractéristiques botaniques, ce serait une espèce du genre *Gaultheria*, sans doute comestible. J’y goûte. Délicieux! Dommage qu’il soit si fragile et difficile à cueillir.

Un peu plus loin poussent des champignons dans les genres *Suillus* et *Boletus*. J’en vois tous les jours, de ces champignons. Ils sont comestibles, mais, comme d’habitude, pourris et criblés de vers.

J’ai à peine cueilli 100 grammes d’amélanchiers qu’il commence à pleuvoir. Encore une fois, j’arrive à l’abri mouillé. Jacques n’est pas revenu. Il sera sûrement aussi trempé que moi. Le voilà qui arrive en courant.

Depuis 15 jours, la pluie n'a jamais été autre chose qu'un dérangement. Mais, aujourd'hui, elle prend un autre sens; on dirait que je comprends mieux son rôle dans la nature. Son rythme régulier devient mélodie. J'assiste au premier mouvement de la symphonie diluvienne avec quiétude.

Nous voilà de nouveau enfermés dans notre donjon, les chaînes aux pieds, sans même de pain sec. Rien à faire, sauf attendre. Pour notre équilibre émotif, c'est de toute première importance d'avoir une réserve de nourriture dans la cabane.

Entre les orteils, des crevasses douloureuses causées par l'humidité me font souffrir. Comme je porte toujours les mêmes bas, le manque d'hygiène y est pour quelque chose. Un de mes amis, lors d'une expédition en canot, avait été obligé de se rendre à l'hôpital à cause d'une maladie de pieds causée par l'humidité. J'espère bien que nous ne souffrirons pas de cette maladie.

Nos vêtements sont extrêmement usés, pleins de petits trous forés par les tisons. Jacques m'en

fait remarquer un plus gros, derrière mon pantalon, à la hauteur de la cuisse. Je me demandais pourquoi je m'étais tant fait piquer ce matin.

La symphonie de la pluie attaque son deuxième mouvement andante. Comme elle est ennuyeuse, cette interprétation! Le thème répétitif et monotone m'endort.

J'ouvre les yeux. Que je suis étourdi en me réveillant! Eh! Il se passe quelque chose de bizarre : je ne vois plus rien de l'œil droit. C'est la première fois que cela m'arrive. On dirait qu'une membrane m'obstrue la vue. C'est sans doute une abrasion de la cornée causée par la fumée, ou peut-être ai-je mal simplement parce que j'avais la main sur l'œil en dormant. Espérons que ça passera assez vite.

Nous nous activons un peu. Jacques aiguise sa boucle de ceinture pour en faire un dégraisseur de peaux. Pendant ce temps, je fabrique un soufflet pour le feu en évidant une branche de sureau. Cela m'aidera à repartir le feu s'il vient près de

s'éteindre. Ensuite, je fais une longue ligne de tous les fils que j'avais réunis pour le filet de pêche. Jacques s'affaire maintenant à fabriquer un sifflet.

Dans le fond, nous sommes très bien installés, ici. Nous sommes assis sous un bon abri à l'épreuve de la pluie, un feu joyeux dégage de la chaleur sans trop de fumée et nous pouvons nous étendre sur un lit assez confortable. Je supporte bien ma faim, car je sais que je pourrai cueillir demain. Nous ne sommes pas malades, il n'y a vraiment pas de problème, tout va bien de ce côté.

J'entreprends la fabrication d'un arc avec la branche de cerisier que j'ai rapportée de mon périple en radeau. Patiemment, j'enlève l'écorce sur la branche. Ensuite, je gratte le plus gros bout afin d'en réduire le diamètre.

Le troisième mouvement de la pluie, fortissimo, m'impressionne par son intensité.

Le sifflet de Jacques n'émet aucun son. Je lui donne quelques conseils qui ne l'aident aucunement. Je me pensais plus fin que lui… C'est

amusant de voir comment la nature a le don de ramener tous les gens au même niveau. Ici, il n’y a pas de place pour les jeux de classes sociales. Les cravates sont inutiles!

JOUR 16

Le flanc mou

Pas morts, mais pas forts! Quelle nuit! Mon lit s'est même enflammé. J'ai eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. Plus d'étincelles qu'à l'ordinaire bondissaient du feu. Y avait-il des crevasses humides dans le bois? Probablement. À cause de cela, j'ai dormi très nerveusement toute la nuit. Même s'il pleut continuellement, l'intérieur de l'abri est très sec. J'ai peur qu'il ne s'enflamme. Il ne manquerait plus que ça!

Il faudra bientôt songer à le modifier sérieusement, notre chez-nous. Nous ne pourrons plus le chauffer comme cela encore longtemps. Peut-être pourrions-nous ouvrir un des côtés, le transformant ainsi en une sorte d'appentis de façon à ce que le feu soit à l'extérieur. Nous pourrions ainsi récupérer beaucoup de matériaux avec

lesquels nous augmenterions l’épaisseur des murs. Lorsqu’il fera plus froid, nous aurons besoin de cette isolation additionnelle afin de nous maintenir au chaud. Comme les mouches sont moins nombreuses qu’elles ne l’étaient il y a 16 jours, j’estime que nous ne serions pas trop incommodés même si l’abri était ouvert d’un côté.

Il pleut sans cesse depuis hier. Il semble que nous n’aurons pas de répit de ce côté. Donc, pas de cueillette, pas de poisson, pas de lit rafraîchi. L’ennui me ronge. Je continue à tisser ma longue ligne à pêche. J’en ai plus de quatre mètres, maintenant.

Ce temps me déprime. Il pleut de plus en plus, et mon moral s’alourdit au rythme des gouttes d’eau. Ah non! C’est le déluge! La pluie traverse l’abri. Que c’est difficile de construire un toit étanche! Il y a une fuite juste au-dessus de ma tête. Ça, c’est le comble! Jacques cache son derrière avec un morceau d’écorce; l’eau dégoutte sur lui aussi. Quel calvaire!

Au moins, Lepetit, lui, va être content…

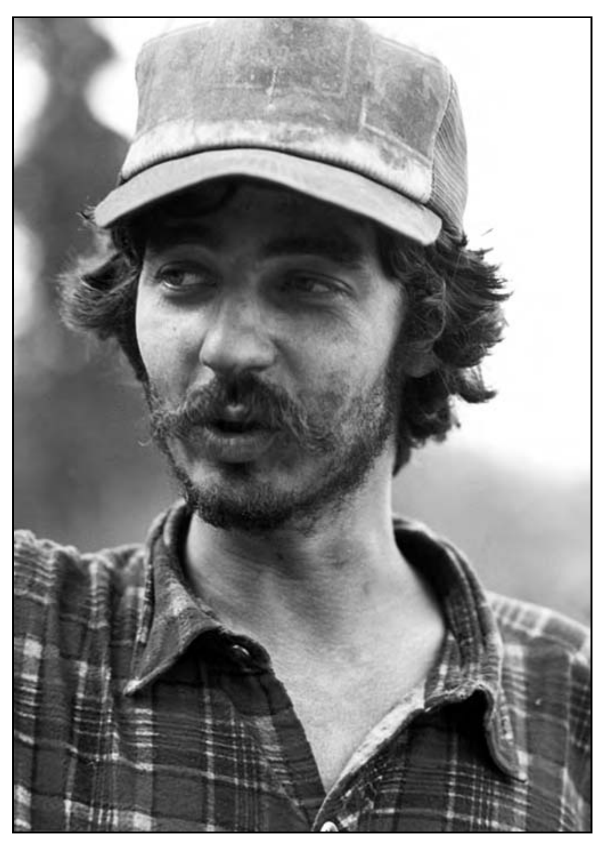
Sécurité mon œil, cette radio! Depuis deux jours, il nous est impossible de joindre qui que ce soit. Nous pouvons seulement communiquer quand il fait beau et que tout va bien. Cela signifie que c'est dans les pires tempêtes, au moment où nous aurions le plus besoin d'aide, que nous ne pourrions pas recevoir de secours. Radio ou pas, on ne peut se fier qu'à nous.

Une terrible bourrasque de vent ébranle l'abri. De gros moutons blancs gambadent sur le lac. Ce vent qui, contrairement à celui des sept dernières journées, vient du nord amènera-t-il un changement de température? Si le temps refroidit encore plus, je pique une crise de nerfs.

La pluie diminue un peu. J'en profite pour me dégourdir les jambes. Je sors mon dictaphone et je vais m'abriter sous un gros arbre au bord de l'eau.

Il est midi; il pleut continuellement depuis deux jours. Nous sommes emprisonnés dans l'abri. Mon pouls est à 41 battements à la minute. Aucune

nourriture en vue. Pour moi, côté moral, c'est la pire journée du voyage. Je suis extrêmement démotivé, fatigué et écœuré! Cela n'a pas de bon sens d'être ici à manger de la misère comme ça pour rien! Enfin, j'espère que ce n'est pas pour rien, que la Fondation de l'Université de la Nature en profitera. J'ai faim! Je mangerais n'importe quoi, du vieux pain sec, le restant des assiettes dans les restaurants, même du fastfood… Jacques, lui, garde un bon moral. À moins qu'il ne cache son jeu, il a l'air de bonne humeur. Moi, ne pas manger, cela me déprime. J'ai appris ma leçon! La prochaine fois que je pourrai aller à la cueillette, je ne manquerai pas mon coup. Je me le jure bien.



Jacques Montminy, mon compagnon d'aventure, avec sa nouvelle barbe de 16 jours et aminci d'une dizaine de kilos. Un solide gaillard.

Je regarde la forêt détrempée. S'il pleut toute la semaine, qu'est-ce que je vais faire? M'asseoir là

dans l’abri sans manger et attendre de crever? Maudit! Je ne suis pas fait de bonbon! Voyons, Bourbeau, grouille-toi le cul! Es-tu un flanc mou? AAARRR!

Je fonce dans la forêt comme un bulldozer, fauchant les arbustes qui ont le malheur de se trouver sur mon chemin. En quelques secondes, je suis aussi mouillé que ces arbustes, autant que si j’avais sauté dans le lac. Voilà qui est fait. Enragé, déterminé, je traverse la colline derrière le camp, longe l’étang à castor, grimpe la montagne et redescends de l’autre côté. Je trouve finalement des arbrisseaux d’amélanchiers, bien chargés, qui n’ont jamais été touchés. Je cueille, cueille et cueille. Autour de moi, l’eau perle paisiblement au bout des feuilles. Tout est rafraîchi par la pluie, tout miroite et reluit comme si la main du ciel l’avait poli. La rosée fait briller les fruits comme des diamants tout neufs. Peu à peu, je me calme. J’entends le silence au-delà du ruissellement de l’eau. Tout, autour de moi, est tellement beau, tellement paisible. La nature me fait voir les choses d’une autre façon.

J’ai honte. Ce matin, me plaignant de mon sort, je trouvais la vie dure. Je n’avais pas mangé, mais j’étais assis sur mon derrière. Qu’est-ce que j’attendais? Que mon dîner me tombe du ciel? Je regarde mon panier, plein de nourriture. La sécurité? Je l’ai en moi. J’ai de nombreuses ressources qui ne demandent qu’à être utilisées.

La pente qui remonte vers le campement est facile, maintenant. Du haut de la montagne, j’admire le plus bel arc-en-ciel que j’aie jamais vu. C’est un cadeau du ciel pour me réconforter et m’encourager, maintenant que j’ai compris ce message important…

***

Il est 18 h 40. J’ai cueilli pendant des heures. Comment ai-je fait pour endurer les moustiques aussi longtemps? Lorsque je rentre au campement. Jacques me réprimande parce que je lui ai rapporté des mouches. Il a raison, c’est un oubli de ma part. Je me rends au bord du lac et attends d’être

« démouché ». Le vent a vite fait de chasser ces petites bestioles dénichées du sol de la forêt.

La balance indique deux kilos et demi d'amélanchiers et même un peu de bleuets! C'est la meilleure cueillette de tout notre séjour. Je ne crèverai pas de faim ce soir. Je ne crèverai plus JAMAIS de faim.

J'entends Jacques en train de résumer sa journée au dictaphone.

> *J'ai attendu jusqu'à tard cet après-midi avant d'aller à la cueillette, car il mouillait beaucoup. J'ai ramassé 350 grammes d'amélanchiers près du campement et 3 grosses poignées de bleuets. Je me suis beaucoup fait piquer. J'ai fait le tour du lac du castor et je n'ai rien vu de suspect. S'il est encore sur le lac, nous allons le prendre demain. Il y a de belles pistes fraîches d'orignaux sur le bord de l'étang, à peu près à 200 mètres de nous. Quand je suis revenu, j'ai eu de la misère à ranimer le feu, parce que le vent souffle franc nord à 80 ou 90 kilomètres à l'heure en direction du lac. J'étais tout mouillé, alors j'ai essayé de me sécher un peu en mangeant des amélanchiers.*

Le pire pour moi, ici, ce n'est pas de manquer de nourriture, parce que j'en ai. Ce n'est pas non plus de ne pas attraper mon castor ni d'attendre, car je suis habitué à attendre lorsque je vais à la chasse tout seul. Ici, le problème, c'est l'ennui de ne pouvoir faire quelque chose de potable. C'est beau de faire des couteaux et de faire un arc, mais, lorsque l'on sait qu'il faut rester près du campement au cas où le feu s'éteindrait, cela devient harassant. Aujourd'hui, c'était pire: je ne pouvais presque pas bouger, car le vent soufflait si fort qu'il y avait du danger pour le feu. Lorsque je trappe, je sais que, quand je reviendrai au campement, je n'aurai qu'à prendre une allumette, allumer la truie, et tout sera beau. Durant la journée, j'ai des pièges à installer et à voir, mais ici on ne peut faire aucune de ces choses.

De plus, je n'ai pas suffisamment de nourriture pour pouvoir fournir assez d'efforts pour suivre une piste d'orignal ou courir un sentier de halage. La nourriture ne me manque pas du tout, car, le soir, nous en parlons; c'est un vrai cours de cuisine, qu'André-François me donne. Je prends une poignée d'amélanchiers et une poignée de bleuets par jour, et ça va. Je n'ai pas besoin de plus que cela en ce moment, car j'ai de bonnes réserves de graisse. Ce qui est le plus agaçant, c'est d'attendre que les 31 jours soient écoulés. Si nous étions

vraiment en situation d'urgence, nous aurions pu être repêchés très vite le treizième jour par l'Américain. Nous aurions aussi pu faire des signaux aux avions. Malgré tout cela, mon moral est parfait. Mon pouls est à 67.



Notre tipi de fortune, recouvert d'herbe et de panneaux d'écorce de bouleau tenus en place par des bûches. Un chez-soi chaleureux, somme toute.

Je suis bien content de voir que le moral de Jacques est si haut. C’est un individu très fort, qui ne s’extériorise pas beaucoup. Il supporte bien son mal, mieux que moi. Il ne se plaint jamais, en tout cas.

Il est 19 h 19. Une pluie fine continue de tomber. Le reste de la journée se passe à faire sécher mes vêtements. J’ai l’impression que mes bottes ne seront sèches que le 1er septembre.

JOUR 17

Le frisson du soir

Brrr! Je suis gelé comme un rat. Je grelotte tellement que j'ai de la difficulté à manipuler l'écorce avec laquelle j'allume le feu. Ces chers tisons! Heureusement que je les ai, ce matin. Toute la nuit, un vent furieux a balayé l'abri et m'a gelé le dos. Nous sommes couverts de cendres; nos lits ont pris feu deux fois. Des dizaines de nouveaux petits trous percent nos vêtements. Nous avons brûlé tout le bois de chauffage que nous avions accumulé. Moi qui pensais en avoir pour trois ou quatre jours! C'est déprimant.

Tout, autour de moi, me fait penser à la nourriture. Le ciel devient un gâteau glacé d'un crémage bleu couvert de crème fouettée nuageuse. Quelques percées de soleil décorent le tout de fleurs jaune citron!

Mon pouls est à 39 battements par minute. C'est la première fois qu'il n'atteint pas 40. C'est extrêmement faible, presque dangereux. Il ne faudrait pas qu'il baisse davantage. Mon colocataire se réveille en s'étirant

— Brrr! Maudit qu'y fait «frette»!

— Oui, ça a été une dure nuit.

— Quelle heure est-il?

— 6 h 28. Dis donc, Jacques, est-ce qu'on va voir la trappe à castor?

— O.K. Pas de « niaisage », allons-y!

Que ce serait fantastique de pouvoir manger! Doucement, nous montons le long de la pente abrupte du ruisseau. Un autre détour et c'est le moment de vérité… On aperçoit le piège au loin. Il s'est écrasé! Nous courons voir, excités. Il est vide! Zut! Pourtant, les bûches sont tombées. Cette fois, il n'y a pas de branche dans le piège. Que s'est-il passé? Est-ce que le vent aurait pu décrocher l'abattoir? L'animal s'y est-il faufilé sans se faire prendre? Dieu seul le sait. En tout cas, une chose est certaine, le castor n'est nulle part.

De retour au campement, Jacques essaie d'établir la communication, mais sans succès. Les piles sont sans doute trop froides ou trop vieilles. Il les remplace par de nouvelles qu'il fait chauffer lentement près du feu. Cela ne sert à rien; nous ne passerons pas d'entrevue encore aujourd'hui.

Pour faire changement, je pars à la cueillette. Il fait tellement froid que je gèle même avec tous mes vêtements sur le dos. De plus, j'ai perdu ma tuque, hier, en me promenant. J'avais chaud et je l'avais mise dans ma poche. J'aurais dû garder mes manches intactes. Au moins, je ne les aurais pas perdues! Mes doigts s'engourdissent rapidement en cueillant. Mes bottes trempées ne me protègent plus les pieds du froid, même si j'ai mis mes petits bas verts sous les autres. Ce qui me console un peu, c'est de constater que les mouches se font de plus en plus rares.

Tiens, j'entends un avion au loin. Ça me fait penser au sauvetage, question nébuleuse dans les livres de survie. Devrait-on, oui ou non, essayer de sortir du bois par nos propres moyens quand on est

perdu? Je nous imagine en train d'essayer de sortir d'ici sans aide extérieure. Où serions-nous rendus après deux semaines?

Il y aurait eu deux possibilités. La première aurait été de voguer vers le sud-est en radeau. Cette option nous aurait permis d'être facilement repérés par les avions. Aussi, nous aurions eu de bonnes chances de trouver des chalets ou des pourvoiries, lesquels se situent toujours sur le bord de l'eau. Par contre, si nous avions choisi cette option, il aurait fallu attendre que le vent soit favorable. De plus, comment maintenir le feu? Comment s'orienter sur ce grand réservoir qui a plus de 150 kilomètres de long? Aurions-nous pu nous rendre au bord si le vent et l'orage nous avaient surpris en plein milieu d'une grande surface? Si nous étions restés pris sur une île, aurions-nous pu en sortir? Ensuite, comment résister aux nuits avec des abris et des lits faits à la course juste avant la noirceur? Je me souviens de la difficulté de nos premiers jours ici et de ma courte excursion d'un kilomètre en radeau, l'autre jour. Cela m'a pris toute la journée pour traverser seulement le lac; il aurait sûrement fallu

plusieurs jours pour parcourir une distance significative. Cette solution ne semble pas très intéressante.

Le deuxième choix aurait été de marcher vers le sud-ouest à travers le bois, contournant les lacs et franchissant plusieurs montagnes jusqu'à ce qu'on arrive à la rivière Manouane. De là, on aurait piqué vers le sud jusqu'à ce que l'on trouve quelque chose. Ainsi, nous aurions pu cueillir des fruits pour nous nourrir et des champignons avec lesquels il aurait été possible d'apporter le feu assez facilement, au moins lors des journées sèches. Cependant, les problèmes auraient été nombreux. Premièrement, il aurait été difficile de s'orienter sans boussole. Ensuite, il y aurait sans doute eu des rivières à traverser. Il aurait fallu apporter de grandes feuilles d'écorce enroulées pour faire des abris rapides et, chaque soir, couper des branches de sapin et ramasser du bois de chauffage. De plus, en pleine forêt comme ça, les mouches sont insupportables. Sortir d'ici à pied voudrait dire plusieurs jours pénibles et plusieurs nuits inconfortables. Tout cela sans compter qu'il

est presque impossible qu’un avion puisse apercevoir deux individus qui errent dans une forêt dense.

Non! La réponse est non! J’en suis de plus en plus convaincu. Je ne recommande pas aux personnes perdues d’essayer de faire chemin seules. Cela n’a aucun sens. Il vaut beaucoup mieux préparer de bons feux de signalisation. Surtout que des avions feront tôt ou tard des recherches. Ici, nous aurions probablement été sauvés le quatrième jour, sûrement le treizième. Et ce, alors que personne ne nous recherchait.

Jacques et moi avons cueilli au-delà d’un kilo et demi de fruits chacun, aujourd’hui. Nous avons donc une bonne réserve, puisque c’est impossible de manger plus de 250 grammes par repas. Ce garde-manger me rassure beaucoup. Enfin!

Je passe le reste de la journée à flâner et à dormir. J’apprends à apprivoiser la solitude…

Nous sommes paisiblement couchés, presque endormis. Soudain, un hurlement sauvage se fait

entendre, suivi d’un autre. Des loups! Nous les entendons bien clairement. Ils sont du même côté que nous, en face de la pointe. Jacques pense qu’ils sont un groupe de quatre ou cinq, à la recherche d’une carcasse d’orignal. Ils hurlent de plus en plus fort. Ils sont sans doute très près de nous. Je sais bien que les loups n’attaquent pas l’homme, surtout lorsqu’il y a du feu, mais je ne peux m’empêcher de frissonner. C’est tout de même impressionnant à entendre!

Je m’enfonce la tuque sur les oreilles. Heureusement que Jacques l’a retrouvée! Je suis chanceux.

JOUR 18

La fête du feu

— AU FEU! AU FEU! RÉVEILLE-TOI, TA COUVERTURE EST EN FEU!

Je bondis, me frappant la tête contre le mur incliné de l'abri. Aïe! La lumière intense! La chaleur! La fumée! Jacques crie à tue-tête; il frappe ma couverture avec un bâton. Non! Le feu saute au toit! L'abri est en feu! Non! Nous sommes entourés de flammes! Mon Dieu!

— SORTONS D'ICI!

Il faut traverser la flamme pour atteindre l'extérieur. Nous sautons dehors et nous nous roulons par terre pour éteindre le feu sur nos vêtements. Vite, j'attrape le coin de la couverture d'herbe enflammée et la tire hors de l'abri. Je la

frappe contre le sol et elle s'éteint. Misère! Il me manque une botte! Désespéré, je me précipite à l'intérieur. J'accroche la précieuse botte et roule encore par terre hors du four.

Nous sommes éblouis par les flammes qui s'élancent déjà à plusieurs mètres dans les airs. Mes lunettes! Il me faut mes lunettes! J'essaie de pénétrer dans le trou infernal une deuxième fois, mais le feu y est trop vif. Peut-être que je peux traverser le mur de l'abri à l'endroit où je les avais accrochées hier soir. Vite! Comme un enragé, j'arrache l'herbe et l'écorce du côté de l'abri. Aïe! Nos dictaphones sont là-dedans aussi! Et nos caméras! Follement, éperdument, je combats la chaleur pour essayer de percer l'abri. Ça ne sert à rien. Il faut reculer.

Nous sommes atterrés devant la puissance qui se déchaîne devant nous. Les flammes s'élèvent jusqu'aux plus hauts arbres qui nous entourent. Ils tremblent violemment et menacent de s'enflammer. Non! S'il vous plaît, non! Pas un feu de forêt! Je suis mort de peur.

Mais non, voilà que l'abri s'écroule! On l'a échappé belle. Nous pouvons maintenant nous avancer, attraper quelques longs rondins et les tirer hors du feu. Peu à peu, nous prenons le contrôle. Le danger est passé.



Au feu, au feu! Réveille-toi, ta couverture est en feu! L'abri est en feu! Nous sommes entourés de flammes! Sortons d'ici!

Nous sommes encore sous le choc. Jacques court vers la radio.

— CGD206 Alma, CGD206 Alma, ici X00 800 rivière Duhamel, m'entendez-vous? CGD206 Alma, CGD206 Alma, ici X00800 rivière

Duhamel, APPEL DE DÉTRESSE, APPEL DE DÉTRESSE, m’entendez-vous? Maudit! Toutes les stations, toutes les stations, ici X00 800 rivière Duhamel, APPEL DE DÉTRESSE, APPEL PRIORITAIRE, répondez, répondez! Maudit de maudit! Personne ne nous entend!

Immobiles et silencieux, nous contemplons l’énorme cercle rouge qui se referme sur nos trésors. Mon beau panier débordant de fruits! Mes petits bas verts! Les caméras, les dictaphones, le kit pour faire le feu, les autres paniers, les cordes, la balance, le thermomètre, le t-shirt de Jacques, mon foulard, mes lunettes, nos « couteaux-clefs », nos petites haches, tout, tout, tout!

5 h 15. Je ne réalise pas encore toutes les conséquences de ce feu. Le périple doit-il se terminer ainsi? J’essaie d’analyser la situation. Pouvons-nous continuer? Jacques est déterminé à partir. Il continue d’appeler au secours, mais ça ne répond pas. Sécurité mon œil, cette radio!

Quelques pas sur le bord du lac me feront du bien. Je m'assois, je bois un peu d'eau et je réfléchis. Au moins, je n'ai pas perdu mes données scientifiques! Tous les films et les cassettes, sauf ceux qui étaient dans les caméras et dans les dictaphones, sont indemnes. Heureusement, nous avions pris l'habitude de les ranger avec la radio! Celle-ci étant gardée dans un sac à l'épreuve de l'eau, nous pouvions la laisser dehors près de l'antenne.

Je compare notre situation avec celle de la première journée. Au moins, nous avons du feu. Même que nous en avons trop! Les mouches sont moins voraces. Nous avons un bon site, malgré qu'il soit mal en point. Nous sommes endurcis. Par contre, nous sommes plus faibles qu'au début. Moi qui voulais changer de type d'abri avant-hier! Me voilà servi!

Je pense à l'impact que ce feu aura dans les médias. Ça fera sans doute toute une histoire. Peut-être cela aidera-t-il Jean-Claude à promouvoir l'Université de la Nature? Dans un sens, je ne suis

pas mécontent de ce feu. Je m'ennuyais. Ça me donnera quelque chose à faire; ce sera un bon défi à relever. Bon, c'est décidé. Moi, je reste. Du moins, j'endurerai l'épreuve encore quelques jours.

Jacques est encore en train d'essayer d'établir la communication. C'est son anniversaire aujourd'hui, pauvre diable. Il doit trouver que la chandelle était un peu grosse! Il a l'air tellement déprimé! Je ne l'ai jamais vu ainsi. Il faut lui changer les idées.

— Dis donc, Jacques, si on allait voir ta trappe à castor? Ça nous ferait peut-être du bien.

— O.K., j'suis pas capable de faire fonctionner cette maudite radio, de toute façon.

— Pas mal démoralisant, hein?

— Parle-moi pas de ça!

La trappe n'a pas bougé. Cela lui aurait tellement remonté le moral, de prendre ce castor! Hélas! Je ne sais quoi faire pour l'aider. Moi, le feu ne me dérange plus. Je me sens fort comme un ours. J'ai déjà tout accepté. La seule chose qui

m’agace, c’est le fait de ne pas voir clair. Si seulement j’avais pu sauver mes lunettes!

Nous retournons sur les lieux de l’incendie et commençons à fouiller les cendres. Nous trouvons les vestiges de certains articles. Il y a la base de la balance, un squelette de dictaphone, un morceau de plastique fondu autour d’une lentille de caméra. Une lentille de caméra? Mais voyons, le verre n’a pas brûlé? Les verres de mes lunettes doivent donc être quelque part sous les cendres! Nous fouillons plus méticuleusement. En voici justement un. Et l’autre. Malheur! Leur surface est complètement noircie. Ils sont inutilisables. Je ne peux pas voir à travers.

Déjà, je commence à faire un plan pour le nouvel abri. Il devra être beaucoup plus petit, face à l’est, avec un feu devant. Je pense que le mieux serait un appentis triangulaire. Lorsque le feu sera presque éteint, nous enlèverons toute la cendre et construirons l’abri au même endroit. Au moins, le sol y sera sec!

Pour le moment, nous ne pouvons rien faire pour l'abri. Il faut attendre que les braises s'éteignent. Nous partons donc à la cueillette; c'est la première fois que nous y allons ensemble. C'est la première fois qu'il n'y a pas de danger de perdre le feu…

Je pense à ce précieux feu qui, jusqu'à maintenant, nous fournissait confort, chaleur et sécurité. Tout à coup, il se tourne littéralement contre nous. Pourquoi? Qu'est-ce que nous avons fait pour mériter ça? C'est bien comme dans la vie en général. Toutes les médailles ont deux faces. Comme s'il fallait du noir pour apprécier le blanc.

Je commence à jaser de notre malheur avec Jacques. Je suis bien d'accord avec lui: c'est tentant d'utiliser cette excuse pour partir d'ici. En fait, c'est vrai que ce n'est pas drôle, ce qui nous arrive. Peu à peu, je lui parle du plan pour le nouvel abri et je réussis à le convaincre que notre sort n'est pas pire qu'il ne l'était la journée où nous sommes arrivés. Je lui parle de l'influence que cet

événement peut avoir sur la publicité pour la Fondation de l'Université de la Nature.

— En tout cas, Jacques, je pense qu'on peut au moins essayer de faire l'abri et de se rendre jusqu'à demain.

— C'est bien ça le pire; je sais qu'on peut se rendre à demain sans problème.

— Et alors?

— Alors, maudit, je sais que si on se rend jusqu'à demain il va falloir rester jusqu'à la fin du mois.

Nous éclatons de rire comme deux fous. Comme c'est drôle; nous pensions tous deux la même chose. Ce qui est bien pire que le sinistre, c'est de se savoir pris ici encore 13 jours!

Là, nous avons la mine basse, c'est vrai. En plus d'être pris ici, il faut tout reconstruire. Je ne sais pas où nous allons prendre l'énergie, sûrement pas dans ce demi-kilo de fruits que nous venons de cueillir. Les nerfs commencent à tomber. Nous

sentons maintenant la fatigue de notre rude réveil à 5 h 03 ce matin.

Nous réussissons finalement à communiquer avec Jean-Claude. Nous lui expliquons ce qui est arrivé, sans lui dire cependant que nous avons déjà décidé de rester. Il a l'air déçu : il trouve que ça n'a plus de bon sens.

— Je pense que nous n'avons plus le choix. Je vois bien que c'est impossible pour vous de rester là-bas dans ces conditions. Je vous envoie un hélicoptère le plus tôt possible. À vous.

— C'est bien gentil de ta part, Jean-Claude, mais on a décidé de rester. On aime trop ça! À vous.

— Hein! Ai-je bien compris? Vous voulez rester malgré tout? À vous.

— Oui, Jean-Claude, nous croyons trop à la cause. Nous allons essayer de rester encore quelques jours. Penses-tu que, lorsque les gens sauront que nous continuons quand même, ça aidera à passer les messages de la Fondation? À vous.

— Je vous trouve extrêmement courageux. Fiez-vous sur moi. Je suis certain que les gens répondront favorablement. À vous.

— C'est bien. Salut, Jean-Claude, et bonne chance. À vous.

— C'est moi qui vous souhaite bonne chance. Merci beaucoup! Vous êtes des as!

Cette conversation me flatte. J'adore réussir l'impossible. J'ai grandi comme ça. Les défis m'ont toujours stimulé. Évidemment, j'en supporte aussi les conséquences. Ce qui est clair, en tout cas, c'est que, si j'étais obligé de choisir entre la douleur et ne rien sentir, je choisirais la douleur sans hésitation. Au moins, quand j'ai mal, je sais que je suis vivant. Tout comme j'ai horreur de ne rien faire!

Jacques est toujours déprimé. Je ne sais pas comment l'encourager. Nous faisons une entrevue radiophonique avec CJMT au cours de laquelle Jacques ne peut plus se maîtriser. Il a des sanglots dans la voix; je dois le remplacer. Ce n'est pas facile…

Nous commençons la reconstruction de l’abri. D’abord, nous grattons toute la cendre à l’aide de bâtons. Ensuite, bûche par bûche, nous montons le nouvel abri. Il sera tout petit afin de mieux retenir la chaleur. Heureusement qu’il ne pleuvra pas ce soir! L’écorce commence à se faire rare dans le coin. Nous construisons le toit à l’aide de bardeaux de bois calfeutrés de mousse. C’est peu comme protection, mais, pour ce soir, ça ira.

J’ai besoin de grosses roches pour fabriquer un réflecteur derrière le feu. Il y en a sur le bord de l’eau, à 100 mètres d’ici. Je vais chercher le radeau. Il me sert à transporter cinq de ces énormes roches. Jamais je n’aurais pu les transporter autrement. Elles sont tellement lourdes qu’elles font caler le radeau que je traîne derrière moi.

Nous n’avons pas de lit, et la fatigue nous force à nous arrêter. Au moins, j’ai ma couverture. Nous coucherons dessus. Elle est presque aussi large que le plancher de notre minuscule abri. Nous ne sommes vraiment pas protégés convenablement. Hélas!

La nuit tombe vite. Une idée m'a trotté dans la tête toute la journée. C'est maintenant l'heure de passer à l'action. Je dis à Jacques que je pars à la pêche. Ce n'est pas vrai; je vais lui préparer un petit quelque chose de spécial pour sa fête. À l'aide de la clef aiguisée que j'ai récupérée dans les cendres, je découpe une minuscule assiette en écorce. J'y place un petit anneau du même matériel qui y tient à l'aide d'un cure-dent. Je vais chercher plusieurs amélanchiers que j'écrase pour en faire une pâte avec laquelle je remplis l'anneau. Voilà la base du « gâteau ». Sur le dessus, un glaçage de délicats fruits blancs comme ceux que j'ai ramassés l'autre jour sera approprié. Le grand chef est à l'œuvre. Quelques décorations avec des quatre-temps et quelques feuilles d'oseille, et le gâteau est terminé. C'est bien mignon! J'y pique un minuscule bâton en guise de chandelle. Je m'approche de l'abri lentement. Jacques a l'air épuisé, vidé, complètement démoralisé. Alors, j'éclaircis ma voix, j'allume la «chandelle» et je chante « Bonne fête! »

Tout un anniversaire!

Jour 19

Le « frotte-frotte »

Je m’ennuie de l’ancien abri. Entassés dans notre nouvelle niche, nous avons bien mal dormi. Comme elle est haute d’à peine un mètre, nous ne pouvons même pas nous asseoir confortablement. Ce sera bien triste lorsqu’il pleuvra.

Parlant de pluie, il ne serait pas surprenant qu’il en tombe aujourd’hui. Il ne nous reste plus de fruits et nous n’avons plus d’énergie, après avoir dépensé au moins 2000 calories à transporter du bois hier. Tant pis, au travail! Cet abri ne supportera jamais un orage.

C’est pénible de travailler sans lunettes. En plus, je souffre des hémorroïdes, ce matin.

Il est 5 h 20. Le soleil brûle l'horizon et traverse de gros nuages noirs. Ce brin de chaleur nous réconforte, et nous continuons à imperméabiliser l'abri. Nous installons plusieurs rangées de rondins que nous calfeutrons de mousse. Plus le toit sera épais, plus il résistera à l'eau et plus il retiendra la chaleur.

Nous avons bien fait de nous lever tôt, car voilà la pluie attendue. Mais elle ne devrait pas durer très longtemps. L'abri résiste bien.

Nous devons maintenant nous faire une nouvelle provision de bois de chauffage. La nuit dernière, nous avons eu énormément de difficulté à entretenir le feu. Nous avons utilisé les restes du bois à moitié brûlé de notre incendie. Probablement que ce bois était pourri ou très humide, puisqu'il n'avait pas brûlé complètement. Avec ces bûches, le feu a tellement fait de boucane que nous nous sentons comme deux saucissons fumés.

Je regarde avec mélancolie les deux verres noircis de mes lunettes. J'essaie de les frotter avec ma queue de chemise, avec un bout de bois, avec de la cendre. Rien à faire. Je n'y vois toujours rien. Il doit bien y avoir un moyen de les repolir… Je connais une plante qui contient du «silica», dans le genre *Equisetum*, qui lui donne des propriétés abrasives. J'ignore le nom français, mais en anglais ça s'appelle *Horsetail* ou *Scouring Rush*, parce que ça ressemble un peu à une queue de cheval et que ça fait un bon tampon à récurer. Il me semble que j'en ai vu de l'autre côté de l'île; ça pousse dans le sable. Je vais voir.



Notre nouvel abri en forme de minuscule tente ouverte ne nous offre même

pas le confort de s'asseoir convenablement.
Par contre, la chaleur y règne.

Après ma longue marche, je trouve en effet un peu d'*Equisetum* avec laquelle je commence à frotter un de mes verres. Je frotte un endroit bien précis sur les deux côtés de la surface pendant plusieurs minutes. Le résultat est encourageant. Je continue à frotter le même endroit pendant encore 15 minutes. Je vois au travers!

Frotte, frotte, frotte, frotte! C'est toujours la même chose, en survie. Quand ce ne sont pas des clefs qu'on frotte, ce sont des hameçons et, quand ce ne sont pas des hameçons, ce sont des lunettes. Heureusement que cette plante n'est pas en voie d'extinction. Dans sa folie de vouloir tout dominer, l'homme a déjà réussi à anéantir un nombre considérable d'espèces végétales. Toutes les plantes dans la nature ont des propriétés bien spéciales et souvent uniques. Elles sont toutes à protéger. Qui sait laquelle d'entre elles nous donnera un remède miracle contre le cancer? Nous savons tellement peu de choses à propos de la nature! Nous ne l'avons pas apprivoisée, nous

n'avons pas encore pris le temps de la découvrir et de l'étudier. Je pense à mon directeur de thèse de doctorat, spécialiste en botanique, qui a fait des années de recherche sur une seule petite sous-espèce de plante dans le genre *Lupinus*. Il m'a démontré que, dans la jungle du Guatemala seulement, on avait découvert au-delà de 10 000 espèces d'orchidées. Pourtant, dans tous les coins du monde, sous prétexte de progrès, on envahit les derniers territoires naturels qui restent à l'humanité. Le pire, c'est l'irréversibilité de cette destruction. Un peu de sagesse s'impose, et vite!

Frotte et frotte encore. Ça vient. Voilà qui est mieux. Je retourne au camp, un monocle à l'œil. J'apporte de l'*Equisetum* plein mes poches.

Je m'assois à côté du feu pour permettre à Jacques de s'éloigner. J'entreprends de frotter le deuxième verre. Ça pourrait être mieux, mais je n'ai plus de patience aujourd'hui. J'essaie plutôt de fabriquer des montures en bois, craignant de ne jamais y parvenir. Sur un des verres, il reste un petit bout de la monture de métal qui m'aidera à le

fixer au bois. Sur l'autre, rien. Je prends une branche de saule et y fais deux entailles en forme d'arc dans laquelle je place le haut des lentilles en serre. À l'aide d'un court bout de la ligne à pêche qui traîne encore dehors, j'attache le tout du mieux que je peux et y fixe deux autres branches pelées sur les côtés pour compléter la monture. C'est toute une paire de lunettes!

Lesjumeaux et Letoutcroche me regardent d'un drôle d'air…



Grâce à la silice que contient la plante Equisetum arvense*, je réussis à frotter mes verres noircis par le feu suffisamment pour voir au travers.*

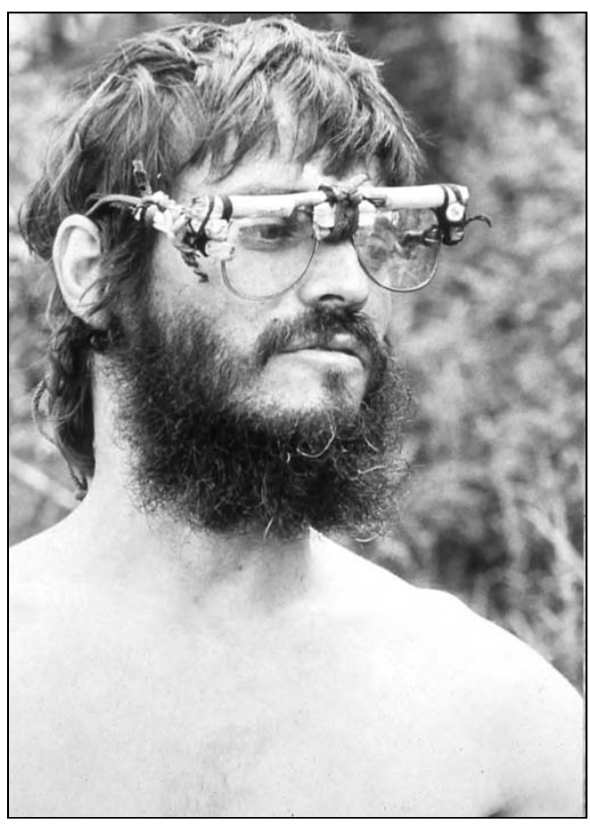
La saison des bleuets battra bientôt son plein. Tant mieux, car les amélanchiers se font de plus en

plus rares. Je pars donc à la cueillette, avec l'espoir de trouver des talles de bleuets mûrs. Aussitôt que je suis parti, les vampires attaquent. Le mouchoir qui servait à protéger mes oreilles me manque.

Mes lunettes me blessent derrière les oreilles. De toute façon, les voilà qui tombent par terre. Je devrai être beaucoup plus patient si je veux une monture qui résiste à la friction du capuchon de mon anorak.

Depuis que je suis sans lunettes, je songe à une anecdote qui s'est produite dans un petit village lors de mon premier voyage en Afrique. Un jour, un individu m'approcha et pointa mes lunettes en prononçant des mots qui ressemblaient à une question. Je les enlevai et les lui fis essayer. Son visage s'illumina; il leva les bras en l'air et se mit à courir et à crier comme un fou, l'air de dire : « Je peux voir, je peux voir, miracle! » Mais, aussi vite que son visage s'était illuminé, il se couvrit de tristesse, car il réalisa que son bonheur était éphémère. Heureusement, j'avais une paire de lunettes d'urgence que j'ai pu lui laisser. Je ne sais

pas si la prescription des verres était juste; j'imagine que non, mais le type était très heureux.



Ayant récupéré mes verres dans les cendres du feu de l'abri, je réussis malgré tout à confectionner une paire de lunettes de fortune.

Cette histoire m'amène à penser à tous les gens de la planète qui n'ont pas accès au moindre soin médical ou à la plus petite correction de leurs handicaps. Nous, ici, en forêt, nous avons au moins l'assurance qu'on viendrait nous secourir s'il nous arrivait quelque chose de grave. Le seul fait d'y penser me rend, sans l'ombre d'un doute, beaucoup plus à l'aise que la moitié de la population de la terre. De plus, après 31 jours, je serai de retour parmi les choyés. Les pauvres du monde sont coincés dans leur misère toute leur vie.

J'examine les environs. J'aurais aimé sauver une caméra, au moins[9]! Le nouvel abri me plaît. Demain, je l'améliorerai encore et il fera l'affaire jusqu'à la fin du voyage. Ce soir, je suis presque certain que nous réussirons à terminer le mois; à moins d'une malchance… On verra bien.



*Jacques s'affaire à colmater quelques fissures dans le
toit du nouvel abri avec de la mousse de sphaigne.*

J'ai les mains très gercées d'avoir manipulé autant de bois brûlé, de branches et de tourbe. Hier, nous avions fait le lit rapidement, presque à la noirceur. Comme d'habitude, nous avions mis des branches d'épinette en dessous, parce qu'elles sont piquantes, mais touffues, et sur le dessus des branches de sapin, parce qu'elles sont plus douces. Je trouve toujours que des branches vertes dégagent trop d'humidité. Demain, encore une fois, il faudra que je mette de l'herbe à sécher.

En survie, il ne faut jamais se décourager; plus ça va mal, moins on doit penser au futur, plus on doit se concentrer sur le moment présent. On doit se dire: « Bon, je vais endurer jusqu'à demain. » Et si demain semble trop loin, on doit se dire: « Bon, je vais endurer encore une heure, ensuite je verrai.» Il faut s'adapter à la nature, comme le font les animaux pour qui la notion d'avenir n'existe pas. Nous sommes plus apparentés à nos amis de la forêt que nous le croyons…

---

9. Toutes les photos présentées après le dix-huitième jour ont été prises par les journalistes à la dernière journée du Surviethon.

JOUR 20

Le stylo de 19 cents

Un bruit de moteur d'avion se rapproche de plus en plus. On dirait qu'il va voler juste au-dessus de notre campement! Nous courons au lac. Il fait un cercle au-dessus de nous! Il passe en vent arrière, puis tourne en approche finale. Il amerrit.

Ce sont peut-être des pêcheurs… Mais l'avion se dirige droit sur nous. C'est sûrement quelqu'un qui sait que nous sommes là. Qui peut-il bien être? Pas des journalistes, j'espère! Jamais Jean-Claude n'aurait permis ça! Seraient-ils venus à son insu? L'avion accoste enfin, en face de notre abri. Nous aurons bientôt la réponse à toutes nos questions.

Trois individus en descendent. Jacques leur adresse la parole :

— Salut! Qu’est-ce qui nous vaut l’honneur de votre visite?

— Nous travaillons pour la Société de conservation du Saguenay. Nous avons entendu dire qu’il y avait eu un feu de forêt ici. Nous venons nous assurer que tout est maîtrisé. Ça fait partie de notre travail. C’est obligatoire.

— Mais ça fait deux jours que le feu est éteint!

— Ça ne fait rien, il faut qu’on vérifie quand même. Que s’est-il passé exactement? Où a eu lieu le feu? Pouvez-vous nous montrer ça?

Je trouve cette histoire louche. Je questionne les trois types, mais pas moyen d’en savoir plus. Nous leur indiquons donc l’endroit où a eu lieu le feu. Ils prennent quelques notes. Même si tous trois ne font mine de rien, leur attitude trahit une grande curiosité. Après quelques minutes seulement, ils ont l’air satisfaits et s’apprêtent à repartir. Comme je voudrais qu’ils restent, qu’ils me racontent ce qui se passe en ville! Rien à faire; on dirait que nous avons affaire à trois cubes de glace. Je tente une dernière question.

— Dis donc, tu ne pourrais pas me laisser un peu de papier? Nos dictaphones ont brûlé et il ne me reste qu'un tout petit calepin sur lequel je peux noter mes données scientifiques.

— Oui, mais, si je te donne du papier, tu pourras t'en servir pour autre chose, comme allumer le feu, par exemple.

— Voyons donc! C'est bien plus facile d'allumer le feu avec de l'écorce de bouleau!

— C'est vrai. Voici quelques feuilles.

— Merci bien. Ça me serait vraiment utile si tu me laissais aussi un stylo. J'ai de la difficulté à tailler mon crayon assez pointu avec ma clef.

— Ça, je ne peux pas. J'en ai besoin.

Ils remontent dans l'avion. Juste avant de fermer la porte, l'un d'eux lance une grosse enveloppe matelassée à Jacques.

— Tiens, vous aurez besoin de ça!

— Hein? O.K., merci. Salut!

Vite, il me vient une idée. Je crie :

— Allez-vous voir Jean-Claude?
— Oui.
— Attendez un peu!

Je cours chercher un tout petit panier d'écorce rempli d'amélanchiers.

— Tenez, donnez-lui ça!
— O.K., on va faire ça! Salut et bonne chance!

Nous restons muets jusqu'à ce que le lac soit redevenu calme. Cette visite a tellement été rapide. Quelle frustration! J'aurais voulu avoir des nouvelles, une conversation intéressante! Au moins, ils nous ont laissé un cadeau. Qu'est-ce que c'est? Nous ouvrons l'enveloppe en toute hâte, avec entrain, comme deux enfants qui déballent leurs cadeaux de Noël. J'espère trouver un sandwich, une lettre de Jean-Claude, des articles de journaux. Mais on n'y découvre que des piles de rechange pour la radio. Rien d'autre. Pas un mot. Rien. Nous nous regardons. Jacques est aussi déçu que moi.

Je commence à comprendre. Quand les gens de la Société de conservation du Saguenay ont fait savoir à Jean-Claude qu'ils devaient venir ici, il leur a dit de nous apporter des piles. Sans doute qu'il leur a fait jurer de ne pas nous déranger et de ne rien nous dire. En tout cas, ils ont bien réussi. Leur visite de 15 minutes n'a absolument rien changé à notre situation.

***

Au cours de la nuit, un peu de mousse s'est détachée d'entre deux bûches de l'abri, causant un petit trou d'à peine quelques centimètres, mais suffisant pour faire circuler un courant d'air. Nous nous sommes sentis comme deux alpinistes qui auraient dressé leur tente dans un canyon venteux. Il me semble primordial qu'il n'y ait pas le moindre trou par où l'air puisse passer quand on fait un abri. Ça me fait de plus en plus rire quand je pense aux livres de survie qui recommandent de faire des abris à l'aide de branches de sapin.

Une autre raison de notre inconfort est que notre lit n’est guère plus haut que le feu. Puisque l’entrée de l’abri devait faire face à l’est pour que les vents dominants frappent le feu sur le côté, nous avons dû composer avec le terrain qui penchait dans la mauvaise direction. Nous devons donc ajouter plusieurs branches supplémentaires à notre lit. Nous passons beaucoup de temps à cette tâche, car ça fera toute la différence ce soir.

D’autres heures s’écoulent à polir et à réparer mes lunettes. Lors de la cueillette, elles se brisent encore. C’est tout un aria!

Quand j’arrive au camp, Jacques me reçoit avec une belle surprise. Il a ramassé 31 rondins pour chauffer le feu. Bravo, nous aurons du bois de chauffage pour trois jours. Par contre, il a l’air vraiment fatigué. Depuis le début du voyage, il a beaucoup maigri; ça paraît dans son visage. Il m’a raconté qu’il a eu deux faiblesses aujourd’hui en cueillant; il s’est presque évanoui. Il ne mange pas assez, j’en suis certain. Il préfère manger moins et bouger moins. Il essaie de se limiter à moins de

400 grammes de fruits par jour. Je crois qu'il a accepté de perdre beaucoup de poids pendant ce voyage. Moi, c'est le contraire. J'essaie d'améliorer mon sort afin de revenir en meilleure forme possible. Je voudrais engraisser, même.

Je ne peux m'empêcher de penser à cet intrus qui n'a pas voulu me laisser son stylo de 19 cents ce matin. J'ai trouvé ça mesquin. C'était pourtant si simple pour lui de s'en procurer un autre! Ça me fait réfléchir à propos de l'égoïsme des riches. Je comprends, à présent, comment pouvaient se sentir les «quêteux » que j'ai rencontrés dans les pays du tiers-monde et qui me demandaient quelques sous. Pour eux, ces sous étaient sans doute aussi inaccessibles que le stylo l'était pour moi ce matin. Le pire, c'est que, à ces occasions, je réagissais parfois comme notre visiteur: « Non, je ne peux pas. » Ça fait réfléchir, quand les circonstances renversent les rôles! La prochaine fois, j'essaierai de me mettre dans les souliers de l'autre afin de mieux le comprendre, même s'il n'en porte pas…

Ce soir, je me sens bien; les repas de demain sont assurés et nous disposons d'une confortable réserve de bois. Heureux de cette sécurité d'un jour, je profite du peu de clarté qui reste pour écrire quelques conseils aux gens qui se perdraient en forêt, surtout à propos des façons de combattre le froid.

La nuit tombe, j'en écrirai plus long demain.

JOUR 21

Le cadeau parlant

Un croissant de lune s'éclipse devant le jour, tandis que le magnifique chant d'un huart nous réveille doucement. Jacques, qui imite très bien son cri, lui répond. C'est drôle de les entendre communiquer. Je me suis toujours demandé jusqu'à quel point les animaux pouvaient comprendre. Nous serions peut-être surpris.

Aujourd'hui, c'est un grand jour. Avant de partir, il était convenu que nous aurions droit à un cadeau «téléphonique» pendant le voyage. Puisque la communication se fait bien aujourd'hui, nous avons décidé de jouir de notre présent. Nous appellerons nos familles. Comme j'ai hâte! Au cours de notre dernière conversation, Jean-Claude m'a dit qu'il était possible que mes parents viennent de l'Ontario pour m'accueillir à

l'aéroport. Je vais donc leur demander de m'apporter de la nourriture. Je me presse d'écrire une longue liste de tout ce dont j'aurai besoin. J'ai la ferme intention d'utiliser tous mes talents de cuisinier à la fin du périple. Quels festins je préparerai! Je fais une estimation des coûts de ma commande. Hum, 900 dollars! Ce n'est pas grave, je n'aurai jamais trop de nourriture. Je suis certain de tout dévorer.

Quel dommage que ma famille vive si loin! Je m'ennuie d'elle. J'étais tout jeune quand nous avons quitté le Québec pour aller nous installer en Ontario. À l'époque, nous déménagions souvent à cause du travail de mon père. J'ai tout de même eu une enfance merveilleuse, toujours dans des milieux naturels sains, à m'amuser avec mes quatre frères et mes deux sœurs. Quelle chance, d'avoir une famille où l'entente règne! Quelle chance d'avoir pu profiter de la nature tout au long de ma jeunesse! Pour moi, c'est la plus grande richesse au monde.

Je pense à mes amis aussi, les vrais. C’est facile, ici, de les reconnaître. Je pense aux femmes de ma vie. C’est curieux, la sexualité ne me manque pas du tout. Par contre, les relations riches, tendres et intimes, ça, c’est autre chose. Comme j’ai hâte de serrer mes amis et amies dans mes bras!

Jacques, malchanceux, a de la difficulté à joindre sa famille. Il appelle donc un de ses amis avec qui il parle de leur prochaine partie de chasse. Le moins que l’on puisse dire, en tout cas, c’est qu’il aime la forêt. Il n’en est pas encore sorti qu’il parle déjà d’y revenir!

Finalement, c’est mon tour. La standardiste d’Alma réussit à prendre contact avec les miens à Hunstville, en Ontario :

— Salut, maman, c’est moi, André-François! *Over*.

— Hein! Tu n’es pas en forêt, toi?

— Bien oui, mais j’avais droit à un appel pendant le mois avec mon radiotéléphone. Alors, je

t'appelle. Il faudra que tu dises «*over*» quand tu auras fini de dire ta phrase, parce qu'on n'a pas le droit de parler en même temps. O.K.? Heu… *Over*.

— C'est donc bien le « fun » d'avoir de tes nouvelles! Comment ça va, là-bas, dans le bois? *Over*.

— Bien, je trouve ça dur, il fait froid ici et il n'y a pas grand-chose à manger. *Over*.

— Comme ça, tu manges de la misère à ton goût? *Over*.

— Oui, pas mal. *Over*.

— Ton frère Michel se meurt de rire. Il dit que c'est bien bon pour toi. Il se roule par terre tellement il trouve ça drôle, ton histoire. *Over*.

— Dis-lui que j'aurai ma revanche. *Over*.

— Tu t'es encore embarqué dans un plus gros bateau que prévu, hein? T'es pareil à ton père. Penses-tu que tu vas en venir à bout? *Over*.

— Je ne sais pas, maman, j'ai le moral assez bas. *Over*.

— Eh bien! Tu sais ce que je t'ai toujours dit. Après la pluie vient le beau temps. *Over*.

— Je savais que tu me dirais ça! *Over*.

— Hier soir, au chalet, tes frères trouvaient qu'il faisait froid; ils voulaient remonter le chauffage. Je les en ai empêchés; je leur ai dit de penser à leur grand frère qui n'avait même pas de couverture. *Over*.

— J'en ai une, maman, mais elle est faite d'herbe. Dis donc, si vous venez à Chicoutimi dans deux semaines, est-ce que vous pourriez m'apporter un peu d'épicerie de l'entrepôt? *Over*.

— Bien sûr, je vais prendre un crayon. Vas-y. Qu'est-ce que tu aimerais qu'on t'apporte? *Over*.

Je lui dicte ma commande.

— Ça fait pas mal de choses. Je ne pense pas que tout ça puisse entrer dans l'auto. *Over*.

— C'est pas grave, faites de votre mieux. *Over*.

— O.K., bonne chance, mon grand, lâche pas. *Over*.

— Salut, maman, j'ai hâte de te revoir. Je t'embrasse bien fort. Dis un gros bonjour à mon père et à tous les autres, d'accord? *Over*.

— Oui, je vais faire ça. Je t'embrasse bien fort aussi. *Over*.

— *Over and out.*

Je raccroche le micro. Que ça fait du bien! Ce que je peux avoir hâte au retour!

***

Aujourd'hui, ma longue randonnée me déçoit, car je n'aperçois aucun brochet ni aucun alevin, rien. On dirait que le temps a trop changé, que l'automne arrive. À cause de l'eau plus froide, je n'en reverrai probablement plus d'ici la fin du voyage. Il va falloir se contenter de fruits.

Le froid m'engourdit, même en marchant rapidement. Pendant la cueillette, sans trop bouger, c'est insupportable. Je rentre au bercail. Quelle joie de se réfugier dans ce coin de forêt chaleureux, ce chez-nous primitif! Avant de repartir, je bourre l'intérieur de mon anorak d'herbe sèche. Ce truc épaissit la couche d'air qui entoure mon corps, augmentant ma protection contre les éléments.



Un nouveau panier d'écorce de bouleau cousu avec des racines de conifères, cette fois fabriqué par Jacques, contenant une mince cueillette de bleuets.

Quelle pauvre cueillette! Après trois heures, j'estime que mon panier ne contient même pas un demi-kilo de bleuets. Il faut les ramasser un par un, car il y en a très peu de mûrs. Je n'ai pas vu un seul amélanchier, donc je suppose qu'il n'en reste plus. Par contre, j'ai trouvé une talle de quatre-temps. Malheureusement, ces fruits sont peu intéressants à cause de leur texture et de la difficulté d'en ramasser en quantité. À ce rythme-là, il sera bien difficile de cueillir assez pour maintenir notre énergie. C'est la famine, ces temps-ci!

Mes lunettes tombent encore par terre. Je les avais pourtant solidifiées ce matin. C'est un cas désespéré. Dorénavant, je ne les mettrai pas pour la cueillette; elles ne résisteront jamais à mon capuchon.

Comme d'habitude à cette heure, je m'occupe maintenant à faire sécher mon linge. C'est très important que tous nos vêtements soient bien secs pour aller au lit. Si, pendant la nuit, l'humidité nous fait geler, il faut se lever et faire sécher tous nos vêtements à nouveau. En plus de faire attention de ne rien brûler, il faut s'assurer de ne pas faire sécher les vêtements dans la fumée. Si la fumée entre dans les poches d'air microscopiques qui servent à isoler, les vêtements perdent beaucoup de leur capacité de rétention de chaleur. Je note aussi dans mon calepin qu'il faut toujours sécher les bottes avec l'ouverture vers le haut. Sinon, l'humidité reste prise à l'intérieur et s'échappe beaucoup moins vite.

Ce soir, je vais essayer un autre truc pour ne pas geler des pieds. Au fond de l'abri, j'installe une

plate-forme de bois sur laquelle je place de grosses roches qui ont chauffé dans le feu toute la journée. Pour ce faire, je me sers d'énormes pinces faites à partir de deux branches fourchues. Ça fait du bien d'avoir enfin les pieds au chaud. Au cours de la nuit, je remplacerai les roches refroidies par d'autres qui sont en train de chauffer.

Il me vient une autre idée. Je règle l'alarme de ma montre électronique afin qu'elle me réveille pour alimenter le feu avant qu'il ne baisse trop. Peut-être que cet éclaireur me préviendra de l'attaque du froid.

Ah! Ce que je donnerais pour un bon bain chaud aux algues marines!

JOUR 22

Le véritable steak

C'est très pénible de dormir habillé de linge sale de 22 jours, une botte de foin en guise d'oreiller qui chatouille le visage et des rhumatismes qui sont de plus en plus douloureux. Les rhumatismes sont ce qui m'inquiète le plus pour le moment, parce que j'ai peur de ne plus m'en débarrasser. Nous nous sommes efforcés de tout garder aussi sec que possible. Nous ne pouvons rien faire de plus; on endure, c'est tout. Je calcule que, sur 12 heures au lit, nous en dormons 8 lorsqu'il fait chaud comme cette nuit et 6 lorsqu'il fait froid comme avant-hier. Il faut souvent faire une petite sieste, en plus, l'après-midi.

On dirait que ma résistance à la douleur et au froid augmente. Je réussis à dormir relativement

bien dans des conditions de plus en plus pénibles. Je commence à comprendre comment certaines gens du tiers-monde peuvent dormir sur des poches d'oignons empilées sur le toit des autobus en circulation. Le froid aussi m'affecte moins, et je me moque bien des quelques piqûres qui, au début, m'énervaient beaucoup.

Je pars pour mon exercice quotidien, panier sous le bras. En passant devant la trappe à castor, je constate qu'elle est encore en position, prête à tomber. Elle a l'air bien triste, usée par le temps, toute croche. Je pèse sur le déclencheur avec un bâton; rien ne se passe: les trois bûches de l'abattoir restent accrochées aux poteaux verticaux qui les retenaient. Je leur donne un coup de pied et elles tombent finalement avec un bruit sourd.

Je repense à l'histoire du castor disparu. Je me mets à sa place. S'il me tombait un poids de 100 kg sur le corps à partir d'une hauteur de 20 centimètres, je parie que je me relèverais. Je serais peut-être blessé, mais je ne serais pas mort. Ça prendrait sûrement 200 kg, c'est-à-dire trois fois

mon poids, pour me coincer. Présumant qu'un castor est au moins 2 fois plus résistant qu'un humain, toute masse comparée, s'il pèse 20 kg, il faudrait un poids d'au moins 120 kg pour l'immobiliser. Et puisqu'une extrémité des rondins du piège repose par terre, il faudrait probablement au-delà de 160 kg. Je ne me vois pas traînant toutes ces bûches du réservoir jusqu'ici, surtout avec cette côte à monter.

Par contre, peut-être qu'un piège moins pesant ferait tout aussi bien l'affaire, pourvu qu'il tombe précisément sur la nuque de l'animal. Aussi, des bâtons piquants pourraient être installés de telle sorte qu'ils transpercent le ventre. Je ne sais plus. Il faudrait faire beaucoup de recherches à ce sujet. Une chose est certaine: ce n'est pas du tout simple d'attraper un animal avec des techniques aborigènes, surtout quand on ne dispose d'aucun outil. J'en parlerai à Jacques tantôt.

Je continue de me frayer un chemin dans la forêt. Tout à coup, j'aperçois un tétras des savanes qui picore le sable bien doucement en plein milieu

d'une éclaircie sablonneuse. Mon souper! Sans faire de bruit, en bougeant lentement et en le gardant toujours dans mon champ de vision, je trouve une longue perche. Je sors le mince fil de fer que je traîne dans mon portefeuille et le fixe au bout. Je me rappelle les conseils de Jacques. Le collet doit être de la grosseur de mon poing. Il faut que je sois très patient, que je bouge seulement lorsqu'il picore. Quand le collet sera passé autour de son cou, je devrai tirer en direction du corps. Bon, j'avance… Encore un peu… Le tétras s'envole.

Mais il n'est pas allé loin. Je peux encore le rejoindre. J'avance… Il s'envole encore. J'avance plus lentement. Le voilà perché sur une branche. Heureusement que les arbustes ici ne sont pas hauts! Je ralentis. Il s'envole encore plus loin! Je me cache derrière un buisson. Je rampe vers lui, cette fois. Il me regarde. On dirait qu'il s'habitue à ma présence. Patience! Je lui glisse le collet par-dessus la tête… Je l'ai!



Un magnifique tétras des savanes que j'ai attrapé au collet,
repas particulièrement apprécié dans une situation de survie.

Pas de temps à perdre! Il faut que j'enlève les plumes avant que le tétras ne refroidisse. Sinon, elles seront trop difficiles à arracher. Je sais que, d'habitude, les chasseurs arrachent la peau avec les plumes, ce qui est beaucoup plus facile. Moi, je ne veux rien perdre. De plus, je veux garder les plumes; elles me serviront d'isolant. L'oiseau déplumé ressemble de plus en plus à un poulet rôti. Oh! Que j'ai hâte de le faire cuire!

À la base du cou du tétras, je sens une petite boule granuleuse. Je suis curieux de voir ce qu'il mange. En déchirant un peu la peau à cet endroit, je peux voir le contenu du premier estomac. Je trouve quelques bourgeons et quelques feuilles, mais surtout des bleuets. Legros! Lepetit! Letoutcroche! Non, ce ne sont pas eux, mais d'autres qui leur ressemblent. Tout de même, j'ai sursauté. Dans un éclair, mes pensées se rejoignent et font un lien. Les bleuets que j'ai vus mûrir lentement au soleil, la perdrix pleine de ces bleuets, et moi qui me nourrirai bientôt de cette perdrix, tout est interrelié. C'est le soleil qui me nourrit! Jamais je n'ai observé d'aussi près les maillons de la chaîne alimentaire.

Ces pensées me poursuivent sur le chemin du retour. Le soleil est évidemment source de toute vie, du moindre insecte jusqu'à l'humain. C'est cette énergie solaire, œuvrant pendant des milliards d'années, qui nous a donné absolument tout ce qu'on connaît. Même le pétrole, à partir duquel on fabrique plastique, nylon et carburant, provient indirectement du soleil; il n'est que déchets

organiques compressés pendant des millénaires. Mais, à l’échelle humaine du temps, les produits du pétrole ne sont pas renouvelables. Il me semble qu’il faudrait se concentrer sur d’autres formes d’énergie plutôt que de piller des réserves non renouvelables et limitées.

***

Le feu est presque éteint; Jacques ne doit donc pas être loin. J’accroche le tétras à l’abri. J’ai hâte qu’il voie la surprise.

Il arrive; je fais comme si de rien n’était. Soudain, il l’aperçoit.

— Eh! Regarde-moi donc ça, le beau tétras des savanes.

Un beau gros mâle! Où l’as-tu pris?

— Tout à fait à l’autre bout, là-bas, dans un pic de sable, près de la rivière.

— Tu t'es rendu jusqu'à la rivière? J'y suis allé, hier. C'est vrai que c'est loin.

— Dis-moi donc : est-ce que c'est normal que nous ayons vu seulement 2 perdrix en 22 jours?

— Pas du tout. Je me suis promené un peu partout dans la province et je n'ai jamais vu un territoire aussi pourri que ça. C'est une vraie terre de Caïn. Il n'y a rien à faire ici. D'habitude, je vois au moins trois ou quatre perdrix dans une fin de semaine. Ici, il n'y a même pas un seul lièvre. Je n'en reviens pas.

— Je vais arranger la perdrix; je t'en donnerai la moitié.

— Tu me garderas une demi-poitrine pour ce soir; laisse faire le reste.

— Tu ne veux même pas une patte?

— C'est rien que la peau et les os. Laisse faire. Je te verrai ce soir; je vais cueillir.

— O.K.

Je découpe la poitrine de perdrix en deux parties que j'enveloppe avec soin dans des feuilles et de l'écorce. Je les cache dans le fond de l'abri. Ensuite, je vide l'intérieur de la perdrix. Je garde

tout ce qui est mangeable : gésier, gosier, foie, cœur, poumons. Je fais cuire toutes ces petites délices, morceau par morceau, et je les savoure pendant des heures. Je mange les ailes, le cou et finalement les cuisses. C'est un bonheur. Pour moi, c'est du véritable steak. Je ne comprends pas que Jacques n'en veuille pas. Que ça fait du bien! Ensuite, je prends les os de la carcasse et je les mets à bouillir dans la vieille cannette.

Au souper, je partage ce bouillon avec Jacques. Ensuite, c'est la cérémonie de la cuisson des morceaux de poitrine. Même sans sel, c'est la meilleure viande que j'ai jamais mangée de toute ma vie. Miam! miam!

Ce soir, ce sont les maringouins qui attaquent plutôt que les mouches noires, pour faire changement. Mais d'où sortent-ils donc? Je taille mon crayon du mieux que je peux et j'écris jusqu'à la noirceur.

Je dors les mains dans les poches, enveloppées dans ces plumes si douces.

JOUR 23

La vie d'artiste

Le micro de la radio ne fonctionne pas, ce matin. On dirait qu'un des fils est desserré. Il nous faudrait un tournevis étoile. J'y vois encore du frotte, frotte, gratte, gratte sur ma dernière clef pour en faire l'outil désiré. Je ne trouve pas ça drôle, cette fois. Il me semble que nous avons assez de travail sans ça. Hélas!

Nous réussissons à ouvrir le micro, et Jacques identifie le fil problématique. Impossible de le réparer, toutefois. Mais, grâce à une petite cheville de bois entrée en serre à l'endroit stratégique, le contact se fait. Il faudra dorénavant être très prudent et ne pas trop bouger le micro. C'est ça, la vie d'artiste!

Les grandes journées calmes passées à effectuer des tâches monotones purifient mon esprit. Dans cet état, le moindre détail, qui normalement n'attirerait aucunement mon attention, provoque des réactions variant de la réflexion sérieuse jusqu'à l'amusement. Mes amis les bleuets, par exemple, semblent parfois devenir vivants.

— Tiens, salut, Legros!

— Comment ça va aujourd'hui, André-François?

— Ça ne va pas si mal, merci, mais je dois partir travailler.

— Toujours le même travail?

— Oui, oui, toujours cueilleur.

— Ah bon! Est-ce payant, ce travail-là? Est-ce difficile?

— Eh bien! Vois-tu, mon cher ami, ça dépend de la nature.

C'est difficile ces temps-ci. Hier, j'ai seulement pu cueillir 500 grammes de bleuets en 3 heures. Donc, j'ai gagné seulement 50 cents de l'heure. À

part ça, j'ai gelé des pieds et je me suis fait manger par les mouches.

— Mais ça n'a pas de bon sens!

— C'est ça, dans ce pays: il n'y a pas de travail dans le secteur de l'éducation, pas d'assurance-chômage et surtout pas de syndicat. Alors, on fait ce qu'on peut. Je me souviens du bon vieux pays où on gagnait 25 dollars l'heure. C'était la vraie vie! Dire qu'on s'en plaignait!

— Oui, moi, j'aurais bien aimé connaître ça!

— Peut-être que, toi, tu aurais apprécié. Bon, il faut que j'y aille. Au revoir, Legros!

Aujourd'hui, je veux dépasser les limites connues de notre territoire. Je vais marcher jusqu'à la rivière pour la longer vers le sud et cueillir en m'en allant. Entre les talles de fruits, le froid intense me fait apprécier mes poches chauffe-mains. Le ciel est nuageux. Je n'accorde pas beaucoup d'attention à la direction empruntée; je suis simplement le sentier indiqué par les fruits.

Je m'ennuie; pour m'occuper, je compte mes fruits. Je me demande combien de temps cela me prendrait pour en ramasser un million. Hum! Un à la seconde, cela prend 1 heure pour en ramasser 3600. Multiplié par 24 heures, cela me donne…, voyons, 86400. Après 10 jours à 24 heures par jour, donc, je n'aurais pas encore fini. Eh! C'est beaucoup, un million. Et un milliard? C'est 1 000 fois plus, c'est-à-dire au-delà de 10 000 jours. En années, cela fait 10 000 divisé par 365, ce qui égale… presque 30 ans! Cela veut dire que, si je voulais rencontrer tous les humains sur la terre, il faudrait que je les regarde passer devant moi 24 heures par jour pendant 150 années! Nous sommes beaucoup, sur la planète!

Voilà l'un des graves problèmes de notre ère! Nous sommes confrontés à des nombres démesurés. Nous ne savons pas ce que signifient deux millions de barils d'huile déversés accidentellement dans l'océan. La réaction est la même, que ce soit 2000 ou 2 milliards. Comment peut-on faire des choix ou réagir quand on ne peut pas comprendre? Jusqu'à quel point cette huile est-

elle néfaste dans l'immensité de l'océan? Il en va de même pour le papier journal: combien d'arbres faut-il couper chaque année pour fabriquer les journaux quotidiens? Quelle proportion de tous les arbres disponibles cela représente-t-il? Et combien de saumons sont capturés chaque été sur l'ensemble de la population de l'espèce? Combien de produits toxiques sont rejetés dans l'air par les usines multinationales? Que veulent dire les réponses? Voilà une belle mission lors de mon retour. J'essaierai de trouver une façon de décrire les problèmes écologiques de telle sorte qu'ils soient facilement compréhensibles. Et je crois bien que je réussirai!

Tiens, j'arrive à un grand lac. Un énorme lac que je n'avais pas vu auparavant! Voyons, où suis-je? Deux heures se sont écoulées depuis que je suis parti. Ce doit être le lac qui se déverse dans la rivière; j'ai donc dû beaucoup dévier vers le sud. Ah bon! Hum! Je commence à longer le lac vers le nord, afin de retrouver la rivière et de prendre le chemin du retour. Je ne comprends pas comment il se fait qu'il y ait autant de billes de bois sur le bord

de ce lac, tout comme sur le réservoir. Sont-ils reliés? C'est curieux. Ah! Voilà une île. Elle ressemble beaucoup à l'île qu'il y a près du campement. Ça alors! C'est la même! Je suis près du réservoir! J'ai tourné en rond!

Cette expérience navrante me trouble grandement. Je me trouve chanceux: j'aurais pu me perdre sérieusement. Sans feu, j'aurais passé un vilain quart d'heure. Pourtant, j'ai toujours eu le sens de l'orientation. Aujourd'hui, c'était nuageux et je n'ai pas fait attention. D'habitude, je peux m'orienter en remarquant les montagnes, le soleil, les cours d'eau. Mais voilà que je me suis fait prendre au piège. Une bonne leçon!

***

Je remplace Jacques à la garde du feu et j'en profite pour travailler sur l'arc. Je suis content de savoir que j'ai des plumes à ajouter aux flèches. Pour fabriquer ces dernières, je vais chercher plusieurs rameaux de saule dont j'enlève l'écorce. Pour qu'elles soient bien droites, je les sèche

rapidement sur le bord du feu en les redressant continuellement. Une fois le bout aiguisé, il faut le durcir en le faisant brûler sur les braises jusqu'à ce qu'il soit brun foncé. Une pièce de 25 cents pliée agira comme poids sur le bout. Je fais une entaille à l'autre extrémité où je fixe deux plumes à l'aide de deux bouts de fil. Une deuxième flèche est fabriquée de la même façon, mais, à son extrémité, j'attache la clef qui avait servi de tournevis.

L'arc en cerisier est trop gros, trop solide. J'ai peine à le plier suffisamment pour y attacher un lacet. Après l'avoir gratté pour en réduire le diamètre davantage, j'y parviens. Je suis agréablement surpris de la puissance de mon arc. Du premier coup, ma flèche pique un arbre à une distance de 10 mètres. Je suis fier du résultat. Si seulement le gibier se montrait le bout du nez!

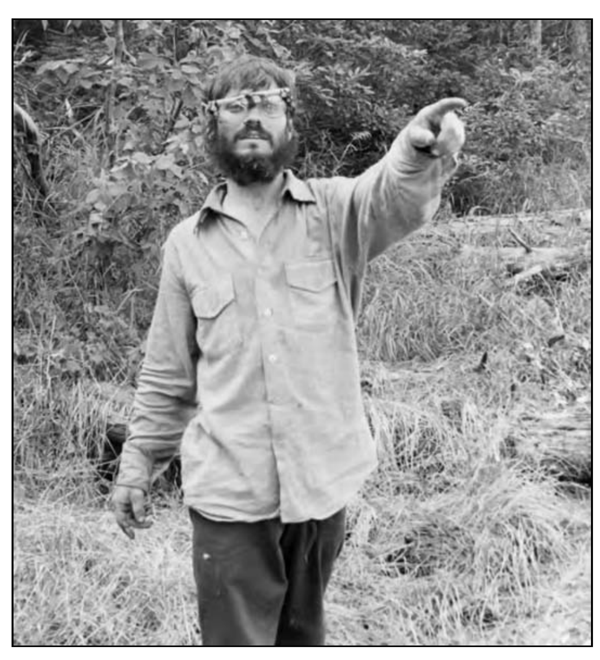
Jacques est de retour. Je continue de lui donner son cours de cuisine. Il prend des notes et écrit des recettes dans tous ses moments libres. Jusqu'à maintenant, je lui ai enseigné tout ce dont je me souvenais du cours de chef cuisinier, pour ce qui

est des sauces et des soupes. Nous sommes maintenant rendus à la cuisson des mets principaux, en commençant par les rôtis. J'ai l'eau à la bouche juste à lui décrire les recettes de mes spécialités. Je commence à en avoir assez de parler de bonne nourriture toute la journée. Mais Jacques a tellement l'air d'aimer ça!

Je me venge en mangeant un steak d'amélanchier. Aïe! Je viens de croquer une petite roche! Ma dent! Je sens un trou sur sa surface. Je viens de perdre un plombage. Misère! Il me semble que je n'avais pas besoin de ça! Que c'est agaçant!

Ce soir, mon moral est environ de deux sur cinq. Il reste neuf jours et il n'y a presque pas de doute que nous réussirons à atteindre notre objectif. Maintenant, c'est l'ennui qui s'empare de moi. Je pense que j'ai prouvé que je pouvais rester ici aussi longtemps que je voulais sans crever, du moins jusqu'à l'hiver; alors, les 10 derniers jours me semblent de trop. Pourquoi faut-il que je les subisse? Miséricorde! La dernière semaine ne sera pas facile! Ma seule peur, maintenant, c'est d'avoir

du temps froid et humide et que l'on prenne des grippes sérieuses. C'est dangereux, avec les pieds mouillés et gelés la moitié du temps. Je sens toujours un petit quelque chose au fond de ma gorge.



J'explique à Jacques comment j'ai réussi à me perdre et à tourner en rond jusqu'à ce que je me retrouve par hasard tout près du campement.

Un problème de digestion m’empêche de dormir. Je me lève, j’attise le feu. Zut! J’ai bougé une bûche qui a fait tomber les roches formant le réflecteur. J’ai du mal à les sortir du feu. Je m’impatiente; je suis à bout de nerfs. Un rien m’agace.

J’ai hâte au retour. J’espère que ce que nous avons fait servira à quelque chose, que cela sensibilisera les gens à la protection de l’environnement. C’est tout ce que je désire, en ce moment. Je crois tellement au projet de l’Université de la Nature! C’est très peu, comparativement aux besoins globaux de protection de l’environnement, mais c’est quand même un début. Peut-être qu’un jour nous réussirons à créer une multitude de grands parcs de conservation, tous reliés les uns aux autres par d’immenses couloirs. C’est un rêve, mais peut-être que les 2 000 hectares de l’Université de la Nature seront assez appréciés pour inciter un groupe de personnes à piloter le projet. Personnellement, je ne veux rien tirer de cette aventure. Je désire tout

simplement faire ma part pour résoudre un des grands problèmes de l’humanité.

Ici, dans le calme et la sérénité, le corps purgé par le jeûne, je pense souvent aux problèmes mondiaux. On dirait que la vie au ralenti m’apporte de nouvelles perspectives. Quand je pense au plombage que j’ai perdu cet après-midi, je revois ce pauvre type qui avait une dent gâtée en Afrique. Pendant deux semaines, j’ai vu sa bouche et sa joue se gonfler de pus jusqu’à ce que la dent tombe. Ce qu’il devait souffrir! Je constate que mon niveau de vie ici est au moins aussi élevé que le niveau de vie moyen des pays les plus pauvres. Il ne me manquerait vraiment pas grand-chose pour être plus à l’aise que 50 % de population de la planète : quelques armes, lignes à pêche ou filets, du savon, quelques vêtements, des allumettes, un sac de couchage… Cela suffirait. Nous avons assez de fruits pour en manger à satiété si nous voulons travailler quatre à cinq heures par jour. Avec une arme et un filet à poissons, nous pourrions obtenir les protéines nécessaires. Nous aurions ainsi l’énergie pour améliorer notre sort

considérablement. Dans le fond, je ne comprends pas pourquoi ce Surviethon devrait attirer l'attention. On pourrait voir bien pire tous les jours chez plusieurs peuples défavorisés que j'ai déjà visités. Ça doit être parce que je suis né la peau blanche, dans un pays riche!

Tout cela n'empêche pas que je suis tanné, fatigué, écœuré d'être ici! Mais au moins, je suis en santé et il n'y a pas vraiment de problème grave. J'espère que demain apportera de la nouveauté.

Je n'y comprends rien, mais, pendant la nuit, je dois me lever pour aller à la selle. Il pleut! Il fait noir comme chez le loup! Ce n'est guère agréable…

JOUR 24

Le jus de cornichon

Quel vent! Aïe! La moitié de l'abri s'effondre sur nous. Maudite fumée! Quelle heure est-il? Il fait encore noir! Hum! 4 h 05. Le feu est incontrôlable; le diable le mène. Les bûches fument; c'est suffocant. Merde, que je suis mêlé! Voyons, il faut que je me lève; il faut réparer cet abri. Voilà le problème. Une des grosses bûches qui retenaient l'un des côtés a glissé.

C'est le côté de Jacques qui s'est affaissé. Nous effectuons une réparation d'urgence; nous rebâtirons le mur quand il fera clair. Nous essayons de nous rendormir; c'est impossible. Le vent souffle du mauvais côté, l'abri est entièrement rempli de fumée. On étouffe. Nous nous levons; de toute façon, une resplendissante boule de feu apparaît à l'horizon.

Je tousse et crache en frottant mes yeux irrités par la fumée. Il faudra trouver des bûches courtes et maniables pour les nuits venteuses.

Je commence à comprendre les pauvres gens qui, chaque matin, sans entrain, doivent se rendre faire un travail qu'ils n'aiment pas. Bah! Quelle journée misérable! Je déteste cueillir! Je ne veux plus rien savoir! Maudites mouches! Fichez-moi la paix! Si j'avais de l'insectifuge, je vous ferais souffrir à votre tour!

J'ai mal dormi et pas assez. Tout va mal, aujourd'hui. J'ai les nerfs en boule. Je voudrais me coucher et attendre sans bouger jusqu'au 1^er^septembre. Je suis fatigué, je n'en vois plus clair. Il est difficile d'être positif. J'ai peur de souffrir. Puis-je endurer cette torture encore une semaine? Ça ira peut-être mieux demain. Lundi, nous commencerons le compte à rebours. Il faut passer la fin de semaine. Il faut que je me concentre sur le positif. Mais l'ennui s'empare de moi.

Ça fait une heure que je marche, et les deux petites poignées de fruits que j'ai dans le fond de mon chapeau ne me réconfortent pas du tout. Il me faudrait de la vraie nourriture. Ça bouge dans cet arbre! Un tétras des savanes! Mon désir qui est exaucé!

Je cours chercher une perche et j'y installe le collet. J'avance vers le tétras; il est juché très haut. À bout de bras et sans mes lunettes, je ne réussis pas à lui glisser le collet autour du cou. Au contraire, effrayé, il se perche plus haut. Incapable de le rejoindre, je grimpe dans un arbre voisin pour tenter à nouveau de l'attraper. J'y parviens presque, mais, au dernier moment, il s'envole vers un endroit encore plus élevé. Il est installé dans un gros arbre branchu. En y grimpant sur plusieurs mètres, je parviens à lui entourer la tête du collet. Mais étant mal placé pour tirer, je le manque encore. Il s'envole alors beaucoup plus loin. La poursuite continue. Je lui lance des bâtons pour le faire s'envoler vers un endroit plus bas. Mais je suis trop malhabile, trop fatigué. Enfin, un bâton l'effraie et le fait bouger. Il s'envole et se perche

cette fois hors de portée de mes bâtons. Après une heure et demie, à bout de souffle, j'abandonne. Comme mon arc aurait été utile!

Même crevé, je m'aventure plus loin; il me faut des fruits. Arrivé à une petite étendue d'eau, j'aperçois des nénuphars jaunes, de l'espèce *Nuphar variegatum*. Tous les livres de survie expliquent que ses racines sont comestibles et délicieuses. En ce qui me concerne, je les ai toujours trouvées trop amères. Mais peut-être que, cette fois-ci, ce sera différent. Après m'être déshabillé rapidement, je plonge à l'eau. Les racines sont profondes et bien ancrées; il me faut retenir mon souffle sous l'eau et creuser avec mes mains afin de les arracher. Je sors de l'eau triomphant, deux énormes racines sous le bras.

Les livres expliquent que, pour rendre les racines comestibles, on doit les faire bouillir à deux reprises en changeant l'eau chaque fois. Ce que je fais, une fois au camp. Je coupe quelques petits morceaux de la racine. Ils ont l'air de cubes de navet mous. Après 45 minutes de cuisson, je goûte

un peu à mes légumes. Ça goûte comme du jus de cornichon concentré. Beurk! Impossible d'en avaler même une seule bouchée. Si jamais je rencontre le charlatan qui a écrit que cette plante est comestible, je ne réponds plus de moi.

Je remets tout de même les racines à bouillir après un troisième changement d'eau. Peut-être que cela en diminuera le goût amer.

Je suis trop faible pour travailler. Les seules activités prévues pour cette semaine sont les tâches absolument essentielles, c'est-à-dire ramasser le bois de chauffage et cueillir. Les articles que l'on pourrait fabriquer tels que haches en pierre, paniers ou cordes intéresseraient certainement les gens à notre retour, mais je n'en ai pas l'énergie. Je devrais peut-être me forcer, mais je n'en peux plus. Cela m'afflige beaucoup.

Les racines de nénuphars ont bouilli une autre demi-heure. Aucune amélioration. Le produit n'est absolument pas mangeable. C'est comme essayer d'avaler des morceaux de caoutchouc trempés dans

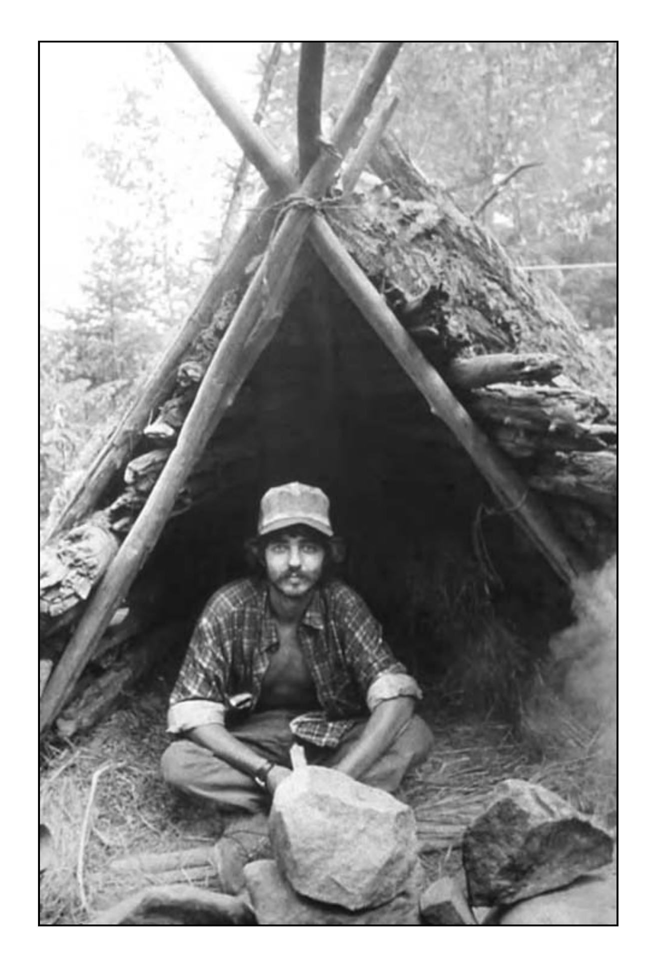
la térébenthine. Pourquoi les auteurs n'essaient-ils pas les techniques avant de les décrire dans leurs livres? Je me jure, encore une fois, que mes futures publications ne contiendront que des informations vérifiées.

J'ai eu des prises de bec avec Jacques, cet après-midi. Nous sommes tous deux à bout de nerfs. La moindre peccadille nous fait bondir. Cela n'améliore pas la situation. Et l'abri est tellement petit.

Après cinq changements d'eau, les racines de nénuphars sont toujours aussi infectes. Mon moral est au plus bas. On s'est embarqués dans tout un bateau, avec ce Surviethon! J'ai hâte à la fin. La monotonie envahit chaque molécule de mon corps.

Je prends note des malaises dont nous souffrons. Moi: rhumatisme, hémorroïdes, ongle d'orteil incarné, ganglion sous l'oreille droite, mains, pieds et lèvres gercés, lunettes hors d'usage, plombage tombé, crampes d'estomac, fatigue intense. Jacques : rhumatisme, grippe, mains et

pieds gercés, ampoules aux talons, brûlures au premier degré, légère névralgie, fatigue intense. Rien de sérieux, quoi!



Nous plaçons de grosses pierres dans le feu
pour accumuler la chaleur.
Plus tard, nous les roulerons au fond de l'abri
pour nous réchauffer les pieds.

JOUR 25

Les mille mercis

J'ouvre l'œil. À moins d'un mètre de moi, un jeune écureuil m'observe d'un air inquisiteur. On dirait qu'il se demande ce qu'est cette cabane avec ce curieux barbu à l'intérieur. C'est une très jolie bête, avec ses grands yeux bruns et sa fourrure chatoyante. J'aimerais le prendre dans mes mains et le caresser. Mais, à mon premier mouvement, il s'enfuit à toute allure. Dommage.

Quel joli réveil! Ce sera une belle journée, aujourd'hui. Il ne reste plus qu'une semaine. C'est notre dernier samedi!

Ma cueillette est fructueuse, ce matin. Il y a beaucoup plus de bleuets mûrs. Merveilleux! Le temps sec chasse les moustiques et, en faisant attention où je marche, je ne mouille pas mes

bottes. Merci à la nature, à l'air frais, au soleil, à la brise légère.

C'est tout de même merveilleux, la vie! Merci à la nature de me laisser vivre. Merci pour tous ces beaux bleuets. Merci pour celui-ci en particulier. Et celui-ci aussi. Et celui-ci.

Oh! Comme je les apprécie, les bleuets, aujourd'hui. Chacun de ceux qui se retrouvent dans mon chapeau mérite un merci. Il y a quelques semaines, ces minuscules délices sucrées ne faisaient pas partie du quotidien. Je suis heureux qu'elles existent à présent, c'est tout! Aucune comparaison avec la ville ne brouille mon esprit. Merci, merci et merci!

Mille mercis plus tard, je rentre au camp. L'abri m'apparaît comme la plus charmante des demeures, et le feu, comme une merveille! En ranimant les tisons, mon cœur se remplit de joie. Bien assis sur ma douce paille, je savoure mes bleuets un à un. Leur texture chatouille ma langue.

Ils ont poussé devant mes yeux, ce sont mes amis. C’est le meilleur repas de ma vie.

Mes bottes attirent mon attention; je m’imagine pieds nus. Et cette chemise, ce pantalon, cet anorak, quelle chance de les posséder!

Autour de moi, j’observe le miracle de la photosynthèse qui, grâce à la chlorophylle, permet aux plantes de se développer à partir de la lumière solaire. Ah! Lumière du soleil, source de vie, qui dore mon visage et adoucit mon âme. Moi aussi, je vis de cette lumière et du nombre infini des interrelations miraculeuses de la nature. C’est l’harmonie complète de mon esprit avec la nature. Que c’est beau, que c’est merveilleux, que c’est extraordinaire!

Hier seulement, le méchant ressortait de moi. Honte! Il m’en passe des frissons. Quelques larmes ruissellent sur mon visage…

***

Du sac étanche, je sors un papier et un crayon. J'écris longuement; il me semble important de noter le sentiment qui m'habite. Beaucoup plus tard, lorsque j'aurai repris mon rythme de vie normal en société, peut-être que j'oublierai ce que je ressens maintenant. J'espère que mes notes me rappelleront les messages que je découvre ici aujourd'hui.

J'écris une parabole.

Un beau jour, Marie-Anne, qui est pâtissière, décide d'apporter un beau biscuit à son copain François. Il est touché et apprécie grandement ce geste. «Merci!» dit-il avec émotion. Le lendemain, Marie-Anne apporte un autre biscuit. François, très content, la remercie encore chaleureusement. Au cours des deux semaines suivantes, chaque matin, François reçoit son biscuit. Peu à peu, il s'y habitue et attend son biscuit. Le quinzième jour, Marie-Anne lui apporte un beau gâteau décoré. François, heureux, se montre très reconnaissant. Deux semaines passent, où il reçoit chaque matin un gâteau. François se montre toujours très reconnaissant. Deux mois passent, ensuite deux ans, et maintenant François remercie rarement Marie-

Anne pour le gâteau; il est occupé à autre chose. Il oublie. Alors, le premier jour de la troisième année, Marie-Anne rapporte un beau biscuit à François, le même qu'il a tant apprécié trois ans auparavant. Mais, cette fois, François est très déçu et se met en colère. Pourtant, c'est le même biscuit!



Comme les explorateurs d'autrefois, je confie quotidiennement
mes observations et mes états d'âme à mon journal de bord.

Comme on est choyé par le gâteau de la vie quotidienne au Canada!

Avec la moitié du salaire minimum, je pourrais vivre en ville comme un roi, comparativement à

ici. À ce moment précis, j'apprécierais tellement, mais tellement, un simple plat de riz blanc avec un peu de sel. Je le dégusterais grain par grain! En ville, on mange toujours plein notre ventre et on fulmine si le service est un peu lent au restaurant. Peut-être que nos perspectives de vie sont faussées.

Il faudrait apprendre à vivre plus avec moins. Vivre plus riche psychologiquement, moins riche en argent et en pouvoir. Avec plus d'appréciation et de partage, n'y aurait-il pas assez de ressources pour rassasier tous les hommes de la terre?

En me penchant sur le lac pour y boire, je pense au nord de notre pays qui est l'un des seuls endroits au monde où l'eau est encore potable. Nous avons détruit notre planète par insouciance. Chacun de nos actes a des conséquences sur la nature. Il faut absolument protéger ce qui nous reste et amorcer un renversement de nos attitudes. L'homme est un animal dans la nature. Ce n'est pas l'arbre qui est dans la ville, mais la ville qui est construite autour de l'arbre. Il faut réapprendre à vivre en harmonie avec la nature. Il faut

comprendre ses enseignements. Il est grand temps de cesser de mordre la main qui nous nourrit.

Au niveau planétaire, le Canada n'est qu'un grand parc. Nous en sommes tous les gardiens!

Le voyage que je vis à la manière de l'homme des cavernes m'amène à imaginer le début des temps. Je vois très clairement que toute intervention humaine affecte la nature. Même notre passage ici laissera des traces. Nous avons déplacé des arbres, arraché de l'écorce, creusé des trous. C'est naturel et normal. Pour survivre, il faut utiliser la nature, on n'a pas le choix. Le problème, c'est d'en abuser!

J'imagine être le premier homme sur terre dans une forêt pure, vierge. Je décide de creuser un puits avec mes mains, mais c'est long et pénible. Pour m'aider, j'arrache une branche d'arbre. C'est la première intervention, la toute première utilisation de la nature. À l'aide de ce bâton, je terminerai mon puits dans quatre nouvelles lunes plutôt que huit. C'est mieux, mais, pour accélérer un peu plus

le processus, je brise des pierres pour en faire des outils. C’est la deuxième intervention. À l’aide de ces outils, je réussis à couper un arbre et à en faire une pelle. Troisième intervention. Il ne me faudra plus maintenant que deux nouvelles lunes pour creuser mon puits. Mais je suis ambitieux. Je veux toujours aller plus vite. Une pelle en métal creuserait beaucoup mieux. Je vais retirer le minerai de la montagne; cinquième intervention. Ensuite, je fabrique un énorme four d’argile, où je ferai fondre le métal. C’est la sixième intervention. Ce faisant, je détruis une espèce de fourmis, mais ce n’est pas grave, il est plus important d’aller vite. Bien sûr, il faut que je coupe 25 arbres pour chauffer le four; septième intervention. La fumée détruit une espèce de chenilles, mais ce n’est pas grave, il est plus important d’aller vite.

Avec la pelle de métal, je peux maintenant creuser mon puits en une seule lune, bravo! Mais, maintenant, je n’ai plus rien à faire. Alors, je décide de sculpter des totems qui me représentent sur les arbres. Plus ils sont gros, plus je les trouve jolis. Les arbres en souffrent, mais ce n’est pas

grave, car il faut bien tuer le temps. Huitième intervention.

Quelque temps plus tard, je m'aperçois que mon activité de sculpteur a chassé les oiseaux qui chantaient si joliment jadis sur les branches des arbres. Il me faut trouver un passe-temps plus intéressant, plus tranquille. De toute façon, il ne reste plus d'arbres. Je m'amuse donc à creuser des trous dans le sable avec mes mains…

La production, à n'importe quel prix. Le fléau de l'humanité! La source de tous les problèmes mondiaux! Chaque article produit, qu'il soit nécessité ou luxe, détruit un petit coin de nature. Le vrai coût d'un article n'est pas sa valeur monétaire, mais plutôt sa valeur en termes de destruction de l'environnement. Un journal ne coûte que 50 cents à son acheteur, mais beaucoup plus à l'environnement. Quel est le coût réel d'un lingot d'aluminium? Combien valent l'eau propre, l'air pur, le silence, la santé?

Je regarde le ciel qui bouge. Avec un peu de concentration, je vois le ciel immobile, mais c'est moi qui bouge, assis sur une planète. Le problème, c'est que cette planète est petite, limitée en ressources, avec beaucoup d'humains et beaucoup d'interventions. Elle est comme un bateau voguant sur un océan sans fin, plein de gens de toutes les races, religions et superstitions. Que devraient faire ces gens, tous assis là, sur ce bateau, quand il est seulement possible d'attraper quelques gros poissons par jour? La réponse est simple. Il s'agit qu'ils essaient d'améliorer leur sort, tous ensemble, en partageant les poissons équitablement.

Ce qui est incompréhensible, sur le bateau *Terre*, c'est que les gens s'amusent à percer des trous dans le fond. Quelques-uns, qui sont plus forts, gardent tous les filets de poisson pour eux-mêmes et laissent seulement les tripes aux autres. Cela crée des conflits, et les deux ennemis cherchent à s'entretuer. Ne réalisent-ils pas qu'ils risquent de faire couler tout le bateau? Et que la seule et unique solution est d'améliorer le sort de tous équitablement?

Mais le potentiel énergétique de la planète est immense. Je n'ai jamais vu, dans tous mes voyages, un seul peuple qui ne pouvait assurer son autosuffisance, sauf en temps de guerre ou lors de catastrophes naturelles. La terre, sans aucun doute, peut nourrir tous ses enfants. Il suffirait de concentrer les énergies sur le confort plutôt que sur le luxe, cause de la maladie de la possession. La nature peut donner suffisamment à tous; il s'agit de l'écouter et de ne prendre que les pommes et non pas le pommier.

Je me couche, songeur. Je pense à la ville: stress, bruit, vitesse, pollution, drogue, cigarette, pouvoir, possession, maladie… Peut-être devrais-je rester ici, loin de cette société absurde. L'écorce pleine d'eau à mes côtés me réconforte plus que n'importe quel coffre-fort rempli d'argent…

JOUR 26

Les champignons au lait

Dernier dimanche! Il reste seulement lundi, mardi, mercredi et jeudi. Vendredi, nous aurons la visite des journalistes; pour moi, le périple sera terminé, même si nous ne sortons que samedi. Cinq jours! Youpi!

De bons bleuets sucrés et doux! C’est tellement meilleur que les amélanchiers avec leurs graines et leur queue agaçantes. Par contre, sont-ils aussi soutenants? Je peux en manger un plein panier d’au moins un kilo. Si mon corps continue à en demander autant, il va falloir que je passe beaucoup plus d’heures à cueillir. Il se peut que les graines des amélanchiers aient une valeur nutritive qui ressemble à celle des noix. De plus, ils contiennent moins d’eau que les bleuets, donc peut-être plus de calories.

Au point de vue scientifique, je me demande si l'apport calorifique de nos maigres récoltes de fruits est positif. Si je me souviens bien, 1 kilo de bleuets représente environ 600 kilocalories. Marcher doucement en les cueillant doit exiger une centaine de kilocalories de plus à l'heure que celles dépensées à rester assis. Donc, s'il est possible de ramasser 1 kilo de fruits à l'heure, 500 kilocalories sont gagnées. Malheureusement, ici, il nous est seulement possible de cueillir un demi-kilo à l'heure. L'apport calorifique supplémentaire est donc minime. Cependant, il faut considérer le facteur psychologique. J'aime bien mieux cueillir et manger que dormir et jeûner.

Il serait intéressant d'effectuer une recherche à ce sujet. Un livre sur les plantes pour la survie pourrait en résulter. Dans ce livre, on trouverait une description de chaque plante, les techniques détaillées de cueillette et de préparation, ainsi qu'une indication précise de la quantité de récolte nécessaire pour en retirer des bénéfices. Comme de raison, toutes ces informations seraient prouvées scientifiquement. De plus, il y aurait un

témoignage de plusieurs personnes ordinaires, non expertes en survie, quant à leur impression à propos du goût de ces aliments. Ce ne sont pas les idées qui manquent. J'ai tellement hâte d'avoir de l'énergie pour entreprendre des projets!

En ce moment, la stimulation intellectuelle est ce qui me manque le plus. De bons livres seraient les bienvenus. Ce que je donnerais pour avoir l'énergie et les ressources pour découvrir davantage cette belle nature qui m'entoure! Et comme j'aimerais avoir une bonne discussion philosophique avec mes collègues de travail!

Toutes les activités que je prévois entreprendre à mon retour me tracassent un peu. Sur une feuille de papier, je dresse une liste des choses à faire. À deux reprises, je dois me lever pour déchirer une autre feuille du calepin. La liste est longue et j'ai hâte de l'attaquer. Qu'il sera bon de bouger!

Jacques passe aussi beaucoup de temps à noter des anecdotes et des pensées. Il projette de construire une maison en bois rond, une étable, etc.

Il me confie qu'il prie tous les jours pour diverses causes.

Cela me fait réfléchir à la religion. Au début de mon cours secondaire, j'étudiais pour devenir prêtre au collège Sacré-Cœur de Sudbury. La messe tous les matins. Le latin! *Rosæ, rosæ, rosas, rosarum, rosis, rosis.* La religion! Je ne sais plus quoi en penser. Dans tous les pays du monde, les croyances religieuses influencent les gens et leur mode de vie. J'ai vu des pratiques religieuses de tous les genres, du vaudou aux vaches sacrées, des méditations nocturnes aux cérémonies de sacrifice d'animaux. Depuis le début des temps, l'homme a toujours inventé une façon d'expliquer l'inexplicable, de regarder au-delà des astres, de comprendre la naissance et la mort. De tout temps, il lui a fallu des signes et des symboles extérieurs à sa propre pensée pour mettre de l'ordre dans un monde confondant, écrasant, accablant. Nécessaire? Qu'est-ce que la vraie religion sinon l'enseignement du respect de la vie et de l'harmonie naturelle? Toutes les religions ne devraient-elles pas encourager la discussion,

impliquer les gens dans des actions concrètes pour améliorer la situation de l’humanité? Faut-il attendre paisiblement un miracle grandiose? Ne vaudrait-il pas mieux s’attarder aux petits bonheurs quotidiens qui indiquent la présence de Dieu et le chemin à prendre pour accomplir son désir?

Bon, assez de philosophie, surtout sur ce sujet délicat. C’est vrai que je n’ai pas grand-chose d’autre à faire… Cueillir? O.K., j’y vais.

Depuis quelques jours, un fruit rouge provenant d’un arbuste du genre *Viburnum*[10]s’est ajouté à mon régime alimentaire. J’ignore le nom commun. C’est un fruit très juteux, avec un seul petit noyau plat, probablement peu calorifique, mais facile à cueillir. Chaque fois que je rencontre un tel arbuste, j’en gobe tous les fruits. Aujourd’hui, j’en cueille quelques-uns avec l’intention de les transformer en breuvage chaud.

Plus loin, une sombre boule de plumes rousses bougeant dans un arbre attire mon attention. Une gélinotte! Eh! En voilà une autre, et une autre

encore. J’en compte cinq. Une couvée complète sans doute. Mais, avant même que j’aie eu le temps d’installer mon collet sur une perche, elles s’envolent très loin. Jamais je n’ai vu de gélinottes aussi farouches!

Par terre, une tache blanche brise le vert régulier du paysage. Un champignon! Il y en a plusieurs. Comme ils exsudent un lait épais lorsqu’ils sont brisés, j’en déduis qu’ils appartiennent au genre *Lactarius*. Sont-ils comestibles? Je les examine de plus près. Hum! Pas facile. Il me semble que c’est un *Lactarius deceptivus*, ou est-ce un *Lactarius piperatus*, ou encore un *Lactarius vellereus*? Ils se ressemblent tellement; mais le *vellereus* est poison, le *piperatus* n’est pas recommandé, tandis que le *deceptivus* est acceptable. Les lamelles sont fourchues; ça ne doit pas être un *vellereus*. D’après moi, c’est un *deceptivus*, car le rebord ressemble à du coton. Mais je ne suis pas complètement certain; il y a trop longtemps que je n’ai retrouvé cette espèce dans mon assiette. Je les garde quand même.

Jacques m'accueille avec un tétras du Canada attrapé avec un collet fait de son lacet. Il est tout petit, mais je ne me plaindrai surtout pas. Cette fois, Jacques mange une cuisse et une aile; il est agréablement surpris de la quantité de viande qu'il déguste. Nous gardons la poitrine pour le lendemain, question d'étaler les protéines sur deux jours. Comme la dernière fois, nous réservons les os pour en faire un bouillon.

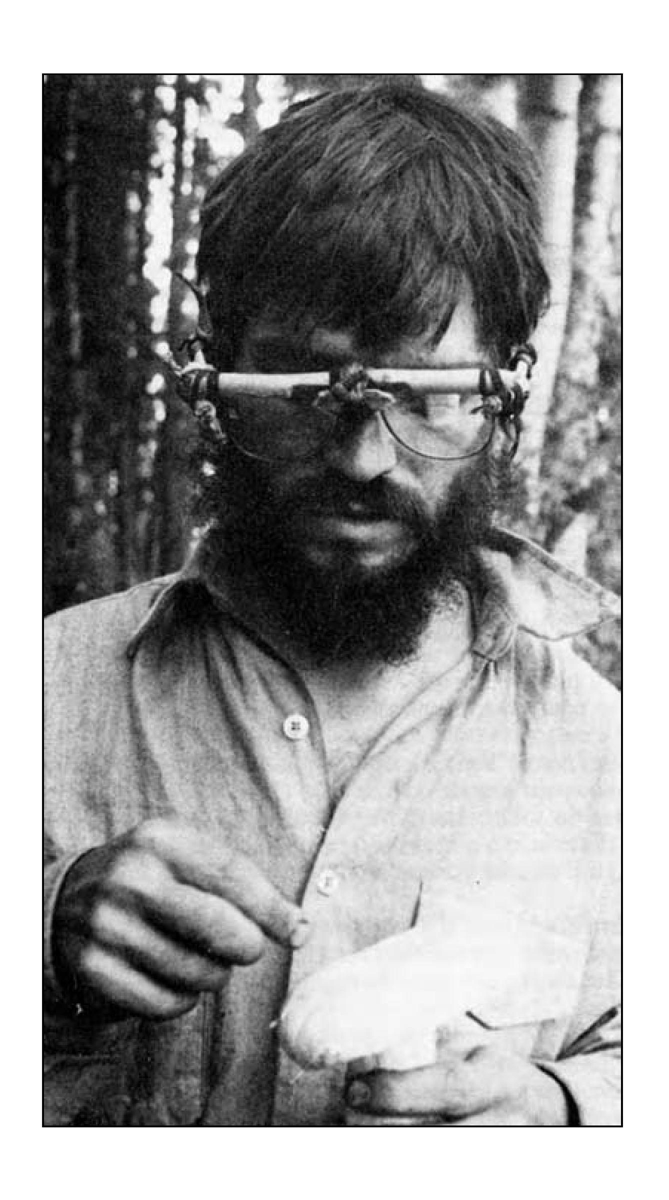
Pour dessert, j'amène à ébullition les fruits rouges ramassés ce matin. Cela donne un genre de pouding que je savoure à l'aide d'une petite cuillère d'écorce de bouleau. Ça manque de sucre, mais ça fait changement.

La viande de perdrix me donnant un peu d'énergie, je plonge dans le lac pour me rafraîchir, mais pas question de nager. C'est plus une petite «saucette » qu'un lavage efficace. J'en profite pour laver mon caleçon.

Accroupi dans l'abri, je grignote une brochette de champignons pendant qu'une deuxième cuit.

Crus, ces champignons ne sont pas du tout comestibles, à cause de leur lait âcre et mordant. Cette âcreté disparaît à la cuisson, laissant un goût de poivre qui me caresse les papilles.

Les derniers rayons du soleil pâlissent à l'horizon, et une légère brume descend sur le lac. Un orage se dessine; j'ai presque hâte au changement. Incroyable!



J'examine attentivement un champignon poivré du genre
Lactarius deceptivus. *Nous en avons mangé de bonnes quantités.*

---

10. L'auteur réfère ici à la viorne trilobée.

JOUR 27

Le traître festin

Un bon déjeuner de filets de perdrix! Parlez-moi de ça! Nous coupons chacun notre demi-poitrine en minces tranches que nous faisons rôtir une à une sur un lit de braises. Deux heures pour déjeuner, ce n'est pas trop! Ça nous rappelle la fondue chinoise que nous avons dégustée la veille de notre départ. Nous nous délectons de chaque morceau, tout comme deux fins gourmets dans le meilleur restaurant, appréciant le goût naturellement salé et exquis de la viande.

Nous nous levons en craquant du dos, éreintés tous deux d'être toujours penchés à cueillir la manne bleue. Jacques, infatigable, s'affaire à transporter des bûches pour nourrir le feu. Je constate une fois de plus que les mentalités et les attitudes des individus ne changent pas de la ville à

la forêt. Les bons travailleurs en ville le seront aussi en forêt; les méthodiques en ville porteront plus d'attention aux détails qui assurent leur confort en forêt; les économes travailleront plus fort pour toujours avoir des fruits en réserve. C'est probablement ceux qui se débrouillent le mieux en ville qui survivront le plus facilement en forêt, à condition, bien sûr, que le niveau de connaissance soit le même.

Au lieu de remplir mon panier, aujourd'hui, je mange les fruits sur place. Ça fait changement. C'est un matin humide. Les mouches sont revenues et elles m'énervent toujours autant. Je m'étais habitué à leur absence relative. Autour de moi, la nature, toujours aussi magnifique, m'impressionne par la variété de ses formes et de ses couleurs. Je ne peux pas croire que, parmi la multitude de plantes qu'il y a ici en forêt, il n'y en ait pas une qui puisse éloigner ces petits vampires. Comment fabrique-t-on le diethyltoluamide, l'ingrédient actif de l'huile à mouches commerciale? Probablement que c'est un autre dérivé du pétrole, mais je n'en suis pas certain. Que je suis ignorant! Un jour, à

force de la scruter, la nature me livrera sûrement le secret qui me permettra de me protéger contre les moustiques.

Je reviens au campement les mains vides. Je pense qu'il est préférable de rapporter les fruits pour les déguster bien assis, un peu plus tard.

Près du feu, je sèche mon pantalon en le gardant sur moi. De cette façon, il est impossible de le surchauffer sans m'en apercevoir. Le devant est plus agréable à sécher que le derrière, car je peux voir le feu. Aussi, pour sécher le derrière, j'enlève tout simplement le pantalon pour le remettre sens devant derrière. Ça, c'est un coup de génie.

Jacques, assis sur son rondin favori, rédige ses pensées.

> *Je m'ennuie. Nous n'avons plus rien à prouver. Il reste cinq nuits à dormir ici, cinq jours à ramasser du bois, à manger des «vadonchiers » et des bleuets. Je n'ai jamais vécu une journée aussi longue. Mes pensées s'arrêtent toujours sur la*

nourriture, sur mes réactions à l'arrivée, sur ce que je dirai, sur ce que je mangerai, sur ce que je trouverai comme travail. Je me demande pourquoi je me suis encore embarqué dans un bateau pareil. Toutes les fois, je me dis que c'est la dernière, et me voilà encore aujourd'hui à attendre la fin qui n'arrive pas, loin de ceux qui me sont chers.

Je décide d'imiter Jacques et de prendre quelques notes à mon tour. Aujourd'hui, mes pensées se tournent du côté de la société de surconsommation.

Quelques-uns seulement des articles vendus dans les grands magasins revêtiraient quelque valeur, ici. C'est quand on est privé de tout et qu'on écoute la nature qu'on réalise que presque tout ce à quoi on tient généralement est inutile.

À quoi pourraient bien nous servir un cadenas, des assiettes à escargots, des flûtes à champagne, une brosse à dents électrique ou un fer à repasser?

Les vraies nécessités de la vie? D'une perspective naturelle, les voici:

1. eau, nourriture, sécurité, confort – santé physique;

2. amour, amitié, sentiment de contribution au bien-être de l'humanité – santé psychologique.

Que demander de plus? La maladie de la possession n’a pas de limites. Après avoir réussi à posséder une grosse maison avec piscine chauffée, trois automobiles, quatre téléviseurs, deux magnétoscopes et un ordinateur pour impressionner le voisin, que vouloir ensuite? Une Ferrari, un esclave, un pays? Pourquoi? Après s’être occupé de son confort physique, ne vaut-il pas mieux paisiblement chercher à répondre à ses besoins psychologiques en se concentrant sur l’amour, l’amitié véritable, la paix intérieure et la simplicité? Et s’il nous faut un but, un défi, un *thrill*, pourquoi ne pas le rechercher en relevant une partie de l’énorme défi d’aider les infortunés à s’élever à la hauteur minimale de la dignité humaine? Un nombre grandissant de clubs, d’organisations humanitaires et de comités de protection de l’environnement ont tellement besoin d’aide et de support.

Songeur, je m’étends sur ma paillasse afin de faire un petit somme. Je me sens coupable de ne pas correspondre entièrement à l’idéal que je décris.

***

Au réveil, je vais encore à la cueillette. Je trouve de bonnes talles au loin; c'est la meilleure de toutes mes récoltes depuis le début du voyage. Mon panier doit contenir trois kilos de bleuets parsemés d'amélanchiers. J'en bouffe jusqu'à ce que mon bedon soit bien rond. Je m'allonge, repu.

Tiens, voilà Jacques qui revient du lac en se baladant nonchalamment, le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Et avec raison! Au bout de la perche dont on se sert pour la pêche, pris dans le collet, pend un énorme poisson. Une loche!

— Veux-tu bien me dire comment t'as fait pour attraper ça?

— Je lui ai glissé le collet par-dessus le corps, c'est tout.

— Voyons!

— C'était facile, elle flottait sur le bord de l'eau, déjà morte; c'est le vent qui l'a poussée jusque-là. Un cadeau.

— Ah! O.K. Je commençais à penser que tu faisais des miracles. Montre-la-moi. Est-elle bonne à manger?

— Moi, je n'en mangerais pas. Qui sait depuis combien de temps elle traîne là!

Je regarde la loche. C'est vrai qu'elle n'est pas jolie, avec sa gueule en forme de suce. Mais elle ne sent pas mauvais.

— Je pense que je vais en manger, Jacques; elle a l'air fraîche.

— Es-tu fou?

— Non, elle ne sent rien; je ne vois pas pourquoi elle ne serait pas bonne. Donne-la-moi.

— T'es plus fou que je pensais!

Il faut que je réfléchisse bien. Ce poisson n'a aucune odeur. L'eau bien froide l'a sûrement conservé. Mais comment s'est-il rendu là? De quelle façon est-il mort? Sur son ventre, une blessure de 10 centimètres me donne une indication. Il se peut qu'il ait été attrapé par un pêcheur et rejeté à l'eau, ou bien frappé par une

hélice de moteur de chaloupe. Mais il est plus probable qu'il soit mort à la suite de l'attaque d'un brochet ou d'un oiseau de proie.

Peut-être est-il mort empoisonné? Non, je ne crois pas, car c'est le seul poisson mort que nous ayons trouvé en 27 jours. L'eau du réservoir n'est pas polluée.

Je l'apprête et le fais cuire. Aucun danger! Il sera très bien cuit. Mais si je tombais malade, empoisonné? Bah! Rester au lit à attendre ou rester au lit à être malade avec des crampes, ça ne fait pas une énorme différence. Si je suis malade pendant deux jours, j'aurai hâte d'être mieux, et le temps passera plus vite. Le voyage s'achève, de toute façon. De plus, mon panier est plein, l'abri est solide et Jacques est là pour entretenir le feu. Je cours le risque. S'il est bon, j'aurai de l'énergie pour deux jours et je pourrai faire des tas de choses.

Lorsque le poisson est bien cuit, j'y goûte. Hum! Ce n'est pas aussi bon que le brochet, mais

ça se mange! Et il est gros, sûrement un kilo. Ça fait un bon goûter avant de me coucher. Je mange lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Bientôt, je dévore, je m'empiffre gloutonnement. En peu de temps, je suis gavé. Plus une seule bouchée ne peut entrer. Moi qui m'étais déjà avidement bourré de fruits! Oh! J'ai mal au ventre; il est dur comme une roche. Pourquoi ne me suis-je pas maîtrisé? Je vais éclater comme un ballon!

La partie la plus intéressante de la loche étant avalée, il ne reste plus qu'un peu de chair moins cuite collée sur les os. Cela me dégoûte, le cœur me lève; je lance la carcasse au bout de mes bras. Beurk!

La tête sur ma botte de paille, les yeux fermés, je ne peux m'endormir; la gueule en forme de suce de la loche hante mes pensées. J'ai l'impression que je vais être malade. Oh! La gaffe! L'erreur! L'horreur!

Minuit, les yeux grands ouverts, mon ventre n'est qu'une grosse crampe. Je ne suis pas fier!

Quel imbécile! Prendre un tel repas avant de dormir alors que je n'ai que très peu mangé depuis un mois! Une marche à la belle étoile me fera du bien…

JOUR 28

La face au sud

Quatre nuits! Il reste seulement quatre nuits! Que c'est bon de voir avancer le compte à rebours! Et je ne suis pas malade!

Par contre, je n'ai guère dormi. Il était près de trois heures du matin lorsque les crampes se sont arrêtées et que ma digestion m'a enfin laissé dormir. Quelle folie, de m'être tant empiffré! Probablement que les hommes préhistoriques connaissaient ces problèmes chaque fois que la chasse était bonne. Je ne pouvais absolument pas me maîtriser. Enfin!

Mes forces renouvelées m'encouragent à aller explorer et cueillir. Je m'aventure très loin, au-delà du territoire connu, dans l'espoir de trouver autre chose que des bleuets. Même des amélanchiers

seraient les bienvenus, car je ne trouve pas les bleuets soutenants. Hier, plus de deux kilos ne m'ont pas satisfait.

Des nuages sombres couvrent la moitié du ciel, et une légère pluie me picote la peau. Tant pis! De toute façon, là où je suis, il me serait impossible de rentrer à temps. Les bleuets sont beaucoup plus gros ici, mais les talles sont plus distancées. Il me faut une heure pour cueillir un demi-kilo.

Il vaut mieux ne pas échapper la moitié de notre poignée de bleuets en allongeant les doigts pour en cueillir un de plus…

Mon repas de poisson ne m'a laissé aucun malaise. C'était donc une bonne idée de le manger, même s'il me répugnait. Quoique j'aie peu dormi, je me sens plus vigoureux.

Je traverse donc de l'autre côté d'un petit lac, puis d'un autre plus grand pour ensuite gravir la plus haute montagne de la région. Quel panorama magnifique!

Mais l’environnement, différent ici, n’est pas propice à la croissance de fruits. Je descends donc la pente de l’autre côté de la montagne avec l’intention de la contourner vers la gauche pour prendre le chemin du retour. Arrivé en bas, à l’ombre, je découvre quelques arbrisseaux bien chargés d’amélanchiers. Continuant mon chemin dans le nouveau territoire, j’emprunte une vallée sombre qui débouche sur une éclaircie au bout de laquelle j’aperçois tout à coup un lac. L’eau calme m’invite à m’y rendre. Peut-être y trouverai-je des quenouilles se balançant doucement dans le vent!

Je contourne quelques baies et, comme rien de spécial n’attire mon attention, je pique vers le sud, en direction du soleil qui perce occasionnellement les nuages, afin de retourner au réservoir.

Après une heure de marche, aucun signe du réservoir. Mais voyons, comment ai-je pu m’aventurer si loin? Une souche en forme de siège m’invite à m’asseoir. Ouf! Je suis fatigué. Face au sud, j’apprécie la chaleur solaire qui dore mon visage. Face au sud? Comment ça, face au sud?

Mais qu'est-ce que je fais là, à marcher vers le sud? Le réservoir est au nord! Merde! Comment ai-je pu commettre une telle erreur? Cela fait déjà 28 jours que je regarde l'étoile Polaire presque tous les soirs. Je le sais très bien, pourtant, que le réservoir se trouve au nord de notre campement! Maudit! Quel imbécile!

Je rebrousse chemin et, comme un enragé, je m'élance vers le nord en tournant le dos au soleil. Bientôt, il se cache derrière les nuages. Ah non! Toutes les collines et toutes les montagnes se ressemblent, maintenant. Voyons! Suis-je passé par ici, tantôt? Non, il me semble que non. Le soleil réapparaît enfin. Mais que fait-il à ma droite! Je suis en train de tourner en rond! Je suis perdu!

Pendant un instant, l'idée de passer la nuit seul et sans feu me bouleverse. Non! Pas de panique! Au pire, on me trouvera dans trois jours lorsqu'on viendra nous chercher. Perdu. Hum! Que faut-il faire, dans ce cas? Qu'a-t-il déjà écrit, le fameux auteur Bourbeau, à ce sujet? Ah oui! Il s'agit de ne pas se perdre plus qu'on ne l'est déjà. La pire gaffe

serait de continuer à marcher à l’aveuglette. Il faut plutôt examiner avec soin l’endroit où l’on se trouve et procéder de façon logique. Réfléchissons un peu. Au moins, j’ai une idée de la distance du camp. Le problème, c’est de retrouver le lac de tout à l’heure. Probablement qu’en le longeant vers le nord, j’arriverais à la rivière qui se jette dans le réservoir. De l’endroit où je me trouve, il me faudra au plus une heure pour me rendre au lac, si je prends la bonne direction.

N’importe quel cap pourrait être le bon, tellement je suis mêlé. L’énorme épinette fourchue sur laquelle je suis adossé me servira de point de repère. Au hasard, j’emprunte un chemin, pour revenir après cinq minutes à l’épinette. Maintenant, j’essaie du côté opposé. Rien ne me frappe; il me faut retrouver mon épinette une deuxième fois. Bon, vers la droite maintenant. Je suis déjà passé ici, je me souviens d’avoir enjambé cette grosse souche. Soulagé, je garde cette direction, mais en laissant toujours des traces qui me permettront de retrouver mon précieux point de repère, le seul

endroit dans l'immensité de la forêt dont je connais la distance avec le campement.

Mon hypothèse était juste; voilà ce gros rocher bizarre que j'ai croisé plus tôt. Sans jamais perdre la trace de ce rocher, je poursuis mon chemin jusqu'au lac. Ouf! J'ai eu chaud!

Je longe le lac vers le nord. De nombreuses baies me forcent à faire de grands détours. Enfin! Voilà la rivière. Comme elle est longue! Et maintenant, l'éclaircie sablonneuse où j'ai pourchassé la perdrix qui picorait. Du territoire connu! Sauvé!

***

Que je suis heureux d'être de retour! M'éloigner encore? Jamais. Quelle journée de fou! En tout cas, si le poisson d'hier n'était pas digéré ce matin, il l'est sûrement maintenant!

Que c'est merveilleux, un feu, par une journée humide! J'en profite pour faire mijoter un bon thé

du Labrador. Jacques écrit encore des recettes. Il faudra lui remettre son diplôme de chef cuisinier au retour, car il aura réussi à suivre le cours complet. Ce soir, nous sommes au chapitre des fruits de mer. Une bonne coquille Saint-Jacques avec sauce veloutée et pommes de terre duchesse!

Mon lit durci a besoin d'un peu d'herbe additionnelle. J'en ramasse de la fraîche, verte, mais raisonnablement sèche. Je dormirai mieux.

Ayant retrouvé les restes du poisson d'hier soir, je confectionne un piège abattoir de style païute que j'installe sur le bord du lac. Ce genre de trappe permet d'ajuster le déclencheur pour qu'il soit très sensible. Une pièce de cinq cents suffit pour faire effondrer les bûches. Qui sait? Peut-être qu'une mouette malchanceuse se laissera allécher… On verra bien demain!



Nous ajoutons régulièrement de la paille sèche
au sol de notre abri
de fortune, de loin préférable aux branches de
conifères humides.

JOUR 29

L'injustice du destin

— André-François, viens écouter la radio!

— Quoi? Qu'est-ce qui se passe?

— Il y a une espèce de bouffon sur les ondes qui dicte une commande d'épicerie à sa femme.

— Pas vrai!

— Oui, je te jure; viens vite!

En effet, l'inconnu commande une quantité incroyable de nourriture alléchante devant être livrée par avion à une pourvoirie du nord. Huit douzaines de pains à hot-dog! Douze pains français! Cinq kilos de steak haché! Un jambon entier, deux briques de fromage, une poche de pommes de terre, deux kilos de macarons au chocolat! Je me sens comme le chien de Pavlov après que la clochette a sonné; j'en bave. Et, pour terminer la commande, des croustilles, du coca-

cola, de la bière et des cigarettes. Beurk! Cette fausse note abat mon enthousiasme d'un coup sec.

De retour à l'appentis, j'arrache l'herbe verte de la surface de mon lit, déçu de mon erreur d'hier soir. L'amélioration anticipée s'est avérée, en réalité, une aggravation. Comme dit Jacques, «c'est comme si on avait fait pipi dans nos culottes». Ce n'est guère confortable pour nos articulations affectées par les rhumatismes. J'étends donc l'herbe au soleil afin qu'elle soit sèche pour ce soir.

En me levant, ce matin, j'avais pris la résolution de limiter la quantité de fruits que j'allais ingérer au cours de la journée, question de ménager mes déplacements en forêt. Je prévoyais manger une portion de deux tasses ce matin, une autre ce midi et deux autres pour souper ce soir. Mais avant que ma montre n'indique 9 heures, j'avais déjà avalé 10 de ces portions, mesurées dans un panier d'écorce. Quel goinfre! Manger! Mon occupation préférée, ces temps-ci. Mais cette gourmandise incontrôlable m'oblige encore à la cueillette.

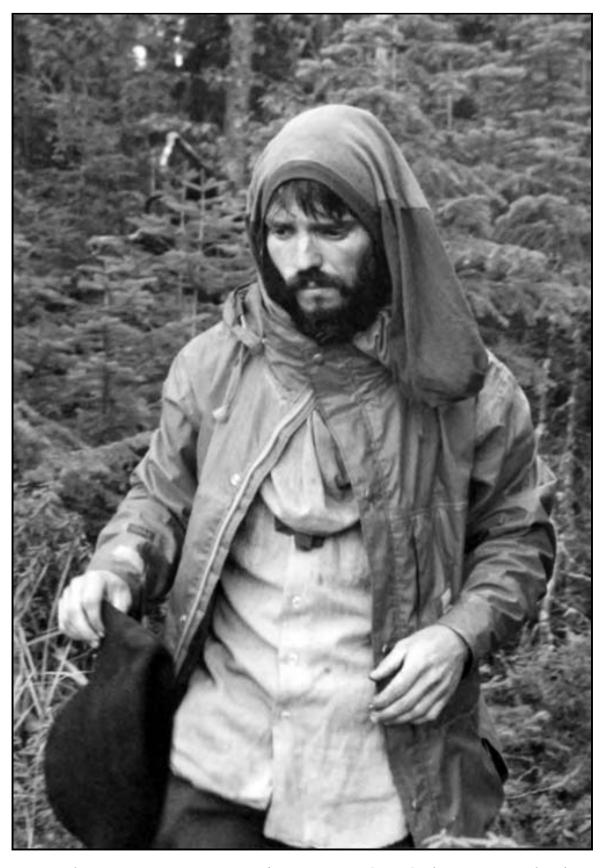
À contrecœur, je pénètre dans la forêt, ma langue tâtant ma dent trouée. Que j'ai hâte de faire remplacer ce plombage où se loge toujours une misérable graine d'amélanchier! Tiens, voici quelques cerises mûres. Trop rares pour faire partie du menu, les deux tasses qu'il a été possible de dénicher durant le séjour devenaient de précieux trésors et celles-ci ne font pas exception.

Je ne peux pas dire que j'aie souffert de la faim depuis une semaine. Par contre, le manque de variété réduit considérablement ma vitalité. Quelques noix, féculents et produits laitiers combleraient certainement les carences. Au départ, j'avais émis l'hypothèse qu'en survie, pendant le premier mois, du moins, il est seulement nécessaire de répondre aux besoins calorifiques, les vitamines accumulées suffisant amplement à maintenir le corps en santé. Je crois que cette hypothèse sera vérifiée. Les tests sanguins, au retour, le démontreront probablement.

Wow! La chance me sourit! Un impressionnant lit de bleuets apparaît devant moi, comme par

magie. Mon chapeau déborde en un rien de temps. Ah! Le hasard!

Oui, le hasard et ses caprices, qui favorisent certains, les rendent maîtres de tout, tandis que d'autres souffrent, esclaves de leur pauvre destinée. Un scénario qui dépeint le début des civilisations se déroule à toute vitesse dans ma tête. Dans mon film, me voilà avec Jacques, au premier jour du Surviethon, en train de cueillir dans le territoire privé que nous avions délimité au hasard. Toujours au hasard, il arrive que, de mon côté, des étendues généreuses de bons bleuets me permettent de m'empiffrer à volonté alors que Jacques, victime de son territoire, crève de faim. Comme le veut l'histoire, je me gave en cachette comme un glouton, en faisant croire à Jacques que je subis le même sort que lui.



Ma langue tâte ma dent trouée, à la suite de la perte d'un plombage. Je dois me priver de mes lunettes de fortune qui ne résistent pas à mon capuchon.

Je me renforce ainsi jour après jour, tandis que Jacques s'affaiblit graduellement. Un jour,

s’apercevant que quelque chose ne tourne pas rond, il s’aventure dans mon territoire à mon insu et s’exclame d’indignation devant l’injustice. Lorsqu’il m’affronte, je lui explique bien calmement que c’est sa destinée, c’est tout, et lui ordonne de s’en retourner chez lui. Il proteste violemment, mais je lui botte le derrière, étant devenu plus fort. Il me hait. La guerre est amorcée…

Pourtant, il pousse bien assez de bleuets pour nous deux! Né au Canada, aux États-Unis, en Inde, en Éthiopie, au Chili ou en Haïti, le bébé, victime du hasard, ne mérite-t-il pas le partage égalitaire des ressources de la planète? N’importe lequel de ces bambins, élevé dans des conditions identiques, ne se développerait-il pas autant que les autres? Je crois que oui.

«Il faudrait qu’ils commencent par s’aider eux-mêmes! » s’exclament ceux que le partage déposséderait. Moi, ici, je suis trop impuissant à améliorer mon sort pour accepter cette phrase qui décharge de tout devoir.

Surtout qu'il pousse suffisamment de bleuets pour tous! Et voilà qu'après la pause nécessaire à la dégustation du pop-corn à saveur de bleuet, le deuxième film commence. Cette fois, l'hélicoptère que je pilote s'écrase au sol à la suite d'un bris mécanique. Aïe! J'ai un bras cassé. Lors de la cueillette, Jacques ramasse, bien sûr, deux fois plus de fruits que moi. Les rôles de tout à l'heure sont inversés! Avec le temps, Jacques prend des forces, alors que je faiblis. Une fois assez fort pour me botter le derrière, il me réduit en esclavage. Je le hais. C'est la guerre.

Un bras cassé ne réduit-il pas la quantité de cueillette de la même façon qu'un autre handicap physique ou intellectuel réduit l'accès aux richesses de la société? Où est la différence? Les handicapés physiques ou mentaux, victimes du hasard, n'ont-ils pas droit eux aussi aux richesses de la planète? Les plus brillants ont-ils le droit de tirer profit de leur chance d'être nés ainsi au détriment des autres? Sommes-nous, humains, assez peu évolués pour croire en la survivance des mieux adaptés seulement, comme dans le règne

animal? Je vote pour une rémunération égale pour tous ceux qui donnent leur plein rendement.

D'accord, ceux qui cueillent des fruits plus longtemps méritent d'en manger plus. En société, ceux qui travaillent plus méritent des gâteries. Mais ne vaudrait-il pas mieux glorifier la contribution à la collectivité plutôt que l'accumulation des possessions?

***

Au retour, je croise l'endroit où ma trappe guette toujours les victimes potentielles. Je ne peux résister à l'envie de lancer une pièce de cinq cents sur le déclencheur. Satisfait du résultat, je m'apprête à le réinstaller. Bah! Aucun gibier ne viendra ici. Je laisse tomber.

La couche de nuages descend graduellement; une masse d'air stagnante semble vouloir s'installer au-dessus de nous en permanence. Les avions ne volent pas, par un temps pareil. Pourvu que ça ne soit pas comme ça vendredi ou samedi!

Je piquerais une crise! J'ai une vilaine envie de sortir d'ici. Ça presse!

Tiens, voilà Jacques:

— Salut, Jacques. Qu'est-ce que tu rapportes là?

— J'ai trouvé une douzaine de champignons. Est-ce qu'ils sont bons?

— Montre-moi donc ça. Oui, ces trois petits *Suillus* sont comestibles. À part ça, il y a ce gros blanc qui est bon. Ces deux-là sont toxiques. Les autres, je ne les connais pas.

— Y en avait en masse, de ces gros blancs.

— Vraiment? Tu devrais aller les chercher tous!

— O.K., j'irai plus tard. Et toi? Je suppose que tu es encore allé cueillir à l'autre bout du monde, comme tu dis?

— Oui, pas mal loin.

— Je ne te comprends pas. Moi, je reste ici à 100 mètres du campement et je remplis mon panier.

— Ah oui? As-tu trouvé des bonnes talles?

— Y en a pas, de bonnes talles, ici.

— Moi, j'en ai trouvé une assez grosse aujourd'hui; j'ai rempli mon panier en 20 minutes.

— Bah! C'est rien, ça. Dans une bonne bleuetière, on peut facilement ramasser 50 kilos de bleuets par jour.

— Je ne te crois pas, Jacques.

— Puisque je te le dis. Un de mes amis travaille à cueillir des bleuets et il lui arrive d'en ramasser 75 kilos dans une journée.

— Voyons! Tu n'exagères pas un peu?

— Pas du tout, je te dis.

— Bon… Maudit que je trouve le temps long! Chaque minute me semble une éternité!

— Ça fait 50 fois que tu répètes ça depuis hier. Ça commence à me tomber sur les nerfs.

— Ah oui?

— Bien, t'arrêtes pas de te plaindre!

— Excuse-moi.

Aujourd'hui, Jacques a les nerfs à fleur de peau. Tout ce que je fais l'agace. Mais ça me fait tellement de bien de me plaindre! Je devrai tout de

même m’efforcer de garder mes sentiments pour moi, dorénavant.

Lorsqu’on me demandera ce que j’ai trouvé le plus difficile au cours de ce périple, la réponse en surprendra plusieurs. Physiquement, c’est sans contredit la première semaine où nous avons eu de la misère à nous installer. La quantité incroyable de mouches et l’inefficacité de mes techniques de survie non adaptées à cette forêt du Nord m’ont pris par surprise.

Mais toutes les souffrances physiques ne sont rien par rapport à l’épreuve psychologique. Le manque de nourriture, les nuits froides, les pieds gelés, les piqûres et morsures de mouches, la fatigue, tout cela ne me pesait guère, comparativement à la souffrance qu’inflige le pire des ennemis en survie: l’ennui. Dès la première semaine, torturé par la solitude, je réalisais que j’avais subi seulement 10 des 1 000 coups de fouet auxquels j’étais condamné. La nature est un endroit vraiment merveilleux que j’ai toujours adoré et que j’adorerai toujours. Mais j’ai besoin de livres pour

l'étudier, d'énergie pour la parcourir, d'insectifuge pour l'observer longuement, à mon aise. Sans ces choses, la motivation d'apprendre n'y est plus. L'esprit refuse de fonctionner.

Bref, c'est le manque de stimulation intellectuelle qui m'a fait le plus souffrir ici, et de beaucoup. Il faut que j'apprenne ou que j'enseigne. Il faut que ça bouge autour de moi. Il faut qu'il y ait des problèmes à résoudre, des réponses à trouver. Il me faut des outils d'apprentissage. Mes ordinateurs! Mes livres! Des discussions profondes et acharnées avec des esprits dynamiques. Explorer de nouvelles avenues! J'ai plus hâte de retrouver mes livres de champignons pour identifier ceux que je ne connaissais pas que de manger. C'est tout dire…

L'écriture de ce texte m'épuise. J'en ai ras le bol d'être ici. Je veux que ça finisse. Même une poignée de bleuets ne me réconforte plus.

L'encre de la nuit nous envahit. Je me traîne jusqu'au lac. À l'aide d'une torche fabriquée

d’écorce de bouleau, j’illumine l’eau noire et mystérieuse du lac. Aucun poisson, aucune grenouille, aucune écrevisse. Je suis à court d’idées. J’ai la tête vide!

Au cours de la nuit, comme d’habitude, j’alimente le feu régulièrement; tout comme Jacques, d’ailleurs. Ce n’est plus une corvée, mais plutôt une tâche routinière que j’accepte. Un moment de communication intense avec ce feu que je n’oublierai jamais…

JOUR 30

Le syndrome des talons hauts

— Mes félicitations, Jacques, nous avons réussi à passer 30 jours en forêt. Notre objectif d'un mois est atteint.

— C'est vrai! Mais pourquoi a-t-il fallu choisir un mois de 31 jours? Nous pourrions sortir aujourd'hui même.

— As-tu aussi hâte que moi?

— Plus.

— Demain, les journalistes arrivent, après-demain, c'est fini. Fantastique!

Pendant la cueillette, ce matin, je songe aux rêves incroyables de nourriture qui m'ont tenu éveillé toute la nuit. Quel menu! Le potage Véronique, la salade César, le rôti *Prime Rib* au jus, le pudding Yorkshire, les pommes parisiennes, la macédoine de légumes du jardin, l'Alaska aux

ananas… Les yeux grands ouverts, au beau milieu de la nuit, j'ai dû me contenter d'une poignée de bleuets. Pas de comparaison!

Le couvert nuageux est très bas, ce matin. Pas plus de 10 mètres. Si cela continue, nous ne recevrons pas notre visite tant attendue, demain. Quelle déception ce serait!

Je ne crois plus que les fruits suffisent pour maintenir ma santé, à présent. Mon pouls, de 34 battements à la minute, m'inquiète. De plus en plus faible, j'ai juste assez d'énergie pour cueillir et cela représente une tâche de grande envergure. J'engloutis tout ce qui me tombe sous la main avec une avidité surprenante. L'état d'esprit qui me permettrait d'ingurgiter de la nourriture normalement inacceptable, telle que des insectes, s'infiltre graduellement en moi.

J'aurais cru que mon moral serait à la hausse en cette avant-dernière journée, mais ce n'est pas le cas. Au contraire, une tristesse indéfinissable m'envahit. Pourtant, tout va assez bien. Même le

soleil semble vouloir percer les nuages. Mais, d'ici la fin, je ne prévois que dormir et cueillir.

J'aurais voulu être en meilleure condition pour l'arrivée! Pas d'énergie du tout… J'ai tout de même bien hâte de voir le résultat des tests physiques. Ce seront sans doute des données uniques. Probablement qu'après deux ou trois jours je serai en pleine forme. On verra.

Le temps est long, l'attente, interminable…

Je m'accroupis devant quelques plants de bleuets, trop las pour cueillir debout. Tous les fruits à ma portée prennent place, un à un, dans mon chapeau. Là, je m'étire un peu pour rejoindre cette petite grappe intéressante. N'y parvenant pas tout à fait et ne voulant pas me lever, je tire sur le plant et le déracine. Les fruits de la grappe rejoignent leurs frères, me laissant en main le plant déraciné, terreux, inutile. Qu'ai-je fait? Non! J'ai mordu la main qui me nourrit. Honte, chagrin, regret… Je me hais. Indigne, je reste figé sur place. Ce geste représente trop pour moi. Le profit à court terme

aux dépens du futur! Ces fruits encore blancs ne profiteront jamais; ils sont morts. Voilà le sort de nos plus beaux milieux naturels, de nos plus charmantes forêts, de notre précieuse terre. Le court terme, toujours le court terme… Agenouillé, je serre ce plant de bleuets symbolique sur mon cœur, je le caresse et l'embrasse. Je ne peux me contenir. Ma poitrine s'enfle, ma gorge se noue, les larmes s'échappent de mes yeux, je pleure comme un enfant. Les sanglots me secouent, je demande pardon à la nature au nom de toute l'humanité…

***

Ma triste cueillette est interrompue bruyamment par un avion qui décrit des cercles au-dessus du campement. De la visite! On dirait qu'ils nous cherchent. Eh! J'agite les bras avec une étonnante vigueur; ils passent juste au-dessus de ma tête en frôlant les arbres, mais sans me voir. Cela confirme l'hypothèse de la difficulté de repérer un individu qui erre en pleine forêt. De plus, la fumée du feu doit être trop faible pour qu'ils puissent l'apercevoir. Non sans peine, je

cours au bord du réservoir afin de pouvoir leur indiquer le chemin. Mais les flotteurs de l'avion touchent déjà l'eau lorsque j'arrive.

Je rejoins Jacques qui accueille nos trois visiteurs.

— Salut! Qu'est-ce qui se passe? Nous ne vous attendions pas avant demain.

— Bonjour. Je suis Dominique Lapointe. Nous sommes venus aujourd'hui vous interviewer pour l'émission *Présent* de Radio-Canada, parce qu'il nous était impossible de louer un avion demain; ils étaient déjà tous réservés.

— Ah bon!

— Nous ne vous dérangerons pas trop longtemps.

— Vous pouvez nous déranger aussi longtemps que vous voudrez!

Nos trois visiteurs ne se lassent pas de nous questionner. Dominique enregistre chaque mot avec intérêt, comme si tout ce que nous disions était précieux. Le photographe prend

d’innombrables photos, tandis que le pilote examine attentivement notre abri. Après deux courtes heures d’entrevue, ils nous quittent trop vite à notre goût. On dirait qu’ils ont été avertis de ne rien dévoiler de ce qui se passe en ville. Ils n’ont pas voulu répondre à nos questions. À un certain moment, Dominique nous a dit que notre arrivée était prévue à Place du Saguenay, et les autres ont eu une drôle de réaction, comme s’il avait fait une gaffe. Cette communication à sens unique augmente notre frustration et notre soif d’information.

Hélas! Il est encore tôt dans l’après-midi; nous avons donc encore toute une journée devant nous à attendre impatiemment. Mon dîner, composé de quelques amélanchiers et de morceaux de champignons, ne me semble guère appétissant en comparaison du festin qui attend sûrement nos trois visiteurs. Cette journée me semble de trop. Pourquoi ne m’ont-ils pas apporté un bon gros sandwich et un sac de couchage épais pour ce soir? N’avons-nous pas encore assez souffert?

C’était tout de même drôle de voir leur réaction lorsqu’ils ont goûté à nos amélanchiers et à nos champignons poivrés. Ils ont couru boire au lac. J’en rigole encore avec Jacques.

***

Le cours de cuisine tire à sa fin. Au menu, les tartes au chocolat, les gâteaux Saint-Honoré, les babas au rhum, les millefeuilles, les cygnes fourrés à la crème…

Un bon thé me fera du bien. En longeant le bord de l’eau à la recherche de ces minuscules feuilles de la famille du thé des bois, je constate que la tête de poisson que j’avais laissée traîner auprès de la trappe à mouette a disparu. Misère! Et je n’avais pas replacé mon piège!

Je n’ai pas encore réussi à préparer un thé qui ne goûte pas la rouille, dans cette fameuse boîte de conserve laissée en forêt par un pollueur sans respect. Alors, pourquoi est-ce que j’essaie encore? Je pourrais toujours entreprendre de faire bouillir

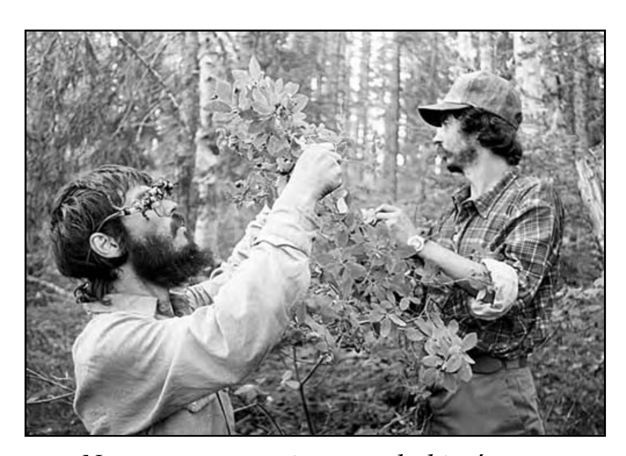
de l’eau dans un plat d’écorce de bouleau, comme je l’ai fait à maintes reprises dans des simulations de survie antécédentes. Mais le jeu n’en vaut pas la chandelle; pas ici. Les cinq ou six décoctions que j’ai préparées au cours du mois ne m’ont pas suffisamment réconforté pour mériter l’effort nécessaire. Je m’en passerai; et sans que ça me manque.

Jacques rapporte quelques champignons. Une espèce que je ne peux identifier nous aurait peut-être fourni un demi-kilo de nourriture. Ce manque de connaissances me frustre. J’exprime ma mauvaise humeur en me plaignant de mon thé à la rouille. Jacques est vite irrité par mes propos, ce qui me tombe sur les nerfs à mon tour. Ce n’est pas important, mais, fatigués et angoissés, un rien nous indispose.

— Je pars à la cueillette, Jacques.
— Moi aussi.

Ah! La cueillette; notre salut dans ces moments éprouvants. Pas besoin d’en dire plus, nous nous

comprenons trop bien. Le calme de la nature nous ramène à l'ordre. Malgré tout, je trouve mes relations avec Jacques exceptionnellement bonnes, considérant les difficultés que nous avons éprouvées. À vrai dire, aucune dispute de plus de 2 minutes ne nous a séparés depuis 30 jours. C'est tout de même extraordinaire!



Nous sommes maintenant habitués aux mouches; par journées venteuses, nul besoin de capuchon lors de la cueillette de petits fruits.

Mes bottes, dans un état déplorable, sont en train de sécher près du feu pour la trentième fois. Celles de Jacques semblent parler; la semelle

décollée a l'air d'une grosse bouche. Basculant dans une sorte de transe hypnotique, je fixe la flamme multicolore. Les bottes s'embrouillent devant mes yeux. Qu'aurions-nous fait sans elles?

Je me vois ici pieds nus, à la recherche de souliers. Une paire de sandales fabriquées à l'aide d'écorce? Non, vaudrait mieux attraper un castor pour faire des mocassins en peau. Quel travail! Premièrement, il faudrait le piéger, ce castor. Deuxièmement, il faudrait lui enlever la peau et la dégraisser, sans outils. Ensuite, ce serait le tannage à partir de la cervelle, de la graisse et de cendre. Finalement, cette peau raide pourrait être mouillée et découpée en morceaux de cuir… En supposant qu'une couture primitive soit possible à l'aide d'un os frotté longuement sur une pierre, quelle sorte de mocassins inconfortables en résulterait-il?

Je m'imagine maintenant en ville, sans souliers et sans un sou. Après avoir travaillé 2 heures à faire le tour des cabines téléphoniques à la recherche de pièces de 25 cents oubliées, ou encore en ramassant des bouteilles rejetées par des

pollueurs insouciants sur le bord de la route, j'amasserais vite 50 cents. Quelques minutes plus tard, je visiterais le marché aux puces et je me procurerais une paire de souliers démodés, mais bien solides, qui surpasseraient infiniment le confort des mocassins fabriqués en forêt après plusieurs jours de travail intensif.

Oui! La facilité incroyable de la vie moderne, les avantages, les atouts! L'homme a parcouru un long chemin depuis les conditions de vie des premiers individus. La médecine, les abris propres et chauffés, la nourriture diversifiée et abondante…

Si seulement l'humain avait voulu s'arrêter là! Mais non! Dans sa gourmandise et son imprévoyance, il a poussé les limites du confort jusqu'à la surabondance et, au bord de l'absurde, il souffre des contreparties de son excès. Tout étant interrelié, la course à la production sans finalité autre qu'elle-même amène un déséquilibre évident, vécu sous forme de pollution abominable de l'air et des cours d'eau, de stress, d'entourages abrutissants en béton, de drogues et de suicides…

Talons hauts! La société souffre du syndrome des talons hauts. Avec la possibilité de se chausser des souliers les plus doux et les plus confortables qu'on puisse imaginer, on impose arbitrairement et artificiellement aux gens de porter des souliers à talons hauts. Des souliers si mal adaptés, si néfastes pour les pieds, que si j'en disposais ici, je préférerais marcher pieds nus. Amélioration? Non, absurdité!

Avec toutes les possibilités que le monde moderne offre pour améliorer le confort physique, des limites artificielles, imposées par des valeurs superficielles, œuvrent silencieusement, mais inéluctablement pour dérouter la logique et créer des besoins qui, en fait, le réduisent considérablement. L'esthétisme est souvent inversement proportionnel au confort!

« Les chaînes en or sont des chaînes tout de même... », comme le chante Bruce Cockburn.

Quel confort peut-on retrouver assis dans une chaise droite à longueur de journée dans l'air

conditionné qui fait circuler encore et encore la pollution, serré dans un veston et une cravate, entouré de bruits de moteurs, de ciment terne, de discussions artificielles? Un lion en cage est-il encore un lion?

La réduction artificielle du confort physique en ajoutant des contraintes d'ordre social est un problème banal en comparaison de la réduction du confort psychologique que représente la stimulation de la possession. Ne faudrait-il pas profiter des bienfaits que les découvertes scientifiques nous ont apportés sans pour autant y perdre au change? Ne serait-il pas temps de considérer l'effet de nos actions maléfiques non seulement sur les ressources planétaires, mais aussi sur l'intégrité de notre âme?

Combien valent la douceur, la tendresse, l'amitié sincère, le calme, la sérénité, la simplicité, la paix intérieure, un regard sur la nature? Vive la vie! Le pouvoir de choisir est le nôtre.

Toujours hypnotisé par les flammes, je compte peu de moutons avant de m’endormir.

JOUR 31

Le Surviethon de la nature

Pour déjeuner ce matin, quoi de meilleur qu'une bonne soupe aux bleuets! C'est la première fois que j'en fais; ce changement sera peut-être un succès… Pouah! C'est pire!

Par contre, les morceaux de champignons rôtis sont délicieux. Les livres de survie mentionnent souvent que ça ne vaut pas la peine de s'attarder à ces modestes membres du règne végétal, donnant comme raison leur faible valeur calorifique. Pardon, mais moi, je découvre le contraire, c'est-à-dire qu'ils sont au moins aussi soutenants que les bleuets, sinon plus. Comme de raison, il faut les étudier, puisque plusieurs espèces renferment des poisons dangereux. Et, contrairement à ce que prétendent souvent les histoires populaires, il n'existe aucune règle globale qui permette de les

identifier. Tout comme on sait différencier les bleuets des autres petits fruits bleus, on peut apprendre à reconnaître les particularités botaniques de chaque espèce de champignons. Plus on en connaît de variétés, plus on a de chances d'en retrouver dans son assiette.

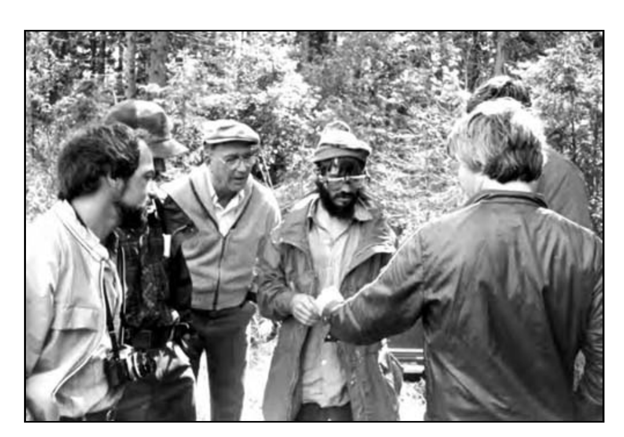
Justement, nous avons repéré quelques espèces qui me sont inconnues. Je les ramasse, depuis deux jours, pour les identifier au retour. Pour prendre un peu d'avance, je tente de déceler la couleur des spores microscopiques, une des plus importantes caractéristiques des champignons. Pour ce faire, je retourne les chapeaux sur une feuille de papier blanc et, quelques heures plus tard, j'obtiens un duplicata parfait des lamelles, de la même couleur que les spores de l'espèce. C'est fascinant, la mycologie; je me jure bien d'en apprendre plus long cet automne. Mais…

Enfin, enfin, enfin! Le ronronnement de l'hélicoptère tant attendu! Depuis hier, je me prépare psychologiquement à cette visite. C'est tellement important pour moi de pouvoir

transmettre de façon claire et précise les messages que la nature m'a confiés. Hier, j'ai livré avec frénésie les aventures et mésaventures du voyage au journaliste. Cela donnera probablement un résultat spectaculaire, mais sans message. Aujourd'hui, je veux philosopher un peu.

Quatre individus descendent de l'hélicoptère, suivis de trois autres qui arrivent en hydravion. Notre territoire est rapidement envahi par une multitude de caméras, de magnétoscopes, d'enregistreuses et de microphones qui me projettent hors de mon univers préhistorique pour me laisser brutalement retomber dans les bras futuristes de la réalité.

Les présentations sont vite faites. Il y a des gens de l'émission *Le Point* de Radio-Canada, de CKRS-TV, du journal *Le Quotidien* et de l'Université de la Nature.



Les journalistes se montrent intéressés par ma présentation des
champignons comestibles que nous avons mangés durant le séjour.

Jacques et moi prenons place sur une bûche, face au journaliste de l'émission *Le Point*. Il nous soumet à une longue entrevue. Ensuite, nous devenons des acteurs. Hollywood! Ils veulent filmer une simulation des principaux événements qui se sont produits dans le mois. Malgré notre faiblesse, nous tâchons de les satisfaire. Nous démontrons avec un entrain surprenant les techniques de feu sans allumette, de confection de paniers, d'aiguisage de clefs, de fabrication de corde, d'entretien du feu, de pêche au collet et ainsi

de suite. La caméra nous suit lors d'une cueillette et nous filme lorsque nous sommes assis bien tranquilles en train de réfléchir.



Nous passons de longues heures à raconter devant la caméra tous les faits saillants de notre aventure de 31 jours.

Je trouve cela bien drôle, que l'opérateur de caméra exprime l'inconfort qu'il ressent à cause du grand nombre de mouches qui l'ont incommodé durant la randonnée. À mes yeux, en comparaison de ce que nous avons vécu, il n'en reste plus une

seule, surtout aujourd'hui avec ce temps sec et venteux. Depuis quelques jours, je me promène même torse nu sur le bord de l'eau.

Nous jouons ainsi aux vedettes toute la journée, débordants d'enthousiasme, sans jamais arrêter. C'est incroyable, le temps qu'il faut pour tourner une demi-heure de reportage. Nous avons commencé vers 10 heures pour finir à 19 h 15. Si je compte bien, cela fait 9 heures et quart pour tourner 30 minutes, et il va sans dire que ce sont des professionnels qui savent où ils vont et qui ne gaspillent pas une seconde. Le résultat devrait bien rendre compte de ce qui s'est passé ici.



On nous filme en train de jaser dans notre abri

et on simule de s'y installer pour passer la nuit.

Gentiment, nos invités nous accompagnent en forêt pour nous aider à cueillir les bleuets du souper. En une demi-heure, l'équivalent d'une cueillette normale est récolté, ce qui compense l'énergie que nous avons dépensée à tourner le film. Le cameraman me regarde.

— Je ne comprends pas comment vous avez fait pour rester ici 31 jours. Moi, ça fait seulement depuis ce matin que je jeûne et je crève déjà de faim.

— On s'habitue…

En cueillant, nous avons pu nous informer auprès de nos visiteurs au sujet de notre retour à la civilisation. Selon les nouvelles officielles, nous arriverons en hélicoptère à Place du Saguenay. Après la rencontre avec nos familles et nos amis, un médecin nous auscultera pour vérifier si nous avons la force de supporter une conférence de presse. Ensuite, nous passerons des tests physiologiques à l'hôpital ou au laboratoire de physiologie de l'Université. Plusieurs membres de

la Fondation de l'Université de la Nature devraient être sur place pour nous accueillir. Cela me fait énormément plaisir d'avoir contribué à la promotion d'une si bonne cause.

On m'indique aussi que notre aventure sera inscrite dans le livre des records mondiaux Guinness. Cela me touche profondément. Un rêve de jeunesse se réalise. Mais ici, il me semble que cela a moins d'importance. J'espère avoir le courage et la sagesse de ne pas trop me laisser emporter par la gloire, une fois que la ville aura changé la perspective que j'ai retrouvée au contact de la nature. Tout ce que je veux, c'est utiliser toutes les formes de publicité possibles afin de promouvoir la protection de l'environnement.

Tout l'équipement nécessaire au tournage reprend sa place dans l'avion, et les sept visiteurs s'apprêtent à nous quitter. Après ce bain de technologie, notre situation semble pire que jamais. Demain sera le trente-deuxième jour. Pourquoi faut-il rester ici encore ce soir? Il me semble que l'aventure est terminée. Nous l'avons réussi, notre

mois en forêt! Donnez-moi au moins un sac de couchage! Un sandwich! D'un air piteux, je regarde le pilote.

— Écoute, mon vieux, passe-moi donc des allumettes!

— Pourquoi?

— Bien, demain, en s'en retournant, si l'hélicoptère s'écrase, j'aurai au moins du feu!

— Tiens, voilà!

Il me lance un paquet d'allumettes en carton tout froissé. Ce cadeau d'un sou pour lui n'a pas de prix pour moi. J'allume une de ces précieuses allumettes et, satisfait, je le remercie. Il fouille derrière son siège:

— J'ai deux pommes et quelques oranges, ici. Les voulez-vous?

— Hum! Peut-être les pommes, elles sont de la même famille botanique que les amélanchiers et ne devraient rien changer à nos données scientifiques. Mais pour les oranges on va laisser faire.

— O.K., les voici.

J'attrape les deux petites pommes meurtries. Bientôt, les deux aéronefs sont hors de notre vue, et notre vie néandertalienne reprend trop brutalement. Exténués, nous nous effondrons tous deux sur nos lits…

***

Un peu plus tard, alors que je me promène doucement au bord de l'eau, songeur, un reflet brillant entre deux rondins attire mon attention. Hein! Une boîte de conserve vide! Une autre!

— Hé! Jacques! Viens voir ça. Y a des boîtes de viande, ici!

— Je sais, j'ai vu les gars les tirer par la porte de l'avion en partant, tantôt.

— Comment ça? Ils ont mangé ça en cachette, derrière notre dos? Ils n'ont même pas pu attendre d'être retournés en ville? Et ils n'ont même pas ramassé leurs cochonneries?

— Pire que ça, je ne te l'ai pas dit, mais ces écœurants m'ont mangé leurs gros sandwichs en pleine face, cet après-midi.

— Voyons donc! Ça ne se peut pas! C’est épouvantable!

— Qu’est-ce que tu veux que je te dise?

Je reste bouche bée. C’est impossible de me faire une pire insulte. Un couteau me traverse le cœur. Maudits écœurants mal élevés! Barbares! Ne venez plus me chercher, je n’en veux plus, de votre société mal tournée! Je reste ici à tout jamais!

Il me faut une heure pour me calmer. Je suppose qu’il y aura toujours des imbéciles sur la terre. Dans le fond, ce n’est sûrement pas parce qu’ils veulent mal faire, mais plutôt parce qu’ils sont inconscients, tout simplement. Au moins, il y aura toujours des gens respectables aussi.

Je ramasse les deux boîtes de conserve avec l’intention de les rapporter à la ville. Une mince couche de graisse en recouvre l’intérieur. Espérant récupérer cette quantité infime de protéines, je fais bouillir de l’eau pour en boire le jus graisseux. C’est en vain; je ne détecte pas le moindre goût.

Un orage imprévu nous pousse encore dans notre abri qui, tout à coup, nous semble tout frêle devant l'intensité effrayante de la nature qui se déchaîne. Les pluies diluviennes cherchent les faiblesses de notre toit, les trouvent facilement, et les gouttes tombent sur nous en riant de notre faible protection. Les échos de ce rire moqueur me font douloureusement comprendre mon impuissance, me démontrant que, même si j'ai tenu 31 jours, la nature est quand même maîtresse chez elle. On dirait que le ciel veut nous éprouver une dernière fois avec cet orage qui bouillonne autour de nous. Tassés l'un sur l'autre, nous ne pouvons échapper à notre sort. Jacques pique une colère noire, son côté du toit le protégeant encore moins bien que le mien. Même le feu ne semble pas vouloir résister au déluge. Je le couvre de mon mieux avec une bûche aplatie. Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre. Plus que jamais au cours de ma vie, je me sens humble et petit.

Il est trois heures du matin. Impossible de dormir, je suis trop excité. Dans quelques heures nous serons partis d'ici. L'orage apaisé, je me mets

à écrire à la lueur du feu. Des sentiments intenses m'animent.

L'aventure prend maintenant fin. J'ai le cœur gros. C'est avec beaucoup d'émotion que j'éteindrai ce prodigieux feu qui m'a réconforté pendant 31 nuits. La nature est vraiment merveilleuse. Jamais je n'oublierai.

Dans un sens, j'ai hâte au retour. J'ai hâte de serrer mes parents dans mes bras, de voir mes amis, de bien manger, de prendre un bon bain. Mais dans un autre sens, j'ai peur de ce retour. Ici, à ce moment présent, je me sens humble, calme, serein. Je ne suis pas mal à l'aise, pas du tout; au contraire. J'apprécie tellement la nature et le miracle continuel de la vie! De retour en ville, pourrai-je conserver ces sentiments?

Je retournerai souvent en forêt pour faire le plein d'énergie et retrouver une perspective saine et fondamentale. C'est indescriptible, de se sentir en harmonie totale avec le milieu primitif. Il ne peut rien y avoir d'aussi riche. Que c'est

merveilleux, un feu! Que c'est incroyable, que la nature nous permette de survivre!

Tous les jours, je me poserai des questions. Comment faire pour contribuer à l'amélioration de la qualité de vie de tous les êtres de la planète? Comment agir localement en pensant globalement? Je suis humain. Les réponses ne me viendront pas toutes, mais j'essaierai de me maintenir sur le bon chemin.

Il faut commencer à renverser les courants de pensée, cesser la lutte pour l'argent, le pouvoir et les possessions, vivre plutôt d'amour et d'appréciation. De toute façon, personne ne possède rien. On n'est propriétaire de rien. Tout ce qu'il est possible de faire, c'est d'emprunter pour quelque temps. C'est un très court passage sur la planète. Il faut donner une chance à nos enfants et aux générations futures de vivre aussi. Il reste tellement peu de «nature» sur la terre. En Inde, j'ai cherché en vain les grandes forêts tropicales illustrées dans les atlas. Les arbres dans leurs trop rares parcs n'ont que quelques centimètres de

diamètre. Tout a été détruit pour servir l'homme à court terme.

La nature ne nous entoure pas. Nous sommes DANS la nature, même en ville. Une belle maison solide et de la nourriture à profusion peuvent nous confondre. Attention!

Avec l'argent que l'on dépense pour une élection, on pourrait construire trois universités de la nature comme celle que l'on va construire à Saint-Félicien. Avec ce que l'on dépense pour la guerre en un seul jour, on pourrait construire plus de 150 universités de la nature. Il faut que tous les peuples de la terre comprennent que nous pouvons soit élever le niveau de vie de tous, soit ne pas l'élever du tout pour personne. C'est ainsi que nous pourrons bannir la guerre pour toujours. Ensemble en paix, ou chacun pour soi en guerre, voilà notre choix.

Je ressens de l'impuissance devant l'énormité de la tâche de renverser les idéologies. Cela me fait penser aux mouches noires. Une mouche seule

n’est qu’un petit point que je peux écraser de mon doigt. En quantité, elles peuvent réduire le plus dur à cuire en bouillie. Les gens simples, seuls, peuvent être écrasés entre les doigts des puissants. Mais, en grand nombre, aucun gouvernement, aucune poignée de tyrans ne pourraient les empêcher d’instaurer la justice. Chaque individu sensibilisé est important.

J’en aurais tellement plus long à écrire, mais la fatigue me gagne, et des crampes dans les hanches me font souffrir. Le feu attisé, je reprends ma place à côté de Jacques qui ronronne comme un chat. Les pages que je viens d’écrire rejoignent les autres entre deux bûches, et j’essaie de me rendormir.

Des pensées languissantes rongent mon sommeil. Ma montre indique 5 h 08; les premières lueurs du soleil apparaissent à l’horizon. C’est le 1er septembre! Youpi!

La forêt trempée n’est guère invitante. Mieux vaut jeûner que de se mouiller; de toute façon, un bon repas nous attend cet après-midi. Cependant, le

temps maussade et le plafond bas nous inquiètent. Pourvu que l’hélicoptère puisse voler!

Jacques m’aide à ériger un feu de signalisation. Pour ce faire, nous utilisons les morceaux d’écorce de bouleau qui composent certaines parties de notre toit, ainsi que la majorité des branches de notre lit.

Je voudrais détruire et éparpiller notre abri afin d’éliminer la trace de l’homme. J’ai toujours fait cela à la fin d’un voyage de survie. De cette façon, la forêt peut retrouver plus rapidement son aspect naturel, et le prochain qui passe peut jouir d’un environnement vierge, lui aussi. Mais le courage me manque. De plus, Jacques m’assure qu’il reviendra ici à l’automne pour la chasse et qu’il s’en occupera alors.

L’attente est interminable. De puissants sentiments s’emparent de moi, tout comme l’enfant prodigue qui retourne chez lui. Comment vais-je réagir lorsque j’apercevrai le premier signe de civilisation, sans doute la fumée polluante des

grandes industries de la région? Devrai-je alors réunir un minimum d'équipement et retourner vers la nature, comme tant d'ermites l'ont fait? Ou saurai-je m'adapter, en prenant seulement le meilleur des deux mondes et en continuant d'apporter mon aide, si minime soit-elle?

Un bruit de moteur interrompt mes pensées. L 'hélicoptère! Vite, nous courons allumer le feu de signalisation. Une impressionnante colonne de fumée monte jusqu'au ciel, suivie d'un feu étincelant. Malheur! Nous nous sommes trompés, c'était plutôt le bruit d'un avion qui passait au loin.

Nous retournons à l'abri déchiqueté. Déçus, nous reprenons notre place à l'intérieur, sur la couverture de foin, car une légère pluie s'annonce. Si on ne vient pas nous chercher, on aura l'air fins. Plus de lit, un toit brisé, pas de fruits, plus d'énergie! Oui, on aura l'air fins…

Ma montre indique près de 11 heures. Dans 30 minutes, nous aurons vécu ici précisément 31

jours, à la minute près. Ce n'est pas intentionnel; les circonstances font les choses ainsi.

Je me sens philosophe à nouveau. Cette fois, c'est à moi que je pense, à ma vie, à mes désirs, à mes aspirations. Quelle est ma raison d'être dans ce magnifique univers? Aurai-je un enfant un jour? Quel monde aurons-nous à lui offrir? Je lui écris une lettre que je lui remettrai lorsqu'il sera grand.

Quelque part, loin en forêt, le 1er septembre 1984.

Cher enfant,

Nous t'avons mis au monde à une époque où la planète Terre était en crise, j'en conviens. En grandissant, tu te sentiras souvent mêlé, frustré, découragé, atterré même. Tu chercheras ta raison d'être dans un monde incompréhensible et illogique, sinon absurde. Toutes sortes de choses t'attireront et t'influenceront. Sois sur tes gardes, car tu auras besoin de toute ton intelligence pour éviter les pièges.

J'aimerais bien te remettre le cadeau le plus précieux de l'univers : l'esprit de la nature. Grandis en harmonie avec elle. Suis son chemin véridique et tu trouveras la joie de vivre. Car la nature

merveilleuse, tendre, sévère, juste surtout, répondra à toutes tes questions, te fera rire et pleurer, mais jamais ne te décevra.

En termes concrets, qu'est-ce que cela veut dire, vivre en harmonie avec la nature? Eh bien! Voici quelques conseils:

**Apprécie les petits miracles quotidiens de la vie. Ralentis, observe les oiseaux, les plantes. Goûte, distingue les saveurs des aliments. Prends plaisir à ta douche, au savon, à ton lit. Apprécie ta demeure, rends-la propre et attrayante.*

** Profite de moments intimes avec tes amis. Prends le temps de faire quelque chose de spécial pour eux.*

** L'argent ne t'apportera jamais la sécurité. La vraie richesse, c'est la connaissance.*

** L'argent ne t'apportera pas non plus le bonheur. La vraie gaieté, c'est l'amour et la tendresse.*

** La possession est une chaîne plaquée d'or. Simplifie ta vie en te limitant aux besoins fondamentaux.*

** Souris souvent aux gens qui t'entourent, peu importe leur race ou leur couleur. Sois positif. Amuse-toi. Pardonne facilement.*

** Occupe-toi de ta santé. Mange des aliments simples, sains et bien balancés; évite les additifs*

chimiques. Fais un peu de conditionnement physique chaque jour. Surtout, ne laisse personne t'inciter à fumer, c'est la pire des choses. Attention à l'alcool; surtout ne le laisse pas contrôler ta vie. Et la drogue? C'est éviter la vie qui est si extraordinaire.

** Sois juste et intègre dans tes décisions. Ne suis pas les autres aveuglément. Tu as le pouvoir de décider de ce qui est bon pour toi. Aie toujours un regard neuf sur les choses et les gens, comme si tu les voyais pour la première fois. Réinvente continuellement. Sers-toi de ton pouvoir créateur.*

** N'aie pas peur de l'échec. C'est la seule façon d'apprendre. Entre le nouveau qui est incertain et l'ancien qui est stable, mais stagnant, choisis toujours le nouveau.*

** Assure-toi que ton travail soit une contribution au mieux-être de la planète. Exploite ton potentiel ainsi; c'est une des clefs du bonheur. Valorise le travail non rémunérateur autant que celui qui l'est; juge-le à sa valeur intrinsèque plutôt que monétaire. Apprends à cuire ton pain, à coudre tes vêtements, à faire pousser tes légumes.*

** Recherche le silence.*

** Participe à la conservation de l'énergie sous toutes ses formes. Récupère. Recycle. Prends le*

temps de marcher et de te déplacer à bicyclette ou à pied plutôt qu'en auto.

** Lutte activement pour la paix dans le monde. Joins-toi à des groupes œuvrant pour la paix et la justice.*

** Protège l'environnement à tout prix. Joins-toi aux gens qui œuvrent dans des comités pour la protection de l'environnement.*

** Efforce-toi «d'apprendre» la nature. Lis. Apprends tranquillement à reconnaître les plantes et les animaux. Apprends à t'habiller convenablement et confortablement. Jouis des toutes petites fleurs, des minuscules insectes, des papillons, des couleurs riches, des odeurs, des goûts. Regarde la rosée qui brille comme des diamants dans l'herbe. Les plus belles créations humaines ne sont rien à comparer aux beautés miraculeuses de la nature.*

** Évite la télévision abrutissante qui t'influence toujours plus que tu ne le crois. Choisis judicieusement les émissions que tu regardes. Fixe-toi plutôt l'objectif d'apprendre quelque chose chaque jour. La joie de vivre est directement liée à l'apprentissage.*

Mon enfant, bouge, ne cesse pas de bouger, ta contribution est importante. J'espère que ta génération saura réparer les erreurs de la mienne. Il y a encore espoir. Vive la nature!

Je t'embrasse,
Papa

Tout comme je termine, j'entends l'hélicoptère, le vrai cette fois. Youpi! Une larme tombe sur mon papier. Je rejoins Jacques au bord de l'eau; nous nous étreignons très fort. Autour de moi s'étend un environnement que j'ai connu intimement. C'est vraiment la fin de notre Surviethon. Mais le Surviethon de la nature, lui?

Infiniment triste, j'asperge le feu d'un chapeau plein d'eau. J'inspire fortement la vapeur qui s'en dégage, savourant la chaleur humide sur mon visage endurci… Mais… Vite, l'hélicoptère nous attend!

ÉPILOGUE

Le terrain de la vérité

Déjà quatre années se sont écoulées…

Il me semble toutefois que c’était hier, tellement les impressions de ce Surviethon vivent encore en moi.

Il fallait m’entendre hurler de joie en courant vers l’hélicoptère! Quel sentiment fantastique, de sentir la fin de cette fameuse aventure! Jim Young inventait l’éternité en remplissant les réservoirs avec des bidons d’essence qu’il avait transportés avec lui pour assurer notre retour.

Le journal *Le Quotidien* traînait sur le siège. Sur la première page, c’était nous, les bras en l’air! Je dévorais chaque mot, c’était pour moi une source de stimulation extraordinaire. Mais j’ai dû

arrêter de lire, l'hélicoptère brassait trop en s'élevant dans les airs. Nous avons demandé à Jim de décrire un cercle au-dessus du campement afin de bien nous imprégner de ce territoire merveilleux qui nous avait littéralement sauvé la vie et grâce auquel nous avions survécu pendant 31 jours. Quelle douce impression, de survoler ces éléments!

La pluie frappait durement la coque transparente de l'hélico, venu sûrement d'un autre monde. Mon cœur palpitait comme jamais lors du voyage de retour vers Chicoutimi. Je m'imaginais encore en bas dans la forêt, assis dans l'abri en train de me morfondre à survivre. Je me demandais ce que nous ressentirions si cet engin ne pouvait pas traverser l'épais nuage de brume que nous apercevions devant nous. Je m'imaginais en train de tomber vraiment. C'est là que j'ai réalisé qu'il n'y avait pas de différence entre notre expérience et celle de s'écraser véritablement. Si nous retombions, nous pourrions survivre une deuxième fois. Et peut-être enseigner à Jim tout ce que nous avions appris en attendant un autre hélicoptère.

Une demi-heure plus tard, lorsque j’ai aperçu la première maison, je criais de joie. Jim communiquait continuellement avec Chicoutimi et nous annonça que beaucoup de gens nous attendaient à Place du Saguenay. Il nous indiqua que nous allions décrire un cercle au-dessus d’eux avant de nous poser à l’héliport de l’hôpital de Chicoutimi, où un médecin nous ausculterait avant que nous ne soyons amenés en camionnette jusqu’au stationnement du centre commercial. Quelle impression sublime, de voir ces milliers de gens venus expressément pour nous et qui nous saluaient de la main! Je me serais attendu à une centaine, ils étaient 5 000 au moins!



Jean-Claude Larouche nous accueille chaleureusement à notre arrivée en hélicoptère sur le terrain de l'hôpital de Chicoutimi.

Quand nous nous sommes posés sur le terrain de l'hôpital, c'est avec les plus vives émotions que nous sommes tombés dans les bras de Jean-Claude. Jamais je n'avais été aussi content de retrouver un ami. Je savais qu'il avait vécu ce mois du Surviethon très proche de nous. Je connaissais maintenant les risques qu'il avait pris à convaincre les siens de nous parrainer. Je sais aussi que, dans

le silence de sa chambre, il avait dû s'inquiéter, certaines nuits, alors que nous dormions peut-être en essayant de ne pas trop penser au lendemain.





Que c’est bon d’embrasser mes parents après tant d’émotions!

En quelques minutes, le camion nous conduisit à Place du Saguenay. À travers les mouvements et les bruits d’une foule agitée et curieuse, je ne cherchais qu’une seule paire d’yeux, ceux de ma mère. Dès que je l’ai repérée, je l’ai pointée du doigt en me précipitant vers elle et, pour un moment, la foule avait disparu.

Après que j’eus bien serré et embrassé également mon père et un de mes frères, voilà que la foule est revenue. Je m’étais juré de traiter, à ce moment précis, chaque individu comme un humain spécial et c’est ce que je m’apprêtais à faire. Avec sincérité, je saluais tout un chacun individuellement. Je ne voulais surtout pas avoir l’air d’un politicien!



Une foule considérable nous a accueillis sur le stationnement de Place du Saguenay.

Plusieurs amis étaient venus me retrouver. Je m'attardais à chacun d'eux, ému. Les femmes, surtout, toutes plus jolies les unes que les autres, m'ont impressionné grandement par l'éclat de leurs couleurs et parfums. Certains spectateurs m'ont aussi surpris par leurs propos :

— Monsieur Bourbeau, c'est fantastique, c'est absolument extraordinaire, ce que vous avez fait là. C'est plus important que la venue du pape!

— Mais voyons donc, madame!

Un autre individu me sollicitait avec tant d’insistance pour que je lui cède un morceau de ma « queue de chemise » que je lui ai offert ma tuque fabriquée d’une manche de gilet comme cadeau. C’était là beaucoup plus qu’il ne m’avait demandé. Il jubilait.



Lors de la conférence de presse, accompagnés du recteur de l’Université du Québec à Chicoutimi, M. Alphonse Riverin.

Jean-Claude nous frayait un chemin en nous entraînant à l’intérieur du centre commercial où une conférence de presse nous attendait. Au mur,

d’énormes pancartes nous souhaitaient la bienvenue. Sur une estrade, des chaises avaient été prévues pour Jacques et moi, ainsi que pour un représentant de l’Université de la Nature et pour le recteur de l’Université du Québec à Chicoutimi. Ce dernier était élégamment habillé en complet trois-pièces et cravate; quel contraste avec nous, en guenilles!

L’espace d’un instant, j’ai réalisé dans quel monde nous étions revenus.

Jean-Claude nous prit les bras en les soulevant comme un arbitre à la lutte a l’habitude de faire avec les vainqueurs. Un texte qu’il avait écrit avant le départ traînait sur la table; je le relus pendant les allocutions diverses : «*Les* aficionados *espagnols désignent le sable de l’arène par l’expression* terrano de verdad *ou* terrain de la vérité; *car là-dessus, disent-ils, on ne peut plus raconter d’histoires. Voilà bien ce qui attend Bourbeau et Montminy. Sur le terrain de la vérité, ils ne pourront plus raconter d’histoires, même pas à eux-mêmes. Ils devront allumer le feu sans*

allumettes, identifier précisément les plantes comestibles, fabriquer des pièges fonctionnels et utiliser des techniques efficaces. Réussiront-ils à s'abriter convenablement, à éloigner les mouches, à se nourrir suffisamment, à éviter la panique, à s'entendre entre eux? Voilà, à première vue, le sable assez aride d'une arène où se jouera la survie de deux hommes. L'imagination, l'ingéniosité, la maîtrise et l'expérience devront maintenant faire surface et permettre un espoir de vie!» C'est vrai que le sable était aride.



Jean-Claude lève nos bras en l'air pour souligner notre succès et mettre fin à l'aventure.

Je manquais d’air, mais quel bonheur! Remplis d’émotions, Jacques et moi nous sommes serrés très fort. D’un seul coup, je l’ai pris par la taille et je l’ai soulevé de terre. Je ne sais pas encore où j’avais pris cette réserve de force. L’émoi était à son comble.

Les journalistes ont posé plusieurs questions auxquelles nous répondions à la grande satisfaction de la foule qui s’exclamait et riait de bon cœur avec nous. Les gens étaient très attentifs à nos propos. À certains moments, on aurait même entendu voler une mouche. Mais, là, les mouches étaient plutôt rares. Finalement, le tout a pris fin et nous sommes restés avec quelques amis et journalistes qui voulaient en savoir plus.

Je me suis excusé un instant pour me rendre à la salle de bain. Un miroir! Quelle image! Je ne me suis presque pas reconnu! Une barre de savon! Je me rappelle avoir savouré chaque seconde de sa douceur sur mes mains gercées et mon visage crotté.

Nous nous sommes ensuite rendus au laboratoire de physiologie de l'exercice de l'Université. Je ne pouvais pas croire que j'étais encore capable de faire 48 redressements assis en une minute…

Et enfin, la maison et la douche! Quelles joies indescriptibles!

Ah! La bonne bouffe tant attendue! Je ne me suis pas gêné. J'étais certain que j'avais mangé assez de fruits pour que mon estomac ne me fasse pas souffrir. J'ai absolument dévoré les quatre bols de soupe, les fruits séchés, les noix et le sandwich que j'appelai les amuse-gueules avant le souper. Rendu au restaurant, je voulais absolument goûter à tout ce qui était au menu. Je me suis empiffré d'une autre soupe, d'un steak de veau avec riz, de deux assiettes de fondue parmesan, d'une poitrine de poulet avec frites, d'une portion de champignons au beurre à l'ail, sans compter les hors-d'œuvre et mes deux razzias au bar à salade. Comme dessert, j'ai avalé deux pointes de tarte, l'une aux pommes et l'autre au sucre, ainsi qu'un

morceau de gâteau aux pacanes. À ce moment, on nous avait apporté un gâteau au chocolat sur lequel on avait monté un campement primitif en sucre; pour faire plaisir au chef, j'en ai gobé deux gros morceaux. Ma mère était bien découragée. Ce qu'elle ne savait pas, c'est que j'allais me lever au cours de la nuit pour me rendre au restaurant du coin et manger une énorme poutine.

Le lendemain, je me suis réveillé très tôt. J'avais tellement hâte de manger! Œufs, bacon, saucisses, rôties, crêpes, confiture, tout y est passé. J'ai même mangé les restes dans les assiettes des autres clients assis près de moi au restaurant. Je ne pouvais surtout pas tolérer que l'on gaspille de la nourriture!

Après trois jours d'un pareil régime, j'avais repris 6,8 des 9,5 kg perdus au cours du mois!

Ce phénomène d'extravagance s'est aussi produit au niveau intellectuel. Assoiffé de bouger et d'apprendre, je voulais tout faire dans les premières semaines suivant mon retour. Je donnai

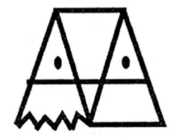
une vingtaine de conférences à travers le Québec et l'Ontario, montai un diaporama, travaillai sur une vidéo, commençai à écrire ce livre, amorçai la conception et programmation de logiciels, montai un prototype de trousse de survie pour les scouts, sans compter les trois cours donnés à l'université. Je n'arrivais pas à comprendre que les étudiants puissent se plaindre de la petite somme de travail que je leur demandais.

J'ai mis plusieurs mois à me calmer…

Mais il me semble que tout cela ne soit que détails maintenant, comparativement aux riches émotions que j'ai ressenties lors de l'expérience et que je n'oublierai jamais. Je constate, à présent, à quel point le Surviethon m'a touché. Quelle aventure! Quand je relis mes propres textes, j'ai de la difficulté à croire que j'ai vécu réellement ces événements. En quelques mois, je repris ma vie normale et, au cours des dernières années, d'autres événements et d'autres situations particulières m'ont fait grandir. Je ne suis déjà plus la même personne. Mais, malgré tout, les leçons que j'ai

profondément comprises lors du Surviethon resteront à jamais gravées en moi. Et quand j'aurai besoin d'un renouveau ou de faire le plein d'énergie, je m'imprégnerai à nouveau de certaines idées inscrites dans ce livre. Car j'ai l'impression que ces idées ont été déposées là par un être beaucoup plus grand, un peu comme si la nature s'était infiltrée en moi afin de livrer un certain message.

André-François Bourbeau (1988)



DEUXIÈME PARTIE

— *L'analyse du Surviethon*—

Introduction

Comme le temps file. Difficile de croire que déjà 25 années se sont écoulées depuis cette singulière aventure que fut le Surviethon. N'étant pas du genre à m'attarder sur le passé, je n'avais pas relu le livre depuis. Je parcours aujourd'hui ce texte qui appartient au jeune homme que j'étais à l'époque, avec l'impression de lire l'histoire d'un autre…

C'est particulier, le temps, cet oiseau rare qui s'envole si vite pour déposer doucement le panier de la maturité à notre porte. Car l'âge et l'expérience permettent de voir différemment, de peser avec plus de justesse. Mais frustrant aussi, ce cadeau du temps, car on constate qu'on n'a pu expérimenter qu'une infime fraction des idées qui nous virevoltaient en tête plus jeunes. Hélas!

Ce vingt-cinquième anniversaire du Surviethon m'invite à porter une réflexion sur cette aventure de ma folle jeunesse en y posant un regard renouvelé par la venue de ce bébé nommé sagesse qu'a déposé sur mon seuil la cigogne du temps. Ce faisant, j'espère apporter les nuances nécessaires à la pleine compréhension du texte original, tout en jugeant de la pertinence des conseils qui y étaient présentés. Car, depuis le Surviethon, j'ai tout de même poursuivi mon expérimentation de la survie en forêt. Que ce soit en étudiant la formation du tison du feu sans allumette à l'aide de lumières infrarouges et de thermocouples au laboratoire de physique, en tentant de reproduire la façon que les participants à l'expédition menée par Franklin avaient utilisée pour transformer une tente en canot, en partageant ce genre de résultats avec d'autres experts techniques, en faisant des liens sur la psychologie de la survie suite à la lecture d'innombrables rapports de faits vécus, ou en observant les étudiants lors des nombreuses activités de formation que j'ai animées depuis, j'ai l'impression d'avoir cerné en grande partie les principes de l'art de survivre en forêt. En même

temps, j’ai aussi réalisé qu’avec une seule vie je ne pourrais qu’effleurer tous les secrets que la nature peut offrir; bonne raison d’encourager la croisade pour la protection des espaces sauvages…

Malgré l’accroissement de mes connaissances techniques, malgré le regard psychologique plus posé que je porte sur les événements et malgré l’amélioration de mon processus décisionnel en conditions de stress, rien ne dit qu’aujourd’hui je ferais mieux qu’à l’époque si j’étais placé dans la même situation. Car il est évident que la forme physique joue pour beaucoup dans ce genre d’épreuve. En 1984, je pouvais exécuter 70 redressements assis à la minute. Aujourd’hui, il me faudrait plutôt 70 minutes par redressement assis. J’exagère, mais le fait demeure qu’à mon âge je trouverais un Surviethon physiquement beaucoup plus ardu. Heureusement, il ne me viendrait jamais à l’esprit, maintenant, de me placer volontairement dans une telle situation. Surtout devant les médias!

UN SURVIETHON

à l'ère d'aujourd'hui

Liste des articles autorisés

En tant que chercheur au Laboratoire d'expertise et de recherche en plein air (LERPA) de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), j'ai développé au fil des années une expertise en sécurité et en gestion des risques en plein air. Comme professeur titulaire, j'ai aussi supervisé un nombre impressionnant de projets étudiants, tous plus audacieux les uns que les autres. Aujourd'hui, il serait impensable de laisser quelqu'un partir en forêt comme je l'ai fait à l'époque, avec si peu de moyens de sécurité. Il faut comprendre que jadis on canotait agenouillés sur nos vestes de flottaison et on abattait des arbres à la scie mécanique sans pantalon de fibre de verre; même l'utilisation des ceintures de sécurité en voiture nous semblait facultative.

De nos jours, la bonne pratique de sécurité et de gestion des risques en plein air obligerait les participants à un Surviethon à partir avec ce qu'on appelle un sac hypocrite. Il s'agit d'un sac scellé dans lequel se retrouveraient au moins quelques articles pour assurer la sécurité des participants si vraiment les choses tournaient au vinaigre. Par exemple, ce sac contiendrait une trousse de premiers soins complète, un sac de couchage, une toile comme abri, un briquet et de l'allume-feu commercial, un chaudron, quelques noix et ainsi de suite. De plus, une radiobalise et un téléphone satellitaire assureraient la communication en cas de pépin grave.

Puisque ce genre de sac serait scellé, la réussite de l'aventure impliquerait que le sceau ne soit pas brisé durant le défi. Selon notre expérience au baccalauréat en intervention plein air de l'UQAC, le sac hypocrite est vite oublié, puisqu'il est inaccessible de toute façon dans le cadre de l'aventure. Ainsi, il réduit de très peu la valeur scientifique de l'expérience, tout en protégeant les participants.

De la même manière, le code de déontologie maintenant en vigueur obligerait le port d'une veste de flottaison discrète gonflable, fonctionnant avec une cartouche de CO_2, pour toute activité nautique, comme la traversée d'un lac en radeau primitif. C'est d'ailleurs ce que nous avons suggéré aux participants à l'émission télévisée *Destination Nor'ouest* lorsqu'ils ont recréé l'expédition de Mackenzie en canot d'écorce, habillés comme des voyageurs traditionnels.

De plus, avant de se lancer dans une simulation en forêt, on devrait s'assurer que les participants connaissent tous le fonctionnement des moyens de communication. Ce n'était pas mon cas lors du Surviethon, puisque je me fiais à Jacques, mon compagnon d'aventure, pour gérer notre émetteur-récepteur radio d'urgence.

On me demande souvent comment nous avions choisi le territoire et les effets personnels autorisés pour le Surviethon. Pour l'endroit, nous avions lancé un dard sur une carte du secteur. Pour les effets, nous avions interpellé deux individus qui se

promenaient au hasard sur la rue Racine au centre-ville de Chicoutimi pour leur demander le contenu de leurs poches et noter les vêtements qu'ils portaient.

Lumière sur l’expérience

J’ai envie de m’amuser un peu en prenant au sérieux mon mandat qui consiste à analyser le Surviethon. Je m’imagine devant un jury.

« Dans ce procès au cours duquel je suis appelé à juger de la performance des aventuriers du Surviethon, je devrai à la fois porter la toge de l’avocat de la poursuite et celle de l’avocat de la défense. Investi de ces deux rôles contraires, je devrai interroger chacune des décisions qui ont été prises durant le mois d’août 1984. Comme éléments de preuve, je devrai aussi examiner les caractéristiques des deux participants en termes de préparation physique et psychologique antécédente. Finalement, afin de bien guider le jury et de le préparer adéquatement à poser son verdict, mon argument de masse sera la validation des techniques de survie de ces deux prisonniers qui

ont réussi tant bien que mal à s'échapper du centre d'incarcération qu'est la forêt boréale.

«Nous savons de l'histoire du Surviethon que les manigances des deux détenus ont été suffisamment ingénieuses pour leur permettre de surmonter leurs épreuves, puisqu'ils y ont survécu. Mais, durant les discussions entre le moi accusateur et le moi défendeur, l'auditoire apprendra un tas de détails croustillants sur cette affaire inusitée. Tous seront témoins des bons coups qui ont permis au jeune Bourbeau et à son compagnon d'apprivoiser et même de tomber amoureux de cette nature sauvage dont ils étaient volontairement prisonniers. Mais tous seront également témoins des moyens dont les détenus disposaient pour améliorer leur sort, soit diminuer la torture infligée par le froid, mieux se nourrir et mieux se loger. Auraient-ils pu survivre à ce camp de travaux forcés encore plusieurs mois? Nous le verrons.

«Mais, avant d'annoncer les résultats de l'enquête, je me dois de présenter publiquement les

fondements théoriques sur lesquels je me suis appuyé. Ces fondements seront présentés en quatre volets, afin d'expliciter les différences qui seraient survenues si les camarades du Surviethon avaient:

- pris de meilleures décisions;
- été plus prêts physiquement;
- été plus forts psychologiquement;
- connu de meilleures techniques de survie. »

Ce jeu de rôle suggère que la capacité de survivre en forêt réside en quatre éléments. Lors du Surviethon, même en prenant les meilleures décisions, nous n'aurions pas pu trouver de solution aux dilemmes rencontrés sans faire appel à nos compétences techniques; l'allumage du feu est un bon exemple qui illustre ce fait. Il nous fallait également être en grande forme physique pour affronter les nuits presque sans sommeil et les tâches pénibles qui s'imposaient constamment, comme ramasser des troncs d'arbre pour le feu. Pis encore, si notre moral avait flanché, cela aurait certainement pu entraîner l'échec de l'épreuve.

Avant d'évaluer chaque jour du Surviethon un par un, considérons notre préparation d'alors par rapport à ces quatre éléments qui, ensemble, définissent le potentiel de survie d'un individu.

I – La prise de décision

À l'époque du Surviethon, je ne m'étais guère attardé à la prise de décision lors d'épreuves de survie. J'y allais au « pifomètre », c'est-à-dire selon mon instinct et mon inspiration du moment. Ce ne fut qu'en me rivant le nez à de multiples reprises que j'ai appris à réfléchir autrement avec le temps.

Ainsi, en camping d'hiver par une froide journée de février, je m'étais construit un *quinzhee*, une sorte d'abri de neige qui ressemble à un igloo. Le matin suivant, en rampant hors du trou qui servait d'entrée, j'ai constaté à ma grande surprise qu'il y avait une trace de motoneige à quelques pas seulement du quinzhee. Je n'avais pourtant rien entendu! Cela m'a fait prendre conscience qu'un tel abri en situation de survie empêcherait toute chance d'obtenir du secours. Depuis, je considère l'impact des actions possibles sur le critère « secours » au moment de prendre toute décision.

Durant le Surviethon, je n'ai pas considéré le facteur secours, car je m'étais volontairement engagé dans une entreprise de 31 jours en ayant comme objectif de n'avoir recours à aucune aide extérieure. Mais il me semble rétrospectivement qu'il aurait été approprié d'accorder une attention particulière à la radiobalise, notre seul moyen facile d'obtenir de l'aide en cas de pépin vraiment grave.

Au cours des 20 premiers jours du Surviethon, je n'ai pas non plus axé le moindrement mes décisions sur ma consommation d'énergie. Ce n'est qu'en voyant mon pouls baisser sous la barre des 40 battements par minute que j'ai finalement perçu qu'il aurait été préférable de ménager mes forces dès le départ.

Lors d'activités de survie en forêt après le Surviethon, j'ai aussi constaté que les étudiants gaspillaient une quantité inouïe d'énergie à fabriquer leur abri de fortune et à cueillir leur bois de chauffage, transportant en toute hâte d'immenses billes avant la noirceur. Tard en soirée,

trempés de sueur, assoiffés et exténués, ils regrettaient amèrement leur empressement. J’ai alors commencé à incorporer dans mes cours la notion de préservation de l’énergie vitale comme facteur de décision. À force d’observer les erreurs des étudiants au fil des ans, il m’est apparu clair que la conservation de l’énergie devait devenir centrale dans mes enseignements. «Œuvrer au ralenti exagéré », donnais-je comme consigne à mes élèves. Aujourd’hui, je pense à mes agissements au cours du Surviethon et je suis stupéfait de constater à quel point j’ignorais ce principe. À cet égard, j’aurai la chance de présenter bien des exemples dans les chapitres qui suivront.

Depuis le Surviethon, j’ai vécu quelques autres mésaventures qui m’ont placé bien involontairement dans des situations de survie réelle. Après tout, on ne peut guère espérer travailler dans le domaine du plein air sans qu’il arrive quelque incident fâcheux de temps à autre. L’une de ces situations est survenue lorsque je descendais en canot le canyon de la rivière Métabetchouan en crue. La première moitié de la

descente dans les rapides s’était fort bien déroulée, si bien que j’avais un plaisir fou et que je sautais d’immenses vagues en évitant habilement les rochers. Je me sentais invincible, lorsque le canot est entré dans un trou turbulent gros comme un minibus et a été englouti. J’ai été éjecté plus bas et j’ai réussi à nager en diagonale jusqu’à un contre-courant sur la rive droite. Sans même prendre un seul instant pour considérer mes options, je me suis immédiatement mis à escalader la falaise de 20 mètres pour sortir du lit de la rivière, espérant ainsi aller rejoindre mon canot dans l’eau calme plus en aval.

Cependant, au moment de franchir les derniers mètres, en voulant me hisser pour atteindre le boisé plus haut, je posai ma main gauche sur un immense bloc de rocher de plus d’un mètre de diamètre. Dès que j’y appuyai mon poids, il se détacha subitement de la paroi et il m’aurait entraîné dans sa chute, n’eût été le fait que j’agrippais alors solidement une racine de ma main droite. Je suis resté suspendu là par une main, bouche bée et blanc de stupeur, pendant ce qui m’a semblé une

éternité. J'ai tout de même réussi tant bien que mal à me tirer de ma fâcheuse position, mais en me jurant de ne plus jamais prendre ce genre de risque.

En lisant le récit de nombreuses mésaventures de survie qui ont tourné au vinaigre, j'ai constaté que les victimes avaient presque toujours pris des risques inutiles, ce qui les avait mis en mauvaise posture. Je venais d'ajouter le facteur risque à mon modèle de prise de décision.

Mon regard plus perspicace un quart de siècle plus tard perçoit facilement toutes les lacunes des décisions que j'ai prises au cours du Surviethon sur le plan du risque. J'aurai l'occasion de les identifier lors de mon analyse du quotidien dans les pages qui suivent.

Lorsqu'un individu se retrouve dans une situation précaire, il possède généralement un certain nombre d'atouts. Son équipement comprend entre autres des vêtements secs, des bottes, un briquet ou divers objets utiles. Généralement, la fortune le laisse en bonne santé.

Mais, dans mes cours de survie, j'ai trop souvent vu des étudiants gaspiller ces avantages, par exemple en brûlant leurs bottes alors qu'ils voulaient les faire sécher, en perdant leur briquet dans la neige, ou encore en se blessant inutilement dans leur désir d'aller trop vite et de se montrer performants. En groupe, parfois, alors qu'ils jouissent de bonnes interrelations, ils vont quelquefois empirer leur sort en se disputant et ruiner ainsi ce précieux atout.

Mais c'est surtout en lisant des rapports de naufrages en mer que l'importance de préserver ses atouts me fut dévoilée. Quand la vie dépend d'un radeau pneumatique, d'une ligne à pêche ou d'une toile pour recueillir l'eau de pluie, le naufragé doit absolument se préoccuper principalement de dorloter son équipement, d'en prendre soin comme de la prunelle de ses yeux. Il ne doit surtout pas percer son radeau avec son hameçon ou permettre au vent d'arracher la toile de ses mains. Ainsi, quand on prend une décision en conditions de survie, en plus de considérer l'impact de cette

décision sur le secours, l’énergie et les risques, on doit également penser à protéger les atouts.

Avant le Surviethon, notre expérience en forêt nous avait déjà enseigné ce principe selon lequel il faut faire attention à ses possessions. Comme j’avais déjà brûlé de nombreuses bottes auparavant, je me méfiais sans cesse. Malgré cela, comme on le verra plus loin, nous avons péché trop souvent au moment de prendre des décisions, par manque d’attention aux atouts que nous possédions.

Afin d’analyser correctement les décisions prises lors du Surviethon, il m’apparaît important d’utiliser un cadre de référence solide. Avec l’aide de mes collègues au Laboratoire d’expertise et de recherche en plein air, j’ai développé au fil des ans un modèle facilitant la prise de décision lors de situations périlleuses en forêt, que nous avons nommé le *Modèle SÉRA*.

L’acronyme SÉRA représente les mots-clés suivants dont je viens de discuter : **S**ecours, **É**nergie, **R**isques et **A**touts. Dans ces quatre mots,

on retrouve l’essence des préoccupations que doit avoir un individu en détresse. Pour résumer l’art de survivre dans un minimum de mots, je propose ceci:

OBJECTIFS À GARDER CONSTAMMENT À L’ESPRIT POUR SURVIVRE EN FORÊT
Augmenter la probabilité de secours
Conserver l’énergie vitale
Minimiser les risques encourus
Préserver les atouts

Lors d’une situation d’urgence en forêt, toute décision devrait prendre en considération ses impacts sur les quatre facteurs à la fois. Au cours de l’analyse du Surviethon, je me référerai de temps à autre au modèle SÉRA pour vérifier la pertinence des décisions qui ont été prises.

Question de ne pas alourdir le texte de principes théoriques trop poussés, je vais me contenter ici de révéler nos bonnes décisions et nos mauvaises en me servant implicitement de ce

modèle. Par contre, on retrouvera sur le site du LERPA à l'adresse lerpa.uqac.ca une présentation qui explique en rigoureux détails le modèle SÉRA. Cela intéressera sûrement les adeptes de plein air et ceux qui travaillent en milieu forestier. Le modèle, présenté en résumé à la toute fin de ce livre, permet d'évaluer notre situation et de prendre des décisions en période de crise en considérant l'ensemble des quatre facteurs. On peut s'y référer pour se rappeler, entre autres, ce qu'il est important de faire et dans quel ordre, ainsi que ce qu'il faut éviter; il permet d'analyser et de justifier les actions à entreprendre.

II – Les capacités physiques

J'ai envie de vous parler de mon ami, feu Magella Morin. Un coureur des bois dur à cuire. Un vrai.

Magella était de 15 ans mon aîné. Il avait un petit doigt gros comme mon poignet, avec la couenne bien épaisse. Il était apiculteur et se faisait piquer par des abeilles sans mot dire. Il avait appris à la dure, en côtoyant les Cris du grand lac Mistassini. Lorsque nous partions ensemble en camping d'hiver avec nos chiens de traîneau, Magella traînait ses gants dans ses poches. Je ne sais pas pourquoi, car, même à 20 degrés au-dessous de zéro, je ne l'ai jamais vu les mettre.

En camping l'été, il ne transportait pas de matelas de mousse comme nous tous. Trop pesant. Pendant qu'on s'habillait jusqu'au cou et que les maringouins nous forçaient à nous inonder d'insectifuge, Magella se promenait en short comme si de rien n'était. Pourvu qu'il disposât de pain et de confitures, il était heureux.

Une fois, alors que Magella avait 60 ans et moi 45, il m’invita à la pêche à la carpe sur la rivière Saguenay. Notre but était d’amasser de la nourriture pour nos chiens. Une pêche quelque peu spéciale. Une fois rendu sur le site, en apnée et à l’aide d’un collet installé au bout d’une perche de bois, il plongea du canot pour revenir avec une énorme carpe prise au piège. Je n’en croyais pas mes yeux. J’ai plongé avec lui pour voir comment il faisait, mais j’ai dû remonter avant l’aboutissement de la manœuvre, à bout de souffle. J’ai replongé plusieurs fois à sa poursuite, sans voir plus que ses pieds dans les profondeurs. Chaque fois, il remontait avec un poisson dans son collet. Bien déterminé à savoir, j’ai rassemblé mon courage et ai tenté de le suivre une dernière fois. Je les ai aperçues, les carpes. À peine. Magella, lui, réussissait à se tenir au fond, assez immobile pour leur passer doucement le collet autour du corps.

Après une dizaine de minutes de ce manège, 10 carpes gisaient déjà dans le fond du canot. J’aurais bien voulu tenter ma chance à nouveau, mais je me suis rendu compte que je grelottais de façon

incontrôlée, premier signe de l'hypothermie. Simplement trop froide pour moi, cette eau glaciale. Pendant que je tentais de reprendre la maîtrise de ma température corporelle, Magella a continué de remplir le canot de nourriture à chien. Il a fait ça une heure et demie durant!

J'ai connu bien des Magella, dans ma jeunesse. Ils m'ont vite fait réaliser que les capacités physiques ne se développent guère en restant assis derrière un bureau de professeur d'université.

Lors du Surviethon, les tests physiques démontrent que nous étions dans une catégorie d'excellence quant à la capacité physiologique. Cependant, pour ma part du moins, je considère que je n'étais guère à la hauteur d'un Magella pour la résistance à la douleur. Nous verrons lors de l'analyse si une meilleure préparation à cet égard aurait fait une différence quelconque.

III – Les capacités psychologiques

Afin de m'instruire sur la psychologie de la survie, et aussi par pur plaisir, depuis mes débuts comme professeur de plein air, j'ai certainement lu plusieurs centaines de rapports d'aventures vécues, plus impressionnantes les unes que les autres. Parmi ces histoires véridiques qui dépassent la fiction, une en particulier m'a vraiment marqué.

En bref, il s'agit d'un naufrage survenu en 1809, lorsque le navire *Negociator* frappe un iceberg. Des 21 survivants entassés dans l'embarcation de secours, seulement 8 individus, dont Daniel Foss, résistent au froid de la première semaine. Ils voguent vers le sud et se retrouvent finalement, un mois et demi plus tard, à la chaleur en plein milieu de l'océan Pacifique, mais sans eau ni nourriture, sans ressource aucune. Entre-temps, cinq autres ont succombé à leurs engelures durant la traversée. Les trois survivants crèvent de soif et de faim et, après un autre 10 jours de souffrances atroces, se retrouvent à l'article de la mort. Aucun

doute ne subsistant qu’ils vont tous mourir avant la fin de la journée, ils décident de tirer au sort. Le perdant devra sacrifier sa vie pour sauver celle de ses compagnons en se coupant les veines des poignets, afin de laisser les deux autres boire son sang épais. Dans les prochains jours, ils feront sécher la chair du cadavre au soleil pour s’en nourrir…

La stratégie fonctionne, car, deux semaines plus tard, les survivants aperçoivent des vagues au loin, signe qu’ils approchent d’une île. En essayant d’y accoster dans les déferlantes qui frappent avec fracas sur les roches, l’embarcation est perdue, ainsi que le camarade de Foss. Le dernier survivant réussit, à bout de forces, à se hisser entre deux rochers sur la rive, sauvé par la rame à laquelle il s’est accroché. Il s’évanouit.

À son réveil, à moitié mort de soif et de chagrin, Foss aperçoit quelques petits mollusques au bord de l’eau qu’il suce pour en retirer le peu d’eau qu’ils contiennent. Cela le revigore à peine,

mais cet apport lui permet de vivre une autre journée. Pourvu qu'il pleuve!

Il explore l'île. À son grand désespoir, il n'y retrouve aucune végétation, rien. En fait, il a accosté sur un promontoire de roches de quelques centaines de mètres de diamètre. Tout autour, de l'eau à perte de vue, mais pas une goutte potable. Il s'effondre en pleurant.

Plus tard, à bout de larmes, il découvre que certaines roches, creusées naturellement, contiennent quelques litres d'eau. Il y goûte et la recrache. L'eau est salée. Par contre, sa trouvaille lui donne espoir. Avec ses mains, il vide les trous de leur eau, espérant retenir l'eau de pluie. Une roche aplatie lui sert de lit, mais la soif intense l'empêche de dormir. Le lendemain, il pleut enfin et il dispose alors d'une minime réserve d'eau. Sa vie est sauve pour l'instant. Comme nourriture, il trouve un vieux phoque en état de putréfaction et s'en réjouit.

Il évalue ses chances de secours : nulles, car, même s'il passait un navire au loin, jamais on ne le verrait. Le désespoir est à son comble. Son seul trésor est sa rame, sur laquelle il grave un calendrier à l'aide de son canif, seul autre objet qui a survécu au naufrage. Ainsi, il pourra prier le dimanche.

Plus tard, une fois le phoque pourri consumé, il parcourt son île dans l'espoir d'en trouver un autre. À sa grande joie, il découvre que son île est fréquentée par un banc de phoques. Avec sa rame, il réussit à abattre une centaine de blanchons qu'il découpe et fait sécher. Il dispose maintenant de provisions. Sur une période d'un mois, ses forces renouvelées, il s'affaire à construire un abri en empilant des roches qui agiront comme des murs qu'il recouvre d'un toit de peaux; des algues séchées lui servent de lit. Pendant deux mois, en prévision des ouragans, il érige un énorme mur d'un mètre d'épaisseur pour protéger son abri. Pour remédier à son problème d'eau, car la mer éclabousse ses trous d'eau salée, il creuse une marmite dans un rocher près de son abri au sommet

de l’île en le frappant à répétition avec une roche de la grosseur de son poing, ce qu’il fait toute la journée pendant cinq semaines consécutives. Il s’accommode assez bien de la diète de phoque matin, midi et soir, à répétition.

Après quatre mois, six mois, huit mois, Foss se morfond de solitude.

À force de graver sa rame, une idée lui vient. S’il attachait sa chemise sur le bout du bâton pour en faire un drapeau? Il se met à l’œuvre. Patiemment, jour après jour, il empile des roches pour hisser son mât de plus en plus haut. Après 6 mois de travail éreintant dans une mortelle solitude, sa tour s’élève à 10 mètres de hauteur. Il ne peut faire plus, il a déplacé toutes les roches amovibles de l’île. Il ne reste qu’à attendre…

Un navire a finalement aperçu son drapeau, après qu’il eut espéré cinq années et demie! Ainsi, après son retour à la maison, il a pu nous laisser l’héritage de son histoire de survie.

Ce fait vécu et d’autres semblables nous font réaliser à quel point la force de caractère peut nous aider à surmonter les pires affres, les supplices les plus terribles. En analysant le Surviethon, nous aurons amplement la chance d’illustrer les succès et les échecs reliés à l’aspect psychologique de la survie.

IV – Les compétences techniques

Même s'il est vrai que la capacité d'analyse décisionnelle, la condition physique et la force psychologique influenceront grandement l'issue d'une situation de survie, ce sont le plus souvent les compétences en savoir-faire, c'est-à-dire les techniques, qui feront la différence.

Car, devant un problème spécifique X et une situation particulière Y, on doit presque toujours effectuer une opération distinctive Z pour résoudre l'équation. Si on est dans le désert du Sahara et qu'on souhaite allumer un feu en faisant tourner une tige de millet entre ses paumes, on ne réussira pas, et ce, malgré notre volonté de fer, notre analyse approfondie ou nos biceps impressionnants. Il faut seulement savoir qu'on doit insérer une paille au milieu de la tige avant tout. Pareillement, si on veut réussir la même chose ici au Québec avec une tige de quenouille, il faut savoir qu'on doit enlever la couche externe dure de l'extrémité avant de frotter, sinon ce sera l'échec.

Lors de l’analyse du Surviethon, je devrai également me pencher sur l’aspect technique. On verra que, même si notre tirelire de techniques était déjà bien remplie, on y retrouvait tout de même de la place pour y déposer quelques autres sous bien neufs.

Conclusion

Nous avons considéré dans les quatre sections précédentes les composantes qui déterminent le potentiel de survie d'un individu. Nous avons vu que, même en prenant les meilleures décisions, on ne pourra pas trouver de solution aux dilemmes rencontrés si les compétences techniques font défaut. Et, même si la capacité d'analyse décisionnelle et les compétences techniques sont à point, il se peut que les capacités physiques soient insuffisantes pour survivre. Pis encore, même si un individu est parfaitement doué quant à ces trois caractéristiques, un moral qui flanche peut entraîner sa perte. Ce sont toutes les compétences des individus qui font la différence lorsque leurs mains sont vides.

Nous pouvons maintenant éclairer l'aventure vécue il y a 25 ans d'un faisceau provenant d'une

lampe aux piles neuves.

L'ANALYSE
du Surviethon

Retour sur le ***Jour 1***

Voir *Le sacrifice du feu*

Les premières secondes, minutes et heures d'une expérience de survie se résument en un mot: stress. C'est à ce moment qu'on est le plus dramatiquement confronté à la peur de l'inconnu qui nous attend. C'est là qu'on met en doute nos compétences pour faire face à la situation et notre capacité à survivre. Pourtant, c'est dans ces premiers moments que se trament le déroulement des événements et, ultimement, notre sort en tant que personne éprouvée. Il faut donc savoir surmonter ce stress du début et ne pas céder à la panique. Il est nécessaire de faire abstraction de notre gorge nouée, de notre cœur qui bat la

chamade, de nos paumes moites et tremblantes, de notre cerveau qui veut s'éteindre. Facile à dire! Mais comment?

J'ai personnellement éprouvé ce stress précurseur de la panique lors de chacune, sans exception, des centaines de mises en situation de survie auxquelles je me suis volontairement confronté durant ma carrière pour fins de recherche. Les premiers instants ne sont pas drôles du tout. Surtout quand on est seul. Même si on ne panique pas tout à fait, il demeure qu'on a tendance à commettre l'erreur de compresser passé, présent et futur en un seul instant.

Dans les premières secondes, que j'appelle dans mes cours de survie le moment du « j'aurais donc dû », on s'autoflagelle d'avoir été assez bête pour se retrouver dans cette situation précaire. Pourquoi ai-je laissé traîner mon sac à dos et mon GPS dans l'auto lorsque je suis parti cueillir des bleuets? Pourquoi n'ai-je pas vérifié si mon quad était rempli d'essence avant de partir? Pourquoi ne me suis-je pas procuré une carte des sentiers avant

de me lancer sur cette nouvelle piste de motoneige? En d’autres mots, on s’inquiète inutilement du passé, un passé qu’on ne peut pourtant pas changer.

Ensuite, nous nous imaginons dans le futur et nous nous préoccupons d’autres choses qui ne concernent en rien notre problème actuel. Qu’est-ce que les autres vont penser de nous? Notre pauvre famille et nos amis vont-ils se morfondre d’inquiétude? Combien de secouristes se feront déranger à cause de nous?

Puis on s’inquiète de ce qu’on va manger dans les prochains jours, de l’endroit où on va dormir, de ce qu’on fera lors de la prochaine tempête, et ainsi de suite. Enfin, on regarde le nœud de notre situation présente et on prend panique devant l’impossibilité de le dénouer. Comment construire un abri, allumer un feu, se protéger des ours, des loups, des fantômes? Bref, on voit ça gros, de devoir avaler un éléphant tout rond.

Pourtant, si on veut manger un éléphant au complet, il n’y a qu’une seule façon: une petite bouchée à la fois. Michel Lotito a bien avalé un avion au complet de cette façon, de 1978 à 1980, pour le record Guinness. Dans les circonstances, la façon de surmonter ce qui semble insurmontable à première vue, c’est de se forcer à n’ingérer qu’une seule mince tranche de la tâche entière, sans nous préoccuper du reste. Il faut savoir se pardonner les erreurs qui nous ont mis dans le pétrin, accepter sa nouvelle situation, puis chercher des solutions. Curieusement, tous les problèmes semblent disparaître à l’instant même où on s’active et qu’on se met à l’œuvre. La portion de tâche à laquelle on s’attaque doit par contre être choisie judicieusement, selon les priorités du moment. Mais quelles sont ces priorités? Comment choisir?

Lors de la première journée du Surviethon, j’ai bel et bien vécu le stress affolant des premières secondes, minutes et heures. Jacques aussi, sans doute. Dès les premiers instants, je ne cessais de me demander ce que je faisais là, quelle folle idée m’était venue de me lancer dans une pareille

aventure, quelles seraient les conséquences d'un échec, ce que les gens penseraient de moi. Même si l'effet de surprise est amoindri dans une situation de survie volontaire, je pensais tout de même à l'ensemble du processus, passé, présent et futur inclus.

Malgré les milliers d'heures passées à pratiquer les techniques de survie, malgré la perspective que m'avaient conférée les souffrances subies jusque-là lors de nombreuses simulations de survie de plusieurs jours, malgré mes recherches antécédentes, malgré le fait que Jacques aussi, en tant que trappeur d'expérience, était un habitué de la vie en forêt et malgré nos longs échanges sur nos réactions probables dans le feu de l'action, le stress des premières minutes a tout de même impitoyablement rongé notre courage, exposant notre cœur à l'air libre de nos émotions.

En guise d'exemple, pour maîtriser l'allumage du feu par friction, j'avais déjà expérimenté toutes les espèces de bois du Québec, sans guère d'exception. J'avais réussi de la main gauche, avec

du bois de fer, même les yeux bandés. En laboratoire, quelques secondes à peine me suffisaient pour faire rougir un tison, tellement j'avais perfectionné la technique.

J'avais surmonté le défi d'allumer le feu avec rien d'autre qu'un bâton de hockey, en utilisant la palette et le début de manche comme arc, l'autre bout du manche comme planche, rondin et poignée, le bois gratté comme amadou et le ruban adhésif tordu comme corde.

Je m'étais tellement entraîné qu'une corne très épaisse couvrait mon annulaire droit, là où frotte la corde de l'arc sous tension. Tout cela pour dire que j'étais prêt. Et, malgré cela, lors du Surviethon, dans l'arène de la vérité parmi les moustiques et l'humidité, le doute était venu bien confortablement s'installer chez le matador en moi, et j'aurais voulu céder à la panique et me sauver du trop gros taureau!

Par contre, je jouissais de l'avantage de savoir qu'il est possible de déjouer la panique en se

concentrant sur une seule petite tâche spécifique. Avant même de débarquer de l’hélicoptère, je savais fort bien que le problème prioritaire à résoudre serait celui de faire face au froid sans source de chaleur. Avec raison, j’avais préalablement déterminé que la tâche spécifique qui occuperait mon esprit de prime abord serait de façonner les pièces de bois nécessaires à l’allumage du feu. Et en effet, l’attention portée à chacune des composantes du feu, une à la fois, a eu raison du stress, car chaque miniréussite nous encourageait et nous donnait de l’espoir. Ainsi, le travail occupe l’esprit et remplace les idées sombres inutiles en rapport avec le passé et le futur par la pensée positive de voir se réaliser des solutions au problème réel présent. Vingt-cinq ans plus tard, je suis toujours d’accord avec cette façon de confronter les premiers moments.

Regardons maintenant si nous aurions pu améliorer davantage notre sort en ayant réfléchi et pris nos décisions en fonction des quatre critères du modèle SÉRA, soit secours, énergie, risques et atouts.

Pour le critère *secours*, Jacques avait bien raison de s’attarder immédiatement à la tâche de vérifier si la radiobalise était fonctionnelle. Nous aurions même dû valider cela avant le départ de l’hélicoptère!

En ce qui concerne le critère relatif à la préservation de l’*énergie*, nous n’avions guère le choix de nous préoccuper du feu et de dépenser toute l’énergie nécessaire pour parvenir à l’allumer; autrement, nous aurions perdu encore plus d’énergie à combattre le froid durant la nuit. Cependant, toutes les autres démarches d’exploration, à ce stade, n’étaient pas vraiment justifiées. Aussi, pour conserver notre énergie, il nous aurait fallu boire davantage, du moins au départ, avant de quitter le ruisseau pour atteindre le lieu d’allumage du feu, en haut de la côte.

On pourrait croire qu’il n’y avait pas grand-chose à penser en rapport avec la minimisation des *risques*. Pourtant, en traversant le ruisseau, nous avons déplacé une immense bûche pour nous en

servir comme pont. Mon regard d'aujourd'hui voit clairement les conséquences d'un lumbago…

Afin de protéger nos *atouts*, nous avions bien fait de retrousser nos pantalons et d'enlever nos bottes pour éviter de les mouiller en sortant de l'hélicoptère. Par contre, en référant à ce critère, nous aurions peut-être dû attacher nos clés, seuls outils dont nous disposions.

Sur le plan psychologique, il faut quasiment un surhomme pour demeurer concentré sur les tâches essentielles dans un contexte tel que cette première journée du Surviethon. Tout l'après-midi, nous n'avions tous deux qu'une seule envie folle, un seul désir : partir explorer. Comme c'est agréable, de partir à la conquête de fruits ou d'animaux en jouant comme des enfants, plutôt que de se morfondre uniquement à la tâche ingrate d'allumer le feu, c'est-à-dire d'être responsables comme des adultes.

À cet égard, je propose comme principe de survie qu'il est utile de diviser notre être en deux:

notre côté enfant et notre côté adulte. Celui qui veut éviter en jouant et celui qui est responsable. Celui qui veut abandonner parce qu'il souffre trop et celui qui réfléchit à ce pour quoi il endure. Un peu comme si un parent se retrouvait devant un pré-ado couché par terre et qui pleurniche à cause d'une ampoule au pied vers la fin d'une randonnée. Le parent sait que son protégé doit tout de même se rendre à l'auto pour mettre fin à sa douleur. Il le presse donc de poursuivre sa route.

Ceci peut sembler une consigne bizarre, de se séparer soi-même mentalement en deux personnes. Pourtant, on a observé ce phénomène chez plusieurs survivants de naufrages. L'individu se parle à lui-même, parfois à voix haute. Il se commande lui-même, se donne des ordres, comme si l'aîné en lui dictait au jeune quoi faire pour survivre. Ainsi, on peut faire fi de la douleur, de la souffrance et des privations au profit de l'exécution des tâches qui feront la différence. Si nous avions agi de cette manière à ces premières heures du Surviethon, nous n'aurions jamais détourné notre attention du feu, ne fût-ce qu'un seul instant, sauf

pour effectuer une vérification rapide de la radiobalise. En situation extrême, la bonne réponse à la question qui décide de la vie ou de la mort est parfois « ces précieuses minutes économisées plus tôt ». À cet égard, notre note n'était pas parfaite.

Analysons maintenant cette première journée du Surviethon sur le plan purement technique. Il est évident que les investissements dans l'expérimentation, après avoir mûri 25 ans, ont généré des dividendes. Présentons ici quelques-uns des profits engendrés; d'autres détails sur les techniques que j'ai nommées en italique ci-après suivront en troisième partie. Si nous avions su avant le Surviethon tout ce que nous savons aujourd'hui, notre séjour aurait sûrement été un peu moins pénible.

Dans au moins 99 % des cas, soit la vaste majorité, les abris naturels que l'on rencontre ne méritent pas que l'on s'y attarde. Les avantages perçus au départ – abri partiel contre la pluie, mur contre le vent, arbres renversés comme structure, et autres – sont presque toujours largement

outrepassés par les désavantages. Notre choix de la minigrotte comme abri la première nuit nous a causé toutes sortes d'ennuis. Nous étions mal orientés, de sorte que la fumée nous arrivait en plein visage; il y avait présence de souches et autres obstacles qui nuisaient au maniement du bois de chauffage, nous manquions d'espace, et la pente inversée nous obligeait à dormir la tête vers le bas. J'ai appris avec le temps à fuir comme la peste ce genre de fausse aide naturelle. Mieux vaut choisir un endroit *calme et plat*, globalement à l'abri du vent et sur un territoire sans pente. Dans ces lieux, les arbres poussent droit et l'absence d'obstacles permet le dégagement nécessaire pour manipuler le bois et les matériaux de construction pour l'abri et le lit. Surtout, l'air circule librement autour du feu, ce qui permet à la fumée de se disperser.

Il y a de cela plusieurs années, je me suis intéressé à la technique qui consiste à installer un réflecteur de bois derrière le feu pour refléter la chaleur vers soi, étant donné qu'on vante les mérites de cette astuce dans plusieurs livres de

survie. En fouillant la littérature, j'ai trouvé l'origine de cette technique dans le bouquin *Camping and Woodcraft*, rédigé en 1880 par GW Sears, alias Nessmuk. Ayant oublié sa hache au campement, il raconte comment il a eu l'idée de compenser en utilisant sa hachette pour couper un peuplier en longueurs de quatre pieds et ainsi fabriquer un mur derrière le feu pour refléter la chaleur vers l'endroit où il allait passer la nuit. Il faut comprendre qu'à l'époque le camping consistait à s'installer sur un lit de branches de sapin, entouré de couvertures de laine, les pieds bien au chaud près d'un feu qui brûlait toute la nuit.

Puisque Nessmuk a réussi à très bien dormir cette nuit-là – sans hache! –, il affirme qu'il vient de découvrir la meilleure façon de s'installer près d'un feu pour rester au chaud. Ce que l'histoire ne dit pas, c'est qu'il s'agissait peut-être d'une nuit calme et douce. Cependant, il avoue que le bois de chauffage en longueur était abondant. Aussi, puisque c'était la première nuit de l'expédition, les vêtements et couvertures étaient secs, ce qui

ajoutait au confort. Bref, s'il a bien dormi ce soir-là, ce n'était peut-être pas à cause du mur réflecteur.

Je me suis donc amusé, thermomètre en main, à mesurer les températures près d'un feu en utilisant une feuille de contreplaqué comme mur réflecteur. Par une journée de grands vents frais, j'ai mesuré la température à l'endroit où j'étais assis près du feu, dans un premier temps à l'air libre, ensuite en ajoutant le mur derrière le feu. Le résultat? À ma grande surprise, aucune différence, même pas d'un seul degré.

J'ai répété l'expérience trois fois, toujours avec le même résultat. Par la suite, je suis resté assis là, songeur. Comme après un certain temps le vent frais s'est mis à me geler le dos malgré la chaleur du feu, instinctivement j'ai appuyé le contreplaqué sur le dossier de ma chaise pour couper le courant d'air. Voilà qui était beaucoup mieux. Par hasard, j'ai jeté un coup d'œil au thermomètre. Vingt-cinq degrés de différence! Plusieurs essais plus tard, j'en venais à la conclusion qu'un mur derrière soi

était sans l'ombre d'un doute une amélioration majeure quant à la rétention de la chaleur. Je n'ai plus jamais gaspillé d'énergie à fabriquer un mur réflecteur de l'autre côté du feu. J'érigeais plutôt un mur derrière moi, en utilisant des bûches partiellement pourries qui s'empilent plus facilement. J'ai nommé cette technique le *mur pourri*.

À cause de l'influence de la minigrotte – je nomme maintenant ce genre de trou « grotte-crotte » pour me souvenir de passer outre –, nous n'avions pas pu construire de mur efficace derrière nous. Voilà pourquoi nous avons tant gelé. Et si nous avons de plus humé de la soupe à la fumée toute cette première nuit, c'était surtout parce que l'entrée du restaurant *La petite caverne* était mal orientée. Fausse publicité.

Lors des simulations de survie en forêt qui ont précédé le Surviethon, je couchais toujours sur un lit de branches de sapin, à la manière des anciens coureurs des bois. Au moment d'expérimentations ultérieures, j'ai cherché des solutions pour pallier

l'inconfort humide de cette technique. Durant une nuit pluvieuse, j'avais mis à sécher mon énorme pile de longues perches de bois de chauffage de l'autre côté du feu. Une fois de plus, je m'étais endormi sur un *lit de sapin* humide, faute de mieux. Comme d'habitude, je m'étais réveillé brutalement, toujours en grelottant. Après m'être levé pour attiser le feu, je m'étais assis sur la pile de perches pour profiter de la chaleur qu'elles avaient accumulée et de celle du feu qui brûlait un peu plus bas. Trop fatigué et à moitié endormi, je me suis effondré sur la pile pendant quelques instants, dans la position de fœtus. Je ne voulais que retarder un peu mon retour dans mon lit. Quelle ne fut ma surprise de me réveiller trois heures plus tard! Courbaturé et meurtri, oui, mais chaud et sec!

La nuit suivante, j'ai décidé de placer une bonne partie de ma pile de bois de chauffage entre le mur et le feu, en mettant les morceaux les plus droits sur le dessus en guise de lit. Mieux valait dormir sur le dur au chaud et au sec que sur le mou humide et glacial, pensais-je. Je me suis trouvé

relativement bien jusqu'à minuit, moment où le feu a manqué de bois. Le reste de la nuit passé à brûler mon lit n'a pas été de tout repos.

Quelques excursions plus tard, une roche gisait comme par hasard au pied de l'arbre que j'avais choisi pour y appuyer mon *mur pourri*. Il m'est donc venu l'idée, plutôt que d'utiliser une bonne pile de bois de chauffage additionnel comme lit, de simplement prendre mes cinq ou six perches les plus droites et de les élever à la hauteur de mes genoux en les faisant reposer un bout par la roche, l'autre sur une souche pourrie que j'ai pu déterrer un peu plus loin. Je disposais ainsi d'un lit en forme de banc, avec un espace dessous. Quelle découverte! Ce fut la meilleure nuit de ma vie en survie. La chaleur du feu passait sous le banc et longeait le mur arrière pour remonter derrière moi. Une espèce de four, avec moi comme rôti!

Plusieurs années plus tard, j'expérimentais la survie dans une très jeune forêt au sein de laquelle les perches de bonne dimension pour fabriquer mon lit ne faisaient tout simplement pas partie de

l'inventaire. J'ai donc dû me résigner à construire mon lit avec une vingtaine de gaules d'érable à épi grosses comme mon pouce. De plus, je dus l'adosser contre un mur fabriqué avec des branches d'épinette entrelacées. Il était impossible de faire tenir ce lit en place, car chacun de mes mouvements éparpillait les gaules et les faisait tomber. À l'aide de lacets de souliers, j'ai donc lié les perches l'une à côté de l'autre. Le moment de m'étendre était enfin venu. Je n'en pouvais plus de souffrir pour la science, je voulais changer de vocation, laisser toute cette expérimentation aux plus jeunes, plus fous, comme disait Charlebois. Mais, encore une fois, découverte surprise! Les gaules pliaient sous mon poids, se moulant à la forme de mes hanches, tout comme un *matelas douillet*. Je n'en revenais pas. Encore un secret que la nature venait de me livrer, comme si elle voulait récompenser les efforts de son apprenti. Quel luxe!

Après avoir visité bon nombre de villes de ce monde, j'ai eu l'occasion à maintes reprises d'observer des itinérants et des mendiants couchés sur des bancs de parc. En regardant une photo de

moi étendu dans un abri de survie, j'ai été surpris par la ressemblance, d'où le nom que j'ai donné à la technique : *banc de parc*.

Un banc de parc ou un matelas douillet pour deux sans-abri, chauffé par le dessous, aurait été fort apprécié en cette première nuit du Surviethon. Si c'était à refaire, je choisirais un terrain plat et dégagé, près d'un endroit où gisent des troncs pourris par terre. En les empilant, j'obtiendrais rapidement un *mur pourri* à l'épreuve du vent qui nous protégerait beaucoup mieux que la minigrotte n'a pu le faire. Même un banc de parc vite fait, conçu avec quelques rondins secs surélevés sur deux bûches, aurait été préférable comme couchette que celle que nous avons improvisée en jetant quelques branches de sapin sur un sol humide. Le temps additionnel mis à construire le mur et le banc aurait été largement compensé par la facilité à déplacer le bois de chauffage dans un lieu dégagé, par le fait que nous aurions eu plus chaud et par l'absence de fumée.

Comme on peut le constater par mes lamentations au dictaphone durant cette nuit du début du mois, nous étions continuellement réveillés, non seulement par l'inconfort, mais surtout par le froid et notre inquiétude que le feu ne s'éteigne, ou qu'au contraire il ne s'anime pour nous brûler. Il en est presque toujours ainsi en survie et on ne peut rien y faire lorsqu'on est seul. Mais, dès qu'on bénéficie d'un compagnon, il devient opportun d'instaurer un système de *sentinelle du feu*. C'est-à-dire qu'à tour de rôle chaque personne veille au bien-être de l'autre en maintenant stable l'intensité du feu. De temps immémorial, cette technique de la sentinelle a servi aux marins, leur permettant de dormir en paix même lors des pires orages. De même, en situation de survie, l'établissement de tours de garde permet de dormir sans inquiétude d'un sommeil réparateur. Quatre heures de repos solide, plus les roupillons assis pendant la garde, valent mieux que huit heures de demi-sommeil continuellement interrompu.

La technique de la sentinelle du feu comporte aussi l'avantage de minimiser la dépense d'énergie, car on ne doit construire qu'un seul lit ou banc de parc pour deux. De plus, les risques d'incendie sont presque éliminés, et l'atout précieux que constitue le feu ne peut pas s'éteindre. En considérant le fait que quelqu'un reste éveillé pour entendre les secours, on se conforme alors aux quatre critères SÉRA.

Durant cette première nuit marquée par des perturbations de toute nature, le calme relatif qu'aurait apporté une veille en alternance nous aurait sûrement été profitable. Surtout, nous n'aurions pas laissé la garde de notre précieux nouveau bébé feu à la gardienne chance.

En relisant le texte, je trouve que nous faisions pitié, couchés là avec une bûche sous la tête. Car, maintenant, je connais l'importance d'un oreiller pour dormir convenablement. Et en forêt, il s'agit d'un petit luxe dont on peut facilement s'enorgueillir. Non seulement un oreiller douillet

est bon pour le moral, il est à mon idée indispensable pour fermer l’œil.

J’ai découvert par hasard que de se confectionner un *oreiller de bouleau* constitue le moyen le plus simple de se munir de cet objet si important en situation de survie. Non, on n’appuie pas sa tête sur une bûche dure et ronde. Plutôt, on cherche un bouleau pourri d’environ 20 centimètres de diamètre et on enlève l’intérieur en ne conservant qu’un tube d’écorce. On remplit alors ce tube de foin, de plantes, de branches de conifères, de mousse… Voilà! C’est le confort absolu.

Nous n’avons presque pas vu ni entendu de maringouins durant le Surviethon. Sauf durant cette première soirée. C’était horrible. Lors de mes escapades, j’ai eu trop souvent l’occasion d’affronter ces horribles créatures, surtout lorsque, plus jeune, je chassais les ouaouarons pour me nourrir dans les marais du parc Algonquin. Je les connais intimement, ces monstres.

Sans insectifuge, on ne se protège pas du tout de la même façon des maringouins que des mouches noires. Les maringouins sont dotés d'une trompe effilée, un tube à l'intérieur duquel se trouve un stylet qui aspire le sang. Cette aiguille, d'un diamètre trois fois moindre que les plus petites qui sont utilisées en médecine, peut facilement piquer à travers un vêtement. Notons surtout qu'un filet à maringouin collé sur la peau n'offre aucune protection. Ce qui veut dire que, pour se défendre d'un maringouin, il faut une *armure anti-maringouins* plus épaisse que la longueur de son épée. Un pli dans une chemise ample est un exemple de ce type de protection, mais il s'agit là d'une solution qui implique de bouger sans arrêt. Il vaut mieux endurer la chaleur et porter deux épaisseurs de vêtements, si on en dispose.

Dans le texte original, je note que le jeans que je portais n'était pas assez épais pour me protéger des piqûres. C'est pourquoi j'avais tenté d'insérer des branches sous mon pantalon, question d'ajouter de l'épaisseur à la couche protectrice. Cette façon

de faire s'avère trop inconfortable pour être utile; on doit trouver des matériaux plus doux. Si cela est irréalisable, j'ai découvert par des expérimentations récentes qu'on peut se couvrir d'une couverture qu'on fabrique en attachant ensemble le pied de plusieurs fouets d'érable gros comme le pouce. Placés sur nous, ces fouets feuillus s'étendent comme un éventail et agissent en tant qu'armure.

Pour terminer au sujet de ce chapitre, je me permets d'émettre un commentaire sur son titre : « Le sacrifice du feu ». Il faut comprendre qu'à l'époque j'arrivais d'un long séjour en Ontario, où j'avais acquis un patois franco-ontarien. J'utilisais alors le mot « sacrifice » en tant que juron, un peu comme le mot « sapristi ». Lorsque le feu miraculeux est apparu, je me suis écrié « Un feu, sacrifice! un feu! » J'en ai fait un jeu de mots. Ce juron familial explique aussi les autres expressions que je trouve un peu bizarres dans mon langage parlé d'alors, maintenant que je suis un Saguenéen d'adoption.

Retour sur le ***Jour 2***

Voir *Le poulet rôti*

Lors de cette première nuit du Surviethon, Jacques et moi n'avons dormi que quelques minutes ici et là, car les piqûres et le froid perturbaient continuellement notre sommeil. Pour alimenter un feu de taille moyenne toute une nuit, on doit disposer d'au moins 20 perches de bois les plus grosses qu'un seul homme peut transporter. Debout en plein milieu d'une forêt quelconque, on peut estimer le potentiel en bois de chauffage rapidement en faisant le *compte de 10*. Il s'agit de faire un tour complet sur soi-même en comptant le nombre de perches de bois mort qu'on juge possible de cueillir. Un *compte de 10* ou plus indique un potentiel intéressant.

C'est précisément là la raison pour laquelle nous voulions tant nous déplacer durant la deuxième journée du Surviethon. Le premier soir, nous n'avions atteint qu'un compte de quatre et

nous en avons souffert les conséquences en fouillant toute la nuit pour trouver la moindre parcelle de bois. Finalement, nous avons passé la nuit debout. Dans un tel état d'épuisement, il est facile de comprendre pourquoi nous avons amorcé notre deuxième journée avec la perte, moi d'un « couteau-clef » et d'un bout de lacet, Jacques d'un trousseau de clés. C'est aussi la raison pour laquelle nous nous fichions éperdument de nos bottes détrempées et ne prenions même pas la peine de contourner les trous humides. Depuis ma perspective actuelle, cela me semble impardonnable, car la préservation des atouts est un des objectifs de base en survie. En référence au A du modèle SÉRA, j'enseigne toujours à mes étudiants d'attacher couteau, briquet et autres articles importants dès le début de leur périple en forêt, et de dorloter l'ensemble de leur équipement. C'est ce que nous aurions dû faire.

À la suite de cette nuit blanche, j'aurais dû consacrer toute mon attention à essayer de trouver une manière de récupérer le sommeil perdu, et ce, le plus rapidement possible. Quelques heures de

sommeil réparateur m’auraient permis de redémarrer mon cerveau à l’instar d’un ordinateur plein de bogues et j’aurais alors été capable à nouveau de fouiller mon web de décisions éclairées. Ce deuxième jour est plutôt rempli d’erreurs de jugement qui nous ont causé une grande perte d’énergie vitale. À titre d’exemple, j’ai trotté deux heures pour rien, m’astreignant à retourner chercher du feu, au lieu de prendre la peine de marcher avec une provision de champignons, dont deux incandescents. J’ai perdu mon temps en m’acharnant sur une perdrix perchée trop haut. J’ai gravi une montagne pour rien, car, même si j’avais raison en pensant que là-haut je retrouverais beaucoup plus de bois de chauffage et du vent contre les mouches, il était évident qu’il nous aurait fallu trop d’énergie pour aller boire, un besoin qui se fait sentir à intervalles réguliers lorsque nous ne disposons pas de contenant. J’ai aussi laissé le temps précieux filer en gaspillant de l’énergie pour tenter d’attraper de petites grenouilles insignifiantes sur le plan calorifique. J’ai perdu contact avec Jacques et encore gaspillé de l’énergie pour le retrouver. Tout ça sans compter

les efforts importants consacrés à rallumer le feu autant de fois, chemin faisant…

Le matin, nous avions commencé à cheminer, sans le moindre plan et sans objectif précis autre que celui de se déplacer vers le nord. Une chance que nous avons atteint ce réservoir Pipmuacan! Mais, même une fois rendus là, on remarque dans le texte que nos décisions étaient terriblement affectées par le manque de sommeil. Nous tournions en rond pour trouver un site et, par la suite, nous effectuions les tâches pêle-mêle, en passant de l’une à l’autre sans y réfléchir vraiment, « l’esprit embrouillé et inefficace », selon mes propres mots d’alors. Seule la mémoire de mes expériences antécédentes me guidait. Ainsi, la construction d’un semblant d’abri a pu être entreprise, mais à un endroit inapproprié, appuyé contre une souche, plutôt que sur le *calme plat*. Une chance que l’orage ne s’est pas abattu plus sérieusement sur nous ce soir-là, car nous frisions déjà la limite des *parapluies d’écorce*!

L'idée de grimper très haut dans un arbre pour attacher l'antenne me paraît également aujourd'hui comme une autre erreur de jugement flagrante que j'attribue au manque de sommeil. En survie, il est impératif de protéger l'intégrité de notre santé, de minimiser les risques en évitant toute occasion d'accident. Il faut principalement porter attention à trois risques: celui de tomber en grimpant, celui de se noyer en traversant des cours d'eau et celui de perdre la maîtrise du feu. En ce deuxième jour, j'ai courtisé le danger en enfreignant deux de ces trois règles fondamentales.

En rétrospective, je peux résumer les raisons de cette journée de méli-mélo improductif en un seul mot : fatigue.

Je me souviens clairement de l'anecdote qui m'a permis de comprendre la place que doit occuper le sommeil dans les préoccupations d'un individu en survie. Un certain mardi, je donnais un cours de sécurité en forêt à des biologistes du ministère des Ressources naturelles et de la Faune. Avant même le début du cours, j'étais fatigué,

« toasté des deux bords », comme on dit en plein air, car j'arrivais d'un autre cours intensif de fin de semaine, en plus de mes obligations habituelles. Deux heures avant la tombée du jour, comme à l'habitude, je conduisis les participants le long d'un chemin forestier pour leur donner l'occasion de mettre en pratique la théorie présentée durant la journée au sujet de l'installation d'un campement. Leur défi était de s'installer comme s'ils devaient y passer la nuit, sauf que l'exercice prenait fin vers 21 heures. En attendant qu'ils aient terminé, je réalisais toujours le même exercice qu'eux, pour exhiber le lendemain matin un exemple d'une installation «selon les règles de l'art » lors de la visite évaluative des campements.

Par hasard, tard en cet après-midi d'automne, le destin m'a fait traverser un champ d'épilobes qui bordait la forêt. Pour éviter un voyage, j'ai fauché au canif une bonne brassée de ces grandes plantes et je les ai transportées jusqu'à un endroit à l'orée de la forêt qui me semblait à l'abri du vent. Au sol, entre une butte et un tronc renversé, se trouvait une légère dépression dans laquelle j'ai déposé mon

fardeau. Le lit ainsi formé était invitant. Je m'y suis étendu pour voir si je devais aller chercher une autre brassée ou pas. Le matelas était suffisamment épais, et le bord de la dépression formait un oreiller naturel. Le soleil de fin de journée était agréable, malgré l'époque tardive… Bref, sans l'avoir décidé, je me suis endormi. Profondément. À 21 h 45, j'ai sursauté en regardant ma montre. J'ai couru siffler aux étudiants que l'exercice était terminé, tout en légitimant mon retard : « Je voulais vous faire un peu peur, vous faire sentir comme si c'était vrai. »

Le lendemain matin, lors de la visite de mon site de campement « exemplaire », trop fier pour avouer mes torts, j'ai vanté les avantages de ma paresse: «Plutôt que de travailler comme vous tous à transporter du bois et à fabriquer un abri, j'ai profité d'une nuit de sommeil de cinq heures sans effort. » Bien entendu, on me demanda ce que j'aurais fait si la tempête s'était levée. Je me suis justifié de la façon suivante: «Cela n'aurait pas été grave, puisque j'aurais déjà dormi et que j'aurais été en forme. Je serais resté tout simplement assis

sous un *parapluie d'écorce* devant un petit feu. » Ainsi, bien malgré moi, j'enseignais pour la première fois la valeur du sommeil. Aujourd'hui, je considère le sommeil si important en survie que j'en ai développé une spécialité. Je crois que je pourrais fermer l'œil n'importe où, n'importe quand! Si je devais refaire le Surviethon, soyez assuré que je dormirais bien paresseusement les trois jours avant, de même que dans l'auto, sur le chemin de l'aéroport, et aussi pendant le trajet en hélicoptère. Un « plein dodo » de toutes mes facultés mentales avant l'épreuve! Une fois rendu sur le terrain, la recherche du sommeil deviendrait une de mes priorités, jour après jour. Il m'arrive de temps à autre de me rendre en forêt avec le seul but d'y tomber endormi. Je considère l'exercice terminé et réussi dès que je me réveille. À mon avis, il s'agit là du meilleur entraînement à la survie que je puisse pratiquer, car il met l'emphase sur le facteur le plus important: l'économie d'énergie. Pour tomber endormi, il faut premièrement que j'élimine tous les irritants qui m'empêchent de me détendre, incluant toute forme de stress. Une fois l'épreuve réussie, j'ai

l’impression que j’ai vraiment apprivoisé la forêt. Lorsque j’ai commencé à m’adonner à cet exercice, pour le rendre progressif, je pratiquais avec un peu d’équipement et dans des conditions météorologiques clémentes. Par la suite, j’y ai introduit des complexités: vêtements insuffisants pour se tenir au chaud, pluie légère, environnement inhospitalier, et ainsi de suite.

Il n’y a pas longtemps, je roulais sur l’autoroute et j’ai eu envie de prendre une pause. J’ai trouvé une route secondaire pour m’éloigner du bruit et je me suis enfoncé dans un boisé. Le champ de fougères m’a invité chez lui. Il m’a prêté un lit et un oreiller et m’a bercé jusqu’à ce que je ferme les yeux. En une autre occasion, puisqu’il faisait trop froid pour que je m’endorme, j’ai dû allumer un feu. J’ai relaxé à côté jusqu’à ce qu’il tombe en braises, puis en cendres. À l’aide d’un bâton, j’ai ensuite tassé les tisons restants en m’assurant de bien gratter l’endroit. J’ai éparpillé des feuilles mortes sur le sol chaud et je me suis écrasé sur ce lit chauffant pour passer au pays des rêves. À chaque exercice du dodo en forêt, j’ai

appris une foule de choses. Lors de simulations extrêmes, on peut jouer plusieurs heures avant de mater l'épreuve de s'endormir. Au grand froid, par exemple. Ou en cette deuxième journée du Surviethon.

Comment faire? Il n'est pas facile de s'installer pour dormir dans de telles conditions, avec ces mouches qui nous harassent du matin au soir. Mais voilà justement mon point. Tout le temps et toute l'énergie de la journée auraient dû être dépensés pour y parvenir, car c'était là la priorité et la seule façon de reprendre la maîtrise de cette piètre et absurde journée.

Une fois que nous fûmes parvenus au réservoir, le mur de mouches était le seul obstacle qui nous empêchait d'accéder au sommeil durant le jour. Dans les circonstances, notre priorité aurait dû être de trouver un endroit très venteux; l'idée de nous rendre sur la presqu'île du réservoir était donc excellente. Dès notre arrivée, il aurait été préférable d'installer immédiatement au bord de l'eau un petit abri temporaire nous protégeant des

mouches, c’est-à-dire n’importe quelle structure à l’intérieur de laquelle il aurait fait très sombre: *du noir contre les mouches noires*. Dès lors, dans la chaleur du jour, il nous aurait été possible de récupérer à tour de rôle quelques heures de sommeil. Celui qui aurait veillé se serait occupé de collecter le bois pour le feu de la nuit et, si possible, de rassembler les matériaux pour l’abri permanent, tout en surveillant le feu. Si j’étais placé dans la même situation qu’il y a 25 ans, dès que j’atteindrais la pointe du grand lac, je m’organiserais pour fuir les mouches et je dormirais avant de continuer.

Retour sur le ***Jour 3***

Voir *Le caoutchouc au menu*

On peut voir au début de cette troisième journée comment même un peu de sommeil peut faire toute la différence dans le jugement. Dès le lever, le choix du lieu de campement m’était apparu clair et, en très peu de temps, l’idée du tipi avait germé. De plus, nous avions retrouvé au moins assez d’énergie pour nous concentrer sur la confection de l’abri, à l’aide de techniques efficaces. La clairvoyance qui nous a incités à fignoler une section du toit pour la rendre vraiment étanche, plutôt que d’éparpiller les matériaux sur une trop grande surface, démontrait elle aussi que notre capacité à réfléchir judicieusement était revenue. D’ailleurs, les idées abondaient: têtards, salsepareille, mousse de caribou, outils, lance-pierres, paniers…

L’ordre des priorités a lui aussi été approprié en cette troisième journée. C’est seulement une fois

assurés d'un abri convenable et de suffisamment de bois de chauffage pour faire face à la nuit que nous sommes passés à la quête de nourriture. Pour ce qui est du campement, nous hésitions entre deux sites. Celui qui a gagné le concours était *calme et plat*, et aussi très dense en conifères, comme le démontre le fait qu'il y en avait suffisamment pour profiter de la technique des *cimes pliées.* Cela nous offrait une bonne défense contre le vent. En même temps, pour chasser les mouches lorsque nous étions à l'extérieur de l'abri, nous avions choisi un endroit suffisamment près du lac. Ainsi, nous pouvions profiter des deux avantages: vent le jour contre les mouches, calme la nuit contre le vent et le froid.

Du reste, la piètre deuxième nuit, conjuguée aux efforts que nous avions consentis à la construction de l'abri, s'est fait ressentir tôt en mi-journée, tel qu'illustré par le jugement distordu sur l'efficacité de l'engin de pêche ridicule. À ce moment, une sieste aurait été bienvenue. De toute façon, rien ne peut progresser lorsqu'on est aussi fatigué. J'ai finalement compris la futilité de mes

gestes et j'ai piqué un petit somme en après-midi. En soirée, j'avais le moral plus haut que celui de Jacques, sûrement à cause de ce repos additionnel. On comprendra que, sieste ou pas, le niveau de sommeil était nettement insuffisant pour que nous puissions œuvrer à pleine efficacité. C'est d'ailleurs pourquoi nous nous plaignions continuellement de lassitude.

Puisque la nourriture contribue grandement au maintien de la chaleur corporelle, ma quête de nourriture en ce troisième jour était amplement justifiée, même si elle s'est soldée par très peu de calories. J'aurais dû m'y attarder davantage.

Si je regarde cette journée bien froidement, j'y trouve tout de même une erreur fondamentale. En situation de faiblesse physique et psychologique, on souffre trop souvent d'indécision dans la réalisation des tâches qui auront un impact sur l'avenir. Ainsi, lorsqu'il fait beau temps, on ne sent pas la nécessité de s'y mettre, tandis que, s'il fait vilain, on ne le peut pas. Résultat? Rien. On vaque selon l'inspiration du moment. Pourtant, on sait

très bien dans son for intérieur qu'on regrettera amèrement de ne pas avoir profité de la météo clémente et de la clarté pour réaliser les tâches qui exigent de s'éloigner du camp. La plupart des besognes effectuées en cette troisième journée, je les appelle des tâches de frotte-frotte gratte-gratte, c'est-à-dire des manipulations passives que l'on peut effectuer assis paisiblement autour du feu. Aiguiser une boucle de ceinture sur une pierre, façonner un hameçon, fabriquer un panier ou tresser de la corde, ce sont là des exemples de cette réalité. Logiquement, toutes les activités de frotte-frotte gratte-gratte doivent être réservées aux moments pluvieux durant lesquels sortir de l'abri est problématique.

On comprendra que ces activités légères servent bien souvent à casser l'ennui, car elles sont rarement tout à fait essentielles. Elles s'avèrent en réalité un luxe superflu, une fugue du gamin vers le terrain de jeu. Mais on peut payer très cher cette fuite vers la facilité, dans des conditions extrêmes. Mieux vaut que notre côté adulte réprimande cet enfant récalcitrant en nous, en lui promettant qu'il

pourra jouer tant qu'il voudra durant la récréation forcée que constituent les périodes de temps maussade. Mais là, pendant qu'il fait beau temps, c'est l'heure des devoirs. Et, en cette troisième journée, nos devoirs comportaient deux matières: dormir et manger. Point.

Retour sur le ***Jour 4***

Voir *La souche noircie*

Cette quatrième journée démontre clairement une fois de plus l'effet du sommeil interrompu et du peu de nourriture sur le niveau d'énergie. Quand l'organisme est soumis à ces deux épreuves combinées, la lassitude s'empare de nous et sape notre moral. On a tendance à tourner en rond et à s'attarder à des tâches très secondaires, voire inutiles dans le strict but de survivre, telles que la construction de paniers ou autres objets d'art, l'exploration sans but précis ou le vagabondage, l'écriture d'un journal et ainsi de suite. Bien que cela soit normal dans ces circonstances où l'on tente de combler la solitude, il m'apparaît clair aujourd'hui qu'il faut se concentrer davantage sur l'essentiel. Encore une fois, l'adulte en nous doit réprimander notre côté enfant et le pousser à agir.

Quand l'apathie se manifeste, il faut comprendre que le corps se met en mode survie.

C’est comme s’il se disait : « Je ne suis pas nourri, donc je refuse de bouger afin de survivre. » En effet, sur le plan physiologique, le jeûne sollicite sérieusement l’organisme et, afin de retarder l’utilisation des graisses comme source d’énergie, le cerveau lance alors un signal d’alarme au corps : « Calme-toi! » Cependant, il est possible avec un brin de volonté d’outrepasser ce signal en demandant au corps de fournir quand même un effort. Bref, l’énergie est disponible chez celui qui désire vraiment la dépenser.

Dans un ouvrage collectif publié antérieurement, j’ai présenté le concept selon lequel la survie n’est qu’une course entre le temps de résistance aux stress nombreux qui nous agressent et le temps nécessaire pour obtenir du secours. La meilleure image pour illustrer cette réalité, c’est celle de la barre qui défile dans les jeux vidéo pour indiquer l’énergie qui reste au joueur, dont l’objectif est de terminer l’épreuve avant que la force vitale de son personnage ne s’épuise totalement. Souvent, dans ce genre de jeu, on ne passe au niveau suivant que par la peau des

dents, en ayant porté attention à tous les détails possibles. De la même manière, dans une situation de survie réelle, l'attention accordée aux plus infimes détails peut faire la différence entre la vie et la mort. On pourrait éventuellement regretter le temps et l'énergie gaspillés à fabriquer un objet pour le simple plaisir de le faire.

Au cours du Surviethon, les conséquences de notre laisser-aller vis-à-vis des minuscules détails n'étaient que d'enregistrer un peu plus ou un peu moins de perte de poids à la fin de la durée prévue d'un mois. D'ailleurs, d'une manière inconsciente, je crois que ce contexte a été grandement responsable de mon sentiment profond d'être au labo plutôt qu'au cachot, ce qui m'a permis d'expérimenter – de jouer au chercheur –, plutôt que de strictement souffrir – de travailler à tout prix pour survivre à long terme. Si les conditions du Surviethon avaient bel et bien été réelles, les conséquences du même laisser-aller auraient été de raccourcir notre temps de résistance l'hiver venu, car affronter les grands froids avec une plus grande réserve de graisse sur le corps peut ajouter des

jours, même des semaines au temps de survie. Au réservoir Pipmuacan, c'était sans doute les motoneigistes qui représentaient nos meilleures chances de secours une fois la glace bien prise. L'augmentation du temps de résistance pour espérer la période de motoneige aurait donc été l'enjeu.

L'individu en situation de survie n'expire pas tout d'un coup. Tout comme le grignotage d'une amande au chocolat ici et là finit par vider le sac de bonbons, la perte d'une parcelle d'énergie ici et là finit par vider le réservoir de vitalité. Et tout comme dans le jeu vidéo, en vraie situation de survie, on ne doit pas manquer une seule occasion d'améliorer son sort si on veut vraiment donner le maximum et héroïquement changer de tableau. Il faut une vision et une discipline du tonnerre pour accepter de souffrir sans cesse le fouet de cette responsabilité : en se forçant à cueillir davantage, par exemple.

La mesure de la récolte d'amélanches effectuée dans une période d'environ une heure indique 250

grammes. Selon les données scientifiques de McKardle et Katch, ainsi que ceux de Ainsworth, la marche lente de cueillette brûle environ 210 kilocalories à l'heure, tandis que d'être assis près du feu en nécessite environ 110, essentiellement pour assurer le métabolisme de base. La cueillette devient donc payante dès que l'on peut accumuler plus de 100 kilocalories de pitance à l'heure. Or, 250 grammes d'amélanches contiennent environ 200 kilocalories, un bilan positif de 100 kilocalories, sans compter les bienfaits psychologiques. Ce qui veut dire qu'il aurait fallu passer beaucoup plus de temps à cueillir. Une journée de travail de 8 heures aurait généré 1 600 kilocalories, une quantité suffisante pour éviter de dépérir.

Il est vrai que les mouches féroces, les bottes mouillées et la chaleur accablante diminuent notre motivation à vouloir nous enfoncer davantage en forêt. Mais, sur le plan théorique, le côté logique et impassible de notre personne aurait dû continuellement flageller notre côté joueur. Pour rencontrer l'objectif de manger : « Va cueillir! »

aurait dû ordonner la raison. Pour atteindre l’objectif de dormir: « Organise-toi pour te coucher à la chaleur! »

Le cerveau du chef de la bleuetière doit exiger du rendement de ses bras travailleurs. Il doit aussi rappeler le corps nonchalant à l’ordre quand il refuse de tenter par tous les moyens possibles d’améliorer la qualité de son sommeil. Dans notre cas, nous devions absolument dormir sur des matériaux secs pour éviter de geler. Les branches humides de conifères ne font guère l’affaire, à moins d’être recouvertes d’écorce imperméable. Aussi, un toit pour mieux résister à la tempête n’était guère un luxe.

Les guêpes s’avèrent sans aucun doute un risque en forêt. Même si on ne meurt pas de leurs piqûres, il ne faut pas négliger de prévenir ce genre de souffrance inutile. C’est là une raison de plus de respecter la consigne de bouger le plus lentement possible; en plus de conserver l’énergie, on minimise ainsi les risques. Dans notre cas, le fait de se couvrir la tête pour se protéger des mouches

en ne laissant qu'un seul petit trou nuisait à notre vision et nous empêchait de guetter les nids.

L'incident du feu perdu et retrouvé illustre éloquemment le danger que représente un feu de racines. Minimiser les risques, cela demeure très important. Tant mieux si le résultat a été heureux dans ce cas-ci. Mais, évidemment, un feu de forêt dans le milieu de la nuit aurait suscité une tout autre émotion. En même temps, l'objectif fondamental de préserver les atouts prend tout son sens ici. La perte de ce feu crucial aurait pu signifier l'échec de l'aventure, car il est loin d'être certain que la force physique qu'il nous restait aurait été suffisante pour allumer une deuxième fois le feu par friction.

Lors des premiers jours du Surviethon, nous avions ignoré tous les quasi-accidents où nous étions venus près de perdre notre feu. L'accident a donc eu lieu. Par chance, l'erreur a été compensée par l'autre erreur de risquer un feu de forêt propagé par les racines. Pendant un moment, nous avons eu chaud, de peur d'avoir froid.

Retour sur le ***Jour 5***

Voir *Les mignons filets*

En début de journée, nous avons appris à protéger notre atout le plus précieux, le feu, à l'aide de champignons fumants et par une vigilance accrue. Nous avons aussi appris à préserver des matériaux secs à brûler en cachant sous l'abri, avant la pluie, de l'écorce, des brindilles et quelques morceaux de bois. Évidemment, nous n'aurions pas dû attendre cinq jours avant de penser à «*il est où, l'amadou?*», nom que j'ai donné à cette technique qui sera présentée en troisième partie.

On note aussi en cette journée la première tension, quoique mineure, entre Jacques et moi. En encadrant des groupes en plein air, j'ai observé que c'est toujours au cours de la quatrième ou cinquième journée d'une expédition que commencent les conflits entre individus. Quatre ou cinq jours, je crois qu'il s'agit du temps requis

pour faire connaissance. Quand on sait cela, on peut accorder plus d'attention à la sauvegarde d'un autre atout: la bonne entente.

Pour favoriser l'harmonie entre les membres d'un groupe, les leaders de plein air professionnels ont compris la valeur d'une discussion préventive. Normalement, ils animent une réunion de groupe tous les deux ou trois jours et surtout après chaque événement qui a suscité de fortes émotions. Ces retours sur les incidents de parcours permettent à chaque membre du groupe de s'exprimer et d'extérioriser ses pensées. De vider le sac d'émotions, en quelque sorte. On peut ainsi apprendre à gérer les conflits avant qu'ils ne prennent de l'ampleur.

Pour mener un retour de groupe avec succès, une règle s'impose: une seule personne prend la parole à la fois pour énoncer sa pensée, sans qu'il y ait dialogue, jusqu'à ce que tous aient eu la chance de s'exprimer et d'exposer leur point de vue. Lorsque le nombre de personnes est limité à trois ou moins, comme dans le cas du Surviethon, il

convient de laisser chacun s’exprimer sans interruption, et ensuite de laisse s’écouler un laps de temps prédéterminé avant de réagir. Cette façon de faire évite les confrontations, les « oui, mais… », de même que les réactions promptes.

Dans le cas qui nous occupe, je note que l’humeur de Jacques est sans doute liée à son manque de cigarette. Effectivement, toute dépendance que l’on doit affronter donne du fil à retordre et ajoute une difficulté additionnelle à une situation déjà précaire. Je suggère à mes étudiants d’éviter toute forme de dépendance, comme moyen de prévention. Parfois, cet incitatif est suffisant pour faire basculer la balance du côté de la santé. Tant mieux!

La perte du demi-écureuil dans le feu est un autre exemple du principe de préservation de ses atouts. Pourquoi gaspiller ainsi un morceau de viande quand il est si simple de faire attention? En le faisant cuire à côté du feu plutôt qu’au-dessus, on évite ce genre de perte.

Ce fut une excellente idée de transformer le clou en hameçon. Malgré l’insuccès de la stratégie cette fois-ci, une *ligne dormante* s’avère une technique de survie fort utile dont j’ai souvent tiré profit. Ce dispositif travaille sans exiger aucun effort de notre part, d’où son avantage. Dès qu’un peu de corde et un hameçon quelconque peuvent être dénichés, il vaut la peine de tenter sa chance, surtout si on peut trouver un appât. La ligne dormante passe la nuit à faire dodo dans les profondeurs du lac. Elle s’avère particulièrement utile pour piéger les poissons de fond, qui ont l’habitude de s’alimenter de nourriture morte et à qui, par conséquent, un appât immobile convient. En survie, n’importe quel bout de métal ou d’os droit et mince, aiguisé aux deux bouts et attaché par le centre, peut servir d’hameçon. Près de l’hameçon, la ligne doit être mince, mais, pour le reste, peu importe. Ce qui veut dire qu’on peut se tirer d’affaire avec un peu de ligne véritable, allongée au moyen de longues racines de conifères qu’on arrache aisément en fouillant sous la tourbe.

Comme appât, n'importe quelle sorte de viande fait l'affaire: poisson, reptile, crustacé, limace, sangsue ou insecte. On peut même utiliser des tripes d'écureuil…

Il me semble aujourd'hui que j'aurais dû utiliser davantage la ligne dormante lors du Surviethon.

Retour sur le ***Jour 6***

Voir *Les commandos charbonnés*

Cette journée débute par une intéressante cueillette de 1 100 grammes d'amélanches en 2 heures environ. Ceci représente environ 880 kilocalories. En utilisant mes données anthropométriques de l'époque – âge : 31 ans; poids : 66 kg; taille : 165 cm –, et, selon une moyenne estimée par 5 formules différentes, le calcul de mon métabolisme de base – nombre de kilocalories nécessaires pour subsister 24 heures au repos complet – donne un résultat très près de 1 600 kilocalories. Du reste, des recherches en nutrition que j'ai publiées dans le passé démontrent qu'on doit multiplier ce chiffre par 1,41 pour combler les besoins calorifiques d'une journée sédentaire, ce qui donne 2 250 kilocalories.

Cela veut dire que, en un peu plus de cinq heures de travail, il aurait été possible de cueillir toutes les kilocalories nécessaires pour éviter la

perte de poids. Malgré les mouches, il aurait fallu que je cravache dur afin de remplir mon panier de cette quantité sur une base quotidienne. Refaire le plein d'énergie est la seule solution pour survivre à long terme. Je le savais, mais je savais aussi que l'expérience prendrait fin après 31 jours. Je dois insister : dans une situation de survie réelle à long terme, notre travail consiste à se nourrir pour refaire le plein d'énergie vitale. Il est vrai que ce n'est guère un travail plaisant, de cueillir heure après heure, à la chaleur écrasante ou sous la pluie, continuellement agressé par ces horribles et féroces mouches noires. Je suis désolé, mais, en conscience, je dois le répéter de toutes les manières possibles: le patron en nous à l'allure de bœuf doit harceler notre contrepartie d'employé vache, pour qu'il ne broute pas pendant la tâche! Encore une fois, se diviser en deux ainsi peut porter ses fruits. Jeu de mots voulu.

On peut se douter qu'on devient las de manger toujours la même chose. C'est vrai. Mais l'histoire nous raconte, entre autres grâce au témoignage de l'explorateur Cabeza de Vaca qui a sillonné

l'Amérique latine de 1527-1537, comment les tribus anciennes du nord du Mexique pouvaient survivre pendant des mois en ne mangeant que des fruits de cactus, trois fois par jour. Pour leur part, les membres de l'expédition de Simon Fraser dans l'ouest se sont uniquement nourris de saumon quotidiennement pendant des mois, tandis que Samuel Hearne, en accompagnant les autochtones du nord du Manitoba en 1770-1772, n'a mangé que du caribou, jour après jour, pendant plus de deux ans. Cela veut dire qu'il est possible d'ingérer les calories suffisantes à la subsistance, même confiné dans une diète extrêmement monotone. Mais nous préférons tous combler notre assiette au buffet de la variété.

Oui, durant le Surviethon, j'ai bel et bien ajouté une portion d'écureuil à ma diète d'amélanches. De toute l'expérience de cette aventure, c'est le détail dont on m'a le plus souvent parlé. Tellement que parfois j'ai eu l'impression de n'être rien d'autre que « le gars qui a mangé de l'écureuil ». Pourtant, dans certains lieux aux États-Unis, la chasse sportive à l'écureuil a déjà été permise. J'ai

trouvé une réponse faite sur mesure pour ceux qui me demandent ce que ça goûte. Je réponds: « Oh! ça goûte un peu entre le cochon d'Inde et le perroquet. » Dans mes voyages, j'ai vu des gens manger du chat, du chien, des sauterelles et autres insectes, des souris, des rats, même des gros vers blancs crus. J'aime bien mieux manger de l'écureuil, qui se nourrit de végétaux et qui ressemble, somme toute, à un lièvre en miniature.

Il ne faut pas oublier que les habitudes alimentaires des peuples varient immensément d'une culture à une autre. Les recherches scientifiques abondent à cet égard, car il s'agit d'une branche reconnue de l'anthropologie culturelle. On a découvert qu'aucune culture au monde ne consomme plus qu'une partie minime des ressources alimentaires disponibles dans leur entourage. Par exemple, selon les études de Bryant, 90 % de la diète des aborigènes!Kung repose sur seulement 23 des 85 espèces de plantes comestibles. De plus, ils ne chassent que 17 espèces d'animaux parmi les 54 qu'ils pourraient manger. La même source mentionne que seuls les

citoyens d’Amérique et d’Europe s’opposent généralement à manger des insectes. Nous ne sommes pas davantage habitués à manger des œufs ou de la viande crus ou partiellement pourris, pratique commune chez les Indiens miskito.

À l’envers de la médaille, certains aliments réputés ici comme essentiels à la santé sont rejetés catégoriquement par d’autres sociétés. Les aborigènes des îles Gilbert sont sidérés à l’idée de consommer un œuf, tandis que le lait répugne autant que l’urine à certains Indiens du Brésil.

Enfin, il m’apparaît évident qu’il vaut mieux arrêter de faire le difficile si on veut favoriser sa propre survie en cas d’urgence. Je tente parfois une expérience amusante avec mes étudiants. Je leur demande s’ils apprécient certains aliments tels qu’un hot-dog avec moutarde, un gâteau au chocolat, une banane, du gruau instantané préparé sur place, du pâté chinois avec ketchup, du popcorn, des olives ainsi que du yogourt. Ensuite, devant leurs yeux, je brasse tous ces ingrédients ensemble dans un grand bol et je leur offre de

manger une louche de cette gibelotte à grumeaux. Généralement, plus de la moitié de la classe refuse d'y goûter; la plupart des autres jouent les pique-assiettes et seulement quelques m'as-tu-vu s'en donnent à cœur joie!

Pour revenir au Surviethon, j'ai réussi en cette journée à fabriquer un hameçon grappin à trois pointes. Ce fut là encore une bonne idée, même si le matériel utilisé n'était pas suffisamment solide pour transpercer la peau d'un poisson. Dans d'autres contextes, je m'étais déjà nourri de poissons attrapés à l'aide d'un grappin suspendu sous un appât sur lequel des poissons grignotaient sans mordre. Un coup vif les piquait au ventre. Au Surviethon, si j'avais possédé un simple hameçon grappin commercial, j'aurais mangé du brochet à satiété. Bon article à ajouter à une trousse de survie!

Cette sixième journée offre un autre exemple frappant de l'infraction à l'un des quatre principes fondamentaux de la survie en forêt, soit de minimiser les risques encourus. Quelle folie, de

grimper aux arbres pour simplement monter l'antenne de la radio! Je n'ose m'imaginer les conséquences d'une dégringolade. Quand on étudie les causes de non-retour d'individus perdus en forêt, la réponse est presque toujours la même. Plutôt que de rester sur place à calmement attendre les secours, ou de se déplacer lentement, mais sûrement vers une destination connue, la victime tente de se secourir elle-même en prenant des raccourcis risqués. Hélas! elle ne survit pas à la traversée à la nage d'un cours d'eau, ou à l'escalade d'une falaise, ou encore à un épuisant trajet à travers une forêt dense.

Nous avons également enfreint en cette même journée le principe qui dicte de préserver les atouts. Nous avons encore presque perdu le feu au milieu de la nuit; on doit penser à protéger les *tisons d'espoir*. J'ai perdu une autre clé; on doit toujours sécuriser les outils.

Je note aussi dans le compte rendu de ce sixième jour qu'une vingtaine de bûches aussi lourdes que ce qu'il était possible de transporter

avaient été brûlées durant la nuit. Cela concorde avec mes expérimentations ultérieures, d'où le développement de la technique du *compte de 10*. Dès qu'il fait le moindrement froid, surtout s'il y a présence de vent, il faut une pile inouïe de bois de chauffage pour maintenir sa chaleur corporelle sans grelotter. Se cacher du vent prend une importance capitale pour réduire la pile de bois requise. Globalement, il convient de se réfugier derrière une butte; localement, il vaut mieux choisir un endroit entouré d'arbres touffus : *calme et plat*. Un *mur pourri* derrière nous, bien calfeutré, permet de maintenir un feu de moindre ampleur. Au début du Surviethon, le tipi nous cachait bien du vent, et ses murs reflétaient la chaleur adéquatement.

Retour sur le ***Jour 7***

Voir *Les griffes du froid*

Après une semaine en forêt, la routine s'installe et nous nous habituons à notre nouvel environnement. C'est comme un voyage dans un nouveau pays : environ une semaine est consacrée à prendre le pouls avant que ne s'impose le rythme du nouvel environnement. Au début, tout est nouveau et excitant, mais, déjà, après une semaine, on s'est habitué aux mœurs et coutumes les plus importantes et on recherche alors à combler le temps en vaquant à nos activités préférées.

D'après tous les témoignages issus de véritables situations de survie qu'il m'a été donné d'étudier, le même phénomène s'observe à répétition. Après environ une semaine, les survivants s'adaptent à leur nouvelle réalité et acceptent d'œuvrer du mieux qu'ils peuvent à l'intérieur des paramètres qui leur sont imposés. Même après une semaine à se faire brasser par la

houle en haute mer, un naufragé s'habitue à l'inconfort de son petit radeau et à la peur constante qui l'habite. Il peut alors détourner son regard vers autre chose.

Dans le cas du Surviethon, nos paramètres de vie étaient maintenant clairs. Nourriture de base: des baies sauvages. Lieu pour dormir : une paillasse sous un toit rudimentaire. Source de chaleur : un feu de bois de grève. Pour boire : l'eau fraîche du lac. Irritant : les mouches noires. Ces états de fait étant connus, je pouvais maintenant poursuivre mon activité préférée : l'expérimentation de techniques de survie. Bref, je poursuivais ma passion. De son côté, Jacques parcourait la forêt pour connaître davantage les mœurs des orignaux et autres animaux. Dans la même situation, un artiste aurait sûrement commencé une œuvre, alors qu'un maître d'échecs aurait voulu sculpter un jeu.

C'est ainsi qu'après la déception de ne pas avoir récolté de fruits – ce qui ne me semblait pas grave, car je savais que j'en trouverais dans un

autre secteur plus tard –, je me suis mis à expérimenter la fabrication d'un radeau. Pourtant, ce n'était pas une si bonne idée, puisque aucune compensation n'a résulté de cette dépense d'énergie. Sans compter les risques réels encourus.

Le jeûne complet en ce jour 7 de notre chemin de croix m'a finalement fait succomber à la tentation et briser le carême en enfilant les deux galettes qui s'émiettaient dans la poche de mon anorak. La question se pose de savoir quand, théoriquement, il est préférable de manger la nourriture bénie quand elle se fait rare. Mes recherches en nutrition m'ont suggéré l'image suivante comme réponse : au même moment qu'Astérix le Gaulois prend sa potion magique, soit avant l'épreuve. En bref, il s'agit de réserver la nourriture pour les moments où nous aurons le plus besoin d'énergie. Le meilleur temps pour manger les galettes aurait donc été avant une épreuve, par exemple avant de s'atteler à une grosse corvée de bois de chauffage, ou avant de partir pour une longue cueillette, ou encore avant d'affronter une nuit particulièrement froide. Il aurait aussi été plus

efficace de diviser les galettes en plus petites portions pour bénéficier d'un regain d'énergie à plusieurs reprises.

Au Surviethon, nous avons également fait l'erreur de presque toujours consommer le résultat de nos cueillettes dès le retour à l'abri, plutôt que d'attendre le lendemain matin, au moment de partir cueillir à nouveau. D'agir ainsi aurait rapporté des dividendes en nous donnant la force de récolter davantage pour renflouer notre compte calorifique.

Vive la potion magique!

Retour sur le ***Jour 8***

Voir *La pêche aux diamants*

« En cette huitième journée, Jacques… » La constipation peut être causée par plusieurs facteurs, dont le stress, le manque de sommeil, la déshydratation et la diète. En ce qui nous concerne, l'ensemble de ces facteurs nous affectait. Souvent, j'ai eu connaissance que des débutants en plein air se plaignaient de constipation lors de leur première expédition d'envergure. Il ne semble pas y avoir de conséquence à moyen ou long terme à ce phénomène.

Quelle bonne idée de se confectionner une couverture lorsqu'on est obligé de passer une nuit en forêt sans équipement! J'avais préalablement mis en œuvre cette technique lors d'une simulation de survie au Colorado où je m'étais lancé dans l'aventure de passer une fin de semaine d'automne en forêt, nu, sauf un simple costume de bain pour préserver ma dignité. À cet endroit, il faisait bien

chaud le jour, mais la température tombait à 0 °C la nuit. Après avoir allumé le feu par friction à l'aide de roches tranchantes et du cordon du costume de bain – cela m'avait pris encore plus de temps qu'au Surviethon –, je m'étais fait un lit de feuilles de quenouilles. Avant même que le soleil ne commence à disparaître sous l'horizon, je gelais du dos, même assis très près du feu. Je m'étais alors fabriqué une grande couverture à l'aide de plusieurs rouleaux de feuilles de quenouilles mortes placées côte à côte, attachées ensemble avec ce même genre de feuilles, lesquelles constituent d'excellentes cordes, d'ailleurs. Je n'en revenais pas à quel point cette *couverture de fortune*, remplie de pores d'air, pouvait servir d'isolant efficace. Lors du Surviethon, j'ai grandement apprécié ma couverture faite de ballots de foin.

Retour sur le ***Jour 9***

Voir *Les manches sur la tête*

Dans le chapitre 9 original, je note que mon pouls est à 45 battements par minute. Cette donnée m'apparaît liée au fait que j'étais sérieusement en train d'utiliser mes graisses comme source d'énergie. À jeûner, plus le temps passe, plus le corps devient las au travail, tentant de protéger à tout prix ses précieuses dernières ressources. C'est pourquoi, lorsqu'on se retrouve dans un environnement où la nourriture est limitée et que son séjour à cet endroit risque d'être long, je crois qu'on devrait dès le premier jour se mettre en mode d'économie d'énergie et commencer à se mouvoir comme si c'était déjà la dixième journée : au ralenti exagéré. On peut atteindre ce but en s'assurant que nos pulsations cardiaques ne s'accélèrent pas. Déjà, au neuvième jour de mon aventure, je regrettais amèrement mes efforts non calculés de la première semaine. Je les regretterais encore bien davantage après le vingtième jour.

Je note aussi mon échec à la pêche, mon grappin s'avérant trop faible pour piquer le poisson même si je l'avais tiré assez fort pour le projeter hors de l'eau. Alors, pourquoi tenter la même technique deux autres fois? C'est de la pensée magique de croire que le résultat sera différent au prochain essai. Est-ce qu'un autre poisson aura une peau plus mince? En situation de survie, après l'échec d'un ou deux essais bien exécutés, il ne sert à rien de s'acharner à tenter la même chose à répétition. Souvenons-nous qu'il vaut mieux *éviter l'acharnement*, une erreur commune que j'ai observée chez les étudiants lors de cours de survie.

Ce chapitre offre aussi un autre exemple d'un processus décisionnel qui considère le bilan SÉRA. Jacques et moi discutions de la condition de nos bas, déjà en bien piètre état après seulement neuf jours. Pour préserver les atouts, une des consignes à observer est de dorloter le matériel. Or, le lavage des vêtements peut user le tissu prématurément. Par contre, pour minimiser les risques d'infections et de maladies, il est nécessaire de se préoccuper de notre hygiène. De surcroît, pour conserver

l'énergie vitale, on ne doit pas fournir d'efforts inutiles. En même temps, si les bas sont sales, leur capacité à tenir les pieds au chaud est réduite, ce qui affecte aussi l'énergie dépensée à les réchauffer. Mais, si on les lave, on se promène pieds nus pendant qu'ils sèchent et il est plus difficile de courir au lac allumer le feu de secours lorsqu'on entend un avion. La bonne décision est probablement de les laver lorsque la situation s'y prête, sans trop les frotter, lors d'une belle journée ensoleillée, confortablement assis à côté du feu de signalisation. On voit ici la façon dont il faut réfléchir en condition de survie, toujours en considérant l'impact sur les quatre objectifs : secours, énergie, risques et atouts.

L'idée de transformer les manches de mon chandail en tuque et en une deuxième paire de bas – ou de mitaines – s'est avérée pertinente. L'étude physiologique du corps humain confirme la validité de cette technique. Lorsque les guerriers du froid attaquent, notre commandant en chef, maître Cerveau, expédie toutes les unités de sang vers la forteresse du corps, la tête, pour se protéger

lui-même. Sa stratégie de défense consiste aussi à assigner les unités de sang aux pièces avoisinantes, là où se cachent le cœur, les poumons et les autres organes vitaux. Cela laisse les extrémités sans protection, mais le commandant accepte de sacrifier ses pions doigts et orteils.

Comme la tête est fortement vascularisée, nous y perdons un bon pourcentage de notre chaleur, dépendamment de la température et de l'ampleur de notre chevelure. Mais, lorsque la tête est autrement protégée, en l'isolant avec une tuque ou un chapeau quelconque, par exemple, le sang chaud peut alors être redirigé vers les bras et les jambes, puisqu'il n'est plus requis dans la tête. Ce phénomène procure toute sa légitimité au dicton : « Si tu as froid aux pieds, mets ton chapeau! » Voilà pourquoi il est résolument avantageux de se confectionner un couvre-chef quelconque. Mieux vaut porter *les manches sur la tête.* Dans toute situation de survie au froid, si je me retrouvais sans bonnet, casque ou képi, j'appliquerais systématiquement cette technique, sans hésitation.

Durant le Surviethon, ce fut une de mes meilleures décisions.

Retour sur le *Jour 10*

Voir *Les papilles excitées*

J'ai déjà discuté au moment de l'analyse du chapitre 6 de l'importance de s'habituer à manger un peu de tout, de ne pas trop jouer le difficile sur le plan alimentaire en prévision d'une situation d'urgence. On constate ici que Jacques ne mange pas de poisson et qu'il se prive ainsi de calories, et surtout de protéines dont son corps a vraiment besoin. Quant à moi, lors de cette dixième journée du Surviethon, je n'aurais point avalé de ketchup, car je déteste cet aliment. Jacques aurait donc pu manger la bouteille au complet à lui seul, avec toute mon indifférence. Pourtant, notre dégoût envers certains aliments se surmonte facilement. Il s'agit d'attendre assez longtemps.

En effet, les centaines de situations de survie réelles que j'ai étudiées démontrent clairement que n'importe qui mange n'importe quoi avant de se laisser mourir. Cependant, il ne faut pas oublier

que nos cellules se nourriront volontiers de tout le gras corporel auparavant accumulé. L'individu en situation de survie ne se sentira donc pas vraiment menacé tant qu'il disposera de ce gras. Une fois la graisse entièrement consumée, l'énergie doit être puisée en dernier recours dans les protéines des muscles. À cette étape, une sorte de panique inconsciente s'empare des individus mourant de faim, et toute forme de nourriture devient acceptable, peu importe la répulsion qu'elle inspire. Je me souviens du naufragé qui racontait que la tête de goéland crue qu'il était en train de déguster lui semblait le meilleur repas de sa vie. Il est clairement documenté dans une multitude de récits historiques que l'humain ordinaire, en cas de famine extrême, choisira même le cannibalisme plutôt que la mort.

En supposant un régime de 500 kilocalories par jour, notre stock de graisses corporelles se serait épuisé après environ 90 jours, selon mes calculs. En supposant que la situation du deuxième et troisième mois ressemble à celle du premier, nous aurions donc été prêts à manger n'importe quoi

rendus à ce point. Ainsi, si le Surviethon eût été une situation réelle, nous aurions dû commencer à cueillir de la nourriture que nous refusions de manger au cours du premier mois en prévision du moment lointain où cette nourriture deviendrait acceptable à nos yeux. Faim oblige. À titre d'exemple, si Jacques avait été seul, il aurait quand même été important pour lui d'attraper le plus de poissons possible, de les faire sécher et de les stocker pour le troisième mois, en prévision du moment où la faim extrême aurait eu raison de son dégoût. De la même manière, même si je refusais de manger des limaces ou autres insectes et que les têtards me levaient le cœur, j'aurais dû en faire sécher pour accumuler des provisions pour plus tard, car, au mois d'octobre, cette source de nourriture serait alors disparue.

Encore une fois en ce dixième jour, le marteau de la météo orageuse nous cloue à l'abri. Nous apprenons à la dure qu'il vaut mieux profiter des moments cléments pour s'activer aux tâches extérieures. Le message s'incruste dans notre cerveau que nous disposerons de tout le temps

souhaité pour effectuer les tâches passives monotones sous l'abri lors d'averses. Pour la millième fois, le parent en nous doit user de coercition pour con vaincre notre côté enfant : « Il fait beau, va jouer dehors! »

Jacques mentionne brièvement à la radio comment, question d'économiser son énergie, il tente de toujours revenir à l'abri en rapportant une bûche pour le feu. Voilà une excellente initiative. En effet, chaque déplacement en forêt, que ce soit pour aller boire, cueillir ou visiter le petit coin, s'avère une occasion pour rapporter au campement du combustible ou autre matériel nécessaire. Tout comme on n'arriverait pas les mains vides chez un ami qui nous invite, on ne doit pas non plus visiter son ami le feu sans lui apporter un cadeau de bois. Fidélité réconfortante.

J'ai été bien surpris lorsque Jacques a attrapé le brochet avec la perche armée d'un collet. J'avais toujours imaginé qu'un simple fil métallique dans les poches pouvait se traduire par de la nourriture d'urgence, mais pas à ce point. Lors des voyages

d'expérimentation dans les pays en voie de développement que j'ai faits depuis le Surviethon, j'ai observé la technique du collet au bout d'un bâton utilisée pour capturer toutes sortes de bêtes: des oiseaux, des tortues, des serpents et autres reptiles, des poissons, des crustacés, même des bébés alligators!

De plus, je ne saurais dire combien de fois je me suis servi d'un bout de ce précieux fil métallique pour réparer de l'équipement, par exemple pour coudre une semelle de botte ou un canot déchiré, attacher un silencieux d'auto, réparer un bâton de ski ou remplacer une goupille sur un voilier. Au moment où j'écris ces lignes, trois collets serviteurs gisent au fond de ma poche, bien cachés dans mon portefeuille. Ils attendent là bien tranquilles, de garde jusqu'au prochain appel à l'aide.

Retour sur le ***Jour 11***

Voir *La farce du brochet*

Mon regard d'aujourd'hui se concentre sur la présence des nombreux brochets en évidence dans le secteur du réservoir Pipmuacan où nous étions échoués. C'est bien évidemment plus facile à dire qu'à faire, mais il me semble que j'aurais dû m'attarder davantage à la pêche. Mais comment faire, sans ligne et sans hameçon? De plus, aucune fibre naturelle du secteur ne se prêtait à la confection d'une corde.

Depuis, je me suis intéressé davantage à la pêche au brochet. J'ai même eu le plaisir d'hameçonner bon nombre de spécimens géants, sur la rivière Caniapiscau entre autres. Lors de mes voyages en canot, muni d'un simple fil enroulé sur ma gourde, j'ai savouré de délicieux repas de filets de brochet. J'avais appris la technique de pêche auprès d'un autochtone aux abords de la rivière Tortuguero dans la jungle du Costa Rica. Un

gourdin de bois en forme de bouteille, bien poli, sert à enrouler la ligne. Pour lancer l’appât, on tournoie le bout de la ligne au-dessus de la tête et, au moment de lâcher prise, on pointe le bout du rondin vers le lieu d’amerrissage. La corde se déroule de la même manière que sur un moulinet. Pour le brochet, une ligne d’une dizaine de mètres suffit.

Si je devais refaire le Surviethon, je crois que je réunirais toutes les cordes disponibles, lacets de souliers, lacets de tour de taille et de capuchon des anoraks, ceinture en cuir découpée, même le mouchoir déchiré en languettes, afin d’obtenir la ligne voulue. Pour l’allonger, une longue racine de conifère peut être ajoutée à l’extrémité la plus proche du pêcheur. À l’autre extrémité, un fil de fer doit précéder l’hameçon afin d’éviter que le brochet ne le coupe en le mordant. Un ruban découpé avec patience à même la canette de métal en la frappant entre deux roches aurait pu servir. Pour ne pas perdre toute la ligne en cas de prise trop grosse ou d’accrochage au fond, il est essentiel

que le bout de la ligne avant l'hameçon et son avançon soit plus faible que le reste du dispositif.

Pour l'hameçon, un métal assez dur pour pénétrer la gueule du poisson est requis. Or, au cours des dernières années, je me suis amusé à jouer au forgeron. Je sais maintenant qu'on peut amollir les métaux, un anneau de clé ou un clou, par exemple, en les plaçant dans les braises d'un feu, surtout lorsqu'il vente pour les stimuler, jusqu'à ce qu'ils deviennent rouge vif. Notons également qu'il est plus facile de voir l'objet rougir à la pénombre. En laissant le fer retrouver naturellement sa température initiale, on fait en sorte qu'il sera détrempé et plus facilement malléable. Il est alors possible de plier le métal pour en façonner un hameçon et de l'aiguiser grossièrement.

Une fois que l'hameçon a pris forme, il faut maintenant le tremper à nouveau afin que le métal redevienne dur. Pour ce faire, on le dépose encore une fois sur les tisons jusqu'à ce qu'il redevienne rouge vif. Ensuite, il s'agit simplement de

l’immerger rapidement dans l’eau, normalement avec des pinces. En l’absence d’outils, on le tasse hors du feu à l’aide d’un bâton et on verse dessus un chapeau plein d’eau pour le refroidir instantanément. L’hameçon a alors repris sa trempe, c’est-à-dire qu’il est redevenu dur. Pour terminer le travail, on procède à l’aiguisage de la pointe durcie en la frottant contre une pierre polie par une autre.

Comme appât, j’aurais certainement pu forger un semblant de cuillère ou de trôle en aplatissant une clé entre deux roches, mais la chose aurait été difficile, faute de pince de métal. Il y a une façon encore plus simple: on peut attacher à l’hameçon un morceau de chair comportant une nageoire d’un poisson préalablement attrapé.

Du reste, on voit dans le texte à la fin du chapitre l’attention que nous portions à nos bottes en les faisant sécher. Effectivement, la perte de chaussures dans une telle situation serait catastrophique. Voilà un bel exemple d’application du principe voulant qu’on préserve ses atouts.

« Après la pluie vient le beau temps. » On voit en cette onzième journée que la balance de notre humeur oscille souvent entre léger et lourd. Nous sommes maintenant entrés dans la phase d'acceptation de notre situation, où la comparaison se fait entre un moment et l'autre de notre vie en forêt plutôt qu'avec des épisodes de la vie antérieure. Le seul fait de remplir le panier de fruits ou d'attraper un brochet procure des moments de bonheur intense dont on se serait privés si on avait continué de comparer notre vie précaire en forêt avec notre vie luxuriante en ville. Je considère aujourd'hui qu'il est avantageux de s'efforcer d'atteindre cette phase d'acceptation au plus tôt, car ces hauts et ces bas définissent l'essence même de la vie. En effet, la capacité d'apprécier d'éphémères moments magiques, même à travers l'horreur, s'avère un dénominateur commun à chaque histoire de survie réelle que j'ai étudiée.

Je mentionne au chapitre 11 l'utilisation d'un rameau de bouleau blanc ou de frêne écrasé entre deux pierres pour en séparer les fibres et en faire

une espèce de brosse à dents. Mon expérimentation ultérieure ainsi qu'une revue de littérature suggèrent qu'il vaut mieux simplement mâcher le bout du rameau. Ainsi, on évite le sable qui se détache des pierres et qui s'incruste dans la brosse. Aussi, le frêne et le bouleau blanc sont trop amers. Les autochtones préféraient – et moi aussi, maintenant – les rameaux aromatisés du cornouiller (*Cornus spp.*) ou du bouleau merisier jaune ou noir (*Betula alleghaniensis* ou *Betula lenta*). On peut aussi se frotter les dents avec de la prêle (*Equisetum spp.*).

Une autre technique pour l'hygiène dentaire, héritage de nos amis autochtones, consiste à utiliser une tête de quenouille (*Typha spp.).* On déchiquette et lance au vent la partie brune; on retrouve en dessous une tige relativement molle avec de légères protubérances qui remplace adéquatement une brosse à dents.

Lorsque j'étais très jeune, le dentifrice était un luxe qu'on ne pouvait pas s'offrir. Une option moins dispendieuse était d'utiliser du soda. À

l'origine, on obtenait du soda en brûlant une algue appelée *Fucus vesiculosus* pour en récolter les cendres, ce qui produisait du carbonate de sodium à peu près pur. Au XVIII[e] siècle, il s'agissait de l'industrie principale des îles Orkney. Toute cendre blanche résiduelle d'un feu de bois contient du carbonate de calcium, un produit semblable au soda. Si on humecte la *quenouille à dents* pour ensuite la recouvrir de cendre, on dispose alors d'un outil efficace d'hygiène dentaire.

Retour sur le ***jour 12***

Voir *Le fumeur de champignons*

Encore une fois en cette douzième journée, au lieu de profiter de la météo clémente pour travailler sur le terrain, je vaque à des tâches qui peuvent être complétées sous l'abri lorsqu'il pleut: confection de paniers, de corde, d'un filet. *Va jouer dehors!* Au moins, j'ai profité partiellement du beau temps pour aller cueillir deux fois – bonne idée – et pour pêcher un poisson. Comme bilan énergétique, 1 475 grammes d'amélanches à 80 calories pour chaque 100 grammes, plus 200 grammes – sans os ni tripes – de poisson à 90 calories par 100 grammes, pour un total de 1 360 kilocalories. Cette quantité ne couvre même pas mon métabolisme de base. Il aurait donc fallu cueillir et pêcher encore davantage, à l'exclusion des autres tâches. Malgré tout, j'ai écrit à l'époque: « Bon! Je retrouve un peu d'énergie. »

Plusieurs actions posées au cours de cette journée exemplifient parfaitement le non-respect d'un autre principe fondamental en conditions de survie: valider le potentiel d'une idée en tentant d'abord un *essai bref.* Cela évite de s'investir et de gaspiller sa précieuse énergie à poursuivre une voie qui ne mènera à rien d'utile. À cet égard, trois exemples me frappent particulièrement. Premièrement, pourquoi prendre le temps d'attacher des bâtons autour de la canette de champignons fumants et de trouver une façon d'y attacher le fil métallique pour ensuite découvrir que le projet était irréaliste? Un essai bref de quelques secondes en tenant la canette près du visage aurait suffi. Aussi, puisque je disposais d'une montre, j'aurais pu chronométrer la production d'une cordelette en saule de 10 centimètres et constater que je mettais 4 minutes à effectuer ce travail. J'aurais ainsi pu tirer des conclusions sans y consacrer deux heures complètes inutilement. La même extrapolation m'aurait mené rapidement à saisir la futilité de m'attaquer à la confection du filet de pêche.

À l'inverse, l'essai bref permet aussi de conclure à la faisabilité d'un projet qui au départ semble absurde. Aurais-je pu fabriquer une ligne à pêche de 10 mètres pour le brochet avec de l'écorce de saule, une fibre très médiocre? Il aurait fallu utiliser la technique du *double* twist *inversé* pour produire 2 longueurs de 12 mètres chacune et les tordre ensemble une deuxième fois pour former une ligne de 10 mètres. Donc, 34 mètres de tissage à 40 minutes le mètre, soit environ 23 heures de travail. À deux, ceci représente trois séances de travail de quatre heures, par jour de pluie, sans effort considérable. Après une seule séance, plus de trois mètres auraient été obtenus, permettant d'effectuer les premiers essais à la pêche une fois cette longueur nouée aux lacets disponibles.

Dans ce douzième chapitre, j'estime avoir consacré 50 heures à la pêche pour obtenir 1 kilo de poisson. Faisons le calcul coûts/bénéfices. Un kilo de brochet représente environ 900 kilocalories. Supposons que les heures de pêche debout à 130 kilocalories par heure soient remplacées par des heures assises autour du feu à 100 kilocalories par

heure. La dépense énergétique supplémentaire a été de 1500 kilocalories, pour une perte nette de 600 kilocalories. En théorie, la pêche n'en valait donc pas la peine sur le plan strictement calorifique. Mais, avant d'abandonner, il faut considérer aussi l'apport nutritionnel, ainsi que l'apprentissage de la technique. Les 50 prochaines heures auraient probablement été 2 fois plus productives. De plus, les avantages psychologiques ne sont pas à négliger, car la pêche est un divertissement des plus charmants, un délice qui n'a d'égal que le plaisir de manger quelque chose de fortifiant.

Si je devais me retrouver une autre fois dans la même aventure, je pêcherais le brochet au collet chaque minute où le soleil plomberait, jusqu'à devenir un expert prédateur de ces prédateurs.

Retour sur le ***jour 13***

Voir *La visite futuriste*

Que de frissons! Vibrer à l'émotion de l'espoir, les signaux à pleine intensité. Ce fut un réel privilège d'avoir pu tituber une fois dans ma vie au bord du précipice du qui-vive pur, alors que je tentais d'attirer l'attention de l'Américain à la chaloupe. Je ne peux qu'imaginer l'état d'âme du naufragé qui tente de se faire remarquer du navire. Connaître la joie suprême de la victoire ou la déception absolue de l'échec, voilà l'enjeu de notre capacité à émettre des signaux efficaces. Lorsque notre vie est attachée à cette corde lancée vers le secours, mieux vaut y faire de bons nœuds, car, si on ne parvient pas à attraper la bouée de sauvetage, notre seule consolation sera notre certitude qu'on a fait tout ce qui était possible pour l'atteindre. Ainsi, il est impératif de penser au S du secours dans l'acronyme SÉRA bien avant que ne se présente l'occasion d'être sauvé.

Signalisation =Contraste. Un feu ne sera guère efficace comme signal de secours si on est entouré par un feu de forêt. Produire de la fumée lors d'un matin brumeux ne le sera pas non plus. Ni agiter un drapeau blanc durant l'hiver. Le contraste peut être sonore ou visuel, ce dernier étant accentué par le mouvement. J'offre en troisième partie plusieurs techniques qui ont fait leurs preuves. Notons qu'il est préférable de considérer les trois autres facteurs SÉRA en élaborant une stratégie de signalisation: combien d'énergie sera dépensée? À quels risques serons-nous exposés – feux de forêt!? Quels atouts seront diminués?

Nous n'avions pas du tout l'intention de nous faire secourir. Mon idée de dernière minute d'attirer l'attention de l'Américain simplement pour voir si nous pouvions le faire était excellente, ainsi que la méthode du drapeau utilisée pour obtenir du succès. Mais, depuis, je me suis reproché de ne pas avoir pensé à ajouter le facteur secours au Surviethon, ne fût-ce que pour expérimenter avec réalisme les techniques de signalisation.

Retour sur le *jour 14*

Voir *La mer d'huile*

Cette journée d'aventure en radeau servira à enfoncer le clou du modèle SÉRA, car il s'agit d'un exemple parfait de ce qu'il ne faut pas faire en situation de survie. Aujourd'hui, j'ai vraiment peine à croire que j'ai pu prendre autant de risques, que j'ai pu gaspiller autant d'énergie aussi, sans bénéfices possibles sur le plan secours et sans promesse de changement en termes d'atouts, hormis perdre mes bottes.

L'analyse est vite faite. Ridicule. Et le bilan SÉRA, dramatiquement négatif.

Je me suis tout de même demandé sous quelles conditions il valait la peine de considérer l'utilisation d'un radeau. Premièrement, il faudrait réduire les risques à un niveau acceptable. Si on possède un dispositif de flottaison quelconque, qu'on est bon nageur, que le lac est moins profond

que la hauteur d’un homme et que les températures de l’eau et de l’air sont favorables à la baignade, oui, peut-être. Si en plus on dispose de bois près de l’eau et de corde solide pour faciliter la construction, d’accord. Mais, même là, quels sont les bénéfices escomptés? Accéder à la pêche dans les profondeurs? Se déplacer plus facilement vers un meilleur territoire de cueillette? Explorer dans l’espoir de rencontrer un chalet ou un passant? Bref, avant de s’investir dans un projet d’action, vérifions si le bilan SÉRA se mesure en gain ou perte.

Retour sur le ***Jour 15***

Voir *Les chaînes aux pieds*

Ma frustration d'avoir manqué le castor m'a incité à suivre ma formation de trappeur par la suite. J'ai beaucoup apprécié. Du coup, je me suis rendu compte de l'investissement considérable en temps et en énergie nécessaires pour approfondir cet art. En dépit de mes bonnes intentions, je n'ai jamais réussi à mener à terme les démarches pour obtenir un territoire de trappe, faute de temps. Mes expériences pratiques se sont donc limitées à celles que j'ai vécues avec des amis trappeurs. J'avoue n'avoir guère dépassé le stade de débutant.

J'ai cependant compris que l'art du piégeage repose sur trois éléments : l'endroit, l'endroit et l'endroit. Oui, il faut placer le piège dans un lieu propice. Sinon, c'est foutu. Et, la seule façon de choisir les endroits de prédilection, c'est de mieux connaître les mœurs des animaux. À titre d'exemple, on doit apprendre que les rats musqués

défèquent sur des troncs d'arbre ou des roches à fleur d'eau et savoir quels sentiers ils empruntent pour s'y rendre.

Comment installer le piège, c'est aussi une science essentielle. Sans oublier la façon de préparer la bête pour la table. Finalement, en face de l'assiette, on pourra décider si on aime mieux le goût de la partie « rat », ou celui de la partie « musqué ».

Par contre, je me suis beaucoup amusé à construire des pièges primitifs, bien qu'il soit illégal de les expérimenter. Sauf sur les souris au camp. Mon piège préféré est de loin le *piège païute* que je décris en troisième partie. Ce modèle comporte l'avantage de pouvoir être utilisé sans appât. Il est possible de s'en servir au-dessus d'un sentier d'animal. Si on utilise une longue et lourde bûche comme poids, il convient de la guider dans sa chute en la laissant glisser contre un petit arbre.

Si le Surviethon était à refaire, j'installerais des milliers de pièges païutes. Partout, partout.

Retour sur le ***Jour 16***

Voir *Le flanc mou*

C’est en ce seizième jour du Surviethon que la nature m’a enseigné le principe parent-enfant que je n’avais jusqu’à ce moment pas encore compris. On peut constater en lisant le texte original comment j’ai châtié directement mon côté flanc mou, tout comme si j’étais un autre : « Voyons, Bourbeau, grouille-toi! »

À l’instar d’un rameur de galère devant la menace du capitaine, j’ai donc accéléré ma vitesse de production. Résultat : 2,5 kg d’amélanches, soit 2 000 kilocalories, la quantité nécessaire pour subsister adéquatement pendant une journée entière. À noter : absolument rien ne m’empêchait de cueillir exactement la même quantité lors de la journée précédente, pourtant passée à me morfondre en écoutant la symphonie monotone de la pluie.

Autre fait saillant de ce jour : j’ai noté un quasi-accident, soit mon lit qui s’était enflammé. J’ai réagi comme si de rien n’était. Un véritable zombie. J’ai ignoré cette sirène d’alarme, alors qu’elle sifflait à tue-tête.

Retour sur le ***Jour 17***

Voir *Le frisson du soir*

Le loup. Malgré sa mauvaise réputation, le danger réel d'une attaque de la part de cet animal en forêt est bien mince. De même pour l'ours. Je ne me suis jamais préoccupé de ces animaux au Québec. Chaque fois que j'ai eu la chance d'en voir, parfois même de très près, ils ont eu au moins aussi peur de moi que j'ai eu peur d'eux. Tout comme on ne s'empêchera pas de se promener dans la rue à cause d'un rare accident où un piéton est heurté par une voiture, on ne doit pas non plus exagérer la menace que ces animaux représentent. Les risques d'attaque de loups ou d'ours en forêt sont bien moindres que les dangers que l'on côtoie en ville.

Si jamais on rencontre un animal, rappelons-nous tout de même quelques consignes. Premièrement, distançons notre nourriture de notre lieu d'habitation. Aussi, signalons notre présence

en chantant occasionnellement. Si on voit l'animal, éloignons-nous doucement en reculant. À moins d'être coincé ou de sentir ses petits menacés, l'ours fuira dans la direction opposée. Au pire, si on est confronté, on suggère de se battre à l'aide de roches ou d'un bâton. Comme je n'ai jamais eu la bonne fortune de me battre contre un ours, je ne peux témoigner du succès de cette approche. Désolé.

La sirène d'alarme du jour précédent concernant le risque d'incendie était insuffisante pour me pousser à l'action. Mais là, les lits ont pris feu deux autres fois. Comme si, en plus de la sirène, on faisait carillonner toutes les cloches, on battait tous les tambours et on s'époumonait à hurler dans toutes les rues le message du tsunami qui fonçait sur nous. Et pourtant, ma réaction a été celle d'un ver de terre devant un oiseau : aucune.

En plus de ne pas penser au *risque* de l'acronyme SÉRA, nous n'avons pas réfléchi à l'*énergie* non plus. Il était inutile d'aller vérifier le piège à castor à deux. Et, tant qu'à être rendus si

loin, nous aurions au moins pu en profiter pour cueillir au-delà de ce secteur, au lieu de revenir au campement pour repartir aussitôt.

Je n'ai pas non plus porté attention à mes *atouts*. Je n'ai pas protégé ma précieuse tuque verte, d'une couleur qui se confondait avec la nature si je l'échappais. Nous n'avons pas dorloté nos vêtements, les laissant percer par les étincelles. En ce genre de nuit de forts vents, mieux vaut s'assurer de la veille d'une *sentinelle du feu*.

Par contre, si on utilise le modèle SÉRA pour analyser la réflexion que j'ai faite à l'époque sur les possibilités de nous évader de notre prison, on s'aperçoit que j'avais considéré l'ensemble des enjeux.

Le froid, en ce dix-septième jour, piquait mes pieds de ses aiguilles glacées. Lorsque bas et bottes deviennent humides, le sang chaud contenu dans les pieds est parfois insuffisant pour réchauffer ces couches de protection afin qu'elles accomplissent leur fonction. Une des solutions est de se mettre à

marcher, ce qui réchauffe l'ensemble du corps et pompe du sang chaud additionnel vers les pieds. Une autre solution est bien sûr de se réchauffer les pieds près d'un feu. Par contre, les bas et les bottes isolent aussi bien du chaud que du froid. Ainsi, il ne sert pas à grand-chose d'espérer se réchauffer les pieds près d'un feu sans enlever nos chaussures. Puis, dès qu'on remet les bottes humides, le froid aux pieds revient aussitôt, à moins d'avoir pris le temps de faire sécher chaussettes et bottes. Ce qui nécessite un certain temps.

À cet égard, j'ai développé une solution qui donne des résultats surprenants et très rapides. En des occasions comme ce matin-là, où on veut vite partir, mais que nos pieds sont gelés, on peut utiliser nos bas comme *éponges thermiques*. La technique consiste à délacer nos bottes et à s'installer près du feu. On sort alors un seul pied, sans enlever son bas, et on réchauffe le dessous du pied jusqu'à ce qu'on sente un peu de chaleur le traverser. On enfile alors la botte et, pendant que l'éponge thermique fait son œuvre, c'est-à-dire que le bas chaud éponge l'humidité de la botte, on fait

chauffer l’autre bas. On répète trois ou quatre fois ce processus et on s’aperçoit tout à coup que l’intérieur de la botte est bien réchauffé. On poursuit alors notre chemin et le sang chaud peut maintenant suffire à maintenir les pieds au chaud.

Il y a de cela bon nombre d’années, j’avais entrepris avec des amis la traversée à ski du parc national des Grands Jardins, sac au dos, en plein mois de février. Le cinquième matin de l’expédition de 10 jours, le thermomètre enregistrait -38°C. Nos bottes de ski étaient dures comme du bois quand nous les avons enfilées. Malgré mes efforts pour partir skier au plus vite, j’ai senti bientôt les picotements aux pieds qui précèdent les engelures. Comme je fermais la file, mes copains qui, eux aussi, filaient à vive allure ne m’étaient d’aucun secours. En passant près d’un gigantesque bouleau duquel pendaient des écorces, ma souffrance et ma peur des amputations aux orteils m’ont incité à allumer ce combustible directement en surface de la neige pour me réchauffer les pieds un brin. Puisque je ne pouvais pas enlever mes deux bottes à la fois, j’ai chauffé

un seul pied, puis l’autre, à tour de rôle. C’est ainsi que la technique de l’éponge thermique est née.

Retour sur le ***Jour 18***

Voir *La fête du feu*

« J'te l'avais dit! » Après avoir dérapé dans trois courbes de suite, si on ne ralentit pas, il n'est guère surprenant de se retrouver dans le fossé. Après trois débuts d'incendie, le résultat de l'abri qui a pris feu était tout à fait prévisible. Bonne leçon.

On doit toujours réagir aux quasi-accidents. Une fois, un de mes étudiants creusait un trou dans la glace d'un lac à la hache lorsque l'outil glissa de ses mains. La hache s'envola sur une bonne distance vers un autre étudiant et faillit l'atteindre à la tête. L'incident fut noté sur un formulaire et nous avons traité le quasi-accident au comité de gestion des risques. Nous avons alors décidé que chaque hache utilisée en expédition à l'UQAC serait dorénavant équipée d'un anneau de corde qui sécuriserait la hache en l'assujettissant au poignet. Nous avons avisé le préposé aux équipements de

cette nouvelle procédure. Nous avons aussi ajouté ce sujet au programme du laboratoire sur la sécurité avec les outils tranchants.

C’est ainsi que nous devons réagir aux quasi-accidents. Surtout, luttons contre la tendance naturelle d’attribuer le blâme à la malchance. Ou de réagir avec un vague «nous ferons plus attention la prochaine fois ». Non, bien au con traire, chaque quasi-accident devrait s’afficher devant nous telle une énorme pancarte impossible à contourner: «Attention! Accident au prochain détour. » Devant ce message d’alerte, ralentissons, réfléchissons, trouvons une vraie solution pour le court et le long terme, plutôt que de l’ignorer nonchalamment…

Je suis toujours surpris par la force de caractère de l’être humain, par sa capacité de surmonter les obstacles et les épreuves. Notre réaction face à la tragédie du feu en est un bon exemple. Où avons-nous puisé l’énergie pour tout recommencer ainsi? De toute évidence, nous disposions encore d’une bonne réserve. Même suffisante pour penser à célébrer l’anniversaire de Jacques.

En condition de survie, les célébrations ne sont pas un caprice. Elles définissent l'être humain. On a d'ailleurs observé ce phénomène jusque dans les camps de concentration de l'Holocauste. Le partage de réussites, aussi petites soient-elles, allège considérablement le fardeau psychologique. Pour un bon leader de plein air, toutes les raisons sont bienvenues pour célébrer, car cela maintient le moral des troupes. Anniversaires, premiers du mois, dimanches, début du premier portage, fin du dernier portage, kilomètre 100, découverte du premier bleuet mûr de la saison, fêtons! En situation de survie, on doit accorder encore plus de place aux célébrations pour compenser les atrocités.

Pour maintenir la dignité humaine, les meilleurs survivants établissent également des routines. On se lave tous les dimanches matin, sale ou pas sale. On se brosse les dents à chaque lever du jour et on s'étire quelques minutes. On « met la table » avant de souper. On caresse son mouchoir doudou avant de se coucher. Peu importe. L'idée d'établir des routines s'avère importante sur le plan

psychologique, car il s'agit là du seul moyen de remettre de l'ordre dans une vie chaotique.

Au cours du Surviethon, nous n'avons accordé que très peu d'attention aux célébrations et aux éléments de routine, même si à la longue ces derniers se sont manifestés. Pour ma part, j'en ai souffert.

Chez moi, j'ai la chance de profiter d'un foyer de masse. Il s'agit d'un foyer dont l'âtre est entouré de plusieurs tonnes de briques réfractaires. Lorsqu'on allume un feu intense dans ce foyer, les briques absorbent la chaleur. Dès que le feu est éteint, on ferme une trappe dans la cheminée, et les briques libèrent leur douce chaleur pendant plus de 30 heures, ou jusqu'au prochain feu. Il s'agit là d'un système de chauffage particulièrement efficace.

On peut également utiliser le principe du foyer de masse avantageusement en condition de survie, en plaçant des *pierres de masse* dans le feu afin qu'elles absorbent la chaleur. Cette technique offre

un bonus gratuit, car on obtient plus de chaleur avec le même effort de cueillette de bois. Durant le Surviethon, nous avions fabriqué un mur réflecteur avec des pierres. Nous nous sommes vite rendu compte que leur pouvoir de réflexion était minime, mais que leur valeur comme masse thermique au fond de l'abri durant la nuit était inestimable.

Depuis ce temps, j'ai souvent apprécié ces minifoyers de masse lors de mes aventures en plein air.

Retour sur le ***Jour 19***

Voir *Le « frotte-frotte »*

Dans ce chapitre, je trouve long et pénible de frotter mes verres noircis à l'aide de la prêle, jusqu'à ce que je puisse voir à travers. Voilà un comportement peu surprenant dans notre société moderne de boulot-métro-dodo, où l'accès instantané à tout service nous apparaît normal.

Pourtant, chez nos ancêtres de l'âge de pierre, tout comme dans les pays d'aujourd'hui en voie de développement, la notion de temps et de patience revêt une tout autre signification. À titre d'exemple, mon ami JC me racontait que, lors de sa dernière visite au Pakistan, il s'était retrouvé aux commandes d'un camion tombé en panne qui ne pouvait être réparé qu'en forant un trou dans une plaque d'acier épaisse. Comme ils se trouvaient, lui et ses quelques acolytes occidentaux, dans les montagnes à plusieurs jours de marche, ils se sont immédiatement appliqués à planifier la façon de

retourner à pied chercher la mèche à fer et la perceuse manquante. Pendant ce temps, un vieux Pakistanais qui les accompagnait a sorti un clou plié, les a regardés avec un sourire sans mot dire, s'est approché de la plaque à percer et s'est mis à faire tourner le clou sur le métal dans un sens et dans l'autre, à répétition. Après 22 heures de persévérance, le trou était percé.

En situation de survie, on doit s'inspirer de ce genre d'attitude.

Puisque nous devions reconstruire notre logis à la suite de sa destruction, examinons un instant les possibilités d'abris qui s'offraient à nous en ce dix-neuvième jour du Surviethon. En troisième partie, nous discuterons des avantages et désavantages des autres formes d'abris possibles.

Durant les 17 premiers jours, nous avons habité dans un tipi. Niveau confort, un tipi est difficile à battre. On y retrouve beaucoup d'espace, ce qui permet de ranger toutes nos choses derrière nous, incluant l'amadou. Sa hauteur permet de se tenir

debout et également de suspendre des choses au plafond. Un diamètre de trois mètres est parfait pour deux personnes; cette dimension donne juste assez d'espace pour y allumer un feu. À l'intérieur, les murs presque droits réfléchissent très bien la chaleur et on s'y trouve confortable. Le contrôle de la fumée s'effectue en creusant une tranchée dans le sol jusqu'à l'extérieur pour créer une prise d'air. L'air entre ainsi sous le feu et est aspiré par la cheminée naturelle du haut du tipi, entraînant la fumée.

Le tipi s'avère l'un des abris les plus faciles à construire. Sa structure basée sur la triangulation est très solide. Elle consiste en une armature de trois perches solidement attachées qui forment trépied ou, comme on l'a vu au cours du Surviethon, de trois arbres pliés et liés ensemble au centre. Par la suite, c'est un jeu d'enfant d'ajouter des perches tout le tour en les appuyant contre le sommet. La forte pente favorise l'écoulement de l'eau, de sorte qu'un *toit de bardeaux étroits* est plus approprié.

La durée de la construction est le principal désavantage du tipi. Sa surface est immense et il faut cueillir énormément de matériaux pour le rendre étanche. Le tipi ne s'avère un bon choix que pour les longs séjours, ou lorsqu'on dispose d'outils pour obtenir des bardeaux rapidement. Lors du Surviethon, nous avons beaucoup apprécié le tipi comme type d'abri.

Lorsque nous avons été obligés de reconstruire notre antre, nous avons brièvement considéré la possibilité d'ériger un autre tipi ou un appentis traditionnel, mais notre faiblesse nous faisait redouter l'ampleur de la tâche, surtout en l'absence de perches et de bardeaux dans l'environnement immédiat, car nous avions choisi de nous installer sur une pointe en raison des moustiques; la construction d'un tipi ou d'un appentis était donc difficilement envisageable, surtout sans corde.

Finalement, l'absence d'arbres nous a incités à ériger un abri en forme de *tente ouverte*. La structure de base de ce type de protection se construit facilement n'importe où, car il s'agit d'un

simple trépied autoportant, d’où son principal avantage. Les détails de sa construction sont présentés en troisième partie.

Lors du Surviethon, nous aurions pu tenter l’option de dormir sur un *lit de braises*. Ou plutôt, à l’endroit où le lit de braises se retrouvait avant qu’on ne l’ait tassé pour y installer notre lit. J’ai souvent dormi ainsi après le Surviethon, à la belle étoile. La façon de faire est plus complexe qu’on ne pourrait l’imaginer au départ. La technique vient des aborigènes originaires des déserts de l’Australie. Tous les soirs, ils tassaient les braises d’un feu pour s’installer sur le sable chaud. Après quelques heures, ils répétaient la procédure, ajoutant une couche de sable pour refroidir l’endroit désigné à une température confortable. Mais, dans le désert, on retrouve au sol du sable sec, contrairement au Québec où le sol regorge le plus souvent d’humidité.

Lors de mes premières expériences du genre, je me sentais comme si je m’étais étendu dans un sauna. C’était chaud, mais d’une humidité

insupportable. J’éprouvais la même difficulté, même sur un terrain sec. Le sol étant trop chaud et sale pour y toucher, j’ajoutais un lit de branches de conifères. Tout était parfait, du moins pendant les 30 premières minutes. Sous peu, je me retrouvais encore dans le sauna, gracieuseté des branches de conifères qui se mettaient à sécher.

J’ai donc appris à la dure qu’il valait mieux que tout soit sec: sol et lit. Mais comment faire lorsque le sol est humide? Peu importe l’ampleur du feu, il est impossible de réchauffer un sol gorgé d’eau. C’est un peu comme tenter de percer un trou dans la glace avec des tisons: dès que la glace fond, elle éteint les tisons.

Un jour, je me suis retrouvé à camper sur une plage par une journée pluvieuse. Dès que le soleil s’est pointé le bout du nez, je suis sorti de la tente pour m’affairer à la popote en vue du souper. La plage séchait. Tout à coup, je me suis rendu compte que les buttes sur la plage pâlissaient en premier. Idée. Ce soir-là, j’ai allumé le feu de camp sur l’une de ces buttes. Le sable autour de ce feu est

devenu bien sec, contrairement à celui où j'avais cuisiné; en effet, la quantité de sable à chauffer était limitée, sur cette butte. C'est ainsi que, une fois que les amis s'étaient réfugiés dans leur tente, j'ai appris comment coucher sur une serviette de plage, au-dessus d'un ancien lit de braises. J'y ai dormi pendant quatre heures avant de réintégrer ma propre tente.

Quelques années plus tard, je me suis amusé à faire cuire des fèves au lard sous la terre pour la première fois. La technique consiste à creuser un trou et à y allumer un bon feu. Lorsqu'un lit de braises couvre le fond du trou, on ajoute quelques pelletées de terre, puis le chaudron de fèves bien scellé, avant de remplir le trou de terre à nouveau. Lorsque j'ai voulu déterrer le chaudron le lendemain matin, j'ai été surpris de constater que le sol était encore chaud. Une autre idée! J'allais faire de même pour mon lit de survie lors de la prochaine occasion.

Le temps venu, j'ai creusé dans le sol sec un trou d'une profondeur de 20 centimètres, de la

longueur et de la largeur de mon corps. J'y ai maintenu un bon feu pendant deux ou trois heures, jusqu'à ce que le bois se transforme en tisons que j'ai égalisés au fond du trou. J'ai ensuite enseveli les tisons sous la terre meuble préalablement rejetée sur les abords de la dépression. J'ai par la suite tapé le sol de mes bottes jusqu'à ce que toute fumée disparaisse. Pendant que j'attendais que le sol cesse de dégager l'humidité qui persistait, j'ai ramassé des feuilles mortes. J'ai aussi trouvé des bûches pour empêcher les feuilles de s'éparpiller aux abords du lit. Même si mon installation demeurait un brin humide, j'ai réussi à passer une bonne nuit.

Cette technique s'avère particulièrement utile dans les endroits où le sol est facile à creuser. Lors du Surviethon, j'aurais sans doute pu passer quelques nuits ainsi, endormi à la belle étoile sur la plage. Mais, même si j'avais connu le truc à l'époque, je n'aurais pas pu laisser à mon copain le triste sort de s'occuper seul de l'entretien du feu. Un briquet aurait fait toute la différence…

Ah oui, les fèves étaient délicieuses.

Retour sur le ***Jour 20***

Voir *Le stylo de 19 cents*

Un stylo. Que pourrait-on faire avec un vulgaire stylo à bille dans des conditions de survie? J'ai posé la question à un groupe d'instructeurs de survie. Ensemble, nous en sommes venus à trouver 81 utilités. Puis, quelqu'un nous a fait remarquer que nous avions oublié de mentionner qu'on pouvait s'en servir pour écrire. Quatre-vingt-deux. D'accord, la plupart des utilités se sont révélées farfelues: outil de tatouage, schnorchel pour attraper un canard par les pattes, encre comme leurre à pieuvre, etc. Mais bon nombre d'utilités pertinentes ont tout de même été identifiées. Par exemple: tube pour pratiquer une trachéotomie d'urgence lorsque quelqu'un s'étouffe, pointe de flèche, plastique fondu comme colle ou pour remplacer un plombage cassé, niveau à bulle en ajoutant de l'eau, chalumeau pour recueillir la sève d'érable, paille, teinture, hameçon ou aiguille avec

l'agrafe, jeu de bilboquet en ajoutant une ficelle entre le capuchon et le stylo, etc.

Pour un instructeur de survie, ce genre d'exercice n'est pas du tout vain, frivole ou futile. Au contraire, il sait que l'imagination et la débrouillardise vont de pair, que les solutions sont issues d'idées. C'est comme cette énigme des deux cordes qui pendent du plafond, trop éloignées l'une de l'autre pour qu'on puisse les attraper en étendant les bras. Comment faire pour les attacher ensemble, si on ne dispose que d'une paire de ciseaux? Tant qu'on pense *ciseaux* = *couper*, la solution nous échappe. Mais dès qu'on pense *ciseaux* = *poids*, la solution apparaît : il suffit d'attacher les ciseaux à l'une des cordes pour la faire balancer tel un pendule pendant qu'on attrape la seconde corde.

De la même manière, afin de devenir assez débrouillard et d'imaginer toutes les solutions pour survivre, on doit développer cette capacité de voir autrement, de visualiser des transformations d'objets courants. Ainsi, quand on voit un livre, on

pense tout de suite : allume-feu, messages en découpant des mots, tasse de papier, isolation de manteau, jeux, cerf-volant. Un disque CD: miroir de signalisation, leurre à pêche, arme frisbee, colle. Un GPS : lumière, piles pour allumer le feu, contenant, miroir, trôle. Un banjo : collets, cuir comestible, lacets de babiche, panier, outils, manche de hache, moyen de signalisation, passe-temps. Une salière: contenant, miroir, loupe pour allumer le feu lorsqu'elle est remplie d'eau, pointe de flèche en vitre, couteau, appât, traitement d'infections, solution contre les sangsues, etc.

À l'époque du Surviethon, j'étais passablement débrouillard, du moins assez pour concevoir un design de lunettes à la mode. Aujourd'hui, je le suis encore davantage, riche de 25 années de pratique à chercher tous les articles dissimulés dans les objets de tous les jours. Ne me donnez pas un stylo, je risque de le transformer en hélicoptère.

Retour sur le ***Jour 21***

Voir *Le cadeau parlant*

Mes jérémiades du jour concernaient ma piètre cueillette d'un demi-kilo de bleuets, soit l'équivalent de 300 kilocalories, en 3 heures d'effort. Mais, puisque la différence entre l'énergie requise pour rester assis au coin du feu ou pour fournir l'effort minime de la cueillette sans déplacement n'est que de 30 kilocalories à l'heure, le bilan positif demeure tout de même de 210 kilocalories. Théoriquement, dès qu'on peut cueillir 1/3 de tasse de bleuets dans une heure, ça vaut la peine de s'adonner à cette activité. Or, s'il faut marcher pour cueillir, la dépense énergétique devient 100 kilocalories à l'heure. Donc, on doit cueillir plus d'une tasse à l'heure pour que ce soit profitable.

Par contre, je suis en mesure d'affirmer que ce genre de tâches répétitives et monotones n'a rien d'attrayant. Tout comme clopiner le long d'un

sentier droit et ennuyeux ou pagayer contre le vent avec une tendinite pendant des heures et des heures. Pour contrer la lassitude de ces moments fastidieux, pour se donner le courage de poursuivre plus longtemps l'activité, surtout, il convient de briser le rythme en faisant intervenir des *séquences*.

Une séquence sert à diviser la tâche en plus petites portions, à découper l'éléphant en bouchées. La plus simple séquence consiste à compter jusqu'à 10 au rythme de notre progression. Pendant le compte, on perçoit une progression. Au chiffre 10, on atteint un but, une sorte de miniréussite. Minibravo! On peut inventer toutes sortes de séquences. Ma préférée: 1 – 1, 2 – 1, 2, 3 – 1, 2, 3, 4 – 1, 2, 3, 4, 5 – 1, 2, 3, 4, 5, 6, etc., jusqu'à 1, 2, 3… 48, 49, 50; puis à l'inverse, 1, 2, 3… 47, 48, 49 – 1, 2, 3… 46, 47, 48 – 1, 2, 3… 45, 46, 47 – 1, 2, 3… 44, 45, 46, jusqu'à 1, 2, 3, 4, 5, 6 – 1, 2, 3, 4, 5 – 1, 2, 3, 4 – 1, 2, 3 – 1, 2 – 1. À la fin, on aura avancé de 2550 impulsions. Gros bravo!

Outre les séquences, il existe d’autres manières d’ajouter des points de boni à notre carte-cadeau. La première est d’utiliser les distances : on se rend jusqu’à la prochaine courbe, jusqu’au gros pin, jusqu’à l’embouchure de la rivière; ou encore, le temps: jusqu’à telle heure, encore 15 minutes, encore un dernier 5 minutes. Une autre façon est de se donner un objectif précis, sans égard ni pour le temps ni pour la distance: jusqu’à ce que son panier soit plein. On peut aussi se donner un objectif aléatoire, possiblement le plus puissant motivateur de tous, car le résultat est incertain : jusqu’à ce qu’on ait rencontré 10 champignons. Bon nombre de pêcheurs ont tenu leur ligne bien longtemps à cause de cette incertitude du résultat.

Pendant que les points de boni s’accumulent, on peut rêver à ce qu’on achètera avec notre prime, une fois sorti du bois. Ces rêves remplissaient mes jours autant que mes nuits, dans l’hébétude somnolente du Surviethon.

Retour sur le ***Jour 22***

Voir *Le véritable steak*

Après trois semaines en forêt, nous étions finalement endurcis et habitués à notre situation. Dans mes lectures traitant de faits vécus, j'ai remarqué qu'il s'agit là d'un phénomène universel chez les survivants: leur résistance à l'inconfort et leur tolérance à la douleur augmentent avec le temps.

Une histoire particulièrement dramatique illustre bien ce point, celle de Léonidas Hubbard, Dillon Wallace et George Elson, lors de la première exploration de l'intérieur du Labrador en 1903. Ayant par erreur emprunté le mauvais réseau de rivières, ces trois individus n'ont pas pu atteindre, tel que prévu, les vivres disponibles au campement de la rivière George. Ils ont donc dû rebrousser chemin à la fin de l'été, presque sans vivres, et se sont retrouvés à l'article de la mort.

Jour après jour, ils ont cheminé jusqu'à tard l'automne, dormant toutes les nuits près d'un feu, abrités de leur unique couverture de laine. Lorsqu'ils ont finalement rencontré des chasseurs à la fin d'octobre, ils circulaient encore dans la neige en mocassins et vêtements d'été. Les chasseurs, pour leur part, étaient vêtus de bottes doublées, de manteaux d'hiver, de chapeaux de fourrure et de mitaines. Deux des trois aventuriers s'en sont sortis indemnes.

Lorsqu'on joue de la guitare tous les jours, il se forme graduellement de la corne sur le bout de nos doigts. En situation de survie, il se forme en quelque sorte une corne sur l'ensemble de notre corps. Sur le plan psychologique, il est important de s'en souvenir et de faire confiance à nos capacités d'adaptation. Ça ira mieux demain.

Dans des cas de déplacements extrêmes tels que ceux vécus par les explorateurs du Labrador, chaque petite perte d'énergie peut faire la différence entre la vie et la mort. Il convient donc, en cheminant, d'adopter une allure que je nomme

la marche du paresseux. Le paresseux préfère être assis plutôt que debout et préfère être couché plutôt qu'assis. Il sait aussi comment ménager ses pas.

Le paresseux a depuis longtemps compris que de monter sur une chaise à répétition demande une immense quantité d'énergie. Il ne comprend pas pourquoi tant de gens franchissent les arbres renversés en forêt en sautant dessus; lui, il les enjambe bien paresseusement. Aussi, comme un malade fatigué, il contourne les obstacles plutôt que de grimper par-dessus. Il utilise une canne pour se supporter, surtout en descendant. Et, en forêt dense, il utilise cette canne, que j'appelle une *trique à trucs*, pour tasser les arbustes de son chemin. Car le paresseux a compris qu'en forêt on ne peut espérer marcher à la même vitesse que sur un trottoir; il adapte donc son rythme à celui que la nature lui impose lorsqu'il traverse une aulnaie ou une sapinière. En gravissant une pente, il raccourcit ses pas à un quart de leur longueur habituelle.

Avec un compagnon, le paresseux se place loin derrière. Ainsi, il voit d'avance le chemin qu'il doit

emprunter et économise tous les zigzags effectués par son copain. À son tour à l’avant, il suggère à son ami de faire de même.

Le paresseux, c’est moi. Surtout vers la fin du Surviethon, où j’avais enfin compris cette leçon.

Retour sur le *Jour 23*

Voir *La vie d'artiste*

Pour régler le problème du plombage perdu, il s'agissait de colmater la cavité. En forêt, le meilleur substitut à l'amalgame du dentiste est sans doute la gomme d'épinette. On ne doit mâcher que des morceaux de résine durcis et cristallisés si on veut qu'ils se transforment en gomme, car la résine molle se collera obstinément aux dents. Pour colmater la cavité, on la remplit d'une boule de gomme mâchée, en utilisant un peu de résine molle prise à même l'arbre comme colle.

En ce vingt-troisième jour, j'étais bien fier d'avoir enfin complété mon arc et mes flèches, considérant qu'ils avaient été confectionnés sans couteau. Aujourd'hui, j'en serais moins fier. Non pas que j'avais mal travaillé; au contraire, l'efficacité de l'arme s'était avérée convaincante lors des essais. Non, mon manque d'enthousiasme actuel concerne plutôt la décision d'investir autant

d’énergie dans ce projet. En effet, depuis plus de trois semaines, nous n’avions pratiquement pas vu de traces de gibier. J’allais chasser quoi, au juste? Une perdrix? *La perche au collet* aurait été plus sûre. Un castor? Même s’il était demeuré dans le coin, les chances de l’atteindre sans qu’il plonge à l’eau étaient quasiment nulles. Un simple bilan SÉRA aurait démontré la futilité de la démarche.

Dans d’autres contextes de survie cependant, l’arc demeure de loin l’arme la plus efficace qu’on puisse utiliser, et ce, pour une simple raison: on peut déclencher la flèche en bougeant au ralenti, sans effaroucher l’animal qu’on tente d’abattre. Hormis la sarbacane, une technique difficilement applicable en forêt québécoise, toute autre arme primitive nécessite un mouvement brusque du bras pour lancer le projectile, incluant le javelot, le bola, l’atlatl, le bâton boomerang et la fronde du style David contre Goliath. Pour cette même raison, la fronde à élastique s’avère un bon choix si on veut transporter une arme légère en prévision des cas d’urgence, puisqu’on peut s’en servir sournoisement.

Quasi perdu. Quasi-accident. Encore une fois, je n’ai pas réagi devant cet incident sans conséquence. Pourtant, il s’agissait là bel et bien d’un autre panneau d’avertissement : « Attention! Tôt ou tard, tu vas te perdre sérieusement. » Il aurait fallu que j’en jase avec Jacques afin de trouver des solutions concrètes. À titre d’exemple, nous aurions pu comparer nos souvenirs afin de dessiner une carte du territoire ou installer quelques points de repère à des endroits stratégiques. Nous aurions aussi pu déterminer une procédure à mettre en œuvre dans le cas où l’autre ne reviendrait pas avant la noirceur.

Anciennement, les coureurs des bois balisaient leur chemin en forêt avec une hache en enlevant une plaque d’écorce à un arbre ici et là pour exposer le bois blanc comme repère visuel. Sans hache, en situation de survie, ce n’est pas possible. De plus, on doit proscrire cette façon de faire lors de nos loisirs en forêt, compte tenu de son impact sur l’environnement. Je cherchais donc une autre méthode qui m’aurait permis de revenir sur mes

pas à coup sûr lorsque je parcourais la forêt sans boussole.

Je savais qu'en regardant continuellement vers l'arrière durant ma progression afin de mémoriser les particularités du trajet de retour, il m'était possible de rebrousser chemin par la suite. Pour autant que je ne dépasse pas la capacité de ma mémoire…

En poursuivant cette idée, j'ai fini par développer la technique de l'*objet proéminent*. Lorsqu'on est debout en forêt et qu'on regarde le paysage devant soi, notre regard tombe toujours sur le centre d'intérêt de cette photo, c'est-à-dire l'objet qui retient le plus l'attention. L'objet proéminent peut être un arbre croche ou déformé, une fourche bizarre, un rocher penché, une souche renversée, un trou de pic-bois ou même un barrage de castor, pour peu que l'objet choisi soit distinctif.

Voici la procédure. On étend les bras devant soi comme pour encadrer la photo et on choisit l'objet proéminent, disons le seul rocher qui s'y trouve.

On se rend à ce rocher, tout en ramassant un bout de bois qui traîne par terre. On se sert de ce dernier comme flèche en le plaçant sur le rocher de façon à ce qu'il soit orienté vers son point de départ. On encadre de ses bras une nouvelle photo. Cette fois, c'est un arbre cassé à une hauteur de trois mètres qui retient notre attention. On s'y rend en ramassant un autre bout de bois; la flèche posée à la base de l'arbre pointe cette fois en direction du rocher. Le prochain objet proéminent que l'on voit est une souche recouverte de champignons. À la base de cette souche, on installe une flèche vers l'arbre cassé d'où on arrive. On poursuit ainsi notre chemin en passant d'objet proéminent en objet proéminent, laissant toujours une flèche vers le précédent. Au retour, on suit la flèche de la souche aux champignons jusqu'à l'arbre cassé, puis celle qui mène au rocher, puis la dernière jusqu'au point de départ.

Si j'avais adopté cette stratégie au Surviethon, je ne me serais jamais égaré.

Retour sur le ***Jour 24***

Voir *Le jus de cornichon*

L'encre qui décrit ce jour 24 dépeint l'image parfaite d'une journée où tout va mal. J'offre ici un exemple de la seule chose à faire lorsque tel cas se présente: prendre une pause pour chanter l'hymne au sommeil. À tantôt!

Retour sur le *Jour 25*

Voir *Les mille mercis*

Les pensées philosophiques abondent en cette dernière semaine du Surviethon. J'ai noté le même phénomène dans ma lecture de toutes sortes d'aventures semblables. Comme si la nature purifiait notre âme de survivant et nous incitait à partager notre récente prise de conscience en ce qui concerne l'essence même de l'existence. Comme si on ne voulait pas que notre souffrance ne serve à rien.

Comme de raison, peu de temps après le retour à la vie agitée du monde moderne, on oublie quelque peu les messages philosophiques qui nous semblaient si importants alors. Mais, comme des fantômes du passé, ces vérités reviennent hanter nos pensées aux moments les plus inattendus. Lorsqu'on doit acheter une bouteille d'eau, par exemple. Et qu'en lisant l'étiquette on se rend compte qu'elle vient de France…

Durant le Surviethon, nous jouissions du privilège de boire de l’eau propre, claire et limpide, en la puisant directement dans le lac. Dans le cas contraire, une gorgée d’eau peut nouer nos intestins de crampes qui nous font plier en deux, et le mot survivre prend tout son sens. C’est alors avec raison qu’on critique la pollution de nos cours d’eau.

Dans d’autres contextes, par la force des choses, je me suis sérieusement attardé à la recherche d’eau potable lors de situations de survie, car la déshydratation progressive entraîne des conséquences de plus en plus sévères : soif, bouche sèche, lassitude, maux de tête, crampes musculaires, étourdissements, faiblesse extrême, confusion, vomissements, coma. Bref, la déshydratation affecte très sérieusement notre niveau d’énergie. Ainsi, la recherche d’eau devient rapidement une préoccupation prioritaire.

J’ai souvent eu l’occasion de me demander si je devais ou non boire l’eau dans la nature, surtout devant l’ampleur des conséquences de la

déshydratation. Pour prendre cette décision, tirons avantage encore une fois du modèle SÉRA qui nous permet d'en évaluer les coûts et les bénéfices. Sur le plan du *secours*, on doit considérer les possibilités de sauvetage. De fait, les infections causées par le protozoaire *Giardia* ou la bactérie *E. Coli* ne se développent normalement que quelques jours après leur ingestion. Si on sait que l'hélicoptère viendra après la tempête dans deux jours et qu'on disposera alors d'un traitement médical, cela peut influencer notre décision de prendre le risque de boire.

Au niveau de l'*énergie*, un gain immédiat se fera sentir en buvant, ce qui permet une efficacité accrue lors de l'installation du campement et de la récolte de bois de chauffage. Considérons cependant la baisse dramatique d'énergie qui nous clouera pratiquement au lit si on se trouve victime d'une intoxication.

Tout dépend donc des *risques* d'infection. C'est ce facteur qui influencera le plus notre décision de boire tout de suite ou d'accepter les conséquences

de la déshydratation. En effet, le risque n'est pas le même si on ingurgite l'eau qui provient d'un ruisseau coulant le long de terres agricoles, que si on la puise dans un lac limpide dans le Grand Nord.

En fait, la probabilité de contracter une maladie en buvant de l'eau est plutôt mince dans les régions sauvages du Québec, surtout si on prend quelques précautions. Certains diront le contraire. Mais, lorsqu'on suit la trace de l'argent, on comprend que les compagnies qui désirent vendre des filtres à eau d'une valeur de centaines de dollars à des millions d'adeptes du plein air ont certainement avantage à mener une campagne de peur. Pourtant, la science démontre que la qualité de l'eau dans les endroits sauvages est généralement excellente, sauf autour des agglomérations humaines. Personnellement, ça fait maintenant plus de 50 ans que je bois l'eau en forêt sans la traiter et je n'ai jamais été affecté.

Il est vrai qu'on entend souvent parler de gens qui ont été malades d'avoir bu de l'eau en

camping. Je suis de l'avis de ceux qui croient que ces maladies sont la plupart du temps reliées au manque d'hygiène. Effectivement, plusieurs adeptes du plein air passent outre aux plus élémentaires des consignes à cet égard, le lavage des mains en particulier, ce qui favorise le passage fécal/buccal indirect lors de la manipulation de la nourriture.

Tout de même, pour minimiser les risques, mieux vaut choisir judicieusement l'endroit où puiser notre eau. En troisième partie de ce livre, j'élabore amplement sur les diverses stratégies possibles pour obtenir de l'eau potable en situation de survie.

Retour sur le ***Jour 26***

Voir *Les champignons au lait*

Il est sans doute parfaitement normal de saliver devant les festins imaginaires présentés de façon alléchante dans nos propos de cette dernière semaine. On pourrait croire que le cours de cuisine que je donnais à Jacques s'apparentait à de la torture mentale équivalant à verser du vinaigre sur une plaie. Au contraire. Dans la psychologie de la survie, la tour de l'espoir se fonde sur le rêve d'un retour à des conditions de vie bienheureuses et florissantes. Toute forme de planification pour un futur plus agréable s'avère donc saine et souhaitable. Au cours du Surviethon, notre vision d'un retour à la préparation de mets élégants était une façon de prophétiser notre réussite, de proclamer que nous allions compléter l'aventure.

Prenons l'exemple saisissant de Dougal Robertson et de son équipage de 5 personnes, dont sa femme et ses 2 jeunes jumeaux de 12 ans,

lorsque des orques ont fait couler leur voilier de 43 pieds en 1972, en plein milieu de l'océan Pacifique. Ces 6 personnes entassées dans un minuscule radeau pneumatique devaient affronter l'inimaginable : parcourir 1 600 kilomètres afin d'atteindre la côte de l'Amérique centrale, sans eau, presque sans vivres, sans carte ou autre moyen de s'orienter. Ils ont relevé le défi et ont été secourus après 37 jours, alors qu'il ne leur restait que 450 kilomètres à parcourir pour atteindre leur destination. Tout au long de leur désespérante épreuve, une seule pensée soutenait les parents. Ils imaginaient à quel point ils allaient gâter leurs jeunes jumeaux une fois rendus sur la terre ferme.

En 1989, le même sort a frappé William et Simone Butler, à peu près au même endroit. Dans leur frêle embarcation de secours, ils ont survécu 66 jours avant d'atteindre la côte. Les pensées de William et de Simone? Leur désir profond de retourner se confesser et de devenir de meilleurs catholiques.

Steven Callahan, en 1982, a pour sa part vécu 77 jours en solitaire sur son radeau pneumatique de survie, cette fois sur l'océan Atlantique, après que son voilier, qu'il avait conçu et fabriqué lui-même, eut frappé un container. Designer de bateau de métier, Callahan a eu tout le temps voulu pour planifier les caractéristiques d'éventuels bateaux, durant son incroyable odyssée sur les vagues de la mort. Mais, ce qui l'a plutôt motivé, ce fut de revenir partager ses stratégies de survie avec d'autres survivants.

Quant à Maurice et Maralyn Bailey, leurs tribulations du même ordre en 1972 ont duré 117 jours, soit presque 4 mois, après une collision avec une baleine. Leur principale préoccupation, comme celle des autres survivants, fut de protéger leur atout principal, le radeau pneumatique, et de freiner sa détérioration progressive. Et, comme leurs comparses, ils ont survécu tout ce temps à manger du poisson et des tortues crues, tout en se défendant de l'attaque continuelle des requins. Maurice et Maralyn ont passé tout leur temps de

solitude à discuter des caractéristiques du nouveau voilier qu'ils se procureraient à leur retour.

Mais le record documenté de longévité en mer appartient sans doute au jeune Poon Lim, 17 ans, l'unique survivant d'une attaque aérienne qui a coulé le navire *Benlomond* pendant la Seconde Guerre mondiale. À cette époque, les radeaux de sauvetage étaient encore fabriqués de bois, avec un espace libre d'un mètre sur trois au centre. Les vivres sur le radeau étaient suffisants pour 30 jours. Il a survécu 133 jours aux plaies ouvertes causées par l'eau de mer et autres souffrances indescriptibles. Son désir le plus profond était de retourner en Chine épouser la jeune fille qui lui avait été promise. Il visualisait sans cesse son futur mariage.

Tous ces faits vécus et plusieurs autres semblables appuient mon hypothèse concernant l'intérêt de se projeter mentalement dans le « post-épreuve », de poursuivre ses rêves. Au cours du Surviethon, Jacques et moi avons adopté cette attitude aisément, car nous connaissions d'avance

la date de la fin de la tourmente. Tourmente qui, avouons-le, était fort légère comparativement à celle vécue par ce groupe de survivants devenus maigrelets à ne plus les reconnaître.

Deux autres dénominateurs communs dont nous avons déjà glissé mot se révèlent à la lecture de ces récits.

Premièrement, dans chacun, on observe cette guerre intérieure qui oppose la facilité de se laisser mourir et le goût de survivre à tout prix. C’est comme s’il y avait compétition entre deux personnes distinctes. On perçoit que la bataille est finalement gagnée par l’individu qui s’ordonne à lui-même de poursuivre la lutte.

Dans chaque cas, aussi, des routines ont été instaurées qui soulignaient la dignité de l’homme et qui structuraient quelque peu ces vies beaucoup trop instables et chaotiques.

Jacques et moi aurions sans doute également agi de la même manière si le Surviethon s’était poursuivi encore un mois ou deux.

Retour sur le ***Jour 27***

Voir *Le traître festin*

La chance m'a souri en ces derniers jours du Surviethon. D'un drôle de sourire suceur. La loche trouvée par hasard est venue s'ajouter à la table du banquet sur laquelle se retrouvaient déjà une poitrine de perdrix, trois kilos de fruits frais et de la tisane. J'ai ainsi pu me goinfrer à mon goût. Bien sûr, j'ai éprouvé quelques difficultés de digestion, car, après le jeûne, le médecin en moi aurait dû prescrire au patient une pilule de retenue. Mais le fait demeure que j'ai pu renouveler complètement mes forces ce jour-là, grâce au cadeau de dame Chance.

Ah! madame Chance! Et son conjoint monsieur Hasard! Leur visite à notre humble résidence de survie change tellement la dynamique! Dépendamment de leur humeur, ils arrivent parfois les mains pleines de cadeaux, mais parfois aussi ils sèment la bisbille et nous donnent du fil à retordre.

Malheureusement, leur réaction dans divers contextes est impossible à prévoir. En tant que gladiateurs dans l'arène de la survie, nous devons être prêts à affronter n'importe quelle bête qu'on nous présentera.

Si madame Chance, marabout, nous offre la chaleur accablante d'une canicule dans un lieu sans eau, il nous faudra nous couvrir pour rester moites et éviter l'évaporation de notre sueur. En espérant qu'elle change d'humeur bientôt pour nous offrir le cadeau de la pluie… Si à son tour monsieur Hasard nous comble d'ennui et de solitude, il nous faudra nous occuper en rédigeant un journal, en sculptant un totem, en dessinant des images en guise de photos-souvenirs ou en se créant une mascotte tout comme l'a fait Tom Hanks en inventant Wilson dans le film *Seul au monde*. En souhaitant aussi, comme dans le film, qu'une voile soit balayée sur notre plage pour assurer notre sauvetage…

Dans le même ordre d'idées, il se peut que se présentent à notre seuil madame Veine et monsieur Fortune avec leur panier débordant de bleuets.

Mais on pourrait plutôt ouvrir la porte à monsieur Contretemps qui nous livre ce fruit exotique dont on ignore la comestibilité. Là, il faudra appliquer la devise vulgaire, mais dont on se souviendra longtemps : « Plante inconnue, touche à ton cul! » en attendant un visiteur plus « d'adon ».

En d'autres mots, chaque situation de survie comporte son lot d'heurs et de malheurs, où les calamités, les fléaux et les désastres peuvent prendre une tournure instantanée vers le coup de chance, la bonne étoile et la coïncidence heureuse. Aussi, nous ne devons jamais désespérer.

Retour sur le ***Jour 28***

Voir *La face au sud*

Nous avons vu au jour 23 que je n'avais pas réagi lorsque je m'étais quelque peu égaré en forêt. En ce jour 28, voici l'accident après le quasi-accident : je me suis bel et bien perdu pour de vrai. Heureusement, j'avais déjà développé la technique pour me retrouver.

Un bon jour, il y a belle lurette, j'avais demandé à un de mes mentors autochtones, feu Jimmy Bossum, ce qu'on devait faire lorsqu'on était perdu en forêt. Avec un petit sourire qui voulait tout dire, il m'avait répondu : « Moi pas perdu, tipi perdu. » Je l'avais trouvé bien drôle. Quelque temps plus tard, j'ai égaré mes clés dans la maison. J'ai pensé à l'énoncé de Jimmy. Cela m'a fait comprendre que, pour retrouver un *tipi perdu*, il fallait que je procède exactement de la même manière que pour retrouver mes clés perdues: de manière systématique.

Par la suite, j'ai bien réfléchi à la meilleure façon de faire. Je m'exerçais en demandant à l'un de mes étudiants, par temps nuageux, de m'emmener en forêt les yeux bandés jusqu'à ce que je sois perdu. Ou plutôt jusqu'à ce que je ne sache plus dans quelle direction se trouvait mon campement de base. Toutes les deux minutes, sa consigne était de me faire tourner sur moi-même, en tournant lui aussi autour de moi pour bien me désorienter.

Au début, je trichais pour gagner le pari. Je comptais mes pas, je mémorisais le relief du terrain et je touchais aux arbres autour de moi pour reconnaître les espèces. Mais, par la suite, j'ai conçu un système qui me permettait de rentrer au camp à coup sûr. La première chose à faire dans ce cas est la même que lorsqu'on égare ses clés : on s'assoit et on réfléchit. Où ai-je vu mes clés pour la dernière fois? Par où suis-je passé dernièrement? En réfléchissant de manière semblable en forêt, on se rend compte qu'on est plus près du campement qu'on ne l'avait imaginé au départ. Par exemple, on sait toujours qu'on se retrouve au Québec, dans

la région du Saguenay, plus précisément à une vingtaine de kilomètres à l'est de l'autoroute de la réserve faunique des Laurentides. Il est même possible d'être encore plus précis: il y a une trentaine de minutes, on était au bord du lac du Dépôt, et on a contourné un marécage il y a environ cinq minutes. Même les yeux bandés, on retient malgré nous toutes sortes d'informations, car on sait qu'on n'a jamais traversé de ruisseau ni escaladé de falaise.

Pour retrouver ses clés dans la maison, on ne sort pas pour aller voir chez le voisin. On va plutôt voir dans la cuisine, puis on revient au salon. Ensuite, on va voir dans la salle de bain ou dans la chambre à coucher, puis on revient au salon. On va voir dans l'auto et on revient à ce même point de départ. Finalement, on retrouve les clés dans nos poches de manteau dans le placard de l'entrée. J'ai fait la même chose lorsque je me suis perdu en forêt lors de cette journée du Surviethon. Je n'ai surtout pas cherché chez le voisin, ailleurs en forêt, en m'éloignant du seul endroit dans l'immensité de la forêt d'où je connaissais la distance

approximative du campement. Au contraire, j'ai marqué précieusement l'endroit où je me trouvais alors afin de pouvoir chercher en étoile à partir de là pour retrouver le fameux tipi perdu. Ou, dans ce cas, la fameuse tente ouverte perdue.

Depuis ce temps, je ne panique plus lorsque je ne sais plus précisément où je suis en forêt. Il me suffit de savoir que je me retrouve dans le triangle dont le périmètre est la rivière Saguenay, le fleuve Saint-Laurent et l'autoroute des Laurentides. Pourvu que je marche en ligne droite, je sortirai bien quelque part. Au cours du Surviethon, puisque je connaissais déjà la technique du tipi perdu, je n'ai pas paniqué; j'étais tout de même peu content de l'énergie additionnelle que je devais dépenser à retrouver systématiquement mon chemin.

Retour sur le ***Jour 29***

Voir *L'injustice du destin*

Le feu, le précieux feu, que c'est bon de le voir danser! Comment ne pas apprécier le ballet ardent de cet ami qui réchauffe à la fois notre corps et notre âme, illumine nos nuits, cuit notre nourriture, sèche nos vêtements, coupe nos bûches, durcit nos triques, forge nos armes, éloigne les mouches et fait fuir les prédateurs! Encore faut-il être assez béni pour l'allumer, ce sacré feu, si on veut en apprécier la grâce!

Allumer un feu est un jeu d'enfant lorsque le temps est sec et doux. Mais, au froid et à la pluie battante verglacée, alors que l'eau glaciale dégoutte de nos manches, il est moins facile de convaincre l'allumette qu'elle en est capable. Pourtant, c'est justement en ces moments qu'on a besoin de son talent de pyromane. En situation de survie, on doit avec certitude pouvoir compter sur la police Feu pour arrêter le bandit Froid. Si je

devais préparer le contenu d’un cours d’une semaine dont l’objectif serait d’augmenter les capacités de survie des participants, je ne me tromperais guère en n’enseignant rien d’autre que les techniques reliées au feu. À preuve, lors de leur arrivée au baccalauréat en intervention plein air, seulement deux ou trois étudiants de la cohorte réussissent à faire jaillir les flammes à l’aide d’un carton d’allumettes en utilisant uniquement les matériaux de la nature pendant une averse torrentielle. En effet, il s’agit véritablement d’une tâche complexe, dont les principes scientifiques sous-jacents ne sont pas faciles à saisir : oxydoréduction, pyrolyse, échappement des gaz, point de combustion versus point flash, réaction chimique exothermique d’oxydation, dioxygène, etc. Mes efforts des dernières années furent donc consacrés à trouver l’approche pédagogique la plus simple qui soit afin de transmettre ce savoir-faire sans tomber dans les formules complexes de la chimie de la combustion, ce savoir-faire qui, dans la partie d’échecs de la survie, nous permettra de mater le roi du froid. En troisième partie, je

présenterai mon exposé théorique simplifié sur l’allumage du feu.

Mais le fait demeure qu’on ne peut jamais vraiment comprendre ces principes sans les mettre en pratique concrètement. Déjà, lorsque j’étais jeune étudiant au baccalauréat, je m’amusais à relever des défis reliés à l’allumage de feux. Ma stratégie était de partir avec un carton d’allumettes dont toutes étaient arrachées, sauf trois. Ou deux. Ou une seule. Ou une demie. Ou une tête. Bouleaux interdits! Je me dirigeais vers un lieu isolé en forêt situé à au moins deux kilomètres de l’auto, sandwich jambon fromage en poche. Ma motivation pour réussir à allumer le feu était de savourer un croque-monsieur pour dîner. Voici quelques défis que je m’imposais pour éviter d’avaler le sandwich froid. Par exemple, je tentais d’obtenir une flamme en utilisant une tête d’allumette seulement, des allumettes en carton sans la surface de frottement, le ferrocérium d’un briquet vide ou une loupe de glace. D’autres épreuves semblables seront présentées dans la troisième partie. Les apprentis en survie qui

désireraient m’imiter pourront consulter cette liste et tenter ces expériences!

Surmonter le genre de défis que je viens de mentionner aide énormément à se préparer pour une éventuelle situation d’urgence en forêt. Non seulement parce que nous devenons meilleurs en allumage de feu, mais aussi parce que ces exercices nous permettent de nous acclimater à la forêt et de connaître ses ressources, tout en nous amusant à l’air frais. De plus, les réussites auxquelles nous parvenons améliorent notre confiance et nous encouragent à persévérer lors d’épreuves ultérieures. Mais le principal bénéfice de l’effort consenti à ce genre d’exercices sera sans nul doute le développement d’une attitude de prévention, car nous réalisons grâce à l’énergie déployée qu’il est bien plus simple de toujours traîner un briquet.

Sans tous ces exercices préalables, je doute fort que j’aurais pu réussir à surmonter le défi du Surviethon. Car la réussite d’une épreuve de survie en conditions froides est grandement facilitée

lorsqu'on entretient un lien intime avec notre ami le feu.

Retour sur le ***Jour 30***

Voir *Le syndrome des talons hauts*

L'aventure tire à sa fin. En ces derniers jours du Surviethon, je n'ai qu'une seule envie : quitter cette salle de torture; faire disparaître pour de bon tous les instruments de supplice qu'elle contient afin de revenir bientôt pour profiter, sourire aux lèvres, du paradis idyllique où elle se situe.

À la fin de cette aventure au réservoir Pipmuacan, deux préoccupations tourmentent mon esprit : identifier les circonstances qui peuvent me recondamner au cachot et disposer d'armes pour me défendre le cas échéant. En d'autres mots, comment faire pour éviter de me retrouver en situation de survie et que prévoir comme éléments palliatifs si jamais cela se produisait?

Je me suis donc attardé à classifier les problèmes qu'on peut éprouver en forêt afin d'apprendre à les éviter lorsque c'est possible. Car

se perdre en forêt n'est certainement pas la seule façon de se retrouver en situation de survie. Je présente les résultats détaillés de mon investigation sur le site du LERPA à l'adresse lerpa.uqac.ca. En voici les grandes lignes.

Raisons et causes des urgences en forêt

1. Fait d'être immobilisé en forêt à la suite d'un accident.
2. Fait d'être immobilisé en forêt à cause d'une maladie.
3. Incident qui invalide le moyen de transport.
4. Noirceur qui surprend alors qu'on ne dispose pas de suffisamment de lumière pour se rendre à destination.
5. Perte ou inaccessibilité de l'équipement sur lequel on se fiait.
6. Égarement en forêt.
7. Impossibilité de se rendre à destination en raison de conditions météorologiques extrêmes ou imprévues.
8. Impossibilité de se rendre à destination à cause de l'épuisement.

9. Impossibilité de continuer à cause du manque de savoir-faire technique spécifique à une discipline.

On pourrait choisir d'éviter tout risque qu'il survienne une difficulté en restant assis bien tranquille à la maison. Mais, comme je l'ai suggéré à un récent congrès sur la gestion des risques, le pire risque, c'est de ne pas prendre de risque. Les risques sont souhaitables dans une certaine mesure, car c'est l'aventure qui donne du piquant à la vie. Pourtant, un adepte du plein air doit savoir réduire les risques de manière à les ramener à un niveau acceptable.

Pour gérer les risques d'une sortie en milieu naturel, j'ai cherché les dénominateurs communs qui résoudraient l'ensemble des problèmes potentiels identifiés. On retrouvera aussi sur le site du LERPA les détails reliés à ces propos. En bref, je suggère qu'il est généralement suffisant avant une sortie de trouver réponse aux cinq questions suivantes :

1. Qui sera l'ange gardien, la personne de confiance qui s'inquiétera de moi si j'éprouve un problème?
2. Que se passera-t-il si j'accuse un retard de quatre heures sur l'horaire prévu?
3. Que se passera-t-il si je brise ou perds une pièce d'équipement importante au point le plus isolé de mon parcours?
4. Comment vais-je me rendre à l'hôpital le plus proche si je me blesse ou si je tombe malade au point le plus isolé de mon parcours, mais que je peux tout de même me déplacer?
5. Que se passera-t-il si je ne peux plus bouger au point le plus isolé de mon parcours?

Il y a une vingtaine d'années, j'ai eu la chance de suivre mon cours de pilotage d'avion. Ce qui m'a le plus impressionné, c'est que l'instructeur s'amusait à couper les gaz aux moments les plus inopportuns, me demandant de trouver un site d'atterrissage en vol plané. Après un certain temps, bien malgré moi, j'étais continuellement en mode *si*. Si je subis une panne de moteur maintenant, où vais-je atterrir? Et si je ne peux plus atteindre ce

champ, alors, où? Pour éviter les problèmes, mieux vaut planifier en mode si.

Mais, malgré le mode si et malgré notre concentration la plus sérieuse sur les mesures de prévention, un accident peut toujours survenir. Même si on fait tout pour éviter de se couper ou de se brûler, on traîne tout de même une trousse de premiers soins. De la même manière, il convient de traîner aussi une trousse de survie, ou du moins des articles qui nous aideront à résister aux aléas d'une situation d'urgence.

Je demande souvent à mes étudiants de choisir un seul objet parmi les suivants pour faire face à une situation de survie : briquet, hache, couteau, fusil, sac de noix, sac de poubelle, chaudron, pelle ou sac de couchage. Faisons notre choix… Tout d'abord, la situation de survie à laquelle je fais référence est un écrasement d'avion dans la mer. Dans ce cas, la bonne réponse est le sac de poubelle, car nous aurons besoin de flottaison. En d'autres mots, les articles nécessaires dans une

trousse de survie varient selon la situation à laquelle nous serons possiblement confrontés.

En mai 2001, deux de mes braves étudiants, Frédéric Parent et Marc-Olivier Forget, ont affronté la réserve faunique des Laurentides pendant 30 jours pour conduire une expérience sur les trousses de survie. En plus des vêtements qu'ils portaient et de leur sac « hypocrite » scellé, je leur avais fourni une boîte remplie de toutes sortes d'articles que l'on pourrait songer à inclure dans une trousse de survie : briquet, noix, couverture d'urgence, hameçons, articles de premiers soins, etc. Le seul hic, c'est qu'ils ne pouvaient piger dans la boîte que 50 grammes par jour pendant 30 jours, l'objectif étant de déterminer le contenu d'une trousse idéale d'un poids total de 1,5 kilo. Ils ont relevé le défi avec brio, en restant sur place bien calmement et en préservant leur énergie pendant la durée de l'exercice.

Les résultats de leur expérimentation furent révélateurs. La première journée, ils ont choisi, tel que prévu, une minitrousse de 50 grammes qui

incluait un briquet, des aiguilles et du fil, des hameçons et une ligne, ainsi qu'un bout de fil à collet, car leur priorité était d'allumer leur feu. La deuxième journée, la peur de la tempête menaçante les a incités à déballer une couverture d'urgence afin d'étancher le toit de leur abri. Déjà, après trois jours, le bois de chauffage se faisait rare. Leur choix suivant fut une lame de sciotte de 12 pouces, qu'ils ont transformée en une sorte de minigodendart à l'aide de 3 bâtons disposés en forme de H, la lame étant fixée par le fil de laiton aux 2 pattes inférieures du H. Un anneau de lacet autour des bras du H dans lequel ils ont inséré un tourniquet servait à mettre de la tension sur la lame. À l'aide de cet outil de 50 grammes, ils ont pu scier du bois en longueurs de 4 pieds pour la durée de leur séjour. Puisqu'ils ne trouvaient aucune source de nourriture, ils ont mangé chacun 25 grammes de noix le quatrième jour. Puis le cinquième. Et le sixième. Et tous les jours qui ont suivi jusqu'à la dernière semaine du mois où ils ont préféré avoir recours à deux filets de protection lorsque les mouches noires sont apparues. L'expérience de ces deux valeureux jeunes

hommes nous a permis d’obtenir un point de vue éclairé sur le contenu d’une trousse: briquet, couverture imperméable, scie, filet contre les moustiques, nourriture. Quatre articles qui servent à régler le problème du froid, un article qui permet d’affronter le problème des moustiques.

Lorsqu’on me demande mon avis sur les objets que devrait contenir une trousse, je ne réponds jamais en identifiant des articles précis. De fait, il me semble que la vraie question devrait plutôt être : « Quels *atouts* m’économiseront le plus d’*énergie*, serviront le plus à obtenir du *secours* et m’aideront le mieux à réduire les *risques* qui se présenteront le long de mon parcours. »

En randonnée pédestre en Alaska, au pays des ours grizzly, une bonbonne de poivre de Cayenne devient prioritaire. Sur un radeau d’urgence en mer, ce sera un désalinateur portable, qu’il faudra avoir sous la main. Sur une motoneige par grand froid, choisissons de préférence un sac de couchage en duvet, car c’est cet objet qui nous sauvera la vie. Bref, avant de choisir les articles,

pensons aux besoins à combler: boire, dormir et manger en sécurité à la chaleur. Quelles choses combleront le mieux ces besoins?

Qu'est-ce qui aurait fait la différence, au Surviethon? Deux filets de protection contre les moustiques, un briquet, une toile, une ligne à pêche avec trôle et avançon, un ou deux collets à castor, deux sacs de couchage, du sel et du poivre comme caprice. Avec tout cela, on parle de camping plus que de survie.

Conclusion de l’analyse

« Alors, chers membres du jury, nous voilà à la fin de l’analyse de la performance des jeunes Bourbeau et Montminy, ces deux guerriers qui ont su apprivoiser la nature sauvage en l’an 1984.

« Nous avons étudié longuement leurs bons et mauvais coups. Sur le plan physique, nous avons compris qu’ils étaient à l’époque en très grande forme et nous avons vu comment ils se sont endurcis avec le temps, au point où ils se sont bien accommodés de leur vie primitive. En même temps, ne nous leurrons pas; leur épreuve n’avait rien d’une véritable situation de survie; jamais il n’a été question de vie ou de mort.

«Nous avons utilisé le modèle SÉRA pour vérifier la qualité des décisions prises par nos deux aventuriers. Ont-ils su activer le *secours*,

minimiser la dépense d'*énergie*, réduire les *risques* et protéger les *atouts*? Question secours, ce n'était pas leur mandat de se mettre à l'épreuve. Malgré cela, ils ont réussi à attirer l'attention de l'Américain au jour 13. En rapport avec l'énergie, on remarque que Bourbeau s'amusait à en dépenser considérablement pour le seul bénéfice de l'expérimentation et pour combler son ennui; Montminy est demeuré beaucoup plus raisonnable. C'est surtout à l'égard des risques que les protagonistes se sont avérés négligents, en ne se préoccupant pas des quasi-accidents reliés au feu; avec comme résultat l'incendie du dix-huitième jour. Bourbeau, de plus, a négligé de réagir lorsqu'il s'est égaré sans conséquence une première fois. Quelques jours plus tard, ce manque de vigilance lui a causé une perte d'énergie considérable, alors qu'il a dû crapahuter toute la journée pour retrouver le chemin du retour. Il a aussi outrepassé toutes les règles fondamentales de sécurité en prenant le risque de voguer en radeau en état de faiblesse. Quelle honte! Finalement, sur le plan des atouts, les deux hommes ont raisonnablement dorloté leur équipement, sauf au

début lorsque Jacques a négligé d'attacher son trousseau de clés et plus tard lorsque André-François a failli égarer sa tuque. Ils ont bien sûr perdu beaucoup d'effets personnels et d'outils avantageux dans le feu du dix-huitième jour. Finalement, il faut les condamner pour ne pas avoir su faire plus attention à leur feu précieux qu'ils ont failli perdre à plusieurs reprises.

« Quant à la dimension psychologique de la survie, notre analyse démontre que Bourbeau laissait plutôt à désirer, car il tolérait très mal la solitude. Plutôt que de préserver son énergie en profitant des moments de calme qui lui étaient offerts, il maugréait sur son sort et cherchait à s'enfuir dans son monde d'expérimentation. Bien que cela lui ait apporté des avantages techniques pour l'avenir, ce n'était pas du tout l'approche qu'il devrait préconiser devant une situation réelle. Ainsi, sa tendance au jeu l'a fait dévier de sa trajectoire vers la nourriture à plus d'une reprise. À sa défense, il faut pourtant reconnaître qu'il s'est autoaccusé plus d'une fois, notamment le seizième jour, alors qu'il s'est traité de flanc mou et qu'il

s’est mis à la tâche de façon efficace. Toujours au point de vue psychologique, nous avons vu que les deux aventuriers avaient des réticences devant les aliments qui les ont empêchés de tirer profit et même d’accumuler de la nourriture non appétissante. Finalement, on doit aussi spécifier qu’ils ont pu bénéficier de l’avantage considérable de vivre l’expérience à deux plutôt qu’en solitaire.

« Nous avons souligné dans notre analyse que, sur le plan technique, les deux comparses avaient tout de même un bagage de compétences assez impressionnant avant leur départ. Ils étaient tous deux de fervents amants de la nature et pouvaient y évoluer sans crainte. Bourbeau maîtrisait les techniques du feu et connaissait intimement la plupart des plantes comestibles. Ses connaissances en mycologie furent suffisantes pour leur permettre de profiter des quelques espèces significatives. Bien que trappeur averti, Montminy n’avait pas expérimenté la trappe primitive auparavant. Pour cela, on ne peut guère lui adresser un blâme, car les techniques sans métal datent d’avant l’année 1750; elles sont peu documentées et, surtout, il est

maintenant illégal de les pratiquer. Nous ne pouvons donc, pour l'instant, que supposer que nos ancêtres auraient pu faire mieux. En ce qui a trait aux abris, les compétences étaient à point. Bourbeau et Montminy auraient par contre pu tirer avantage de la technique du *banc de parc* qui n'avait pas encore été inventée à l'époque. Aussi, ils ont ignoré la technique de la *sentinelle du feu* les nuits de forts vents, ce qui a causé la perte de l'abri. Leur ignorance de la technique du *calme plat* les a induits en erreur deux fois. Par contre, nous aurons compris que les aventuriers connaissaient environ 90 % de la centaine de techniques présentées dans notre rapport, déposé dans la troisième partie.

« Monsieur le juge et très chers membres du jury, nous avons terminé le procès. Nous avons exposé au grand jour tous les faits reliés à cette affaire singulière que fut le Surviethon, au mieux de notre capacité. Nous attendons votre verdict. »

Épilogue

Il neige doucement. Je suis assis ici, 25 ans plus tard, au bord du petit lac en forme de cœur où l'hélicoptère nous avait déposés au début du Surviethon. Oui, on s'y rend maintenant en camionnette. Je ne reconnais pas du tout l'endroit où j'ai allumé un feu il y a un quart de siècle; la forêt n'est plus, elle a été coupée à blanc, bien rasée.

Cela fait réfléchir aux mots progrès et développement, orientés vers la satisfaction de la gourmandise humaine. Même si je comprends fort bien les enjeux économiques de la foresterie, même si je saisis qu'il s'agit d'une forme d'agriculture échelonnée sur 60 ans, même si je constate que la forêt repousse après la récolte, je ne peux m'empêcher de ressentir un certain pincement au cœur devant la dévastation que je

vois. Pourtant, lorsque ma fille aura mon âge, j'imagine qu'elle pourra venir ici voir une forêt semblable à celle dont j'ai pu profiter pour vivre l'expérience du Surviethon. Je dis bien semblable, car les plantations de remplacement favorisent le développement des espèces vouées à la commercialisation, au détriment de la variété d'une pousse naturelle. Enfin, ce n'est pas ici qu'on tiendra ce débat.

On me demande souvent : « Referais-tu le Surviethon? » Bien sûr que non, je ne suis pas masochiste à ce point. Mais, si je n'avais pas déjà vécu l'aventure et me retrouvais de nouveau à 30 ans, je n'hésiterais pas un seul instant. C'est qu'il n'y a pas de mots pour décrire la puissance brute de cette intimité avec la nature. Comme regarder un enfant grandir. Quelles émotions! Et, tout comme les mères oublient la douleur de l'enfantement quelques mois plus tard en admirant les yeux de leur bébé grandissant, j'ai depuis longtemps tout à fait oublié les épreuves du Surviethon en faveur du regard tendre que je porte sur la nature.

La valeur d’une relation passionnée avec elle ne se mesure pas. Elle en a trop, de valeur. Tout comme une photo ne pourra jamais témoigner de l’ampleur d’une sensation où se vivent l’odeur des fleurs, le son du ruisseau et le toucher du vent sur notre visage, une description d’un contact intime avec la nature ne lui rendra jamais justice. On doit vivre ce contact pour le comprendre. On le sait lorsqu’on parvient à établir ce lien privilégié. C’est comme si on pénétrait chez elle, dans sa cathédrale d’une grande beauté qui allie à la fois complexité et simplicité, et qu’un peu de sa paix s’infiltre en nous par nos pores. La plénitude, quoi!

C’est pour cela que j’invite les jeunes et moins jeunes à jouer à la survie en forêt. Chaque feu qu’on allume, chaque quenouille qu’on goûte, chaque gorgée d’eau qu’on boit à même une écuelle d’écorce et chaque truite qu’on accroche à l’hameçon ajoutent une perspective naturelle à l’âme, si nécessaire dans une vie qui se déconnecte de plus en plus de nos origines sylvestres.

De nos jours, il est à la mode de proclamer «Ne touche pas à la nature, il faut la préserver! » Certains vont même s'indigner dès que la moindre branche verte est coupée. À mon avis, il s'agit là d'un message hypocrite, car en même temps on détruit la nature à grande échelle pour fournir à ces mêmes personnes leurs caprices quotidiens: voitures luxueuses, maisons extravagantes et nourriture exotique. Le problème avec l'approche qui interdit de toucher, c'est qu'il ne se fera jamais de transfert d'apprentissage ainsi; cette approche lance le faux message que nous n'avons pas d'impact sur la nature. Pourtant, c'est en coupant un bâton pour les guimauves qu'un jeune apprend vraiment le principe de la conservation de la nature. Après un été passé au même endroit, il peut ainsi constater par lui-même que les bâtons se font rares dans le coin, par sa propre faute. Il découvrira peut-être lui-même qu'il ferait mieux d'utiliser plutôt une tige d'armoise vulgaire comme bâton, étant donné qu'elle se renouvelle tous les ans. Ou il demandera conseil à un adulte, qui le dirigera vers une talle de saules dont la repousse s'avère phénoménale. S'il fait des erreurs, il les constatera

de première main. Il verra bien que l'arbre qu'il coupe rend son site de camping moins attrayant. S'il cueille trop de têtes de violon, sa talle préférée s'en verra réduite l'an prochain. Ainsi, son impact personnel sur la nature s'imprègne doucement en lui. À l'âge adulte, il comprendra mieux que tous les produits de consommation viennent de la nature. Qu'une croquette de poulet vient d'un poulet, ce que plusieurs enfants de nos villes semblent à présent ignorer.

Bien sûr, les adultes ont un rôle à jouer dans l'éducation à l'importance de l'environnement et il serait insouciant de favoriser une approche laisser-faire à l'*Émile* de Rousseau comme seule solution. Je participe souvent au jeu de la survie en forêt avec mes étudiants ou, comme on l'a rebaptisé, au jeu du camping sans équipement. Après tout, notre vie n'est jamais en péril. Lorsque nous partons en camping sans équipement, ou en camping ultra-ultraléger, l'impact sur l'environnement se fait sentir. Nous avons donc appris à conduire ces expériences dans des endroits appropriés; nous nous informons auprès des compagnies forestières

pour connaître les zones de coupes prévues bientôt et nous allons jouer dans ces secteurs-là. Ainsi, nous nous sentons bien à l'aise de prélever toute ressource nécessaire. Pour des activités plus ponctuelles, nous cueillons des matériaux sous les lignes électriques ou sur le bord des autoroutes, où il existe une politique d'élagage, de toute façon. Lors de démonstrations dans des forêts destinées au loisir, nous replaçons systématiquement les matériaux sur leur lieu d'origine. Dans tous les cas, notre priorité absolue est d'éviter les feux de forêt.

J'ai eu l'occasion d'observer bien des visages illuminés lors de ces sorties: l'émerveillement du premier feu sans allumette, la satisfaction de s'étendre sur un *banc de parc* bien réussi, le plaisir que procure un feu qui crépite sans boucaner ou la fierté de voir la pierre de la fronde frapper la cible. Des images saisissantes, aussi: braises ardentes sur un bol de bois illuminant un profil dans la pénombre, louche d'écorce dans le miroir d'un lac, radeau dans la brume, entraide parfaite de deux individus isolés à l'écart des autres. Plusieurs années plus tard, c'est avec une pointe d'orgueil

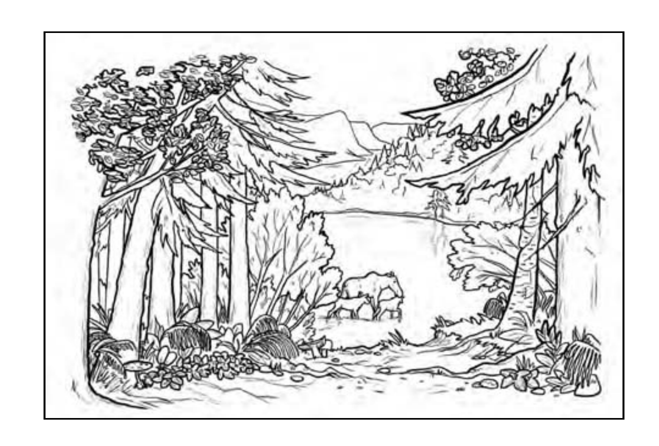
que j'admire ces mêmes visages vieillis un peu, en position de leadership dans toutes sortes de rôles, mais toujours imprégnés d'un intérêt commun pour la protection de la nature.

C'est sans doute mon mentor, feu Kirk Wipper, qui a le mieux exprimé ma pensée. «On doit croire en la nature, y croire profondément. Si on y croit, on ne peut guère se tromper. On doit tout faire pour protéger la nature sauvage, au meilleur de nos propres capacités. »

En hommage à Kirk, je tiens à profiter de ma tribune pour soulever un point que je crois fondamental pour la survie de la nature. Je voudrais commenter cette manie qu'a l'être humain de construire sans arrêt, justifiée par toutes sortes de prétextes présumés plus importants les uns que les autres. Ainsi, on voit la prolifération de nouveaux chemins forestiers, de projets d'élargissement des routes, de sentiers de quad, de cabanes pour la chasse, de chalets, de maisons, de barrages et ainsi de suite. Dans le seul rang où j'habite, les dernières 25 années ont vu naître une

usine et d'innombrables maisons sur le bord de l'eau, sur chacun des terrains où il était possible de construire, sans exception. Même le zonage agricole n'a pas résisté à l'assaut des promoteurs qui obtiennent de plus en plus facilement les droits de construction.

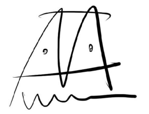
Ainsi, la nature disparaît peu à peu. Sauf dans les parcs, la maladie de la construction bat son plein; et, là encore, la demande de la clientèle force les gestionnaires de ces territoires protégés à développer de plus en plus d'infrastructures. Armés de scies mécaniques et de VTT de plus en plus performants, les vacanciers de la forêt prennent d'assaut chaque lac et chaque étang dignes de ce nom. Il faut absolument qu'un moteur les y amène. Une fois le sentier aménagé, on y apporte au début le strict nécessaire pour être un peu confortable, ensuite les gâteries comme le frigo et le poêle au propane, puis le luxe comme la télévision. Bref, la ville au complet se retrouve en forêt.



Couper les arbres et les laisser repousser est une chose. Construire des structures qui éliminent la forêt à tout jamais en est une autre. Depuis 25 ans, la ville de Saguenay a au moins doublé sa superficie sans augmenter sa population. Là où on ne voyait que nature avec une construction ici et là, on ne voit maintenant que constructions avec nature ici et là.

Je n'ai rien contre l'industrie de la construction. Elle est souvent nécessaire. Je ne vois aucun mal à remplacer un bâtiment désuet par un autre plus neuf, à embellir un quartier, à refaire l'asphalte d'une route. Ce que je questionne, c'est cette tendance à solliciter de nouveaux espaces

vierges pour la construction. Cela empiète sur la nature et la détruit. Le résultat est que nous sommes désormais entourés par la ville, plutôt que par la nature. Nul ne peut prédire précisément l'effet de ce changement sur la qualité de vie des générations futures. Je crois qu'il sera néfaste. Je vote donc pour un moratoire sur toute nouvelle construction qui envahit un site naturel. Un jour, peut-être, et je le souhaite, le développement et le progrès seront mesurés au nombre de bâtiments qui auront été enlevés pour céder la place de nouveau à la nature…



Cher Jacques,

Chaque mois de juillet, je me remémore la préparation de notre aventure et l'enthousiasme que tu démontrais lors de chacun de nos exercices en forêt. Quels beaux moments de complicité!

Lorsque vient le 1er août de chaque année, je revois le scintillement dans tes yeux à l'approche du

défi qui s’annonçait. D’ailleurs, le mois d’août au complet revêt une couleur particulière pour moi, alors que je revis jour après jour l’aventure que nous avons partagée. Surtout le dix-huitième jour, date où je ne peux faire autrement que de souligner ton anniversaire, celui où nous avons été éprouvés davantage par l’incendie. Aussi, la dernière nuit du mois au cours de laquelle nous avons vécu ensemble cette pluie torrentielle qui a pénétré le toit de notre abri.

Aujourd’hui, après m’être plongé à nouveau dans le Surviethon, je réalise encore plus la chance que j’ai eue de pouvoir côtoyer un compagnon aux qualités si nobles. En effet, ton calme, ta patience, ton endurance et ta capacité de travail m’ont grandement impressionné. Mais, surtout, c’est ta capacité à souffrir sans mot dire qui faisait ta force. J’ai beaucoup appris de toi.

Jacques, si le Surviethon était à refaire, je ne pourrais choisir un meilleur compagnon. Merci d’avoir été là.

Je te souhaite longue vie.

Sincèrement,

AF

TROISIÈME PARTIE

—*Techniques de survie*—

Introduction

Outre la prévention, voici la meilleure police d'assurance pour nous qui nous aventurons en forêt: apprendre comment, sans équipement, nous pouvons subvenir à nos besoins fondamentaux. Le savoir-faire que nous devons développer est contenu dans les énoncés suivants:

- maîtrise des principes de premiers soins;
- maîtrise de l'allumage et du maintien du feu pour nous tenir au chaud;
- maîtrise des techniques d'obtention d'eau et de nourriture – flore comestible, prélèvement faunique;
- maîtrise des techniques pour réussir à dormir – fabrication d'abris et de lits de fortune;
- maîtrise des techniques pour obtenir ou atteindre le secours – signalisation, mécanique d'urgence;

- atteinte des compétences en orientation – avec et sans carte, boussole et GPS;
- maîtrise des techniques de camping et de vie en milieu naturel sauvage;
- dextérité manuelle et débrouillardise avec outils – expériences de bricolage ou de construction.

Je ne tenterai pas ici de présenter des techniques de premiers soins. La formation dans ce domaine est facilement accessible via de nombreux organismes, dont certains se spécialisent en premiers soins pour les régions isolées. Je me con tente de suggérer à tous ceux qui fréquentent la forêt de suivre au moins un cours sur le sujet. De plus, j'encourage toute initiative de camping sauvage et de bricolage, des activités qui développent la débrouillardise nécessaire lors de situations d'urgence.

Par contre, à l'occasion d'expérimentations sur le terrain au cours des 25 dernières années, et aussi avant et durant le Surviethon, certaines techniques spécifiques ont fait leurs preuves lorsqu'il s'est agi

de répondre aux besoins de survie dans les situations les plus communes. Dans les pages qui suivent, je tenterai de déposer ces nouvelles techniques dans le compte déjà bien garni des textes originaux du Surviethon. Cette banque de nouvelles techniques, espérons-le, ouvrira son guichet aux prochains jeunes aventuriers de ce monde. Pour que la banque de techniques soit complète, je répète ici celles qui ont déjà été décrites dans le livre original présenté en première partie ou lors de l'analyse comparative en deuxième partie. Dans ces cas, je réfère aux pages appropriées. J'ai tenté de placer les techniques en ordre d'importance approximative pour le Québec: chaleur – choix du campement, feux, abris –, sommeil – lits et protection contre les mouches –, signalisation, eau, hygiène, nourriture, orientation, outils divers.

A – Les techniques liées à l'installation d'un campement

1. La marche du paresseux

La marche du paresseux, décrite à la page 356, fait référence aux stratégies pour éviter de gaspiller de l'énergie en se déplaçant, comme contourner ou passer par-dessus les troncs renversés, raccourcir les pas en grimpant, et ainsi de suite.

2. La vision rayon X

Quand vient le temps de choisir un site de campement, la technique de la vision rayon X s'avère fort utile. Lorsque nous regardons une forêt, notre vision pénètre jusqu'à une certaine distance à travers les arbres et arbustes, selon la densité des feuilles ou des conifères, tout comme le fait le vent. Plus la forêt est touffue, moins notre vision rayon X peut y pénétrer. Puisque le vent s'avère de loin notre pire ennemi dans le froid, on doit privilégier les zones touffues « antivents» qui

s'apparentent en quelque sorte au plomb qui empêche un rayon X de passer.

La frontière entre deux environnements est bien souvent un lieu de prédilection pour installer le campement. Ainsi, on peut installer l'abri dans un boisé de sapins touffus, tout en profitant du dégagement de la forêt à quelques pas pour manipuler et entreposer le bois, et aussi en tant que lieu pour installer notre « atelier » pour œuvrer le jour.

3. Le compte de 10

Comme nous l'avons vu à la page 311, on doit disposer d'au moins 20 longues perches de bois pour alimenter un feu de taille moyenne toute une nuit. Pour estimer le potentiel en bois de chauffage rapidement, on compte les perches disponibles en faisant lentement un tour complet sur soi-même. Un compte de 10 ou plus indique un potentiel intéressant. Normalement, on peut facilement ramasser le double ou le triple du nombre de perches dénombrées dans ce premier tour d'horizon.

4. Le calme et plat

Une fois que le site global a été choisi à l'abri du vent – ou le contraire dans le cas où la présence de moustiques nous fait souffrir –, on doit choisir un site spécifique. À cet égard, il vaut presque toujours mieux jeter son dévolu sur un endroit calme et plat plutôt que d'espérer tirer un quelconque avantage d'une structure naturelle. Voir pages 304, 316 et 327. Devant l'impossibilité de trouver un terrain plat, on préférera les pentes qui coulent vers l'est, pour les raisons qui suivent.

5. La face à l'est

Cette technique concerne l'orientation du campement. Lorsqu'on est assis dans l'abri ou devant le feu, vaut mieux s'installer la face à l'est, et ce, pour plusieurs raisons. Premièrement, il est agréable de profiter de la chaleur du soleil tôt le matin. Deuxièmement, les vents dominants au Québec viennent généralement de l'ouest.

DIRECTION MOYENNE DES VENTS AU QUÉBEC ENTRE 1971 ET 2000 Stations québécoises avec standards WMO (*World Meteorological Organization*)							
	Janv.	Févr.	Mars	Avr.	Mai	Juin	Juill.
Bagotville	O	O	O	E	E	E	O
Baie-Comeau	O	NO	NO	E	E	SO	SO
Baie St-Paul	E	E	E	O	O	SO	NO
Forêt Montmorency	NO	NO	NO	NO	NO	NO	NO
Mont-Joli	O	S	NE	NE	NE	SO	S
Montréal PET	O	SO	N	N	SO	SO	SO
Montréal MIR	SO	SO	N	SO	SO	SO	SO
Natashquan	NO	NO	NO	NE	E	O	O
Roberval	O	O	O	O	O	O	SO
Sawyerville Nord	O	O	O	NO	SE	SO	SO
Sept-Îles	N	N	N	E	E	E	E

	Août	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.	Année
Bagotville	O	E	E	O	O	O
Baie-Comeau	SO	SO	SO	O	O	SO
Baie St-Paul	NO	O	S	O	SO	O
Forêt Montmorency	NO	NO	NO	NO	NO	NO
Mont-Joli	SO	SO	SO	S	S	S
Montréal PET	SO	SO	SO	SO	SO	SO
Montréal MIR	SO	S	S	SO	SO	SO
Natashquan	O	O	O	O	NO	NO
Roberval	SO	SO	O	O	O	O
Sawyerville Nord	S	S	SE	SE	O	O
Sept-Îles	E	E	E	N	N	E

Cela veut dire que le vent chassera le plus souvent la fumée vers l'est, de l'autre côté du feu. S'il y a pente, il est préférable qu'elle coule vers l'est; on aura de meilleures chances que le vent passe par-dessus nos têtes. La pente doit aussi descendre vers l'est parce que le feu doit être placé plus bas que nous pour deux raisons : la chaleur monte et il ne faut pas que les tisons déboulent vers nous.

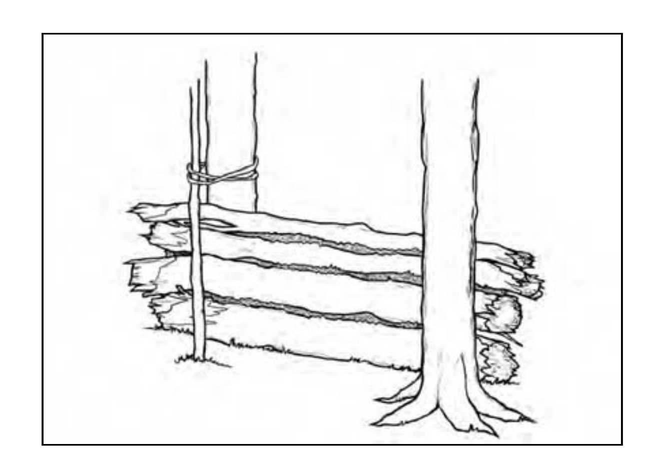
Comme on peut le constater dans le tableau précédent, la direction dominante du vent varie considérablement d'un mois à l'autre et même d'une région à l'autre. Mais, lorsqu'on installe un campement en l'absence de vent, ou pour une longue durée, c'est l'installation la face à l'est qui offre la meilleure probabilité d'un campement libre de fumée.

6. Le mur pourri

J'ai raconté à la page 305 comment j'avais étudié la technique du mur réflecteur installé de l'autre côté d'un feu et comment j'avais découvert qu'un mur derrière soi est préférable. Lors de mes

excursions en forêt, j'ai expérimenté des moyens d'ériger un mur derrière moi avec les matériaux qu'offre la nature. Je me suis vite rendu compte que la façon la plus rapide et la plus facile est d'empiler de grosses bûches pourries l'une par-dessus l'autre, puisqu'elles s'écrasent et tiennent en place. De plus, cette façon de faire réduit les espaces entre les bûches, facilitant le calfeutrage avec de la mousse l'été ou avec des branches de conifères tordues ou de la terre humide prélevée autour du feu l'hiver. Il s'avère assez facile de trouver deux arbres distancés d'un à deux mètres contre lesquels appuyer le mur pourri, ou encore deux arbres rapprochés entre lesquels le coincer.

En orientant le mur nord-sud derrière soi, on se retrouve la *face à l'est*. De plus, si on appuie le mur pourri contre un immense arbre, ce dernier offre la protection du vent venant du nord ou du nord-ouest. De plus, les bras d'un tel géant protègent l'abri contre la pluie et son pied souvent recourbé donne une pente au mur, ce qui aide à le maintenir en place.



Après des centaines de nuits passées à dormir ainsi entre un mur pourri et un feu, je peux affirmer que la distance idéale entre ce mur et le bord du feu est d'exactement deux mètres. Un mur d'une hauteur d'un mètre et demi est suffisant. À cette hauteur, il devient aisé par la suite d'appuyer quelques longues perches sur le mur en guise de structure de toit. Ainsi, le mur devient le fond d'un abri en forme d'appentis.



Respect de l'environnement

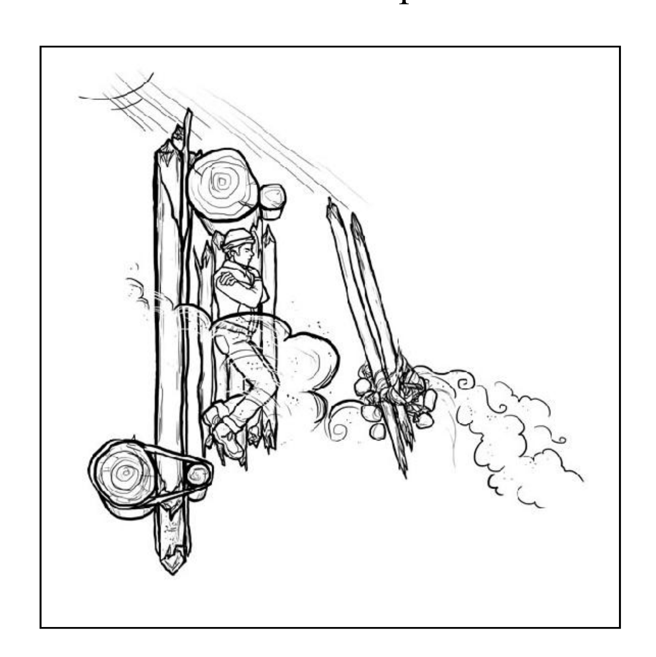
S.V.P., replacer les bûches pourries à leur lieu d'origine.

7. Le jeu de l’arrière gauche

Nous avons vu précédemment qu’il est généralement préférable d’installer le *mur pourri* et le *banc de parc* selon une orientation telle que, lorsqu’on est assis devant le feu, on a la *face à l’est*. L’exception se manifeste quand la direction du vent est connue et que l’on prévoit un séjour d’une seule nuit. Il est alors préférable de s’installer de manière à ce que le vent souffle de la diagonale arrière gauche lorsqu’on est assis en face du feu. C’est le cas lorsqu’on oriente l’abri vers l’est et que les vents veulent coopérer.

Dans une partie de survie, ce jeu de l’arrière gauche se présente ainsi : le quart vent arrière gauche lance son souffle puissant, qui ricoche sur les longues perches dont le bout est en feu, les suit et frappe la fumée qui s’en dégage pour la chasser de la zone de jeu. Cette orientation diagonale au vent est importante, car, même si le vent de côté est idéal pour chasser la fumée du feu, il atteint également l’occupant de l’abri. Mais si le vent vient directement de derrière l’abri, il souffle par-dessus le mur et, en raison du vide ainsi créé, la

fumée se trouve aspirée vers l'intérieur. C'est un peu comme se forme un tourbillon derrière une roche dans une rivière. On doit donc opter pour une solution mitoyenne selon laquelle les émanations du feu sont expulsées par la diagonale du vent, tandis que la brise est presque exclue de l'abri. Avec le jeu de l'arrière gauche, la fumée n'entre que partiellement dans l'abri, essentiellement au niveau des pieds.



Pourquoi pas le jeu de l'arrière droite? Il est aussi possible de laisser entrer le vent de ce côté. Par contre, l'avantage du vent de l'arrière gauche vient du fait qu'il est possible de coucher la tête du côté gauche de l'abri pour éviter la fumée canalisée à la droite. Ainsi, lorsque les droitiers sont couchés sur l'épaule gauche, il est plus facile pour eux de manipuler, de leur main la plus habile et sans quitter le lit, le crochet qui sert à tirer les longues perches dans le feu au fur et à mesure qu'elles se consument.

> ⚠ ***Danger! Attention aux feux de forêt!***
> *Ne pratiquer cette technique que lorsqu'il y a de la neige au sol ou lors de journées pluvieuses.*

8. Le thermomètre à genoux

Lorsqu'on est couché dans un abri près d'un feu, un des pires fléaux est la « boucane» qui envahit l'abri et qui nous fume comme un saucisson. Le vent arrière gauche aide beaucoup à prévenir ce problème, mais, quand le vent

tourbillonne le moindrement, c'est parfois insuffisant. Il m'est déjà arrivé de souffrir pendant plusieurs jours d'abrasion de la cornée à cause de la fumée. J'ai alors appris qu'il valait mieux placer le feu devant les genoux, plutôt qu'au centre de l'abri, pour éviter la fumée au visage. Un deuxième avantage de situer le feu à cet endroit vient du fait que les genoux agissent comme thermomètre pour nous aviser si le feu devient trop chaud. Ce thermomètre à genoux fonctionne bien, car on met normalement moins de vêtements sur les jambes que sur le tronc.

9. La zone Nitouche

Voici une technique qui nous a bien servis durant les premières nuits du Surviethon. La zone Nitouche – n'y touche pas – correspond à l'espace qui sera éclairé par la lueur du feu après que la nuit sera tombée, ce qui représente un cercle d'un rayon d'environ 20 mètres. Lorsqu'on manque de temps de clarté pour établir un campement de fortune – presque toujours, dans les situations réelles –, le fait de délimiter une zone interdite autour du campement nous force à aller cueillir les matériaux

au loin pendant qu'il est facile de le faire. Cette zone Nitouche nous aide à contrer la loi du moindre effort qui nous conditionne à cueillir le bois de chauffage et les matériaux de construction les plus rapprochés en premier. Cependant, si on s'attarde à la cueillette du bois autour du site de feu pendant l'heure de crépuscule, on devra quérir celui qui se retrouve au loin plus tard et à la pleine noirceur, avec les risques et l'inefficacité que cela comporte.

Notre instinct naturel nous conditionne aussi à construire notre nid – lit, mur, abri – avant la nuit totale. Mais, puis que toutes ces actions se réalisent dans la zone Nitouche, on n'y touche pas avant que la nuit ne soit tombée.

Normalement, la zone Nitouche contient ample ment d'un type de matériau, le sapin, par exemple, mais pas du tout d'un autre type, disons de l'écorce de bouleau. Pendant qu'il fait clair, on doit se concentrer à aller chercher au loin ce qui manque à proximité.

10. La sentinelle du feu

Lorsqu’on se retrouve avec un compagnon dans une situation où on doit se réchauffer toute la nuit près d’un feu, il est souvent préférable qu’une personne monte la garde du feu à tour de rôle, tel que discuté à la page 308.

À force d’expérimentation avec mes étudiants et collègues, je conclus qu’il est préférable de doubler les vêtements de celui qui dort. Comme l’autre est éveillé, il peut se rapprocher davantage du feu pour compenser. Au cours d’une nuit de 12 heures, 4 tours de garde de 3 heures chacun sont suggérés. Par la suite, on essaie de compléter par un somme en après-midi. La technique de la sentinelle du feu comporte encore plus de mérite lors d’épreuves en groupe de trois ou plus.

11. Le sentier de halage

Afin de compléter l’exposé des trucs permettant de réduire au minimum l’énergie nécessaire au transport du combustible, je présente quelques techniques utiles. La plus importante consiste dans l’aménagement d’un sentier de

halage qui mérite quelques explications. Si pentes il y a, le sentier doit être aménagé de telle sorte qu'on puisse prélever le bois en amont du campement et ainsi descendre avec son fardeau. De plus, le sentier doit être droit, ou du moins ne pas comporter de virages abrupts, pour qu'on puisse transporter des perches à pleine longueur. Ceci veut dire que, lorsqu'on décide de tracer ce sentier principal, on doit ignorer tous les arbustes plus petits qu'un doigt en faveur d'une ligne droite. C'est en tirant les premières longues perches dans le sentier qu'il s'aménagera de lui-même, sans efforts additionnels importants, surtout si on trace la piste dès le départ le long d'éclaircies naturelles.

Avant la nuit, on apporte les pièces de bois qu'on cueille à gauche et à droite du sentier de halage vers celui-ci et on les laisse là dans l'intention de ne les transporter au campement que plus tard. Le temps venu, après que plusieurs passages auront élargi le sentier de halage, il sera beaucoup plus facile de charrier le bois en le traînant. Éventuellement, plusieurs sentiers de halage secondaires viendront rejoindre le sentier

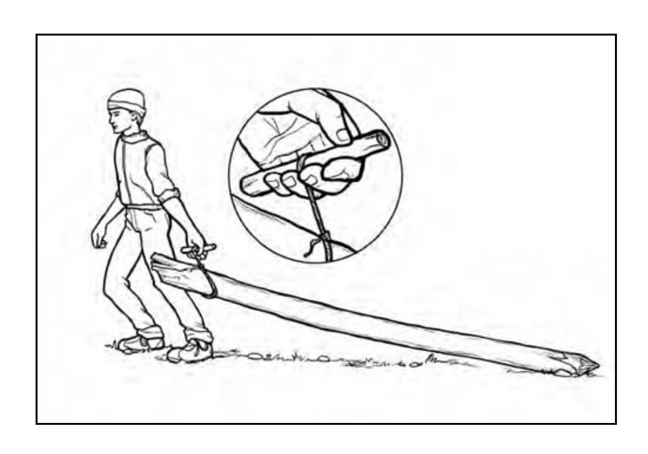
principal. De cette manière, tout comme le font les forestiers avec leur *Timberjack*, on récoltera l’ensemble du bois mort sur le territoire, en passant toujours par des sentiers. Cette façon de faire réduit la dépense énergétique de façon significative, car on ne transporte le bois sur l’épaule que sur de courtes distances jusqu’aux sentiers. De là, on peut le traîner jusqu’au campement.

12. Le tire-bûche

Lorsque le sol n’est pas trop accidenté, il est préférable de traîner les bûches un bout par terre, plutôt que de les balancer sur l’épaule. S’il s’agit de longues perches, on peut ne placer que le gros bout sur l’épaule et haler. Pour des morceaux plus courts, on étrangle le bout ou plusieurs bouts avec une clé de bras, le pouce bien accroché sur la ceinture, et on tire.

Si on dispose d’un bout de corde solide, on peut faciliter le halage en fabriquant un tire-bûche, qui n’est ni plus ni moins qu’une poignée de bois solide attachée à un bout de la corde. À l’autre bout, on utilise un nœud coulant gansé pour

ceindre le bois. Il est surprenant de constater à quel point ce tire-bûche facilite la tâche.



13. Le collier à bûches

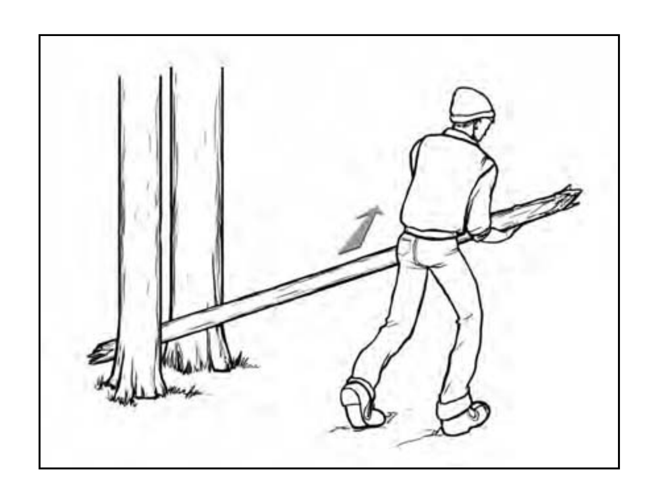
Lorsque le sentier principal est large, par exemple le long d’un ancien chemin forestier ou d’un portage, on peut traîner une quantité étonnante de bois à l’aide d’un collier à bûches. On placera cette fois une pile de perches de chaque côté de nous, en entourant chacune d’elles des deux bouts d’une même corde ou courroie solide. En plaçant le centre de la corde derrière le cou et en soulevant le bout des perches, on peut marcher de bonnes distances sans trop se fatiguer.



14. Le fendeur automatique

Pour casser le bois afin de le rendre plus facilement manipulable autour du feu, on l'insère entre deux arbres rapprochés dont on se sert comme levier. Attention, cependant, car la technique comporte des risques; on doit continuellement penser au R du SÉRA. Lorsque le bois se brise d'un coup sec, la force qu'on exerçait en tirant n'a plus d'appui et on tombe sur le dos. Pour éviter cela, il s'agit de plutôt pousser sur la perche en l'appuyant contre notre ceinture, un pied placé bien devant l'autre. Ainsi, lorsque la tension

disparaît, on peut maintenir son équilibre, ou du moins partir à courir vers l'avant pour se rattraper.



Chez certains types de bois, l'érable et le sapin en particulier, les perches insérées entre deux arbres leviers ont tendance à se fendre en plus de casser. Si on tourne le bois de 180 degrés entre chaque cassure, on réussit souvent à produire des bûches fendues en deux. Lorsque je trouvais une bûche particulièrement bien adaptée à cette technique du fendeur automatique, j'annonçais à mes étudiants que je leur ferais une démonstration de karaté. Je leur demandais de fermer les yeux et, à la suite d'une douzaine de *crac!* successifs, ils les

ouvraient sur la surprise d'une pile de bûches bien égales, toutes fendues en deux et de la même longueur. Et ils me découvraient, moi, avec le grand sourire sous la barbe.

15. Le bâton de baseball

Certaines autres essences de bois, le tremble et le peuplier surtout, se cassent facilement lorsqu'ils sont frappés d'un coup sec contre un objet solide. Mais, encore une fois, attention aux risques. Si on frappe une bûche contre une pierre au sol, le bout peut nous rebondir à la figure. Mieux vaut frapper le bois de côté contre un arbre solide, à l'instar d'un bâton de baseball contre une balle. Cependant, le bout vole alors horizontalement et atterrit très loin de l'arbre sur lequel on l'a frappé. En plus d'être peu commode, c'est dangereux pour les amis si on n'est pas seul. La solution demeure de frapper le bois contre un arbre, mais en même temps du haut vers le bas. Ainsi, les bouts brisés s'empilent au pied de l'arbre.

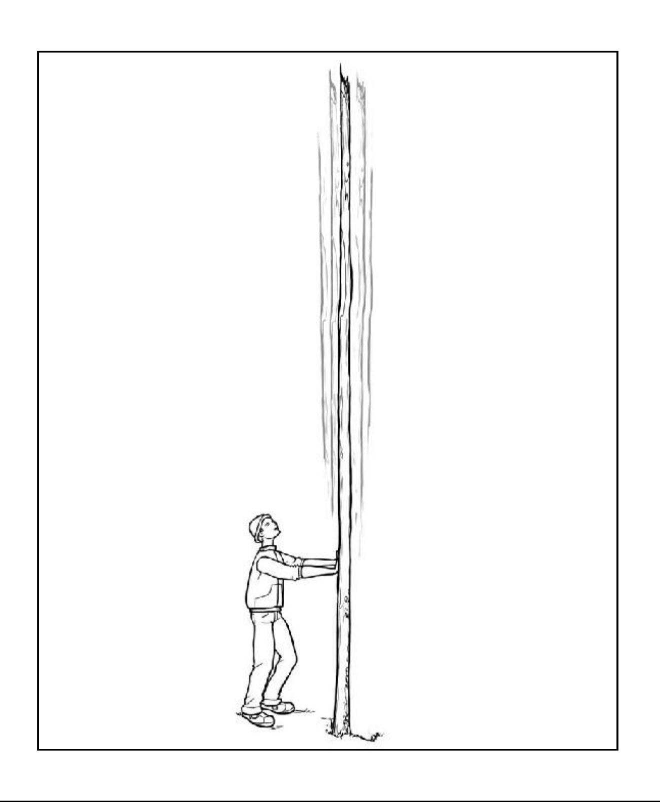


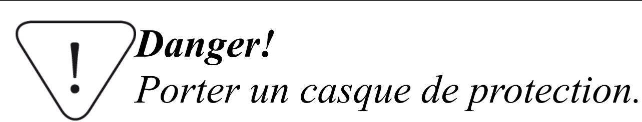
16. Le faiseur de veuves

Parfois, lorsque le bois de chauffage se fait rare, on doit recourir à une technique spéciale pour faire tomber des arbres morts qui à première vue semblent trop gros pour être abattus sans outil. Il s'agit d'utiliser le poids de l'arbre à notre avantage. Pour ce faire, on pousse sur l'arbre mort debout, en regardant attentivement le mouvement de la cime, qui réa git par un mouvement alternatif. En synchronisant la prochaine poussée, on peut initier

un mouvement de balancier où chaque retour est plus fort que le précédent. L'arbre finit par osciller tellement que son tronc cède à la gravité.

Comme le nom l'indique, cette technique est particulièrement dangereuse et il faut bien peser le risque par rap port au bénéfice. Il est primordial de toujours regarder la cime de l'arbre en exécutant cette manœuvre. Le problème réside dans le fait que, bien souvent, la tête plus pourrie se détache avant que l'arbre ne tombe. On doit pratiquer cette technique en commençant avec des arbres plus petits et en s'équipant d'un casque de sécurité, si possible. Car même si on la tire avec une corde ou qu'on la pousse avec un long bâton en Y, la crête peut s'envoler très loin de son point d'origine.





Danger!
Porter un casque de protection.

On comprendra que parfois le vent seul est suffisant pour faire tomber les têtes pourries des arbres, particulièrement dans les forêts de bouleaux. Les jours et les nuits venteux, il faut

prêter attention à ce phénomène lors des déplacements. Surtout, il faut en tenir compte au moment où on choisit le lieu du campement.

17. Le bois de cercueil

L'une des techniques les plus importantes à apprendre pour survivre en forêt concerne le choix du bois pour le feu. Règle générale, on considère les conifères ou résineux comme des bois mous, tandis que les feuillus sont des bois francs, plus durs. Toute règle comporte des exceptions. Ainsi, le mélèze (*Larix laricina*), l'épinette noire (*Picea mariana*), le tilleul (*Tilea americana*), le saule (*Salix spp.*) et le tremble (*Populus tremuloides*) se retrouvent dans la catégorie contraire. Les bois mous sont en général plus utiles pour allumer le feu, alors que les bois francs conviennent davantage pour l'entretenir.

Autre exception, trois sortes de bois francs sont peu utiles comme bois de chauffage en forêt, même s'ils sont des choix de prédilection en ville. Les arbres qui se distinguent par leurs lenticelles – rayures horizontales –, soit le bouleau (*Betula*

spp.), le cerisier (*Prunus spp.*) et l’aulne (*Alnus spp.*) ont tous de l’écorce imperméable qui fait passer le bois de vivant à mort en provoquant son pourrissement sans qu’il connaisse une phase intermédiaire de bois sec. On ne retrouvera donc que très rarement ces trois essences de bois dans un feu de camp. La situation n’est pas la même dans le cas du bois vert fendu à l’avance: il peut alors sécher plutôt que pourrir.

Cela veut dire que, dans la forêt boréale, il ne reste guère que le peuplier baumier (*Populus balsamea*), l’érable (*Acer spp.*) et le frêne (*Fraxinus spp.*) comme bois franc à brûler. Le mélèze et l’épinette noire, pour leur part, sont utilisables, mais ils ont le défaut de projeter des étincelles.

Bien sûr, on brûle tout ce qui nous tombe sous la main lorsqu’on est mal pris. Il m’est même arrivé de ne brûler toute la nuit que des rouleaux d’écorces de bouleau ou des amas de foin attachés, faute de mieux. Régulièrement, on ne trouve que des sapins morts faciles à arracher dans des

sapinières trop touffues. Ceux-ci brûlent rapidement en donnant un spectacle d'étincelles, mais ce fait est compensé par leur abondance. Une autre source utile de combustible de qualité se retrouve auprès de l'érable à épi. Chaque bosquet de cette espèce offre une ou deux branches mortes, choses utiles à connaître lorsqu'on cherche du bois à tâtons à la noirceur.

Mais ce qui est le plus important à savoir est également le plus difficile à mettre en pratique; c'est la façon de reconnaître les espèces dans leurs divers stades de croissance et de décomposition. Tout comme un humain change profondément de la naissance à la mort, si bien qu'on ne peut guère reconnaître l'enfant dans l'adulte qu'il devient, ni surtout dans le squelette qu'il en restera beaucoup plus tard, un arbre aussi naît, pousse, meurt et se décompose. À chacune de ces étapes, la même espèce d'arbre revêt des caractéristiques fort diverses. La difficulté de trouver du bois de chauffage de bonne qualité vient du fait qu'on doit savoir identifier le bois de cercueil, c'est-à-dire

celui qui est totalement mort, mais qui n’a pas encore commencé son processus de décomposition.

On doit circuler et observer longtemps les arbres à leurs divers stades de croissance et de décomposition avant de pouvoir à coup sûr les identifier à chacune des phases de leur existence : vivants, à l’étape cercueil, partiellement pourris ou lorsque devenus squelettes. En attendant, quelques consignes aideront à identifier le bois de cercueil, soit celui qui nous intéresse pour le feu. Premièrement, on n’y voit pas de bourgeons, de feuilles ou d’aiguilles. De plus, ce bois est ferme. On ne peut donc l’écraser ni avec un ongle ni avec le pied. Le bon bois de chauffage se retrouve rarement au sol, où il pourrit rapidement à cause de l’humidité. On ne le trouve habituellement pas debout non plus, car alors il est probablement encore partiellement vivant et humide. On recherche donc un arbre renversé, mais demeuré accroché à un autre arbre. Un arbre tombé à l’étape de bois de cercueil se caractérise aussi par le fait que le bout est entier, pas brisé. Dans le cas

contraire, l'eau s'infiltre sous l'écorce par le haut et fait pourrir l'intérieur.

Lorsqu'on cogne deux morceaux de bois sec ensemble, le son est clair et non sourd. Dans le feu, le bois sec se met à dégager des flammes après une ou deux minutes.

Mais on atteint vite la limite de tous ces conseils. Pour apprendre véritablement à choisir le bon bois de chauffage en forêt, on doit jouer avec le feu. Souvent.

18. Les éponges thermiques

À la page 345, je décris l'importante technique des éponges thermiques, qui consiste à se réchauffer un pied en chauffant son bas et en l'insérant dans la botte humide pour en éponger l'humidité. On répète avec l'autre pied, à répétition.



19. Les manches sur la tête

Au jour 9 de la première partie, je raconte comment j'ai transformé les manches de mon gilet en tuque. Mon analyse de cette initiative à la page 126 justifie cette idée de toujours se fabriquer un chapeau en situation de survie au froid.

20. L'épouvantail

Parfois, le froid trop sévère critique nos vêtements trop minces. Plutôt que de répondre d'un «Oui, mais… » peinard, nous pouvons affronter ce froid corbeau en nous transformant en épouvantail. La technique consiste à bourrer nos vêtements de foin ou d'autres matériaux secs.

Il n’existe pas de manteau chaud. Le plus épais, le plus dispendieux même, s’il est déposé seul sur un banc de neige, se révélera aussi froid que le banc de neige lui-même. C’est notre corps qui est chaud, et le manteau ne fait que retenir notre chaleur grâce à son isolation. L’isolation, ce n’est que des pores d’air immobiles dans un espace clos. Pour illustrer ce fait, imaginons-nous dehors l’hiver habillés d’une armure de chevalier faite de fer. Évidemment, c’est froid. Prenons ce même fer et transformons-le en laine d’acier extrafine pour nous en faire un épais manteau. Il conservera la chaleur.

Comme matériaux isolants habituels, nous connaissons par exemple le duvet, la laine et le polyester qui emprisonnent de grandes quantités d’air dans leurs pores. Mais le regard imaginatif du survivant perçoit ces mêmes pores d’air dans toutes sortes de matériaux disponibles en forêt: duvet de quenouille, mousse, feuilles, foin, écorce, plantes, et ainsi de suite. Ou dans d’autres possessions identifiées lors de l’inventaire du SAC : pages chiffonnées d’un livre ou d’un journal,

styromousse arrachée à un siège d'auto, morceaux de tapis…

Pour exécuter la technique de l'épouvantail, on étend son paletot au sol pour y déposer une pile d'isolants de fortune. On se couche alors par terre pour écraser l'isolation de notre dos, puis on enfile les manches. On boutonne le manteau et on attache le cordon de taille avant de se relever. Une fois debout, il est possible de bourrer davantage le devant du manteau et les manches en passant par le collet. On peut aussi bourrer le pantalon après en avoir fermé les jambes autour des chevilles à l'aide des bas.



Le hic de cette technique, c’est l’inconfort. C’est piquant. C’est comme au sortir de l’échoppe d’un barbier négligent.

21. Le sacrifice du ventre

Lorsqu'on sent le début de picotements aux pieds, on doit absolument réagir sans délai, car, dans à peine quelques minutes, on ne sentira plus ses pieds; c'est le début des engelures. En l'absence de feu, on doit convaincre un ami qui a bien chaud de nous venir en aide et de subir le sacrifice du ventre. La technique consiste à placer nos pieds à l'intérieur de son manteau, sur son ventre chaud, jusqu'à ce que la circulation revienne. Entre-temps, on doit aussi tenir nos bottes au chaud, soit sous le manteau d'un autre ami, soit sous le nôtre. Le sacrifice des aisselles est une autre option d'une efficacité comparable.

La situation est encore plus critique quand on est solitaire. Sans feu, la seule possibilité demeure de s'activer physiquement jusqu'à ce que notre corps soit bien chaud, en tentant de nous réfugier à l'abri du vent. Si cela ne suffit pas, il faut enlever ses bottes et se frotter un pied nu à la fois bien vigoureusement avec les mains pendant qu'on réchauffe son bas sur son ventre. Tant mieux s'il est possible de changer de bas.

Pour éviter de geler des pieds lorsqu'on est immobile, il est préférable de toujours les placer sur une bûche plutôt que dans la neige.

B – Les techniques liées au feu

Avant de présenter les techniques spécifiques reliées au feu, voici donc l'exposé théorique simplifié promis en partie 2. En espérant que les scientifiques me pardonneront la perte d'exactitude reliée à mon effort de vulgarisation…

Sec. Le mot-clé est *sec*. Un melon d'eau brûle parfaitement bien, pourvu qu'il soit sec. Le problème, c'est que nous devons d'abord le faire sécher. *Gros et humide : nécessite beaucoup de chaleur avant de devenir sec*. Prenons maintenant un papier mouchoir. Séparons-le en minces couches, puis découpons celles-ci en lanières extrêmement fines. Puisque ce papier ne contient que l'humidité minime retrouvée dans l'air, un minimum de chaleur sera requis pour le sécher totalement. *Fin et presque sec : ne nécessite que peu de chaleur avant de devenir sec.*

Il y a deux manières de faire sécher un combustible: rapidement ou lentement. Lançons le

melon d’eau dans un feu de la Saint-Jean. *Chaleur intense : courte durée de séchage*.

Plaçons un melon identique dans une lèchefrite sur un rond de cuisinière dont le contrôle est ajusté à sa plus faible intensité. Le melon finira par sécher aussi, mais un plus long laps de temps sera nécessaire. *Chaleur faible: longue durée de séchage*. Notons dans les deux cas que le melon séchera plus vite si nous le coupons en deux ou si nous perçons des trous dans la pelure. *Les matériaux fendus et aérés sèchent plus vite.* Notons aussi que certains matériaux imperméables ne devront être séchés qu’en surface, tels l’écorce de bouleau, la résine de sapin ou le gras. *Les matériaux résineux, cireux ou huileux sont déjà secs.*

La chaleur nécessaire pour faire sécher un combustible spécifique dépend donc de cinq facteurs. On peut les retenir facilement en pensant à moi : un *petit sec fendant, mou et collant.* Blague à part, plus le combustible est petit et plus il est sec au départ, moins il nécessitera de chaleur pour

sécher. Si de plus on le fend ou bien on lui enlève une partie de son écorce, il séchera encore plus vite. Et puisque les matériaux et bois mous contiennent plus d'air que les durs, l'humidité s'en dégagera plus rapidement. Finalement, plus le combustible contient de « colle », c'est-à-dire plus il est résineux ou huileux, plus il sera imperméable et déjà sec, sauf en surface.

Même si on chauffe intensément un matériel le moindrement humide, sa température ne pourra jamais dépasser 100 °C, soit le point d'ébullition. Mais dès qu'il devient parfaitement sec, sa température augmente graduellement jusqu'à environ 250 °C (480 °F) et il prend feu. *Un matériel humide ne peut pas s'enflammer*. Il est toutefois possible qu'un bout de bois ou autre objet qu'on lance dans le feu soit composé à la fois de matériel sec et humide. En ces cas, seule la partie sèche brûlera. À titre d'exemple, si on colle un mouchoir en papier sur un melon d'eau et que l'on place cet objet au-dessus d'une chandelle, seul le mouchoir sec s'enflammera. Il en est de même lorsqu'on place une bûche trop humide dans un

feu; après un moment, elle sèche et brûle en surface, mais on devra attendre que les couches intérieures sèchent à leur tour avant que la combustion ne se poursuive. Si la chaleur du feu est insuffisante pour la sécher complètement, cette bûche s'éteindra, à notre grand désarroi.

Le feu s'éteindra aussi s'il est privé d'air, bien sûr, car l'oxygène est un élément essentiel à la combustion. Voilà pourquoi un couvercle éteint le feu pris dans une casserole. Dans le cas contraire, plus on souffle sur le feu, plus il s'anime, comme le feu du forgeron sous l'effet de son soufflet. *Il faut de l'oxygène.*

Dans la nature, on trouve à brûler des combustibles équivalents à de gros melons d'eau bien frais et d'autres qui s'apparentent à de très fines lanières de mouchoir en papier. Et entre les deux un large continuum de matériaux mitoyens. Qu'il s'agisse d'un morceau d'écorce de cèdre, d'une branche de hêtre, d'un brin de foin, d'une bûche pourrie, d'un nid de guêpes, d'un champignon ou d'une queue de castor, une quantité

de chaleur x, y ou z sera nécessaire avant que chacun de ces éléments ne s'enflamme.

En conclusion, si notre feu ne daigne pas démarrer, ou s'éteint, c'est simplement parce que nous tentons d'y brûler des combustibles sans suffisamment de chaleur pour les faire sécher et faire grimper leur température jusqu'au point d'ignition. Deux solutions sont alors possibles : *ajouter de l'oxygène* en soufflant pour accroître la chaleur ou changer les combustibles en faveur de matériaux plus *petits, secs, fendus, mous et collants*, lesquels s'enflammeront avec une chaleur moindre.

Par exemple, lorsque le feu par friction génère un tison de la grosseur d'une tête d'épingle, on ne dispose d'assez de chaleur que pour allumer le reste de la poudre de bois noircie formée par le va-et-vient de l'arc. Par la suite, ce tison gros comme le bout du doigt ne génère assez de chaleur que pour allumer des combustibles minuscules, très secs, fendus en miettes, mous et aérés ou collants (résineux). Dans cette catégorie, on retrouve par

exemple des épis de quenouilles, du foin, de l’écorce de cèdre grattée ou de l’écorce de bouleau émiettée. Une fois allumés, ces matériaux génèrent suffisamment de chaleur pour faire sécher, puis allumer à leur tour des matériaux tels que des copeaux, de plus gros morceaux d’écorce de bouleau ou de cèdre, ainsi que les plus petites branches sèches sous les conifères. Éventuellement, le feu dégage tellement de chaleur qu’on peut y faire sécher d’im menses bûches de bois vert ou même pourries.

Mais le fait demeure que nous ne pourrons jamais vraiment comprendre ces principes d’allumage sans les mettre en pratique concrètement. Déjà, lorsque j’étais jeune étudiant au baccalauréat, je m’amusais à relever des défis reliés à l’allumage de feux. Ma stratégie était de partir avec un carton d’allumettes dont toutes étaient arrachées sauf trois. Ou deux. Ou une seule. Ou une demie. Ou une tête. Bouleaux interdits. Je me dirigeais alors vers un lieu isolé en forêt situé à au moins deux kilomètres de l’auto, sandwich jam bon fromage en poche. Ma motivation pour réussir

à allumer le feu était de savourer un croque-monsieur pour dîner. Voici les défis que je m'imposais pour éviter d'avaler le sandwich froid, présentés en ordre de difficulté :

***Exercice A** — Obtenir une flamme qui restera allumée durant deux minutes sans intervention à l'aide de trois allumettes de carton en utilisant uniquement les matériaux disponibles dans la forêt:*

1. Sans écorce de bouleau
2. Sans écorce de bouleau et sans matériaux autres que du bois
3. Sans écorce de bouleau, sans conifères et sans matériaux autres que du bois
4. Sans écorce de bouleau, sans conifères, sans matériaux autres que du bois et sans outil de métal
5. À l'aide d'un seul morceau de bois sans écorce ni branches
6. À l'aide d'un seul morceau de bois sans écorce ni branches et sans outil de métal

***Exercice B** — Répéter chacun des 5 éléments de l'exercice A avec les consignes additionnelles suivantes :*

1. Dans les 30 minutes après une pluie qui a duré plus de 2 heures
2. Dans les 30 minutes après avoir submergé tous les matériaux pendant 24 heures
3. Durant une pluie qui a déjà duré plus de deux heures, sans abri autre qu'un complet imperméable
4. Avec une main « amputée » au niveau du poignet
5. En forêt par nuit nuageuse (sans lune ni étoiles) et sans lumière
6. L'hiver après une tempête de neige
7. L'hiver durant une tempête de neige

***Exercice C** — Répéter les exercices A et B, mais en remplaçant les trois allumettes de carton par:*

1. Une pierre de magnésium commerciale
2. Un champignon polypore fumant

***Exercice D** — Obtenir une flamme en utilisant uniquement les matériaux disponibles dans la forêt, à l'aide des éléments suivants:*

1. Une demi-allumette de carton, coupée sur le long
2. Une tête d'allumette de carton
3. Une pile et de la laine d'acier extrafine
4. Un silex et un batte-feu en acier
5. Un briquet d'auto
6. Une batterie d'auto et des câbles de démarrage
7. Un paquet d'allumettes en carton mais sans couvercle sur lequel les frotter
8. Un briquet vide
9. Une loupe
10. Une loupe de glace
11. Par friction en tournant une tige avec la technique de l'arc
12. Par friction en tournant une tige entre les paumes

Surmonter ce genre de défis aide énormément à se préparer pour une éventuelle situation d'urgence

en forêt. Non seulement parce que nous devenons meilleurs en allumage de feu, mais aussi parce que ces exercices nous permettent de nous acclimater à la forêt et connaître ses ressources, tout en nous amusant à l'air frais. De plus, les réussites que nous éprouvons améliorent notre confiance et nous encouragent à persévérer lors d'épreuves ultérieures. Mais le principal bénéfice de l'effort consenti à ce genre d'exercices sera sans nul doute le développement d'une attitude de prévention, car nous réalisons suite à tout cela qu'il est bien plus simple de toujours traîner un briquet.

Sans tous ces exercices préalables, je doute fort que j'aurais pu réussir à surmonter le défi du Surviethon. Car la réussite d'une épreuve de survie en conditions froides nécessite la plupart du temps un lien intime avec notre ami le feu.

À présent, revenons aux techniques spécifiques reliées au feu.

22. L'arc à feu

Au jour 1 de la première partie, on découvre les principes de base du système qui permet de produire du feu par friction à l'aide d'un arc ou archet. Depuis le Surviethon, j'ai découvert bon nombre de trucs pour rendre le processus plus facile. Dans la vraie vie, la complexité de cette technique la met hors de portée en conditions de survie, sauf pour ceux qui y ont préalablement investi temps de pratique et énergie. Officiellement, mieux vaut traîner un briquet en tout temps.

La technique de l'arc à feu demeure tout de même la plus efficace pour obtenir un feu sans allumette dans la forêt québécoise. Mes recherches m'ont conduit à expérimenter tous les autres moyens aborigènes connus. Avec tous, j'ai obtenu du succès : friction par rotation avec les paumes, friction par rotation avec une perceuse à pompe, friction par rotation avec un système d'engrenages, friction avec un lacet, friction par va-et-vient dans une tranchée, friction par méthode de sciage, avec les rayons du soleil et une loupe de glace, avec silex et pyrites de fer, par percussion d'un piston.

La méthode de l'archet demeure la seule sur laquelle je peux me fier à coup sûr, peu importe la météo.

Avec la venue d'Internet et de YouTube, il est maintenant relativement facile d'apprendre les rudiments de cette technique. Encore faut-il l'expérimenter. Voici quelques indices spécifiques :

- les meilleures espèces au Québec : cèdre, tilleul, saule, sapin, pin, tremble et peuplier;
- choisir un archet léger – long de 50 cm et gros comme le pouce, c'est suffisant;
- s'assurer que le rondin – drille – est parfaitement droit et que les pointes sont centrées;
- diamètre idéal du rondin : 22 mm;
- un rondin long, du sol au creux du genou, facilitera la tâche;
- privilégier un rondin octogonal plutôt que rond;
- épaisseur idéale de la planchette : 30 mm;
- prévoir une planchette assez longue et large pour que le pied puisse la tenir immobile;

- réduire le diamètre du haut du rondin à 10 mm sur une longueur de 4 cm;
- utiliser une poignée de bois très dur, pas trop grosse – environ 10 cm x 4 cm x 2 cm;
- bien graisser le trou de la poignée ou y insérer une pièce de 10 cents;
- la corde doit être enroulée autour du rondin de telle manière que la partie attachée au manche de l'arc soit par-dessus;
- la corde doit être enroulée autour du rondin de telle manière que le rondin soit vers l'extérieur de l'arc;
- placer les orteils à 2 cm du trou pour immobiliser la planchette;
- placer la pointe du rondin sur la planchette entre 25 et 30 mm du bord de la planchette
- manier l'archet en lui donnant un angle léger, de manière à ce que l'avant pointe vers le bas;
- ajouter de la pression sur la corde avec l'annulaire et l'auriculaire au besoin;
- appuyer le poignet gauche contre le genou gauche;
- aligner l'épaule, le genou et les orteils gauches;

- frotter jusqu’à ce que le trou soit du diamètre du rondin avant de tailler l’encoche;
- ajouter la poudre de bois noirci à la pile de combustible fin;
- tailler l’encoche de bord en bord de la planche et jusqu’en plein centre du trou;
- couper l’encoche d’une largeur de 1/8 d’une pointe de tarte sur le dessus, 1/6 en dessous;
- placer un morceau d’écorce sous l’encoche;
- manier l’archet lentement jusqu’à ce que l’encoche soit bien pleine de poudre;
- ajouter de la pression et de la vitesse;
- arrêter juste avant de perdre le contrôle du système;
- si la fumée continue de monter après l’arrêt, il y a tison;
- le meilleur combustible naturel pour grossir le tison est un champignon du genre *Innonotus obliquus*, espèce de chancre noir qui pousse sur les bouleaux;
- comme deuxième choix, utiliser de l’écorce de cèdre grattée, ou l’écorce interne de peuplier séchée, ou des têtes de quenouilles,

ou de la poudre d'écorce de bouleau obtenue par frottement de deux morceaux ensemble.

Au cours de mes expérimentations sans couteau, j'ai fait quelques découvertes uniques, que je veux bien partager ici pour la première fois. Hormis la première, il aurait pu être avantageux de les utiliser lors du Surviethon :

- une petite boule de papier d'aluminium insérée dans le trou de la poignée chauffe et fond pour devenir aussi lisse qu'un roulement à billes;
- un morceau d'écorce interne provenant d'un bouleau géant s'avère une poignée sans pareille, car la résine empêche toute friction;
- il est possible d'attacher deux branches de la grosseur du pouce ensemble côte à côte afin d'en faire une planchette dans laquelle il se trouve des encoches naturelles;
- encore mieux, avant d'attacher deux branches ensemble, il est facile de frotter les bouts adjacents sur un rocher afin de produire une encoche à l'extrémité;

- pour grossir le tison, le seul combustible fin disponible par temps humide est obtenu en grattant l'intérieur d'un morceau de bois sec avec une lame ou une pierre cassée.

On peut constater que, sans pratique préalable, il n'est pas si simple d'allumer un feu par friction.

23. La plate-forme à tisons

Nous avons vu dans la présentation théorique du feu à quel point la chaleur est nécessaire pour sécher les combustibles que nous ajoutons au feu. À cet égard, les tisons sont aussi importants que la flamme. Si nous installons le feu sur un sol humide, chaque tison qui se détachera du bois brûlant tombera dans la moiteur et s'éteindra, cessant ainsi d'émettre la chaleur qui contribue au séchage du combustible ajouté. C'est pourquoi, avant d'allumer le feu, nous devons préparer une plate-forme à tisons. Pour ce faire, nous pouvons utiliser un radeau de branches sèches, une écorce épaisse, un morceau de bois plat arraché à une souche pourrie, deux bûches parallèles côte à côte dont l'interstice est bouché par un autre bout de

bois ou de la mousse, ou au pire un tapis de branches de sapin.

24. Le chapeau de cow-boy

Dans la présentation théorique, nous avons également discuté de l'importance de l'oxygène pour réussir à allumer un feu. Les débutants tentent toujours d'éviter d'étouffer le feu en laissant amplement d'espace entre les bouts de bois qu'ils y déposent. Mais cette pratique est contre-productive, car elle réduit le combustible en train de sécher au-dessus de la chaleur. Sans combustible sec, il est impossible que le feu prenne de l'ampleur. L'erreur la plus commune dans l'allumage d'un feu est de ne pas y ajouter suffisamment de combustible. Dans le trio chaleur/oxygène/combustible, il faut lire :

chaleur/oxygène/COMBUSTIBLE.

Empilons le combustible, et empilons-le très serré, afin que la chaleur puisse réchauffer le plus de bois possible. « Mais le feu va étouffer! »

s'écriera-t-on. Vrai. C'est là qu'intervient le chapeau de cow-boy. En utilisant celui-ci comme éventail, on force l'air à travers le bois serré, lui donnant amplement d'oxygène pour qu'il s'anime. Voilà le secret de l'allumage d'un feu. Beaucoup de bois, cordé bien serré, et air soufflé de force à l'aide d'un éventail. Si nous n'avons pas sous la main un chapeau de cow-boy ou un chapeau de feutre – horreur! –, nous pouvons toujours le remplacer par n'importe quel objet plat, tel qu'une assiette, un couvercle de chaudron, une pelle, un isolant de sol, un t-shirt, etc. Si le feu ne fonctionne pas, on saura alors que c'est parce que les matériaux ne sont vraiment pas assez petits, secs, fendus, mous ou collants – résineux, graisseux, cireux.

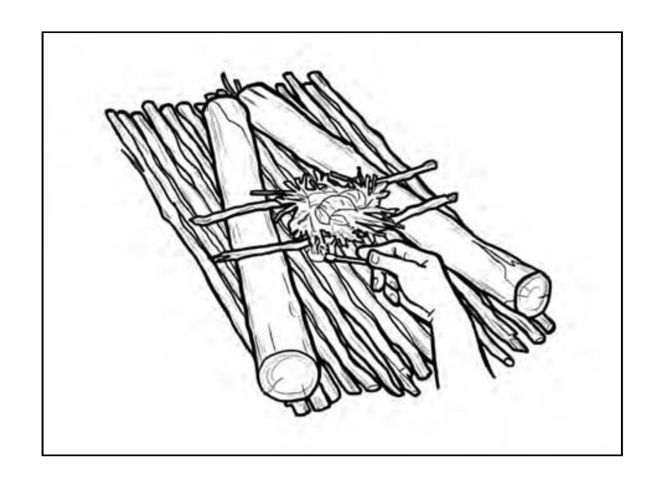
On comprendra donc que le vent est notre allié lors de l'allumage d'un feu. Sauf au tout début, lorsqu'il veut éteindre notre allumette.

> ⚠ ***Danger! Attention aux feux de forêt!***
> *Ne pratiquer ces techniques que lorsqu'il y a de la neige au sol, lors de*

journées pluvieuses ou dans des aires de feu.

25. Zip!

Puisque la chaleur monte, il est nécessaire que le combustible soit placé au-dessus de la flamme ou du tison d'allumage. On doit donc pouvoir tenir l'allumette ou le briquet *sous* le combustible. Pour ainsi faire, deux bouts de bois de la grosseur du poignet sont disposés en forme de V, à plat sur la *plate-forme à tisons*. Sur ce V, on dépose deux rameaux parallèles qui supportent la pile de combustible fin. Il est alors aisé de porter l'allumette au bon endroit sous la pile.



Malgré les précautions qu'on prend, l'allumette a tendance à s'éteindre durant sa trajectoire vers le dessous du combustible. Mais si on sait qu'une allumette est impossible à éteindre pendant la fraction de seconde où brûle le soufre, on se servira de ce bref instant pour aller porter d'un coup sec la flamme sous la pile. ZIP!

26. Les tisons d'espoir

Lorsque nous ne disposons pas d'allumettes ou de briquet, il est impératif de maintenir le feu en vie durant nos périodes d'absence du campement ou pendant notre sommeil. Pour dorloter les tisons d'espoir, nous devons les alimenter de bûches de

longue durée, mais faire en sorte qu'elles se consument bien lentement en leur donnant de très petites bouffées d'air. Concrètement, cela veut dire d'ajouter au feu de bois sec de grosses bûches humides, idéalement de bois franc – autres que de conifères –, tout en recouvrant le tout d'une épaisse couche de cendres pour ne laisser passer qu'un peu d'oxygène.

Danger! Attention aux feux de forêt!
Il est imprudent de laisser un feu sans surveillance, surtout pour simples fins de pratique, à moins qu'il y ait de la neige au sol, ou qu'il s'agisse d'une journée pluvieuse.

27. La cheminée

Parfois, avec comme seul choix un combustible trop humide et malgré la technique du *feu est beau* qui sera abordée plus loin, on est envahi par la fumée. Nous avons tous observé ce phénomène. Peu importe où nous nous plaçons autour du feu, la fumée nous monte au visage, comme si elle nous suivait. Mais justement, voilà qui n'est pas juste

une impression. De fait, la fumée nous suit parce que notre corps agit comme cheminée. La solution est simple, pour un homme court comme moi. Je me place à côté d'un plus grand en riant, car c'est alors lui qui reçoit la fumée!

De la même manière, lorsque je suis seul, j'installe derrière le feu un gros tronc debout qui agit comme cheminée. Mes amis autochtones m'ont confirmé que leurs ancêtres préparaient leur feu à la base d'un arbre précisément pour cette raison.

Même lorsque la cheminée ne s'avère pas nécessaire, j'aime bien placer le bois de chauffage derrière le feu. Tout en séchant, la pile de bois joue partiellement le rôle de cheminée. Lorsque le bois est particulièrement gros ou humide et qu'il ne séchera que très lentement, il m'arrive d'empiler le bois directement dans la moitié arrière du feu. Cela permet d'appuyer les perches dessus, plus en hauteur, et d'obtenir des flammes plus vives pour la lumière.

28. Gros feu petit feu

Une fois le feu allumé, il convient de le faire grossir suffisamment pour qu'il assèche le sol humide aux alentours. Lorsqu'on aperçoit un lit de tisons sous les flammes, le feu ne s'éteindra plus et il sera plus facile à maintenir en vie. Ce sera alors le temps de réduire la taille du feu au minimum afin de conserver l'énergie. Cette technique du *gros feu petit feu* sert également à s'assurer dès le début que rien aux alentours du feu ne s'enflammera plus tard, le gros feu du départ projetant la même chaleur que le fera un petit feu de longue durée.

Lorsqu'il pleut à boire debout, nous n'avons guère le choix de maintenir un gros feu. C'est alors le bois sur le dessus qui agit comme parapluie pour les tisons et les flammes en dessous.

Quand on ne l'a pas vécu, il est bien difficile d'imaginer l'ampleur de la tâche qu'exige le maintien d'un feu suffisant pour se réchauffer durant des intempéries où les averses froides se poursuivent sans relâche pendant quelques jours.

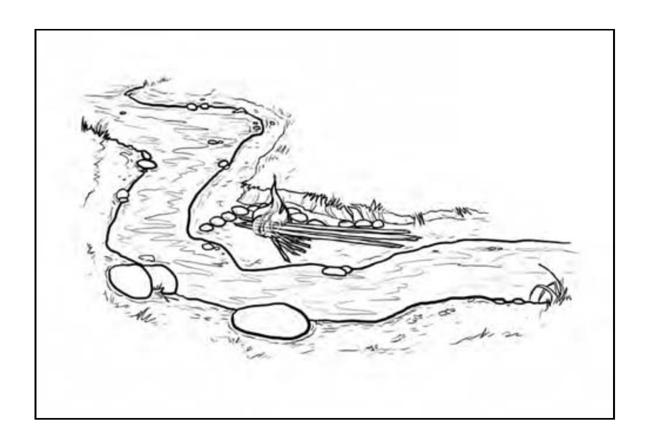
L'intensité de travail et la vigilance requise dans de tels cas sont suffisantes pour abattre un homme et le pousser au désespoir. Le problème, c'est que l'humidité enlève une bonne partie de l'oxygène dans l'air, ce qui rend la combustion difficile. Il faut donc continuellement agi ter son chapeau ou un autre éventail pour animer le feu. Parfois, la seule solution est de monter le feu sur une butte pour l'oxygéner davantage, car tout feu dans la moindre dépression du sol rend la vie insupportable à cause de la fumée.

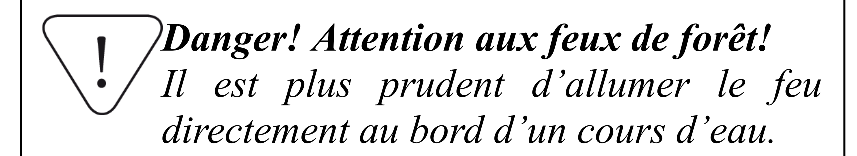
29. Le feu à l'eau

Il serait négligent de passer sous silence l'immense responsabilité qui nous incombe lorsqu'on allume un feu en forêt, qui peut trop facilement se métamorphoser en feu *de* forêt. Nous ne devons pas prendre le moindre risque; les conséquences sont tout simplement trop dramatiques.

Lorsque nous sommes forcés à dépendre d'un feu au cours d'une période de sécheresse, il faut prendre la précaution de ne jamais l'allumer

ailleurs que sur le sol humide qui se retrouve dans le premier mètre d'un rivage. Ainsi, si jamais les flammes s'emballent, on peut instantanément jeter le feu à l'eau ou, à l'inverse, jeter de l'eau sur le feu. Soyons prudents, pour l'amour de Dieu et de sa dame Nature.



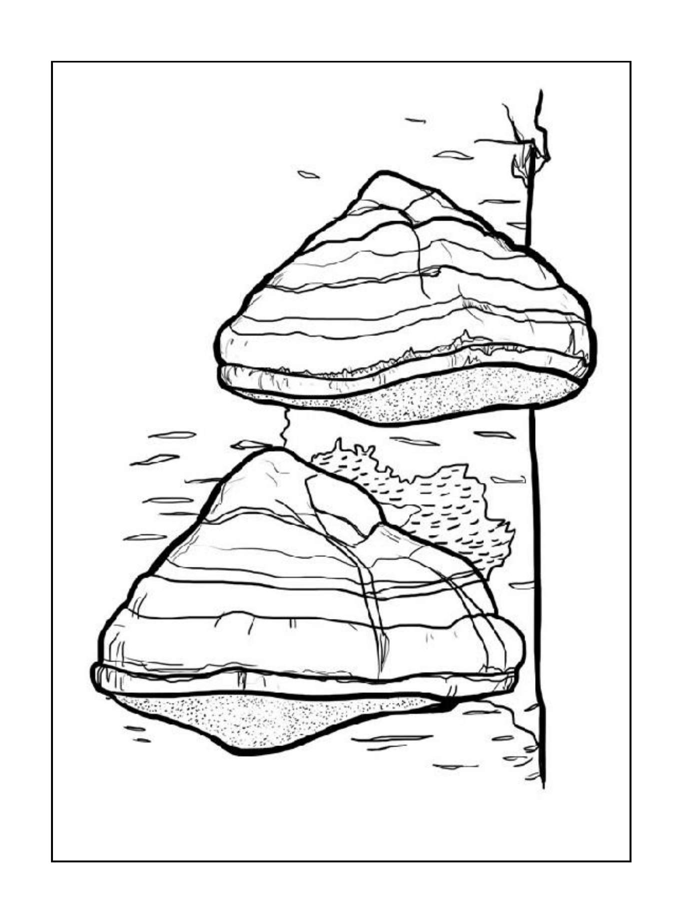


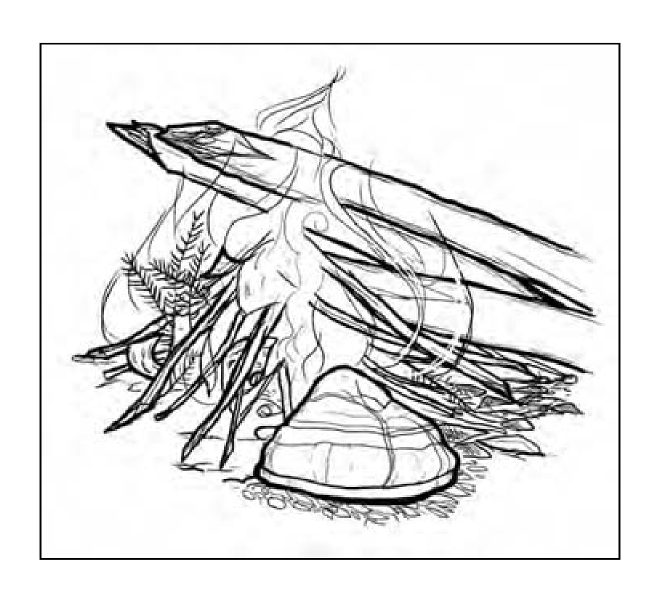
Danger! Attention aux feux de forêt!
Il est plus prudent d'allumer le feu directement au bord d'un cours d'eau.

30. Le champignon fumant

Une autre technique que nous avons utilisée souvent, surtout les premières journées du

Surviethon, fut le déplacement du feu à l'aide d'un champignon polypore fumant. Comme expliqué dans le texte original, il s'agit de placer un de ces champignons dans le feu jusqu'à ce qu'il commence à rougir. À partir de ce moment-là, le champignon fumant ne s'éteindra plus jusqu'à ce que le tison l'ait lentement consumé. Cette technique est aussi fort utile pour préserver le feu lorsqu'on veut s'absenter et que les allumettes sont rares.





Danger! Attention aux feux de forêt!
Ne se promener avec un champignon fumant que lorsqu'il y a de la neige au sol, ou lors de journées pluvieuses.



Respect de l'environnement
S.V.P., ne récolter des champignons que s'ils sont abondants.

31. Il est où, l'amadou?

L'amadou, selon la définition du dictionnaire, est un matériau très combustible dérivé du

champignon *Fomes fomentarius* – amadouvier – ou d'autres espèces de polypores du même genre. Par extension, on applique parfois ce terme au champignon *Innonotus obliquus*, le seul matériau naturel qui s'allume directement à partir de l'étincelle d'un silex; du moins, le seul que nous avons trouvé jusqu'ici…

Dans mes cours de survie, faute de meilleur mot générique, j'ai la mauvaise habitude de désigner tous les fins combustibles comme étant de l'amadou. Ce peut être de l'écorce de bouleau fine, de l'écorce de cèdre, et même des copeaux de bois.

Lorsqu'on est réveillé par le froid la nuit parce que le feu est presque éteint, justement, le feu est presque éteint. Il faut le raviver au plus vite pour que nos dents cessent de claquer. C'est alors que je m'écrie : « Mais il est où, l'amadou? » Il est fort important, avant de fermer l'œil à côté d'un feu, de s'assurer qu'on a une bonne réserve d'«amadou» entreposée à l'abri dans un lieu sûr.

Le premier soir du mois d’août 1984, nous avons manqué de ce précieux combustible fin toute la nuit.

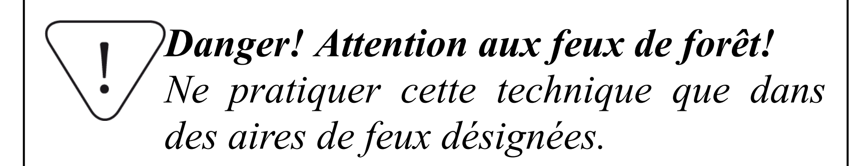
32. Le feu est beau

Comme c’est agréable quand le feu est beau! De belles flammes qui dansent nues, sans fumée pour cacher leur chaleur tiède! Par malheur, ce plaisir ne dure pas. Après quelques minutes, le spectacle prend fin, la salle devient froide et vide. Vite, on paie pour d’autres bûches en espérant un rappel. Mais la scène se remplit plutôt d’un infect nuage de boucane.

En effet, lorsque le feu est beau, qu’il pétille gaiement, c’est que toute l’humidité a déjà été chassée du bois. À ce stade, si par erreur on décide d’en profiter trop longtemps, le bois se consume rapidement et tombe en tisons. Pour le raviver, on le charge alors de nombreuses bûches humides, trop courantes en forêt. La fumée causée par le séchage du bois nous jette en enfer et, en priant à genoux, nous devons sup plier de tout notre souffle la sainte flamme qu’elle nous pardonne.

Le secret pour maintenir un beau feu consiste à réagir dès que le feu est beau et d’y ajouter immédiatement une ou deux bûches, sans égard pour notre impression qu’il n’en a pas besoin. De fait, ces bûches ne changeront rien au feu pour l’instant; elles ne brûleront que plus tard. Par la suite, dès qu’elles seront séchées et qu’elles se mettront à engendrer de belles flammes à leur tour, il sera temps de sacrifier deux autres bûches. Ainsi, l’ajout de bois à l’avance et à intervalles réguliers maintient le feu comme on l’aime.

Nous avons appliqué cette technique durant l’ensemble du Surviethon, pendant nos périodes de veille. En d’autres occasions, je l’ai trouvée particulièrement utile lorsque j’étais obligé de brûler presque uniquement du bouleau vert toute la nuit, faute de bois sec.

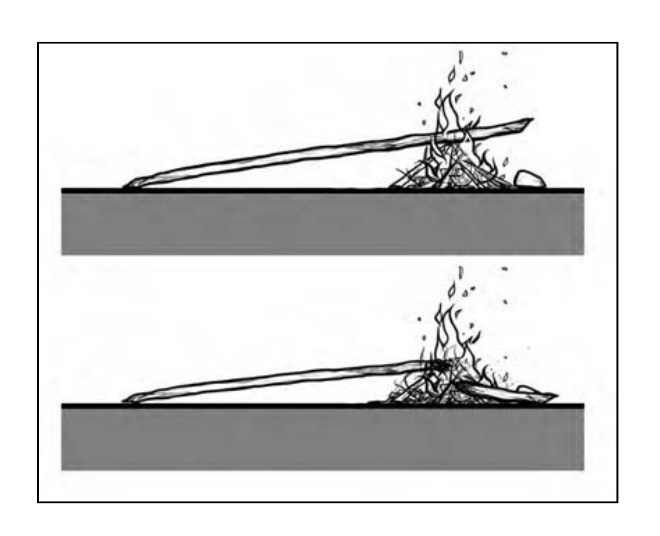


Danger! Attention aux feux de forêt!
Ne pratiquer cette technique que dans des aires de feux désignées.

33. Le feu coupe-bûche

Une fois que le feu est allumé, la meilleure façon d'en augmenter la taille est d'ajouter du bois pour former un cône – tipi – de plus en plus gros. Par la suite, on ajoute les bouts de quelques longues perches sur le tipi enflammé, normalement du côté gauche et parallèlement au *mur pourri*. Lorsque le tipi tombe, on commence alors à avancer les perches graduellement vers le feu, au fur et à mesure qu'elles se consument. C'est ce que nous faisions au Surviethon.

Lorsque le vent ne souffle pas trop fort, on peut avancer les grandes perches de telle sorte qu'elles dépassent le feu d'une longueur de bras. Ainsi, lorsque le feu brûle une perche de bord en bord, une bûche s'en détache. On peut réserver ces bûches calcinées et bien sèches pour revigorer le feu lorsqu'il faiblit au cours de la nuit. Le feu coupe-bûche peut aussi servir à couper des fourches de la bonne longueur, pour supporter la structure de l'abri ou d'un *banc de parc* – une technique qu'on verra plus loin –, par exemple.

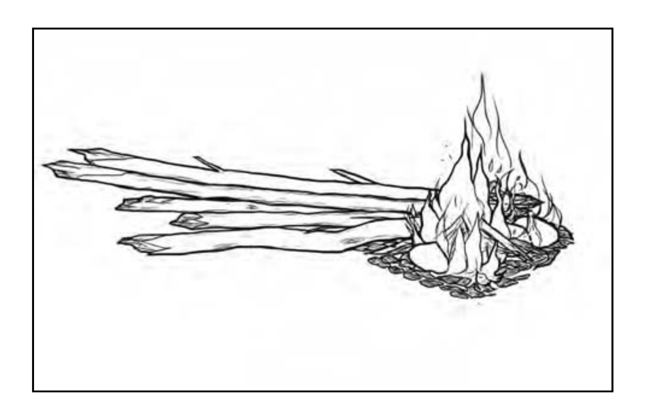


Respect de l’environnement
En général, il est préférable de pratiquer les techniques de survie dans des forêts qui seront détruites sous peu.

34. Les pierres de masse

La technique qui consiste à se réchauffer auprès d’accumulateurs thermiques – pierres chauffées dans le feu – est décrite à la page 347. Faute de pierres, on peut y substituer un chaudron plein de sable ou une poche de cailloux. Une

gourde d'eau chaude au fond d'un sac de couchage réchauffera elle aussi, selon le même principe.



Danger!
Il est possible, quoique rare, que des roches fissurées et gorgées d'eau éclatent en chauffant.

C – Les techniques liées à la protection contre les intempéries

35. Le parapluie d'écorce

Dans la première partie, j'évoque brièvement l'utilisation d'une écorce provenant d'un bouleau mort comme parapluie. Effectivement, il est possible de trouver de l'écorce relativement saine sur un bouleau décomposé, car la couche imperméable fait pourrir l'arbre par l'intérieur. Cela veut dire qu'on peut facilement enlever sans outil l'écorce sur de tels arbres et s'en servir comme bardeaux pour faire un toit.

Lors de campements de fortune temporaires, j'ai démontré à maintes reprises qu'une écorce de bouleau, si elle est suffisamment grande, joue avantageusement le rôle d'un toit, car la dépense d'énergie pour l'obtenir est considérablement moindre. À noter qu'un arbre de seulement 30 centimètres de diamètre peut fournir un parapluie de presque 1 mètre de largeur.

En maintes occasions, j’ai utilisé d’autres matériaux comme parapluie. Puisque les autochtones d’autrefois fabriquaient des canots en orme et en épinette blanche, les écorces de ces essences sont à privilégier. Cependant, dans les forêts plus au nord, j’ai également fabriqué des parapluies avec de l’écorce de cèdre, de peuplier et de frêne. La liste, dans le sud, est plus longue encore. J’ai aussi utilisé avantageusement d’énormes planches, surtout de sapin, arrachées à des souches pourries ou brisées. À la rigueur, même une épaisse pile de branches de conifères attachées solidement par les tiges peut faire office de parapluie. Au Surviethon, nous avions accès au meilleur choix, le bouleau blanc.

Respect de l’environnement
S.V.P., ne cueillir l’écorce vivante que dans des lieux appropriés, par exemple en prenant entente avec un fournisseur de bois de chauffage.

36. Le toit de bardeaux étroits

J’introduis dans le récit du jour 3 de la première partie le principe de l’écoulement de l’eau sur une paille. En réalité, un toit de paille ressemble à un toit de bardeaux, sauf qu’il s’agit de bardeaux très étroits. On peut construire des toits de bardeaux étroits étanches en utilisant toutes sortes de matériaux étroits et longs : foin, plantes, languettes d’écorce, perches de bois rondes, planchettes de bois étroites. Il suffit de superposer des ballots de ces matériaux de la même manière qu’on installerait des bardeaux larges. C’est-à-dire qu’on commence par le bas et qu’on installe les ballots de bardeaux étroits en rangées qui se chevauchent. Ces rangées doivent se chevaucher sur environ la moitié de leur longueur totale. À noter que l’écorce de bouleau utilisée comme bardeaux doit être placée de telle façon que les lenticelles ou fissures soient disposées à la verticale. Lorsque l’écorce provient d’arbres pourris, il faut prévoir deux épaisseurs pour éviter les fuites.

Plus les matériaux sont étroits, plus la pente doit être abrupte. En général, un angle de 45 à 60

degrés est approprié pour à la fois favoriser l'écoulement de l'eau et maximiser l'espace dans l'abri.

Respect de l'environnement
S.V.P., ne récolter des matériaux que lorsqu'ils sont abondants et les replacer dans leur lieu d'origine si possible. S.V.P., ne cueillir l'écorce vivante que dans des lieux appropriés.

37. Le toit éponge

Dans le cas où ni bardeaux larges ni ballots longs et étroits ne sont disponibles dans l'inventaire de l'entrepôt *Les alentours*, on doit se résigner à accepter un toit éponge. Le principe ici tient du fait que, si on construisait un toit avec des centaines d'éponges achetées en magasin, il résisterait un bon bout de temps à une pluie faible constante. En forêt, toutes sortes de matériaux peuvent servir d'éponge. Le plus commun est la branche de conifère. En effet, comme les aiguilles des conifères sont courtes et qu'elles poussent dans

toutes les directions, il ne sert à rien de les placer comme des bardeaux, car l'écoulement de l'eau ne peut pas se faire d'une aiguille à une autre de manière rectiligne. Les aiguilles retiennent plutôt les gouttes d'eau collées à leur surface, jusqu'à ce qu'elles soient trop pesantes pour y tenir. Comme démonstration, j'ai déjà versé une chaudière d'eau sur un toit de branches de sapin d'un mètre d'épaisseur. L'eau passe à travers comme une passoire. Cependant, le débit de la pluie n'a rien à voir avec celui d'un seau d'eau qu'on verse. Le même toit peut résister à une courte pluie, car les aiguilles peuvent absorber une certaine quantité d'eau avant de dégoutter. C'est pourquoi un grand conifère offre un abri naturel contre la pluie.

L'une des meilleures éponges se retrouve partout à nos pieds dans la forêt boréale. Il s'agit de la mousse de sphaigne. Ce matériau était autrefois utilisé par les Premières Nations comme couches à bébé, serviettes hygiéniques ou pansements absorbants pour les blessures; il peut contenir plu sieurs fois son poids en eau. Si on fabrique un toit épais en mousse de sphaigne et

qu’on le laisse sécher, il pourra absorber une pluie significative.

Un très grand nombre des matériaux de la nature peuvent servir dans la fabrication d’un toit éponge, tels que les feuilles ou le bois pourri.

Il ne sert à rien de considérer la pente d’un toit éponge. En effet, il ne sera que plus facile à construire et tout aussi étanche s’il est plat. Étant donné que, sous de fortes averses, l’éponge risque d’être insuffisante, ma stratégie habituelle est de prévoir un minitoit de bardeaux au cas où, ou du moins un *parapluie d’écorce*.

À cause du poids de l’eau, on doit prévoir une structure plus résistante dans le cas d’un toit éponge.

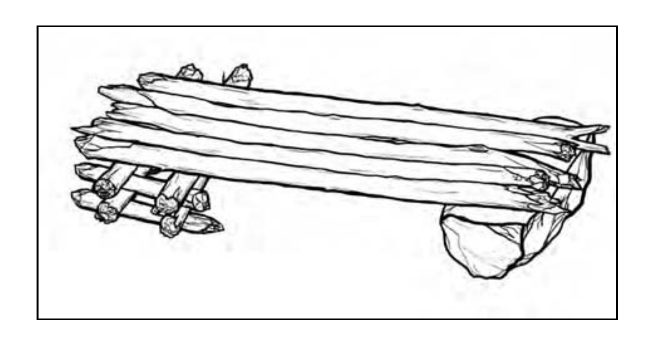
Respect de l’environnement

La croissance et la régénération de la mousse demandent du temps. Il est donc préférable de n’en cueillir que de petites parcelles, dans plusieurs endroits différents.

D – Les techniques liées à la quête du sommeil

38. Le banc de parc

Cette technique consiste à fabriquer un banc composé de quelques perches droites placées à la hauteur des genoux. On se couche sur le banc de parc près d'un feu, et la chaleur chauffe le banc par en dessous. Voir la description de ce type de lit à la page 307.

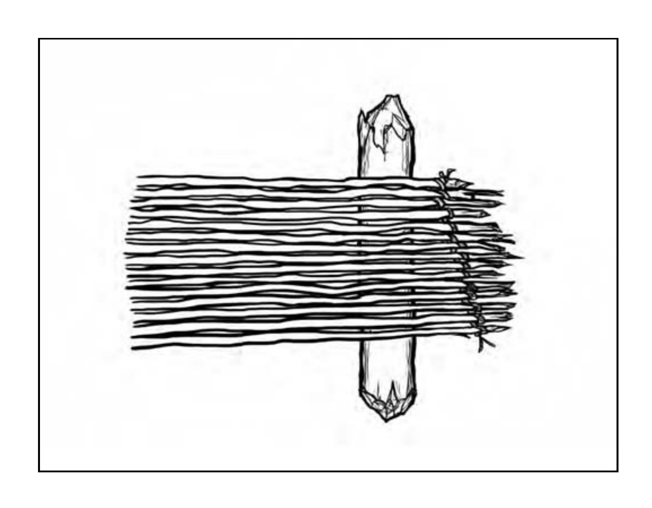




Respect de l'environnement
S.V.P., replacer les perches dans leur lieu d'origine.

39. Le matelas douillet

Le matelas douillet est formé d’une douzaine ou plus de gaules grosses comme un doigt, appuyées aux extrémités sur deux bûches transversales. Je révèle ce secret de la nature à la page 307.

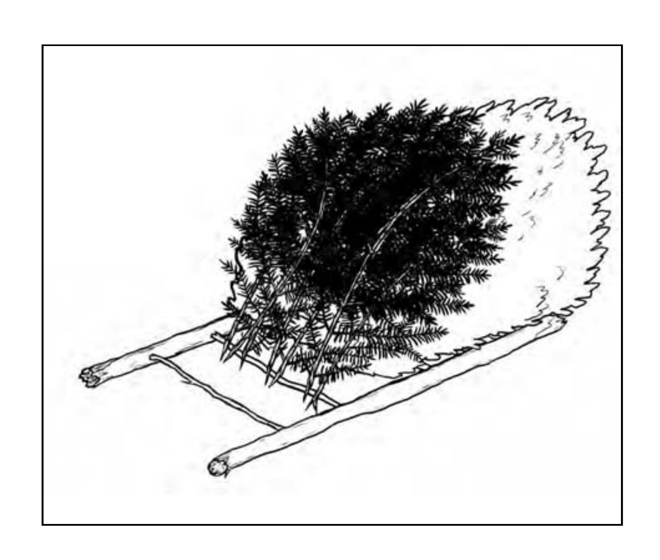


> ***Respect de l’environnement***
> *S.V.P., ne cueillir les gaules que dans des forêts qui seront détruites sous peu ou sous les lignes électriques.*

40. Le lit de sapin

Pour fabriquer un lit de sapin, il s'agit de piquer dans le sol des branches d'une longueur d'un mètre ou plus en rangées, courbes vers le haut et gros bouts vers les pieds. Chaque rangée subséquente couvre la partie dure des branches précédentes et, à la fin, on a un matelas épais et confortable, pourvu qu'on dispose d'une literie quelconque. Car, sans toile, couverture ou sac de couchage, l'humidité que dégage le lit de sapin le rend plutôt inconfortable. Sans doute est-ce mieux que rien, mais ce dispositif ne nous empêchera pas de geler, précisément à cause de l'humidité pré sente dans les branches.

Un effet de ressort est créé en posant un rameau de travers à la base de chaque rangée.



Voici un truc pour détacher une branche de sapin d'un arbre à mains nues : on attrape la branche par le dessus et on y appuie le coude. En tirant la main vers le ciel et en poussant du coude d'un coup sec vers le sol, on crée un effet de levier pour la casser. Tchack!

Respect de l'environnement

S.V.P., ne récolter des branches que si la ressource est abondante. Si on les casse en laissant quelques rameaux, ceux-ci

continueront à pousser et remplaceront ceux qui ont été prélevés.

41. Le lit de bébé

Un bébé ne peut guère dormir, même dans le plus douillet des carrosses, si sa couche est mouillée. Pourtant, il sommeillera parfaitement bien couché sur une table dure. De la même manière, la première qualité de la couchette en survie est qu'elle soit bien sèche. Si en plus notre lit de bébé est mou, tant mieux. Mais, avant tout, changeons la couche mouillée en surface du lit.

Les matériaux secs pour construire un lit sont difficiles à trouver par temps pluvieux. Le meilleur choix est alors de faire sécher quelques perches de bois droites qu'on placera côte à côte en guise de *banc de parc*. On aurait tendance à croire qu'un lit de perches de bois est très inconfortable. Étonnamment, ce n'est pas si mal, car la hanche se positionne dans la fente séparant deux perches. Par temps sec, plusieurs autres options s'offrent à nous pour adoucir le matelas: plantes, foin, quenouilles,

mousse, usnée, feuilles mortes, et ainsi de suite. Dans les forêts de conifères, un lit de bébé fait de branches mortes cassées au bas des arbres s'avère beaucoup plus confortable qu'un lit tapissé de branches vertes.

Au jour 4 du Surviethon, par exemple, l'idée d'assécher le sol de l'abri sous les paillasses en faisant de nombreux petits feux était excellente.

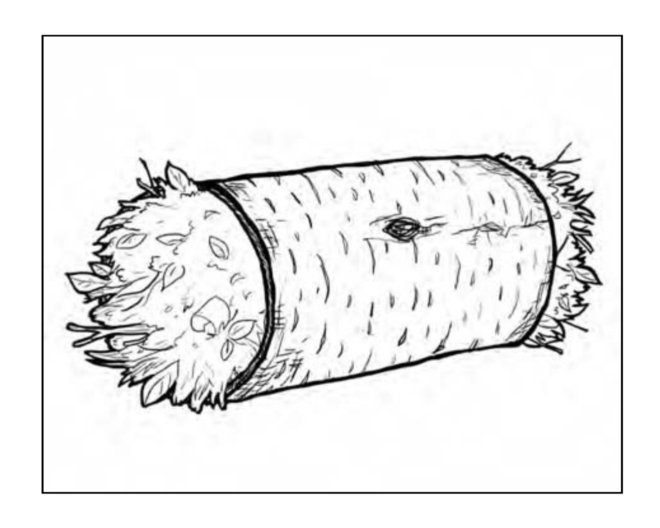
42. La couverture de fortune

Au huitième jour du Surviethon, je décris la confection d'une couverture de ballots de foin ou de feuilles de quenouille attachées côte à côte. Lors d'aventures subséquentes, j'ai tenté la même expérience avec succès en utilisant toutes sortes de matériaux de la nature : diverses grandes plantes telles que la verge d'or (*Solidago spp*.), l'épilobe (*Epilobium spp*.), le mélilot (*Mélilotus spp*.), l'eupatoire (*Eupatorium spp.*), l'onagre (*Œnothora biennis*) ou l'armoise vulgaire (*Artemisia vulgaris*), diverses espèces d'herbe longue dont le roseau commun (*Phragmites australis*), de l'écorce de cèdre (*Thuya occidentalis*), diverses grandes

fougères, même des branches de saule, de sureau ou de sapin. Chacune de ces couvertures m'a procuré un confort accru. Avec le temps, j'ai appris à choisir les matériaux les plus doux, les plus flexibles et surtout les plus secs que la nature pouvait m'offrir. Pour attacher les rouleaux ensemble, les meilleures cordes s'avèrent les racines de conifères, l'écorce de tilleul, l'écorce de cèdre, les feuilles de que nouilles, l'apocyn à feuilles d'androsème (*Apocynum androsæmifolium*) et l'asclépiade (*Asclepias syriaca*). En l'absence de ces espèces, on se souviendra du principe selon lequel n'importe quelle fibre permettant d'exécuter un nœud simple offre un potentiel de réussite.

43. L'oreiller de bouleau

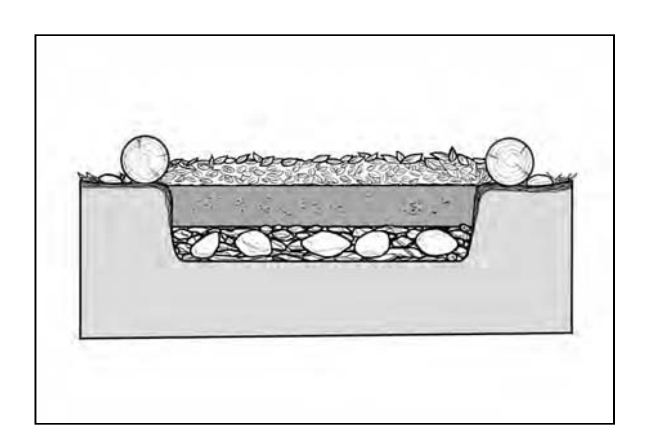
À la page 309, je décris la confection d'un oreiller à l'aide d'un tube d'écorce bourré de matériaux doux.

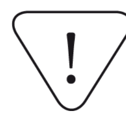


En l’absence de bouleaux et s’il fait chaud, on peut sacrifier son chapeau ou une manche de chemise et les bourrer de la même façon. Une autre solution nécessite de la corde. S’il le faut, on peut emprunter un lacet à un soulier qui dort en même temps que nous ou creuser pour trouver des racines de conifères. Par la suite, on cueille un ballot de foin ou de plantes – verge d’or, épilobe ou autre – de la dimension de l’oreiller voulu et on l’attache aux deux extrémités. Même un ballot de branches de sapin fait l’affaire, pour autant qu’on l’attache en de multiples endroits.

44. Le lit de braises

À la page 350, je décris la technique qui consiste à coucher sur du sable chaud placé au-dessus d'un lit de braises créé en faisant un feu dans une tranchée. Mon ami Ron Hood, célèbre instructeur de survie américain, détient beaucoup plus d'expérience que moi dans la mise en œuvre de ce truc. Il m'a donné quelques conseils il y a de cela une quinzaine d'années. Il m'a laissé entendre qu'il valait mieux placer des roches de la grosseur d'un poing quelque peu espacées dans le fond du trou avant d'y allumer le feu. Il a aussi affirmé que l'on sait si on a mis assez de terre par-dessus les tisons en calculant le temps que met la chaleur à la traverser. Si moins d'une heure s'écoule avant qu'on ne sente la chaleur en surface, c'est qu'on doit ajouter une couche de terre additionnelle. Ron m'a également confirmé qu'il a fait face au problème de l'humidité et il a précisé qu'une toile de plastique ou une couverture d'urgence fait toute la différence. Je persiste à croire que, si on ne dispose pas d'une telle couverture, il vaut mieux installer le lit de braises sur le dessus d'une butte.





Danger!
Attention aux feux de racines!

E – Les techniques liées aux types d'abris

45. Le tipi

Cette technique est décrite dans la première et la seconde partie, plus spécifiquement aux pages 64 et 349. On y découvre les avantages et désavantages de l'utilisation d'un tipi primitif comme abri de survie. En gros, le tipi est confortable, mais, en contrepartie, sa construction exige beaucoup d'efforts et d'énergie.



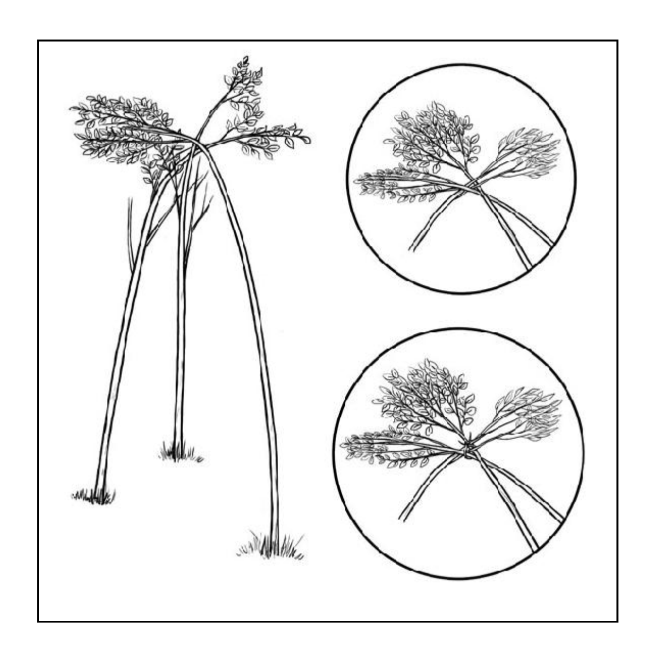
Respect de l'environnement

S.V.P., démanteler les abris après la période d'expérimentation.

S.V.P., n'expérimenter ce genre de technique que dans des lieux appropriés, par exemple dans des forêts qui longent les autoroutes.

46. Les cimes pliées

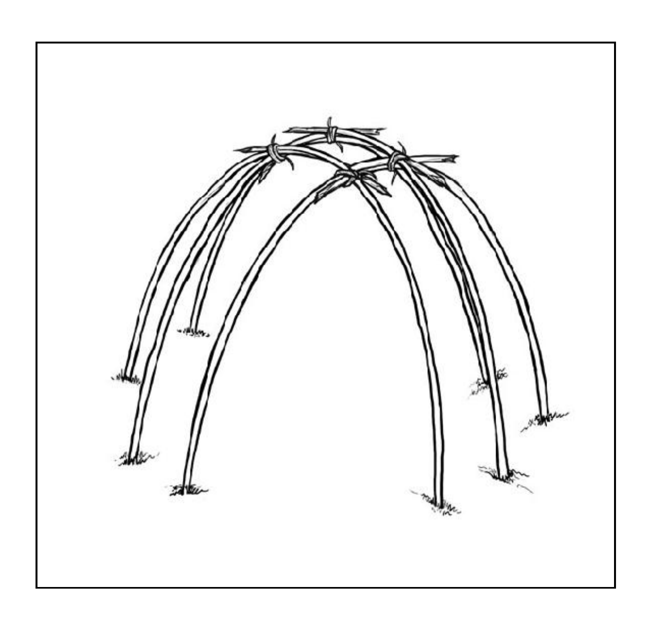
Pour ériger un tipi, l'idée présentée à la page 64 d'attacher par leurs cimes pliées au moins trois petits arbres judicieusement choisis est à retenir. J'ai aussi déjà utilisé ce concept pour bâtir la structure d'abris de formes diverses. Étant donné leur enracinement, les perches vertes pliées confèrent à l'abri une solidité à toute épreuve.



47. Le wigwam

Le wigwam est encore plus confortable que le tipi lors de longs séjours. Il s’agit en quelque sorte d’un tipi aux côtés verticaux et au toit arrondi. En raison de sa forme, le wigwam est encore plus long à construire que le tipi; de plus, sa construction requiert plusieurs mètres de cordelette. La structure de base est formée de longues perches pliantes, normalement de l’aulne. Pour fabriquer l’abri en version deux personnes, on débute en plantant deux perches de ce type à une distance de trois mètres l’une de l’autre, puis on les attache ensemble à deux endroits au-dessus de notre tête de façon à former un grand arc. Un deuxième arc identique est ensuite planté parallèlement au premier à un mètre de distance de ce dernier. On répète la procédure avec deux autres arcs perpendiculaires aux deux premiers. Ce quadrillage des quatre perches laisse au centre de la structure un trou carré d’un mètre qui à la fin agira comme cheminée. On attache les quatre coins de ce carré d’autant de bouts de ficelle afin de solidifier la structure de base. Des gaules de plus petit diamètre, attachées à intervalles réguliers aux

quatre arcs de la structure de base, viennent compléter l'ossature.



Respect de l'environnement

S.V.P., ne récolter des matériaux que s'ils sont abondants et les replacer en leur lieu d'origine si possible.

S.V.P., ne cueillir l'écorce vivante que dans des lieux appropriés, par exemple dans des forêts qui seront prochainement bûchées..

Anciennement, les autochtones couvraient cette ossature d'écorce de bouleau, de cèdre, d'orme ou d'épinette, cousue à l'aide de racines de conifères. Parfois, une peau d'orignal ou de chevreuil était mise à contribution. Leurs maisons longues étaient en fait de gros wigwams allongés.

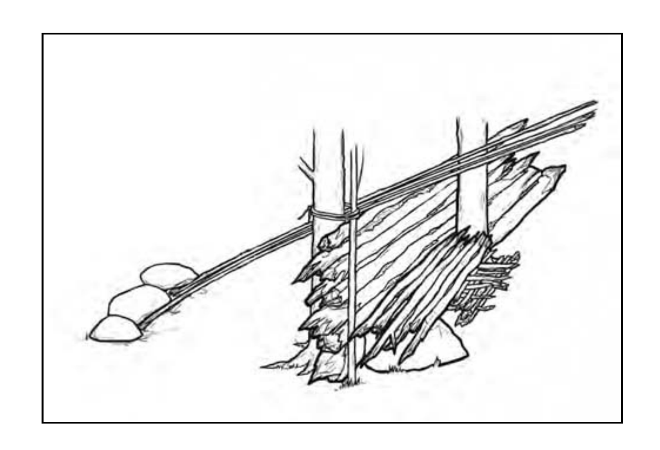
Avec mes étudiants, j'ai personnellement construit plusieurs wigwams dont certains étaient très confortables. Mais on ne peut songer à se prévaloir de cette technique que dans le cas où des toiles sont disponibles. Des outils pour creuser sont également souhaitables, car, si les perches ne sont pas plantées assez profondément, elles ne cessent de s'arracher du sol.

48. L'appentis réflecteur

J'ai déjà vanté lors de l'analyse du Surviethon les mérites et les avantages de la construction d'un *banc de parc* et d'un *mur pourri* derrière. L'appentis réflecteur est la suite logique du concept. Il s'agit d'appuyer deux ou trois longues perches contre le mur afin de s'en servir comme structure de toit pour l'appentis. L'extrémité

inférieure de ces perches est soit plantée dans le sol, soit lestée de bûches pesantes. Si on utilise des sapins morts, les chicots des branches cassées tiendront les bouts de bois perpendiculaires qui complètent la structure, prête à recevoir un *toit de bardeaux étroits* ou un *toit éponge*.

À mon avis, l'appentis réflecteur ainsi construit s'avère de loin le type d'abri temporaire le plus avantageux. Lorsque le banc de parc est bien construit, l'abri est confortable. En plus de se trouver chauffé par en dessous, le banc permet de s'asseoir plus confortablement que par terre. Lorsque les matériaux sont abondants, deux heures en mode conservation d'énergie suffisent pour compléter le tout. Si on dispose de plus de temps, l'abri peut être amélioré en y ajoutant des murs de côté pour davantage retenir la chaleur.





Respect de l'environnement

S.V.P., ne récolter des matériaux que s'ils sont abondants.

S.V.P., ne cueillir l'écorce vivante que dans des lieux appropriés.

Il est parfois plus commode de construire l'appentis à l'ancienne, c'est-à-dire en n'érigeant qu'un seul mur-toit à angle appuyé sur une perche horizontale fixée entre deux arbres. Dans ce cas, on doit viser un mur-toit de 60 degrés, autrement le fond de l'appentis restera bien froid.

À deux, on doit choisir entre deux stratégies. La première consiste à construire l'appentis réflecteur comme si on était seul, sauf que le banc de parc sera plus long. Dans ce cas, une personne dort assise dans le rôle de *sentinelle du feu*. La deuxième option est de construire le banc de parc double largeur et de dormir côte à côte en assurant une double épaisseur de vêtements à celui qui est plus loin du feu. Cette deuxième stratégie n'est préférable que dans le cas d'un séjour plus long, vu que la dépense énergétique associée à la construction est élevée. Il s'agit cependant d'une stratégie gagnante pour un groupe de trois personnes, deux d'entre elles pouvant dormir en paix, tandis que la troisième surveille le feu.

J'ai expérimenté la construction d'appentis réflecteurs à plus de trois personnes, en groupe de huit notamment. On doit alors construire un banc de parc géant perpendiculaire au feu afin que tout un chacun puisse s'étendre les pieds vers la source de chaleur. Il est également nécessaire de s'installer sur une pente pour que la chaleur puisse monter sous le lit. À l'arrière, les perches du lit

sont appuyées sur le sol; sur le devant, elles s’appuient sur une perche solide attachée entre deux arbres à la hauteur de la taille. Sur le dessus, on ne peut installer qu’un *toit éponge*.

Les installations de type appentis nécessitent la présence d’arbres pour soutenir la structure, ce qui constitue un désavantage.



Respect de l’environnement
S.V.P., replacer les matériaux dans leur lieu d’origine, si possible.
S.V.P., ne cueillir la mousse que dans des lieux appropriés, par exemple dans des forêts qui seront prochainement bûchées ou sous les lignes de transmission.

49. La tente ouverte

Quand nous ne disposons d’aucun arbre sur lequel appuyer la structure d’un appentis, comme sur le site du Surviethon où nous étions installés sur une pointe au vent, il convient de bâtir un abri

plus simple, dont la structure est composée d'un seul trépied.

Le trépied de la tente ouverte est constitué de trois perches solidement brêlées, deux de deux mètres en avant et une autre de trois mètres sur le dessus comme arête. Pour compléter la structure, on ramasse des bâtons de toutes sortes et de n'importe quelle longueur. On les pose à un angle de 45 degrés sur les 2 côtés de l'arête, selon leur longueur, les plus courts à l'arrière et les plus longs à l'avant. On continue ainsi jusqu'à ce que les deux côtés aient suffisamment de soutien pour supporter un *mur-toit éponge*. Ce mur-toit doit être très épais afin d'isoler l'abri. Surtout, il ne doit comporter aucun trou qui laisserait passer l'air. Normalement, il n'est nul besoin de tenter d'accrocher les matériaux au toit; on les pile à partir du bas pour finir par former une espèce de grosse butte composée de débris naturels variés.



Respect de l'environnement
S.V.P., ne récolter des matériaux que s'ils sont abondants et les replacer dans

leur lieu d'origine, si possible.

L'intérieur de ce refuge en forme de tente ouverte triangulaire se rétrécit en pointe à l'arrière. Les pieds se retrouvent donc coincés dans le fond. C'est voulu. Puis que le fond de l'abri se trouve loin du feu, l'air chaud ne s'y rend pas. Mais son étroitesse et son isolation rendent le fond de l'abri propice pour conserver la chaleur d'une ou plusieurs *pierres de masse*. On peut alors dormir les pieds bien au chaud.

La simplicité de construction de la tente ouverte comporte une contrepartie. C'est que le manque d'espace qu'elle offre rend la vie désagréable et pénible. Claustrophobes s'abstenir.

50. La niche de débris

Une variante de l'abri précédent consiste à rapetisser la structure davantage, de sorte que le corps puisse à peine y pénétrer; il s'agit d'en faire un immense sac de couchage hermétique, en quelque sorte. À l'aide de quelques *pierres de masse* et d'une porte construite à l'instar d'une

couverture de fortune, on peut dormir sans se préoccuper du feu – pourvu qu'on dispose d'un moyen pour le rallumer plus tard. Si on est en possession d'un briquet, ce genre d'abri offre un moyen intéressant de réduire la dépense énergétique en coupant radicalement la quantité de bois de chauffage requis, puisqu'on peut laisser le feu s'éteindre pendant qu'on dort au chaud.

La niche de débris doit être encore plus imperméable à l'air qu'une tente ouverte. Suivant l'effet Venturi, le vent entre dans le moindre trou en accélérant comme de l'eau dans un tuyau réduit.



Respect de l'environnement
S.V.P., démanteler les abris de survie après la période d'expérimentation.

Si nous nous retrouvons sans briquet ni allumettes et que nous sommes incapables d'allumer un feu par d'autres moyens, la niche de débris devient à peu près le seul moyen possible pour se sauver du froid. Alors que j'étais

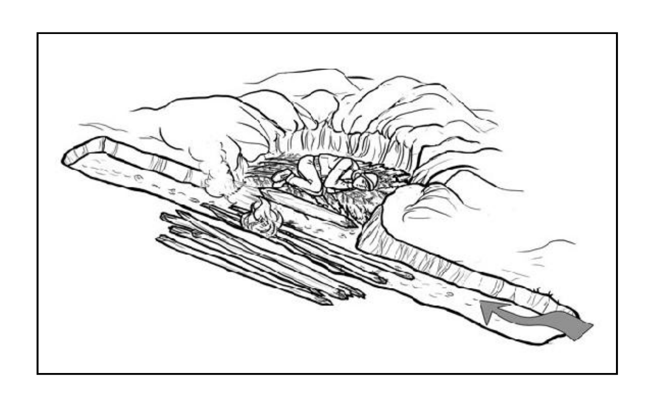
instructeur de survie au Colorado, nous avions couché 26 personnes dans une niche de débris géante que nous avions fabriquée à l'aide de foin. Nous nous étions entassés dans l'abri comme des cuillères. Chaque demi-heure, nous tournions d'un demi-tour, et la personne au bout nord de l'abri devait se déplacer à l'autre bout. Seuls les deux dormeurs situés à l'extrémité souffraient du froid en attendant le prochain changement.

On devinera que le désavantage de ce type d'abri réside dans le fait qu'il ne comporte aucun espace habitable lorsqu'on ne veut pas être à l'horizontale. Une niche à sardines!

51. La tranchée

Notre discussion au sujet des abris ne serait pas complète si on n'y incluait les abris d'hiver. À cette période de l'année, l'appentis réflecteur demeure un excellent choix dans les régions boisées. Par contre, lorsqu'on bâtit un feu sur la neige épaisse, il finit toujours par caler jusqu'au sol, laissant un feu «boucaneux» dans le fond d'un trou et occasionnant une situation invivable. Le

remède consiste à avaler sa pilule et à se résigner à creuser, à l'aide des raquettes s'il le faut, une tranchée longue d'au moins 10 mètres. D'une largeur minimale d'un mètre, cette tranchée orientée selon le *jeu de l'arrière gauche* fournit l'oxygène si nécessaire pour que le feu brûle correctement. La tranchée permet en même temps de brûler le bois en longueur et facilite l'accès à l'abri.



52. Le feu sur radeau

Dans le but d'économiser l'énergie requise pour creuser une tranchée dans des conditions de neige très profonde, il peut être avantageux d'allumer le feu en surface sur une plate-forme de bois pourri. Ce feu sur radeau finira tout de même

par s’enfoncer après quelques heures. Inutile de s’acharner. On doit alors recommencer à zéro en bâtissant un autre radeau ailleurs, ou au même endroit après avoir complètement rempli le trou de neige bien tassée.

53. Le quinzhee

Presque tous les amateurs de plein air hivernal se sont amusés à construire une hutte de neige, communément appelée quinzhee, soit un simili-igloo creusé dans une butte de neige tassée. En bref, la technique consiste à amonceler la neige folle en la foulant ou la tapant au fur et à mesure avec les raquettes, jusqu’à ce que le monticule soit de la hauteur voulue. Après avoir attendu que la neige durcisse, on pique des bâton nets de 30 cm ici et là sur le dessus et d’autres légèrement plus longs tout autour. On creuse ensuite l’intérieur, le bout des branches nous renseignant sur l’épaisseur restante.

Ernest Wilkinson, spécialiste américain en construction d’abris de neige de toutes sortes, a développé une technique intéressante que j’ai

expérimentée à plusieurs reprises avec un certain succès. On procède de la façon habituelle pour la construction du quinzhee, du moins jusqu'au moment de creuser. Plutôt que de creuser un petit trou à quatre pattes, Wilkinson suggère de rester debout et de pratiquer une ouverture beaucoup plus grande, jusqu'à la hauteur de la taille. La tâche est beaucoup moins onéreuse sur le plan énergétique, et les vêtements s'en trouvent moins mouillés. Par contre, elle comporte un plus grand risque d'écroulement, car la structure d'arche est modifiée. C'est pourquoi on doit toujours creuser à genoux, pas sur le dos.

Lorsque l'amas de neige est évidé, rien n'est plus simple que de boucher l'ouverture en empilant les meilleurs blocs qu'on a retirés en creusant. Par la suite, on découpe la toute petite porte d'entrée, mais de l'autre côté du quinzhee.

À l'intérieur d'un abri de neige, la température se main tient normalement aux alentours de -5 °C. Notons également qu'il est préférable d'installer le lit à la hauteur d'un banc. En plus de disposer ainsi

d'un endroit pour s'asseoir, il y fera un brin moins froid.

Pour la survie hivernale, je me permets d'affirmer que la technique du quinzhee est d'une utilité douteuse, surtout si on ne dispose pas d'une pelle. J'ai souvent construit un tel abri avec mes raquettes traditionnelles dotées de queues, qui constituaient un substitut de pelle quelque peu raisonnable, ce qui n'est pas le cas avec les raquettes modernes de piste. Même avec une pelle, on consacrera plusieurs heures à la tâche. De plus, il est à peu près impossible de terminer l'abri sans être partiellement détrempé. Chaque fois que j'ai expérimenté la technique, il a fallu ensuite que je prépare un feu sur radeau pour sécher mes vêtements avant de me retirer pour la nuit.

On ne doit pas s'imaginer que l'intérieur d'un abri de neige est confortable si on ne dispose pas d'un isolant de sol et d'un sac de couchage. Loin de là. Tous ceux qui ont vécu l'expérience vous confirmeront qu'on y passe une nuit misérable à grelotter sans arrêt.

> ⚠ ***Danger!***
> *Toujours creuser la neige de la hutte verticalement avant de creuser horizontalement. Sinon, le toit très pesant peut s'effondrer. Aussi, toujours garder la pelle à l'intérieur de l'abri.*

54. La caverne champignon

Une caverne de neige s'apparente quelque peu à un *quinzhee*, sauf qu'on la construit en creusant directement dans la neige lorsqu'elle est déjà suffisamment profonde. Règle générale, on retrouve la neige la plus épaisse et la plus durcie au bas d'une petite colline sous le vent. La première étape consiste à creuser un trou ou encore à dégager la neige afin d'obtenir un mur de neige vertical devant nous, d'une dimension minimale de deux mètres de haut sur trois de large.

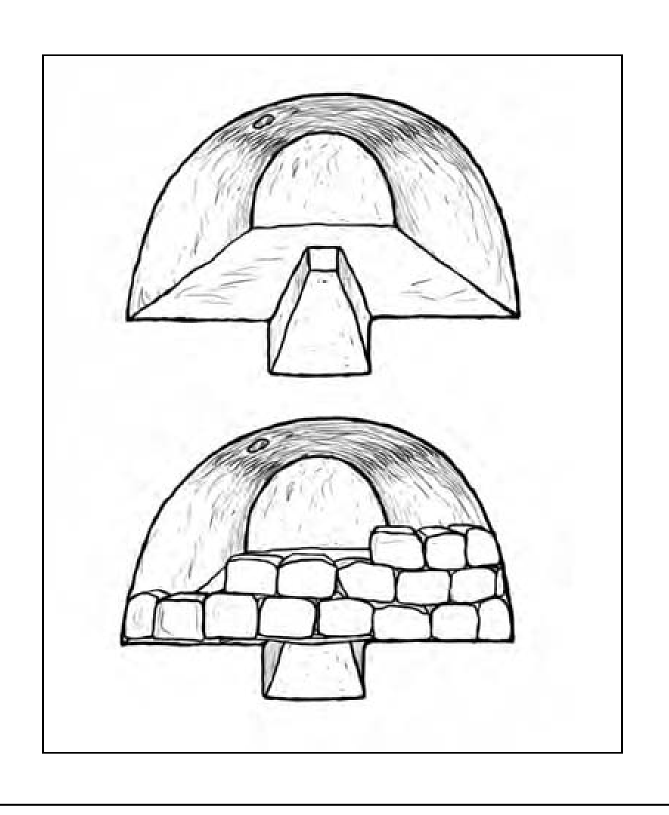
Sur la surface de ce mur, on dessine la forme d'un champignon dont les dimensions sont les suivantes : le pied de la largeur des épaules et de la hauteur des genoux, le chapeau de presque trois

mètres de large et bien arrondi. On creusera par la suite en imaginant un taille-biscuit en forme de champignon qui s'enfonce dans la pâte. On obtient ainsi un tunnel qui reproduit la coupe transversale d'un champignon et qui présente un plafond bien arrondi. Cette forme n'est pas une fantaisie. D'une part, il s'agit de la forme structurale la plus solide qui soit; d'autre part, le ruissellement de la neige fondante longera le plafond au lieu de dégoutter. Au centre, le pied du champignon constitue un puits qui capte le froid et sert de passage pour entrer et sortir de la caverne. Des lits surélevés meublent les deux côtés. Si on est seul, on ne creusera que le dessus d'un lit, donc un demi-champignon. L'idée, c'est de creuser la caverne champignon sans se mouiller, en demeurant debout dans l'allée centrale.

Une fois que le tunnel fait deux mètres de profondeur, on poursuit sur un autre mètre en abaissant le mur arrondi tout en gardant une tablette à l'arrière au niveau des lits. On aura par la suite recours aux plus beaux blocs récupérés au cours du creusage pour bâtir le mur qui refermera

l’ouverture. Là encore, trois choix. Si possible, placer un bloc qui enjambe l’allée du centre. Ou ériger un pont en appuyant quelques bâtons entre les deux lits sur lequel on déposera les blocs. En l’absence de bâtons ou de blocs suffisamment larges, on pourra aussi bâtir le mur à partir du sol et attendre qu’il se fige avant de découper une ouverture en forme d’arche pour accéder à l’allée centrale.

Finalement, puisque les murs d’une caverne de neige peuvent être très épais, on doit aménager un ou deux trous d’air vers l’extérieur, de la grosseur d’un poing. Durant les nuits de tempête, on doit dégager ces trous de temps à autre.



> ⚠ ***Danger!***
> *Toujours garder la pelle à l'intérieur de la caverne. Aussi, s'assurer que les prises d'air demeurent libres.*

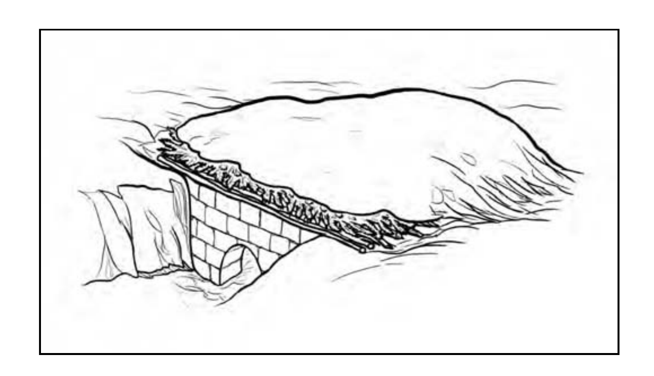
Comme pour le quinzhee, la caverne champignon est très difficile à construire sans une

pelle ou une scie à neige, voire les deux. Et, sans équipement, on y gèle tout autant. À moins d'aménager une *niche de débris* à l'intérieur.

55. Le tombeau

Dans une forêt boisée, ou quand la neige n'est pas suffisamment épaisse pour y creuser une caverne champignon, on peut pallier la chose en aménageant un tombeau. Comme le mot l'indique, on creuse un rectangle de la dimension d'un ou deux corps, puis on ajoute un toit de perches – ou de skis –, ainsi qu'une toile ou des branches de conifères. On complète l'abri en couvrant le tout d'une couche de neige.

Comme dans les autres abris de neige, on termine en érigeant un mur de blocs à une extrémité et en découpant une porte en forme d'arche. Lorsque sa construction est possible, le tombeau constitue un meilleur choix pour la survie que les autres abris de neige, car il exige moins d'énergie et on risque moins de se mouiller.



56. L’igloo

Pour construire un igloo, on doit trouver de la neige suffisamment dure pour pouvoir y découper des blocs. Ils ne sont assez solides que lorsqu’il est possible de se tenir dessus sans qu’ils éclatent. La technique est complexe et je suis très loin d’être un expert dans cet art. J’ai vu de mes yeux 2 Inuits réussir l’épreuve dans un délai de 20 minutes. De toute beauté. Pour ma part, j’y ai mis quatre heures et demie avec l’aide d’un ami, la dernière fois que j’ai tenté l’expérience. Il faut dire que nous découpions les blocs avec nos skis de fond hors piste…

En gros, la technique consiste à placer une rangée de blocs en cercle et à découper cette

rangée entière de manière à engendrer une pente douce allant du premier bloc placé jusqu'au dernier. Autrement dit, le mur part du sol pour monter progressivement, de sorte que les rangées suivantes montent en une spirale continue. En posant un bloc, on doit lui donner un angle vers l'intérieur; durant l'ajustement, seules trois arêtes de ce bloc touchent aux précédents. En fait, le nouveau bloc est retenu presque exclusivement par le bloc latéral qui le précède. L'igloo semble bien fragile, surtout lors de la pose des avant-derniers blocs. Mais, lorsque le dernier tombe à sa place, tous les éléments de la construction se tassent et se verrouillent en place en produisant un son sourd. Je me souviendrai toute ma vie du soupir de soulagement que j'ai émis la première fois que j'ai senti cette magie.

On doit finalement calfeutrer de neige tous les interstices entre les blocs. À l'instar des Inuits, j'ai déjà utilisé un bloc de glace comme fenêtre. Cela procure un feeling très particulier.

Même si à l’intérieur d’un igloo la température frise le point de congélation et qu’on est à l’abri du vent, on claquera des dents jusqu’à ce qu’on nous apporte une fourrure de caribou. Mais mieux vaut claquer des dents à – 5 °C que d’affronter la tempête extérieure à 30 °C de moins.

F – Les techniques liées à la lutte contre les insectes piqueurs

57. L'armure antimaringouins

À la page 310, je parle de la protection contre les maringouins et j'explique comment on peut se protéger à l'aide d'une couverture obtenue en attachant ensemble le pied de plu sieurs fouets d'érable gros comme le pouce.

58. Du noir contre les mouches noires

Les mouches noires sont des bestioles tout à fait différentes des maringouins. Plutôt que de piquer, elles mordent; elles arrachent littéralement un morceau de peau. Leur mor sure est bien pire que la piqûre d'un maringouin et peut prendre de quelques jours à deux semaines à guérir. Contrairement aux maringouins, les mouches noires ne peuvent pas atteindre la peau à travers les vêtements, même minces. Par contre, elles sont particulièrement habiles à se faufiler dans toute fente et à se promener sous les vêtements, jusqu'à

ce qu'elles puissent s'attabler confortablement pour le repas. Pour mordre, elles aiment être coincées sous un bracelet de montre, un collet de chemise, une ceinture, une chaussette. Elles adorent se cacher dans les cheveux et derrière les oreilles.

La stratégie pour minimiser les morsures consiste à boucher toutes les ouvertures par où elles peuvent pénétrer. Par exemple, on doit mettre les bas par-dessus le pantalon et attacher les manches aux poignets, bien serrées. Si on dispose de deux paires de bas, mieux vaut en revêtir une sous le pantalon et l'autre par-dessus. Même chose si on possède deux chemises : une sous la ceinture du pantalon, l'autre à l'extérieur. Comme on le voit dans la première partie, un capuchon qui ne laisse qu'un trou d'une grandeur minimale pour voir aide énormément.

Contrairement aux maringouins, les mouches noires nous fichent la paix dans le noir. Dès la tombée du jour, elles retournent passer la nuit sous les feuilles. Ainsi, elles ne nous empêchent pas de

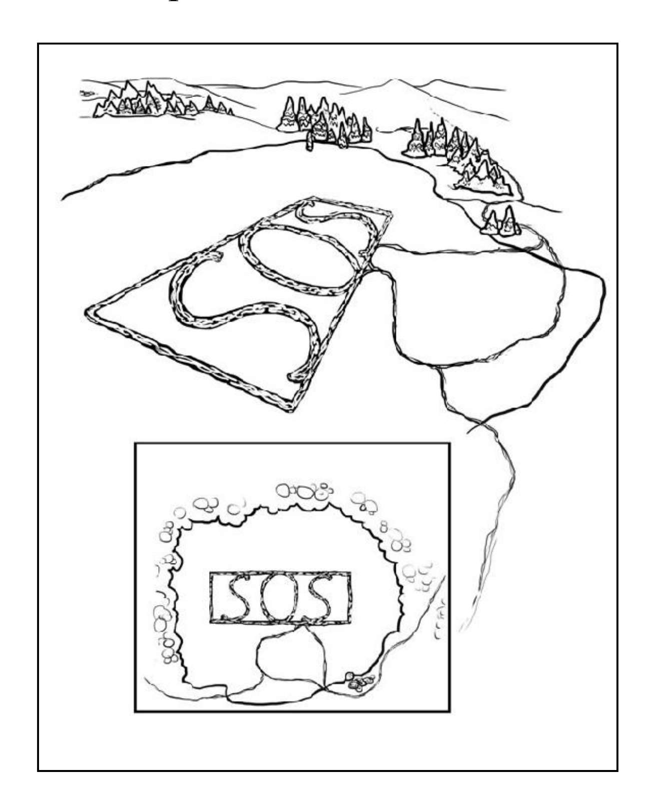
dormir la nuit. Contre elles, on peut également s'échapper dans un trou noir qui simule la nuit. N'importe quel abri où il fait sombre sera un havre de paix relatif contre les mouches noires. Il n'est pas nécessaire de rendre cet abri étanche à l'eau. On peut donc utiliser toutes sortes de matériaux de construction, tels que de la mousse, des feuilles, du bois pourri, des fougères ou n'importe quoi qui traîne au sol. Pour vu qu'il y fasse bien noir.

G – Les techniques liées à l'obtention de secours

59. Le rectangle SOS

Reconnu officiellement depuis 1908, le SOS est sans doute aujourd'hui le signal de détresse le plus connu au monde. Pour qu'il soit visible par un pilote d'aéronef, on peut l'inscrire en marchant sur la neige dans un champ ou sur un lac glacé. On peut aussi le tracer l'été en écrasant l'herbe dans un champ de foin ou sur une grande plage en se traînant les pieds. Ces deux méthodes créent de l'ombrage. Pour l'exécution technique, il est préférable de décrire d'abord un rectangle en comptant 150 pas de long sur 50 pas de large. On visera continuelle ment un point précis à l'horizon afin que les lignes qu'on trace soient bien droites. Ensuite, en comptant 75 pas à partir de l'un des coins, on saute dans le rectangle pour piétiner le O. Finalement, on longe le périmètre du rectangle afin de placer les S aux bons endroits. Le SOS ainsi

entouré d’un rectangle, ne se confond pas avec les autres traces de pas aux alentours.

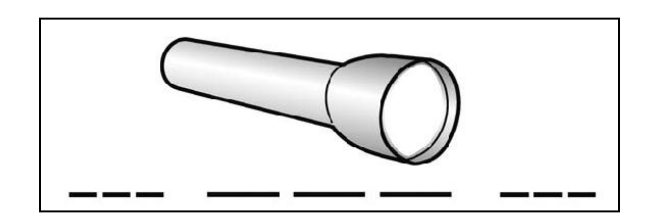


> ***Attention!***
> *Il est illégal d’émettre des signaux de détresse lorsqu’il n’y a pas d’urgence.*

60. Le groupe de trois

Pour émettre un SOS sonore, on utilise le code morse des trois lettres. À l'aide d'un sifflet, d'un klaxon ou même d'un cor net à orignal improvisé, on émet trois sons courts pour le S, trois sons longs pour le O et encore trois sons courts pour le deuxième S. Ça donne: beep beep beep – pause – beeeeeeeppp beeeeeeeppp beeeeeeeppp – pause – beep beep beep.

Pour émettre le SOS visuellement, on fera de même, mais cette fois-ci à l'aide d'une source lumineuse quelconque. À la noirceur, la moindre lumière se fait visible de très loin. Même la faible lumière d'un téléphone cellulaire a déjà sauvé la vie. On pourrait tenter sa chance avec un briquet ou même, si on a l'imagination fertile, avec une jarre pleine de lucioles. Si le trait représente le faisceau de lumière, voici le SOS:

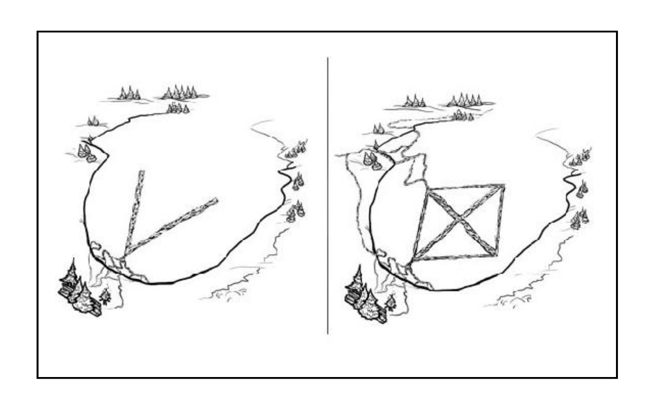


De nos jours, même un tiers du message SOS est reconnu internationalement comme un signal de détresse. En effet, trois bruits ou trois éclats de lumière en succession constituent un appel à l'aide. Un groupe de trois feux disposés aux coins d'un triangle équilatéral, ou même en ligne droite, réussira presque à coup sûr à attirer l'attention. Mais n'oublions pas de considérer l'énergie nécessaire pour réaliser une telle performance. Ni le risque d'un feu de forêt. Ou la diminution de notre atout munitions si on tire trois coups de feu. SÉRA.

61. Le grand V

Plutôt que de fouler un *rectangle SOS* sur une grande surface pour attirer l'attention d'un pilote, il est encore plus simple d'inscrire un grand V, symbole qui est maintenant reconnu comme signifiant : « Venez m'aider. » On s'organise pour que la pointe du V vise le campement. On doit aussi éviter de piétiner les alentours, sauf pour se rendre à la pointe du V. Un grand X est également reconnu comme symbole de détresse et il est davantage approprié lorsqu'on s'est déjà déplacé

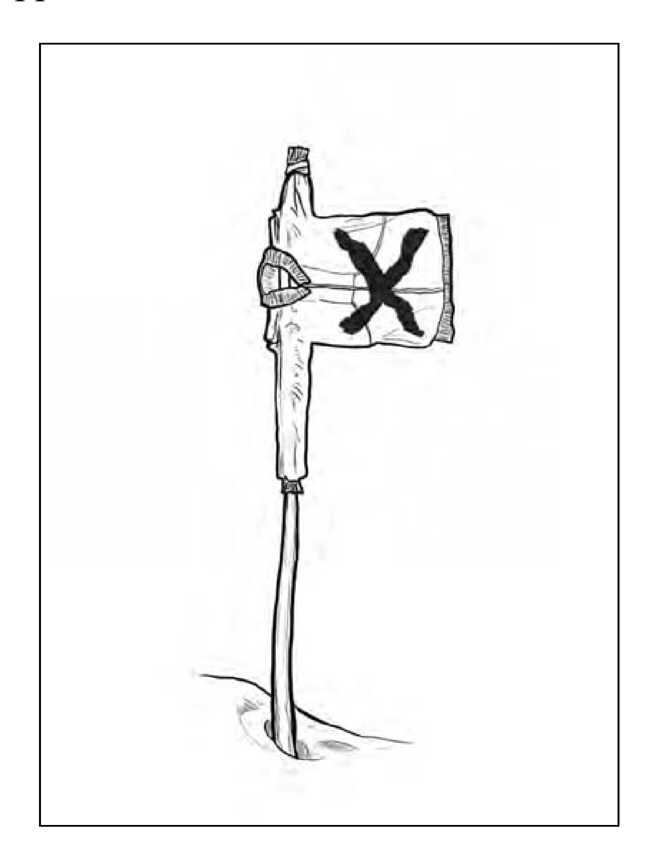
sur un lac gelé, puisqu’on peut facilement l’en cadrer d’un rectangle pour qu’il se distingue des autres traces autour.



62. Le drapeau X

Nous n’avions pas prévu faire de signaux lors du Surviethon, mais la technique du drapeau au treizième jour a tout de même fonctionné pour attirer l’Américain en chaloupe. Le drapeau est particulièrement visible à cause du contraste exagéré par le mouvement. Plus le drapeau est long, plus ses couleurs sont vives, plus il est efficace. Mon anorak rouge secoué au bout d’une longue perche allait très bien. Il est toutefois encore préférable de tracer un X sur le drapeau, à

l'aide d'un morceau de charbon s'il le faut. Ainsi, plus aucun doute n'est permis: lorsqu'un secouriste aperçoit un drapeau X, il sait qu'il s'agit bel et bien d'un appel à l'aide.



Même sans drapeau, les mains agitées vigoureusement de haut en bas s'apparentent à un X, surtout si elles sont prolongées par des objets colorés. Avec une lumière en main la nuit ou, encore mieux, attachée à un long bâton, un mouvement en huit trace une espèce de X qui offre un excellent contraste et qui attirera l'attention.

63. La balise triangulaire

Par temps venteux, un drapeau X offre l'avantage de flot ter par lui-même sans qu'on doive le tenir. Mais, par temps calme, il est plus facile d'ériger une balise triangulaire dont la structure n'est qu'un trépied autoportant. Si on dispose d'un tissu coloré quelconque, on l'attache à la partie supérieure du tétraèdre afin de former un triangle coloré visible d'un, de deux ou si possible des trois côtés. Si c'est plutôt un peu de ruban orange fluorescent qu'on retrouve dans ses poches, on peut au moins tracer le contour du triangle; un rouleau complet permet d'enrouler une bonne partie de la partie supérieure du trépied, surtout si on laisse un espace entre chaque tour.

Même sans matériel pour le couvrir, un immense trépied attirera l'attention à cause de sa forme de tipi.

64. Le miroir improvisé

Par temps ensoleillé, le reflet d'un miroir peut être aperçu à des dizaines de kilomètres. Pour s'en servir, il s'agit de former un V avec l'index et le majeur de la main gauche. En allongeant le bras, on centre la cible dans le V, puis on oriente le miroir pour que la réflexion du soleil frappe ces deux doigts et par extension la cible.

En faisant l'inventaire de nos possessions et de ce qui nous entoure, nous ne devons pas ignorer tout matériau susceptible d'être réfléchissant: papier d'aluminium, trôle, fond de canette, couvercle de salière, disque compact… Pour polir le métal, on peut utiliser tout matériel abrasif, en particulier de la prêle ou du dentifrice.

65. Le sapin de Noël

J'ai très souvent expérimenté avec mes étudiants la fabrication de feux de signalisation,

l'hiver, lorsque le danger de feux de forêt est écarté et après avoir avisé les autorités concernées. Ainsi ai-je pu développer au fil des ans la technique du sapin de Noël de secours. Il s'agit de trouver ou de planter un sapin d'un mètre et demi de hauteur sur le bord d'un lac. Ensuite, tout en entonnant de notre plus belle voix le cantique de Noël *Mon beau sapin*, on le décore d'un grand nombre de longues lanières d'écorces de bouleau, comme s'il s'agissait de glaçons d'argent. On le recouvre ensuite d'un cône de branches de conifères longues et touffues piquées à l'envers, en laissant une ouverture pour l'allumage à la base, du côté d'où vient le vent. Quelques secondes à peine après l'allumage, une impressionnante couleuvre de fumée grise et épaisse serpente vers le ciel.

Parfois, on ne dispose que de peu d'écorce, parfois même pas du tout. Dans ces cas, on entrelace le plus possible de combustible fin – foin sec, copeaux de bois, rameaux de bois mort, etc. – entre les branches du sapin de Noël avant d'ajouter le cône de branches de conifères. Si le sol est tel qu'il n'est pas possible de planter l'arbre, on doit

fabriquer un trépied avec le sapin et deux autres perches. Pour transporter une grande quantité de branches de sapin, on peut les empiler sur un bâton doté d'un crochet à la base.

On peut pratiquer cette technique en préparant des modèles réduits. Pas trop gros!

Danger!
Attention aux feux de forêt! Ne pratiquer cette technique que lorsqu'il y a de la neige au sol ou lors de journées pluvieuses.

Attention!
Il est illégal d'émettre des signaux de détresse lorsqu'il n'y a pas d'urgence.

66. Le nid d'oiseau

Lorsque les branches de conifères sont rares ou inexistantes, on remplace le sapin de Noël par un nid d'oiseau. La structure de base du nid est un trépied de perches dont on laisse largement dépasser les bouts. On construit le nid d'oiseau au creux de la triple fourche située au-dessus du point

d’attache. Le fond du nid est constitué d’amadou ou de combustibles fins en grande quantité. Pour maintenir le tout en place, on devra utiliser du foin, des plantes ou des branches entrelacées. Sur le dessus, on place les matériaux verts ou pourris qui dégageront de la fumée.

67. Le radeau en feu

Si je devais me retrouver en difficulté aux abords d’un grand lac et que le vent soufflait vers le large, je tenterais d’obtenir du secours à l’aide d’un feu construit sur un petit radeau flottant. J’imagine le radeau ainsi : deux bûches parallèles distancées d’un mètre et maintenues en place par un mince bâton attaché à chaque extrémité; une plate-forme de bûches au centre, une autre plate-forme de bois croisé par-dessus; ensuite, une couche de tourbe terreuse et un feu prévu pour durer une heure, incluant suffisamment de bois pourri pour faire de la fumée s’il fait jour.

Dans ma scène imaginaire – car je n’ai jamais essayé cette technique –, des curieux à l’autre bout du lac investiguent cet étrange radeau en feu et y

retrouvent le message que j'ai attaché à son ponton. Dans mon scénario, le lac est bien sûr entouré de plages, ce qui fait que le risque de feu de forêt est écarté.

Oui, j'ai l'imagination fertile. Mais mon but est de montrer comment penser *contraste*. Feu contre eau me semble le summum du concept. À moins que je n'utilise ma ligne à pêche pour attacher un cerf-volant de secours au radeau…

68. Le feu de pneu

Si on jette un pneu de secours dégonflé dans un bon feu, une épouvantable fumée noire et nauséabonde envahira le ciel et polluera l'atmosphère. À proscrire. Sauf pour se sauver la vie en situation d'urgence, où le feu de pneu est tout désigné.

Tout produit du pétrole, depuis le caoutchouc synthétique à l'huile à moteur, produira de la fumée anormale, plus noire que celle d'un feu de bois. En forêt, dans le cas où on n'a pas accès à des matériaux synthétiques, on peut prévoir une

immense pile de branches vertes prêtes à lancer sur le feu de camp.

> ***Attention!***
> *Il est illégal d'émettre des signaux de détresse lorsqu'il n'y a pas d'urgence.*

69. L'île en feu

En désespoir de cause, mais seulement en désespoir de cause, si j'étais à l'article de la mort, je considérerais l'idée de me sauver la vie en nageant jusqu'à une petite île pour y allumer un feu de forêt. Les risques sont grands. On doit considérer les vents et avoir la force de nager contre eux pour se sauver de la fumée mortelle dégagée par l'île en feu.

70. *Mayday, mayday, mayday*

Bien sûr, la meilleure façon d'obtenir du secours, c'est par une communication satellitaire (ex : SPOT) ou par radio. D'ailleurs, un système de communication est de très loin l'article le plus profitable qu'on peut transporter dans une trousse

de survie. Lorsqu’on émet un *mayday, mayday, mayday*, déformation anglophone du « m’aider, m’aider, m’aider » original, on doit se préoccuper de l’ordre dans lequel on présente la situation, au cas où la communication serait interrompue pour une raison quelconque, par exemple la faiblesse des piles ou du signal.

Ainsi, au lieu de dire « *Mayday, mayday, mayday*, notre bateau est en train de couler…», avant que la friture n’interrompe la communication, il vaut mieux spécifier «*Mayday, mayday, mayday*, devant Cap Trinité, rivière Saguenay… » Dans le premier cas, les secouristes ne peuvent absolument rien faire. Voici l’ordre du message à envoyer : *Mayday*, endroit, type de problème, nombre de personnes impliquées. À titre d’exemple: «*Mayday, mayday, mayday*, devant Cap Trinité, rivière Saguenay, voilier renversé, deux personnes à bord. » Ce mes sage donne l’essentiel de l’information. Si la communication se poursuit, on peut ensuite donner le nom du voilier, le nom et l’état de santé des personnes, la distance du bord et ainsi de suite.

H – Les techniques liées à l'obtention d'eau potable

Nous avons vu à la deuxième partie les stratégies à adopter pour trouver de l'eau potable ou, du moins, le plus potable possible selon les circonstances, sans technique particulière. Voici quelques façons additionnelles d'obtenir de l'eau consommable en situation de survie.

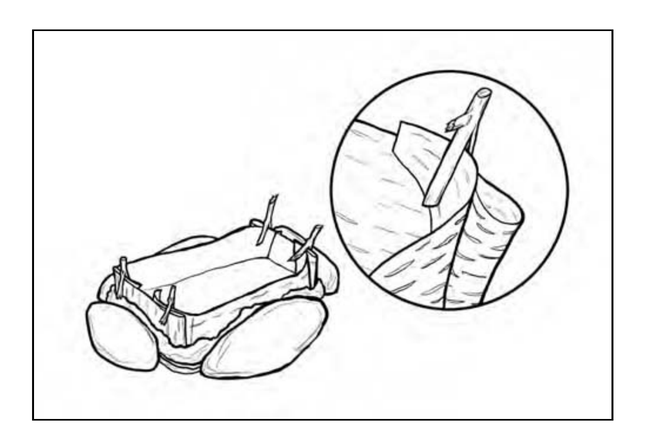
71. Le chaudron de bouleau

Peu de gens savent qu'on peut faire bouillir de l'eau dans un sac de papier – ou une tasse de carton. Le principe est que l'humidité imprégnée dans le papier l'empêche de brûler, de sorte que toute la chaleur est transférée à l'eau. Toutefois, les flammes ne doivent pas atteindre la partie du contenant qui se retrouve au-dessus du niveau de l'eau. En appliquant ce principe, j'ai déjà réussi à faire bouillir de l'eau dans une feuille de bardane (*Arctium lappa*), cette plante qui produit les « pipiques» ou «toques» qui s'agrafent à nos

vêtements comme du velcro. Après quelques expérimentations, j'ai découvert qu'avec un peu de patience, on peut même faire chauffer de l'eau dans une bouteille de plastique.

En forêt, on peut appliquer ce principe pour faire bouillir de l'eau dans un contenant d'écorce de bouleau. Premièrement, on doit fabriquer un chaudron de bouleau parfaitement étanche. Pour ce faire, on mouille et on chauffe l'écorce, puis on plie chaque coin. On retient les plis à l'aide d'une épingle obtenue en fendant un rameau de bois vert sectionné près d'un nœud pour éviter que le bois ne se fende complètement en deux. On doit par la suite créer un «rond de poêle» sous le panier d'écorce afin que la flamme n'en atteigne pas le bord supérieur. On réalise cela avec quatre roches plates qu'on peut obtenir entre autres en allumant un feu géant contre un rocher pour en faire éclater des galets. Un exercice pénible… Même lorsque la flamme frappe uni que ment le fond du chaudron, on ne réussit pas encore à faire bouillir l'eau, car l'écorce s'amollit avec la chaleur, et le chaudron s'effondre. Pour contrer cet inconvénient, on doit

maintenir le chaudron en place avec des roches de la grosseur du poing. Mais comme la flamme a tout de même la fâcheuse tendance à longer le bord du chaudron à travers les fentes entre les roches, on doit calfeutrer le pourtour du chaudron avec de la boue ou de la glaise. Ceci veut dire que le chaudron de bouleau ne peut pas être déplacé. Il faut donc construire un autre chaudron et une écuelle pour transporter l’eau. Je dois préciser que cette technique s’avère particulièrement difficile à réaliser.



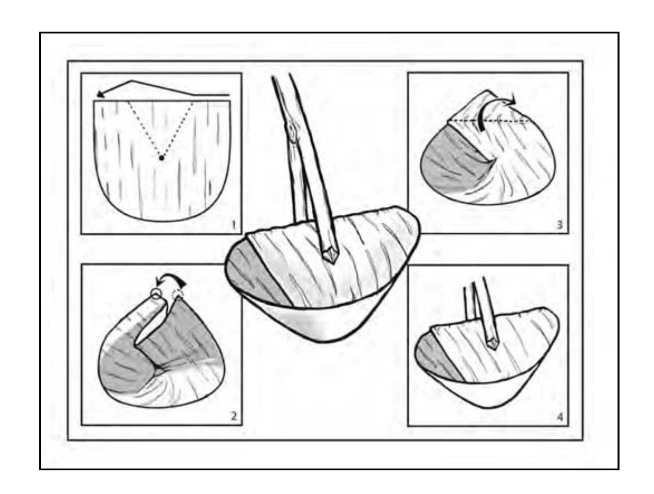
Respect de l’environnement

S.V.P., ne cueillir l'écorce vivante que dans des lieux appropriés, par exemple en prenant entente avec un fournisseur de bois de chauffage ou sur le bord des autoroutes, où les arbres seront éventuellement élagués de toute façon.

72. Le *Da D-cup*

Au jour 5 du Surviethon, on retrouve une photo de Jacques en train de boire dans une louche d'écorce de bouleau. Pour fabriquer une telle louche ou une tasse avec de l'écorce, on en découpe d'abord un morceau ayant la forme d'un D. C'est la tasse D, d'où le nom *Da D-Cup*, tournure anglaise comique imaginée par Marcel Savoie. Lorsque le D en écorce est mouillé, chauffé et plié à partir du point central de telle manière que les deux coins soient réunis, une tasse conique au rebord bien rond en résulte. On peut ensuite pincer les coins ensemble en les insérant dans un manche de bois vert fendu de deux centimètres à son extrémité, juste au-dessus d'un nœud pour éviter qu'il ne s'entrouvre davantage.

Avec un morceau d’écorce de plus grande dimension, on obtient un panier étanche vite fait, bien fait. Par ailleurs, une fois chauffée, l’écorce se plie mieux si on place le côté blanc vers l’intérieur.



73. La soupe aux roches

Une méthode alternative à celle qui consiste à faire mijoter l’eau directement sur le feu, c’est de chauffer des pierres et de les déposer directement dans un contenant à moitié rempli d’eau. Il est difficile de manipuler les pierres brûlantes; deux bâtons fourchus aident à les déplacer. L’avantage de cette technique tient dans la possibilité d’utiliser un contenant non mobile. Ainsi, on peut utiliser

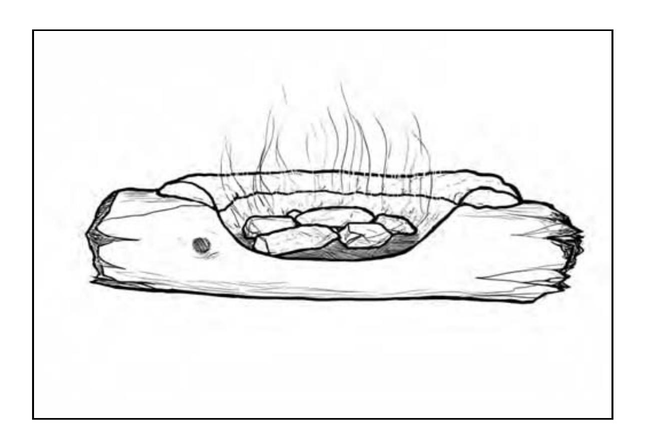
une dépression naturelle dans un rocher, un trou dans le sol tapissé d'un morceau de toile ou de cuir, ou encore un *Da D-cup* géant en écorce de bouleau. Dans tous les cas, il en résulte de l'eau affreusement sale, mais au moins elle est stérilisée. On laisse reposer la soupe aux roches quelque temps afin que les sédiments se déposent au fond du contenant.

74. Le bol de tisons

En certaines occasions, lorsque je n'étais en possession d'aucun contenant et que je n'avais pas la possibilité d'en fabriquer un autrement, j'ai tout de même réussi à faire bouillir de l'eau dans un bol creusé dans du bois. Sans outil, je réussissais à évider le récipient de la manière que des autochtones d'autrefois creusaient leurs pirogues. Il s'agit de choisir un bois bien sec et d'entourer de glaise ou de boue le périmètre du futur bol. Ensuite, à l'aide d'un éclat de sapin comme pelle – car cette espèce casse souvent en forme de demi-lune –, on transfère quelques tisons sur le bois au centre du cercle de glaise et on souffle doucement, puis plus fort. Après quelques minutes, on enlève

les tisons et on gratte la dépression noircie avec un éclat de pierre. On répète la procédure avec de nouveaux tisons jusqu'à ce que le bol ait la profondeur requise.

Attention, on peut s'évanouir en raison de l'hyperventilation si on souffle sur quelque chose trop longtemps. Lorsqu'on utilise cette technique, tout comme lorsqu'on revigore les derniers tisons d'un feu durant la nuit, je suggère de compter 10 expirations, puis d'observer une pause de 10 secondes.



Danger!

Attention à l'hyperventilation.

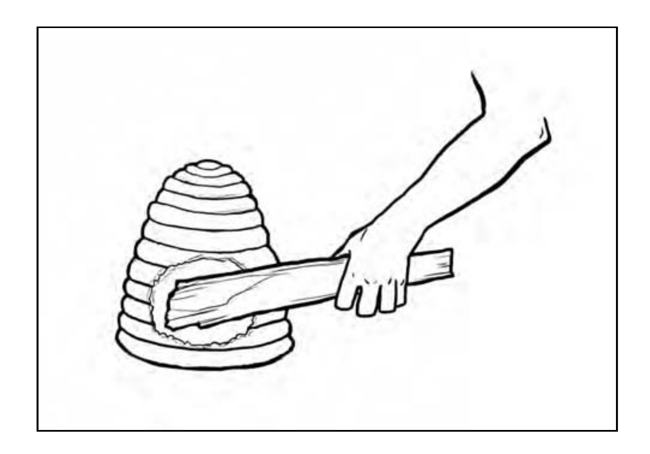
75. La poterie à l'envers

J'ai aussi réussi en certaines occasions à faire bouillir de l'eau à l'aide de récipients en poterie. Voici les scores de mes épisodes de lutte dans la boue glaiseuse suivis de sessions à suer près du feu à tenter de faire cuire mes contenants : 4 marmites intactes; 78 marmites brisées. J'avoue être débutant dans cet art. J'ai cependant appris quelques trucs.

De prime abord, afin d'éviter les cassures, on doit ajouter un matériau sec à la glaise : sable, foin déchiqueté, vieille poterie écrasée… Il est primordial de faire sécher très lentement et sur une longue période de temps les plats de glaise avant de les placer au centre d'un feu vif. Mon impatience est sûrement la cause de ma piètre performance.

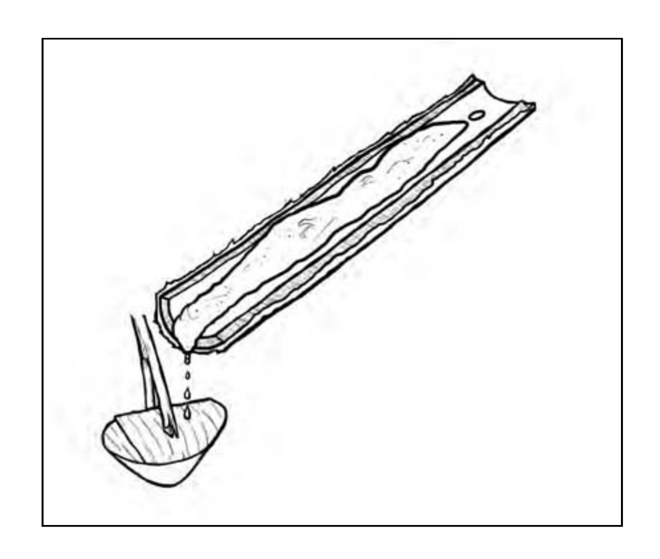
Cependant, mes recherches m'ont permis de trouver une source anthropologique qui présente une méthode géniale. Il s'agit de fabriquer des boudins et de les disposer en spirale, un peu

comme on bâtit un igloo. On fait ainsi de la poterie à l'envers. L'avantage de cette technique est que le chaudron se tient tout seul pendant son élaboration. Une fois l'igloo de glaise terminé, on peut lisser sa face extérieure. On laisse ensuite la marmite sécher sans la remettre debout jusqu'à ce qu'elle durcisse suffisamment pour qu'on puisse la prendre dans nos mains. Puisqu'il n'y a pas d'air à l'intérieur, la glaise n'y sèche pas et on peut maintenant lisser l'intérieur. Quand vient le temps de l'utiliser, la forme conique de la marmite permet de l'appuyer facilement entre trois pierres.



76. La gouttière à *slush*

L'hiver, l'eau propre est disponible partout, pourvu qu'on puisse la faire fondre. Sans contenant, il demeure tout de même possible de boire. D'abord, on se procure un bâton plat ou en forme de demi-lune en fendant une bûche d'érable ou de sapin grâce à la technique du *fendeur automatique*. On entasse ensuite la neige sur le bâton et on le place près du feu, en lui donnant un angle par rapport à l'horizontale. En peu de temps, l'eau dégoutte au bout. Je ne pourrais dire combien de fois j'ai bu ainsi, en utilisant un *Da D-cup* fait d'un billet de banque pour récolter l'eau. Si on ne dispose d'aucun contenant, la neige devient tellement imbibée d'eau que l'on peut étancher sa soif en la suçant directement dans la gouttière à *slush*.



77. La chandelle à *slush*

Lorsqu'on trouve un ruisseau dégelé l'hiver, il est sou vent dangereux de s'en approcher, car on risque de se mouiller. Une technique bien connue des gens qui se promènent en ski hors piste dans l'arrière-pays est d'utiliser un bâton de ski pour obtenir de l'eau d'un ruisseau en restant suffisamment éloigné du bord. Il s'agit d'immerger le bâton dans l'eau, puis dans la neige molle, puis dans l'eau à nouveau et ainsi de suite. À chaque trempage, la *slush* autour du panier du bâton prend de l'ampleur, un peu comme lorsqu'on fabrique

une chandelle à partir d’une mèche et de cire chaude. Lorsque la chandelle à *slush* devient aussi grosse qu’un ballon de football, on peut remplir la moitié d’une gourde avec l’eau qui en coule.

En conditions de survie hivernale, la technique fonctionne parfaitement avec une longue perche au bout fourchu en guise de bâton de ski. Une chandelle à *slush* moins élégante, mais tout à fait fonctionnelle.

78. La chemise rosée

Lors d’une expérience de survie au Colorado en période de sécheresse, le jus des asperges sauvages poussant à l’orée des bois était la seule source de liquide qui me permettait d’étancher ma soif. À l’aube d’un matin où j’étais particulièrement assoiffé, j’avais attaché ma chemise autour de l’une de mes chevilles pour la traîner dans l’herbe et la détremper de rosée. Par la suite, je l’avais tordue et avais obtenu une demi-tasse d’eau nauséabonde. Au Québec, où la rosée est souvent abondante, j’imagine que la technique de la chemise rosée pourrait servir si on se

retrouvait perdu dans des endroits où l’eau est polluée. Heureusement, je n’ai jamais fréquenté ce genre d’endroit.

I – Les techniques liées à l'hygiène

79. La quenouille à dents

Une tige de quenouille dépourvue de son duvet brun s'utilise comme brosse à dents. De la cendre blanche peut agir comme substitut du dentifrice. Cette technique et d'autres moyens d'hygiène buccale ont été discutés à la page 337.

80. Le *kwikshit*

En survie, on doit improviser tout, incluant la salle des toilettes. Je me résigne donc à divulguer quelques trucs que d'autres auteurs hésiteront à partager. Devoir oblige. La technique du *kwikshit* décrite dans la première partie, au jour 5 du Surviethon, à la page 89 mérite qu'on s'y attarde. Pour se mettre à la besogne, outre le truc du bouleau plié comme siège, cela vaut parfois la peine de se promener jusqu'à ce qu'on trouve un arbre renversé de la bonne hauteur. Si l'on dis pose de corde, on peut alors brêler un bâton solide entre deux arbres et l'utiliser comme banc. Au pire, on s'éloigne à bonne distance du campement et on

s’accroupit en tenant un arbrisseau d’une main pour maintenir l’équilibre. Il est infiniment plus facile de garder cette posture si un bout de bois de la grosseur du poignet est placé sous les talons. Comme substitut du papier hygiénique, voici mes préférences, dans l’ordre : un morceau de tissu en coton, de la mousse de sphaigne bien nettoyée (*Sphagnum spp.*), une grosse poignée de feuilles, de l’usnée humide (*Usnéa spp.*), une poignée de fougères, une tête de quenouille avant qu’elle ne s’effrite (*Typha latifolia*), une roche ronde et lisse, une boule de neige, un bâton lisse. Sur le site du Surviethon, de la mousse de sphaigne servait d’éponge pour recueillir de l’eau d’un ruisseau éloigné en vue du nettoyage final. Ensuite, on frottait nos mains mouillées dans les cendres blanches refroidies du feu qui servaient de savon et on retournait les rincer à l’eau. Cette mesure d’hygiène était nécessaire pour se maintenir en santé.

J – Les techniques liées à l’alimentation

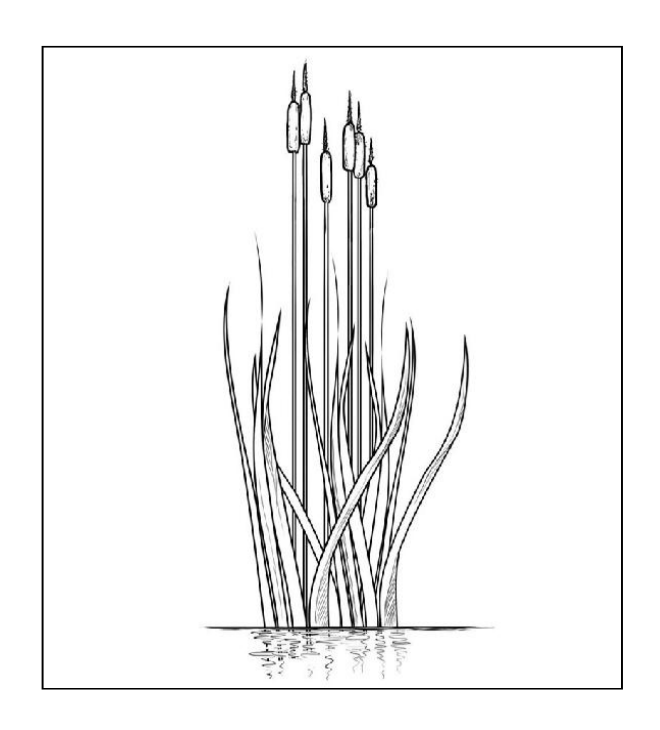
81. Le supermarché des marécages

Si on est assez chanceux pour se retrouver sur un site où poussent des quenouilles (*Typha latifolia*), on peut s’alimenter à ce supermarché des marécages, comme disait le célèbre Euell Gibbons. En effet, la quenouille offre cinq produits comestibles différents qui peuvent même être ingérés crus, pour autant que l’eau soit propre. De plus, le goût de la quenouille est neutre; je n’ai jamais rencontré quelqu’un qui ait grimacé en y goûtant. Au printemps, les nouvelles pousses s’arrachent facilement, et le bout blanc se mange comme un concombre. Un peu plus tard, au début de l’été, les épis verts se forment, pour devenir bruns à l’automne. Mais, pendant toute la période où ils sont verts, il est possible de les cuire et de les croquer comme du maïs, ne laissant que la tige au centre. Avant de devenir bruns, les épis verts se recouvrent d’un pollen jaune abondant. Par temps

calme, il est possible de plier doucement les plants et de secouer les épis au-dessus d'un contenant afin de récolter ce précieux pollen nourrissant.

L'automne venu, on retrouve à la base des quenouilles matures une espèce de patate de la grosseur d'un pouce. Elle est particulièrement nourrissante. En tout temps de l'année, dans la mesure où il est possible de creuser, les rhizomes qui courent horizontalement entre les plants sont comestibles. Pour les obtenir plus facilement, mieux vaut choisir des pousses relativement solitaires. Les rhizomes arrachés sont d'une longueur moyenne de 50 centimètres et ils ont la grosseur d'un doigt. Ils contiennent des fibres non comestibles qu'on doit recracher lorsqu'on les mâche, un peu comme on le ferait avec du céleri trop mature.

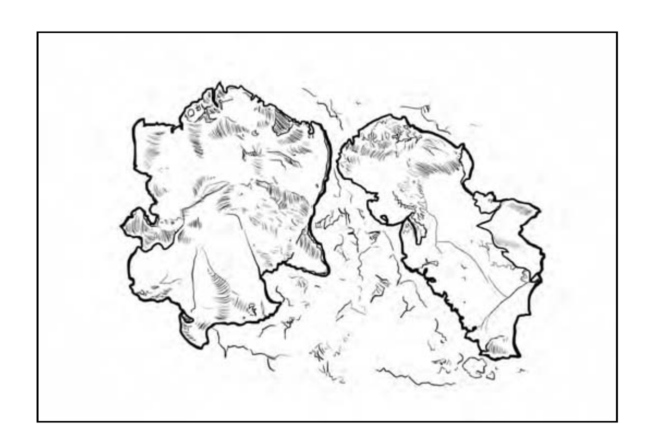
J'ai certainement avalé quelques centaines de kilos de que nouilles dans ma vie. Mais, durant le Surviethon, madame Chance ne m'en a pas présenté.



82. La tripe de roche

On me demande souvent ce qu'on peut manger en hiver dans les forêts du Québec, si on ne peut pas attraper d'animaux. Pas grand-chose. Sauf de la tripe de roche. Il s'agit là d'une traduction libre de l'anglais *Rock Tripe* qui désigne l'*Umbilicaria mammulata*, une plante dans la catégorie des lichens.

La tripe de roche et autres lichens dans le genre *Umbilicaria* poussent sur bon nombre de rochers au Québec; il est noir d'un côté et vert, gris ou brun de l'autre. Il ressemble vaguement à une oreille d'une dimension de 4 à 15 centimètres, parfois plus. Il se caractérise par sa tige centrale qui l'attache au rocher à l'instar d'un cordon ombilical, d'où son nom scientifique qui signifie : lichen à nombril. On trouve très facilement d'excellentes photos sur Internet aux fins d'identification.



L'utilisation de la tripe de roche comme nourriture en cas de famine est très bien documentée dans la littérature historique. Le plus

célèbre récit concerne l'expédition de Franklin dans l'Arctique canadien entre 1819 et 1822. Pendant plus d'un mois, les 20 explorateurs ont pu survivre en ne mangeant que ça. John Long, explorateur au Lac Nipigon en 1779, réfère aussi à un cas où des hommes ont dû se résigner à manger de la tripe de roche pendant deux semaines. Sur la rivière Ottawa en 1793, John MacDonell rapporte que des individus ont survécu pendant des mois grâce au lichen à nombril.

Par contre, les mêmes sources soulignent également qu'il s'agit là d'une plante vraiment moche sur le plan culinaire, même désagréable. On rapporte qu'elle occasionne des crampes et de la diarrhée. J'en ai souvent mangé. Un peu. Bouillis pendant une heure, les lichens deviennent gélatineux et goûtent le… lichen. Pas bon.



Respect de l'environnement
S.V.P., ne récolter les tripes de roche que lorsqu'elles sont abondantes.

Les autres végétaux dont on peut se nourrir l’hiver sont peu intéressants. On peut à la rigueur manger des bourgeons de tilleul, de bouleau jaune ou d’érable. Ou mâcher de la gomme d’épinette. Je me suis également intéressé à la comestibilité de l’écorce interne de divers arbres, le pin en particulier, son écorce ayant déjà servi en cas de famine. Toutes ces denrées se sont avérées trop coriaces et ligneuses pour qu’on puisse en avaler suffisamment et ainsi constituer un apport significatif sur le plan énergétique.

83. La sève sucrée

Vers la fin de l’hiver, une source de nourriture sucrée coule doucement tout autour de nous. La sève de l’érable à sucre (*Acer saccharum*) contient environ 2,5 % de sucre, moins chez les autres espèces d’érables. Une tasse de sève ou 250 millilitres représente donc au mieux 20 kilocalories. Cela veut dire qu’en ne puisant notre eau à boire qu’au puits des érables – à raison de 3 litres par jour –, nous ne pouvons guère espérer un apport calorifique de plus de 240 kcal. C’est mieux que rien.

Il est facile d’obtenir la sève d’érable sans vilebrequin ni chalumeau si on dispose d’une hache ou d’un couteau. Il suffit d’appliquer la méthode traditionnelle des autochtones. On taille un V dans l’écorce et on insère un morceau d’écorce de bouleau dans la pointe du V. J’ai essayé la technique sur un arbre qui devait être abattu. Elle occasionne beaucoup de gaspillage de sève, mais elle fonctionne. Sans outil, on peut tailler le V à l’aide d’un éclat de pierre que l’on trouve l’hiver entre les racines d’un arbre renversé. À la rigueur, une certaine quantité de sève peut être recueillie en cassant des rameaux. La sève est captée dans des récipients d’écorce fabriqués selon la technique *Da D-Cup* que l’on pique dans la neige.

La sève du bouleau, qui coule plus tard que celle de l’érable, est aussi légèrement sucrée. Un mince 120 kcal par jour est ajouté à la diète si on réussit à en boire 3 litres.

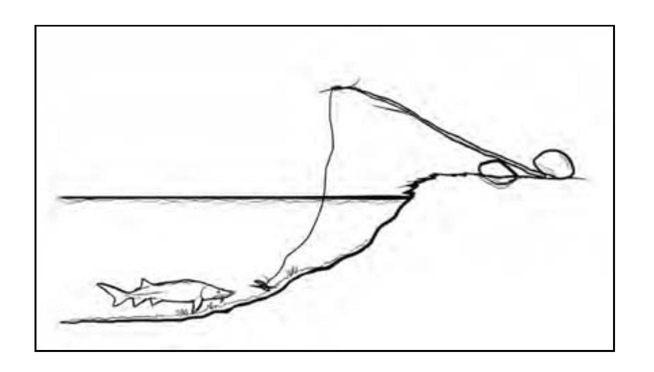
Cependant, si on dispose d’un contenant de métal, on peut réduire la sève en sirop en la faisant

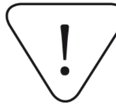
bouillir vigoureusement. On ajoute de la sève au chaudron au fur et à mesure qu'elle s'évapore. Le résultat du riche délice calorifique que l'on con naît tous est triplement apprécié en situation de survie.

Comme on l'a vu précédemment, il est possible de faire bouillir de l'eau dans des contenants d'écorce ou de bois. Je me suis beaucoup exercé à ces techniques. Tellement que j'ai même réussi à faire cuire des fèves au lard dans de tels chaudrons primitifs. Il suffit de dire que l'épreuve est plus difficile à réaliser que celle d'allumer un feu par friction. Surtout l'hiver.

84. La ligne dormante

À la page 323, je décris la technique de la ligne dormante.





Attention!

S.V.P., respecter les lois et règlements en vigueur.

85. La perche à collet

Une perche au bout de laquelle on installe un collet représente un outil formidable pour attraper toutes sortes d'animaux. Je discute de l'importance de cette technique à la page 334.

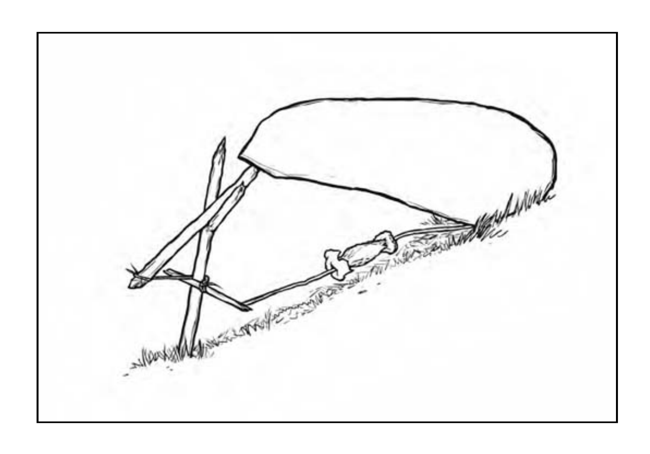


Respect de l'environnement

Cette technique est illégale au Canada. Ne la pratiquer qu'en cas d'urgence.

86. Le piège païute

Le piège païute que j'ai expérimenté au Surviethon demeure de loin mon piège préféré. En gros, ce type de piège abattoir est constitué de cinq pièces : une roche ou bûche pesante comme poids, un long bâton mince qui servira de gâchette, une branche fourchue longue comme le bras, une branche droite de la même longueur et une cordelette aussi de la même longueur au bout de laquelle on attache un bâton gros comme un crayon. Pour installer le piège, on supporte le bâton droit sur la fourche à la manière d'un T. Sur un bout du T, on appuie le poids. On attache le bout libre de la cordelette sur l'autre bout pour contrebalancer le poids, en entourant le crayon au quart inférieur de la branche fourchue. Le piège est maintenant sous tension, mais on doit tenir le crayon pour ne pas que la roche s'effondre. Finalement, la gâchette est placée sous la pierre, de telle façon que son extrémité retienne le bout du crayon. Ainsi, la roche est maintenue sus pendue au-dessus de la gâchette, jusqu'à ce qu'un animal touche à l'appât qu'on y a embroché ou accroche la gâchette en passant.



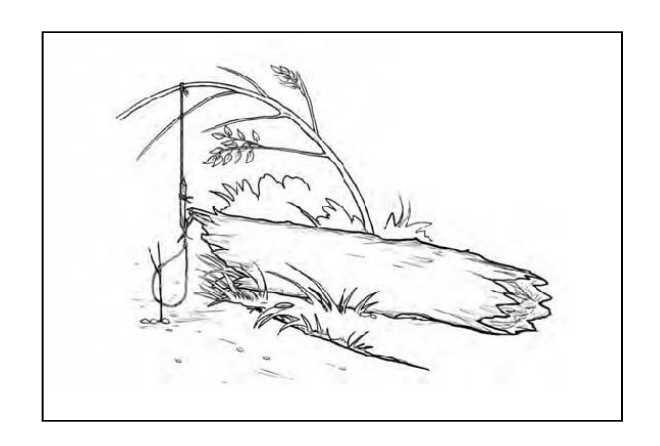
> ***Attention!***
> *Il est illégal d'attraper des animaux avec des pièges abattoirs au Canada.*
> *À n'utiliser qu'en cas d'urgence.*

87. Le collet à lièvre soulevant

L'autre type de piège particulièrement utile est le célèbre collet à lièvre. Quelques trucs permettront de con naître un colletage couronné de succès. Pour former le nœud coulant, on enroule le fil de laiton deux fois autour d'un mince bâton, plus petit qu'un crayon. En tenant le fil d'une main et en faisant tourner ce bâton de l'autre, on obtient un œil double au bout du collet. On fait glisser par

la suite le fil de laiton autour d'un petit arbre, comme si on voulait le scier. Il devient alors bien rond et on passe le bout dans l'œil pour former un collet de la grosseur d'un poing. Le collet est placé à une hauteur de trois doigts du sol. Il est préférable par la suite de noircir le collet avec la suie d'une écorce de bouleau allumée. Au clair de lune, un collet placé sous un conifère sera plus efficace.

Lorsqu'on ne dispose pas de fil de laiton – ou de corde de guitare –, il demeure possible d'attraper un lièvre à l'aide d'un lacet, d'un bout de ficelle, ou même d'une corde naturelle fabriquée avec la technique du *double* twist *inversé*. Cependant, on doit alors soulever l'animal dès sa capture, sinon il pourra couper le collet avec ses dents. Pour ce faire, on fixe le bout du collet à un crochet qui à son tour est attaché au bout d'un arbrisseau. On plie l'arbrisseau jusqu'au sol afin d'engager le bout du crochet sous une bûche qu'on a placée le long du sentier. De temps à autre, une perdrix ou un écureuil se fait prendre au collet à lièvre soulevant.





Respect de l'environnement
S.V.P., respecter les lois et règlements en vigueur.

K – Les techniques liées à l’orientation

88. La montre-boussole

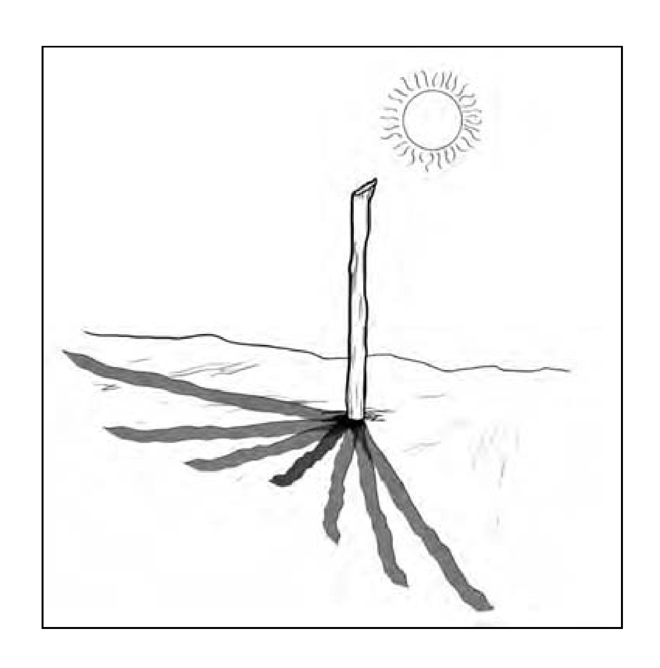
Au jour 2 de la première partie, je présente les rudiments de la technique qui permet d’utiliser une montre en tant que boussole. La méthode fonctionne très bien aux alentours des équinoxes de printemps et d’automne, alors qu’une journée comporte très près de 12 heures et que le soleil se lève presque exactement à l’est à environ 6 heures et se couche à l’ouest vers 18 heures. À ces époques, entre l’est et l’ouest, se logent 12 heures qui correspondent à 180 degrés, donc 15 degrés par heure. Puisque l’est se retrouve à 90 degrés, il devient facile de calculer qu’à 8 heures, le soleil se retrouve à 120 degrés, à 10 heures à 150 degrés, et ainsi de suite.

Mais attention! Durant les autres périodes de l’année, surtout près des solstices d’été et d’hiver, on doit procéder à un ajustement important pour

pouvoir se fier à cette technique. Sans tableaux solaires, mieux vaut attendre à midi – en ignorant l'heure avancée – pour trouver le sud et s'orienter à partir de ce point.

89. L'ombre courte

En l'absence de montre, une autre technique d'orientation bien connue fait référence au principe selon lequel le soleil est au sud lorsqu'il se trouve à son plus haut dans le ciel. Ainsi, au moment précis où l'ombre d'un bâton est à son plus court, le soleil est franc sud. Attention, par contre! La donnée sera faussée si on ne choisit pas un terrain parfaitement plat et un bâton vertical au niveau. Comme il est difficile de s'assurer de cela en forêt, il convient de répéter l'expérience avec trois bâtons différents et de prendre la moyenne des résultats. On commencera à mesurer l'ombre toutes les 15 minutes vers la fin de l'avant-midi. L'ombre raccourcira jusqu'à midi, puis recommencera à s'allonger.



90. L’objet proéminent

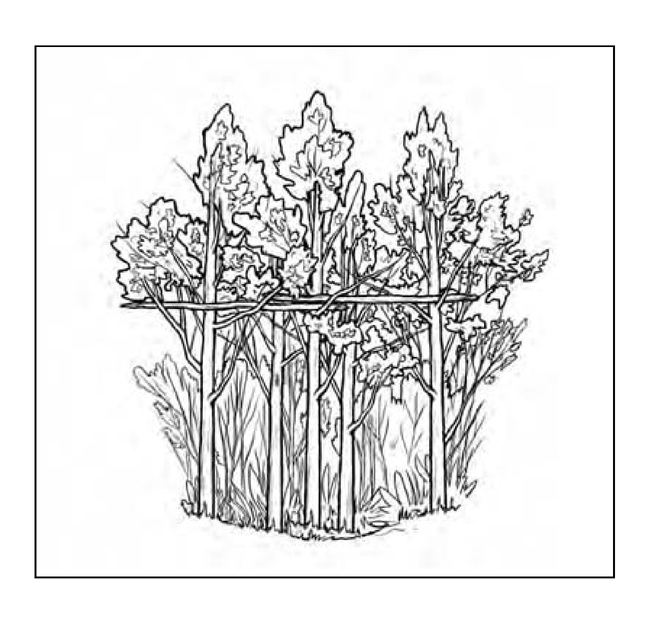
À la page 358, je décris une stratégie d’orientation naturelle qui consiste à se déplacer d’un objet proéminent à un autre.

91. La ligne horizontale

Parfois, on regarde devant soi et on ne voit aucun objet proéminent. Dans ce cas, il faut en ériger un soi-même. La façon de faire la plus simple est d’installer une perche à l’horizontale,

étant donné que, dans la forêt, une ligne horizontale est extrêmement rare. Les arbres poussent verticalement et, lorsqu'ils meurent, ils tombent par terre ou restent accrochés à d'autres arbres et se retrouvent dans une position oblique. C'est la raison pour laquelle il est possible d'apercevoir une perche horizontale de si loin.

D'ailleurs, à cause de ce contraste, une longue ligne horizontale dessinée par l'installation de perches bout à bout et le plus haut possible devient une autre option pour alerter les secouristes. Une telle clôture ne passe pas inaperçue.





Respect de l'environnement
S.V.P., enlever toute trace de ligne horizontale.

92. Le tipi perdu

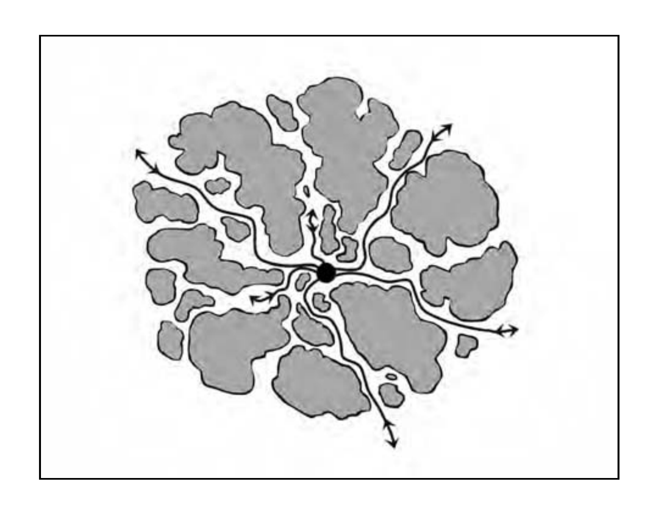
Je décris aux pages 366 et 367 la technique de recherche en étoile à préconiser lorsqu'on se perd en forêt afin de retrouver systématiquement son chemin. J'y raconte comment j'avais trouvé utile

de pratiquer cette technique en me faisant conduire en forêt les yeux bandés.

En pratique, dès que j'enlevais mon bandeau, j'allumais un petit feu pour marquer l'endroit où mon étudiant m'avait « perdu ». Ou bien j'installais une ligne horizontale à l'aide d'une longue perche fixée en hauteur entre deux arbres. Je laissais même un billet de 20dollars accroché à la perche pour me forcer à y revenir. C'était seulement après avoir pris ces précautions qui m'offraient la sécurité de ne pas empirer ma situation – le STOP du modèle SÉRA – que je me permettais d'entreprendre l'exploration des alentours.

Tout comme pour retrouver ses clés on fait un tour rapide des endroits où on sera le plus susceptible d'y arriver, en forêt, on fouillera de courtes distances dans huit directions en étoile au cas où on pourrait reconnaître quelque indice. Par la suite, on se met à fouiller plus profondément la forêt en utilisant la technique de l'objet proéminent afin de pouvoir revenir au feu central. Ce n'est

alors qu’une question de temps avant qu’on ne retrouve le tipi perdu. À vrai dire, il ne m’a jamais fallu plus de 2 heures pour retrouver mon chemin après avoir crapahuté à l’aveuglette pendant 30 minutes.



93. Les poteaux de téléphone

Lorsque nous marchons en forêt sans accorder d’attention à nos déplacements, nous avons tendance à marcher en rond, comme je l’ai moi-même expérimenté à plusieurs reprises. Pour se forcer à marcher en ligne droite, il faut suivre une ligne de poteaux de téléphone. Il s’agit de partir

d’un arbre pour en atteindre un deuxième au loin. Ensuite, en regardant vers l’arrière, on aligne le premier arbre sur le deuxième pour en mirer un troisième. On se rend à ce troisième arbre et on s’aligne sur le deuxième pour mirer le quatrième. C’est ainsi qu’on poursuit son chemin en ligne droite, en plan tant des poteaux de téléphone l’un à la suite de l’autre, jusqu’au moment où on retrouve la cabine téléphonique.

94. L’étoile Polaire

Certains auteurs de livres de survie populaires préconisent des techniques d’orientation basées sur l’observation. L’une de celles-ci suggère que la mousse pousse davantage sur le côté nord des troncs d’arbre. Assurément, si un piquet est planté bien droit à l’aide d’un niveau au milieu d’un champ, il est probable que le côté nord du piquet développera éventuellement plus de mousse à cause de l’humidité additionnelle qu’on y retrouve; il tombe sous le sens que le côté nord sèche moins que le côté sud exposé au soleil. En milieu forestier, il faudrait cependant considérer l’ensemble des autres facteurs qui influencent la

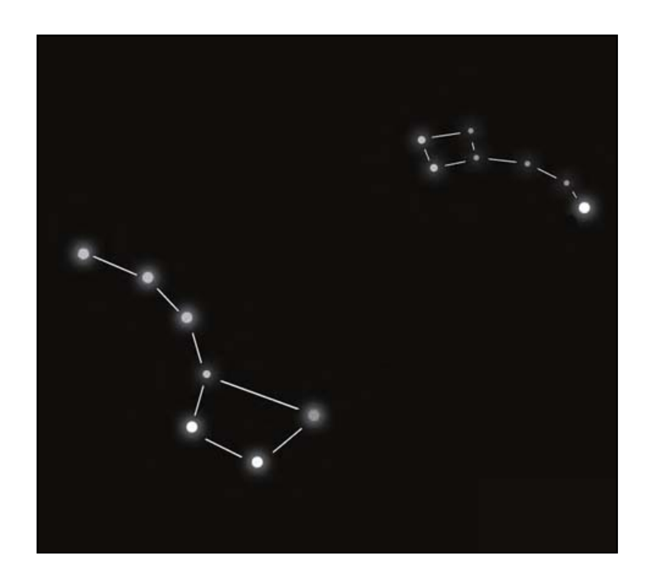
croissance de la mousse, dont l'ombrage des autres arbres et la déviation de la verticale. Il est donc rare qu'on puisse se fier à cette technique.

Une autre méthode semblable suggérée par la littérature est d'utiliser comme indice le fait que les vents dominants vont faire incliner la cime des arbres dans la direction opposée. J'ajouterai néanmoins qu'il ne faut pas oublier de considérer les vents orographiques et les variations régionales et locales. Encore là, la fiabilité laisse à désirer.

À mon avis, la seule méthode d'orientation fiable, hormis celles déjà présentées qui utilisent le soleil, est de repérer l'étoile Polaire durant la nuit et de marquer sa direction au sol. Voilà le nord vrai, exempt de la déclinaison magnétique qu'introduit une boussole. Le lendemain, on utilise la technique des poteaux de téléphone pour cheminer en ligne droite dans la bonne direction.

Pour trouver l'étoile Polaire dans le ciel, on doit pouvoir reconnaître la Grande Ourse, dont les étoiles sont disposées en forme de casserole. À

proximité de l’ouverture de cette grande casserole se trouve une deuxième casserole plus petite et tournée à l’envers, la Petite Ourse. Certaines étoiles de cette constellation sont si faibles qu’on ne les voit toutes que dans l’obscurité totale. L’étoile Polaire se situe au bout du manche de la petite casserole.



L – Les techniques d’appoint

95. Le radomaran

Le design du radeau construit lors du Surviethon a presque survécu au test de l’expérimentation. En effet, ce type de radeau s’est révélé bien plus fonctionnel que le radeau traditionnel présenté dans les livres de survie populaires, issu d’une technique sans doute copiée d’un manuel à l’autre. Le problème avec ce type d’embarcation, c’est la difficulté d’attacher les bûches ensemble, surtout lorsqu’il y a pénurie de corde. En outre, la friction qu’exerce un tel radeau sur l’eau l’empêche d’avancer à cause de l’inévitable travers posé des sous et dessus pour tenir les bûches ensemble. Selon moi, cette technique de construction n’est utile que lorsqu’on dis pose d’une hache qui permet d’obtenir des bûches de même longueur et de même dimension. D’ailleurs, je crois que la méthode vient de la jungle, où l’on pratique avec une machette des trous bord en bord de perches de bambou géantes

qu'on retient ensemble en y insérant un bâton solide.

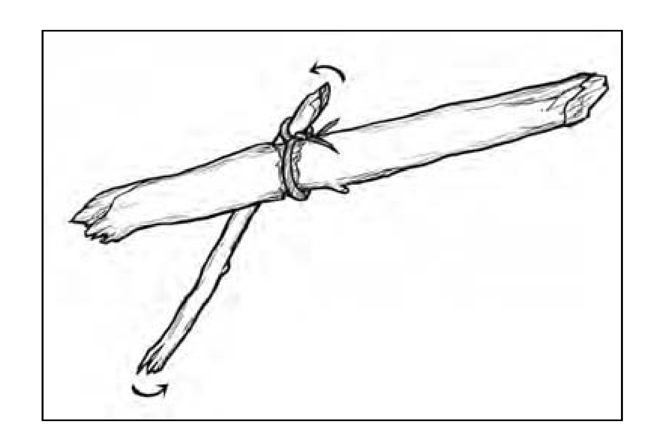
J'offre comme solution pragmatique une embarcation que j'ai nommée le radomaran. Il s'agit au départ de trouver un seul tronc le plus gros possible, parmi ceux qui gisent près de l'eau. Comme pour tout radeau, l'arbre doit être sec pour flotter résolument. On choisira de préférence un bois mou. Sans hache, on doit éliminer la souche et la tête en utilisant la technique du feu coupe-bûche. Un après-midi de patience! L'arbre doit être situé à un endroit où il est possible de le rouler jusqu'à l'eau. Un deuxième arbre, plus petit celui-là, sert de flotteur au radomaran. Comme au Surviethon, on place les deux troncs en parallèle, à une distance de deux mètres l'un de l'autre. On les relie par deux gaules aux extrémités et une autre en diagonale. On peut par la suite ajouter d'autres perches pour s'installer plus à l'aise sur l'embarcation.

Par sa forme, le radomaran avance vite sur l'eau et maintient une ligne droite. J'ai pensé à

deux variantes. La première trouve son utilité dans les forêts dépourvues de troncs de dimension suffisante; on remplace alors le tronc principal par trois troncs attachés en triade, un dessous et deux sur le dessus. À la rigueur, j'imagine que le tronc principal pourrait être remplacé par un gros ballot de petites branches, en s'inspirant des façons de faire des indigènes de la Bolivie qui fabriquent ainsi des embarcations avec une espèce de foin. L'autre variante consiste à munir le radomaran de deux ailes plutôt que d'une seule; la symétrie ainsi créée supprimerait la perche diagonale. Je n'ai pas encore eu la chance de tester ces variantes.

96. Le tourniquet

Pour attacher très solidement les bras de liaison du *radomaran* en économisant la corde, la technique du tourniquet est fort utile. Elle fonctionne sur le principe du levier. On fait pivoter un bâton inséré dans un anneau de corde qui entoure un objet. Plus le bâton tourne, plus l'objet s'écrase.



Pour fixer les éléments du radeau, on commence par attacher le premier bras de liaison au tronc. Par la suite, on fait tourner le bras, ce qui met beaucoup de tension sur la corde, si bien qu'on écrase le bois. On répète le stratagème pour attacher le flotteur au premier bras de liaison en utilisant la diagonale comme tourniquet, puis le deuxième bras de liaison au tronc en incluant la diagonale. On se sert ensuite d'une autre perche plus courte comme tourniquet pour attacher le deuxième bras de liaison au flotteur. Il ne reste plus qu'à attacher normalement l'autre bout de cette courte perche aux billes qui servent de plate-forme.

La technique du tourniquet peut aussi se révéler fort utile lorsqu'on doit fixer un bâton très solidement à un autre, comme pour fabriquer des trépieds, raquettes d'urgence, structures d'abris, manches d'outils…

97. Le coin serre-joint

Il existe une deuxième technique pour solidifier l'assemblage de deux objets. Après les avoir liés ensemble, on insère un coin de bois sous la corde et on le martèle jusqu'à ce qu'il étire le lien. Anciennement, lorsqu'on avait besoin d'un étau, on sciait un arbre gros comme le bras à la hauteur de la ceinture et on fendait la souche suffisamment pour y insérer l'objet. On enveloppait par la suite l'arbre de plusieurs tours de corde solide et on enfonçait un coin serre-joint entre la corde et l'étau. Dans le cours d'activités traditionnelles du baccalauréat en intervention plein air de l'UQAC, nous avons souvent eu recours à cette technique.

98. Le marteau à cailloux

Dans la première partie, je mentionne à plusieurs reprises l'utilisation de cailloux pour

fabriquer des outils tranchants. Cette technique était l'une des plus importantes durant la période néandertalienne. À le dire comme ça, casser des cailloux semble une chose ridiculement simple. Mais en vérité, c'est tout le contraire. Si casser des pierres de n'importe quelle façon n'est pas très difficile, en faire des outils ne s'apprend pas dans un livre; il faut savoir deviner le résultat de la cassure.

En gros, la technique consiste à se doter d'un marteau à cailloux, qui n'est ni plus ni moins qu'une pierre bien ronde de la grosseur du poing. On frappe avec ce marteau sur le rebord de roches aplaties pour les aiguiser. On doit cogner sur la roche d'un mouvement en arc avec force sur le côté inférieur d'une arête pour la détacher de la roche. Pour apprendre la technique, je suggère d'effectuer une recherche sur Internet en utilisant les mots-clés : « technologie lithique ». Plusieurs anthropologues ont fait de ce sujet leur spécialité. Pour ma part, après mon cours de 45 heures dans cette matière au niveau du doctorat, ainsi qu'une douzaine d'ateliers techniques avec des experts, je

me considère toujours comme un véritable débutant.


Danger!
Porter des lunettes de sécurité et des gants.

Il est aussi possible, à condition de disposer d'une patience d'ange, d'obtenir des outils par percussion répétitive. Dans ce cas, on choisit une pierre le plus proche possible de la forme finale convoitée. Ensuite, à l'aide du marteau à cailloux, on frappe la pierre de petits coups secs pour en enlever quelques grains à la fois. C'est là que l'expression frotte-frotte gratte-gratte prend tout son sens.

99. La tresse

Lorsque, au cœur de la nature sauvage, on veut de la corde et qu'on peut creuser, on choisit des racines d'une dimension qui correspond à la robustesse requise. Il est utile de savoir qu'on peut les fendre en deux sur le long, si on prend soin de

commencer au gros bout et de toujours faire dévier la fente vers le centre. Les fibres des plantes et l’écorce des arbres s’utilisent aussi telles quelles en tant que ficelle ou cordelette, sauf que, lorsqu’un bout plus long ou plus épais est nécessaire, on doit trouver le moyen de rabouter les fibres trop courtes.

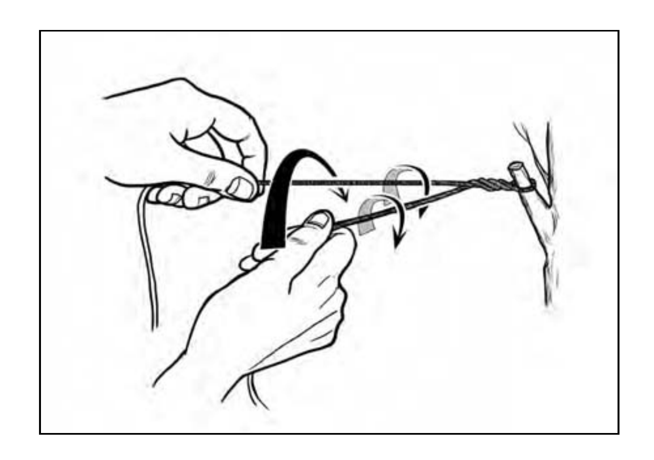
La technique la plus simple consiste à faire une tresse. On place trois brins (ou trois piles de brins) côte à côte et ensuite on ramène le brin de droite au centre, le brin de gauche au centre, le nouveau brin de droite au centre, le nouveau brin de gauche au centre, aussi longtemps qu’on le souhaite. Pour travailler avec des brins courts, on doit commencer le procédé avec trois brins de longueurs différentes. Lorsque la tresse s’allonge jusqu’à quelques centimètres du bout le plus court, on superpose un autre brin et on continue de travailler avec le brin doublé comme s’il s’agissait d’un seul.

100. Le double *twist* inversé

Même de personne à personne, cette technique pour fabriquer de la corde est difficile à expliquer.

Il s’agit de tordre un brin à l’instar d’une serviette, jusqu’à ce qu’il ne soit plus possible de le tordre davantage, en étirant le brin pour le mettre sous tension. On tient ensuite le centre du brin entre les dents, on ramène les deux bouts ensemble, puis on relâche les dents. Voilà le début de la corde.

Pour poursuivre, on doit attacher le centre de la corde à un objet fixe. Ensuite, on doit tordre fortement chacun des bouts vers la droite, puis inverser les cordes vers la gauche en changeant les brins d’une main à l’autre.



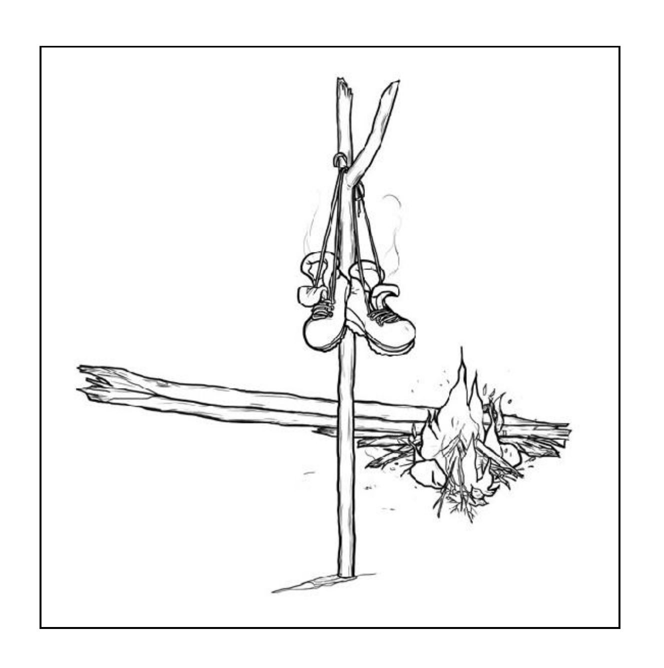
Pour apprendre la technique du double *twist* inversé, mieux vaut s'adresser à un adepte du plein air traditionnel. Les cordes de chanvre ou de sisal standard qui se vendent dans les quincailleries sont généralement fabriquées de cette façon, mais avec la technique du triple *twist* inversé, qui débute avec trois brins. On peut aussi tenter d'apprendre la méthode en détordant le bout d'une telle corde commerciale pour ensuite la retordre un brin à la fois et replacer ce brin en l'inversant.

Avec l'aide de mes étudiants, avant l'ère de la gestion des risques, j'avais fabriqué une corde en foin sauvage d'une longueur de 25 mètres, grosse comme l'avant-bras, en utilisant la technique du double *twist* inversé. Nous avions attaché cette corde à un arbre au haut d'une falaise et nous étions descendus chacun notre tour en rappel traditionnel, la corde rugueuse passant sous la jambe, par-dessus l'épaule et le long du dos jusqu'à la main. C'était le bon vieux temps, loin des descendeurs automatiques Grigri 2 de l'escalade moderne…

101. Le séchoir à cailloux

Lors du Surviethon, je plaçais de temps à autre des pierres chaudes dans mes bottes pour en accélérer le séchage, en brassant sans arrêt pour ne pas abîmer le cuir. Depuis, j'ai souvent utilisé la technique du séchoir à cailloux, mais améliorée. En effet, si on dépose des branches de la grosseur d'un doigt dans le fond et sur les côtés de la botte avant d'y placer les cailloux chauds, nul besoin de brasser.

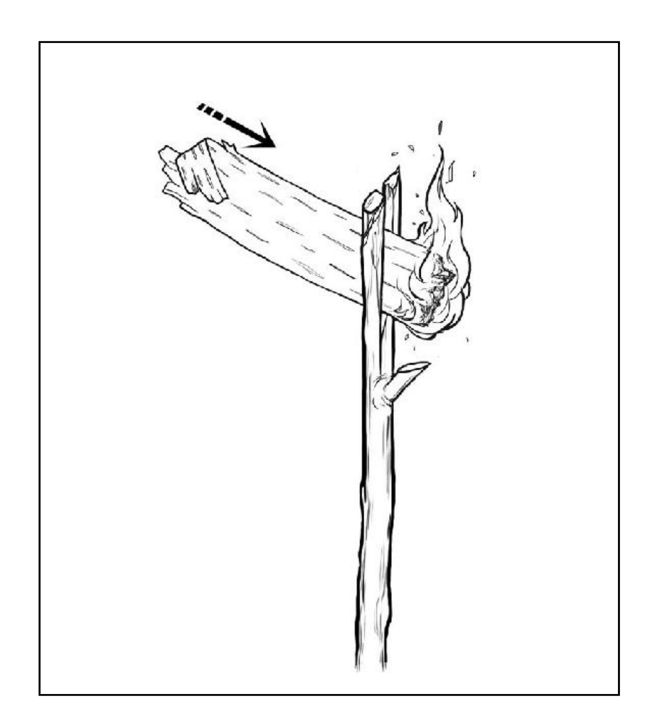
Par ailleurs, chaque fois que je vois un débutant sécher ses bottes au bord du feu, je constate qu'il les place à l'envers sur deux bâtons. Elles peuvent difficilement sécher ainsi; l'humidité chaude ascendante est emprisonnée. Mieux vaut suspendre les bottes par les lacets, ouvertures vers le ciel.



102. La torche d’écorce

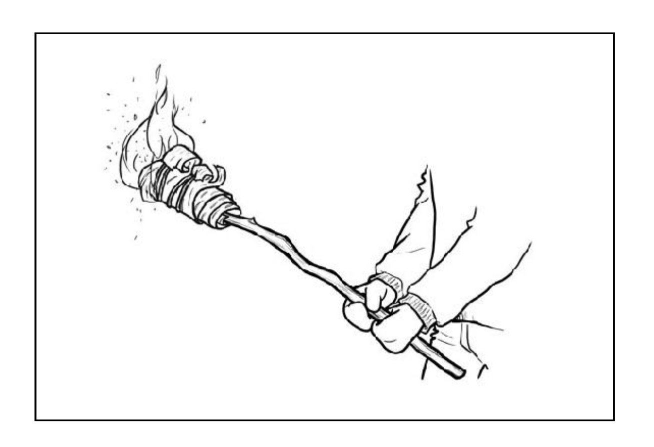
Les sirènes d’alarme annonçant l’imminence de la pénurie de bois de chauffage nous obligent parfois à œuvrer de nuit. On peut pallier l’absence de lampe en fabriquant une torche à partir d’écorce de bouleau. Pour une lumière temporaire, on insère une lanière d’écorce de quelques centimètres dans la fente d’un rameau. On allume la torche qui durera quelques instants. Juste avant qu’elle ne

s’éteigne, on avance la lanière d’écorce de quelques centimètres de plus pour la raviver.



Lorsqu’on souhaite profiter de la lumière plus longtemps, on peut construire une véritable torche en enroulant une grande pièce d’écorce autour d’un long bâton et en l’attachant avec une racine qui brûlera moins vite que l’écorce – ou avec du fil à collet, bien entendu. Par la suite, on continue à

enrouler d’autres pièces d’écorce en les fixant de la même manière. J’ai souvent utilisé de telles torches pour me promener plus de 30 minutes en forêt l’hiver ou lors de journées pluvieuses, alors que les risques de feux de forêt étaient absents.



Danger!
Attention aux feux de forêt! Ne pratiquer que lorsqu’il y a de la neige au sol ou lors de journées pluvieuses.



Respect de l’environnement
S.V.P., ne cueillir l’écorce vivante que dans des lieux appropriés, par exemple

en prenant entente avec un fournisseur de bois de chauffage.

La durabilité de la torche dépend de quatre facteurs :

- l'épaisseur de l'écorce;
- la provenance de l'écorce – bouleau vivant ou mort;
- l'humidité sur l'écorce;
- la tension qu'on a mise en enroulant l'écorce.

Si la torche s'éteint lors de son utilisation, c'est que l'écorce est trop épaisse, trop vieille, trop humide ou enroulée trop serré. Si au contraire la torche se consume trop rapidement, c'est qu'elle n'était pas enroulée assez serré. Lorsqu'on se promène à la noirceur totale dans la nuit ennuagée, on doit toujours partir avec une deuxième torche en main, prête à allumer.

103. La torche de résine

En l'absence d'écorce de bouleau, on peut fabriquer de minuscules torches en piquant d'un

bâton les bulles de résine omniprésentes sur le sapin baumier (*Abies balsamea*). De telles minitorches sont particulièrement utiles comme allume-feu, mais elles peuvent aussi produire de la lumière quelques instants.

On obtient une torche qui dure plus longtemps en immergeant dans de la résine de sapin le bout d'un bâton vert que l'on a effiloché en le frappant entre deux pierres. L'utilisation de gomme d'épinette améliore la durée de la torche de résine.

104. Les lampadaires de la forêt

En situation d'urgence véritable, mais jamais lors de pratiques ou de simulations, il est possible d'illuminer la forêt en allumant l'écorce à même les bouleaux. Évidemment, on doit choisir des arbres solitaires et n'avoir recours à cette technique qu'en hiver ou lorsque la forêt est humide. Lorsque le feu se trouve en hauteur, il éclaire de façon impressionnante. Le nom de cette technique est une idée de l'instructeur de survie Serge Savard.

En d’autres occasions, j’ai aussi illuminé la nuit en allumant un autre type de lampadaire de la forêt qui consiste en un feu temporaire sur le dessus de promontoires divers : rochers, souches, buttes. Ces feux en forme de tipi durent aussi longtemps qu’on le veut et permettent de s’aventurer plus loin en ayant la certitude de pouvoir revenir au point de départ.

Danger
Attention aux feux de forêt! Ne pratiquer que lorsqu’il y a de la neige au sol ou lors de journées pluvieuses.



Respect de l’environnement
S.V.P., ne pratiquer que dans des forêts qui seront détruites sous peu.

105. Les lunettes 3D

Parfois, lorsque nous demeurons dans le même secteur pendant un certain laps de temps et que nous avons déjà ratissé tout le coin plusieurs fois, les matériaux se font rares. C’était notre cas au jour 19 du Surviethon, lorsque nous avons voulu

reconstruire un abri. Mais, le plus souvent, c’est le bois de chauffage ou l’amadou qui se font rares après quelques jours passés au même endroit. Pour trouver de nouveaux matériaux que nous avons possiblement oublié de récolter, il s’agit de porter nos lunettes 3D. En effet, notre tendance naturelle est de regarder vers le sol et à hauteur d’homme. Nos lunettes spéciales nous permettent de jeter un coup d’œil vers la troisième dimension, en haut. De fait, c’est en regardant en l’air qu’on découvre toutes sortes de matériaux qu’on n’avait même pas remarqués au premier passage.

Pour obtenir ces matériaux, on peut utiliser une corde, sauf que, si on lance un lasso, il pourrait s’accrocher en haut. Pour le décoincer, il nous faudrait enfreindre deux des principes SÉRA : on prendrait de sérieux risques en grimpant pour récupérer notre chère corde et on gaspillerait de l’énergie précieuse. Une méthode de cueillette plus appropriée consiste à attacher une pierre à une mince ficelle et à joindre cette ficelle à la corde par une surliure, sans nœud. On lance la pierre par-dessus la branche convoitée, puis on tire sur les

deux bouts de la corde en même temps afin de disloquer le bois. Si par malheur la pierre reste coincée dans une fourche, il sera toujours possible de rompre la ficelle et de récupérer la corde sans devoir grimper.



Danger
Porter un casque de protection lors de la pratique de cette technique.

106. Les lunettes spatiales

Parfois, la chance nous apporte le soleil. L'éclat de sa lumière éblouissante peut toutefois nous aveugler en se réfléchissant sur l'eau ou sur la neige. Alors que je m'étais réfugié sous une couverture d'urgence métallique par une jour née pluvieuse, je me suis aperçu que je pouvais voir à travers. J'ai du même coup réalisé qu'un bandeau constitué d'un morceau de cette couverture posé sur les yeux pouvait agir en tant que lunettes spatiales, l'effet miroir du matériau réfléchissant la lumière.

107. Les lunettes inuits

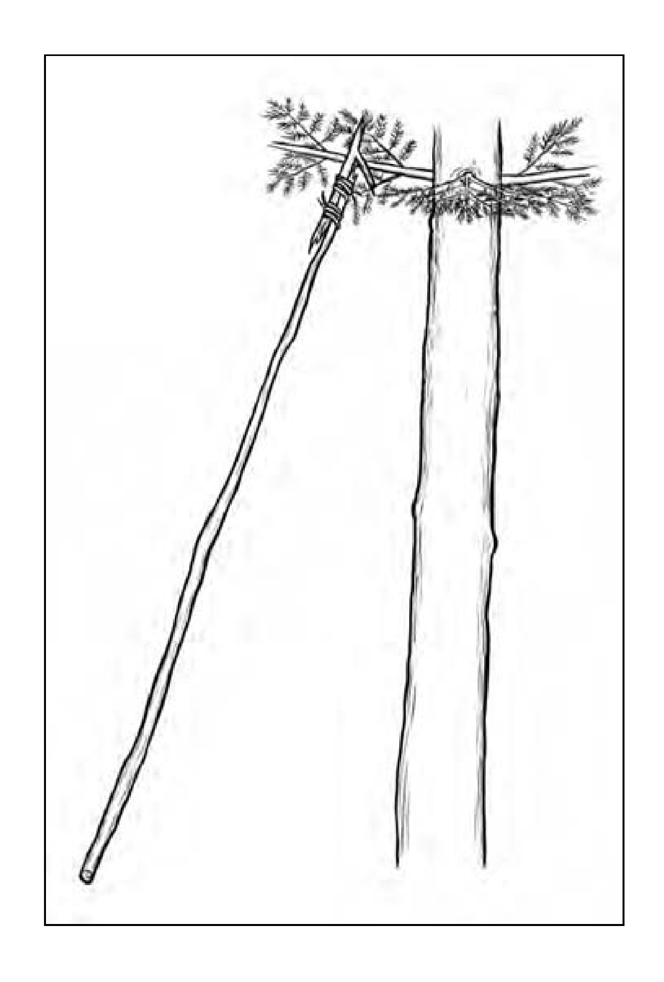
Dans la toundra de l’Arctique, il n’y a aucun arbre pour minimiser l’éclat des rayons du soleil sur la neige. Pour se protéger les yeux, les Inuits utilisaient des pièces d’os avec lesquelles ils se fabriquaient des lunettes pleines dans lesquelles ils découpaient de très minces fentes. On peut faire la même chose avec de l’écorce de bouleau. Néanmoins, il s’avère beaucoup plus simple d’appliquer le principe des lunettes inuits en abaissant notre tuque au-dessus des yeux. Les trous entre les mailles sont suffisants pour voir. On peut également improviser un bandeau de pratiquement n’importe quel tissu.

Mais, de nos jours, ce ne sont ni les lunettes inuits ni les lunettes spatiales qui sont à la mode. Ce sont les lunettes du Surviethon qui font fureur.

108. Le *hookadeedoo*

On peut également récolter des matériaux en hauteur à l’aide d’une longue perche munie d’un crochet – lors d’une activité de formation, Marcel Savoie avait nommé un tel outil le *hookadeedoo* et

le nom lui est resté. Comme les branches poussent vers le haut, un crochet naturel se retrouvera sur leur gros bout, mais on ne pourra guère le manipuler s'il dépasse trois mètres de longueur à cause de son poids. Mieux vaut chercher une perche le plus longue possible et fixer un petit crochet au bout à l'aide d'un tourniquet. Avec un tel *hookadeedoo* nouveau et amélioré, qui vient en prime avec une magnifique paire de lunettes 3D si vous achetez main tenant, vous pourrez obtenir trois fois plus d'écorce et de branches sèches qu'auparavant.



Un *hookadeedoo* plus court se révèle fort utile comme tisonnier lorsqu’on est paresseusement couché sur le *banc de parc*. Si on ne veut pas se lever chaque fois qu’on doit manipuler les perches

et morceaux de bois embrasés, on doit pouvoir tirer dessus autant que les pousser. Le même *hookadeedoo* sert de plus à transporter beaucoup plus facilement d'énormes piles de branches de sapin empilées les unes par-dessus les autres sur le crochet.



Danger!
Porter un casque de protection lors de la pratique de cette technique.

109. La trique à trucs

Une autre façon de recueillir davantage de matériaux, des branches sèches en particulier, est de dénicher ou de fabriquer une trique solide en bois franc. Une trique, c'est une espèce de matraque ou de gourdin d'un diamètre équivalent à celui d'un manche de râteau, assez long pour s'en servir comme canne. En forêt boréale, un bouleau vert dont on brûle les bouts pour les faire durcir constitue le meilleur choix. Si on dispose d'un couteau, on peut réduire le poids de la trique en l'amincissant des deux côtés. Cet outil facilite la

récolte des matériaux; il permet de les frapper tout en évitant les égratignures, trop souvent notre lot lorsqu'on accomplit cette tâche à mains nues.



La trique à trucs ne cesse de surprendre par les multiples acrobaties qu'elle permet. En plus de servir comme canne et comme faux à matériaux, elle sert à tasser les branches et les broussailles lorsqu'on marche en forêt dense. Elle tient lieu de pelle lorsqu'on doit creuser. Il s'agit d'une arme redoutable, lorsqu'elle est lancée à l'horizontale

comme un boomerang; surtout si le bâton est aplati, légèrement courbé et plus pesant d'un bout, il décrira des cercles concentriques couvrant deux mètres de largeur. Un autre tour dans le sac de la trique à trucs est de protéger les yeux lors de déplacements dans le noir; il s'agit de lui donner un mouve ment alternatif en la faisant balayer l'espace devant le visage comme un essuie-glace d'auto. Si de plus on choisit une trique à trucs avec un crochet au bout, on dispose alors en prime d'un petit *hookadeedoo*.

> ***Danger!***
> *Porter des gants et des lunettes de sécurité lors de la pratique de cette technique.*

Enfin, si l'on dispose d'un poignard ou d'un couteau le moindrement solide, on peut le placer contre le bois à un endroit stratégique et le frapper avec la trique à trucs ou avec un gourdin plus court. Cette ruse transforme le poignard en hache, en quelque sorte. Ainsi, on peut se servir de la

combinaison trique/couteau pour fendre du bois et même abattre de petits arbres.

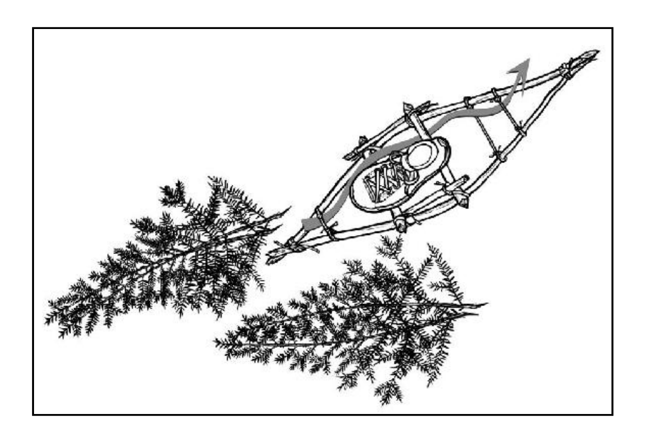
110. La queue de cheval

Dans les croyances folkloriques du temps de nos grands-parents, on disait que les nuages en forme de queue de cheval annonçaient presque à coup sûr un orage dans les 48 heures. L'étude de la météorologie moderne confirme que la présence de cirrus en haute altitude est en effet un signe précurseur de l'arrivée d'un front.

111. Les raquettes écartées

Tard l'automne, je me suis parfois fait surprendre par une tempête de neige. J'ai profité de ces occasions pour tenter de fabriquer des raquettes d'urgence. Mes échecs initiaux m'ont mené à m'attarder à cette technique qui doit être réalisée, en situation de survie, avec un minimum de corde, car nos deux lacets doivent être réservés pour improviser les harnais. Alors, comment fabriquer des raquettes quand on ne dispose que d'une ceinture, d'un lacet provenant du tour de taille de

son anorak et d’une queue de chemise déchirée en lan guettes?



Avec l’expérience de centaines de paires – avouons que j’ai souvent trébuché par la faute de raquettes mal fabriquées –, je peux affirmer que le premier secret de la fabrication de raquettes d’urgence est de choisir du bois de petit diamètre, jamais plus gros qu’un doigt. Il est possible de plier du bouleau, du frêne ou de l’aulne en cercle en chauffant ces bois lentement sur le feu et en les courbant graduellement, pour vu que l’on ait choisi des pousses droites à croissance rapide. Il est également possible de fouiller la forêt jusqu’à ce que l’on aperçoive des fourches aux deux côtés

égaux pour former le cadre de la raquette. Mais vaut mieux ne pas s'attarder inutilement à ces longues démarches et plutôt choisir deux branches droites de la grosseur d'un doigt et d'une longueur qui correspond à celle du sol jusqu'à la taille. En attachant ces deux branches ensemble aux deux extrémités, on peut ensuite les écarter pour former le cadre désiré.

Pour maintenir le cadre écarté, on installe deux branches transversales, l'une qui ira sous la plante du pied et l'autre sous le talon. Bien sûr, on se sert ici de tourniquets afin de ménager la corde. On doit par la suite attacher au moins une corde transversale qui séparera la surface arrière de la raquette en deux. Si on dispose de plus de corde, on en place deux transversales à l'arrière et une autre à l'avant.

Pour terminer la raquette, il s'agit de tisser des branches de sapin d'un mètre de longueur entre les éléments transversaux.

112. Le collet de portage

Souvent en situation de survie, on doit transporter du matériel du point A au point B sans sac à dos. Pour ce faire, les coureurs de bois d’autrefois utilisaient un collet de portage. Il s’agissait à l’origine d’une large courroie de cuir à laquelle on attachait deux cordes solides de deux mètres ou plus. On attache la charge avec les deux cordes de manière à ce que la courroie en soit distancée d’une coudée. On soulève alors la charge sur les épaules derrière le cou et on installe la courroie sur le dessus de la tête. On peut également allonger les cordes et placer la charge dans le creux du dos.

Même aujourd’hui, dans plusieurs pays, le collet de portage est privilégié comme moyen de transport. Au Guatemala par exemple, j’ai vu des indigènes vider ainsi des camions pleins de poches de farine de 100 livres – 2 et 3 poches à la fois. Personnellement, je suis un fan inconditionnel de cette technique qui a fait ses preuves à travers les millénaires. J’ai ajouté un collet de portage à mon sac à dos, à ma glacière, à mes barils imperméables et au joug de mon canot.

113. Les bâtons chinois automatiques

Voici une technique amusante. Question de rendre les maigres repas de survie plus agréables, plus civilisés, on peut se fabriquer quelques ustensiles. Comme cuillère, une *Da D-cup* miniature au manche angulaire fait parfaitement l'affaire. Ou encore, on peut fendre une simple palette de bois très mince semblable à celles qu'on donne avec les coupes de crème glacée. Comme fourchette, on substitue un simple bâton fourchu aux deux pointes aiguisées. Mais pour allonger le repas composé de quelques baies sauvages, rien ne vaut les bâtons chinois automatiques. Il s'agit de prendre un rameau de bois vert et de le casser en deux, sans toutefois le séparer en deux morceaux. La pince créée par ce rameau ainsi plié en deux veut continuellement se rouvrir; donc, on n'a qu'à la fermer pour saisir la nourriture. Automatique!

114. La minitrousse de survie

Je ne crois plus aux trousses de survie. J'en ai traîné une petite pendant des années sans jamais m'en servir, jusqu'à ce qu'elle reste là, inutile, sur ma commode. Les rares fois où je l'ai ouverte pour

gaspiller le billet de 20 dollars qui s'y trouvait, j'ai sacré en tentant de tout loger de nouveau dans le minuscule contenant.

Choisissons plutôt l'option plus sage de prendre l'habitude de traîner des articles utiles dans nos poches, des articles dont on se servira régulièrement. Comme premier choix, un briquet. Entourons-le d'un élastique pour qu'il colle dans notre poche. Sortons-le avec fierté pour allumer la chandelle au restaurant. Comme deuxième choix, un couteau de poche aux outils multiples qui sera utile tous les jours pour couper une pomme, ouvrir une bouteille de vin lors d'une fête, agir comme tournevis, aiguiser un crayon, découper un article dans le journal, préparer un sandwich dans l'auto et ainsi de suite. Même si je ne mettais plus jamais les pieds en forêt, je traîne rais mon canif. Je ne me passerais pas non plus du bout de cordelette qui se trouve dans ma poche gauche, car rares sont les journées où je ne m'en sers pas pour une raison ou une autre. Que dire de la lampe DEL miniature et de la demi-pierre de magnésium accrochées à mon trousseau de clés? Ce sont là de bien meilleurs

porte-bonheur qu'une patte de lapin! J'aime bien aussi mon minuscule crayon et mon plectre de guitare, des articles qui n'ont rien à voir avec la survie. Je considère comme très utile parfois un tube de baume pour les lèvres, aussi bien qu'un pansement que je garde dans mon portefeuille pour l'éventuel bobo de ma fille.

Finalement, oui, je traîne tout de même dans mon portefeuille une minitrousse de survie dont je ne me sers que rare ment : aiguille, hameçon, fil à pêche, bout de collet… Des articles tellement petits que j'oublie leur présence.

115. La maxitrousse de survie

Je ne crois pas beaucoup non plus aux grosses trousses de survie. Nous finissons toujours par les laisser de côté par manque d'espace. Ajoutons plutôt à nos sacs habituels des objets utiles en cas d'urgence. Ajoutons aussi ce même type d'objets à nos moyens de transport ou à d'autres équipements qu'on emportera en forêt. Par exemple, additionnons un autre briquet à la trousse de réparation pour les chambres à air que nous

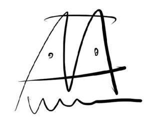
attachons sous le siège de notre vélo de montagne. Mettons-en un autre dans notre coffre à pêche ou dans notre ceinture à cartouches.

Mon sac à dos de tous les jours contient un poncho imperméable transformable en abri, un siège gonflable de quelques grammes, une gourde d'eau en métal – afin de faire bouillir l'eau en cas d'urgence –, une cordelette solide, une lampe frontale légère, une petite boussole, une minus cule trousse de premiers soins, un sifflet, des gants, une tuque, du sel et du poivre, un peu de viande séchée et du chocolat. J'y ajoute au besoin mon ordinateur, un livre, des vêtements chauds, une carte, le nécessaire à pique-nique ou d'autres articles utiles selon la destination du jour. Je le traîne toujours et j'y fouille sans arrêt. Un jour, j'aurai peut-être besoin des petites pinces, du briquet, du fil à collet, des hameçons ou du ruban adhésif abandonnés tout au fond.

Le même principe s'applique aux véhicules et embarcations. Laissons-y traîner un parapluie, une toile, de l'eau, de la nourriture, des couvre-

chaussures en caoutchouc, une vieille couverture, une pelle, une lampe, des moyens de signalisation ou d'autres objets utiles à côté du coffre à outils. Mais, surtout, servons-nous de ces objets : buvons et mangeons si nous accusons un retard imprévu, sortons la toile ou la couverture pour transporter un pneu sale, enfilons les bottes lors d'une bordée de neige imprévue, ouvrons le parapluie pour nous rendre au centre commercial. La meilleure trousse de survie est celle qui sera là lors d'une urgence. Et les articles qui seront là, ce sont ceux qui nous servent régulièrement, car ils ne seront pas remisés ni jetés à la poubelle sans être remplacés, comme ces vieilles noix qui datent de deux ans dans le fond du coffre.

Aujourd'hui, j'ai à un tel point adopté une habitude préventive que je suis tout à fait convaincu que je ne me retrouverai jamais dans une situation de survie. Tant mieux, car cela ne me tente plus du tout. Mais si par malheur le ciel me tombait sur la tête, je serais tout de même prêt!



MODÈLE DE PRISE DE DÉCISION SÉRA

1. SOS!

S*auve qui peut!* **Écartez-vous des dangers immédiats.**

O*xygène* Administrez les premiers soins urgents.

S*ecours* Activez l'aide extérieure.

2.STOP! N'empirez pas la situation!

S*écurité* Ne tentez plus rien de périlleux.

T*ravail* Travaillez au ralenti en économisant l'énergie.

O*utils* Sécurisez les outils et l'équipement essentiels.

P*rotection* Mettez-vous tout de suite à l'abri du vent ou de la pluie.

3.Quelle SÉRA la situation si vous restez sur place à attendre?

(Dans 3 heures? La nuit prochaine? Si tempête? Dans 3 jours?)

S*ecours* Probabilité d'être repéré ou de trouver un lieu sûr.
É*nergie* Blessures. Froid. Soif. Sommeil. Faim.
R*isques* Niveau d'exposition aux dangers et conséquences.
A*touts* Que contient votre SAC?

- **S***ac à dos* Inventaire de l'équipement (transformations).
- **A***lentours* Inventaire des ressources environnantes.
- **C***ompétences* Capacités de chaque individu (leadership).

4. Avant toute action, vérifiez que le BILAN SÉRA globalement amélioré

BILAN SÉRA	**Coûts vs bénéfices**		
Secours (probabilité)	↓Diminue	Reste stable	↑Augmente

Énergie (niveau)	↓Diminue	Reste stable	↑Augmente
Risques encourus	↑Augmente	Restent stables	↓Diminuent
Atouts	↓Se détériorent	Restent stables	↑S'améliorent

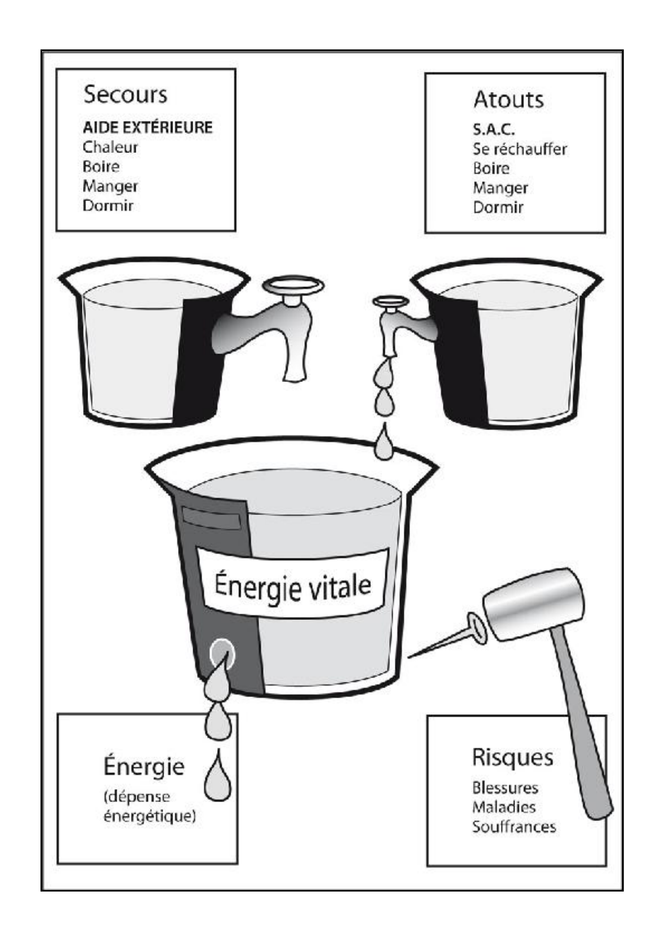
Pensez **EAU**

E*ssai bref* Validez toujours vos choix avec un essai bref avant de vous y investir.

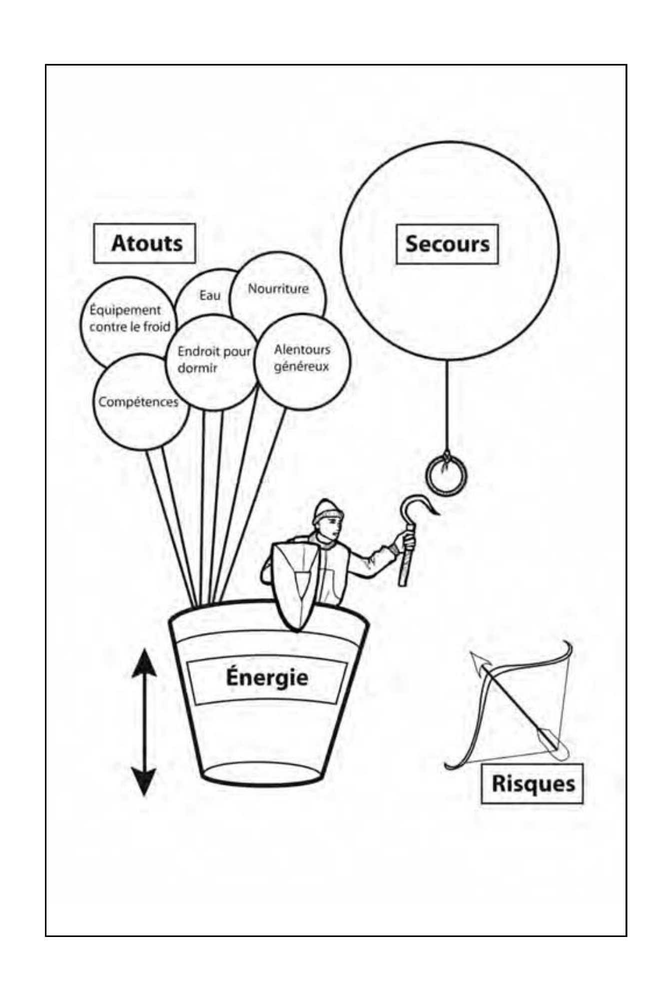
A*charnement* Après 3 essais honnêtes, ne vous acharnez pas, tentez autre chose.

U*rine* Hydratez-vous suffisamment pour que votre urine soit claire.

Survivre, c'est l'art de maintenir plein son seau d'énergie vitale.



Survivre, c’est aussi tenter d’atteindre le secours en évitant les risques.


Atouts
Secours
Eau
Nourriture
Équipement contre le froid
Endroit pour dormir
Alentours généreux
Compétences
Énergie
Risques

Au sujet de l'auteur

Natif de Saint-Jean d'Iberville en 1953, André-François Bourbeau demeure dans la région du Saguenay, plus précisément à Chicoutimi. Professeur titulaire à l'Université du Québec à Chicoutimi, au département des Sciences Humaines, il enseigne et œuvre dans le secteur du plein air depuis 1980. Il est fondateur du Laboratoire d'Expertise et de Recherche en Plein Air (LERPA) de l'institution, et cofondateur du Baccalauréat en Plein Air et Tourisme d'Aventure. Ses champs de recherche sont la sécurité et la survie en forêt, la gestion des risques en régions isolées, les activités traditionnelles, l'alimentation en plein air et l'éthique de l'environnement.

À ses heures, le docteur Bourbeau peut être musicien, magicien, chef cuisinier, pilote d'aéronef ou *musher*. Il adore les expéditions en vélo camping, en canot camping, en randonnée pédestre ou en ski hors piste, surtout dans des contrées lointaines où il y a chance d'aventure. Son intérêt

pour les techniques primitives en forêt et son amour de la nature sont sans borne.



Table des matières

Modèle de prise de décision SÉRA
Au sujet de l'auteur

Remerciements

J'aimerais remercier mon ami de toujours, Jean-Claude Larouche, qui m'a incité à déterrer le passé pour faire revivre le Surviethon.

Mon épouse, Lizon, pour son encouragement à me confronter aux fantômes que j'y ai rencontrés chemin faisant.

Manu Tranquard, ami et collègue à l'Université du Québec à Chicoutimi, pour sa précieuse collaboration lors du développement du modèle de prise de décision SÉRA, pour sa permission de présenter le modèle d'autoévaluation du potentiel de survie dont il est l'auteur principal, ainsi que pour son regard perspicace sur l'ensemble de mon œuvre.

Mon ami et bras droit au Laboratoire d'expertise et de recherche en plein air de l'UQAC, Jean-Charles Fortin, pour ses conseils, son écoute et sa bienveillante révision de mes propos.

Marcel Savoie, ami et partenaire d'aventures de survie, pour m'avoir aidé à me remémorer les titres des techniques présentées en troisième partie.

Henriette Gagnon et Sarah Paradis, graphistes à l'Université du Québec à Chicoutimi, pour leur travail sur le modèle SÉRA.

Les membres de l'équipe des éditions JCL, pour la qualité de leur travail. En particulier Chantale Vincelette, pour sa patience et sa camaraderie lors de la mise en page et de mes multiples demandes de remaniement des illustrations. Ensuite Stéphane Aubut, habile maître d'œuvre du projet, pour sa complicité et son dévouement. Finalement, les as du français Clément Martel et Christian Beaulieu pour la révision des textes, Alexandre Larouche pour le travail graphique et Judith Bouchard pour son travail méticuleux de supervision.

Les amis et autres instructeurs de survie en forêt ou d'intervention d'urgence du Québec qui ont participé à la validation du modèle SÉRA : Frédéric Fournier, Nicolas Létourneau, David

Boulais, Gilles-Hector Lemieux, Jean-François Dubé, Martin Gagnon, Jean-Marc Lord, André Pelletier, Pierre Challier, Réjean Martel, André Chouinard, Serge Savard, Gilles Levesque, David Mepham, Mario Bilodeau, Linda Paquette, Richard Gilbert et Richard Fourtina.

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS

Distributeur pour le Canada et les États-Unis
LES MESSAGERIES ADP
MONTRÉAL (Canada)
Téléphone : (450) 640-1234 ou 1 800 771-3022
Télécopieur : (450) 640-1251 ou 1 800 603-0433
www.messageries-adp.com

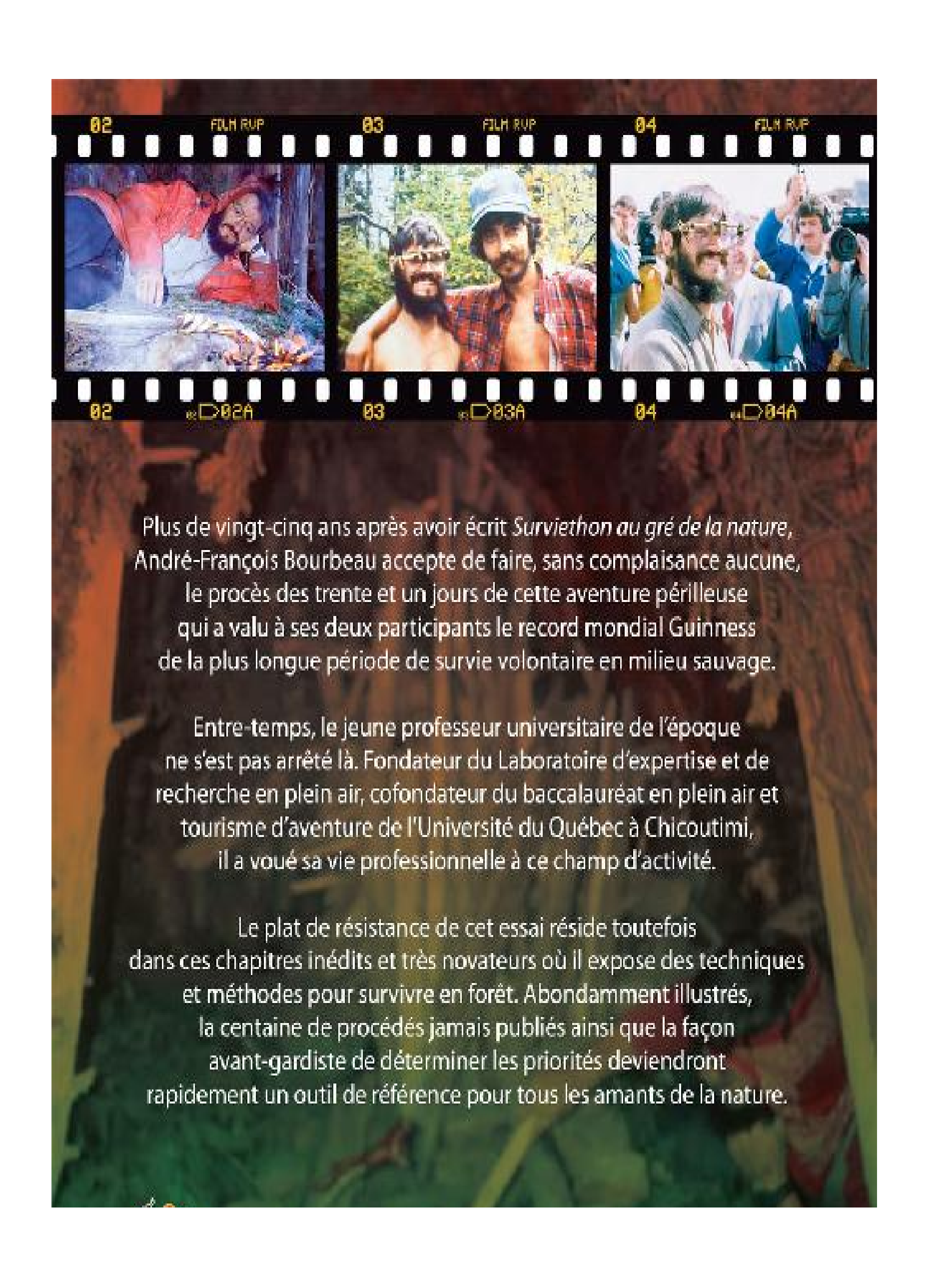
Distributeur pour la France et autres pays européens
DISTRIBUTION DU NOUVEAU MONDE (DNM)
PARIS (France)
Téléphone : 01 43 54 49 02
Télécopieur : 01 43 54 39 15
Courriel : libraires@librairieduquebec.fr
Distributeur pour la Suisse
(À l'usage exclusif des librairies)
SERVIDIS / TRANSAT
GENÈVE (Suisse)
Téléphone : 022/342 77 40
Télécopieur : 022/343 46 46
Courriel : transat-diff@slatkine.com

***

Dépôts légaux
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006
Imprimé au Canada



version ePub produite par
orisma édition numérique


02
FILM RVP
03
FILM RVP
04
FILM RVP
02
03
04
Plus de vingt-cinq ans après avoir écrit *Surviethon au gré de la nature*,
André-François Bourbeau accepte de faire, sans complaisance aucune,
le procès des trente et un jours de cette aventure périlleuse
qui a valu à ses deux participants le record mondial Guinness
de la plus longue période de survie volontaire en milieu sauvage.
Entre-temps, le jeune professeur universitaire de l'époque
ne s'est pas arrêté là. Fondateur du Laboratoire d'expertise et de
recherche en plein air, cofondateur du baccalauréat en plein air et
tourisme d'aventure de l'Université du Québec à Chicoutimi,
il a voué sa vie professionnelle à ce champ d'activité.
Le plat de résistance de cet essai réside toutefois
dans ces chapitres inédits et très novateurs où il expose des techniques
et méthodes pour survivre en forêt. Abondamment illustrés,
la centaine de procédés jamais publiés ainsi que la façon
avant-gardiste de déterminer les priorités deviendront
rapidement un outil de référence pour tous les amants de la nature.


VERS L'INCONNU
Docteur en éducation de
l'University of Northern Colorado,
ANDRÉ-FRANÇOIS BOURBEAU
est devenu une sommité
dans le domaine du plein air.

Table des Matières